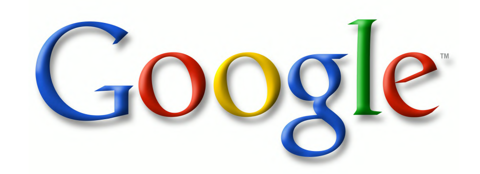
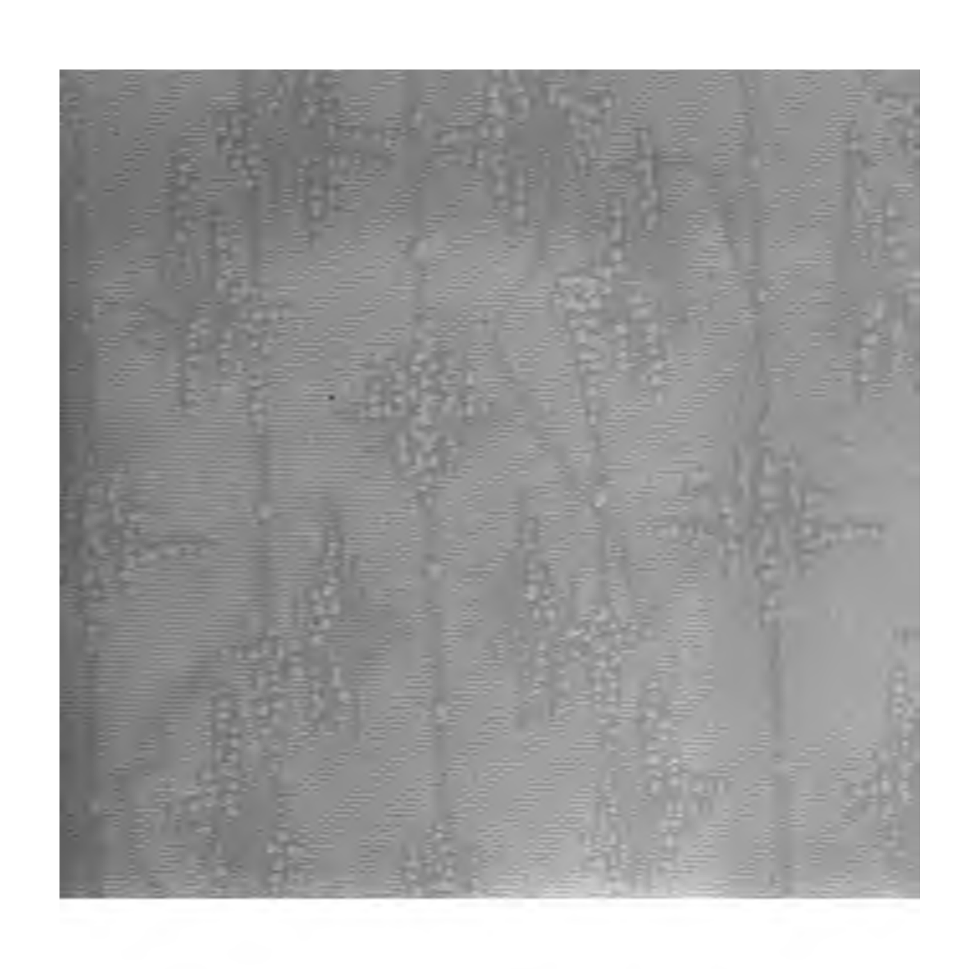





844.6
97



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

LE CHRISTIANISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

EXAMEN DE LA VIE DE JÉSUS

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1857

LE
CHRISTIANISME
ET LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE

extérieures au milieu desquelles sa pensée a grandi n'a point à accuser la destinée, si les notions qu'il avait du monde moral, au lieu de s'écrouler avec les choses, ressortent avec plus de clarté.

Il vivait pour ces idées; elles éclatent avec une autorité nouvelle. Est-ce à lui de se plaindre? Il lui reste même l'espérance que plusieurs de ceux qui repoussaient, dans sa bouche, un enseignement abstrait, se rendront à l'enseignement de la vie.

E. QUINET.

Bruxelles, 30 janvier 1857.

le Mosaïsme, le Christianisme des apôtres, le Schisme grec, l'Islamisme, la Papauté au moyen âge, la Réformation, la Société de Jésus, l'Église gallicane, les rapports de la Révolution française et du Catholicisme; en sorte que ces ouvrages, différents de formes, mais semblables par le but, tendent à composer une histoire universelle des révolutions religieuses et sociales.

Si dans cette marche vers un but aperçu de loin j'ai fini par rencontrer avec vous des adversaires ardents, ils n'ont exercé aucune influence sur la nature et le caractère de mes idées, non plus que sur les vôtres. Je me suis appliqué à suivre d'une manière imperturbable le projet que j'avais formé dans le temps où je ne comptais pas un seul ennemi. Déterminé seulement à ne pas dévier devant les difficultés qui surgissaient, je ne les ai combattues qu'autant qu'elles se liaient à cette grande polémique que chaque siècle soutient contre ceux qui l'ont précédé. Sans nulle haine contre les personnes, je pense même que l'opposition qui m'a été faite m'a été utile, lorsqu'elle n'a pas dégénéré en violence. Pour vaincre ces contradictions systématiques, j'ai dû veiller plus attentivement sur moi-même, ne rien avancer qui ne fût, de ma part, une conviction profonde, m'entourer de preuves, d'évidence, me passionner pour la vérité seule, certain que tout le reste, artifices de langage, ornements de style, futiles parures, me serait disputé sur-le-champ.

Si j'eusse écrit pour une académie, dans le fond de la retraite, sans qu'aucun ennemi épiât mes paroles, j'aurais dit au fond les mêmes choses; mais peut-être ne les eussé-je pas assez trempées dans le plus intime de mon cœur; j'aurais pu m'amuser à parer ce qui doit être nu. Au lieu qu'obligé, chaque jour, de porter moi-même ma parole en public, à la face de mes ennemis déclarés, je tiens pour assuré que cette sorte d'épreuve morale et immédiate m'a forcément ramené à ce qui est le nerf de mon sujet.

Dans nos mœurs modernes, l'écrivain retiré dans sa bibliothèque, sans contradicteur, ne court qu'un seul péril, qui est de

jours ne s'accumulent que d'un côté; la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, à son tour, se succèdent chez l'orateur De votre côté, au contraire, le printemps de l'année reverdit chaque saison; avec lui, la curiosité de l'esprit, l'espérance, l'audace de la pensée, demeurent ce qu'elles étaient; en un mot, la vie, qui s'écoule pour moi, reste inépuisable pour vous; quand je ne serai plus, vous aurez la même jeunesse qu'aujourd'hui; comme auditoire renouvelé d'année en année, de génération en génération, vous ne périrez pas.

Ce partage serait trop inégal si, tandis que vous jouissez d'un présent permanent, le passé qui se creuse derrière moi était perdu pour moi; je veux croire que les paroles que j'ai prononcées ne sont pas mortes, que l'âme que j'ai cherché à répandre vit encore, ne fût-ce que dans un petit nombre d'entre vous. Et par là seulement peut s'établir la continuité de l'enseignement, qui est l'image de la vie elle-même. Ils sont loin d'ici, dispersés selon les vues de la Providence, ceux au milieu desquels j'ai commencé, à Lyon, la carrière d'idées que je poursuis ici; d'autres les ont remplacés qui à leur tour ont disparu. Aujourd'hui, je suis nouveau pour un grand nombre d'entre vous; et pourtant je dois supposer que vous me connaissez tous, et que, malgré le changement des années, il reste ici debout un esprit qui garde au moins un souvenir de ma pensée. Autrement, quelle serait ma tâche? Refaire ce que j'ai déjà fait, redire ce que j'ai déjà dit, tourner dans un cercle sans issue.

Cet auditoire, je l'ai toujours considéré comme un être moral qui conserve la mémoire et me permet ainsi de faire chaque année un pas nouveau au-devant de la vérité. D'un côté, ce qu'il y a de durable dans la parole sincère germe dans quelques esprits qui représentent pour nous ici les années écoulées; de l'autre, des auditeurs nouveaux qui

immaculée, que si quelques hommes sont las, Dieu n'est pas découragé comme eux, qu'il n'a pas fermé au moyen âge les portes de son Eglise, qu'il n'est pas fatigué de tourner les pages du livre de vie, qu'il n'est pas perpétuellement assis, immobile sur l'escabeau de David, mais qu'il se promène à travers les créatures, évoquant à chaque instant par leur nom des choses, des faits, des peuples, des générations nouvelles.

Sans entrer aujourd'hui au fond de ces systèmes de découragement ou d'espérance, je demanderai seulement, si tout est fini, si l'action divine est arrêtée, pourquoi cette génération nouvelle vient-elle frapper à la porte de vie? Pourquoi est-elle sortie du néant? Où était-elle il y a moins de vingt ans? Que vient-elle faire ici? Que demande-t-elle sous le soleil? Pense-t-on qu'elle arrive sans mission, sans vocation? Pour moi, je pense que qui la considérerait bien trouverait qu'elle porte sur le front la trace d'une pensée qui surgit avec elle pour la première fois dans le monde.

Que ces nouveaux venus nous disent s'ils sont las des années qu'ils n'ont pas vécu! Qu'importe que l'antiquité, le moyen âge, la féodalité, les temps modernes, Napoléon, les invasions de 1814 et de 1815, aient précédé leur berceau! le fardeau des temps passés les empêche-t-il d'entrer la tête haute dans la vie nouvelle? Pourquoi leur sang courrait-il moins vite dans leurs veines qu'au temps de la chevalerie ou de Louis XIV, ou des armées de la République? Chaque génération avant eux a fait son œuvre; ils ont aussi la leur, dont ils portent le type sacré en eux-mêmes. A leur arrivée sur la terre, les vieillards leur disent : « Faites comme nous, le monde est vieux. Rome, Byzance, l'Egypte, pèsent sur nos fronts; le siècle de Louis XIV a tout écrit. L'Eglise de Grégoire VII a muré ses

Les naturalistes ont trouvé que l'homme physique, avant de naître, traverse l'échelle des formes inférieures de la vie, jusqu'à ce qu'il ait, pour ainsi dire, conscience de la nature entière. Il en est de même de l'homme qui naît à la vie morale ; il passe à travers toutes les formes, toutes les régions de l'histoire ; et le chef-d'œuvre de son éducation, qui ne finit qu'à la mort, est de représenter dans cette ascension de vie l'humanité accumulée et développée dans son esprit. Il a un âge dans lequel il ressemble, traits pour traits, sur les genoux de sa mère, à l'humanité orientale, sommeillant en Dieu; il en a un autre, où, dans l'élan de l'adolescence, il personnifie la Grèce ; puis, avec la maturité, apparaît chez lui l'homme moderne. Plus il rassemble en lui-même de ces traits divins, disséminés dans la constitution du genre humain, à travers le temps, plus sa vie est puissante.

Imaginez un homme qui, suivant les époques de sa carrière, aurait senti la grandeur de la nature comme Moïse sur l'Oreb, qui aurait eu l'amour désintéressé de la gloire comme un artiste grec, qui aurait aimé son pays comme un Romain, l'humanité comme un chrétien, qui aurait senti l'enthousiasme de la foi comme Jeanne d'Arc, l'enthousiasme de la raison comme Mirabeau, et qui, sans se laisser arrêter sur aucun de ces degrés du passé, continuerait de développer en lui la sève de l'esprit ; cet homme-là, vrai miroir de l'humanité, en mourant pourrait dire : J'ai vécu.

Si nous voulons nous-mêmes nous conformer à ces idées, quel sujet choisirons-nous pour l'occupation de cette année ? Il ne faut pas que nous le choisissions : il faut qu'il nous soit donné par la nature des choses, c'est-à-dire, qu'il soit, d'un côté, plus vaste que ceux que nous avons traités, et que, de l'autre, il tienne plus intimement encore

Retranchez-moi l'Eglise, dans sa plus grande acception, l'âme de mon sujet disparaît. Que voulez-vous que je vous dise de l'Italie sans la papauté, de Caldéron sans le catholicisme, de la philosophie espagnole sans Louis de Grenade et sainte Thérèse, de l'Amérique sans les dominicains, de l'Alhambra sans l'islamisme, de Byzance sans la religion grecque, des institutions d'Alphonse sans les conciles, de Philippe II sans la réforme, de l'Orient sans Mahomet, du monde sans l'Evangile? Ce serait prendre le corps et abandonner l'esprit. Dans les derniers temps, nous avons traité du jésuitisme, puis d'un système plus vaste, l'ultramontanisme. Aujourd'hui, poussé par la nature des choses, notre sujet s'accroît encore : nous parlerons des révolutions religieuses dans leurs rapports avec la civilisation et les lettres du Midi en particulier, et de la France en général.

Je veux toucher, dans sa sublime innocence cette Eglise primitive, et la comparer à ce qu'elle est devenue; je veux voir de près cet idéal qui se lève sur les berceaux des sociétés modernes, mesurer jusqu'à quel point chaque peuple l'a réalisé dans ses pensées écrites et dans ses entreprises : car chaque peuple chrétien, en naissant, est un apôtre qui a sa mission particulière : tous cheminent en semant la parole : quelques-uns finissent par le martyre.

Comment l'évêque de Rome est-il devenu le chef de la catholicité? Par quelles phases a passé ce pouvoir extraordinaire, qui a été si longtemps toute l'âme du Midi? Comment cette dictature du royaume de l'esprit a-t-elle été acceptée et brisée? Pourquoi l'Eglise grecque s'est-elle si vite séparée, et quelles destinées cette scission a-t-elle préparées à la Grèce moderne et à la Russie? Comment l'œuvre accomplie dans Byzance a-t-elle son retentissement dans Moscou et dans Saint-Pétersbourg? D'autre part, je veux voir naître du judaïsme et d'une hérésie chrétienne la

nouveau : on a déplacé les noms, on a renversé des murailles, on a châtié des pierres ; mais, dans l'esprit du dogme sur lequel repose l'Espagne nouvelle, rien n'a changé. Encore aujourd'hui, à l'heure où je parle, nul ne peut écrire un article de journal, sur un sujet religieux, sans avoir le consentement du clergé. Et de là qu'arrive-t-il ? On a cru pouvoir détruire la servitude politique en laissant subsister la servitude religieuse ; la première renaît nécessairement de l'autre.

Vit-on jamais pareil spectacle ! Un peuple se jette témérairement dans l'avenir, il menace de tout renouveler ; et il commence, dans le préambule de ses institutions nouvelles, par se refuser l'examen ! De là, dans ce chaos, malgré son élan héroïque, il ne trouve pas une idée, une pensée, dont il puisse, en se sauvant, aider le genre humain. L'Espagne, aujourd'hui, a des poëtes pleins de fantaisie, mais elle attend encore qu'il lui soit permis de penser. Douleurs inféconde ! sang versé qui ne produit que des larmes ! on s'agite en aveugle, on tourne dans l'enceinte d'un dogme immobile, sans pouvoir découvrir une issue, et toujours, comme dans un vertige, on retombe sous la même conséquence, l'ancien despotisme politique, ombre inséparable du despotisme spirituel. Là où le prêtre peut dire à un peuple entier : Donne-moi ton esprit sans examen ! le prince, par une logique infaillible, redit aussitôt : Donne-moi ta liberté sans contrôle.

D'autre part, que se passe-t-il en Italie ? Depuis Dante jusqu'à Ugo Foscolo, l'esprit avait toujours rongé là contre ses liens ; l'histoire de la philosophie italienne est l'histoire de l'héroïsme de l'intelligence. Aujourd'hui un assez grand nombre d'écrivains, sans plus combattre, las de chercher, se réfugient dans le sein de Rome ; le peuple s'étonne de la retraite précipitée de ces hommes ; il ne

slave, soldat et prêtre, qui, debout sur le front de son clergé, créant et imposant des liturgies, livrant un peuple entier à ses auto-da-fé, convoite aussi, au nom de l'esprit, la suprématie universelle.

Pourquoi ces deux figures de l'absolutisme spirituel recommencent-elles à paraître? pourquoi le Midi et le Nord nous pressent-ils, l'un de son passé, l'autre de son avenir? Pourquoi ces immenses, ces colossales ambitions se dressent-elles autour de nous? Pourquoi les morts viennent-ils redemander l'héritage intellectuel et libre des vivants? Il faut bien le dire, — parce que nous ne vivons plus d'une vie assez forte, parce que nous semblons languir de cœur et d'âme, parce que nous ne faisons pas tout ce que nous pourrions faire, parce que nous ne sommes, ni comme individus, ni comme peuples, tout ce que nous pourrions être, parce que nous ne portons plus assez haut ni avec assez d'audace le drapeau de l'esprit.

On voit de loin, sous un souffle néfaste, pâlir le génie de la France; alors au Nord et au Midi on croit déjà que tout est fini, et d'étranges héritiers se lèvent pour enlever, pendant la nuit, la couronne de la civilisation au chevet de la France endormie.

Combien de fois n'a-t-on pas dit et répété qu'après tout nous n'avions rien à redouter de l'esprit du Nord, parce qu'il est pauvre et que, nous, nous sommes riches? là-dessus nous avons travaillé presque unanimement à nous enrichir encore. Mais la Providence veut nous donner de nouveau un grand avertissement. Elle vient d'ouvrir sous nos yeux à cette Russie qu'on disait si misérable, si incapable de solder une armée, dans l'Oural, des mines d'or plus riches que les mines du Pérou; ce n'est donc pas notre argent tout seul qui pourra nous sauver ni nous relever, ni nous maintenir arbitres entre le Nord et le

Toute la question, au point de vue le plus philosophique, est de savoir ce que l'on attend, ce que l'on demande, ce que l'on espère de la France. Si l'on pense que ce pays n'a plus rien à faire dans le monde qu'à thésauriser dans sa vieillesse, à reproduire par le droit divin de l'or les inégalités du passé, à rejeter la Révolution comme une fausse monnaie, alors il est juste, il est sage, il est conséquent de vanter, d'imposer à cette France humiliée l'humiliation de la raison humaine; il est convenable, si l'on se repent de la Révolution, de déclarer l'esprit humain révolutionnaire et factieux: pour de semblables résultats il faut de semblables théories. Mais, si l'on pense, au contraire, que la France doit continuer et étendre son œuvre, qu'elle doit tôt ou tard relever la tête, que sa mission n'est pas finie; qu'elle doit réconcilier un jour l'esprit du Nord et l'esprit du Midi; alors il faut aussi continuer, non pas recommencer la vie spirituelle; il faut compter sur les énergies de l'âme, il faut croire à une nouvelle ère de l'intelligence; il faut chercher, tous ensemble, de nouvelles sources morales.

Je sais bien que la société qui vous entoure a peine à croire à l'espoir, à l'avenir : elle vous décourage à chaque pas, elle vous contredit; elle voudrait, en vous communiquant sa vieillesse prématurée, vous ôter le droit de vivre. Résistez dans ce premier combat; c'est dans cette lutte que vous devez grandir. Vous êtes la source nouvelle, ne la laissez pas souiller dès le premier contact. Ah! si chacun de vous savait ce qu'il possède en lui-même, ce qu'il a fallu de siècles, de sang versé dans les batailles, de courage, de lumière, de génie, de vérités, pour former et tremper dans son sein son âme française, il ne la rendrait pas aisément prisonnière, dès le premier conflit. Ceux qui vous précèdent du moins ont quelque raison de vouloir

DEUXIÈME LEÇON

DE LA TACTIQUE PARLEMENTAIRE EN MATIÈRE DE RELIGION ET DE PHILOSOPHIE.

Objections préliminaires. — De la tactique en matière de philosophie et de religion. — Un danger pour l'esprit français : les habitudes parlementaires appliquées aux affaires de l'esprit. — Conditions imposées à l'éclectisme par ses origines. — Fausse capitulation qu'il propose entre la science et la foi. — *Il faut une religion pour le peuple* : les privilégiés de la lumière, les prolétaires des ténèbres. — La fin du monde moral. — Quelque chose se meurt : l'idéal doctrinaire.

Dans la voie où nous entrons, une chose inévitable est que nous rencontrions de nouveaux adversaires : ils serviront à marquer notre progrès. Nous devons, tôt ou tard, rassembler contre nous, presque également, ceux qui veulent l'immobilité dans la foi ou dans la science, dans l'Église ou dans la philosophie. Sans vous en étonner ni vous en plaindre, déjà pour peu que vous ayez prêté l'oreille dans ces dernières années, vous avez pu entendre une voix qui, prenant des accents différents dans des bouches différentes, nous répète un certain nombre d'objections, dont le sens équivaut à ceci : « Arrêtez-vous ! les questions sont effrayantes : le cœur nous manque. Votre ligne est trop droite : vous n'usez d'aucune tactique, d'aucun stratagème. Imprudents, qui voulez porter dans la vie la philosophie au cœur des difficultés de notre temps : elle ne peut vous y suivre : elle doit se réduire à subsister au centre d'une formule, sans

gème, l'habileté négative, menacent de tout absorber : de l'autre, le philosophe, le penseur moderne, celui qui aspire à ce nom, doit montrer plus de véracité, moins d'ambages que ses devanciers, moins de voiles, plus d'inflexibilité dans le vrai. Oui, sauvons des embûches des fausses trêves, de la honte des vaines et frauduleuses réticences, la sainte politique des idées : que celle-là succombe, tout est perdu ; qu'elle se maintienne droite et haute, tout est sauvé et réparé.

Mais, en disant trop franchement la vérité, vous perdrez des alliés qui vous auraient suivi, si vous aviez pris des voiles ? — Eh ! qu'importe ? avez-vous peur de n'être pas assez nombreux ? les vérités vivantes que nous cherchons, que nous sentons, ne s'obtiennent pas de la réticence, de la complaisance des esprits, comme une boule blanche ou noire, qu'il est possible de cacher dans le creux de la main. Elles jaillissent avec splendeur, du fond de l'âme : il est impossible de ne pas en être responsable. Soyons vrais avant tout, nous serons suffisamment habiles. S'il le faut, je préfère être seul ici, avec ma conscience, plutôt que d'avoir toute la complaisance du monde avec moi, en portant au dedans un esprit divisé.

Nul ne peut faire un pas nouveau dans la vie morale sans rencontrer la résistance de la doctrine qui le précède : nous n'avançons qu'à la condition de montrer que nous avons assez d'âme, de vie morale, pour franchir l'obstacle. Quand l'éclectisme a paru, il a trouvé pour adversaire la philosophie de la sensation ; il est juste qu'à notre tour nous trouvions dans l'éclectisme la barrière qui veut se refermer sur nous. Joignez à cela une raison particulière, tirée des origines de cette doctrine : c'est son malheur, on ne peut lui en faire un reproche, d'avoir été, dès le commencement, une capitulation. La fatalité a

doctrine qui, depuis deux ans, nous conseille de nous rendre, est prisonnière de l'Église et du monde. Libres, nous renvoyons, sans y répondre, de quelque part qu'ils viennent, les mains liées, ses messagers de captivité.

C'est, en effet, se tromper totalement, que de prétendre arrêter les générations nouvelles sous le drapeau blanc de la philosophie de la Restauration. Toujours capituler, même dans ces libres régions de l'idéal, avec le premier adversaire qui se présente! toujours transiger! et pourquoi cela? Qui peut nous obliger à signer le traité avec ce qui nous paraît ou faux, ou trompeur, ou stérile? ne vivre jamais que de concessions, de calculs, même dans le monde intérieur, dans le fond de la conscience, dans cet abîme de liberté, de vérité, qu'on appelle l'esprit! d'où nous viendraient ces chaînes? Si elles ont existé pour d'autres, elles sont rompues pour nous, puisque nous n'en avons pas accepté l'héritage. C'est bien assez que les faits accomplis, les concessions, pèsent sur le monde politique : ne les consacrons pas dans le monde moral. Notre roi, dans le royaume de l'intelligence, celui devant lequel nous nous courbons ici, c'est la vraie vérité, la vérité sans mésalliance, sans complaisance : sinon, non. Que nous parle-t-on de diplomatie dans la guerre sainte des principes? notre diplomatie est toute nouvelle, en effet : dans ce libre royaume de l'esprit, chacun de nous a déjà rompu en lui-même, avec le faux, son traité de 1815.

Il y a longtemps que ceux qui veulent empêcher le développement du monde religieux savent qu'en amenant un homme à une transaction, à une capitulation, dès l'entrée de la vie morale, c'est le désarmer pour toujours. Cette histoire-là est aussi vieille que le monde. Ouvrez l'Évangile. Au moment où le Christ va commencer sa mis-

conditions. Plus le désordre est frappant dans la société civile, plus nous devons, dans cet empire de l'âme que nous habitons ici, maintenir notre pensée haute et désintéressée. Au milieu de cette mêlée d'intérêts mercenaires, il faut du moins que le drapeau de l'esprit reste absolument sans tache. Les transactions pusillanimes se feront ailleurs, dans la vie réelle; nous ne pouvons l'empêcher. Mais ici, dans le monde de l'âme, nous pouvons n'adorer que ce qui est adorable; ne flatter, ne couronner que ce qui est divin. Avec cela, il est fort possible que vous ne deveniez jamais ni gouverneur ni intendant de votre village; mais vous serez des enfants de Dieu; vous serez des hommes de la vérité; c'est encore aujourd'hui la dignité la plus rare sur la terre.

On a exposé, il y a une vingtaine d'années, comment les dogmes périssent. Observez ce qui se passe sous vos yeux. Vous verrez comment s'y prend une doctrine, une école, pour mourir. Quel spectacle étrange et instructif que celui d'une philosophie qui a perdu la foi en elle-même! Comme elle se retire peu à peu de toutes les questions vitales! Comme le mouvement l'effraye! Quelle appréhension de la lutte! Quelle circonspection, quel tempérament de vieillard! Si, par hasard, elle aperçoit une formule encore vide, elle va silencieusement, à l'écart, s'envelopper de ce suaire. Est-ce bien là cette puissance, tour à tour bienfaisante et terrible, qui, sous le nom de philosophie, avait la renommée d'ébranler le monde à sa guise? Que ceux qui la craignaient autrefois la regardent; ils souriront en la voyant telle qu'elle est devenue. Elle prétend désormais être sage, vous savez ce que de nos jours on entend par ces mots. Assez longtemps elle a donné l'impulsion au monde politique et réel; elle veut maintenant se régler sur lui, c'est-à-dire

bout, c'est la guerre des morts, qui, éternellement placés chacun dans sa fosse, n'auraient éternellement rien à se communiquer, rien à faire, rien à tenter pour s'unir dans une pensée vivante ? Comprenez-vous un moment ce silence sans fin, qui laisserait le philosophe et le prêtre, dans sa tombe de glace, hors de toute espérance de se rapprocher jamais ? Pour moi, cela me passe; cette fiction constitutionnelle, s'introduisant jusque dans le dernier repli du cœur de l'homme, m'épouvante comme la vision d'un mensonge éternel.

Gardez pour vous votre semblant de trêve; j'aime mieux, pour ma part, cent fois les attaques à outrance, les violences, les déchaînements haletants de mes adversaires. Dans ces mouvements de passion, je reconnais, au moins, l'homme, fait comme moi, partant d'une autre idée, mais ayant comme moi une poitrine, un cœur, plein aujourd'hui de haine, et qui demain ou dans un siècle peut changer (qui le sait ?) cette haine en amitié. Au contraire, dans ce système de fiction, dans ce silence de diplomates, dans cet arrangement de chancellerie au milieu des choses éternelles, dans ce langage de protocoles, appliqué à ce qui arrache aux yeux des vivants les plus chaudes larmes, non, je ne trouve plus l'homme semblable à moi; je cherche un frère irrité, haineux, peu importe, en résultat, un homme; je trouve une formule surannée. Cette paix fictive, signée dans le néant, je la repousse également, et pour l'honneur de l'Église, et pour l'honneur de la philosophie.

Quoi ! la philosophie, l'amour de la vérité, n'a plus rien à voir dans ce qui, en ma qualité d'homme, me touche et m'intéresse presque uniquement, c'est-à-dire, dans ces dogmes, ces mystères, ces cultes, ce monde religieux qui m'entourent et me promettent la vie ! Je ferai de la

ligence? On a contracté, ai-je dit, une dette de l'âme envers l'humanité moderne; et, le moment venu de faire le compte, on vous propose simplement de vous payer de formules et de mots! Qu'est-ce que cela, encore une fois? Il faut le dire, il faut appeler les choses par leur nom : on vous propose la banqueroute spirituelle et morale.

Oui, tout cela se tient et s'enchaîne. Dans chaque ordre de choses, dans l'étude de la nature, dans les mathématiques mêmes, nulle philosophie n'est féconde qu'à condition de montrer un certain héroïsme (*mens heroica*). Depuis que l'Église prend la sagesse du monde, il faut que les penseurs maintiennent la folie de la croix; je veux dire par là qu'une philosophie, une âme à la recherche de la vérité, n'est vivante, n'est puissante, que si elle marche sans s'inquiéter de savoir si cela plaît, oui ou non, à ceux qui règnent sur la terre, dans le présent, sur l'opinion, si elle est suivie par un petit ou par un grand nombre, si elle a de son côté les complaisances ou l'inimitié du monde. En un mot, dans le dur chemin où nous marchons, quiconque se retourne en arrière pour compter ses amis ou ses adversaires perd incontinent sa force; il est changé en statue. Ne nous amusons pas à chercher si nous sommes conformes ou non à la Charte de 1814, ou à tel ou tel établissement, soit qu'il nous plaise, soit qu'il nous contrarie. La politique que nous avons à suivre ici est la politique sacrée qui mène les peuples tous ensemble depuis dix-huit cents ans; elle n'a rien à faire avec d'étroits calculs; cherchons donc seulement la charte éternelle; si les conventions intéressées, humaines, semblent d'abord la contrarier, soyez sûrs que tôt ou tard elles lui obéiront.

Dans le fond, il s'agit entre nous de deux esprits essen-

toutes; car elle contient, à elle seule, l'esprit du système, la clef de la position. Combien de fois vous l'avez entendue, cette objection, depuis quelques années! la voici, sous son expression nue : « Où vont-ils, ces téméraires? nous avons pour nous nos formules; nous nous en repaîtrons pendant l'éternité; elles suffisent à des intelligences privilégiées telles que les nôtres. Mais tout le monde n'est pas fait pour atteindre à notre hauteur, et nous ne sommes pas chargés d'aider les autres à s'élever jusqu'à nous. Il s'ensuit qu'il faut une religion pour le peuple; c'est une manie qu'on doit contenter chez lui. C'est aussi un frein. Veulent-ils le briser? Après cela, qui retiendra le coursier? » Tel est le dernier mot du système; on nous juge accablés sitôt que cette parole est prononcée.

Ainsi il faut une religion, un Dieu positif pour le peuple. Que serait-ce, si cette objection ne brisait que ceux qui la font? On croit nous perdre par ces paroles, et, au contraire, ce sont ces paroles qui font notre rempart. Car, enfin, elles sont terribles pour ceux qui se placent ainsi d'un côté, et relèguent de l'autre presque tout le genre humain, admettant pour eux-mêmes je ne sais quelle formule, quelle splendeur, quel Dieu de privilége, et pour les autres, pour l'esprit des multitudes, la nuit sans terme, sans fond, sans rives, un Dieu inerte, le joug d'un mystère éternellement immobile. C'est une affaire sérieuse, pensez-y, de déclarer ainsi que l'on prétend goûter pour soi une lumière toujours croissante, et que le reste du monde, attaché aux besoins du corps, doit être encore lié, pour plus de garantie, à une chaîne invisible qui doit ne s'étendre jamais. Pour les heureux, un Dieu de lumières; pour les misérables, un Dieu de ténèbres. Ai-je bien entendu? Cette pensée est-elle en effet sortie de notre temps? cela s'appelle murer, river, sceller

peuples irréconciliables, éternellement séparés par un abîme qui se creuse éternellement entre eux. L'œuvre du christianisme est détruite.

Dans ces circonstances, que faisons-nous ici, selon nos faibles forces? nous nous opposons de tout notre pouvoir à cette scission impie. Nous provoquons pour les uns une philosophie religieuse, pour les autres une religion qui se développe, pour tous un mouvement continu du même esprit de création, afin que les uns et les autres puissent s'entendre, se toucher, se rapprocher incessamment, se rencontrer et s'unir à la fin, dans le progrès de la vie. Nous frappons à la porte de l'Église, pour que ce que l'on appelle avec indignité le Dieu du peuple ne reste pas immobile sur sa croix de bois, mais qu'il se réveille dans le dogme, qu'il grandisse dans les cœurs, qu'il ne se laisse pas dépasser par le Dieu des riches et des philosophes ; et nous faisons cela pour que l'antique égalité ne soit pas atteinte dans sa racine. Voilà ma pensée ; je n'ai pas à la cacher. Qu'on la blâme, qu'on la loue, il n'importe : vous l'avez tout entière.

Remarquez bien que, dans un sens inverse, il se fait aujourd'hui quelque chose de semblable à ce qu'a vu le moyen âge. A un certain moment, le bruit a couru sur la terre que le monde des corps allait finir. Plusieurs déjà s'imaginaient que la séve commençait de s'arrêter dans le tissu des plantes ; ils rapportaient que le soleil pâlissait dès son lever, que les oiseaux de mort traversaient seuls l'espace, et que les fleuves eux-mêmes avaient été vus tarissant à leur source. Rome publiait, ce qui était vrai, qu'autour d'elle l'herbe croissait, que la maremme s'étendait, que la fièvre planait sur la campagne ; on avait vu une source de sang jaillir dans les Alpes Cottiennes. A cette nouvelle de la disparition prochaine du monde des

TROISIÈME LEÇON

L'ÉGLISE DANS L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST.

Un christianisme avant le Christ. — La Grèce baptisée par Platon. — L'Église primitive dans l'esprit de Jésus-Christ. — L'existence de Jésus-Christ niée par le docteur Strauss. — Deux caractères de l'Évangile. — Le nouveau *Fiat lux* du monde moderne. — Sentiment d'attente dans l'Évangile; aujourd'hui qu'attendons-nous? — Première division entre les apôtres. Comment elle se résout. Image de l'unité future. — Église de Saint-Pierre. Église de Saint Paul. — Liturgie catholique. Pourquoi s'est-elle arrêtée? — Les funérailles d'un monde. — La royauté de l'esprit; est-ce une royauté fainéante? — Des blasons spirituels. — Les Mémoires de Louis XVI. — Le testament d'une époque.

Il y a deux sortes de foi dans le monde : l'une naît du découragement, l'autre de l'espérance. On rencontre des hommes qui, après avoir été attirés et trompés par des théories, n'ayant pas trouvé sur-le-champ ce qu'ils attendaient, prennent le parti de ne plus rien chercher : ceux-là retombent par défaillance dans le passé ; leur croyance est une sorte de désespoir. Las de désirer, ils saisissent la mort avec un froid acharnement. Les autres, au contraire, avant même de posséder la vérité vivante, sont certains de la rencontrer : ils s'élancent au-devant d'elle avec une force suprême : quoique liés encore à l'erreur, leur parole, leur vie, leur âme, est féconde.

Un peu avant que Jésus-Christ parût sur la terre, ces deux sortes de foi existaient dans le monde païen : les uns, de systèmes en systèmes, d'attente en attente, retom-

Cela est triste pour moi, mais cela est nécessaire pour vous.

Quelques personnes penseront peut-être que j'eusse mieux fait de dissimuler ce schisme de la philosophie. Mais pour quel homme attentif pouvait-il être un secret? avait-on négligé une seule occasion de le faire éclater, quand il s'agissait de se déclarer contre nous? D'ailleurs, ce choc de doctrines atteste la vie. En me taisant plus longtemps, je m'épargnais sans doute quelques adversaires de plus; mais, de grâce, abandonnons une fois pour toutes cette habileté vulgaire dans les affaires de l'esprit; soyons persuadés qu'il n'y a rien d'inexpugnable que la sincérité. Laissez-moi une position franche, et j'ose avouer que je ne crains rien dans le monde; au contraire, mettez-moi dans le faux, et je ne me connais plus, je ne puis respirer.

L'année dernière, je disais que j'entrevoyais dans votre esprit un germe d'avenir; aujourd'hui, je m'avance davantage; je dis que celui qui ne s'aperçoit pas qu'une nouvelle génération d'idées, un nouveau flot moral bat l'ancienne rive, celui-là est aveugle des yeux du cœur et de l'âme. Quand même tant d'ennemis qui se concertent finiraient par nous briser avec cette chaire, ce serait aujourd'hui trop tard; ils ne gagneraient absolument rien. L'esprit qui nous fait ouvrir la bouche est désormais en vous; Dieu merci, il n'appartient à aucune puissance de vous briser tous en éclats comme cette planche de chêne.

TROISIÈME LEÇON

L'ÉGLISE DANS L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST.

Un christianisme avant le Christ. — La Grèce baptisée par Platon. — L'Église primitive dans l'esprit de Jésus-Christ. — L'existence de Jésus-Christ niée par le docteur Strauss. — Deux caractères de l'Évangile. — Le nouveau *Fiat lux* du monde moderne. — Sentiment d'attente dans l'Évangile; aujourd'hui qu'attendons-nous? — Première division entre les apôtres. Comment elle se résout. Image de l'unité future. — Église de Saint-Pierre, Église de Saint-Paul. — Liturgie catholique. Pourquoi s'est-elle arrêtée? — Les funérailles d'un monde. — La royauté de l'esprit; est-ce une royauté fainéante? — Des blasons spirituels. — Les Mémoires de Louis XVI. — Le testament d'une époque.

Il y a deux sortes de foi dans le monde : l'une naît du découragement, l'autre de l'espérance. On rencontre des hommes qui, après avoir été attirés et trompés par des théories, n'ayant pas trouvé sur-le-champ ce qu'ils attendaient, prennent le parti de ne plus rien chercher ; ceux-là retombent par défaillance dans le passé ; leur croyance est une sorte de désespoir. Las de désirer, ils saisissent la mort avec un froid acharnement. Les autres, au contraire, avant même de posséder la vérité vivante, sont certains de la rencontrer ; ils s'élancent au-devant d'elle avec une force suprême ; quoique liés encore à l'erreur, leur parole, leur vie, leur âme, est féconde.

Un peu avant que Jésus-Christ parût sur la terre, ces deux sortes de foi existaient dans le monde païen ; les uns, de systèmes en systèmes, d'attente en attente, retom-

heureux de la terre ; et c'est au nom de cette douleur séculaire qu'il fait une promesse infinie ; son enseignement n'est pas seulement dans ses paroles, il éclate dans la moindre de ses actions. Quelle école, quel temple pourrait renfermer sa doctrine? il apprend, non pas, comme tous ceux qui l'ont précédé, un système en particulier, mais la vie elle-même ; non-seulement il l'enseigne, il la communique. Avant lui, les révélateurs avaient montré Dieu sur l'Oreb, dans l'immensité des mers, dans tout ce que l'on ne pouvait atteindre ; lui, au contraire, montre le Dieu incarné dans l'homme. Il saisit le divin qui palpite, au centre des cieux, dans l'esprit fait chair. Il révèle ce que personne ne connaissait, la puissance infinie de l'âme.

A de certains moments, la force morale d'un peuple se recueille dans un homme qui le personnifie; en cet instant, toute la puissance morale du genre humain s'est rassemblée dans Jésus-Christ. L'esprit rempli de pensées divines, comment ne se serait-il pas senti et proclamé : le fils de Dieu !

Où était alors l'Église? quelle forme avait-elle dans l'esprit de son auteur? Si l'on cherche uniquement le vrai, on reconnaît que l'objet constant du Christ est de dilater les âmes, de les débarrasser des formes, de ressusciter les cœurs, en soulevant les fardeaux artificiels qui les oppressent. Le miracle permanent qu'il opère est de ramener, de retrouver la vie sous les murailles blanchies du vieux culte. Que sont pour lui le temple, la liturgie, le sabbat ? Le temple est au jardin des Oliviers, sur le chemin, dans la maison du Centenier, sur la barque de Galilée, partout où sa parole est entendue. La liturgie, c'est le mouvement de la vie, le voyage, le passereau qui cherche sa pâture, le grain qui tombe dans le sillon, la ren-

éminence, puisqu'il ne trouva pas un mot à dire sur une question qui ébranlait tout le Nord. Il continuait d'attaquer Voltaire, tandis que le corps de Jésus-Christ lui était enlevé, pendant la nuit, sans qu'il s'en aperçût. En Allemagne, les plus impatients trouvèrent bientôt que la critique du docteur Strauss n'avait pas été assez loin ; ils se hâtèrent de détruire ce simulacre de Christ qu'il avait laissé subsister sur la croix. Tout s'évanouit dans un néant plus vide cent fois que celui du baron d'Holbach et d'Helvétius. D'autres, au contraire, en grand nombre, frappés de terreur, fermèrent leur livre ; ils cessèrent de penser ; dans la crainte de ne plus être assez chrétiens, ils se firent gnostiques et visionnaires. Blessés par leurs propres armes, ils revenaient à la foi par l'épouvante. Tel est, aujourd'hui, l'état de cette controverse.

Pour moi, si, laissant de côté la multitude de livres que j'ai lus à ce sujet, je suppose, un moment, que je n'aie jamais entendu parler de l'Évangile, et qu'il me tombe entre les mains pour la première fois, il y a deux caractères qui me frapperaient d'abord, la personnalité du Christ, et le sentiment permanent d'attente au fond de sa doctrine. Dans tous les livres de l'Orient antique, je sens la vie universelle, et comme la pulsation de la grande âme du monde. Cette âme impersonnelle, froide, incommunicable de la nature s'exhale, par la bouche des dieux, dans les ouvrages des anciens sacerdoces. Mais ici quelle différence ! ce n'est plus le désert infini dans sa vide sublimité ; je reconnais les pas de l'Homme divin sur le sable immaculé ; quelqu'un a passé là. Les livres, les systèmes, ni même cet instinct vrai ou faux qui me pousse vers ce qu'il y a de plus universel, ne me feront pas illusion. A travers dix-huit siècles, je reconnais, j'entends ici, non pas le murmure de la science alexandrine, mais le mouvement d'un grand

l'infini. Ils marchent, ils emportent en eux-mêmes Rome des martyrs, Byzance, le monde moderne, et nous-mêmes qui sommes ici.

Premier moment de l'Église dans l'esprit de son auteur : inspiration, élan, spontanéité, mouvement pour quitter l'ancien rivage. Pourquoi, de tant d'Églises qui croient chacune représenter Jésus-Christ tout entier, aucune d'elles ne se lève-t-elle et ne nous dit-elle plus : Suis-moi ! *Sequere me !* Nos oreilles ne sont pas endurcies ; nous ne demandons qu'à marcher, à laisser là nos anciens filets dans le vieil Océan. Mais pour que nous suivions il faut que quelqu'un marche devant nous. Qu'une bouche le prononce donc de nouveau au nom de toutes les Églises dispersées et errantes, ce mot sacré : Suivez-moi, *Sequere me;* et, de quelque part que sorte cette voix, que ce soit du Vatican, ou du haut d'un trône, ou du fond du cœur d'un peuple, je ne dis pas toute la chrétienté, mais toute l'humanité préparée à ce cri reconnaîtra cette parole d'avenir; elle marchera aussitôt après son guide, sans ramasser ses filets ni regarder en arrière.

Un autre caractère de cette première Église dans le Christ est de maintenir l'âme dans une attente continuelle. Aucune scène ne se répète; chaque moment est nouveau dans cette liturgie vivante. Les patriarches, Moïse, les prophètes, les générations éteintes, n'ôtent rien aux vivants; ils ne pèsent pas, avec tout leur passé, plus que les âmes de quelques hommes de Galilée. Salomon lui-même le cède au lis printanier cueilli par un apôtre. Pour arracher le monde à la séduction de ce passé majestueux de Moïse et des patriarches, Jésus-Christ convie l'esprit à un lendemain toujours nouveau ; il jette dans le fond de l'avenir un attrait surhumain qui ne permet à personne de détourner la tête. On le suit, parce que chaque jour

Que celui qui a un cœur l'ouvre, et la majesté divine y éclatera. Penseurs, ouvrez vos poitrines! Eglise catholique, Église protestante, Église grecque, assez de discordes et de colère! Au lieu de vous resserrer comme des forteresses fermées, hostiles les unes aux autres, ouvrez-vous les unes aux autres dans une unité plus grande. Église de pierre, ouvrez, élargissez vos portes; Eglise vivante, ouvrez votre intelligence, vos dogmes; à la place de la couronne d épines qui a couronné le passé, ce sera la majesté, la royauté, le triomphe, la paix, qui éclateront dans l'esprit du Fils de l'homme. Personne de nous ne vous demandera plus : Quand viendra-t-il?

Après la mort de Jésus-Christ, une époque nouvelle commence pour l'Église primitive. Les apôtres se dispersent; aucun d'eux ne songe à emporter, dans sa mission, ni le bois de la croix, ni la couronne d'épines, ni la tunique du maître : l'esprit de vie les pousse. Qu'ont-ils à faire de ces témoignages qui ne parlent qu'au corps?

Dans les circonstances imprévues, chacun prend conseil de sa voix intérieure; un même esprit les pousse dans cent chemins différents. Au milieu de cela, un germe de dissension paraît; une première discorde éclate dans cet idéal de paix; il faut voir comment l'unité se rétablit, puisqu'on peut la considérer comme l'image de l'unité future

A peine sortis de Jérusalem, les Apôtres se trouvent entre deux mondes, le monde juif, considéré comme orthodoxe, et tout le reste de l'univers. Quelle conduite suivre pour les réunir? c'est la question qui est encore posée aujourd'hui, sous des noms différents. Les uns pensent, et saint Pierre est [illegible], qu'il ne peut y avoir de communication avec les nations étrangères, si elles ne rentrent [illegible] judaïque, [illegible] rites, et la

grand de penser qu'à telle heure, sur toute la terre, la même parole sera prononcée, le même geste se fera, la même voix retentira dans le bruit des cloches, la même page sera lue, le même psaume chanté. Je n'ai pas oublié l'impression que je recevais, lorsque, voyageant au loin, de ville en ville, entrant dans les églises arabes, gothiques, grecques, latines, d'Espagne, d'Allemagne, des Cyclades, d'Italie, j'entendais partout la même langue, et ces simples mots, *dans les siècles des siècles*, qui revenaient et résonnaient dans le vide ; il me semblait que la même voix me suivait d'âge en âge, de lieux en lieux, du fond du passé, et que j'assistais à l'office d'un peuple mort.

Est-ce bien là en effet le dernier degré de la grandeur religieuse? n'est-ce pas la sublimité de la mort plutôt que la sublimité de la vie? Je me persuade que, sans cette unité extérieure, on peut atteindre à une unité d'esprit qui se concilie avec la spontanéité des peuples. Pourquoi, dans cette grande alliance que l'on imagine, commencer par briser les esprits des races humaines? Ne sont-ce pas des vases sacrés, faits par le divin potier, pour orner le temple éternel? L'Église du moyen âge n a compris que le chant à l'unisson, celui où toutes les voix s'évanouissent en une seule. Mais un art supérieur a révélé une harmonie plus haute, plus sainte, celle où chaque voix conserve son accent et son âme dans l'accord général. De même, dans cette vaste Église, dont les églises particulières ne sont que la pierre angulaire, dans ce grand chœur de l'humanité, pourquoi ne pas admettre que, par une liturgie supérieure, chaque esprit de peuple conservera sa voix au milieu de l'harmonie de tous?

Aujourd'hui, Rome dit, comme saint Pierre, à tout ce qui lui reste étranger : Parle ma langue! suis mon rite! entre par ma porte dans la région de vie. Mais saint

l'apôtre et dans l'âme du genre humain ; voilà le véritable idéal d'une liturgie et d'une Eglise vivante.

Or, je le demanderai, voyons-nous quelque chose semblable à cet esprit, ou seulement qui s'en rapproche de loin, et montre que l'on vit sur ce modèle? Où sont les cris, les accents de l'humanité moderne dans les rites et la liturgie de notre temps? L'Eglise puise-t-elle, renouvelle-t-elle ses rites dans l'Eternel vivant? Le cœur du peuple est-il mort? ou est-ce que vous ne savez plus le faire vibrer? Je vois figurées les époques des patriarches, des martyrs, des docteurs, comme si le monde eût dû s'arrêter là! il a continué de vivre, lors même que les rites ne me disent plus rien de ce qui a suivi. Si l'Eglise est la représentation visible de la Providence, pourquoi ne réfléchit-elle que ce grand passé, déjà si loin de moi? La liturgie s'est fixée, mais Dieu ne s'est pas fixé à un siècle plutôt qu'à l'autre. Pourquoi donc pas un soupir, pas un élan de l'humanité nouvelle n'est-il représenté dans un rite nouveau? On répète les anciennes prières: est-ce que l'âme n'en exhale plus? chaque siècle n'a-t-il pas son pain quotidien à demander; et celui où je suis, plus qu'un autre peut-être? J'admire la représentation des anciens temps sous des cérémonies majestueuses; et pourtant je voudrais sentir battre le cœur d'un vivant au fond de ces siècles qui ne me connaissent pas. Quand rien ne me parle de ce que la vie m'a montré, il me semble que j'assiste, au milieu de cérémonies sublimes, aux funérailles d'un monde.

Mais, dira-t-on, c'est exiger de l'Eglise une inspiration permanente, une jeunesse toujours nouvelle, une vie intarissable; et moi, je l'entends bien ainsi. Qui a jamais pu prétendre que la royauté de l'esprit et de l'âme puisse devenir une royauté fainéante? Dans les monarchies tem-

où l'on respire le vide le plus étrange qu'on se puisse imaginer, dans ce testament d'une époque, il est un mot écrit en face de chaque journée, et qui la résume. Tournez la page; la même parole reparait : *Dimanche*, rien. *Lundi*, rien. *Mardi*, rien du tout. Et la semaine se raconte ainsi, et les mois et les années de ce règne! Ce mot fatal est écrit le matin même de la prise de la Bastille.

L'ancien ordre de choses politiques est tombé parce que chaque matin, au lieu d'être et d'agir, il écrivait sur le livre de vie *rien, rien du tout*, et que le monde voulait être et faire quelque chose. Combien donc ne serait-ce pas une chose plus effrayante et plus tragique, si, au milieu des questions qui nous ébranlent intérieurement, le pouvoir spirituel, cessant d'agir par la pensée, se contentait de vouloir écrire sur le livre sacré, en face de chaque siècle, de chaque abîme, *rien, rien, rien du tout!* Une révolution immense serait à la porte; car, nous aussi, nous sommes insatiables de vie, comme nos pères, et comme leurs pères, parce que nous croyons à un Dieu éternellement insatiable de grandeur, de lumière et d'esprit.

des déserts parlent. Dans ce moment de formation, de création, Rome seule garde le silence : seule elle n'apporte pas une pierre vivante à cette cité spirituelle qui grandit à vue d'œil; il faut descendre jusqu'au quatrième siècle pour trouver un grand homme sur le Saint-Siége. Jusque-là, les doctrines, les systèmes, passent devant la papauté sans qu'elle ait l'air seulement d'exister. Ce n'est pas elle qui dit anathème aux hérésies. Ce n'est pas elle qui construit le dogme; ce n'est pas elle qui convoque et préside les conciles. Que fait-elle donc? elle attend; elle ne produit pas la vie, elle la reçoit; loin d'enfanter le monde religieux, c'est à peine si elle le suit.

Sitôt que ce grand travail de l'âme semble achevé, que les plus vastes intelligences se sont consumées à développer l'esprit du christianisme, et qu'il n'est plus besoin que de régner, on voit l'évêque de Rome s'établir au sommet de ces œuvres de vie, comme s'il en était le principe et la source. Il s'approprie, pour son domaine particulier, les conquêtes spirituelles qu'il n'a pas faites : il s'institue le roi du dogme, auquel il n'a pour ainsi dire pas concouru. D'autres ont pensé pour lui : c'est lui qui portera la couronne de l'esprit.

Voulez-vous toucher les premiers commencements authentiques de cette puissance, vous serez étonnés de voir combien ses progrès ont été lents et incertains. Rome a été longtemps avant de croire elle-même à sa destinée nouvelle; l'océan dans lequel on a prétendu tout engloutir n'a été pendant quatre cents ans qu'un ruisseau caché sous des ruines. J'arrive jusqu'au concile de Carthage, en 419, sans trouver la marque authentique d'aucune distinction effective du Saint-Siége. Dans ce concile, un prêtre latin, Aurelius, demande que les évêques condamnés par un premier jugement puissent appeler à l'évêque de Rome;

conscience; ils ont foi dans cette âme qui éclate de toutes les âmes; ils croient apercevoir les langues de feu qui descendent avec l'esprit sur leur front. Ils décrètent tranquillement les mystères, comme s'ils habitaient en Dieu.

De nos jours, nous restons suspendus aux discussions des assemblées politiques; nous en suivrions encore, par habitude, les incidents, même si nous savions qu'aucun principe vital n'est au fond de ces débats, et que l'on pourrait discuter ainsi un siècle, sans qu'il en sortît aucun résultat pour nous ou pour le monde. Que dirai-je donc de ces assemblées qui mandaient à leur barre le ciel et la terre? La majorité et la minorité se disputaient, en Dieu, la substance même de l'avenir. Elles décrétaient non des lois particulières, mais les idées et les dogmes sur lesquels allait se former le monde nouveau. De terribles luttes s'engageaient; on se poursuivait jusque dans le fond des déserts; jamais l'esprit humain n'a montré une audace plus merveilleuse qu'au moment où il avait plus d'humilité. L'éternité, Dieu, le passé, l'avenir du monde, la vie, la mort, la création, quelle que soit l'immensité des objets de délibération, tout se termine à la fin par ces simples mots : *Cela vous plaît-il à tous? — Cela nous plaît. — Placet-ne hoc omnibus? — Placet.*

Qui est-ce qui décrète ainsi à son bon plaisir les choses d'en haut? sont-ce des fils de Dieu? Ce sont des hommes. Et nous aussi, nous sommes des hommes. Ne perdons pas le droit divin d'apporter notre voix dans la délibération toujours pendante des affaires éternelles. Chaque siècle a sa question qui lui appartient; et, quoique l'on ait fermé depuis longtemps les portes du concile, il continue; partout où sont rassemblés des hommes de bonne volonté, les questions reparaissent avec des langues de feu. Consultez-vous vous-mêmes; l'Église ne demande plus à haute

La sagesse, le verbe de l'antiquité, purifié de temple en temple, d'école en école, s'identifient avec la personne de Jésus-Christ. L'abstraction du philosophe et l'enthousiasme du pêcheur de Galilée se rencontrent; la tête et le cœur du genre humain s'entendent; c'est là la première œuvre des Pères de l'Eglise.

Ne croyez pas que tout fût fini parce que Jésus-Christ avait paru sur la terre; tout, au contraire, restait à décider. Après le premier éblouissement, il était immanquable que l'esprit humain cherchât à se reconnaître. Même parmi ceux qui avaient subi la parole de Jésus-Christ et qui vivaient de l'Evangile, cette question devait s'élever: Qui est-ce qui a paru en Judée? Qu'est-ce que Jésus-Christ? Est-ce une apparence, une réalité, un fantôme divin? Il se reconnaît plusieurs fois inférieur à son père; le Fils de Dieu est-il Dieu lui-même? Toutes ces questions ne pouvaient manquer de se précipiter aussitôt sur le monde.

Quelle issue l'esprit humain n'a-t-il pas cherchée d'abord chez les croyants eux-mêmes pour se soustraire à la divinité de Jésus-Christ! Plus d'une Eglise commence par le regarder comme un fantôme d'idées. Il y a un moment où, de tant de sectes, on ne voit pas clairement laquelle prévaudra. Celle qui essaye le plus vite de concilier le paganisme et le christianisme est celle des *Gnostiques*; j'y respire les ténèbres profondes des temples d'Egypte. Dans sa première surprise, ce paganisme converti ne nie aucun fait de l'Ancien ni du Nouveau Testament; seulement il les interprète tous par une abstraction sans bornes; aussi les mystères d'Egypte renaissent de chaque verset

parole sacrée qui comporte avec soi l'idée de la vertu suprême de l'intelligence, de [illegible] de l'Esprit-Saint. *Philosophons donc en toutes choses*, dit saint Jean Chrysostome [illegible] Homél. XI. — *Philosophons en paix*, répète Grégoire de Nazianze [illegible]

visionnaire comme une somnambule, s'agitant, marchant, les yeux fermés, dans un songe perpétuel; mais cela ne doit pas être, il faut veiller et non rêver, pas même en Dieu. Aussi, à peine ce songe de l'Apocalypse a-t-il marqué le premier moment d'extase de l'humanité moderne, elle se réveille au milieu des discussions solennelles des Pères de l'Eglise.

Comparez les Pères aux Evangélistes, ne voyez-vous pas quel travail s'est accompli dans l'intervalle qui les sépare? Les disciples de l'Evangile ne savent pas précisément ce qu'ils doivent penser de Jésus-Christ; ils sont accablés de sa sagesse, de sa puissance; à proprement parler, ils ignorent qui il est; le nom qu'ils lui donnent marque leur incertitude; ils se contentent de l'appeler *Maître*. Combien, au contraire, cette figure a grandi dans l'esprit des Irénée, des Athanase, des Origène! Le maître des bords du lac de Galilée atteint chez eux à la voûte des cieux, à la profondeur des enfers. A véritablement parler, les Pères de l'Eglise ne font rien autre chose que parcourir dans tous les sens le monde de l'intelligence, pour agrandir l'idée du Dieu vivant; en déployant leur esprit et leur âme, ils semblent déployer le Dieu lui-même. Ils ressemblent à ce saint des légendes, qui, ayant reçu dans ses bras le Christ enfant sur le bord du fleuve, le sent grandir, et le dépose géant sur l'autre rive. Que conclure de là? une seule chose : que nous aussi, nous portons, comme toutes les générations, à notre tour, un grand inconnu, qu'il faut franchir avec lui le torrent, et ne pas croire trop tôt que nous ayons déjà rencontré la limite de Dieu.

Vers la fin du troisième siècle, le paganisme cède, les martyrs ont cessé; l'empereur se soumet au Christ; alors la grande difficulté commence : le Christ a vaincu, les chrétiens se divisent.

mais qui ne satisfaisait en rien la soif de prodiges qui dévorait les hommes nouveaux. L'esprit avait besoin de se renouveler dans les mystères ; il y était déjà trop plongé pour pouvoir ou vouloir reculer. Tout ou rien, c'est le mot des époques sacrées. Selon la parole d'un Père[1], la transaction la plus prudente n'est alors qu'une pensée enveloppée de boue.

Dans ce moment suprême où il s'agit, pour le Christ-Dieu, d'être ou de ne pas être, ne tournez pas vos yeux vers Rome. Je l'ai déjà dit : pas une parole puissante, éclatante, ne s'échappe de Rome tant que dure ce procès. Elle se tait comme saint Pierre, à la porte de Caïphe, quand le Christ est livré au grand prêtre. Même elle renie par deux fois, avant que le coq ait chanté : la première, elle renie par la bouche du pape Libère ; la seconde, par celle de son légat Hosius[2]. Il faut pourtant bien que quelqu'un se lève pour soutenir la cause du Christ : c'est Athanase.

Quand vous ouvrez ces pages écrites dans l'exil, sous la tente, dans l'endroit le plus impénétrable du désert, loin de tout compagnon, vous sentez que l'Église menacée va se réfugier dans un grand cœur pour y ramasser toutes ses forces. Sans doute, l'imminence du danger, l'ébranlement des colonnes de l'Église avant qu'elle soit achevée, puis, tant de cris qui partent des peuples, tant de périls, tant de haines, une armée entière envoyée pour chercher et poursuivre l'écrivain, imprimeront des mouvements terribles, apocalyptiques, à cette voix qui va crier dans le désert. Mais le moment est trop grave ; il n'y en a pas eu un autre pareil dans le christianisme ; il faut laisser là l'éloquence et se presser de vaincre.

[1] Athanase.
[2] Loquens Liberius, loquens Hosius.

ploient aujourd'hui ceux qui croient leur succéder, à la peur que leur causent les découvertes de l'intelligence, je me demande si c'est bien là le même christianisme, la même religion, quand le procédé est tout différent ; et je suis effrayé de la dégénération dans une institution qui, pour être quelque chose, a besoin d'être éternelle. Les Ariens voulaient ramener le Christ aux formes du culte des héros, et ils mirent à cela une ardente industrie. Athanase, pour sauver le christianisme, le porte, au contraire, en avant même de la philosophie, là où l'esprit humain n'était pas encore arrivé. Comprendra-t-on ce langage ? Les Pères marchaient en avant du monde ; l'Église, aujourd'hui, marche en arrière ; mais nous ne laissons derrière nous que nos morts ; il serait bien temps que quelqu'un entrât au désert, et sur le sommet de toutes les vérités nouvelles sauvât la croix une seconde fois.

Enfin le voilà assemblé, ce concile de Nicée qui va tout décider. Trois cent dix-huit évêques y sont présents, l'empereur Constantin y assiste, l'âme d'Athanase le remplit. On a souvent dit que ce jour-là la terre s'est agitée pour une syllabe; mais cette syllabe, c'était un Dieu. Le Christ de plus ou de moins dans le monde, cela valait-il la peine d'une discussion ?

Elle fut solennelle, quoique la liberté n'y ait pas été entière, puisque la minorité fut constamment menacée par l'empereur, et, à la fin, obligée de se dédire. Cette minorité se repliait dans une foule de détours ; on chercha, hors de l'Evangile, dans la langue philosophique, les mots les plus précis, pour ôter toute incertitude. Les pêcheurs du lac de Galilée n'eussent pas compris cette profession de foi ; Platon l'eût entendue. Ce fut le traité de paix entre l'Evangile et la philosophie antique, sur les hauteurs les plus élevées de l'Esprit. On déclara le Christ de la même

substance que son père, c'est-à-dire Dieu comme lui. Alors tout fut dit. L'humanité nouvelle, encore incertaine, eut son *Credo*, sa charte divine, sans peut-être en voir encore toutes les conséquences. Le travail intime des trois premiers siècles fut résumé dans une parole; le Dieu-homme fut fait Dieu lui-même irrévocablement. Le moyen de s'étonner que pour cette parole, qui contenait un monde, tant de génies aient été aux prises!

Il y a quinze siècles que cela s'est passé, et c'est, sans nul doute, un spectacle sublime de voir l'une après l'autre arriver les générations humaines, en répétant d'une manière immuable les termes du *Credo* de Nicée. Mais, dans le travail et la substance de ces quinze siècles, n'y a-t-il pas aussi quelque parole qui puisse être ajoutée à l'ancienne profession de foi? Les saints mêmes l'ont pensé.

Dans le fond, ce *Credo* a été continuellement développé. Le concile de Nicée a décrété ce que l'on peut appeler la déclaration des droits de Dieu; tout le moyen âge a travaillé à la déclaration des droits de l'Église; enfin, les temps modernes ont ajouté, dans l'Assemblée constituante, à l'antique *Credo*, la déclaration des droits du genre humain. Or ces professions de foi, faites en des temps différents, semblent d'abord se contredire et se heurter, quoiqu'elles soient nées les unes des autres. Qui les conciliera? qui rassemblera dans un esprit, dans un symbole nouveau, ces fragments de la législation divine et humaine? c'est là le travail qui, aujourd'hui, divise et oppresse le monde.

Quand on veut faire le procès à l'esprit de notre temps, on ne manque pas de le comparer à l'époque de la décadence du monde païen. Un seul point renverse une si belle analogie : la société antique arrive à son dernier moment sans le savoir; elle va mourir, et elle ne le pressent pas.

Nulle part vous ne trouvez chez elle le deuil, la plainte qui précèdent la chute. Réunissez tous les poëtes qui assistent à ce moment suprême d'une civilisation; ce n'est qu'image de paix, satisfaction du présent; dans Théocrite, Bion, Moschus, Lucien, Longus, le monde grec meurt en souriant. Jamais la pensée leur vient-elle de s'inquiéter de la ruine des croyances? L'histoire ne leur ayant pas encore montré à nu la chute d'une société, l'idée ne leur vient pas qu'une civilisation puisse disparaître de la terre. Aussi ils assistent de corps, non d'esprit, à l'agonie d'un monde; au lieu d'en recueillir les plaintes, d'en marquer les pulsations, quand chaque moment vaut un siècle, ils vont chercher dans l'imitation homérique une vie fictive. Déjà la société antique a disparu; ils chantent encore l'âge de Saturne.

Qui ne voit que l'esprit de notre temps incline à un extrême tout opposé? il affecte de porter d'avance son deuil, il tire vanité de ses propres funérailles. S'il y a un principe de douleur dans le monde moderne, n'a-t-il pas été exhalé comme à plaisir? la plainte est allée quelquefois jusqu'à énerver l'intelligence. Cette douleur féconde qui se connaît et s'aiguise chaque jour est précisément le contraire de cette décadence stérile qui s'ignore et se couronne de myrte.

Au moment où a éclaté l'Évangile, le monde ancien marchait de lui-même vers un catholicisme païen. En rassemblant chez elle tous les dieux, toutes les croyances de la terre, Rome, tendait, avant le christianisme, à une ébauche de papauté; son Panthéon était le Vatican de la mythologie. Pontife de la terre, l'empereur personnifiait en lui l'universalité de l'Eglise païenne; le pape n'eut besoin que de s'asseoir à sa place, et de suivre la pente des choses, pour personnifier l'universalité de l'esprit chrétien.

de Nola, célèbrent académiquement l'ère nouvelle avec l'accent artificiel d'Horace et de Virgile. Ils auraient la sincérité du martyr, ils n'ont pas celle du poëte; les saints redeviennent païens dès qu'ils veulent, de propos délibéré, être des auteurs. Trop près de l'idéal nouveau pour le regarder en face, ils touchaient le Christ, ils n'osaient le contempler; comment auraient-ils pu le peindre? Le véritable hymne harmonieux d'un saint Paulin de Nola, c'est sa vie; ses odes chrétiennes ne sont que virgiliennes. Combien de poëmes ont été alors écrits au fond du cœur, qui jamais n'ont dépassé les lèvres! cantiques muets, gestes de l'âme qui parle à Dieu, hymnes que les lions seuls ont entendus. Le chef-d'œuvre et le résumé de tout cela est la liturgie de l'Église, épopée vivante, œuvre anonyme de la chrétienté tout entière.

Un trait frappant, dans les premières époques du christianisme, est la soif de solitude, aussi longtemps que l'on travaille à la constitution du dogme. Quand la vieille sociéte se dissout, les hommes n'ont plus rien à se dire les uns aux autres; et pourtant ce n'est pas la haine de la société qui les chasse, hors des villes, au milieu des sables. Tout au contraire : à mesure que la solitude morale augmente dans les villes, à Alexandrie, Byzance, Athènes, les hommes vont dans le désert pour recommencer la société, en renouvelant leur alliance avec Dieu. Ils s'aperçoivent que la vie n'est plus où elle avait coutume d'être, dans les institutions, dans l'Aréopage, dans le Forum, au foyer domestique ; par amour de la vraie vie, ils fuient au monde qui n'est plus qu'apparence. Comme des oiseaux qui pressentent les orages, ils s'éloignent; ils vont bâtir au loin la cité nouvelle dans des lieux et sur un plan qu'aucune invasion de Barbares ne pourra atteindre.

Au temps de saint Basile, de saint Jérôme, de saint Au-

nous la donne pas; aux assemblées politiques : elles ne nous répondent pas; à la famille : souvent elle nous laisse orphelins. La fiction nous enveloppe peu à peu. Nous aspirons vers la vérité, et nous, à notre tour, nous trouvons un masque. Nous cherchons une cité meilleure; aussitôt une autre Byzance s'élève avec ses sophismes, et nous enceint de ses murailles de mensonges.

Où fuirons-nous donc? il ne s'agit pas de fuir au désert, ni de retourner dans les sables. Rentrons en nous-mêmes, avec sincérité. L'homme retrouvera encore une fois, dans ces sables vivants, la trace des pas du Dieu perdu.

L'antiquité cesse, le jour où se brise l'unité de l'empereur et du pontife. Deux volontés, deux natures, surgissent du cœur du genre humain et en deviennent les mobiles. Elles s'appellent, selon le cours des temps, Rome et Constantinople, l'Église et l'Etat, le Pape et l'Empereur, Léon et Attila, Grégoire VII et Henri IV, Pie VII et Napoléon. D'abord ces deux volontés s'entendent comme dans l'enfance du Christ; elles n'en forment proprement qu'une seule; pendant les premiers siècles on ne les distingue pas. Puis, l'âme du genre humain se déchire comme celle du Christ dans le jardin des Oliviers; c'est une agonie qui dure des siècles. L'empire tombe à genoux au onzième siècle devant le pape du moyen âge; il dit : Mon père, éloignez de moi ce calice! mais ce calice, on ne l'éloigne que pour un moment des lèvres du genre humain. Même aujourd'hui, il reparaît; et cette division profonde instituée à l'origine continue; elle éclate encore au moment où je parle dans les affaires civiles et politiques de tous les peuples qui l'ont admise dans le principe de leur religion.

Ce peu de mots suffisent pour montrer les dogmes sous un esprit nouveau. Comment n'être pas frappé de cette logique souveraine qui établit, à l'origine de l'histoire moderne, un certain nombre d'idées divines, lesquelles deviennent aussitôt la substance et la loi des événements et des révolutions politiques? On explique ordinairement le moyen âge, la féodalité, par l'arrivée des Barbares; ils ne sont rien qu'une cause secondaire; la première est dans les dogmes, moules profonds où viennent se jeter et se fondre les peuples nouveaux. Dans ce sens, les conciles des quatre premiers siècles sont les véritables assemblées constituantes du monde moderne. Chacune de leurs décisions imprime un mouvement particulier à la terre; il semble d'abord qu'ils ne règlent

faisait sans que personne en eût conscience doit s'accomplir désormais avec le concours et la liberté de l'esprit humain : tel est le signe et le caractère de l'époque dans laquelle nous entrons. Les peuples ne se contentent plus d'entendre l'Évangile comme un murmure avant-coureur de la cité des morts; ils veulent sciemment le réaliser dans la vie sociale; ils ont compris que, de toutes les religions de la terre, le christianisme seul ne peut pas être condamné à rester impossible. De ce moment, ils travaillent silencieusement et sans relâche à rapprocher la société de son idéal; dans cette voie toute nouvelle, Dieu seul peut dire où ils s'arrêteront.

Comment! le paganisme a réalisé toutes ses promesses; il a fini par rendre les hommes d'Athènes, de Rome, semblables à ses dieux; il a élevé sur la terre une société régie par les mêmes lois, les mêmes formes que la société des Olympiens; il a mis la couronne de Cybèle sur le front des reines, de Cléopâtre, de Sémiramis; il s'est résumé en substance dans un code païen : il ne s'est arrêté qu'à la fin de son œuvre; et le christianisme, au contraire, réduit à être une utopie, une chimère éternelle pour les vivants, ne deviendrait une réalité que pour les morts! il serait dans l'impuissance avouée de faire entrer son levain de justice, de vérité, dans les choses et les institutions humaines! il ne pourrait établir un droit chrétien!

Non, cela ne doit pas être. Puisqu'il a commencé, il faut qu'il achève. Le droit idéal, la législation sacrée qu'il enveloppe dans les replis de la lettre, tout ce qu'il renferme d'esprit, de vie, doit tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre, pénétrer les législations positives. Le monde ne se reposera pas que cela ne soit consommé. C'est une tâche immense pour les gouvernements qui s'élèvent; mais il serait aussi trop commode, pour eux,

homme, et cet homme voit d'avance, au fond de son esprit, le rivage inconnu qui l'attend. Sans se détourner, il y aborde, par le chemin le plus court, avec la régularité d'une planète. Jamais un homme de l'antiquité païenne n'aurait eu cette foi tranquille dans la puissance de l'esprit. Qu'est-ce que cela? Qu'est-ce que cet univers, qui, à l'appel d'un croyant, émerge du fond de la création? Cela ne peut-il pas être mis à côté de plus d'un prodige de la légende? Combien de miracles que l'Eglise ne connaît pas! Nous sommes entourés de merveilles qui changent autour de nous le monde matériel; et chacune d'elles est sortie d'un moment, ou, pour mieux dire, d'un acte de foi en la toute-puissance de l'âme sur le monde. Dans l'ordre moral, que de peuples boiteux, il y a un siècle, ont été soulevés de leur grabat par un mot, liberté! Pendant combien d'années de la Révolution la France et ses armées n'ont-elles pas été rassasiées par cinq pains, que multipliaient l'enthousiasme et la religion d'une bonne cause! Le temps des miracles n'est pas passé, quoiqu'ils ne se consomment plus dans l'Église: s'il y a des peuples morts, le monde n'attendra pas jusqu'aux derniers jours de l'Apocalypse pour les voir renaître.

Ainsi la société chrétienne se réalise dans le monde, depuis le jour où l'Évangile a paru. Seulement une chose étonne d'abord : l'idée qui semblait devoir éclater avant toutes les autres, celle d'égalité, de fraternité, a été, au contraire, la dernière à pénétrer dans la vie sociale. Des dogmes abstraits deviennent la loi du monde; et la pensée qui tient le plus au cœur de l'homme reste enfermée dans le saint livre, sans presque aucune application. Lorsque, pour la première fois, éclate, dans l'Évangile, le dogme de la fraternité, vous vous dites involontairement que les peuples vont pousser un cri de joie, que les esclaves, les

la première fois, toucher, palper par les mains des incrédules, dans les institutions et dans le droit vivant. Sorti des morts, ce christianisme qui apparaît dans la vie sociale porte encore la marque des clous et de la croix du moyen âge; mettez le doigt dans la plaie ouverte par le coup de lance des époques de violence et de guerre; c'est à cette marque que vous pouvez le reconnaître. Les peuples, en s'appelant frères, commencent, comme les disciples d'Emmaüs, à voir cet esprit qui s'assied au milieu d'eux, à la table des vivants. Chose étonnante, au moment où la Révolution française se rencontre, dans les lois, face à face avec ce grand Christ émancipateur, elle écarte l'Église, qui, pour quelques années, se brise d'elle-même. L'Église était devenue la pierre qui enfermait l'esprit dans le sépulcre. Il fallait que cette pierre fût ôtée un instant; l'ange de la France l'a soulevée; l'esprit s'est montré.

Toutefois, l'Évangile n'eût pas tardé si longtemps à éclater dans les révolutions politiques si un dogme dont je n'ai encore rien dit ne l'eût comme enchaîné dès le commencement : l'idée de la *prédestination*. Quand les quatre premiers siècles eurent achevé de déterminer l'idée du Dieu chrétien, l'homme finit, au milieu de cette sublimité continue, par retomber sur lui-même, et par se demander ce qu'il était, ce qu'il pouvait, ce qu'il devenait dans cette révolution de la vie divine. Avec cette logique extraordinaire dont je parlais plus haut, les conciles, qui ne s'étaient occupés que de Dieu pendant les quatre premiers siècles, ne s'occupent que de l'homme pendant le cinquième. Ce qui l'inquiétait était sa liberté morale : l'avait-il sauvée ou perdue? Voilà ce qu'il voulait savoir, avant de fermer la discussion qui durait depuis cinq cents ans.

Dieu, occupent le trône invisible; pourquoi quelques autres, également sans rien faire, n'occuperaient-ils pas de droit divin les trônes visibles? Un petit nombre d'élus dans le ciel, un petit nombre d'élus sur la terre; ne doutez pas que ces idées ne se soient liées souvent dans les esprits, et que ce ne soit une des raisons pour lesquelles le principe de l'inégalité sociale a si longtemps persisté sans contradiction au milieu même des révolutions religieuses.

Saint Augustin, représentant l'ancien esprit romain, vient clore la discussion libre des idées; il fonde l'autorité; il ferme, d'un triple scéau, le grand livre des Pères de l'Église. Moment solennel! le travail du dogme est achevé pour longtemps; tout ce que l'esprit avait à faire est consommé pour des siècles; tout est écrit, résolu, comme le testament d'une époque qui va finir. L'idéal est tracé; il faut maintenant que le monde d'action s'ébranle pour le réaliser. En effet, à peine saint Augustin a-t-il déposé la plume, les Barbares frappent à la porte. Le plan de la société future est marqué; ils viennent la construire.

A la vue de ces étranges ouvriers qui commencent par tout renverser, un cri s'élève dans l'ancien monde : *C'est la faute des chrétiens*; les anciens dieux se vengent!... A ce dernier instant de ce monde qui croule, saint Augustin, comme la plupart des Pères de l'Église latine, a besoin de rasseoir son esprit. Cette grande Rome de l'antiquité, qui semblait inexpugnable, a été prise et saccagée. Pourquoi cela? il s'explique aisément cette condamnation de la vieille société par les erreurs, les crimes du paganisme; mais il ne se contente pas de cette raison : il veut que le monde se réjouisse de cette ruine; à la place de cette cité croulante, édifiée par les hommes, il montre une autre cité de l'âme, qui grandit dans le monde invisible.

un nouvel esprit, rouvrir le sceau fermé des grandes discussions, travailler encore une fois à l'achèvement du christianisme. Attendrons-nous tranquillement, sans rien faire, le jugement dernier? mais il a déjà commencé, la trompette a déjà sonné. Tout ce qui est du vieux monde est jugé; il s'efface, il disparaît, il passe à la gauche, comme une ombre, à l'instant où il croit ressaisir l'existence. Dirons-nous encore aux nouveaux Barbares qu'il y a deux cités inconciliables, que nous leur abandonnerons l'une et que nous garderons l'autre? Mais cette division est précisément ce qui a amené les choses humaines au point où elles sont aujourd'hui.

Quand la cité terrestre n'était que la cité de l'homme, elle était trop étroite; la violence, s'en emparant, y habitait presque seule, et, pour le plus grand nombre, il fallait camper loin de son enceinte, hors du droit, dans des déserts sans nom. Que reste-t-il donc à faire? le voici. Établir la trêve entre la cité de Dieu et la cité de l'homme; réunir l'une et l'autre dans le même principe, agrandir la seconde en y arborant la loi et le droit de la première; et qu'est-ce que tout cela, si ce n'est reconnaître que, dès cette vie, nous pouvons bâtir une maison de justice, de liberté, de vérité, assez grande pour nous abriter tous?

Ne sentez-vous pas en vous-mêmes, en des instants choisis, des élans d'espérance comme si vous saisissiez quelque chose de palpable? Ce ne sont pas de vains songes; ils prendront, tôt ou tard, un corps. Instinct précurseur du droit nouveau, c'est le cri étouffé des siècles à venir, qui feront ce que nous nous contentons de dire. Rome païenne, avec ses cirques, devient pendant tout le moyen âge la ville sainte, la cité de Dieu. Étendez cela à la terre entière, il faut que la ville sainte s'élève partout où l'homme habite.

SIXIÈME LEÇON

LE PAPE.

Condition fondamentale de la papauté : tout pape doit être un saint. — Le Saint-Siége remplit-il cette condition? — L'inégalité d'esprit entre les Barbares et Rome, une des causes de la suprématie spirituelle de la papauté. — Que l'Église a changé de formes comme les gouvernements temporels. — L'ambition de Grégoire VII n'est plus assez grande pour nos temps. — Pourquoi? — Il fait naître d'une fraude ou d'un crime tous les pouvoirs politiques. — Sa vraie grandeur. — Grégoire VII, un ancêtre de la Révolution française. — Un terrorisme moral, un 93 spirituel. — Principe identique du Saint-Siége au onzième siècle et de la Convention : que les empereurs et les rois sont les vassaux de l'esprit. — Le droit d'anathème est inhérent à la constitution du monde chrétien. — Qui jette l'anathème dans le monde moderne?

Le miracle par excellence dans le monde est l'apparition d'une idée nouvelle ; il suffit d'être homme pour avoir assisté à ce prodige, puisqu'il n'est personne à qui il n'ait été donné de découvrir un des détails infinis de la vérité. Au moment où votre esprit languissait, une pensée fond sur vous. Où était-elle un instant auparavant, cette idée qui n'avait pas encore paru sur la terre ? de quel ciel est-elle tombée? Vous avez beau chercher, vous la sentez, vous la possédez, et vous ignorerez toujours le chemin qu'elle a suivi, également incapables de la devancer ou de la fuir. Cette commotion spontanée du vrai marque la venue de Dieu dans un esprit ; et ce qui arrive pour vous arrive aussi pour le monde. Tel peuple est réveillé en sursaut par une idée que ses pères n'ont pas connue ; il se

Rome? lorsque Antioche, Alexandrie, Constantinople, étaient tour à tour la capitale du dogme, que l'élection des prêtres, des évêques, appartenait au peuple, que dans son premier essor la vie religieuse éclatait spontanément du fond de l'antiquité renouvelée? Si quelqu'un eût annoncé à ces assemblées, à ces communes, qu'elles avaient un chef absolu, un roi spirituel dans l'évêque de Rome, cette prétention n'eût pas même été comprise. On se sentait encore trop près du Dieu chrétien pour abandonner à un homme, quel qu'il fût, le droit de régner à sa place. Qu'était-ce donc que ce gouvernement de l'Eglise primitive? Ou l'on abuse des mots, ou il faut y reconnaître une grande démocratie, une république d'États confédérés; les conciles représentaient les anciennes assemblées du peuple; les évêques étaient les magistrats électifs de cette république sacrée. Elle avait tous les inconvénients de la vie, puisque, en même temps qu'elle fertilisait le dogme, elle donnait libre carrière à la variété des pensées : d'où cette multitude d'hérésies qui marquent la fécondité spirituelle de cette époque. De loin à loin, le nom de l'évêque de Rome est prononcé avec respect; mais nulle marque d'une obéissance particulière. Voilà la première forme de gouvernement dans l'Eglise.

Au lieu de cette origine modeste, les historiens vous montrent la papauté siégeant dès le commencement sur son trône immuable. Ils veulent frapper l'esprit par le spectacle d'une institution qui, échappant à la loi du progrès, échapperait aussi à la loi du déclin. Ils élèvent hors du temps, sur une ruine de Rome, la figure de l'éternité visible; mais, pour peu que vous approchiez de cette figure, vous apercevez que le temps, qui l'a faite, travaille aussi à la changer. Cette première découverte vous étonne; elle vous conduit à penser que cette institution, tout ex-

traordinaire qu'on la dépeigne, peut avoir à la fin le destin de toutes les autres.

J'ai montré que, tant que le travail du dogme a continué, Rome est restée sans prépondérance; elle trouvait partout des maîtres ou des rivaux, quand il s'agissait de penser. Sitôt que ce travail de l'esprit est achevé, et qu'il faut non plus produire, mais conserver, non plus créer, mais se souvenir, le rôle de la papauté commence; elle entre dans une époque où l'autorité lui arrive par la force des choses.

Nul ne peut habiter Rome qu'il ne se sente grandir d'une coudée; fussiez-vous dans la condition la plus humble, vous êtes là, à chaque pas que vous faites, le centre vivant d'un monde, le chef d'un passé sans limites. Que sera-ce d'une institution jetée dans ce monde! elle prendra d'elle-même la forme de cette immensité.

Sans l'invasion des Barbares, jamais la papauté n'eût pu aussi aisément se saisir du monde. Si la vieille société fût restée ce qu'elle était, il y aurait eu trop d'égalité intellectuelle pour qu'aucun lieu s'attribuât la souveraine puissance sur tous les autres; la Grèce n'eût amais cédé à l'Italie. Mais entre les Barbares et Rome la différence d'esprit était si prodigieuse, que cela devait à la longue légitimer tous les genres de prétentions de cette dernière. Quand les invasions eurent tout renversé, il y eut un point qui, restant lumineux, servit à rallier le monde. Dans cette époque, la papauté se sent grandir le cœur; et rien n'est plus beau, en effet, que de voir en ce moment cette puissance à qui tout réussit sans qu'elle ait besoin d'aucun effort violent. Elle se contente de nier au patriarche de Constantinople le titre d'évêque universel; elle ne se l'attribue pas encore. Dans la ruine des anciens éléments de sociabilité, elle surnage comme une arche d'al-

liance; âge de force, de modestie, admirablement personnifié par Grégoire Ier. C'est lui qui ferme ce que j'appellerais volontiers l'époque de sainteté de la papauté. Les œuvres morales de saint Grégoire ont peu d'éclat, encore moins d'invention; mais, au milieu du débordement des violences mérovingiennes, il est impossible de ne pas être frappé de vénération pour tant de placidité. Sans avouer ouvertement leur ambition, les papes sentent que l'avenir vient à eux, qu'ils n'ont besoin de rien faire pour le précipiter. Une joie intérieure, une sérénité extraordinaire, éclatent dans leur langage, leurs lettres, leurs homélies; eux seuls semblent sourire quand tout le reste du monde se noie dans le sang; ils habitent alors une région infiniment supérieure à celle où se déchire la société politique et civile; ils règnent et méritent de régner.

Tournez la page de cette histoire, tout change : dans le neuvième et le dixième siècle, où est l'Église? elle semble abîmée sans retour. Après avoir résisté d'abord à la barbarie, elle s'en laisse pénétrer; dans ce premier choc, elle a perdu le plus pur de sa pensée; elle a élevé les Franks et les Vandales, mais elle s'est abaissée à leur niveau; il se fait dans ces temps une effroyable égalité entre le prêtre et le laïque. Changeant la candeur des anciens temps contre la ruse de la barbarie, l'Eglise se fabrique, en silence, de faux titres, de fausses donations, une fausse législation, dont le secret ne sera reconnu que six siècles plus tard. La supériorité morale est perdue; on la remplace par des décrets frauduleux. En face de cette Église menteuse, les rois chevelus, qui s'étaient prosternés, se relèvent avec une ironie effrayante. Quelle étrange chose que cette moquerie du neuvième siècle dans la bouche d'un roi anglo-saxon! Vous croyez que c'est fait du monde chrétien; et, si vous regardez sur le Saint-Siége, tous les

cile, puisqu'il l'a montrée lui-même dans sa langue lapidaire. C'est une chose immense, que l'autorité qu'il a demandée pour lui et ses successeurs : être le roi de la pensée, sans qu'on ait même le désir d'élever une contradiction ! transporter comme il lui plaît l'autorité, la royauté, la propriété ! Et pourtant, cette puissance énorme, je m'engage à la reconnaître et à laisser toute discussion, si le Saint-Siége remplit, de son côté, sans intervalle, la condition que pose Grégoire VII : « Tout pape, dit-il, élevé sur le Saint-Siége, devient un saint. » *Quod romanus pontifex efficitur omnino sanctus*. Comment les philosophes n'ont-ils pas vu cette idée au fond de l'âme d'Hildebrand ? le système tout entier est là.

En effet, l'esprit même de l'institution du Saint-Siége suppose dans celui qui l'occupe la nécessité de la perfection morale. Ce n'est pas une monarchie comme une autre, qui, née des conventions des hommes, porte au front leurs faiblesses. Si vous voulez que je reconnaisse, sans contestation, la représentation permanente de la Divinité sur le Saint-Siége, si vous voulez légitimer à chaque moment de sa durée une institution si extraordinaire, il faut, comme le décrète Grégoire VII, que vous me montriez sans interruption, sur le trône de Dieu, une sanction également extraordinaire, une *dynastie de saints*, *omnino sanctos* ; c'est la condition : à ce prix le monde admettra ce qu'on exige de lui. Pour exercer la toute-puissance morale sur la terre, il ne suffit pas que d'autres, en d'anciens temps, aient été sublimes à votre place ; il faut que nous voyions luire l'auréole autour de votre front ; et, comme vous prétendez à une soumission non interrompue de l'esprit, il est nécessaire que vous exerciez vous-même cette autorité non interrompue d'une âme vivante. Ne me dites pas que Grégoire, Léon, Urbain, Innocent et tant

avait été remplacée par la féodalité des évêques; ces barons de l'Église se brisent dans les mains du moine Hildebrand, il reste un pouvoir unique, absolu, infaillible. Grégoire VII a, comme Napoléon, ses assemblées muettes, ombre des anciennes délibérations : il y a autant de différence entre les conciles de Rome et les conciles de Nicée qu'il y en a entre l'Assemblée constituante et le Corps législatif.

Quand on lit les lettres de cet empereur de l'Église, on voit que son grand cœur était continuellement déchiré par la situation de la chrétienté et par les obstacles terribles qu'il rencontrait, à sa réforme, dans les seigneurs du clergé. Ce qui rendit sa victoire légitime et possible, c'est qu'en brisant la suzeraineté des barons spirituels il rentrait par là dans la vieille égalité de l'Église primitive. Combien de fois n'est-il pas arrivé que, dans les moments de péril, le grand peuple de l'Église tournait les yeux vers Grégoire VII, comme s'il eût absorbé en lui toute la chrétienté! C'est ainsi que le monde croyait voir dans Napoléon l'image vivante de la démocratie; le capuchon de bure a couvert l'usurpateur de l'Église, comme la redingote grise l'usurpateur de la Révolution. Mais, aujourd'hui, qui sera assez avisé pour éterniser l'absolutisme de saint Pierre sans l'âme et les lettres de Grégoire VII? il serait plus aisé d'éterniser l'Empire sans Marengo et l'Empereur.

Voyez, d'ailleurs, de plus près, quel a été le but de ce grand homme, et pourquoi, légitime en son temps, son ambition n'est plus assez grande pour les nôtres. Etudiez les monuments de Grégoire VII, vous arrivez nécessairement à ce résultat, que, s'il a pensé de loin à loin aux misères des peuples, il s'est contenté d'assurer les droits et la liberté du prêtre. Au milieu des entreprises continuelles de la violence, tracer dans l'humanité une en-

ceinte de flammes, où la force aveugle n'entrerait jamais; faire du sacerdoce une race sacrée, un peuple d'élection, un refuge assuré, une condition indépendante, à l'abri des passions des rois, des princes, des barons, la fierté seule de cette idée étonnait le onzième siècle; il a fallu un cœur de feu et de bronze pour aller jusque-là. Aux yeux de Grégoire VII, la société, l'humanité réelle, c'est l'Église; le citoyen, c'est le prêtre; le reste est une ombre. Voilà pourquoi il ne réclame rien, à proprement parler, que la constitution des droits du sacerdoce, la liberté de l'homme d'Église. Il s'élève au sommet de l'édifice social tel qu'il le comprend, et sa devise, qui contient tout son système, est celle-ci : Ne touchez pas mes prêtres, mes christs : *Nolite tangere christos meos*. D'autres fois il ajoute : Celui qui les touche touche la pupille de mes yeux : *Qui vos tangit tangit pupillam oculi mei*. Tout ce qu'il entreprend a pour résultat d'établir des garanties absolues, au profit de cette société particulière qui s'appelle le clergé. Il faut que les puissants de la terre apprennent ce que c'est qu'un prêtre, *quanti vos estis*, ce qu'il peut, *quid potestis*, et que le monde se soumette à sa charte.

Spectacle nouveau que celui d'une âme qui saigne, en secret, à chaque blessure de l'homme d'Église, dans toute l'étendue de la chrétienté! Du fond de la Hongrie ou de l'Angleterre, inquiétude, plainte, angoisse, le moindre soupir du prêtre va retentir dans le cœur de Grégoire VII. Malgré cela, si l'on demande pourquoi ce système est suranné, pourquoi le monde ne veut pas y rentrer, l'Église de nos jours ne semble pas même s'en douter. Elle croit que nous accusons Grégoire VII de trop d'ambition ; c'est tout le contraire. Ses projets ne sont plus assez grands. Le moindre d'entre nous est aujourd'hui plus ambitieux qu'Hildebrand; car ce qu'il se contentait de demander pour

ses prêtres, comme un privilége, nous le demandons aujourd'hui pour la charte de chaque homme. Nous voulons que non-seulement le diacre ou l'évêque, mais toute créature humaine, et la femme aussi bien que l'homme, soient entourés d'un cercle sacré que ne puisse franchir la violence des princes et des rois, dans le temporel ni dans le spirituel. Nous voulons que la maison, le seuil privé, soit gardé de toute offense par un archange, comme le monastère du moyen âge : et nous nommons cela les garanties de la liberté individuelle. NE TOUCHEZ PAS MES CHRISTS, *Nolite tangere christos meos*, ce mot, nous l'appliquons à chaque personne morale. Grégoire VII sentait la société vivante dans le clergé; nous la sentons dans toute l'humanité. Grégoire VII ne réclamait que la liberté de l'Église, *pro libertate Ecclesiæ ;* et nous, nous réclamons dans notre esprit la liberté du monde. Voilà pourquoi tout ensemble nous admirons Hildebrand et ne pouvons reculer jusqu'à lui.

Peut-être vous étonnerez-vous si je dis que Grégoire VII, l'homme de Dieu, *vir Dei*, est un ancêtre de la Révolution française ; néanmoins, à certains égards, cela est évident. Dans son effort contre les pouvoirs politiques, dans ses instructions à ses soldats spirituels, espèces de proclamations qui précèdent la bataille, il ne donne pas aux royautés de la terre un autre fondement que la violence, le crime, le mensonge. « Qui ne sait, écrit-il à ses évêques [1], que l'autorité des rois et des chefs d'État vient de ce que, ignorant Dieu, livrés à un orgueil, à une cupidité sans frein, ils ont, à l'aide du prince du mal, prétendu dominer leurs égaux, c'est-à-dire les hommes, par l'insolence, les rapines, la perfidie, les homicides, enfin,

[1] Epist. ad Herimannum episcopum.

dit, d'excommunication, qui enlevait aux empereurs leurs empires, n'était qu'une conséquence naturelle. Dans le monde chrétien, les pouvoirs politiques sont fondés sur l'esprit ; il faut qu'il y ait quelque part une autorité supérieure qui les ôte et qui les donne au nom de la pensée. J'aime à voir ce grand homme, les yeux fixés sur l'idéal du royaume spirituel, exercer une terreur morale sur les royaumes politiques à mesure qu'ils s'écartent de ce modèle. Quand l'âme des peuples était encore endormie, qu'ils étaient séparés les uns des autres par des barrières infranchissables, il fallait bien qu'une personne morale fût la conscience vivante du monde de l'esprit. A ce moment d'une organisation barbare, la conscience de chaque peuple est, pour ainsi dire, hors de lui-même; mais du moins elle existe quelque part : elle vit dans le Vatican. Pendant que le serf est penché sur la glèbe et le bourgeois tout occupé de sa misère présente, il y a sur la terre un homme qui, avec les yeux de l'aigle, discerne, suit les projets de l'empereur, du roi, des nobles, de l'évêque; quelquefois il avertit les rois qu'il sait ce qui se passe au fond de leur esprit. Avec cette lumière de l'âme, il voit dans l'épaisseur des murailles, des donjons, des églises ; il balance, il brandit incessamment sur le monde l'épouvante de la mort spirituelle, qui souvent amenait la mort physique.

Aucun livre ne donne l'idée de ce système ni de cet homme : imaginez un terrorisme moral, un 93 spirituel qui tient l'anathème en permanence suspendu sur les âmes des suspects. On peut dire que l'échafaud des révolutionnaires modernes est peu de chose en comparaison de ce glaive de l'excommunication qui jetait l'homme, le roi, hors du ban de l'humanité et de Dieu pour ce monde et pour l'autre. Un abîme s'ouvrait où le plus brave ne savait à quoi se prendre; la terre et le ciel se retiraient, l'enfer

même, on avait tenté d'abaisser la féodalité épiscopale. Mais constituer l'esprit comme le suzerain, et toutes les royautés comme ses vassales, c'est-à-dire commencer à réaliser dans le monde politique la cité de l'Évangile, personne ne l'avait encore imaginé.

Voulez-vous savoir pourquoi, depuis la fin du moyen âge, vous n'entendez plus parler d'interdit jeté à la face des chefs des sociétés modernes? N'y a-t-il plus depuis trois siècles d'empereurs rebelles ou hérétiques, de mauvais rois, de gouvernements qui restent au-dessous de leur mission? Et qui pourtant a ouï dire qu'aucun pape ait enlevé, de fait, à personne, depuis le moyen âge, le sceptre ou la couronne? Pense-t-on que si l'âme de Grégoire VII vivait encore quelque part, s'il en restait seulement une trace, une étincelle, l'interdit du feu et du sel et de l'eau n'aurait pas demandé compte de la Pologne à l'empereur de Russie, de l'Irlande au gouvernement anglais, et de tant de ruisseaux de sang à la monarchie d'Espagne? L'Église se travaille pour continuer de croire au principe de Grégoire VII; seulement, on ne se sent plus intérieurement le droit moral de déposséder les forts. On n'est pas assez sûr de représenter la conscience de l'univers, pour se charger ainsi spontanément des représailles de la Providence, avec la certitude que le jugement sera exécuté. La parole de vie et de mort hésite et tremble sur les lèvres du pape moderne; elle ne vibre plus dans le cœur de l'athlète de Dieu, *athleta Dei*, comme une flèche qui tue : elle ne part plus du sommet du monde moral. Sans se l'avouer, la papauté commence à s'apercevoir que cette puissance de prononcer sur les empires et les dynasties le jugement d'en haut, ayant passé à d'autres, ne lui appartient plus.

Dans le sommeil où l'Église est tombée vers la fin du moyen âge, qu'est-il arrivé? que les chefs de la société po-

traints de faire cela à sa place. Que sont toutes les révolutions, depuis trois siècles, si ce n'est un anathème sorti de la conscience du monde? L'Angleterre, l'Amérique, la France, l'Espagne, la Grèce, ont jeté, chacune à leur tour, une de ces paroles de feu qui, autrefois, ne sortaient que de l'âme de Grégoire VII. L'une après l'autre, ces sociétés ont compris ce qu'il avait avancé le premier, à savoir, que les dynasties, les empires, les royautés, les noblesses, les principautés, les duchés, les marquisats et les comtés, *imperia, regna, principatus, ducatus, marchias, comitatus*, ne sont que des vasselages de l'esprit, et que l'esprit, en se retirant, abolit tous leurs titres.

Dans chacune de ces révolutions, après le cri jeté par la conscience publique, on voit les anciens pouvoirs absolus, condamnés par une force surhumaine, se dépouiller eux-mêmes, descendre de leurs sommets, et venir, les pieds nus, tête basse, passer les trois jours d'épreuve à genoux sous les fenêtres des nations nouvelles, comme l'empereur Henri IV sous les fenêtres de Grégoire VII. A peine l'anathème est sorti d'une bouche, il est répété par toutes ; et celui qui en est l'objet, fût-il entouré d'une armée, toute sa force se retourne contre lui ; le pain et le sel lui sont refusés. Vous avez vu cela il y a quinze ans. Qu'ai-je besoin d'en dire davantage? Vous savez si l'excommunication jetée par la bouche d'un peuple est pesante aujourd'hui sur la tête d'un prince.

Ainsi, d'une part, tant que l'Église a mené le monde, son gouvernement a subi les révolutions de la vie : démocratie, aristocratie, monarchie, il a traversé ces différentes phases. D'un autre côté, la puissance de lier et de délier les empires a passé d'une main à l'autre ; et ces changements se sont faits pour que le plan du christianisme entrât de plus en plus dans le monde politique et réel.

SEPTIÈME LEÇON

LE MAHOMÉTISME.

Origines du mahométisme. Il commence le jour où le catholicisme s'arrête. — L'unité de Dieu manifestée trois fois dans le désert. — Le Coran et la Bible. — Allah accomplit les menaces de Jéhovah. L'islamisme expliqué par l'architecture arabe. — La mosquée. — L'Alhambra. — Esprit de terreur. L'Orient antique épouvante l'Orient moderne. — Le Coran, un monologue de Dieu. — En quoi l'islamisme diffère du christianisme ; il se réalise instantanément dans les institutions politiques. — La propriété. — Les femmes. — L'esclave. — Quelle a été la mission de Mahomet? — Pourquoi la société musulmane est immobile. — Impuissance du catholicisme à terminer la guerre entre l'Évangile et le Coran. — La France et l'Algérie.

Au moment où la papauté, vers le temps de Grégoire le Grand, saisissant la dictature spirituelle, ferme par l'autorité la discussion des idées et des dogmes, il semble que la victoire du catholicisme soit consommée. Les nations nouvelles ont accepté, sans examen, le joug de l'Église; le paganisme a disparu. De quel côté peut naître désormais le danger ou seulement la résistance? cela échappe à tous les yeux. Le chef de la chrétienté dut croire que les temps de l'unité universelle étaient venus. Ce fut un beau jour pour l'Église et pour le monde.

Cette joie était prématurée ; car, sitôt que les dogmes parurent achevés, et que le mouvement d'esprit s'arrêta, la moitié du monde brisa l'alliance. Les idées, que l'on se contentait désormais de condamner comme mortes, sous le nom d'hérésies, sans les discuter plus longtemps, se

Tout autre est la politique de Jéhovah renouvelé par Mahomet. Premièrement, il n'est plus le dieu d'aucun peuple en particulier; son affection n'est plus enfermée dans une tribu ni dans une race. Il est devenu le dieu du genre humain. Voyez, d'ailleurs, combien tout sur la terre a changé autour de lui! Autrefois il était accablé par les énormes empires idolâtres qui l'entouraient; maintenant ces chaînes sont tombées; la Perse, la Chaldée, l'Égypte, ne l'obsèdent plus, ne l'étreignent plus. Les barrières qui le renfermaient se sont renversées d'elles-mêmes.

Que s'ensuit-il de ces énormes changements? que si dans l'antiquité il était réduit à se défendre, désormais il peut attaquer. Il s'isolait dans la loi de Moïse, il va se répandre au dehors dans l'islamisme. Longtemps contenue dans les murs de Jérusalem, sa colère déborde sur toute la face de l'Asie; il jette l'interdit, non plus seulement sur le pays de Chanaan, mais sur tout l'Orient. Allah va accomplir la longue menace de Jéhovah.

Tel est le lien du judaïsme et de l'islamisme; d'où il résulte que la condition de la révélation nouvelle est la conquête. Il faut qu'elle aille purifier par la sainte colère du glaive la terre trop longtemps souillée des impuretés du passé; et il est impossible de pénétrer le caractère du mahométisme si vous ne le rattachez à la loi de Moïse; car il porte dans son sein les colères, les menaces, tout l'héritage de haine des prophètes. Aussi sa révélation éclate dans le cri des batailles, son paradis est à l'ombre des épées; il emprunte ses paraboles aux mouvements des combats; pour sacerdoce, il a le cimeterre; son livre de la loi est la proclamation du dieu des armées.

Voulez-vous toucher dans la pierre et le marbre la vraie pensée de l'islamisme, jetez avec moi les yeux sur une

mosquée; je choisis celle de Cordoue, parce que je l'ai visitée à loisir, et qu'élevée dans l'époque de splendeur du mahométisme, il n'en est pas qui soit une image plus fidèle du Coran. Ces longs murs armés de créneaux et de tours militaires sont les retranchements d'une forteresse : c'est la maison de Sébaoth, de la divinité des batailles. Au-dessus de la citadelle sacrée, le minaret porte dans la nue la sentinelle de Dieu; en priant, elle veille sur l'armée des fidèles. Si l'on approche, quel seuil hérissé! Les créneaux et les meurtrières de ces tours de défense sont faits pour les anges de colère; armés de leur carquois couleur de feu, ils aiguisent en secret leurs flèches d'or. Tout est menaçant, comme les apprêts d'un combat éternel. Mais osez franchir cette porte mystérieuse, pénétrez dans l'enceinte et dans l'intimité d'Allah : quel changement! quelle douceur! quelle oasis de colonnes innombrables! Vous vous égarez dans cette forêt de palmiers aux troncs de marbre. Ajoutez que les hardiesses de nos monuments gothiques sont des œuvres prudentes et raisonnées, en comparaison de ce qu'ose l'architecture arabe. A voir ces voûtes qui s'élancent l'une sur l'autre sans appui, vous diriez que ces pierres ne restent debout depuis des siècles que par la puissance de la parole et le miracle du Coran. Nos cathédrales fondées sur une même pensée, à l'extérieur et à l'intérieur, ont la sublimité de l'harmonie; au dedans et au dehors, leur physionomie est la même. Mais il y a aussi une majesté saisissante dans cette brusque transition des souvenirs des batailles à la paix immuable des forêts célestes; il semble qu'après avoir passé sous la voûte des épées, vous vous trouviez dans le jardin d'Allah.

Je dirai de l'Alhambra quelque chose de semblable. Ce monument qui éveille tant de rêves vous étonne par le même contraste. Levez les yeux vers le sommet de ces

l'heure s'avance; voilà la parole qui retentit le plus souvent. Les cheveux des enfants blanchissent d'effroi; les cieux se fendent de peur. Mais dans ce monde de terreur est enveloppé un monde de délices; les bienheureux, au bord des sources, aperçoivent de loin les damnés; les extases des saints sont ravivées par la vue de l'enfer; volupté qui confine au supplice. Jusqu'au milieu de la joie des anges se glisse un reste d'épouvante. Dans l'Alhambra, la salle du meurtre des Abencerrages, avec ses larges taches de sang, regarde les voûtes embaumées de la sultane chérie Linda-Raja; mélange qui fait le fond de toute la vie musulmane.

Puis, toute la terre est prise à témoin; ce sont des serments de colère, tels que l'Ancien Testament ne pouvait les connaître : « Je jure par les tempêtes, je jure par les nuées grosses de la foudre, par les chevaux rapides, par le mont Sinaï, par le livre inspiré, par le temple visité, par la mer écumante, le châtiment approche, il est là! »

Savez-vous, en outre, de quel argument formidable se servait le prophète? il avait recours à une preuve visible qui manquait en grande partie à l'Occident; il montrait [1] aux peuples de l'Orient nouveau les villes ruinées de l'Orient ancien, les cités sans nom, aux grandes colonnes, dont les peuples avaient été lapidés par les anges. Elles aussi avaient refusé d'écouter le prophète, et elles avaient été emportées par les vents, comme des branches de palmier, ou mêlées comme la paille sèche à l'argile. Avouons que cette éloquence était parlante, dans le voisinage des ruines de Babylone, de Persépolis, de Thèbes, de Tyr, quand Mahomet pouvait ajouter : « N'avez-vous donc pas parcouru le pays? n'avez-vous pas vu de vos yeux? Ces

[1] *Coran*, VII, 3; XIX, 97; XXII. 44; XLI, 14, etc.

Que des messagers rapides vous apportent, l'un après l'autre, chacun des serments de colère du Dieu nouveau; représentez-vous que vous êtes, non pas rassemblés dans des villes, où vous pouvez vous interroger, vous consulter, vous instruire les uns les autres, mais disséminés à travers de vastes solitudes, et que vous y receviez isolément la même nouvelle du dernier jour qui s'approche : êtes-vous bien sûrs, même sans aucune fraude, que votre cœur, votre esprit ne finiraient pas par être ébranlés ?

Du livre des musulmans, cet esprit passe dans leur histoire; il explique toute la différence des invasions des Barbares et de celles des Arabes. Les Barbares se poussent les uns les autres pendant cinq ou six siècles; avides de posséder une terre qui n'appartienne qu'à eux, ils s'arrêtent où ils la trouvent; ils s'y établissent et s'y enracinent. Mais les invasions orientales ont un autre caractère : un Dieu les mène et éperonne leurs chevaux. L'heure presse, le jour approche ! cri d'effroi que matin et soir le Coran répète. Il faut franchir les monts et les fleuves sans s'arrêter nulle part, courir de la Perse aux Pyrénées, des Pyrénées aux Indes, et avant le jour irrévocable remettre la terre entière sous l'autorité d'Allah. Ainsi l'histoire arabe se consume en une journée.

C'est peu de dire que l'unité de Dieu est le fond du Coran; il s'agit de voir quelle sorte de sublimité particulière lui prête cette doctrine appliquée dans toute sa rigueur. La première conséquence est que le prophète, le médiateur disparaît, pour ne laisser parler que le Dieu. De là, le ton, l'expression unique qui distingue le Coran de tous les livres religieux du monde. C'est un monologue de Dieu avec lui-même.

Que j'ouvre la Bible, l'Évangile, ou les Épîtres, je trouve toujours les paroles de Jéhovah ou du Christ rap-

et de pauses, roule avec fracas sur sa tête. L'humanité surprend, par hasard, au milieu des solitudes, le secret de l'Éternel. Voilà l'originalité et le sublime du livre de Mahomet.

Dans ce que je viens de dire, sont implicitement contenus les rapports du prophète et du Dieu. Mahomet reçoit le commandement sans le provoquer. Il n'est pas le fils, il est l'esclave d'Allah. Si le *livre de l'évidence*, comme on appelle le Coran, eût contenu des récits, on eût pu les nier; des doctrines, des paraboles, on les eût controversées. Mais des ordres précis, des commandements militaires, au milieu de la mêlée des choses humaines, ne se discutent pas; il faut y obéir. C'est trancher dans le vif le principe de la discussion. Le prophète nouveau ne voit plus Dieu face à face, ni dans le buisson ardent, ni dans la fumée de l'holocauste, comme faisaient les envoyés de l'ancienne loi. Une voix intérieure le réveille au milieu du silence des nuits, et il la répète au peuple; souvent ce n'est qu'un mot : « *Parle! dis-leur! avertis-les! demande-leur!* » Tel est, en général, le préambule de la révélation.

Lorsqu'on pense qu'au temps de Mahomet, l'Asie occidentale, déjà éprouvée par le christianisme, rejetait d'elle-même ses anciennes croyances, que le sentiment de l'unité de Dieu rentrait de toutes parts dans le monde, que c'était là le cri des choses, il n'est certes pas impossible que Mahomet, saisi, obsédé plus que personne par cet instinct, ait cru sincèrement être l'écho de cette parole inarticulée, qui était au fond des événements et de toute l'histoire contemporaine. Ce n'est qu'un poëte, disaient les tribus incrédules, et elles ne se trompaient pas; seulement, la poésie était pour lui la vérité même. Il ne composait pas arbitrairement ses rapsodies sacrées, comme Homère; il était bien plutôt de la famille de ces rapsodes orientaux,

Sitôt que sa vie publique commence, la tragédie s'arrête. Soit qu'il engage le combat comme une prière, soit qu'il prêche dans la chaire de la Mecque, vous ne trouvez pas en lui la marque d'un seul de ces combats intérieurs qui ont ébranlé jusqu'au bout le prophète du Nord, Luther. Pas un moment de défaillance, de contradiction, d'incertitude. La poésie est devenue vérité, action; et, comme il ne tolère pas la délibération chez les autres, il a commencé par se la rendre impossible à lui-même.

Au seul point de vue politique, la différence entre le christianisme du moyen âge et l'islamisme est aisée à marquer. Le premier ajourne ses promesses après la mort; le second veut faire entrer, sans perdre un jour, ses doctrines dans la constitution de la société civile et temporelle. Considérez un instant l'Orient moderne après Mahomet. Sitôt que l'unité de Dieu a remplacé les castes de dieux inégaux qui formaient l'idéal social de l'ancienne Asie, sitôt que la Révolution religieuse est consommée dans le dogme, quel changement apercevez-vous sur la terre? Partout où l'islamisme s'étend, les castes disparaissent. Cette institution, qui était le droit indigène, indestructible de l'Asie, est abolie. L'idéal et la réalisation, ces deux moments séparés par dix-huit siècles dans notre Occident, ces deux périodes marquées pour nous par l'Évangile et par la Révolution française, se pressent et coexistent en Orient dans le même instant.

Mahomet est tout ensemble la tête et le bras, le Christ et le Napoléon de l'Orient moderne; il établit le nouveau dogme religieux, et il le réalise incontinent dans le monde social.

Vers le sixième siècle, voyez, depuis la Perse jusqu'aux frontières d'Espagne, ces énormes inégalités sociales, débris d'un passé que personne ne peut compter; ces na-

que nous avons répandu a travers les siècles, qu'il a vécu en un jour de la vie de mille années, qu'il a eu tout ensemble, à la même époque, son Messie et son Contrat social, la prédication de ses apôtres et sa Révolution de 89, son concile de Nicée et sa bataille d'Arcole, son Église primitive et son Assemblée constituante. Des hommes qui ont été frappés instantanément de cette double révélation dans le temporel et dans le spirituel, et comme investis de tous côtés par l'intervention d'Allah dans l'Église et dans l'État, ont quelque droit d'affecter peu de curiosité pour nos agitations ordinaires. Voyant dans leur passé un moment unique sur la terre, ils dédaignent tout le reste.

On ne s'aperçoit pas qu'ils remarquent très-bien que dans notre Occident l'Église dit une chose, et l'État une autre; ne pensez pas trouver ailleurs la cause principale de notre impuissance à nous les associer. Cette division les frappe comme une infériorité de notre part; elle est, pour notre monde chrétien, le défaut de la cuirasse. Les mahométans ont atteint avant nous l'unité religieuse et sociale; nous leur offrons d'en déchoir pour entrer avec nous dans la contradiction. Comment accepteraient-ils l'échange? cela est impossible.

Cette simple idée nous permet de marquer, d'un mot, la question de l'islamisme qui n'est pas encore posée. Nous l'attaquons par nos missionnaires : effort parfaitement inutile! les Orientaux savent, comme nous, que nous avons des doctrines, des théories, des idées, un Évangile. Ce qu'ils demandent, c'est la raison pourquoi nous ne faisons rien de si belles théories. Tant que l'on se contentera de leur montrer un livre, ils ne tourneront pas même la tête de notre côté; ils commenceront seulement à s'émouvoir, s'ils apprennent, un jour, que cet idéal, ce livre est réalisé dans la vie, la constitution d'un peuple,

puisqu'il n'appartenait à personne ; qu'ils ne sont rien que des dépositaires, des détenteurs des biens de l'Éternel. Par là je m'explique un point vraiment incompréhensible auparavant, qui est la mobilité arbitraire, l'incertitude de la propriété dans la société mahométane. Le vizir, le délégué de Dieu enlève comme il lui plaît à chacun ses domaines ; de riche, il le fait pauvre en un moment ; ces caprices, non de la fortune, mais du chef de l'État, forment, pour ainsi parler, le fond des institutions.

Le pacha d'Égypte vient de déposséder ses sujets. C'est une fantaisie, dites-vous, une confiscation. D'accord; mais, quand une fantaisie dure depuis un millier d'années sans contestation, elle repose sur un fondement inébranlable. Ce fondement, vous venez de le voir : la terre étant à Dieu, l'homme n'a que l'usufruit, sans le droit d'hérédité. Le calife qui lui ôte son domaine ne fait que rendre à Allah ce qui n'a pas cessé d'appartenir à Allah !

Malgré cette rigueur de logique, il est deux points sur lesquels l'islamisme a cédé devant la tradition de l'Orient antique : les femmes et l'esclave ont embarrassé Mahomet. Ce n'est pas qu'il n'ait profondément changé l'institution de la famille patriarcale ; il l'a si bien altérée, qu'il l'a, pour ainsi dire, détruite. Comme il n'y a plus, sur la terre, de peuple élu, il n'y a plus, dans l'État, de familles privilégiées. Dans le droit de succession[1], plus de droit d'aînesse, l'égalité entre tous les membres, le principe de notre Code civil, appliqué dès le septième siècle. Chaque race humaine se perd dans le grand peuple d'Allah ; chaque famille privée, dans la famille musulmane.

Au milieu de cette révolution, que devient la condition des femmes ? Mahomet commence par les dépouiller dans

[1] V. Ganz, *Erbrecht*, t. II, p. 175.

entre dans l'association, il peut atteindre à tout; à la famille, à l'État, au gouvernement même. Tel était esclave hier, qui est aujourd'hui chef d'armée, bey, émir, sultan; sur cette rapide transformation repose en partie la poésie des *Mille et une Nuits*. Mais je veux montrer quelque chose de plus parlant que tout le reste. Rappelez-vous de quelle manière l'Égypte a été gouvernée depuis le moyen âge jusqu'à l'expédition de Napoléon. Tout nourris que vous êtes dans l'esprit d'égalité, vous n'inventeriez rien de semblable. L'Égypte était gouvernée par les mameluks, c'est-à-dire par des esclaves achetés sur les marchés de Circassie. Nul n'entre dans cette classe privilégiée, s'il n'a passé par la dignité de l'esclavage. C'est là son titre de noblesse. Ainsi il y a au monde une société régulièrement instituée, dans laquelle le gouvernement appartient à une dynastie d'esclaves, légitimement, par droit de servitude; et cet établissement dure des siècles.

Imaginez-vous rien de plus radicalement contraire à l'ancien Orient et au principe des castes? le dieu de l'islamisme n'a pas émancipé l'esclave; il l'a conservé, il l'a adopté, il l'a épousé, il a fini par le couronner.

Aussi simple que sa doctrine, la mission de Mahomet est de fermer pour toujours à l'Asie le retour vers le culte de la nature. Entre l'Orient antique et l'Orient moderne, il place le cimeterre; nul ne rentrera vivant dans le passé: telle est sa première loi. Le christianisme, sorti de sa simplicité primitive, était devenu une doctrine trop composée pour ne pas se dénaturer dans les esprits des Orientaux. Aussi, du cinquième au sixième siècle, l'Asie, se méprenant constamment sur la plupart des symboles catholiques, les interprète dans le sens de son paganisme indigène. L'Orient baptisé menace de rentrer presque aussitôt dans son ancien système, auquel il donne seule-

la force de l'Islam a été toute renfermée dans sa première époque ; jeté hors du temps, il s'est épuisé bientôt, parce qu'il ne s'est pas renouvelé par la tradition.

Comparez-le aux autres religions. Elles vivent dans le temps, elles acquièrent par les années, elles s'accroissent, elles se transforment, et, grandissant toujours, elles font grandir la société avec elles. La plus immobile en apparence, la loi de Moïse, n'est pas si bien scellée par son auteur, qu'elle ne se développe de siècle en siècle, comme une espérance, un héritage qui s'accroît par les lévites et la suite des prophètes ; et ce mouvement intérieur de l'âme religieuse se communique à la vie civile et politique. Il en est de même du christianisme. Le livre fondamental, l'Évangile, est développé, interprété par les épîtres; les épîtres par les Pères de l'Église, puis par les conciles, par l'Eglise, par les docteurs, par la réformation qui ravive le catholicisme lui-même ; et cette pulsation intérieure, ce grand cœur du Christ qui ne cesse de battre, répand une vie toujours nouvelle dans le corps social.

Mais dans l'islamisme rien de semblable. La tradition religieuse ne s'y augmente pas ; elle est entière dès le début, dans les pages du Coran. Luttes, angoisses, espérances des générations nouvelles, tout passe sans ajouter un mot à la révélation. Les générations se succèdent inutiles les unes aux autres, puisque leur expérience religieuse est perdue ; les prières des siècles ne s'ajoutent pas aux prières ; nul prophète n'est attendu. Par l'énergie native de son dogme, la civilisation orientale fait explosion spontanément, dans un essor lyrique, comme une ode, un hymne du Prophète, depuis les frontières de l'Inde jusqu'à celles de la France ; mais, la source de l'islamisme ne se ravivant pas, ses conséquences sociales ont bientôt tari. Tout ce qu'il a pu faire a été de garder les positions qu'il

ce fut hasard, obstination ou plutôt pressentiment, qui peut le dire? Pourquoi tant de patience à ne recueillir jusqu'à ce moment rien que des sueurs et du sang? n'y a-t-il au bout de cette mission rien que du sable? Conquête étrange, qui entraîne, qui appelle, peu à peu, chaque jour, le conquérant plus avant dans le désert. Puisqu'un instinct secret l'y appelle, que la France s'y engage, sans crainte, dans sa conquête de sable, dans ces déserts où Moïse, le Christ, Mahomet, ont trois fois puisé la vie de l'univers. Elle aussi, peut-être, entendra quelque enseignement éternel sortir de la fente des rochers. Qui jurerait qu'elle ne trouvera pas, à la fin, quelque grande loi écrite sur la pierre d'un nouveau Sinaï? Un peuple prophète, qui, au-devant de tous les autres, s'en va à l'écart, à la source de toute inspiration religieuse et sociale : voilà ce que nous voyons. La France ne fait qu'apparaître au seuil des mosquées; déjà s'explique l'énigme de cette tradition populaire des Orientaux qui veut que le Christ transfiguré devienne le dernier calife de l'islamisme.

Il ne paraît pas que Rome ait entrevu une autre issue. Ecoutez les terribles cris de guerre de la papauté, au temps d'Urbain II, de Pascal II; vous serez frappés d'une ressemblance extraordinaire dans l'accent des deux religions rivales. Le génie de la haine a passé du Coran dans la papauté. Même ardeur de combats, de vengeance; dans l'une et dans l'autre, c'est le Dieu de l'Ancien Testament qui parle. Mais celui du Nouveau, qu'est-il devenu? Il est tel de ces manifestes de guerre du Saint-Siége, empourprés de sang, *purpurati sanguine*, qui semble une page arrachée du livre de colère de Mahomet. Dans ces cris de bataille, où est la magnanimité après la victoire? où est la douceur, où est l'amour chrétien qui s'insinue jusque dans la haine? Ne demandez pas aux proclamations des papes ces sentiments nouveaux; la trace même en a disparu. Le mobile de la guerre sacrée est le même chez les croisés et les mahométans, l'absolution de tous les crimes.

C'est assez dire que dans cette grande lutte entre deux mondes, l'Église, se plaçant sur le terrain de son adversaire, sur celui de l'Ancien Testament, descend des hauteurs de l'Évangile et perd ainsi sa supériorité avec son inviolabilité; elle prend les armes qu'on lui oppose, sans y ajouter celles qu'a forgées l'esprit nouveau. Elle frappe avec une colère musulmane; mais, dans cette colère, jamais un instant de douceur, de pitié, de sympathie cachée, d'attendrissement pour son ennemi. Elle le hait d'une haine biblique; elle ne le domine pas. Si Jéhovah est son allié, il est aussi celui de l'islamisme. Armés du même génie, pliés sous les mêmes passions, le catholicisme du moyen âge et l'islamisme ne pouvaient absolument rien l'un sur l'autre : la position prise par l'Église était mauvaise en soi, puisqu'elle opposait à l'O-

rient le Dieu antique, implacable, qu'il portait lui-même dans son sein; les batailles stériles ne produisaient que du sang. Entre des forces de même nature, l'esprit du Christ aurait seul pu décider la victoire; mais cet esprit, où a-t-il paru en face du Coran?

Autant le christianisme a été puissant par l'amour, autant il a été impuissant par la haine. Dans la première Eglise, je vois souvent les Barbares apprivoisés par la prière d'un solitaire. Un sentiment surhumain les subjugue; et ces maîtres nouveaux de l'Occident semblent tout conquérir pour tout céder. Dans le onzième et le douzième siècle, au contraire, l'Eglise prend les instincts de la guerre; elle se couvre d'une cuirasse; elle se charge des malédictions de l'ancienne loi. Rivalisant de fureur avec le Coran, elle fait rouler des fleuves de fer, et tant de haines, tant de menaces n'aboutissent pas même à la remettre en possession du tombeau de son Dieu. Le Christ de Golgotha n'a pas voulu être affranchi par la haine.

En réalité, quel moyen spirituel l'Église a-t-elle employé pour dominer l'islamisme? quel livre opposait-on à ce livre tout nouvellement sorti des cieux du Prophète? on ne combattait pas la simplicité du Coran par la simplicité de l'Évangile. Au contraire, à des hommes que l'unité nue de Dieu jetait dans le ravissement, l'Eglise du moyen âge ne présentait que chaos de doctrines, échafaudage de rites, de liturgies, de traditions. Si le Christ tout seul eût éclaté dans l'Evangile, peut-être eussent-ils reconnu ce langage; car eux-mêmes pensaient venir accomplir son œuvre; au lieu que cet esprit, enseveli sous les formes de la tradition d'Occident, ne disait plus rien à des hommes du désert. L'Église colossale leur cachait Jésus de Galilée; plus elle accumulait de doctrines, plus elle était impuissante contre eux. Simplicité, d'une part, subtilité

et confusion, de l'autre; dans cette voie, chaque jour créait une impossibilité. Il ne restait qu'à se détruire violemment l'un ou l'autre, sans discussion; en sorte qu'après ces longues guerres, où le Saint-Siége a été quelquefois vaincu par l'islamisme, il est vrai de dire que l'esprit du Christ n'a pas encore réellement combattu Mahomet.

Voulez-vous juger si une guerre est entreprise dans un esprit vraiment chrétien, il est pour cela un moyen infaillible : c'est de voir si la guerre profite même aux ennemis.

Pour qu'une bataille soit livrée sous le pur drapeau de l'Évangile, il est nécessaire que chaque coup porte en quelque sorte sa guérison, et que la réconciliation, l'alliance entre les races humaines, naissent de leurs chocs. Sur ce principe, mesurez l'esprit religieux des guerres du moyen âge entre le catholicisme et l'islamisme. De quel avantage ont-elles été pour la société musulmane? quel nouveau principe de grandeur ont-elles fait pénétrer dans son cœur, avec le fer des batailles? Je vois bien en Orient les peuples diminués, le désert augmenté; je cherche vainement où sont les idées évangéliques qui ont germé dans ce sol pétri de sang. L'occupation de l'épée a fait oublier de semer la parole. Avec les croisés, l'âme chrétienne a-t-elle pénétré dans les larges brèches faites à l'Orient? Nullement. Lorsque enfin l'Europe et l'Asie, lasses de ne pouvoir rien l'une sur l'autre, viennent à s'arrêter, j'ai beau demander où est le traité d'alliance; il n'y en a pas. Ces deux Églises, le catholicisme et l'islamisme, demeurent à la même place, harassées, découragées, n'ayant plus que la force de se haïr, sans avoir conservé l'espérance de s'anéantir l'une ou l'autre.

Ajoutez que de ce moment le doute commence à en-

vraiment chrétien pour l'alliance des peuples! Combats à outrance sans le moindre levain des anciennes haines bibliques! Le volontaire, redisons le mot, le croisé de l'an III, de l'an IV, de l'an V, haïssait-il jusqu'à l'exécration l'Italie, l'Allemagne, la Pologne, l'Espagne? Il aimait ceux qu'il allait rencontrer sur le champ de bataille; il portait avec lui une idée et une épée; le soir du combat, sous chaque chaumière, il prêchait sa croyance; il voulait vaincre pour faire partager au reste du monde son héritage moral. Aussi les deux armées, encore humides de sang, pleuraient également aux funérailles de Marceau sur les deux rives du Rhin.

Entrez, par delà nos frontières, dans les cabanes des paysans étrangers. Vous y trouverez la mémoire vivante de ces hommes qui, tout ennemis qu'ils étaient, apportaient avec eux le nouvel esprit d'alliance; on vous dira le jour, l'heure de l'arrivée, les paroles qu'ils ont répétées, et qui ont germé dans une famille, dans un hameau, dans une ville. En échange du morceau de pain qu'on lui donnait, chacun d'eux rendait à son hôte une idée, un sentiment nouveau, une révolution religieuse et sociale. Lesquels, suivant vous, étaient les plus chrétiens, ou les croisés du onzième siècle, qui pillaient et dépeuplaient en une nuit Constantinople, Antioche, Jérusalem, ou les croisés de Hoche, de Kléber, de Marceau, de Joubert, de Desaix, qui, dans la riche Italie, dans l'heureuse vallée du Rhin, oubliaient le boire et le manger pour apprendre aux enfants le nom de la République française? De quel côté était l'évangile guerrier? Était-ce sous la cuirasse des seigneurs féodaux, qui voulaient s'arrêter à chaque endroit pour se faire une principauté, ou sous l'habit bleu des hommes de Sambre-et-Meuse et de l'armée d'Italie?

Pour que cela devienne plus clair, voyez un peu la suite. Quand les guerres du moyen âge sont achevées, l'Europe et l'Orient restent ennemis; leur haine s'est accrue. Au contraire, sitôt que ces immenses guerres de 93 à 1815 sont parvenues au terme, il arrive que l'alliance est accomplie, que la pensée de la France est entrée, debout, dans la moindre chaumière. L'amitié des peuples, qui n'existait pas auparavant, se forme dans cette bataille d'un demi-siècle. Chaque coup que se portent les nations profite aussitôt à celle qui le reçoit. Là, pas un combat stérile; l'épée laboure et ensemence le monde. Sur chacun de ses champs de bataille s'exhale l'âme de la France; à peine a-t-elle fait une blessure, qu'elle y répand son esprit pour la guérir. Elle abandonne au prisonnier le meilleur du butin, une pensée, une idée qui germe dans son sang.

Guerre toute nouvelle, qui profite presque toujours au vaincu plus qu'au vainqueur! C'est l'Autriche qui profite de Rivoli; l'Egypte, d'Héliopolis; Rome, de Marengo; la Bavière, de Hohenlinden; l'Espagne, de Somo-Sierra; la Prusse, d'Iéna; la Russie, de la Moskowa.

Et pour achever de donner à ces guerres une marque que n'eurent jamais les croisades du moyen âge, il faut encore ajouter ceci : tous ces peuples haletants qui rentrent dans leurs foyers relèvent des mêmes champs de bataille un même nom, une même figure, autour de laquelle ils se groupent en cherchant l'avenir; ils se font tous un même héros, Napoléon. De tant de haines apparentes, de la poussière de tant de combats s'élève cette figure comme la représentation vivante de l'alliance dans la pensée de la France. Chacun de ces peuples, et dans ces peuples chaque individu emporte silencieusement sous son toit la même image; il la considère et l'interprète à sa manière.

L'Arabe d'Aboukir, l'Italien catholique, l'Allemand protestant, le Slave, le Grec moderne, s'élèvent vers le même héros ; en sorte que les cent batailles qui font la couronne du dix-neuvième siècle aboutissent de toutes parts à l'unité des ennemis, à l'alliance des Églises, à la réconciliation, c'est-à-dire à l'accomplissement du christianisme. Rien de pareil ne peut être dit des croisades du moyen âge.

Un pays semblait être appelé plus qu'un autre à commencer l'alliance entre la société musulmane et la société chrétienne. En les voyant renfermées en Espagne, à côté l'une de l'autre, pendant huit cents ans, qui n'eût cru que l'Europe et l'Orient étaient mis là en présence pour apprendre à s'associer? Mais là aussi l'extermination fut la seule loi qui s'établit entre l'un et l'autre. En vain l'islamisme, refoulé de siècle en siècle, de lieux en lieux, de Tolède à Cordoue, de Cordoue à Séville, de Séville à Grenade, avait-il fini par se réduire à quelques crêtes inhabitées; il ne demandait qu'à s'associer à l'Espagne par le travail, en défrichant des lieux déserts. Cette terre elle-même, moitié Afrique, moitié Europe, ces gorges sauvages, ces rochers tigrés de bruyère, ces paysages de Syrie qui enveloppent les plaines de Grenade, cette imitation, ce souvenir du désert jusqu'aux portes des villes, tout cela n'annonçait-il pas un lieu fait pour célébrer la réconciliation des races d'Ismaël et de Jacob? Malgré tant de signes, le peuple espagnol n'a jamais voulu admettre l'idée d'une alliance : il a déclaré que le catholicisme et l'islamisme ne peuvent respirer le même air. Avec un orgueil tout biblique, il a mieux aimé laisser une partie de la terre en friche que de la voir cultivée à son profit par des fils soumis de l'Islam, ne voulant des Orientaux ni pour amis ni pour sujets. Jusqu'au milieu des frimas de la Sierra-

dans le sanctuaire, je vois, parmi les reliques, des têtes qui paraissent fraîchement coupées, comme on en rencontre au désert, auprès d'un champ de bataille. N'est-ce pas là le rite d'une communion africaine? Célèbre-t-il une fête chrétienne, les taureaux s'élancent dans le cirque, avec les banderilles des Maures. Veut-il convertir le nouveau monde à l'Évangile, il emprunte à l'islamisme son cimeterre pour décapiter d'un seul coup toute la race américaine. Enfin, c'est surtout dans la poésie que cette alliance involontaire est profondément scellée. Au moment où Calderon rallume toutes les colères de l'Espagne contre le génie de l'islamisme, et se croit le plus chrétien, il s'élance à un mysticisme tout semblable à celui des poëtes persans ou arabes; il célèbre le Christ avec une violence musulmane. Dans ses pièces consacrées aux auto-da-fé, n'est-il pas évident qu'il est plus près du génie du Coran que du génie de l'Evangile? tant il est vrai que le caractère de l'Espagne est d'épouser malgré elle l'âme de l'Orient, et de se débattre incessamment contre ces noces odieuses. Première ébauche d'alliance dans l'imagination et le rêve; mais il faut que d'autres achèvent l'ébauche, et que le rêve se consomme dans la réalité.

Une chose résulte de tout ce qui précède. Douze cents ans ont été donnés à l'Église du moyen âge pour trancher les difficultés de l'islamisme; elle a été impuissante à les résoudre, n'ayant su ni exterminer ni ramener le monde oriental. Pourtant, l'Orient et l'Occident avaient, dans leurs luttes, un même but: avec la même violence, l'un et l'autre voulaient l'unité promise par les prophètes, qui sont le fondement de leur double loi. De plus, ils avaient le même ressort moral, la terreur. Que je regarde Mahomet ou Grégoire VII, je vois la même épouvante du dernier jour, le même tremblement précipiter deux mondes l'un

d'Orient ; ils se sont désarmés l'un par l'autre. Après tant de combats, reste encore à assiéger l'islamisme par le principe qu'il ne possède pas. Il ne suffit plus de combattre du haut de l'Église catholique, il faut lutter du haut de l'esprit chrétien. Qui sait ce que pourrait sur l'Asie le Christ tout à coup reparaissant en réalité, au désert, dans l'esprit, dans la loi et les actions d'un grand peuple ?

Napoléon, en racontant la campagne d'Égypte, s'arrête à un fait qui donne en partie l'explication de sa puissance sur l'imagination orientale. Un jour qu'il était entouré du divan des grands cheiks, on l'informe que des Arabes viennent de tuer un fellah et d'enlever son troupeau ; il s'indigne ; il envoie trois cents cavaliers châtier les coupables. Etonné de cette sympathie pour un étranger et de ce grand nombre d'hommes qui s'ébranlent pour la cause d'un misérable, le cheik s'écrie : « Est-ce que ce fellah est ton parent, pour que tu te mettes tant en colère ? — Oui, répondit Napoléon ; tous ceux que je commande sont mes enfants. — Ah ! dit le cheik en se prosternant, tu parles là comme le Prophète ! » Ce fut un court moment où le génie musulman se sentit subjugué par le génie de l'Évangile. Qui fut cause que ces hommes du désert plièrent en cet instant devant le représentant de l'Europe ? une parole vraiment religieuse, réalisée par un bras puissant. Si Napoléon se fût contenté de disserter sur la charité, la solidarité prêchée par les apôtres, il n'eût rien appris aux Orientaux ; mais cette pensée de l'Évangile, éclatant spontanément dans une action, brillait pour eux comme un langage sacré. Étendez ce mot à la politique entière, vous avez le secret de la puissance future de l'Europe sur l'Orient.

Dans le fond, de quoi s'agit-il ? de prouver à l'Asie que

à montrer l'esprit chrétien à l'Orient. Il en faut dire autant de la Russie, qui n'agit que par la force physique, ou par la convoitise, sur le mahométisme du Bosphore. Dans ces circonstances, la France seule semble appelée à une conquête encore plus intellectuelle que matérielle. Elle donne, elle ne reçoit rien ; elle laisse la terre, elle s'occupe de l'homme. On dirait jusqu'à ce jour qu'elle n'a voulu rien conquérir que l'âme et l'esprit des Arabes.

Ainsi, dans ce dernier choc moral avec l'islamisme, c'est encore au cœur de la France que se prépare la vraie croisade. Vainement, on oppose à une religion étrangère un front de soldats intrépides ; il faut que derrière les rangs l'islamisme sente l'action continue de l'âme d'un grand peuple. Ne croyez pas que les déserts soient sourds; ils entendent ce que nous disons ; ils savent si notre pensée est bien ou mal trempée dans notre sein. L'Afrique entend le bruit même des rêves de notre peuple.

Ce reste de puissance des musulmans vient de ce qu'ils sont abrités dans l'idée de Dieu, comme en une citadelle imprenable. L'Occident, bien souvent, s'est arrêté au niveau du prêtre. Hâtons-nous de remonter plus haut. Tout Arabe est prêtre de la guerre ; tout Européen doit devenir prêtre de l'alliance.

Qui sait combien d'années sont nécessaires avant que notre France musulmane puisse se suffire à elle-même? Pendant cet intervalle, il faut que la France fasse la charité à l'Afrique ; position toute morale auprès des peuples de Mahomet. Les voilà placés sous notre tutelle ; et nous sommes dans cette obligation nouvelle de nourrir notre conquête de notre pain et de notre âme. Nos vaisseaux portent à l'Afrique le froment de notre terre ; mais nos pensées, le pur travail de notre esprit, arriveront par des chemins plus rapides.

NEUVIEME LEÇON

LES PRÉCURSEURS DE LA RÉFORMATION.

Avertissements à l'Église. — Le schisme grec; la diplomatie introduite dans le dogme. — La renaissance : une réconciliation de la Grèce et de l'Italie, par l'intervention non de l'Église mais de l'art. — Les Albigeois. Saint Dominique. — L'inquisition espagnole : une pensée du Coran, sous une forme chrétienne. — La réformation chez les poëtes du Midi, chez les docteurs. — Le pape et le concile se renversent l'un par l'autre. — Une nouvelle autorité paraît : Jean Huss. — L'*Imitation de Jésus-Christ :* le livre d'alliance entre les protestants et les catholiques. — Il ouvre une ère nouvelle. — Le Dieu et l'homme conversent sans le prêtre. — Dernière épreuve. Jeanne d'Arc; la puissance de l'âme s'appelle sorcellerie. — Légitimité de la réformation.

Les temps dont nous avons à parler se rapprochent des nôtres; le sol devient de plus en plus vivant sous nos pas. Désormais nous ne rencontrerons plus dans le monde de l'Esprit un seul événement qui ne nous touche par quelque point. Continuons donc immuablement de nous maintenir dans cette région élevée où nous voyons se former les idées des peuples, leur génie, leur destinée et leurs orages. Nous cherchons la vérité, la beauté, la liberté morale; que nous importe le reste! Songeons seulement à rester conformes à nous-mêmes. Au milieu de tant d'époques que nous traversons, de tant d'hommes, de livres, c'est l'unité inflexible de notre esprit qui doit marquer surtout l'unité de notre sujet.

Rien ne prouve mieux l'instabilité de l'homme que les révolutions religieuses; il semble que, dans son cœur mo-

Vous parlez de l'aveuglement des rois dont Dieu veut abréger le règne, de Louis XV que les présages de la Révolution française n'empêchent pas de dormir. Mais que dirai-je du prêtre des prêtres, quand son propre Dieu l'amuse, l'enchaîne et le conduit tout endormi, pendant deux siècles, jusque sous l'anathème de Luther! C'est le spectacle auquel il faut que nous assistions aujourd'hui.

Le premier avertissement donné à l'Eglise romaine a été éclatant; on l'appelle le schisme grec. Dès le neuvième siècle, il faut renoncer à l'unité que l'on avait promise. Car il ne s'agit pas d'une révolte obscure; c'est toute une civilisation, la sœur aînée de l'Italie, la Grèce entière avec sa renommée, qui refuse de reconnaître la supériorité de l'évêque romain. La Grèce et l'Italie avaient formé une même unité religieuse dans l'antiquité; elles se séparent dans l'époque d'alliance. Le Panthéon païen les avait conciliées, le Vatican catholique les divise.

Si vous entrez au fond de ce schisme, vous trouvez, de la part des Grecs, cette pensée obstinée qu'ils ont travaillé plus que personne à constituer le dogme, et qu'ils ne veulent déférer à aucun autre la pleine autorité sur ce qui est en grande partie leur œuvre. Révolte de l'orgueil, au moins autant que de la conscience! Il est certain que toute la terre de Grèce se soulevait à l'idée que sa langue, son génie, disparaîtraient devant la parole et l'autorité de l'Italie. Athènes, toute convertie qu'elle était, ne put descendre à cette humilité; les villes d'Homère, qui avaient nourri tant de martyrs, n'allèrent pas jusqu'à se flageller dans leur gloire passée.

Je l'avoue volontiers : plus je considère ce fameux schisme du neuvième siècle, moins je peux y trouver l'explosion d'une pensée impétueuse, d'une conviction spontanée, qui s'élance sans calcul. Il me semble que la Grèce

l'écart, ne pensant qu'à soi, elle a cru qu'il suffisait de se brouiller avec le reste du monde, que c'était là un assez beau projet, qu'elle n'était pas chargée de créer un nouveau foyer de vie pour les autres. Elle a porté dans la religion l'égoïsme politique, et c'est là ce qui l'a perdue. Après avoir fait un pas, le cœur lui a manqué pour continuer ; elle s'est cachée dans ses illustres murailles, et sa prudence s'est retournée contre elle.

Constantinople est tombée le jour où, après s'être séparée de Rome, elle n'a pas eu l'ambition de devenir à sa place la capitale et l'âme de l'univers chrétien. De ce moment, on a vu que sa destinée était finie ; elle l'a senti elle-même. A quoi bon cette immense cité, dont le cœur est si petit ! elle se replie, elle se retire, elle se tait ; vous n'entendrez plus parler d'elle que pour apprendre sa ruine.

Si la Grèce est restée inerte, d'autre part tous les efforts de l'Église romaine pour l'envelopper ont été inutiles. Le sentiment de cette incapacité désespérait Grégoire VII; il l'avoue dans ses lettres. Au milieu du quinzième siècle, le dernier effort fut tenté dans le concile de Florence ; j'ai déjà dit combien il fut inutile. Voilà donc la Grèce et l'Italie brouillées sans aucun espoir de réconciliation. Mais ce qui a été impossible à l'Église et aux prêtres, l'art l'a consommé. Ce ne sont pas les prêtres qui ont répondu à la question d'alliance posée par le concile, ce sont les artistes ; dans ce peu de mots est toute l'explication du génie de la renaissance.

L'œuvre qui a été au-dessus du pape et du concile, Raphaël et Michel-Ange l'accomplissent. Ils unissent l'âme d'Athènes à l'âme de Rome chrétienne. Vous ne distinguez plus l'une de l'autre, dans ces miracles de l'art nouveau. Oui, la Grèce et l'Italie, qu'une théologie inférieure divisait encore, commencent à se réconcilier dans un art

plus élevé ; elles vivent, elles respirent ensemble, elles sont éternellement inséparables dans les monuments de ces grands hommes. Les figures qu'ils tracent sur les murailles du Vatican ne sont pas des caprices d'imagination. Emblèmes de l'alliance future, ces formes donnent un corps au rêve que la papauté tenait déjà pour impossible.

Tel est le premier acte du schisme. L'Église romaine s'endurcit ; et voici aussitôt qu'un autre avertissement commence ; il vient des Alpes et de la Provence.

Rien ne ressemble moins à la révolte de la Grèce ; les docteurs ni les théories savantes ne sont pour rien dans cet éclat. Des peuplades misérables, des noms nouveaux, les Vaudois, les Albigeois, des prières dans les montagnes, le culte ramené, dit-on, à la croix de bois, une vague plainte sortie du cœur, voilà tout ce que l'on apprend sur cette Église nouvelle. Il sera aisé de l'étouffer, sans doute ; en effet, cette âme de colère que le catholicisme vient de puiser dans le Coran, il la déchaîne contre les Albigeois. Saint Dominique apporte avec lui la parole de l'Espagne ; cette parole se change aussitôt en glaive.

Qu'est-ce que l'inquisition, si ce n'est un esprit de guerre, un génie tout musulman, qui s'enveloppe des dehors chrétiens ? Cacher le cimeterre arabe dans l'Évangile, voilà le secret du Saint-Office de l'Espagne et des frères prêcheurs. Sous cette nouvelle forme, le catholicisme et l'islamisme s'unissent à leur insu pour écraser, chez les Albigeois, les obscurs précurseurs de la réforme. Il n'en fallait pas tant. Le génie précoce de la Provence est anéanti ; on arrache à cette société sa langue ; il se fait un rapide auto-da-fé d'une civilisation trop hardie. Tout disparait, son génie, sa gloire prématurée ; son hérésie, son péché, restent un mystère.

Il semble que l'on ne pouvait faire davantage pour dissi-

per ce premier germe d'indépendance; et cependant quelque chose a été oublié : car voici ce qui arrive. Cette société avait une foule de poëtes; la plupart se tournent contre les violences de l'Église : ils parlent avec un accent de fierté que l'on ne connaissait pas encore, en sorte que la poésie moderne naît dans ce que l'on appelle l'hérésie. La voix de ces hommes est perçante, elle traverse les Alpes; ce qu'il y a d'étonnant, cet accent de reproche, d'invective, devient en moins d'un siècle le ton dominant des poëtes en Italie; ils se chargent des funérailles de la Provence.

Étranges papistes que Dante, Pétrarque, Boccace! où est l'outrage qu'ils n'adressent à l'Église! Dans cette grave Espagne, l'un des monuments les plus antiques de sa poésie est celui de l'archiprêtre de Hita, une parodie du culte et des ordres catholiques. Qu'est-ce que tout cela, sinon la réforme elle-même, s'agitant, se montrant, s'annonçant sous les formes de l'art? mais on ne la reconnaît pas. On pense que ces hommes se divertissent à imaginer des chimères. Le moyen de croire que ces menaces se réalisent? L'Église elle-même s'amuse de ces signes; assise à son banquet de Balthazar, elle ne s'inquiète pas de ce qui s'écrit sur la muraille; alors le danger se rapproche d'un pas, et l'avertissement devient aussi clair que possible.

Les poëtes n'ont pas été entendus, les docteurs vont parler. Ce que disaient, dans le langage de l'inspiration, les Dante et les Pétrarque, sera répété, expliqué, sous les formes de la logique, par les maîtres de la science, les Pierre d'Ailly, les Clémangis, les Gerson. Ils démontrent qu'en suivant le chemin où elle est l'Église marche à sa ruine; ils se servent d'un langage rigoureux pour prouver scientifiquement la dégradation morale de l'ordre du clergé. L'imminence du péril fait que personne ne songe à

s'éterniser ; car le vertige de la papauté devient contagieux, il gagne la société temporelle. Je ne parle pas seulement de Charles VI, de Venceslas, de ces fous couronnés qui portent dans la royauté le désordre d'esprit du Saint-Siége. Il est certain que chaque nation de la chrétienté, prise à son tour de folie, se déchire elle-même à l'imitation[1] de la papauté ; chaque peuple se donne alors plusieurs têtes. Il y a, au même moment, cinq rois d'Aragon, trois rois de Naples, deux rois de France, deux rois d'Angleterre, deux empereurs d'Allemagne.

Si de l'ordre politique on arrive à l'ordre moral, on voit que, dans le fond du cœur, chaque homme, au commencement du quinzième siècle, est lui-même partagé comme le chef de l'Église. Le type d'anarchie qu'intronisent les papes avec éclat se réalise fidèlement au fond de l'âme la plus cachée. Cela était nécessaire. Pour que la papauté pût être légitimement combattue au seizième siècle, il fallait, d'une part, qu'elle fût sourde aux avertissements les plus clairs, et que, de l'autre, elle créât elle-même, au fond des esprits, le principe qui devait la frapper.

Ce n'est pas encore assez ; ce reste monstrueux de papauté peut se défendre ; le nom de Grégoire VII en couvre les lambeaux. Il est temps que l'Église elle-même commence à le ruiner en montrant un pouvoir supérieur à celui du Saint-Siége. Ce fut l'œuvre des conciles de Pise et de Constance.

On vit alors clairement combien la blessure de l'Église était profonde, puisqu'à peine on osait y toucher. Ces assemblées se donnent un grand travail pour se démontrer

[1] Cela avait déjà frappé, au temps de Philippe II, le grand sens de l'historien Zurita. « En lugar del unico pastor y universal, avia tres, y en él poderío temporal del, nunca se passò tanto peligro, etc. » Voy. *Anales de la Corona de Aragon*, t. II, p. 458.

nement de la conscience individuelle, ne reconnaît la dictature ni de l'un ni de l'autre. Le Concile, qui se faisait souverain, après avoir détrôné le Pape, se trouve lui-même détrôné par la simple parole de cet homme qui le nie; on ne pouvait le laisser vivre[1].

Entre l'assemblée et Jean Huss, c'est une question de pouvoir, de souveraineté. L'individu disparaîtra-t-il, abdiquera-t-il devant le Concile, comme il disparaissait devant le Pape? Le monde ne veut-il qu'un changement de forme dans la dictature, ou bien la dictature a-t-elle cessé dans le royaume de l'esprit? Est-ce une réforme, est-ce une révolution qui se prépare?

L'héroïsme de Jean Huss montra ce que l'on soupçonnait à peine, qu'il venait de naître dans le monde moral une puissance invincible au Pape et au Concile. L'assemblée sentit qu'elle s'était brisée pour toujours contre une autorité nouvelle; le pouvoir qu'elle avait pris au Pape, Jean Huss le lui enlevait à elle-même. Il ne resta véritablement debout que le droit et la conscience de cet homme qu'on allait livrer au bûcher.

Depuis ce moment ces assemblées perdirent tout instinct novateur; elles avaient cru oser beaucoup; elles venaient d'apprendre qu'une révolution commençait là où elles ne voulaient qu'une transaction. Avant de se séparer, on jeta dans le Rhin les cendres tièdes de Jean Huss et de Jérôme de Prague; le Rhin les rejeta sur sa rive; de ce limon naquit Luther.

Ainsi la vieille Église se brise par ses propres mains; la réformation n'est pas encore. Moment indicible de douleur et d'attente! l'âme humaine reste à nu. De tous ces sentiments se forme en silence un livre unique au monde,

[1] Il fallait qu'il mourût, dit Luther. *Ipsum perire necesse erat.*

ils se rencontrent face à face dans les ruines de l'Église. D'un côté, le Christ du moyen âge descend de sa croix sanglante et s'incline vers la terre; de l'autre, l'âme solitaire, le cœur du peuple se relève de la poussière; le Dieu et l'homme font chacun un pas l'un vers l'autre. Ils ne se connaissaient plus, ne se parlaient plus que par ambassadeur; toujours un tiers avait surgi entre eux. Voilà, au contraire, qu'ils se retrouvent comme dans l'intimité de l'Éden; l'homme, chargé d'années, de douleurs, raconte sa longue vie à celui qu'il n'a plus entrevu depuis les scènes de la Genèse. L'ancienne conversation sous l'arbre de la science du bien et du mal est reprise après six mille années, à la porte de l'Église. Solitude, effusions, confidences rapides, au moment où le prêtre en se retirant laisse le Dieu et l'homme se toucher, se pénétrer, s'expliquer l'un à l'autre sans témoin.

Qui ne voit que le charme pénétrant de ce livre naît de cette intimité même après tant de paroles officielles mises dans la bouche de l'Église? L'homme devient à lui-même son prêtre; il est directement enseigné, ordonné, baptisé de la vie nouvelle par son Dieu, qui est en même temps son docteur, son directeur, son confesseur. Ne sentez-vous pas que toute une révolution est cachée dans ce livre? Pour moi, je ne puis m'empêcher d'y reconnaître le souffle précurseur d'une ère nouvelle. Le génie de la réformation dans sa source la plus pure y est mêlé à l'obéissance antique. Que dira de plus le protestantisme contre le culte extérieur, les images, le joug stérile de la tradition? Comment fera-t-il pour mieux célébrer les rites du cœur?

N'est-il pas extraordinaire qu'il y ait dans le monde un livre qui fasse goûter au catholique l'esprit de la réforme sans la révolte, au protestant l'esprit du catholicisme sans la servitude? Ce livre unit ceux que tous les autres sépa-

rent; chacun y voit son rite et son Église : c'est le livre d'alliance au milieu de la guerre.

J'ai longtemps cherché à mon tour quel en est l'auteur; je serais malheureux de l'avoir découvert, car il me semble qu'il y a quelque sens dans ce mystère. Au quinzième siècle, quand l'Europe va se déchirer en plusieurs sectes, un livre religieux est jeté dans le monde; on ne sait d'où il vient; mais chacun prétend l'avoir écrit. La France, l'Allemagne, l'Italie, y reconnaissent si bien le fond de leur pensée, que toutes déclarent en être l'auteur. Ces peuples vont se poignarder pendant deux siècles pour des Églises différentes; en attendant, ils s'attribuent chacun la composition du même livre, c'est-à-dire le même idéal; ils protestent, en quelque sorte, par là, contre leurs propres fureurs. L'identité de la conscience moderne peut-elle être plus manifeste? ce livre est une promesse de réconciliation, à la veille de la bataille.

Dans les époques antérieures, les livres sacrés portaient le nom d'un homme et le sceau d'une Eglise; mais l'ouvrage sacré qui ouvre les temps modernes n'appartient à personne en particulier. Il ne porte le nom d'aucun prophète, d'aucun prêtre, et même d'aucun peuple. Il n'a reçu le sceau d'aucun clergé! il appartient à tous. N'en cherchez plus l'auteur; ce n'est pas l'œuvre de Gerson, ni d'A'Kempis, ni de l'Église de Rome ou de Byzance; c'est le fruit mystérieux des entrailles de l'humanité nouvelle.

Ainsi voilà un signe qui s'ajoute à tous les autres. Le monument chrétien le plus visiblement inspiré depuis l'Évangile, celui qui vient couronner la tradition, s'achève à l'insu de l'Église. Elle ne peut dire qui l'a reçu, quel homme, quel peuple; tout cela lui demeure parfaitement étranger. Cette conversation divine, entre son Dieu et l'inconnu, s'est fait entendre sous son ombre, et elle n'a rien

entendu ; elle ignore de qui l'on veut parler. Il est vrai qu'elle n'est pas embarrassée de classer les révélations des morts ; elle sait précisément à quel homme, à quel temps il faut rapporter les proverbes de Salomon, l'Apocalypse, la moindre des épîtres. Mais, à l'égard de cette parole encore tiède du christianisme vivant, ne lui demandez rien, elle n'a pas été mise dans le secret. Tout ce qu'elle peut dire, c'est qu'à un certain jour un livre saint a été trouvé ; au reste, ce n'est pas elle qui l'a écrit; il n'a pas passé par ses mains ; et que disons-nous de plus, quand nous prétendons qu'elle a cessé d'être l'interprète et la confidente unique du Dieu vivant?

Il restait une dernière épreuve à lui faire subir, et la plus grande de toutes, afin de savoir si, en perdant la trace des saints livres, elle a perdu aussi le sens des actions inspirées. L'histoire de Jeanne d'Arc servira à cette épreuve; l'Église reverra de ses yeux la merveille des apôtres, et ne la reconnaîtra pas. Ce qu'elle célèbre avec érudition dans les livres, elle le rencontrera dans la vie, et elle le maudira. Une parole qui transfigure une bergère, comme autrefois les pêcheurs de Galilée, les miracles retrouvés de l'âme, la force qui attirait les disciples, l'impuissance devenant invincible, tout un nouveau chapitre de l'Évangile se montre à l'Église, en chair, en vérité ; et, dans ces prodiges de l'esprit qui surmontent la nature, elle ne rêve que magie. Elle ne peut croire que l'âme toute seule émousse les épées. Ce qu'elle consent à glorifier dans ses cérémonies, dans les psaumes, dans le traité des Machabées, venant tout à coup à paraître vivant et présent, elle l'appelle vision, hallucination, sortilége. Quand les tisons s'allument, que l'esprit va être de nouveau crucifié, elle ne pousse pas un cri, elle ne déchire pas son voile ; au contraire, elle aide au bûcher. Sur ce

per le siége de l'esprit; cela fait tout ensemble la légitimité de la réformation et de la Révolution française.

A quoi ont servi tant de bûchers, ceux de Jean Huss, de Jérôme de Prague, de Savonarole, de Jeanne d'Arc, qu'à allumer la pure flamme de l'avenir! Ceux qui jetaient ces cendres au vent semaient un siècle nouveau.

Nous nous plaignons aujourd'hui, si, par hasard, les hommes du passé essayent de faire une plaie cuisante à notre cœur; nous nous plaignons, et nous devrions nous réjouir. Car c'est par la violence de ce dernier assaut du passé que nous devons mesurer l'essor de l'avenir. Le quinzième siècle enfante avec douleur la réforme; et nous, de cette nuit dans laquelle on voudrait nous replonger, croyons-nous qu'il ne doit rien sortir? Nuit sans ténèbres! Ne nous attristons pas si toute l'Europe fermente; il doit arriver que pas un peuple, pas une ville, pas un hameau, ne reste étranger à cet enfantement de la vie universelle.

Mais c'est là un spectacle douloureux, honteux pour la raison de l'homme! — Et depuis quand a-t-il fait un pas sans le payer de quelque ennui? La naissance d'un ordre nouveau se fera-t-elle aujourd'hui sans souffrance? Le siècle qui s'approche, en arrivant au monde ne jettera-t-il pas aussi, comme tous les nouveaux-nés, son cri de douleur? Non, cela ne se peut; nous n'échapperons pas à la loi de tous les temps précurseurs. Plus les hommes pensent nous rengager en arrière, plus nous sommes entraînés en avant par une force supérieure; nos déchirements feront la paix de ceux qui viendront après nous.

DIXIÈME LEÇON

LA RÉFORMATION.

Luther brise l'Église en la comparant à son idéal. — Comment chez les réformateurs l'esprit de servitude et l'esprit de liberté se concilient. — La réforme n'est-elle que négative? — Première pierre de fondation du monde moderne. — Un nouveau degré dans le monde de l'âme. — Causes de la tristesse du protestantisme. — L'homme ne peut plus accuser que lui-même. — La réforme et la Révolution française. — Condition actuelle du protestantisme. Si la Bible était enlevée à l'homme, serait-ce la fin des choses?

La réformation suscite le plus souvent contre elle les croyants et les sceptiques; les uns l'accusent de révolte, les autres de timidité. Lorsque les philosophes veulent se donner pour un moment le plaisir de l'orthodoxie, ils foudroient à leur tour le schisme qui a brisé l'unité du monde moderne. Je ne les imiterai pas en cela; et, d'autre part, pour que personne ne se méprenne sur ma pensée, je dirai, tout d'abord, que je ne suis pas protestant, et que je ne suppose pas que notre pays soit appelé à le devenir.

Rien de plus saisissant dans l'histoire que la manière dont est frappée l'Église au seizième siècle; elle se bâtit son monument de triomphe dans Saint-Pierre; elle s'orne d'avance pour un jubilé. Quelle est donc la fête qui se prépare? Les plus grands artistes du monde travaillent jour et nuit pour cette grande journée. Avec une sérénité sublime, Raphaël décore les salles du Vatican pour des

noces éternelles. Michel-Ange, dans le dôme de Saint-Pierre, met la tiare sur le front de l'Eglise visible ; tout est prêt. Qu'eussent fait alors ces hommes, si quelqu'un leur eût dit : « Laissez là cette pompe ; l'Église que vous venez de parer pour un siècle de fêtes va être déchirée ; la moitié du monde est au moment de lui échapper ; un pauvre moine lui ôtera en peu de jours plusieurs peuples ; vous la faites triomphante, il fallait au contraire la revêtir de deuil. » Sans doute ils n'eussent pas cru ces paroles ; mais leurs œuvres devaient rester et sourire éternellement comme une sublime ironie de la Providence.

A véritablement parler, l'Église n'a jamais manqué de réformateurs. De siècle en siècle apparaissent des hommes qui, frappés de la décadence de l'Esprit, créent une société nouvelle pour servir de modèle à l'ancienne. Saint Benoît, saint Bernard, saint François, saint Dominique, en fondant l'un après l'autre des ordres et des institutions, travaillent à réparer la vie à mesure qu'elle menace de disparaître. Pendant quelque temps, chacun de ces ordres donne une impulsion au catholicisme ; puis eux-mêmes, atteints du mal qu'ils combattent, ils s'arrêtent, ils dégénèrent ; on ne les reconnaît plus, il faut qu'ils soient remplacés par d'autres. Comme ils ne changent rien au fond des choses, ils retombent tous inévitablement dans les mêmes défaillances et périssent du même vice. Ce qui montre combien le remède est inefficace, c'est la nécessité où l'on est de le réitérer. Les ordres, par leurs rapides déclins, en s'amoncelant les uns sur les autres, étouffent de plus en plus l'essor de l'âme ; en sorte que chacune de ces institutions, après avoir donné un moment de vie à l'Église, ne sert plus, le lendemain, qu'à l'embarrasser de sa mort. Toutes ces tentatives, qui n'atteignent que la surface, s'altérant promptement elles-

mêmes, augmentent le danger. La réforme d'hier est aujourd'hui corruption.

Fatalité étrange ! De siècle en siècle, les réformateurs, pour se soustraire aux atteintes du temps, aux entreprises du monde, s'enfoncent de plus en plus dans la solitude ; ils bâtissent autour de leurs monastères d'épaisses murailles, ils ne laissent qu'une porte pour communiquer avec l'Église ; et, après quelque temps, sans que l'on sache comment, les voilà envahis par tout ce qu'ils voulaient fuir, le monde, la routine, l'inertie de l'âme !

Si l'esprit devait être renouvelé, que restait-il donc à faire ? puisque tous les lieux déserts avaient été tentés sans succès, que les plus hautes murailles n'avaient servi de rien, il ne restait plus qu'une chose à essayer, qui était de rompre les communications avec l'Église visible, renoncer pour un moment à toute la tradition, mourir à tout le passé, ne conserver dans ce naufrage volontaire qu'un livre, se dépouiller, non de son manteau ou de ses sandales, comme les ordres mendiants, mais de quinze cents ans de souvenirs. Puisqu'une fatalité de corruption s'attachait aux réformes tentées dans l'intérieur de l'Église, il fallait que l'Esprit se vît quelque temps seul avec lui-même, sans aucune forme ; le salut de la vie morale était à ce prix. D'un côté, le corps matériel de l'Église dans sa maison de pierre ; de l'autre, l'âme, toute seule, surgissant d'un sépulcre qui se brise. Cette séparation est une sorte de mort, mais une mort qui peut enfanter l'avenir.

Quel est, dans la chrétienté, le peuple qui entrera le premier dans cet isolement ? Les nations du midi de l'Europe ont souvent ébranlé leurs Églises ; mais, dans leurs colères mêmes, on sent un fond immuable d'obéissance ; elles s'irritent, elles accusent, elles pardonnent, elles adorent ce qu'elles ont frappé ; quand Rome chrétienne

est vaincue, elles demeurent encore pliées sous le souvenir de Rome païenne. Pour bien marquer la grandeur et la nouveauté de la révolution religieuse, c'est une race nouvelle qui en donnera le signal. Dès le commencement, on verra que la scission est irrévocable, que le génie, la langue, le tempérament, la destinée d'une nouvelle famille d'hommes se dressent entre la vieille Église et la nouvelle, pour empêcher que la réconciliation ne se fasse trop vite. Lorsque la Providence veut qu'une pensée entre dans le monde pour n'en plus jamais sortir, elle en fait l'âme d'une nouvelle race humaine; elle en dépose d'avance le germe dans les instincts les plus anciens. Voulez-vous abolir la réforme, brisez d'abord le moule dans lequel ont été jetés dès l'origine les peuples germaniques. Au lieu de la fantaisie d'un homme, c'est la pensée du Créateur qui fait explosion dans le monde civil.

On s'étonne des inconséquences de Luther; elles forment la plus grande partie de sa puissance. Dans le schisme des Grecs, chacun savait au juste, en commençant, où il s'arrêterait. Luther n'en sait rien, il se précipite tête baissée; et sa fougue mêlée de ravissements, d'injures, d'élévations, de terreurs subites, de violences sublimes et vulgaires, mêle le ciel et la terre; c'est une force qui ne veut pas se connaître. On y sent la nature du vieux Germain qui se réveille; dès qu'il se décide contre Rome, il pousse l'ancien cri de guerre des Barbares; la colère suspendue depuis les temps d'Alaric renaît d'elle-même.

A cette sorte de fureur se mêle un fond de paix qui vient de la certitude de la réussite; il est seul contre le passé; mais dans le présent que d'alliés invisibles! Toute la terre d'Allemagne conspire pour lui, la glèbe et le sei-

gneur. D'abord il croit n'attaquer que le trafic de l'âme, sous le nom d'indulgences; une puissance supérieure le pousse; il ne s'arrêtera pas sitôt. Tout d'abord le voilà en guerre avec la papauté; il l'excommunie; cet anathème l'entraîne à beaucoup d'autres. A chaque anneau que Luther brise, il s'engage à en briser un second. La vieille Eglise, si lentement édifiée de siècle en siècle, disparaissait d'années en années; par une logique inexorable, culte, célibat des prêtres, ordres religieux, tout ce qui formait le christianisme visible tombait de lui-même.

Car ce n'est pas un renverseur vulgaire; dans son déchaînement il garde une raison suprême. Aux promesses de l'Évangile dans sa force native il compare la religion affaissée sous ses œuvres de pierre. Il tient dans sa main un livre qui est pour lui celui du jugement, et devant lequel il fait comparaître l'Église défaillante; dans cette balance il la pèse comme dans la main de Dieu; il mesure chaque chose sur ce type originel; et la vérité est que, suivant ce principe absolu, aucun des changements que le temps avait amenés ne pouvait trouver grâce. La création elle-même devrait être détruite, si on la comparait à ce qu'elle peut être dans l'idéal du Créateur.

Mais enfin, de ruine en ruine, le terrible destructeur s'arrêtera-t-il avant de toucher au fond de l'abîme? Il s'arrêtera devant le livre qui lui a servi à condamner et détruire tout le reste. La nature et l'Église étant frappées l'une et l'autre au nom de l'idéal, le passé est vaincu; la colère tombe; le Luther rebelle disparaît. Il reste de tout ce chaos une âme émue, subjuguée, agenouillée sur les ruines du temps, devant un livre ouvert.

Luther ne s'inquiète pas du vide qu'il a fait, puisque sur le fondement de l'Évangile un nouveau monde va re-

naître. Une page écrite le sépare de l'abîme; cela suffit pour lui ôter le vertige. Mais, grand docteur, si le vent de l'abîme emporte par hasard cette page, si, après que vous avez détruit le moyen âge au nom de la Bible, elle vous est un jour enlevée par l'esprit même que vous avez déchaîné, qu'arrivera-t-il? Sera-ce la fin des choses? Vous avez fait remonter le monde chrétien à son idéal. De ce sommet il y a deux pentes; et, lorsque vous pensez ramener la terre à saint Paul, que serait-ce si, en réalité, vous la poussiez vers le *Vicaire savoyard* et Mirabeau?

Tout le monde a vu dans Luther deux génies différents, l'un qui brise les liens du passé, l'autre qui nie la liberté de l'homme. Comment ces deux principes opposés, l'affranchissement et la servitude, ont-ils pu entrer dans le même esprit? Est-ce une fantaisie particulière, un hasard? Non, c'est une idée commune à tous les réformateurs, depuis Wicklef jusqu'à Calvin; j'ai déjà indiqué en quoi ces deux systèmes opposés se rencontrent, et comment l'homme, en sortant de l'Église romaine, était venu à ce point que, pour rentrer dans la liberté, il avait besoin de passer par la servitude.

Le vrai moyen, en effet, de saper par le pied la vieille Église, était d'affirmer que la multitude de ses œuvres ne sert de rien, que Dieu seul agit, qu'il ne laisse rien à faire au prêtre. A quoi bon l'intervention du clergé, ses solennités, ses sacrements, ses cérémonies, s'il est démontré que tout ce qui vient de la terre est incapable de mérite? A quoi sert le sacrifice de la Messe, si tout est prédestiné et enfermé dans le premier sacrifice du Golgotha? Par ce seul mot, se renversait la puissance de l'Église. Songez bien que, pour arracher l'homme à ce reste d'autorité, il fallut un effort extraordinaire. Luther et Calvin le précipitent en Dieu; il y disparaît; sans volonté,

sans liberté, sans mérite, noyé dans cette mer sans fond, il n'offre plus aucune prise par où l'Église puisse l'atteindre et le ressaisir.

Qui croirait aujourd'hui qu'il ait fallu, en quelque sorte, ensevelir l'esprit humain tout vivant, pour le soustraire au sacerdoce du passé ? Cependant rien n'est plus vrai.

Les réformateurs, pour dépouiller le prêtre, dépouillèrent l'homme lui-même ; c'est-à-dire qu'ils remirent directement au Christ tout ce que l'Église s'attribuait. Si la réforme se fût accomplie au nom de la liberté humaine, nul doute que l'Église l'eût d'abord accablée des reproches de l'esprit évangélique. Mais que répondre à une révolution qui, dès le premier mot, prend sa force dans l'excès même de l'humilité ? Où avait-on vu une révolte se faire, comme dit Calvin, *à l'ombre du bon plaisir de Dieu ?* On s'affranchissait de l'Église ; mais cette liberté conquise, on la remettait aussitôt à Dieu : en sorte que, dans cette grande affaire, l'homme était pour ainsi dire désintéressé. Tout le débat s'agitait entre le ciel et la terre ; il n'était question jamais que de rendre à l'un les usurpations de l'autre ; la volonté humaine s'abritait dans la pleine souveraineté du Christ, comme, en politique, la liberté de tous dans la souveraineté absolue du roi.

Est-il vrai que Luther n'ait rien fait que détruire et nier ? De chaque homme il a fait un pape et un concile ; il a affermi l'autorité de l'individu, et en cela il a réalisé une partie vitale du christianisme. Auparavant, on se contentait de dire que l'âme de chacun est sans doute en soi d'un prix inestimable, qu'elle occupera son rang dans le ciel, qu'elle pèsera alors autant qu'un monde ; mais on remettait après la mort de reconnaître cette puissance. Tant que durait la vie terrestre, on voulait que cette âme

fût enchaînée par la société comme par la nature. Une pensée, une volonté, une opinion privée, qu'était-ce que cela en présence de la communion des siècles? de la même manière que le corps devait être macéré sous le poids de la nature, l'âme isolée devait être macérée sous le poids de la société présente et passée. Le genre humain était comme le sépulcre dans lequel il fallait que la pensée de chacun mourût à toute vie particulière.

Luther affranchit l'individu de cette passion, il le détache de cette croix ; il lui donne, dès cette vie, la liberté, l'autorité, la valeur intime, que l'Église ne reconnaissait que pour les morts; ou plutôt, de chaque homme, il fait une Église inviolable : résurrection anticipée de l'homme sur la terre. Quand il y aurait, dit-il, contre moi seul, mille saint Augustin, mille saint Cyprien, mille conciles, qu'importe? Est-ce là douter? c'est affirmer la vie dans son foyer intime.

Aujourd'hui nous travaillons à nous débarrasser du poids de l'univers matériel; nous armons la nature contre la nature; mais auparavant il y avait un autre fardeau à soulever, plus pesant que celui du monde visible. Qu'on se figure chaque âme accablée de l'autorité de toutes les autres; c'était la constitution du vieux monde moral. Il ne suffisait pas d'écarter l'autorité des siècles par un discours, un théorème; il fallait par un fait, par une action vivante, montrer que le droit de chaque homme, de chaque instant, est en soi aussi imprescriptible que le droit du genre humain et de l'éternité : c'est ce que Luther a fait. Il va, dans la diète de Worms, au-devant de tout ce que la tradition a de plus redoutable, l'Empereur et le Pape. A ces deux puissances qui résument toutes les forces du passé, qu'oppose-t-il? peu de chose, et pourtant ce qu'il y a de moins négatif, de plus

réel dans le monde, quoi qu'on en dise : un grand cœur, voilà tout. Le passé se brise contre cette force ; le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel sont convoqués pour assister à leur défaite ; l'âme rentre dans la société moderne ; et le droit de l'individu est si solennellement établi, que désormais on ne pourra plus songer à le destituer. La première pierre du monde nouveau est posée.

Comment ne voit-on pas que si la réforme a ébranlé la terre, elle a affermi l'homme ? elle a préparé les tempêtes, mais elle a donné à chacun le pouvoir d'y survivre. Avant que le jour arrivât des révolutions modernes, il fallait bien que chaque individu sentît qu'il portait en lui-même un monde indestructible, et que, lors même que la vieille société périrait, il survivrait tout entier. Laissons donc ces plaintes efféminées sur la chute de l'unité, sur la division de l'Europe, qui était déjà morcelée, sur le divorce du Nord et du Midi, qui étaient déjà brouillés. Sans doute, il est à regretter que la cathédrale de Cologne n'ait pas continué de grandir; mais il est plus nécessaire encore que l'homme s'achève et s'édifie jusqu'au faîte. Vous avez perdu le sentier des légendes, le souvenir et le fil du moyen âge, quoi encore ? la couronne du César de Rome. Cela est vrai, mais n'est-ce rien de vous être trouvés vous-mêmes ? cette prétendue unité du monde au moyen âge n'était qu'une figure, une ébauche ; il faut que la figure passe, que l'ébauche se brise pour que l'œuvre s'accomplisse ; préfère-t-on la promesse anticipée à l'accomplissement laborieux ? voilà toute la question entre l'Eglise du moyen âge et le monde moderne.

La réforme ne se bornait pas à constituer l'individu ; elle l'obligeait encore de faire un pas de plus dans le monde intérieur. Car ce qui heurtait le plus les réformateurs dans l'Église du moyen âge était la pensée que le

nité moderne avec son idéal. De là, la misanthropie amère qui découle de chaque parole de Luther, vers la fin, de Calvin, de Mélanchthon, de Brucer, et qui fait le fond des puritains, de Cromwell, et l'âme de la révolution d'Angleterre.

Pourquoi vous étonner de la mélancolie de leurs cantiques? On dirait des voix de ressuscités qui languissent sans abri entre le ciel et la terre. Un levain de douleur fermente au fond de leurs poëtes, depuis Milton jusqu'à Klopstock. Car ils ont fait, pour revenir à la joie, à la sincérité vierge des premiers jours, l'effort le plus grand qu'on puisse imaginer, effaçant tout sur la terre, excepté le jour des Apôtres. Ils ont été se replacer eux-mêmes dans la grotte de Pathmos, dans la maison de saint Paul, toujours aspirant à un passé plus lointain; et, quand il ne restait plus qu'un pas pour rentrer dans l'enceinte du siècle bienheureux, ils n'ont pu le faire; une force inexorable les a arrêtés, ils n'ont pu ramener ni goûter les jours dont rien, en apparence, ne les séparait plus. L'esprit, l'âme nus, ils ont été frapper, comme des nouveaux-nés, à l'ancienne porte d'Éden. Partout avec eux-mêmes, à l'extrémité des temps, ils ont entraîné et retrouvé l'homme et le fardeau du seizième siècle. N'est-ce pas assez que tout cela, pour se composer à jamais un culte de tristesse et de deuil?

Les temps des Apôtres fuyant toujours, quelquefois les contemporains de Luther essayaient de les chercher par des réformes sociales; mais ces essais tentés au delà de l'esprit du protestantisme manquaient de la vraie force. Les paysans d'Allemagne se lèvent; ils veulent que l'idéal de justice qu'on vient de faire briller sur eux descende en réalité dans leurs sillons; cet idéal, pour produire quelque chose, doit germer plus longtemps. Ce n'est là

qu'une annonce lointaine. Ce que ceux-ci ne font pas, d'autres le feront, dit Luther; et, en effet, il faut attendre trois siècles que quatorze armées de paysans viennent de France accomplir les prophéties de Luther.

Le peuple parle aussi de ce grand utopiste, le chevalier Franz de Sickingen, le Cid protestant, qui, à la tête de la ligue des villes, veut profiter de l'esprit de la réformation pour changer le droit public et social, renverser les princes, mener l'Allemagne à l'unité. Il périt dans cette œuvre prématurée; et l'imagination allemande le peint aux pieds des châteaux forts, la lance à la main, rêvant et chevauchant dans la mort. Son cheval se heurte contre les crânes et les reptiles des cimetières; mais rien ne le réveille de son rêve politique; il continuera de songer de l'Allemagne jusqu'à la résurrection. Ses longues guerres ont été inutiles. Mais, à la place de ce cavalier mystérieux, viendra plus tard un autre cavalier, qui, chevauchant de Wagram à Iéna, tout éveillé, accomplira à la lettre le rêve du premier : diminuant, médiatisant les princes, abattant les vieilles murailles, rapprochant non-seulement les villes, mais les peuples. Napoléon réalise traits pour traits dans la vie, en l'agrandissant, l'idéal de Franz de Sickingen dans la mort; et la Révolution française accomplit ainsi ce qui, dans la réforme, était une utopie.

À travers le changement des temps, qu'est devenue la fougue de la réformation? que fait-elle aujourd'hui? Elle a ramené dans le monde l'idéal primitif; cela certes est une grande chose; pourtant qui peut s'en contenter? Pareille au catholicisme révolutionnaire qui l'a précédée d'un siècle, elle s'effraye d'elle-même; car, à force de regarder l'Évangile, de le creuser, il arrive, ô douleur! qu'elle efface elle-même son livre; elle s'est si bien achar-

née, elle a examiné de si près chaque mot, chaque syllabe, qu'elle a pour ainsi dire usé le texte, et qu'il lui reste quelquefois entre les mains, oserai-je le dire? une page blanche.

Dans le pays de Luther, que d'hommes, à cette heure, sont occupés depuis deux siècles, sans colère, sans haine, à retrancher quelques lignes de l'Ancien et du Nouveau Testament! Depuis Lessing jusqu'à Strauss, que de pages arrachées et emportées dans l'abîme! A la vue de cette destruction de la lettre, la réformation s'effraye; elle voudrait reculer. L'Angleterre s'indigne de l'audace de l'Allemagne; on ne sait où fuir! Comment défendre le livre sacré des atteintes de l'esprit que l'on a soi-même évoqué? Il faudrait l'enfouir de nouveau dans le sanctuaire catholique; mais il y a une force plus grande que tous les regrets; ceux mêmes qui reculent jusqu'au seuil de la papauté sont décidés à ne pas le franchir. Alors il reste à se roidir contre tout effort de la vie, s'endurcir, se tenir les yeux fermés dans la tourmente, ou bien encore, s'abuser de mille formules; arrivé à ce point, le protestantisme trouve aussi son jésuitisme.

Pourquoi cela? parce que la réformation avait promis de ne reconnaître, de n'adorer que l'Esprit, et voilà qu'elle ne peut tenir sa parole. Ils s'épouvantent à la nouvelle qu'un nouveau critique, un de Wette, un Schleiermacher, un Strauss, vient d'enlever une nouvelle syllabe à l'Évangile! Et que serait-ce donc si tous les livres disparaissaient de la terre! Faudrait-il croire que l'Esprit de Dieu s'est évanoui?

Ils ont retranché l'Église, afin qu'il n'y ait plus de barrière entre l'homme et Dieu! et que savent-ils si, un jour ou l'autre, Dieu ne voudra pas retirer le livre lui-même pour que la parole, la pensée, l'âme, vive sans le

lien de la lettre? Quand l'enfant possède sa leçon, le maître lui fait fermer la page. Depuis dix-huit cents ans, l'homme épelle sa loi sur l'Evangile ouvert : que savent-ils si le maître ne veut pas qu'il la répète au fond de l'âme, sans le secours matériel des Écritures? Depuis dix-huit cents ans l'homme se contente de lire l'Évangile, ce n'est pas assez ; il est nécessaire désormais qu'il l'écrive lui-même sur la surface de la terre, sur le front des peuples, sur le sable, sur l'airain, sur les lois, sur les institutions et sur les chartes nouvelles. Quand le livre sera partout, non pas sur une feuille périssable, mais dans les choses vivantes, on ne s'éveillera plus chaque matin en se demandant si quelque savant, par hasard, n'a pas détruit dans la nuit un verset ou un chapitre. L'humanité sera tranquille sur le livre sacré, lorsquelle l'aura gravé, imprimé en caractères permanents à la surface du monde ; ni le vent ni la critique n'en emporteront plus les pages.

Le visage pâle et consterné, vous vous inquiétez sans relâche de saint Marc et de saint Luc ; vous veillez et vous craignez qu'en vous les enlevant, à votre insu, on ne vous enlève, comme à un érudit, l'histoire de Dieu. Rassurez-vous. Qu'avez-vous à craindre ? Tout peuple chrétien doit être un évangéliste immortel.

Ainsi la réforme perd sa force au moment qu'elle a peur de l'Esprit jeté par elle dans le monde ; sans se l'avouer, quelquefois elle conspire contre lui avec son ancienne ennemie.

Où est aujourd'hui l'âme de Luther? Dans le siècle tout entier plutôt encore que dans l'Église réformée. Il s'ensuit que protestantisme, catholicisme, ces Églises particulières se fondent dejà malgré elles, à leur insu, dans une société plus grande. Nous avons vu que la puissance spirituelle, le terrorisme de Grégoire VII, a passé dans la

Convention; mais Luther lui-même, avec son génie de révolte, n'est-il pour rien dans la Révolution française? qui peut le croire? Voilà donc les deux principes les plus contraires, Grégoire VII et Luther, qui fermentent dans les mêmes cœurs, les mêmes assemblées, la même révolution : signe palpable que l'avenir, en s'élevant, peut concilier ce que tout le passé a séparé.

Où se fera la réunion? le protestantisme assigne pour rendez-vous l'époque des apôtres; mais il a montré par trois siècles qu'il est incapable d'y rentrer; le catholicisme assigne le monde au moyen âge; mais le monde ne veut pas y remonter. La question ainsi posée, les pourparlers sont inutiles. Ce n'est pas dans le passé, c'est dans l'avenir qu'il faut marquer le rendez-vous.

Le catholique, parmi nous, ne tolère pas l'idée que le protestant, après sa mort, soit couché dans la même poussière que lui. Si cela est arrivé par mégarde, il le déterre et le rejette au loin. Le dernier terme de la barbarie se rencontre ici avec le dernier terme de l'impiété, puisque l'on ne veut pas même de la fraternité du ver de terre, et que l'on met sa dernière pensée à désespérer de l'éternité. Vous vous êtes brouillés dans un moment du temps! gardez au moins les siècles des siècles pour vous réconcilier.

Aujourd'hui le catholicisme ne fait plus la guerre à la réforme; il la croit à demi rangée de son côté, il en triomphe d'avance; et cependant on doit y mieux songer. Luther vieilli peut s'effrayer de son œuvre; Mélanchthon épuisé peut pleurer; mais le genre humain est lui-même un immortel réformateur. S'il pleure comme Mélanchthon, ce ne sont pas des larmes de défaillance ou de peur.

ONZIÈME LEÇON

L'AMÉRIQUE ET LA RÉFORMATION.

Le nouveau monde est donné à un nouvel esprit. — Christophe Colomb missionnaire et novateur. — Son hérésie plus vraie que l'ancienne orthodoxie. — L'Église du moyen âge en Amérique reste au-dessous de la religion et de l'idéal de Colomb. — Lutte du catholicisme et de la réforme dans l'ancien monde et dans le nouveau. — La monarchie espagnole; expression politique du catholicisme moderne. — L'Escurial. — Pourquoi l'inquisition a été particulière à l'Espagne. — Comment la Péninsule a compris l'association du Christ et de Mahomet dans la religion et dans la politique. — Sainte Thérèse, l'accent des peuples du Midi. — Au Nord, le protestantisme se défend par des institutions. — La révolution d'Angleterre; l'âme de la réforme dans une société féodale. — Où est l'idéal de la constitution anglaise? — Le principe du protestantisme achève de se réaliser dans la démocratie des États-Unis. — Le catholicisme dans l'Amérique méridionale. — Principe de contradiction dans les républiques du Sud. — De l'unité morale que cherchait Christophe Colomb.

La réformation longtemps préparée s'est accomplie; pendant ce temps-là, il arrivait qu'un monde nouveau sortait du fond des mers, comme si le Créateur, en étendant son œuvre, eût voulu montrer à l'homme que le moment était venu d'étendre et de renouveler l'esprit lui-même. Ce n'est pas seulement une combinaison scientifique qui a conduit Christophe Colomb sur le chemin de l'Amérique; c'est une nouvelle idée religieuse. L'ennui de l'ancien monde l'accable, il se sent à l'étroit dans les limites connues; il aspire à ce que ses yeux ne voient pas; il brûle de réunir ce qui est séparé, d'embrasser l'univers entier dans une étreinte de charité. Ce navigateur est, dans le

fond, le plus grand des missionnaires ; le monde moral qu'il porte en lui est aussi nouveau que le monde physique qu'il va découvrir.

A quelle distance n'était pas de la vieille Église l'homme qui rassemblait les prophéties, les pressentiments des païens, des juifs, des mahométans, des chrétiens, dans une même parole de vie, et qui, de la croyance religieuse du genre humain, s'élevait à une vue claire des destinées du globe[1] ? Il y a en lui de l'âme de Jeanne d'Arc et de l'âme de Galilée ; il est le premier des croisés du monde moderne. Emporté au delà des mers par le souffle de toutes les Églises, il traverse l'étendue sur les griffons ailés d'Isaïe et d'Ézéchiel. Orthodoxie toute nouvelle qui mêle[2] ce que le catholicisme adore et ce qu'il maudit, l'Évangile, le Talmud, le Coran. L'Esprit, avant de partir, rassemble ses forces ; il ouvre, il élargit ses ailes dans toute leur étendue, pour traverser l'abîme. Personne n'avait encore déployé au dedans une croyance aussi vaste, et, pour ainsi parler, une aussi large envergure. La pensée d'un peuple, d'une race d'hommes, d'une secte, d'une communion particulière, disparaît dans Christophe Colomb devant l'humanité ; il franchit le christianisme lui-même. Du haut de toutes les Églises accumulées, il aperçoit des yeux de l'âme, comme du haut d'une tour, le nouveau monde à travers l'abîme. Unité, solidarité, indivisibilité morale de l'univers, ce sentiment respire dans la moindre de ses paroles. Vous diriez une pensée cosmogonique, une idée de la grande âme du monde, qui envahit cet Esprit ; et pour

[1] « Je dis que l'Esprit-Saint agit dans les Chrétiens, les Juifs, les Maures et toutes autres sortes de sectes. Pour l'exécution de l'entreprise des Indes, ni les mathématiques ni les mappemondes ne me suffirent ; mais la parole d'Isaïe s'accomplit, » etc.

[2] Ben Ismaël, Sénèque et Joachim de Flore.

quel esprit y porta le catholicisme. Fernand Cortez estime dans ses relations les prêtres espagnols fort au-dessous des prêtres mexicains. Que ce soit là une exagération de vainqueur, je le veux bien; mais enfin, ce qu'il y a d'incontestable, est qu'une création tout entière surgit de l'Océan; et cette merveille des merveilles ne dit rien, n'inspire rien à l'Église. Le pape Borgia se contente de marquer de son doigt le méridien qui sépare les comptoirs des Espagnols de ceux des Portugais : voilà tout. Du reste, pas même un cantique ne célèbre cette dernière journée du Créateur. Les abîmes s'entr'ouvrent; les jours de la Genèse reparaissent; on ne s'en aperçoit pas. Le bruit de la politique des petits princes d'Italie couvre le murmure d'un univers naissant.

Que deviennent ces vastes pensées qui avaient soutenu Christophe Colomb, l'idée de trouver en Amérique le dénoûment de la politique sacrée, de faire servir ce continent à consommer l'alliance et l'unité du monde moral, de baptiser cette nouvelle terre dans un nouvel amour? Ces pensées ont de nouveau éclaté de nos jours; mais, au moment de la découverte, l'Église ne les ayant pas comprises, le fait le plus religieux du monde moderne perd aussitôt sa signification. Il reste de ces desseins du Créateur l'image d'une terre où l'or se mêle à tout; l'Éden spirituel, où le genre humain devait trouver la fin des Écritures, n'est plus qu'un El-Dorado. Si vous suivez les conquérants, vous vous apercevez à chaque pas que l'Église n'a pas compris le caractère tout divin de cette révélation d'un monde à un autre; elle pénètre dans ces îles, à travers ces forêts, dans *ce paradis*[1], sans aucun enthousiasme : c'est pour elle une province à ajouter à

[1] C'est le mot de Christophe Colomb.

ses provinces. Quand il aurait fallu une charité immense pour embrasser ces continents et se proportionner à la création agrandie, au lieu de se dilater elle se resserre; elle se fait un Christ *aux bras étroits* qui étouffe et brise sur sa poitrine cet univers trop vaste. Le baptême d'amour de Christophe Colomb devient un baptême de sang.

Nul ne montrant un signe d'avenir dans cette occupation d'une terre nouvelle, on mit à pressurer ce sol, pour en tirer de l'or, l'enthousiasme que la découverte n'avait pu manquer d'exciter. Dans ce qui devait être une communion entre l'Europe et l'Amérique, les Espagnols ne voient plus qu'une occasion de dépouiller en une nuit tout un univers. Il semblait que ce continent allait retomber dans son ancien abîme, tant on était pressé d'en emporter au loin la plus pure substance. De gré ou de force, les prêtres prenaient l'âme, les soldats prenaient l'or; loin de célébrer cette création nouvelle, on n'était occupé qu'à en tarir la source.

Si quelque chose est évident pour moi, c'est que l'Église du moyen âge a manqué, vers le temps de la découverte de l'Amérique, à la plus grande mission des temps modernes. Elle a maudit la terre innocente qui n'avait connu d'autre souillure que la rosée d'Eden; elle a frappé jusqu'à la mort les races qui sortaient de l'abîme en demandant le baptême d'avenir. Lorsque tout appelait, par la bouche des indigènes, dans le fond des forêts, le *grand Esprit*, elle n'a apporté avec elle que le plus petit des Esprits du passé. A une nature neuve elle a marié une âme surannée; tout s'est stérilisé.

Il faut bien que l'Espagne ait commis sur ce monde nouveau quelque grand attentat pour avoir été si durement châtiée par sa propre conquête. Cet aveu fait la principale beauté poétique de l'*Araucana* d'Ercilla; en-

core aujourd'hui les pierres du Chili saignent[1] et crient contre les *Goths*. Si vous demandez en Espagne depuis quand cette plaine est inculte, cette vallée dépeuplée, presque toujours la première cause remonte à la conquête de l'Amérique. L'or arraché par la violence a ruiné les déprédateurs ; il sort du nouveau monde trompé une voix de condamnation contre ses conquérants. Etrange compensation ! l'Amérique vaincue a pris à l'Espagne et au Portugal leurs habitants et leur fortune.

A l'endroit de la Péninsule d'où les vaisseaux partaient pour les Indes orientales et occidentales, s'élève encore un monument du seizième siècle ; on l'appelle le couvent de Belem[2]. Il retrace tout le génie aventureux de ces temps : des mâts de pierre servent de colonnes à l'église ; des cordages et des câbles de marbre se nouent autour de l'édifice; l'église est un vaisseau qui appareille pour lever l'ancre. Les ornements de sculpture sont des sirènes qui nagent dans les flots, des perroquets, des fruits de l'Inde, des quadrumanes qui se balancent sur des lianes, des boucliers, des haches, presque partout le globe enveloppé dans une couronne. Un peu plus loin, une grande tour regarde la mer ; ses fondements sont appuyés sur quatre hippopotames de pierre qui marquent le génie amphibie de la Péninsule. Rien au monde n'est plus triste aujourd'hui que ces apprêts, et ne marque mieux l'espèce de condamnation dont je parle; car ce vaisseau si bien pavoisé pour l'éternité n'a plus de passagers ; ces hippopotames de granit ne se traînent plus jusqu'au flot.

[1] Le ressentiment de l'Amérique contre les déprédations de l'Espagne et du catholicisme des inquisiteurs éclate d'une manière presque officielle dans un Mémoire éminent adressé à l'Université du Chili. — Voy. *Investigaciones sobre la influencia social de la conqista y del sistema colonial de los Españoles en Chile*, par J.-V. Lastarria, p. 11, 22, 113, 134.

[2] Les arceaux du couvent de Belem sont murés.

Ce que n'a pu faire le prodige d'une création nouvelle, la réformation l'a accompli ; elle a réveillé le catholicisme en sursaut. L'œuvre de Dieu s'était levée sans émouvoir personne ; la révolte des hommes ressuscite l'Église. Il est beau de voir ce grand corps, qui semblait abattu sans ressources, se redresser et développer des forces qui n'étaient qu'endormies. Dans ce moment de surprise, l'Église est sauvée par le monde, la papauté par la monarchie. Il se trouve à l'extrémité du Midi un homme, Philippe II, qui, étant tout l'opposé de Luther, abattra le premier sa furie. Jamais la haine de l'avenir ne fut mieux et plus naturellement représentée. La physionomie même de Philippe II a la roideur inexorable de la mort ; il règne invisible comme du fond d'un sépulcre ; partout autour de lui s'étend la chaumine des cimetières. Dans sa haine de la vie, il pétrifie son immense empire ; s'il l'eût pu, il eût glacé de son regard le regard du soleil d'Espagne.

Qui n'a pas vu l'Escurial ne se figurera jamais la forteresse où l'esprit du passé se retranche et défie l'avenir ; ces murs de granit d'un aspect égyptien, ces donjons, ces cloîtres, ces bastilles, ce palais enveloppé de cellules, tout est dédié à la mort. Comment une seule idée du monde moderne pourrait-elle franchir ces enceintes? On voit, dans chacune de ces pierres, que l'Église et la monarchie ont été saisies toutes deux d'une même terreur ; elles se réfugient l'une dans l'autre ; elles se pressent l'une contre l'autre, comme dans un moment où la terre tremble. L'Église s'abrite dans le palais, le palais dans l'Église ; au milieu de l'ombre profonde, le pâle spectre d'argent de Philippe II est agenouillé devant l'autel. D'enceinte en enceinte, de palais en palais, de cloître en cloître, vous arrivez enfin à la pièce qui est le centre et le fondement de l'édifice ; cette pièce ne renferme que des tombeaux,

comme une pyramide d'Égypte. L'Escurial tout entier est lui-même un tombeau où s'appuient l'Espagne et le génie de l'Europe du Midi au seizième siècle.

En effet, c'est autour de cette nécropole que l'Espagne se range pour soutenir le siége contre le protestantisme. Ce rôle lui appartenait plus qu'à personne : accoutumée à la guerre sacrée contre l'islamisme, elle n'avait qu'à changer de front pour se trouver tout armée contre la réforme. En Amérique, où il avait fallu s'attacher un univers par les liens d'une charité suprême, elle avait échoué ; mais, dès qu'il est de nouveau question de haïr, de combattre, de continuer la guerre sainte, elle retrouve son génie. Deux milices particulières se forment dans son sein, l'inquisition et le jésuitisme[1]. La première lui appartient en propre : ce fond de violence musulmane couvert de la mansuétude des apôtres, cette épée de feu de Mahomet dans la main glacée de Philippe II, cette ardeur du désert, ce secret de l'Escurial, ces deux génies du Coran et de l'Évangile, unis seulement dans une alliance de colère et de haine, tout cela fait du Saint-Office une institution qui ne pouvait se développer pleinement et librement qu'en Espagne.

On refuse encore de comprendre comment une combinaison de ce genre a pu être populaire ; en effet, elle n'a jamais été jugée qu'à la surface. Le même mélange qui s'est formé partout, en Espagne, entre le mahométisme et le christianisme, dans la langue, l'architecture, les romances, la poésie, les lettres, s'accomplit dans cette législation incroyable de l'inquisition. Mahomet inspire le principe même, celui de l'extermination ; le christianisme

[1] Pour ce qui concerne la société de Jésus et le concile de Trente, voyez le livre *Des Jésuites* et l'*Ultramontanisme*.

dire à l'homme; la paix signifiait la guerre. De la parole la plus douce des apôtres dégouttait le sang des cimeterres.

On accuse le catholicisme d'avoir produit l'Inquisition; nous venons de l'absoudre à demi. Livré à lui seul, jamais il n'eût trouvé ce prodige de haine : il a fallu pour cela non-seulement réunir deux enfers, mais les attiser l'un par l'autre.

En même temps que cette milice masquée défendait les abords de l'Espagne et du Midi, la Société de Jésus passait les Pyrénées. Il y a deux causes pour lesquelles la popularité lui a toujours manqué en Espagne, son esprit cosmopolite, et son instinct politique. La flexibilité du jésuitisme était tout l'opposé de la roideur de l'Espagne; d'ailleurs, tant de précautions, d'ambages, de détours, convenaient mal à un pays qui ne discutait pas, brûlant les hérétiques et ne condescendant pas jusqu'à les convertir. Les inquisiteurs devaient nécessairement l'emporter sur tous les ordres.

Au reste, ni Philippe II, ni l'Inquisition, ni les Jésuites, n'eussent empêché la vie nouvelle de s'étendre, si une puissance plus réelle n'eût combattu avec eux. Derrière ces armées spirituelles qui s'ébranlent pour heurter le Nord, j'entends une voix que l'on peut considérer comme celle du cœur même de tous les peuples du Midi; c'est celle de sainte Thérèse. Écoutez-la! elle explique pourquoi le protestantisme s'arrête. La réforme a des docteurs, des héros, elle est audacieuse, elle plaît à l'esprit, elle l'a subjugué; et pourtant il lui manque quelque chose, puisque jamais elle ne s'est élevée au-dessus du cœur de sainte Thérèse. Une âme se sent blessée jusqu'à la mort du coup que reçoit le Christ dans le déchirement de son Église. Elle pleure avec le Christ, à la nouvelle du succès

Entre le Nord et le Midi, la question était, au fond, de savoir lequel avait plus de charité, d'amour, d'entrailles : sainte Thérèse a mis dans la balance plus d'or pur que tous les docteurs du Saint-Siége.

On demande ce que ferait aujourd'hui la femme qui aurait le génie divin de l'Espagnole? quel emploi la société moderne laisse-t-elle à ces sublimes puissances? Nous sommes trop disposés à penser qu'elles ne sont plus de saison; nous ne savons plus assez comment une sainte pensée, même cachée, comme la lampe du foyer, rayonne au loin, par des chemins inconnus ! Nous ne croyons plus qu'aux effets immédiats. Et qui sait, pourtant, ce qu'une nouvelle Thérèse trouverait, même dans ces temps de disputes, quel cri elle pourrait jeter, de quelle pitié maternelle elle serait encore saisie ! Fût-elle retirée dans une retraite plus grande que n'était le monastère d'Avila, cette âme finirait par percer les murailles; on la respirerait sans savoir où elle vit.

Voilà donc la réponse du catholicisme à la réformation dans le pays qui est le plus tôt prêt à la combattre; on le croyait abattu, il reparaît dans son énergie première. L'Italie résiste par l'anathème. La confession d'Augsbourg se heurte contre le concile de Trente, les visions de sainte Thérèse contre la logique de Calvin, le jésuitisme contre le puritanisme; après quoi il ne reste plus qu'à laisser la discussion et à se jeter dans les effroyables guerres de France et d'Allemagne.

Au milieu de ce chaos, celui qui ne regarde que les disputes des théologiens, les massacres, les bûchers, doit penser que la réformation, assaillie avec cette violence imprévue, va disparaître. La discussion par la parole cesse; les monuments éclatants de la première époque des réformateurs ne se reproduisent pas; il se fait un moment de

Il n'y a qu'un moyen d'abolir le protestantisme : c'est de lutter non par des controverses, par des sermons, mais par des œuvres vivantes, par des institutions, lesquelles donnent la mesure de l'esprit qui les crée.

Vous voulez réfuter d'un mot la réforme ; j'y consens ; moi-même, je ne pense pas qu'elle soit le dernier mot des choses. Laissez là Luther, Calvin; élevez quelque part une société plus libre que l'Angleterre, plus franchement démocratique que les États-Unis, plus universelle que la France de la révolution, voilà à quoi vous êtes obligés. Les livres de la réforme du seizième siècle sont aujourd'hui des caractères vivants. Pensez-vous les effacer avec de l'encre? Bossuet est éloquent ; mais la révolution d'Angleterre parle encore plus haut que lui.

Qui ne reconnaît, en effet, dans les institutions sorties de cette révolution, l'âme de la réforme au sein d'une société féodale? La Charte, n'est-ce pas la Bible politique devant laquelle toute discussion s'arrête? Cet esprit de révolte qui semble vouloir tout briser et qui ne va qu'à s'incliner devant le livre de la loi, cette apparence de rébellion qui rend l'obéissance plus frappante, cette consécration des droits de l'individu, ce foyer domestique respecté autant que le temple, cette prédestination de bonheur et de malheur qui concilie l'inégalité avec la liberté, ces garanties de la presse qui ne sont qu'une suite du droit d'examen ; enfin la monarchie tronquée, décapitée comme la papauté, ne sont-ce pas là trait pour trait les dogmes des premiers réformateurs? Montesquieu va chercher dans les forêts des Germains le sceau de la constitution d'Angleterre ; il est visible que ce mystère est écrit dans l'idéal de l'Église anglicane. La révolution d'Angleterre, comme la réformation, semble moins se précipiter dans l'avenir que tendre vers un passé inaccessible ; les Anglais cherchent la

Le principe protestant se réalise là avec une suite manifeste ; et il est surprenant que plusieurs des écrivains qui, chez nous, ont traité de la démocratie en Amérique, n'aient vu dans ses institutions que l'influence vague de la religion en général. Ces institutions portent exclusivement le sceau de la réforme. Car chacun des fondateurs s'en va à l'écart dans le fond des forêts ; il est là, pour ainsi dire, le roi d'un monde ; il ne relève que de lui-même dans l'univers physique et dans l'univers moral. La nature et la Bible l'enveloppent. Dans cette immensité, il est lui-même une Église; prêtre, roi et artisan tout ensemble, il baptise ses enfants, il célèbre leur mariage. Peu à peu d'autres souverains semblables à lui se trouvent presque sans le savoir toucher à ses confins ; les intervalles se remplissent ; la cabane devient village, le village devient ville. La société se forme sans que l'individu ait rien à céder de son pouvoir: et ce spectacle ne s'est pas vu deux fois. L'Évangile, partout ouvert, est le contrat primitif qui, de ces solitaires, fait les citoyens d'une république d'égaux. L'autorité que chacun s'attribue sur la croyance conduit nécessairement à la souveraineté du peuple en matière politique ; comment celui qui est souverain dans le dogme ne le serait-il pas dans le gouvernement ? Chacun a son vote dans la cité de Dieu et dans la cité des hommes ; cette liberté qui enfante les sectes a pour forme nécessaire la confédération.

Ainsi cette société des États-Unis renferme dans son berceau la force que donne la conséquence absolue d'un principe. Les Européens, qui n'ont pas le secret de cette organisation et ne voient pas quelle en est la base sacrée, décident de tout sur leurs antiques formules. Au moindre mouvement qui les étonne, ils prophétisent volontiers cet ancien adage, que la forme républicaine n'est possible que pour les peuples de médiocre étendue ; sur cela, ils décla-

temps. Comparez les formules souvent alexandrines de la philosophie allemande à l'inspiration, à l'essor, à l'élan moral d'Émerson ! Une philosophie vierge devait naître à la fin dans ces forêts vierges ; elle commence à y poindre. L'homme que je viens de nommer suffit pour prouver que de hardis pionniers s'engagent, en Amérique, à la recherche du vrai dans le monde moral ; ce que nous publions ici du haut des ruines du passé, bien souvent il le publie de même dans l'essor et la solitude d'une nature toute neuve. Que veulent dire ces voix, ces âmes qui se rencontrent sans se connaître à travers l'Océan ? Pour avoir quitté le passé, nous ne sommes point égarés ni les uns ni les autres, comme dans une île déserte. Sur le sable inviolé du nouveau monde, voilà les pas d'un homme qui tend à l'avenir par le même chemin que nous.

Dans cette grande lice ouverte entre deux religions, le catholicisme du Concile de Trente a reçu pour se développer l'Amérique du Sud. Là, les fondateurs ne sont pas des individus isolés; c'est, au contraire, conformément au principe catholique, une association formée d'avance, un empire puissant qui, armé de toutes ses forces, vient prendre possession du sol. L'Espagne avec son Église, son autorité, ses armées, s'assied en Amérique ; pour que la part soit plus belle, d'un côté le peuple qui vient occuper ce théâtre est le bras droit du catholicisme ; de l'autre, la contrée qui lui est donnée est la plus visiblement favorisée du Créateur. Des vallées, des plaines neuves, semblent appeler la vie qui doit y faire germer des empires nouveaux. Afin que l'expérience soit plus décisive, on ne permettra l'approche de ces rivages qu'au catholicisme seul[1] ; la ci-

[1] D'après le recensement de 1796, sur les six millions d'Indiens du Pérou, cinq millions et demi avaient été détruits. Aujourd'hui le catholicisme tend à conserver les indigènes.

l'esprit de création ; qu'il est incapable de répandre désormais sur les vastes océans le Verbe qui enfante un nouveau monde social ; que son âme, emprisonnée dans les cathédrales du moyen âge, n'a plus la force de la tempête divine, pour purifier le chaos et baptiser les continents ?

Dans sa jeunesse, que n'avait-il pas fait des forêts abruptes des Gaules, de Germanie, de Bretagne ! Quelles cathédrales il avait su tirer des montagnes ! Quels cris, quelles paroles il avait arrachés des pierres ! Comme il avait plié cette nature à son image ! Et maintenant le voilà transporté dans la nature sans tache que rêvaient les ermites, les saint Paul, les saint Antoine, les Athanase des premiers temps ! Il voit ce monde immaculé, et il ne le comprend plus. Tristement il s'assied, immobile au bord des grands fleuves, n'ayant que des souvenirs dans un monde qui n'a point de passé, ne sachant comment s'associer à tant de jeunesse, y renonçant bientôt, refaisant au pied des Cordillères ce qu'il faisait sous les Mérovingiens, sans que le chœur d'adoration qui émane de tant de créatures nouvelles ajoute un seul accent, une seule forme, une seule note à sa liturgie, et semblant répéter à chaque mot : Il est trop tard, il est trop tard pour aimer, célébrer, embrasser les œuvres sorties hier toutes vives des mains de Dieu toujours vivant.

Vous cherchez la cause du mal étrange qui dévore les institutions de l'Amérique du Sud; d'après ce que je viens de dire, il n'est pas malaisé de la découvrir. Ce mal est la contradiction. D'un côté, la religion d'État, le catholicisme du concile de Trente, fait planer sur ces peuples l'idéal du pouvoir absolu et l'ombre de Philippe II. De l'autre, le souffle de l'Amérique du Nord et de la France est arrivé jusqu'à eux; il les tourmente d'un désir inex-

tinguible de liberté. Entre ces deux forces opposées, qu'arrive-t-il? ces peuples s'agitent d'un mouvement désespéré. Quoi qu'ils fassent, ils finissent inévitablement par réaliser dans la politique l'idéal qu'ils ont inscrit dans la religion d'État, c'est-à-dire le pouvoir absolu. Tout ce qu'ils peuvent faire est de changer de dictateurs. On voit alors des républiques n'aboutir jamais qu'à resserrer leur servitude. Supplice nouveau! L'Amérique du Sud est couchée à l'ombre d'un vaste mancenillier qui lui verse sa torpeur; le tronc et les racines jetés dans un autre continent lui restent invisibles.

Cependant qui oserait dire que ces deux religions, le catholicisme et la réforme, ne soient mises ainsi en présence que pour un vain spectacle? Si chacune d'elles a reçu ainsi tout un monde, n'est-ce pas un signe qu'aucune d'elles ne vaincra sans partage, et qu'elles sont destinées à se fondre dans une unité plus haute, où l'enthousiasme de sainte Thérèse pourra se concilier avec le raisonnement de Calvin, où la tête et le cœur s'entendront de nouveau? L'idéal de Christophe Colomb rassemblait les deux pôles de la pensée humaine, la rectitude des géomètres, la flamme des prophètes, la liberté des esprits dissidents; et, de même que dans le passé chaque missionnaire communiquait son esprit particulier à la contrée où il était envoyé, qu'Orphée léguait son âme d'artiste à la Grèce, saint Paul son esprit de discussion à ses Églises d'Asie, saint Pierre son esprit d'autorité à son Église romaine, ne peut-on pas penser que cette grande âme de Christophe Colomb, qui contenait tout ensemble, par avance, Rome et Genève, l'orthodoxie et l'hérésie, le Nord et le Midi, deviendra tôt ou tard le principe vital de la communion du nouveau monde? L'hérésie de Christophe Colomb, plus vraie que la vieille orthodoxie, est le grain

de vie semé dans le sillon de l'avenir; tôt ou tard la société, en croissant, ressemblera à son germe.

L'unité morale que Colomb poursuivait sur son vaisseau n'est pas encore atteinte; mais, depuis qu'il a commencé à la chercher, le rivage d'alliance n'a cessé de se rapprocher. Le monde social flotte aujourd'hui, impatient de toucher le bord où les pressentiments vont se réaliser. Quelques-uns crient déjà *Terre!* souvent c'est un nuage. Alors la foule désespère; elle demande à retourner dans le passé, sur le seuil de la vieille Église. D'autres aperçoivent des oiseaux voyageurs, des herbes marines, et ils voudraient se détourner vers chacun de ces signes. Mais un souffle inexorable enfle les voiles du vaisseau, qui ne peut reculer; le moindre cœur qui s'élance le hâte comme le battement d'une rame. Il marche, il ouvre son sillon, il avance. Dieu l'attire vers le port.

DOUZIÈME LEÇON

L'ÉGLISE GALLICANE ET L'ÉGLISE DE L'AVENIR.

L'Église renverse l'Église. — La France catholique se délie du catholicisme. — *Politique sacrée* de Bossuet : la charte du pouvoir absolu. — Quel est le signe d'un gouvernement légitime et chrétien? — Une Eucharistie sociale. — Les libertés gallicanes et le *futur concile;* une servitude dissimulée. — La papauté donne au dix-huitième siècle le signal de toute négation. — La bulle *Unigenitus*. Le christianisme nié par le Saint-Siége. — La guerre civile dans l'Église ; Bossuet et Fénelon. — Nécessité d'un autre idéal. — La littérature française est-elle catholique? — Comparée à la littérature espagnole. — La philosophie légitimée par l'Église. — Fausse passion de l'esprit chrétien au dix-huitième siècle.

Dans cette crise qui partage le monde entre le catholicisme et la réforme, lorsque chacun fait son choix, et que l'on voit la France, après quelque hésitation, se décider pour l'Église du moyen âge, s'y rattacher avec fureur dans la Ligue, avec réflexion dans le dix-septième siècle, on doit craindre que ce pays ne s'interdise pour toujours la voie de l'avenir. En s'enfermant dans le cercle de l'Espagne et de l'Italie, ce peuple ne se condamne-t-il pas inévitablement au même déclin? Comment pressentir que la nuit de la Saint-Barthélemy puisse aboutir jamais au réveil de la Constituante, et que le même peuple se donne le plaisir de consacrer toutes les entraves pour les briser toutes ensemble? L'imagination ne va pas jusque-là. Par cet acharnement contre les nouveautés du seizième siècle, il paraît évident que la France s'enchaîne

au passé de la race romane, qu'elle se lie des mêmes entraves que les peuples du Midi, qu'elle consent à rester une province conquise de Rome spirituelle. La France suit la Gaule dans sa défaite; elle refuse de s'affranchir; le pape conserve sur elle la moitié des droits de César; tout cela semble irrévocable.

De plus, pour que l'on sache à quoi l'on s'engage en restant dans l'alliance de l'Église du moyen âge, il arrive que l'écrivain que l'on appelle avec raison le dernier des pères, Bossuet, se charge d'écrire la charte politique [1] qui est la condition de ce pacte. Avec une candeur incomparable qui n'appartient qu'au génie, Bossuet déduit du catholicisme moderne la constitution idéale de l'État; jamais assurément on ne mit tant de logique, de bonne foi, de modération, à tracer la théorie du pouvoir absolu. La monarchie, sans limite qu'elle-même, sans contrôle sur la terre, l'État tout entier contenu dans le roi, la suppression entière de l'autorité du peuple, tous les droits d'un côté, tous les devoirs de l'autre, renfermés dans l'obéissance aveugle, découlent de source sous la plume de Bossuet; jamais un scrupule ne l'arrête dans cette éclatante charte de servitude. On la croirait née dans la pensée même de Louis XIV.

L'évêque de Meaux donne à son prince la même autorité qu'à celui de Machiavel; mais, tandis que chez le publiciste florentin on jouit au moins des angoisses du tyran, on éprouve une sorte d'effroi de voir le roi de Bossuet se faire despote par scrupule de conscience. Il usurpe tout, il absorbe tout, pour mieux imiter le dieu de l'orthodoxie, dans sa politique sacrée. Cette lignée non interrompue

[1] *Politique tirée de l'Écriture*, par Bossuet. Voyez aussi la *Politica de Dios*, par Quevedo. C'est un des plus beaux livres de l'Espagne du dix-septième siècle.

de monarques absolus que Bossuet évoque autour de vous, depuis les patriarches et les rois de Judée, cette tradition d'esclavage qu'il fait remonter au delà du déluge ne laisse pas une issue par où l'on puisse respirer. Dans cette continuité d'obéissance passive, toute liberté semble hérésie; et cette servitude politique, qui va en s'amoncelant et se consacrant de siècle en siècle, comme l'orthodoxie même, écrase l'esprit, mieux que ne font la violence et le fer de Machiavel.

Car remarquez que dans cette charte catholique toute espérance est ôtée à qui voudrait en sortir. Le lien enveloppe l'avenir autant que le passé : nul crime, nul parjure du roi ne peut affranchir les sujets. Aucun engagement ne le lie ; il n'a rien promis ni juré. Tout se passe entre Dieu et lui; il est sacré; le peuple ne peut rien sur la couronne de ce Christ. D'où il résulte que toute révolution est en soi illégitime et impie. Les remontrances à voix basse, et, si elles ne sont pas écoutées, les soupirs, les gémissements, c'est jusqu'où va le droit des peuples. Le catholicisme ayant pour principe de voir toujours le droit où est le fait, l'esprit où est le signe, l'Évangile dans le prêtre, la légitimité dans le prince, troubler l'ordre des dynasties équivaut pour lui à troubler l'ordre intérieur de Dieu même.

C'est-à-dire que l'Église, par la voix de Bossuet, en retenant la France dans les chaînes spirituelles du passé, lui ôte tout lendemain politique. Éterniser la monarchie de Louis XIV est le dernier mot de ce prophète. La Révolution s'avance; il lui jette prématurément l'anathème. Ce grand homme, aveuglé par son Église, ne veut rien voir, rien pressentir de ce qui se prépare; tout son génie ne lui sert ici qu'à se faire démentir, un siècle après, et par le roi, et par le peuple, et par le pape même; il fait

l'oraison funèbre de l'avenir, au moment où l'avenir se lève.

Voilà donc la France garrottée par le plus grand de ses prêtres, dans le corps et dans l'esprit. Il faut pourtant qu'avant peu d'années ces liens si serrés tombent les uns après les autres, que ces traditions de mort aboutissent à l'éclat de la Constituante, Louis XIV à Napoléon, la souveraineté du roi à la souveraineté du peuple, et que cette politique de Bossuet soit corrigée par une politique plus sacrée. Comment cela pourra-t-il se faire? Révolution spirituelle qu'il faut suivre avant de toucher à la révolution politique.

Avant tout, vous me demandez à quel signe je reconnais si un gouvernement est vraiment chrétien ; je réponds que j'ai vainement cherché cette marque distinctive dans les écrivains ecclésiastiques. Mais, après y avoir bien songé, je pense qu'un souverain est chrétien, dans le vrai sens du mot, non pas s'il protége l'Église, s'il jure le serment ordinaire d'*exterminer les hérétiques*, mais bien si, à l'imitation du Christ, il donne lui-même son esprit et son âme en pâture à son peuple[1]. Un gouvernement légitime et chrétien est une sorte d'Eucharistie sociale, dans laquelle le souverain nourrit un pays, une nation, de sa propre substance morale. Si le chef de l'Etat se nourrit de son peuple et le dévore, il fait le contraire du Christ : quelles que soient les apparences, sa politique est l'opposé de celle du Dieu des modernes.

Sur ce principe, jugez l'action des princes et des peuples dans la politique universelle ; beaucoup de choses vous apparaîtront dans un jour inattendu. Les gouvernements de Philippe II, de Louis XIV vers la fin, de

[1] Voy. Quevedo, *Politica de Dios*.

En entrant dans ce point de vue, il est aisé de montrer l'enchaînement du dix-huitième siècle, et comment la vieille société, détruisant elle-même chaque jour un de ses principes, ne laisse plus à la fin qu'un cadavre à renverser, quand la Révolution arrive. Une seule chose servait de limite à la monarchie de Louis XIV ; c'était l'autorité de l'Église qui planait sur le roi. Cette ombre éloignée devient insupportable; le demi-dieu de Versailles ne peut tolérer d'être primé par l'autorité du demi-dieu du Vatican. Le clergé de France, par la Déclaration de 1682, affranchit le monarque de ce reste de dépendance spirituelle. L'État politique est ouvertement délié de l'État religieux ; on brise le nœud gordien, le trône se sépare de l'autel ; il s'estime assez puissant pour ne s'appuyer que sur lui-même.

Tout le monde pense, ce jour-là, à Versailles, que la monarchie absolue, débarrassée du contrôle de Rome, n'a plus rien à redouter ; et, au contraire, il se trouve que ce prétendu affranchissement est la ruine de cette royauté sans limites. Les libertés de l'Église gallicane, proclamées au profit de Louis XIV, deviennent, dans le fond, le premier acte de la Révolution française. Comment cela? Le voici ; il est étonnant qu'on n'ait pas fait encore cette remarque.

La monarchie absolue de Louis XIV avait pour condition la monarchie absolue du catholicisme romain. Ces deux choses sont inséparables. Vouloir s'affranchir de Rome, c'était en réalité, pour Louis XIV et ses successeurs, se dépouiller de leur principe et détruire leur fondement. Je veux bien, si je suis croyant, me soumettre au pouvoir absolu, à la condition que l'on me montre que ce pouvoir est une suite de ma croyance, que je ne puis discuter le premier sans ébranler la seconde. Cette royauté,

coce dans ce que l'on nomme les libertés de l'Église gallicane ! Au moment même où sa foi est la plus vive, la France ne donne au catholicisme que la moitié d'elle-même, comme si elle pressentait déjà que cette croyance n'est pas celle où elle doit s'arrêter. L'Église d'un côté, la France de l'autre. Si la première languit, la seconde ne lui est pas enchaînée ; on conserve au milieu de soi l'esprit du passé, on se réserve de ne pas l'écouter. Étrange convention, pleine de soupçons, et qui seule explique comment notre pays, sans se donner au protestantisme, a pu échapper à ce que Saint-Simon appelle le *chancre rongeur de Rome*. Les États du Midi n'ont pas eu un seul moment d'appréhension; ils se sont embarqués sur le vaisseau du catholicisme pour surnager ou périr avec lui. Ils se sont donnés tout entiers, ingénument, sans se ménager d'issue; aujourd'hui les voilà en effet qui périssent sans savoir par où se ressaisir.

Si les libertés gallicanes ont permis ainsi de ne pas tout mettre, ciel et terre, croyance, patrie, dans un même enjeu, voyez d'ailleurs les contradictions où elles ont jeté l'Église ; vous les jugerez par un seul mot. Sur quoi reposent ces libertés ? Elles consistent, en dernier recours, à appeler du pape au *futur concile !* Mais cette assemblée, qui doit rétablir tous les droits de l'Esprit, où a-t-elle paru ? qui en a entendu parler ? Il y a trois siècles que le christianisme a formé cet appel ; de bonne foi, ne craint-on pas que la patience ne se lasse, que le droit ne succombe, et qu'en attendant le Christ ne meure encore une fois de soif sur la croix ?

On répète encore de nos jours que l'Église gallicane est libre parce qu'elle n'accepte d'autre souverain que le pouvoir des assemblées œcuméniques. Que diriez-vous d'un État qui se croirait indépendant parce qu'intérieure-

ment il prendrait en patience sa servitude, en se complaisant dans le fantôme d'une prétendue assemblée constitutionnelle, qui jamais ne se réaliserait, que personne ne songerait à convoquer, qu'on saurait impossible, et que tout le monde craindrait également? Si les siècles se passaient et que ce même peuple continuât de goûter l'esclavage, d'ajourner le réveil, de se proclamer libre uniquement parce qu'il s'amuserait de ce leurre d'une délibération future, sans rien faire même pour la provoquer, et si sa vie se tarissait ainsi en se trompant complaisamment lui-même, ne serait-ce pas là une illusion insupportable, puisqu'elle donnerait à des esclaves l'infatuation des hommes libres? Or cette condition doublement fictive est celle de l'Église gallicane ; ou plutôt c'est ce mensonge qui l'a amenée à cette profondeur de néant où vous la voyez aujourd'hui et d'où rien ne peut la faire sortir.

L'ultramontanisme est encore un système ; le gallicanisme n'est plus qu'une chimère ; car le monde détrompé, las d'attendre le rêve de cette assemblée qu'on ajourne à la consommation des temps, a convoqué de lui-même la Constituante, la Législative, la Convention. Est-ce là le futur concile de l'Église gallicane? je le veux bien, qu'elle choisisse. Sinon, que l'on nous dise au moins combien de siècles il faut patienter encore.

Pour en finir, ajoutez que ce rêve, en décapitant la papauté, ne la remplace que par une autre servitude. Lors même que cette illusion du futur synode s'accomplirait pour nos descendants, ce ne serait encore là qu'une autre forme de l'esclavage, puisque dans ces libertés prétendues il n'y a qu'une chose qu'on oublie, le droit sacré de l'individu, l'autorité désormais inviolable de la conscience privée, le dieu intérieur caché dans chacun de nous.

Convoquez aujourd'hui les évêques et archevêques de

toute la terre; que cette assemblée prétende décider en maîtresse absolue du monde intérieur; sa tyrannie me sera aussi insupportable que celle de l'Évêque de Rome. Qui pourrait aujourd'hui se démettre de sa pensée, de son droit moral, de l'évidence intérieure, devant une réunion du clergé, quelque nombreuse qu'elle fût? Dans la nouvelle constitution de l'Esprit, chacun doit se représenter lui-même; il n'y a plus de députés ni de mandats; nul ne peut céder à un autre le droit de voter à sa place sur les questions éternelles.

Le Catholicisme sait très-bien que le Concile est fini pour toujours, qu'il ne doit plus être rouvert, que s'il fallait mander devant lui les Jean Huss, les Jérôme de Prague, les Luther, les dissidents de nos jours, il risquerait d'amener le monde à sa barre. Il a perdu la majorité sur la terre; et l'on veut qu'il s'en remette de sa destinée à l'ancien vote par tête de nations? Comment le lui demander? Dictature pour dictature, la plus logique l'emporte par la force des choses. L'orthodoxie catholique doit se confondre de plus en plus avec l'ultramontanisme : c'est là sa pente et sa nécessité; le grand avantage que j'y découvre, c'est qu'entre l'Église du moyen âge et l'esprit vivant il n'y aura bientôt plus de faux intermédiaires. L'extinction de ces libertés gallicanes auxquelles je viens d'ôter le masque rend plus nette la situation du monde. Désormais le passé et l'avenir sont aux prises, sans que personne puisse s'abuser ni sur l'un ni sur l'autre.

Si l'on veut voir de plus haut combien la vieille société française était condamnée, longtemps avant la Révolution française, il suffit de considérer le premier monument du Saint-Siége au dix-huitième siècle; on s'aperçoit alors que cette vieille société est frappée à la tête; la papauté a le vertige.

En effet, son danger lui apparaît pour la première fois. Le jansénisme, poussé sur les voies des réformateurs, tendait comme eux à diminuer l'autorité des prêtres en tout abandonnant à Dieu. Le péril était réel pour l'ancienne Église; malgré les serments d'obéissance, nul ne pouvait dire, en entrant dans ce chemin, où il s'arrêterait. Port-Royal ruiné se relevait dans les âmes. Cette même humilité de Luther et de Calvin, présage de la révolte, reparaissait sous d'autres traits, au milieu de l'Église catholique. On se sentait menacé du fantôme de la réforme jusque dans le sanctuaire. Alors qu'arriva-t-il? la chose la plus extraordinaire du monde, et à laquelle je ne puis me lasser de songer. C'est que, pour en finir de ces armes spirituelles que les adversaires empruntaient aux Ecritures, la papauté imagina d'effacer d'un seul coup et d'une manière solennelle l'esprit et la lettre de l'Évangile. Je m'explique.

Le Saint-Siége, en 1712, publie sa bulle *Unigenitus*, monument incroyable dans l'histoire du christianisme. Une vraie stupeur saisit les plus fervents croyants; la France en est déchirée pendant un demi-siècle; et si, pour ma part, je lis et je relis cette bulle, je partage de nouveau la stupeur de ces générations; je ne puis en croire mes yeux.

La papauté, après avoir affirmé pendant dix-huit cents ans, nie tout en un jour, excepté sa puissance; et cette négation universelle, elle l'affiche au front du dix-huitième siècle naissant. Ces incroyables interdictions parleront d'elles-mêmes.

Anathème à cette maxime : *Dieu n'est pas, la religion n'est pas, où n'est pas la charité*[1]. D'où il suit que Dieu et la religion vont l'un et l'autre sans la charité.

[1] Nec Deus est, nec religio, ubi non est caritas.

Anathème à cette autre : *Il n'y a pas de bonne œuvre sans l'amour de Dieu*[1]; ce qui veut dire qu'après s'être passé de charité envers les hommes on peut se passer d'amour envers Dieu. Après cela, que reste-t-il? le pape.

Malédiction sur ces mots[2] : *La foi justifie quand elle agit, mais elle n'agit que par la charité*. Ceci regarde saint Paul; l'excommunication tombe sur lui, du plus haut du Vatican.

Damnation et malédiction sur ces paroles[3] : *On se sépare du peuple des élus dont le peuple juif a été la figure, et dont Jésus-Christ est la tête, en ne vivant pas selon l'Évangile ou en ne croyant pas à l'Évangile*. D'où il résulte que, pour rester avec les élus, il n'est besoin ni de vivre selon l'Évangile ni d'y croire. E qu'a dit de plus Voltaire?

Anathème, damnation, malédiction sur ceci : *Rien de plus vaste que l'Église de Dieu, parce que tous les élus et les justes de tous les siècles la composent*. Ce qui veut dire que l'Eglise, telle que l'entend Rome, n'est pas ce qu'il y a de plus vaste[4]; cet avis est le nôtre, et ainsi la papauté, se niant elle-même, finit en cet endroit, comme les Césars, par un pompeux suicide.

Qu'on se figure ainsi les textes les plus éclatants de saint

[1] Ut nullum peccatum est sine amore nostri, ita nullum est opus bonum sine amore Dei.

[2] Fides justificat, quando operatur; sed ipsa non operatur, nisi per caritatem.

[3] Separatur quis a populo electo, cujus figura fuit populus judaicus, et caput est Jesus Christus, tam non vivendo secundum Evangelium, quam non credendo Evangelio.

[4] Nihil spatiosius Ecclesia Dei, quia omnes electi, et justi omnium sæculorum illam componunt.

L'anathème va encore frapper, par exemple, cette maxime : *Le jour du dimanche doit être sanctifié par des lectures de piété, et surtout des Saintes Écritures; il est coupable de vouloir détourner le chrétien de cette lecture*. Homme de bonne foi, qui vois cet anathème, dis-moi ce que tu veux que j'en pense.

Paul, quelquefois même les paroles de Jésus-Christ, les maximes des saints, des martyrs, des Pères, c'est-à-dire l'Evangile et la tradition, tout cela, pour plus de sûreté, foudroyé, anathématisé pêle-mêle, au hasard, comme autant de blasphèmes. Cette dictature devait en arriver là, et s'aveugler de ses foudres. Il était impossible que le pouvoir absolu ne finît pas au spirituel par un jour de vertige. Les égarements sensuels de la papauté, au sortir du moyen âge, avaient précédé le protestantisme; il fallait qu'un égarement plus profond, celui de l'esprit, annonçât une réforme plus vaste.

A vrai dire, dans cette bulle *Unigenitus*, le pape, pour se débarrasser des hérésies, non-seulement poignarde le christianisme, mais l'idée même de la religion et de Dieu. Et remarquez ainsi l'acharnement de ces anciens pouvoirs à se détruire de leurs mains. La monarchie de Louis XIV, voulant s'exagérer, détruit son principe; il ne reste que le roi; le pape, pour n'avoir pas de rival, efface l'Evangile, il ne reste que le prêtre; c'est-à-dire que, d'un côté, vous voyez un roi sans peuple, de l'autre un prêtre sans Evangile, de tous côtés un État sans idéal, un catholicisme sans christianisme, un monde sans fondement. Vous étonnerez-vous s'il s'écroule avant même d'être frappé?

Que l'on ne dise donc plus que les philosophes ont ébranlé la foi. Cette initiative a été prise par une autorité établie longtemps avant la leur. Le dix-huitième siècle s'ouvre avec plus de solennité qu'on ne nous le raconte. Dans ses premières années, un pape, du haut du balcon du Vatican, au nom de la vieille Église, dans toute la majesté de son autorité infaillible, jette l'Évangile dans l'abîme. Pour ne laisser à ses adversaires d'autre refuge que lui-même, il met le Christ à l'interdit. Voilà la première journée du dix-huitième siècle.

Cette bulle est en soi la marque d'une nouvelle ère; et ce reste de gloire appartenait bien à l'ancien souverain spirituel, de donner lui-même le premier signal du renversement de l'ancien monde religieux et social. Ni Voltaire ni Rousseau n'avaient une autorité suffisante pour marcher les premiers. Avant que le monde essayât rien de nouveau, il fallait que le prêtre livrât lui-même son Dieu, qu'il fermât l'ancien livre, et que cet aveu sortît des lèvres mêmes de l'Église, que *tout était consommé*.

Or rien de cela ne manque à ce décret de la papauté, qui est le dernier dont le bruit se soit fait sentir à toute la terre. Au milieu des fêtes de la Régence, cet écho retentit comme les coups de marteau du prêtre sur les clous de la croix. Signal pour la terre de trembler, pour le voile antique de se déchirer. En maudissant, interdisant, anathématisant les fondements mystiques de la vieille société française, le pape légitimait d'avance tous les efforts que le monde allait faire pour en établir d'autres sur la seule raison. Jamais cette logique divine que nous avons suivie depuis le berceau du Christ n'a mieux paru qu'à ce moment. Le pape renverse l'Église de l'esprit; la Révolution française en arrivant ne trouve plus qu'une Église de pierre.

Il est vrai que ces ruines possèdent encore deux hommes, Bossuet et Fénelon. Par malheur, tous deux passent leur vie à disputer l'un contre l'autre pour savoir où est l'orthodoxie; l'autorité de l'un renverse celle de l'autre, et leur théologie va à se nier réciproquement, au lieu de se fortifier et de se confirmer, comme il arrivait aux Pères de la première Église. Bossuet condamne Fénelon, qui condamne Saint-Cyran; les saints se jettent l'anathème. On s'accuse mutuellement, comme dans toutes les grandes causes perdues. Jésuitisme contre Jansénisme, Église ro-

maine contre Église gallicane ; la guerre civile est dans le Saint des saints. La vieille Église se lézarde ; pour que l'ironie céleste s'en mêle, la papauté veut donner un chef digne d'elle à cette Église française du dix-huitième siècle. Elle fait tant, qu'elle découvre au fond de la société, dans je ne sais quelle orgie de la Régence, l'homme le plus notoirement souillé, le plus universellement déshonoré de cette époque, l'abbé Dubois; et de ce débauché elle fait son cardinal. Sur les épaules de cet apôtre des roués elle met sa pourpre, symbole du sang des martyrs ; il faut que le pieux Massillon solennise cette parodie de l'antiquité chrétienne.

Venez donc, hâtez-vous, saintes colères du ciel ! Anges et Archanges, qui guérissez les plaies par le feu, si vous n'êtes pas une illusion du juste, descendez de vos nuages ! l'Église elle-même appelle son châtiment. Poussez devant vous, précipitez comme un chariot de guerre la Révolution qui s'approche avec la fin du siècle. Apportez, s'il le faut, le calice des cruelles années; les saints l'accepteront pour purifier de si indicibles souillures.

A demi séparée de son Église, la France a dû nécessairement chercher bientôt un autre idéal dans les lettres et la philosophie. De cette situation est né le caractère tout social de la domination littéraire du dix-septième et du dix-huitième siècle. Cette universalité de nos écrivains, que l'on explique ordinairement par des considérations tirées du génie particulier de l'époque de Louis XIV, tient à des causes plus profondes. Il y avait eu de grands poëtes modernes avant ceux de la France; aucun d'eux n'avait pu aisément gagner le reste du monde; au contraire, une fable de La Fontaine, une comédie de Molière, *Télémaque* de Fénelon, *Phèdre* de Racine, *Cinna* de Corneille, sont adoptés en même temps à Madrid, à Londres, à Péters-

bourg, à Berlin, comme les œuvres d'autant de compatriotes. Savez-vous à quoi tient ce prodige? il vient de ce que la littérature de France est restée, comme l'État lui-même, indépendante de l'Église de France[1], en sorte qu'elle n'est renfermée dans l'idéal d'aucune secte, ni catholique ni protestante. Elle appartient à un idéal plus universel; voilà pourquoi elle a pu être admise universellement par des peuples de communions différentes. Après les longues guerres de religion, ce fut un jour de fête pour le monde que l'apparition de ces œuvres du dix-septième siècle qui mettaient tous les peuples en communion dans un esprit plus grand que celui qui les avait divisés. Le protestant d'Allemagne, l'ultramontain d'Espagne, le schismatique grec de Russie, se sentaient réconciliés entre eux par des médiateurs qui dominaient les vieilles querelles. En un mot, la littérature française, quittant l'esprit de secte, cesse d'être catholique pour devenir universelle. Quand Fénelon, sans songer à Rome, écrit *Télémaque*, il appartient au monde; quand il écrit en vue de l'Église, il n'est plus que l'orateur d'un parti.

Faut-il donner à ceci une éclatante confirmation? Depuis trois siècles, la littérature orthodoxe par excellence, celle qui a été écrite sous l'œil même de l'Église, est la littérature espagnole : l'universalité lui a toujours manqué. Les pièces religieuses de Calderon, de Lope de Vega, sont jetées dans le moule exclusif du génie catholique. Il est impossible d'y être plus conforme. La poésie, l'inspiration, rien ne manque à ces œuvres; et cependant qui les connaît en Europe? Tous les efforts qu'on a faits pour les répandre sont restés inutiles. Le sceau de l'ortho-

[1] Ceci est si vrai, que le législateur de cette littérature, Boileau, croyait que le catholicisme est inconciliable avec la poésie.

doxie leur donne un air étranger au milieu de l'esprit européen; on y sent l'âme d'une grande secte, non plus l'âme vivante du genre humain. Le catholicisme, transporté ainsi avec toutes ses rancunes et ses limites dans la poésie des auto-da-fé, semble aujourd'hui un schisme dans l'art moderne.

Le seul fait, que l'Eglise a elle-même renversé l'Église, change ainsi tout l'aspect du dix-huitième siècle. Premièrement, en voyant la société précipitée de plus haut, on comprend l'inexplicable impétuosité de sa chute; en second lieu, paraissent dans leur vrai jour et la victoire aisée des philosophes et l'attitude passive du clergé. Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Diderot, entrent, la tête haute, dans une place livrée d'avance; ils n'ont pas besoin de combattre; ils marchent sur des cendres. Tout ce qu'ils se donnent la peine de toucher se renverse de soi-même; voilà pourquoi la plus étonnante destruction s'accomplit sans que l'on entende aucun cri de douleur. A voir le peu de pitié des vainqueurs, vous sentez qu'ils ne tuent que des morts; les coups mêmes le plus souvent sont légers, comme si l'on ne frappait que des ombres; à la bulle *Unigenitus* répondent les *Lettres Persanes*. Une ardente joie s'empare de tout ce siècle, en voyant combien son triomphe est facile.

D'autre part, le clergé qui s'est dépouillé de l'Évangile ne sait plus où se retrancher, il cède sur tous les points, sans défense. A peine quelques points d'érudition obscurément contestés à Voltaire; mais, au reste, plus de souffle, plus de larmes, plus d'entrailles. Quand, au milieu des rires, le vinaigre et le fiel sont de tous côtés offerts à l'Église, c'est alors, ce semble, que devraient être poussés de nouveau les trois cris du Golgotha : *Mon père, pourquoi m'abandonnez-vous?* Au contraire, pas un accent

d'angoisse profonde ne s'échappe alors de la conscience du monde chrétien. Les pierres des cathédrales ne crient pas; tous les yeux restent secs; je ne vois ni femmes éplorées ni disciples éperdus au pied du Calvaire du dix-huitième siècle. Pourquoi cela ? Ne le devinez-vous pas ?

C'est que cette prétendue Passion de l'esprit chrétien au dix-huitième siècle n'est plus alors que la Passion d'un simulacre. L'Église a dépouillé la croix de son esprit; personne ne se passionne plus ni ne gémit sur la terre pour un bois mort. L'ordre du clergé a voulu se substituer, dans les ténèbres, au Dieu de l'Évangile; et il a cru un moment que le monde serait dupe de ce masque. Il s'est assis sur un Golgotha d'argent et d'or; il a tendu ses deux bras au plaisir, à l'avarice; par cette imitation, après avoir rejeté l'Évangile, il a cru que la terre le prendrait pour le *Crucifié*.

Mais il n'en a pas été ainsi. La lumière est venue avec le jour, toute la terre a surpris la fraude. Le dix-huitième siècle, avec ses railleries, a passé tout entier, peuple et noblesse, écrivains et artisans, au pied de ce masque du Christ; il a dit de mille manières, en riant, au prêtre qui voulait se faire passer pour Dieu : « Je te salue, roi des Juifs ! » Et le prêtre a été si interdit, qu'il n'a pas même trouvé dans son cœur un soupir pour se plaindre que l'usurpation ait été découverte. Il s'est tu. La terre, loin de se fendre, a tressailli d'aise, parce qu'au moment où se jouait cette feinte Passion l'esprit du Christ vivant était ailleurs; le masque était ôté, la vérité restait.

Au milieu de ces ruines, l'homme montrait[1] une radieuse allégresse; il sentait, au fond du cœur, que pour refaire un monde le Dieu vivant demeurait avec lui.

[1] Voyez l'*Ultramontanisme*, sur la philosophie du dix-huitième siècle, p. 171.

TREIZIÈME LEÇON

L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE ET LA CONVENTION.

La Révolution représentée par le catholicisme comme un enfer. — Poëmes de Monti. — Difficulté particulière à la France. — Une révolution politique et sociale sans une révolution religieuse. — Tentative vaine de la Constituante de concilier la démocratie et le catholicisme. — Alliance naturelle, l'Église et la Vendée. — Comment le tempérament du catholicisme reparaît sous les formes révolutionnaires. — Le culte de l'*Être suprême*, une bulle de la Convention. — La Terreur. — Les armes de l'Église du moyen âge retournées contre elle. — Infaillibilité que s'attribue la Convention. — Spiritualisme de la Révolution : Fichte et Saint-Just. — Un peuple fait son testament. — Réponse de l'Église à la Convention : M. de Maistre.

Le jour où le drapeau de la Révolution est arboré à Rome, l'envoyé de France Basseville est massacré par le peuple à la porte de l'ambassade. Un grand poëte italien s'empare de cet événement pour consacrer la première impression que l'Europe méridionale et catholique reçoit de la Révolution française. Monti compose, au point de vue de Rome, l'épopée de la Constituante et de la Convention; il imagine que l'âme de Basseville, arrachée de son corps [1], est condamnée à flotter à la surface de la France, dans les limbes de la Révolution, comme dans le vestibule de l'enfer. Un ange de vengeance, qui part du Vatican, l'accompagne; ces deux esprits, battus par la tempête, se montrent du doigt avec terreur l'horizon de

[1] *Basvilliana*, 1794.

la France. Ils le traversent; de cercles en cercles, ils arrivent à Paris [1], la *cité dolente*, la *sentine* du monde. Sur les nues, ils rencontrent l'âme sanglante de Louis XVI qui monte au ciel, en même temps que les légions d'archanges en descendent et se précipitent sur la ville condamnée.

La Révolution française apparaît ainsi à travers le lac de sang de la *Comédie divine;* et, depuis Dante, on n'avait plus entendu en Italie cette langue des spectres. Ce qui manque à la sincérité de cet enfer terrestre est la pensée du christianisme. Au lieu des personnages et des réalités de la foi, ce ne sont qu'abstractions [2]. Les Pleurs, les Soucis, la Discorde, la Folie, gardent les portes. On se demande comment le poëte, qui veut châtier la France de son impiété, ne lui oppose qu'une mythologie alexandrine. Il prétend frapper au nom de toute l'humanité chrétienne; il ne trouve pour cela dans son cœur que les verges du paganisme. Au lieu du Christ juge, je vois le Jupiter d'Homère; pour venger la foi, rien ne manque à Monti que d'être croyant. Le sentiment vrai qui surnage, qu'aucun système n'a pu fausser, et qui est l'âme de ces poëmes, c'est la Terreur. Quand, au nom de Robespierre, les chevelures [3] des esprits immortels se hérissent et frémissent dans la tempête, l'auteur disparaît; vous res-

[1] Le cardinal Pacca, dans ses Mémoires (1813), jette un cri tout semblable à la vue de Paris : « A peine vis-je paraître cette ville immense, que je sentis en moi une espèce de frisson et d'horreur, » etc.

[2] Sul primo entrar della città dolente
Stanno il Pianto, le Cure e la Follia, etc.
(*Basvilliana*, c. II.)

[3] Un Robespiero!
Tacque; e al nome crudel su l'auree teste
Si sollevar le chiome agl' immortali
Frementi in suon di nembi e di tempeste.
(*Mascheroniana*, c. III.)

pirez l'épouvante de l'Église. Dans ce poëme du passé, le catholicisme inscrit au seuil de la Révolution française l'inscription de l'Enfer.

Après qu'un demi-siècle a été donné au monde pour se remettre de cette terreur, si nous refaisons le voyage de ces esprits déchaînés par Monti, si nous nous élevons comme eux à cette hauteur d'où tout s'entrevoit en même temps, si nous voulons non pas apporter une étincelle à l'incendie, mais converser avec l'âme même de cette Révolution, voici un des premiers principes que j'aperçois, et qui commence déjà pour moi à jeter la lumière dans ce chaos. Seule des nations modernes, la France a fait une révolution politique et sociale avant d'avoir consommé sa révolution religieuse. Suivez un moment cette idée ; vous en verrez sortir, tout ensemble, ce qu'il y a d'original et de monstrueux, de gigantesque et d implacable dans cette histoire. Une société qui veut d'abord accorder l'Église et l'État, en les réformant l'un et l'autre, puis qui, après y avoir renoncé, les brise l'un par l'autre ; au milieu de cela, des hommes qui ne sont pas croyants, et qui conservent le tempérament de leur croyance, extrêmes dans le soupçon et l'intolérance politique, comme on l'était autrefois dans l'intolérance religieuse ; le christianisme et le catholicisme bannis en apparence, et demeurant au fond de toutes choses, l'un par l'esprit de fraternité et d'égalité, l'autre par le principe d'unité et de centralisation ; c'est-à-dire l'essence même de la religion antique se réalisant dans le monde, au moment où le monde en renverse la forme, telle est l'épopée que Monti n'a pas aperçue.

Une joie profonde m'anime quand je vois tous les principes que j'ai établis dans le passé éclater dans les actes les plus spontanés de la Constituante. Il ne faut pas croire qu'elle vienne, tête haute, jeter un défi à l'ancienne Église.

Rien n'est moins conforme à la nature de cette assemblée. Elle est elle-même trop croyante pour traiter légèrement la foi du passé : de plus, elle ne semble pas pressentir quelle difficulté inextricable viendra de ce côté. Depuis que ces hommes sont réunis, que la parole publique a jailli au milieu d'eux, ils semblent convaincus que l'âme qu'ils apportent dans le monde va retremper en un jour la vieille Église; loin de la craindre, ils pensent s'y appuyer. L enthousiasme donne à Mirabeau l'accent religieux ; n'est-ce pas lui qui tout d'abord, dans un discours écrit et médité, trace l'avenir de la Révolution par ces paroles sacramentelles qui pèsent autant qu'un monde : « La France apprendra aux nations que l'Évangile et la liberté sont les bases inséparables de la vraie législation et le fondement éternel de l'état le plus parfait du genre humain. »

D'ailleurs, on est si loin d'affecter l'orgueil de la victoire sur le catholicisme, que le protestant Rabaut Saint-Étienne ne veut prendre dans l'assemblée que l'*attitude d'un suppliant*. Depuis le serment du Jeu de Paume et la réunion des ordres dans la séance de l'église Saint-Louis, la philosophie devient avant tout religieuse. Près d'enfanter un monde nouveau, elle répète à la tribune le verset d'allégresse de Marie qui sent tressaillir le Dieu : « *Il a élevé* les *humbles* et *détrôné* les *puissants*[1]. »

On semble persuadé que la réconciliation avec le clergé va se consommer. Au milieu de cette effusion, un seul mot ramène chacun à sa situation réelle. Après un discours du philosophe Garat, l'évêque de Nancy demande, par parenthèse, que la religion catholique, apostolique et romaine soit déclarée la religion de l'État. L'Assemblée se réveille en sursaut. Lier la Révolution naissante

[1] Discours de M. Lameth.

des entraves du catholicisme, affranchir la France, et lui mettre, au préalable, un bandeau sur les yeux, ces conséquences étaient contenues dans ce peu de mots. Cependant il s'en faut qu'ils aient été repoussés avec éclat. Soit imprévoyance, soit crainte de se brouiller sitôt, la Révolution, ce jour-là, n'évite que par un stratagème de se lier les mains. Elle voit le piége, elle feint de ne pas le reconnaître. On n'ose pas encore avouer qu'on est libre. Audacieuse devant la royauté, l'Assemblée Constituante hésite devant le catholicisme ; elle est affranchie au fond du cœur ; elle n'en fait pas l'aveu. A la fin elle trouve une issue, et cette issue est une défaite. On ne se liera pas au catholicisme par cette raison subtile, qu'en ne le nommant pas on l'honore davantage. Seule équivoque à laquelle se soit résignée cette assemblée !

Le clergé demande une soumission plus explicite. Alors Mirabeau se lève ; il s'approche de la fenêtre de la terrasse des Feuillants, et il montre du doigt le *palais d'où est parti le signal de la Saint-Barthélemi*. Tout le monde se tait ; chacun sent que la France, en ce moment, vient de faire un grand pas.

Il est certain que les constituants trouvaient devant eux une difficulté particulière à la France. Tout inclinait de soi-même à la démocratie et à la liberté ; nul obstacle ne résistait. La royauté s'effaçait si vite, que Mirabeau songeait déjà à la défendre ; et voilà qu'au milieu de cette société réparée continue de se dresser l'idéal immuable du pouvoir absolu sous la figure de l'Église catholique. Fallait-il laisser cette contradiction de la liberté dans les faits et de la servitude dans la loi des lois ? Que devenaient alors les vastes projets de régénération de tous les peuples par un seul ? Il fallait absolument mettre d'accord la religion nationale et la Révolution ; et, pour cela, entraîner la pre-

mière dans le mouvement et le progrès de la seconde. La société laïque se sentait un surcroît de vie morale ; elle crut pouvoir en prêter à l'Église. La ramener à la liberté perdue, lui rendre les formes de l'élection , la renouveler dans l'âme et l'émotion d'un grand peuple, la retremper dans ses origines, la sauver après avoir été sauvée par elle, n'était-ce pas un bienfait qui devait compenser la perte des biens matériels ? De sa grande voix , l'Assemblée appelle à la résurrection la glèbe du bas clergé. On invoque la croix de bois à la place de la croix d'or. Cette nouvelle constitution civile du clergé, qu'était-ce en soi, sinon la démocratie transportée dans l'Église ? La France de la Révolution offrait ainsi l'alliance au catholicisme, à condition qu'il se laissât pénétrer par un souffle vivant. Il paraissait beau d'associer l'essor de l'Eglise primitive et l'essor d'une nation rajeunie , la première ère chrétienne et la nouvelle, le principe et le but.

Mais on sait ce qui arriva. Liberté, élection des prêtres rendue au peuple, tout ce christianisme démocratique ne sembla qu'hérésie. La Révolution française s'était trompée en croyant qu'elle réchaufferait de sa vie les sépulcres ; son alliance est rejetée ; pour prix de ses rêves, l'Assemblée constituante est anathème.

Il est décidé, à Rome, que le projet d'accorder la Religion et la Révolution est impossible ou impie, que la vieille servitude est la seule orthodoxe. Tandis que la France va de plus en plus en se démocratisant, son Église tend de plus en plus à la forme contraire ; en sorte que chaque jour les sépare davantage; quoi qu'elles fassent l'une et l'autre, la scission a commencé.

Alors on vit l'Église ne faire qu'un même corps avec la noblesse, voter avec elle, dans le principe de l'inégalité, c'est-à-dire tous les rapports renversés : l'abbé

Maury, l'orateur du clergé, plaidant contre les apôtres pour l'esprit païen de l'aristocratie, et le marquis de La Fayette pour la fraternité de l'Evangile. Dès les premiers pas, le catholicisme refuse le traité d'alliance que lui offre la Révolution; il veut la guerre, il la fait; la paix serait pour lui l'apostasie.

Dès ce commencement aussi, la différence entre la Révolution d'Angleterre et celle de France éclate tout entière. La première s'appuie sur l'Eglise nationale; presbytériens, indépendants, puritains, niveleurs, tous les partis ont la Réforme pour alliée; ils se fondent sur une base connue. En France, la Constituante veut de même former un contrat avec la Religion établie; mais cette religion la repousse aussitôt, non par la malice des individus, mais par l'incompatibilité des principes. Constituants, Girondins, Montagnards, se succèdent; l'inimitié réciproque entre l'ancien pouvoir spirituel et le nouveau ne fait qu'augmenter.

Parmi tant de factions démocratiques je n'en vois pas une qui songe seulement qu'autrefois il s'est trouvé des prêcheurs catholiques pour afficher, dans la Ligue, des maximes populaires. La grandeur de ce temps fait que les amis comme les ennemis de la Révolution rentrent les uns et les autres dans le vrai. A cette lumière de la passion sincère, il n'y a point de place pour la mésalliance religieuse et politique; chacun se précipite vers son drapeau, la France vers la liberté, son Église vers le pouvoir absolu. Dans ce duel acharné, c'est l'honneur des uns et des autres, de se combattre à ciel ouvert; le catholicisme ne fait pas le démocrate, l'État ne fait pas le catholique. On se hait, on se déchire, on se frappe de l'épée; on ne se donne pas le baiser de Judas. Le jésuitisme disparaît pour un moment de la terre.

Ce qui résultait inévitablement de la nature des choses

était l'alliance de l'Église et de la Vendée. Pourquoi la France s'honore-t-elle de cet héroïsme qui a manqué la faire périr? parce qu'au fond de cette guerre civile il y a une éclatante sincérité, que chacun est sous sa vraie bannière, que c'est là un combat de principes, non de personnes et de hasard. Il fallait, d'ailleurs, que cette guerre fût vidée en France. La vieille Église et la vieille Royauté devaient se retrouver et se liguer ensemble. La *politique sacrée* de Bossuet et la politique du droit nouveau devaient s'entre-choquer un jour sur un champ de bataille français, entre des Français, afin que, soutenues héroïquement de part et d'autre, et le courage, le sang, le cœur, l'âme étant les mêmes des deux côtés, Dieu seul pût décider, à la fin, quelle cause était désormais la sienne.

Pour que personne ne puisse s'y méprendre, l'armée de la Vendée s'appelle l'armée *catholique* et *royale*. Ainsi, comme cela était inévitable, le catholicisme, bannière en tête, conduit la noblesse à l'assaut de la Révolution; tout le passé, éveillé en sursaut, sonne le tocsin. Cette guerre de Vendée est en soi une guerre entre deux Religions; et la vérité est que la France nouvelle ne peut rien ou presque rien contre l'ancien catholicisme tant qu'elle lui emprunte ses vieilles armes, son intolérance, la puissance de maudire, le bûcher changé en échafaud. Les sillons de la Vendée font germer des héros comme le blé. Il faut, pour en finir, que cette grande figure de Hoche paraisse, noble comme les rois chevelus, intrépide comme les chevaliers, plus clément que les croisés, plus humain que les prêtres, plus chrétien en soi que le catholicisme du moyen âge. Voilà le missionnaire qui va clore par la clémence la guerre religieuse; il montre à la Vendée quelque chose de plus grand que ce qu'elle adorait; il ne la détruit pas, il la convertit à la France nouvelle.

Si la Constituante a offert la paix, la Législative accepte la guerre. Chez les Girondins, toute espérance est tombée de se ménager le concours de l'Église. Il ne reste plus que le désir de ne pas offenser trop ouvertement la liberté promise aux cultes. Au bruit des insurrections de la Vendée, l'Assemblée délibère deux mois ; elle est irritée, elle menace ; il ne reste plus qu'un fil à rompre. Le fond du discours de tous les orateurs girondins est le même ; est-ce donc aux prêtres de nier l'Évangile civil ? Ne reconnaissent-ils plus l'esprit des Écritures transporté dans la loi ? Comment ! d'accord avec le Nouveau Testament, la Déclaration des droits établit l'égalité, la fraternité, c'est-à-dire la volonté de Dieu s'inscrit sur la terre ; et ce sont eux qui protestent ! On les délivre, et ils s'insurgent ! La conclusion de ces discours est le décret par lequel les prêtres réfractaires sont contraints de prêter serment à la constitution de l'État. Pour la première fois, le roi hésite à sanctionner un décret de l'Assemblée ; tant que rien n'est changé dans la vieille Église, le retour vers le passé lui semble encore possible. On insiste ; il refuse. Cette question religieuse fait sortir de terre l'insurrection du 20 juin, qui apprend au peuple le chemin de l'intérieur des Tuileries. Après cela, il ne faut plus qu'une journée pareille pour effacer la monarchie ! Entre le peuple et le roi, l'Église du passé s'est levée ; elle les sépare pour toujours l'un et l'autre. Depuis que Louis XVI identifie sa cause avec le système de l'ancien clergé, on sent qu'aucune puissance humaine ne peut le sauver. Il s'enferme dans le passé ; sa prison commence.

Tant que la famine physique avait seule crié sur le chemin de Versailles, la réconciliation avec le peuple avait été possible ; les femmes étaient allées chercher dans son palais le *boulanger* royal. Mais, dans cette journée du 20 juin, le peuple ne demande plus le pain du corps ; il

est affamé d'une idée; il demande, en aveugle, le pain nouveau de l'Esprit; et, comme le roi, ce jour-là, ne peut plus lui donner cet élément de l'avenir, l'inimitié se déclare. La famine de l'âme devient fureur; on prend pour un refus ce qui est une impossibilité. Une autre époque commence; la Convention succède à la Législative.

Une chose étonnante est de voir, par un dernier effort, le Conseil exécutif écrire à Rome pour démontrer au Saint-Siége[1] l'identité du christianisme et de la Révolution française. Que pouvait penser la papauté en entendant la théologie de la Convention? qu'y avait-il de commun entre deux pouvoirs dont l'un ne reconnaissait l'esprit que là où étaient les formes, et dont l'autre, en brisant toutes les formes, prétendait ainsi retrouver et mettre à nu l'âme même de la chrétienté? S'obstiner à vanter son alliance avec le dieu de l'Évangile, au moment où l'on fermait les portes de l'Église du moyen âge, parut à Rome le renversement de l'esprit humain. Tout ce qu'elle put faire fut d'admettre que la Révolution était une seconde descente de Jésus-Christ dans les Enfers; disparu de la terre, il était allé passer les trois jours de ténèbres dans le royaume de la mort. On sentait la terre trembler; c'était, sans doute, l'effort et le tressaillement du Dieu pour s'arracher à l'esclavage de la nuit.

De son côté, la Convention tient à garder sa parole. Au milieu de la terreur, elle consacre encore une fois, par un décret, chose illusoire! la liberté des cultes; elle essaye de faire surnager le principe, en dépit des cruautés qui la démentent. Elle veut même se faire présider un moment par un évêque, dans son costume ecclésiastique. Un jour, des

[1] « Les principes évangéliques qui respirent la plus pure démocratie, l'égalité la plus parfaite... » (*Lettre du Conseil exécutif à Rome*. 1793.)

prêtres, cédant à la peur, viennent en pompe remettre à sa barre le crucifix. Dégoûtée de cette apostasie, elle condamne le lendemain ces hommes à mort pour les punir d'avoir eu peur de la mort. En face de ces renégats, dans le moment le plus terrible, l'abbé Grégoire, à la tribune de la Convention, fait ouvertement sa profession de foi catholique; il n'y eut pas de plus grand courage que celui-là, dans une époque qui en montra de toutes les sortes. La Convention laisse tomber sa colère devant ce défi d'un chrétien; Rome conserve sa rancune contre celui qui avait voulu être martyr; l'abbé Grégoire, épargné par les clubs, qu'il défie, reste anathématisé par l'Église, qu'il relève.

Quand, après toutes ces tentatives, il est bien décidé que le divorce est prononcé entre le catholicisme et la Révolution, on découvre avec étonnement que ce peuple, que l'on disait sceptique, ne peut se passer une heure d'un culte national; déjà il travaille à s'en former un autre. A peine les églises sont fermées, les esprits se tourmentent; ils cherchent d'autres rites.

Représentez-vous, au soleil levant, sur les ruines de la Bastille, entouré d un peuple innombrable, le président de la Convention, buvant à la coupe antique de l'égalité, et faisant passer cette coupe aux lèvres des représentants des quatre-vingt-sept départements! Qu'est-ce que cette gigantesque communion, où se mêle, au bruit des canons, échos de Fleurus et de Mayence, le souvenir de Sparte et de Nazareth? Appelez cela égarement, vertige d'enthousiasme; mais ne croyez pas qu'il n'y ait pas eu, un moment, une étincelle de foi dans le frémissement de cette foule, qui, son Église écroulée, croit pouvoir, d'un seul souffle, en rebâtir une autre, et faire éclore, d'un seul battement de son cœur, un verbe, un dieu nouveau!

L'égarement a été de prétendre refaire un autre catholi-

cisme, avec ses images, ses pompes extérieures, ses signes. On a cru que, dans un miracle d'enthousiasme, on pourrait inventer, en une heure, cet amas de rites et de cérémonies que la vieille Église a mis dix-huit cents ans à composer. Le malheur est qu'au moment où l'on pensait être le plus révolutionnaire on retombait dans l'ombre de l'Église que l'on venait de répudier. Ces abstractions mises à la place des saints, ces saisons, ces vertus, à la place des fêtes ecclésiastiques, n'était-ce pas une imitation constante du catholicisme? Même désir de frapper les sens, même foi aux images, aux surfaces.

La Convention a repoussé tant qu'elle l'a pu le culte de la Raison, inauguré par la Commune; comprenant tout d'abord que cette mythologie vivante n'était qu'une dégénération de la mythologie muette du moyen âge. Sa pensée, il faut l'avouer, était plus haute; et pourtant, dans la conception du culte de l'Être Suprême, que peut-on voir, sinon une Assemblée qui, croyant faire un pas de Titan vers l'avenir, retombe, au contraire, dans les liens et le moule de la société qu'elle a détruite?

Où est, en effet, le point qui blesse en cette affaire? le voici : l'idée de l'Être Suprême et de l'immortalité de l'âme, toute vraie qu'elle est, relève de la conscience de chacun; en se substituant à cette autorité, en décrétant par une loi à sa barre le monde intérieur, la Convention usurpe un pouvoir qu'elle n'a pas; elle remonte à l'époque des Conciles, comme si cette époque n'était pas finie; elle refait une religion d'État. Robespierre n'est plus seulement un dictateur; il devient pape. Le décret est une bulle. Ce qui revient à dire que si les choses continuent ainsi, la figure du catholicisme a changé, mais son esprit demeure. On lira demain au fond de l'âme; l'État fouillera dans les cœurs. Déjà, pourquoi le parti de Danton est-il envoyé à

l'échafaud, si ce n'est parce qu'on lui reproche de manquer de croyance? Être épicurien devient un crime d'hérésie.

Un peuple a bien pu, pressé par l'enthousiasme et la terreur, donner son sang, sa vie; mais ici, le Comité de Salut Public demande davantage, l'abandon du sentiment intime, du secret entre l'homme et Dieu, du ciel intérieur. Cette portion de l'individu qui échappe à tous les yeux est, depuis trois siècles, affranchie du pape; la rendra-t-on à Robespierre? Non. Ce roi de la terreur est moralement découronné le jour où il devient le pontife d'une religion d'État. Sa sanglante auréole pâlit; il a demandé ce que les hommes modernes ne peuvent livrer. L'échafaud le reçoit à son tour, encore paré du costume de la fête de l'Être Suprême; et les plus grandes crises de la Révolution française sont, jusqu'à ce moment, tout ensemble, religieuses et politiques.

Vous entrevoyez ainsi le mystère de la Terreur. Il y a dans ces années un prodige que l'on ne retrouvera nulle part : d'un côté un idéal suprême de félicité et de justice, un âge d'or écrit sur le seuil; de l'autre, pour le mettre en pratique, une implacable Némésis. Vous diriez que pour faire entrer ses idées dans le monde le dix-huitième siècle se sert du bras du seizième siècle. Deux époques coexistent, monstrueusement unies; la logique sentimentale de Rousseau prend pour instrument la hache de la Saint-Barthélemi.

Nées du protestantisme, la révolution d'Angleterre et celle des États-Unis n'ont rien enfanté de semblable, par la raison que la France a été obligée de partir du catholicisme, c'est-à-dire du fond du moyen âge, pour s'élancer d'un bond dans la vie nouvelle. Son éducation non interrompue d'intolérance ne s'est pas effacée en un mo-

ment. A mesure que la Révolution est descendue dans les masses, elle y a trouvé ce génie exclusif qui y avait été déposé sans intervalles depuis des siècles. Le catholicisme les avait retenues dans le moyen âge ; avec la violence du moyen âge, elles se sont précipitées par delà l'avenir. Cette justice terrible qui vient d'en haut a voulu alors que l'intolérance du passé fût expiée par une autre intolérance, les dragonnades des Cévennes par les dragonnades des Marseillais, le bûcher par la guillotine, la Saint-Barthélemi par le 2 septembre. La philosophie, qui n'est pas encore dans les mœurs, prend pour se défendre les armes toutes fourbies qu'elle rencontre; dès le premier émoi, le peuple va chercher dans les arsenaux les piques et les fureurs de la Ligue[1].

L'esprit d'examen, de discussion, n'ayant pas été enraciné par une révolution religieuse, il s'ensuit que le moindre dissentiment passe pour un schisme inexpiable. On voit les assemblées s'ériger en conciles; chaque parti s'attribue souverainement l'orthodoxie politique, hors de laquelle il n'y a point de salut. Peu à peu, l'Eglise politique devient aussi soupçonneuse que l'a été autrefois l'Église religieuse. Où est le pape plus intolérant que Saint-Just? Ses *censeurs*, qui, partout présents, doivent lire jusque dans le fond des âmes, ne ressemblent-ils pas beaucoup à une ombre de l'Inquisition? De plus en plus, l'orthodoxie politique se resserre ; la guerre de Voltaire et de Rousseau reparaît dans les clubs ; elle partage Danton et Robespierre. Comme chacun est convaincu que l'infaillibilité est toute d'un côté, l'égarement de l'autre, il ne reste qu'à s'interdire mutuellement dans la même

[1] « Nous ferons usage et de la tactique européenne et des *moyens spontanés de la rébellion catholique*. » (Discours à la Société des Jacobins. Anacharsis Clootz, 1793.)

cause; l'anathème est la mort. Pour composer la loi des suspects, Merlin de Douai déclare qu'il n'a besoin que de transcrire l'ordonnance jésuitique des dragonnades, en un mot, dans la France catholique éveillée sans préparation à la liberté, vous voyez la Révolution conserver d'abord, en partie, le tempérament exclusif de l'Église qu'elle remplace.

Mais, d'autre part, il s'en faut que tout soit mal dans cet héritage, puisque enfin il n'est pas dans le catholicisme une seule grande qualité qui ne passe toute vivante dans l'âme de la Révolution. D'où vient chez elle cette tendance à l'universalité, si ce n'est qu'elle veut réaliser ce que l'Église nationale s'était contentée de promettre? D'où vient cet instinct de prosélytisme qui l'emporte dès le premier moment de la Constituante? N'y a-t-il pas dans le cri de la *Marseillaise* un écho du *Dieu le veut* des croisades? Si la Convention s'arroge l'autorité spirituelle du Vatican, elle fait de Paris la Rome nouvelle; en sorte qu'en accablant le catholicisme elle trouve moyen de lui enlever son génie absolu.

Les habitants des îles Sandwich croient que la force d'un ennemi passe dans celui qui le renverse; c'est ainsi que la force du catholicisme, unité, centralisation, entre au cœur de la Révolution française. Pour mieux en triompher, elle le remplace.

En vertu du même principe d'infaillibilité et de toute-puissance, la Convention décrète que telle ville sera prise, qu'une victoire sera gagnée tel jour. Dumouriez, qui ne sent pas de quel principe elle part, s'écrie : *La Convention se croit capable de tout, parce qu'elle ne connaît rien.* Il ne voit pas que, dans sa grandeur, elle sent un Dieu de colère s'agiter dans son sein. Ce qu'elle veut, il faut qu'elle impose à l'univers; elle vit de miracles. Danton com-

manderait au besoin, comme Josué, au soleil de s'arrêter. Voilà encore pourquoi le culte de la Raison et celui de la Nature ne représentent pas la Convention; elle s'élève, dans sa foi, également au-dessus de la nature et de la raison, qu'elle déconcerte. Elle demande à ses généraux des prodiges. Convaincue qu'elle leur communique la force d'en produire, tout ce que les autres appellent impossibilité, elle l'appelle trahison.

Un camp de quarante mille hommes se révolte; il va marcher sur Paris. La Convention choisit pour le réduire un de ses membres, Levasseur, qui jamais n'a touché un sabre; profondément obscur, sans dehors, sans maintien, cet homme se récrie sur son impuissance. Elle s'obstine sur son choix. Il part : avant qu'il ait dit un mot, d'un seul regard il a dompté ces quarante mille furieux qui tombent à ses pieds. Le *hors la loi* produit sur les masses la même terreur que l'interdit de Grégoire VII au moyen âge. Rien de semblable ne s'était vu depuis les bulles du onzième siècle.

Mais, si la Révolution française conserve ainsi dans la Terreur le tempérament du catholicisme, d'autre part, elle est incontestablement plus idéaliste qu'il ne l'a été jamais; car son génie est de supprimer le temps. Elle ne remet rien au lendemain, à l'action des années; elle ne se donne pas même les sept jours pour faire un monde. Avec l'impétuosité foudroyante que nous avons reconnue dans l'islamisme, à peine un idéal s'est-il formé dans la tête colossale de la Convention, qu'elle prétend le réaliser incontinent.

Je ne m'étonne pas que le métaphysicien le plus spiritualiste de l'Allemagne, Fichte, ait écrit deux volumes pour montrer que le Comité de Salut Public lui a enlevé son système. Si l'idée pure survit, au besoin elle repeu-

plera la terre; c'est là le fond de la politique de Saint-Just; c'est aussi toute la métaphysique de Fichte.

Dans l'antiquité biblique, lorsque l'esprit d'extermination marque d'un signe la porte des condamnés, il se fait un silence de peur; le souffle et la pensée s'arrêtent. Au contraire, la grandeur de la France est de continuer de penser, de créer, d'inventer sur les marches de l'échafaud, et même de faire tout cela avec une force que semble redoubler la vue de l'éternité. La mort pèse également sur tout le monde. « Si Brutus ne tue pas les autres, Brutus se tuera, dit Saint-Just. — Vous n'avez encore vu que les roses, » ajoute Danton; et, sur cela, un grand peuple fait tout entier son testament. Chacun, comme s'il n'avait plus qu'un jour, se hâte de concentrer sa vie dans un point brillant et indestructible, le député dans un rapport, le volontaire dans une action d'éclat, le général dans une victoire, le chimiste, le naturaliste dans une découverte. André Chénier, Hoche, Geoffroy Saint-Hilaire, tous ces hommes, jeunes d'âge, ont mûri dans la mort; leur première strophe, leur première victoire, leur première découverte, ont déjà l'empreinte et le poids d'une longue vie remplie.

Dans la prison du Luxembourg, on remarquait que Danton, au milieu de son indifférence pour l'échafaud, donnait à ses paroles un relief qui pût les faire durer et passer de bouche en bouche. La même chose arrivait à la France révolutionnaire; condamnée par le reste du monde, elle travaillait à laisser en chaque chose un souvenir immortel; ou plutôt elle avait, au fond, la certitude de vaincre et de détruire l'aiguillon de la mort.

Parmi tant de choses extraordinaires, la plus étonnante sans doute est de voir un peuple assiégé qui, après avoir perdu la moitié de son territoire, ne gardant l'autre que

par miracle, et ne s'étant laissé de retraite que dans la mort, enfante mille projets pour l'humanité, délibère sur des théories encyclopédiques d'éducation, d'administration, de science, les poids et mesures, le calendrier, comme s'il était retiré dans l'immuable paix. Archimède, au milieu du siége de Syracuse, ne choisissait pas pour méditer le champ de bataille.

Bossuet a montré l'histoire de tous les peuples de l'antiquité gravitant par degré vers un seul point, et aboutissant, enfin, à la croix du Golgotha. On pourrait tout aussi bien établir que toute l'histoire moderne, d'âge en âge, tend à la consommation de la Révolution française. Elle hérite de ce qui l'a précédée; l'esprit de tous les peuples est renfermé dans ce panthéon vivant. Rousseau, qui en est le législateur, y verse l'âme du protestantisme; en sorte que le germe de chaque révolution précédente y est représenté : la réforme par la souveraineté du peuple, le catholicisme par l'unité, la philosophie par l'abstraction et l'âme qu'elle mêle à tout. Sans qu'il puisse s'en rendre compte, le volontaire qui marche à la frontière sait qu'il est chargé non pas seulement du salut de sa chaumière, ou de sa ville, ou de son peuple, mais du salut du monde. Ce qui reste de vivace dans toutes les croyances et les églises du genre humain se concentre dans sa croyance; il est nu, il a faim, il a soif, mais sa foi le nourrit et l'abreuve.

Le général Serrurier voit sa division mourante de faim; il vient de recevoir du pain; il va le distribuer; mais ce seront deux heures perdues; elles sont précieuses; il en avertit les troupes. « Partons sur-le-champ sans manger, » répond d'une voix la division; et ils arrivent à temps. Si, vingt-deux ans après, le maréchal Grouchy se fût rappelé que les Français peuvent ainsi se nourrir et se désaltérer

sans boire et sans manger[1], il ne se fût pas arrêté à Gembloux; il eût eu une avance de trois heures; Waterloo était une victoire.

A mesure que cette foi s'allume davantage, la vieille Église nationale la regarde de plus en plus comme la foi de l'Enfer. Les nouveaux croisés, Marceau, Hoche, Desaix, Joubert, passent devant elle, et elle ne les reconnaît pas. Cette unité, cette solidarité, ne lui disent rien; elle est frappée par une force surhumaine, et l'idée ne lui vient pas qu'elle expie le passé; où elle pourrait se renouveler, elle s'endurcit.

Par la contagion de la violence, le théologien M. de Maistre devient en idée le Robespierre du clergé. Il oppose, en théorie, un terrorisme de l'Eglise au terrorisme de la Convention. Son Dieu inexorable, assisté du bourreau[2], Christ d'un comité permanent de salut public, est l'idéal de 93, mais d'un 93 éternisé contre la Révolution. Au nom de l'Église, il admet du système de la Montagne la terreur, l'échafaud, dont il fait un *autel*, la terre *continuellement imbibée de sang*[3], tout, hormis la liberté, l'égalité, la fraternité promise. Dans cette théologie qui met véritablement la mort à l'ordre du jour, il reste au fond l'absolutisme de la Convention, sans l'espérance de l'affranchissement avant le dernier jour du globe, Robes-

[1] « Il était plus de six heures; les soldats faisaient leur soupe. Le maréchal Grouchy jugea qu'il serait temps le lendemain de suivre l'ennemi, qui se trouva ainsi avoir gagné trois heures sur lui. Cette funeste résolution est la cause principale de la perte de la bataille de Waterloo. » (Napoléon. *Campagne de* 1815, p. 93-96.)

[2] Les *Considérations sur la France* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

[3] « La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*.)

pierre sans Rousseau, le moyen sans le but. La
catholicisme est alors si grande contre la Révolu
pour la tuer au berceau on lui emprunte en idé
pres armes. On lui dispute son enfer, on ne r
son ciel.

QUATORZIÈME LEÇON

NAPOLÉON [1].

Napoléon dans le plan de l'histoire universelle; il marque l'alliance de la France et de l'esprit de l'Europe méridionale. — Influence de la Corse, de l'Italie, sur la destinée de Bonaparte. — Son éducation par l'Italie et l'Égypte. — Le Concordat, une fausse trêve. — Qui faisait les miracles sous le Consulat? — Le *Génie du christianisme*, une hérésie. — Le sacre. Napoléon se livre à l'idéal du catholicisme et du Midi. — Retour au passé; imitation de Charlemagne. - D'où vient la stérilité des institutions de l'Empire? — Comment la démocratie était représentée dans l'Empereur. — Caractère des proclamations. — La Sainte-Alliance; les invasions. — Waterloo.

Si l'Église s'appelle romaine et catholique, la Révolution peut, à bon droit, s'appeler française et universelle; car le peuple qui l'a faite n'est pas celui qui en profite le plus.

A mesure qu'elle se développe, chaque parti s'en forme un idéal où il veut l'enfermer; et le plan de la Providence se trouve toujours plus hardi que celui des partis. Vous diriez d'abord que la félicité serait le rêve de la Constituante, une France libre, sans ambition, sans conquête, modestement assise à ses foyers; mais dans cette prudence vous souhaiteriez plus d'audace. Quand la Montagne a fait peur au monde, que la frontière est sauvée,

[1] C'est ici le seul endroit où je voudrais quelques changements. Aujourd'hui je laisserais la légende; je m'en tiendrais à l'histoire.

que la fatigue se montre, il semble qu'il soit temps de se reposer, vers la fin de la Convention; la liberté est acquise; il ne reste qu'à en jouir chez soi. Les fêtes du Directoire commencent; mais aussitôt ce peuple entre dans un nouveau travail.

La Révolution avait promis de faire le tour du monde; elle prend un soldat, elle le met sur le pavois, et court frapper au seuil de tous les peuples. Cette marche de Capitale en Capitale devient la figure de son triomphe à venir à travers les siècles.

Pour entraîner l'univers, il ne suffisait pas de parler du haut d'une tribune, ni de montrer une tête du haut de l'échafaud. L'écho des paroles et la terreur même s'affaiblissaient par l'éloignement; il fallait faire toucher à l'Europe le monstre de plus près. De là, la nécessité de franchir la frontière, d'aller exciter, réveiller à leurs foyers ceux qui restaient endormis; la terre devait être ébranlée comme la France.

Ici se montre à nu le caractère universel de la Révolution; l'homme qu'elle adopte pour la conduire est étranger. Il sort de l'île à laquelle J. J. Rousseau prédisait de si éclatantes destinées. Par ses origines, Napoléon est Toscan; c'est-à-dire que la France se choisit son chef hors d'elle-même, dans le pays de Dante et de Michel-Ange, montrant ainsi clairement que sa cause est, comme elle avait promis de l'être, non pas celle d'une nation, d'une race, mais du globe. Les partis ont reproché à Napoléon d'être un étranger, un Corse; ils n'ont pas senti, dès le commencement, que c'est l'honneur de la France de n'avoir pas borné son cœur à ses foyers. Pour couronner la démocratie, elle appelle à soi l'homme le plus grand qu'elle aperçoive autour d'elle; peu importe qu'il ait un autre foyer, une autre langue, une autre origine; cette différence

même fait éclater le principe nouveau. On a commencé par ériger dans la Constitution les droits de l'*homme*; c'est l'*homme* que l'on cherche en Bonaparte, non pas le Frank ou le Gaulois. Rome a tiré son César de son sein, et son action a été toute romaine; la France a pris le sien dans un berceau lointain; son génie devient cosmopolite Elle élargit son foyer par l'adoption de l'Inconnu; et le grand cœur de la Révolution, tel qu'il s'est annoncé dans la Constituante, apparaît là tout entier. Il a détruit le droit d'aînesse, il a effacé les jalousies, les inégalités entre les frères; pour que personne n'en doute, l'enfant d'Ajaccio, le dernier fils de la famille française, qui hier ne lui appartenait pas, qui ne lui appartient aujourd'hui que par adoption, passera avant tous les aînés des vieilles provinces de France.

Dans le fait, Napoléon a la même famille que Christophe Colomb; il est l'homme du genre humain; il détache violemment le monde de l'ancien rivage. Sans savoir clairement où il touchera, croyant même à la fin aborder dans le passé, il conduit l'équipage vers un nouveau monde social.

Voyez comment l'alliance de la Révolution et de Napoléon s'accomplit dès le commencement : le secret de tout ce qui a suivi est dans ce berceau. Qu'est-ce que Napoléon dans l'ancien régime? un enfant, un Corse, qui ne voit rien au delà de son île. Passionné pour elle, il lui sacrifierait le reste du monde. Paoli, errant sur la montagne, est son héros. Dès les premiers jours de la Constituante, au contraire, un immense changement s'accomplit dans cet esprit. La France s'est annoncée, dévoilée à lui par un coup de tonnerre; la Révolution et la France lui apparaissent ensemble; la première lui révèle la seconde. L'enfant devient homme, le Corse Français,

l'insulaire cosmopolite, en un moment; c'est l'éclair sur le chemin de Damas. Du fond de son île, Napoléon découvre pour la première fois le monde, au bruit que fait la France; cette terre qui lui montre l'univers restera pour lui une terre de révélation, le continent des continents, ce qu'il appelle le *sol sacré*, le grand peuple.

D'autre part, quel est le jour où la France entend pour la première fois parler de lui? c'est le 13 vendémiaire. La Convention aux abois va périr avec ce qui reste de vivant et d'audacieux dans les esprits. Bonaparte la sauve; il fait alliance intime avec elle; mais, en la sauvant, il la détrône; car elle a montré par sa détresse que la terreur a usé la terreur. Il faut, si l'on ne veut s'arrêter et se contenir déjà, que la Révolution continue sous une autre forme; le temps n'est pas encore arrivé de s'asseoir. Le principe d'autorité qu'a possédé la Convention va devenir l'héritage de celui qui l'a défendu en vendémiaire; pour user en une fois ce fond absolu que le catholicisme de quinze siècles a déposé dans tout un peuple, la dictature d'une assemblée sera remplacée aisément par la dictature d'un seul; la liberté s'ajourne encore, l'égalité surgit déjà.

Cependant l'étoile n'apparaît que dans les campagnes d'Italie. Napoléon avoue qu'il ne l'a vue au ciel qu'après Arcole et Lodi. Comment alors ne se serait-il pas senti prédestiné? quelle que soit la rapidité de sa pensée, elle est déjà comme innée dans ceux qui doivent l'exécuter; les hommes et les choses devinent son commandement; en sorte que si le général a été de loin préparé pour de pareils soldats, d'autre part ces soldats ont été faits d'avance pour ce général. Dès la première journée, ils s'entendent sans se parler.

A la bataille de Castiglione, un soldat sort des rangs. « Général, voici ce qu'il faudrait faire. — Tais-toi, mal-

heureux ! » C'était précisément l'ordre que le général voulait donner.

Le lieu où il était envoyé devait lui paraître choisi par une faveur d'en haut; ce n'étaient pas ces contrées du Nord, où l'armée de Sambre-et-Meuse était contrainte d'hiverner une partie de l'année. Bonaparte apparaît d'abord sous son ciel, au milieu des peuples de sa race. Là, la nature ne l'arrête pas; il peut frapper hiver et été, sans relâche et seul, la renommée, pendant que l'armée du Rhin immobile dans les glaces s'étonne avec Desaix de ce miracle continu.

Enfin, dans un temps où la société tout entière se réglait sur l'antiquité romaine, ce fut une fortune incomparable, d'avoir à combattre dans le voisinage de Rome. Il semble que les victoires plus sonores arrivaient plus vite à l'immortalité, sur des champs de bataille classiques. Le souvenir des hommes de Plutarque vieillissait, en un jour, de mille années le jeune général; il apparaissait sur le fond de l'antiquité. Les victoires de la République française, sous le ciel de la République romaine, parlaient aux imaginations tout autrement que les autres. Dès le premier jour, Lodi, Arcole, Rivoli, se sont élevés devant les contemporains, sur un piédestal antique de marbre et de granit. J'ai vu, à la tête du pont d'Arcole, dans la solitude des marais, une petite pyramide qui reste debout; sur les faces sont sculptés des haches d'armes, des faisceaux de licteurs, des trophées antiques, des aigles romaines. Qui a passé là ? Est-ce Scipion ? est-ce César ?

L'expédition d'Égypte n'a pas seulement montré la Révolution française à l'Orient; elle a montré à Bonaparte ce qu'il enveloppait encore en lui-même, Napoléon. Comment un esprit semblable eût-il été en contact avec le

génie oriental, sans lui rien emprunter? Transporté loin du foyer d'une révolution, aux confins de l'Afrique et de l'Asie, il respire quelque chose de ce nouveau génie. Classiques en Italie, ses projets deviennent gigantesques en Égypte ; peu s'en faut qu'il ne parte pour l'Inde, par le même chemin qu'Alexandre. Il a déjà envoyé des officiers en Perse. Surtout son instinct de commandement achève de se déclarer dans cette terre d'obéissance. En se voyant aux sources des vieilles sociétés, il est impossible qu'il ne songe pas aux moyens de conserver les nouvelles; il lit constamment la Bible et le Coran; et, si Arcole lui a montré le capitaine, le Sinaï lui découvre le législateur. Dans le silence du désert, au berceau des institutions, il songe à refaire l'ordre social. L'Italie avait rendu à la France un général ; l'Orient lui envoie l'auteur du Code civil, du Concordat, un instituteur, un maître. Il revient; avec l'accent de l'Asie, il dit, au 18 brumaire : Croyez en moi; je suis le Dieu de la guerre !

En Orient, Napoléon avait vu tout un monde établi sur l'accord de la religion et des institutions civiles; sa première pensée, dès le Consulat, est de ramener la paix en réconciliant la Révolution et le Catholicisme. Il y eut cela de frappant dans ce retour, que la politique parut des deux côtés, et que l'entraînement ne se montra nulle part. La France reçoit ce baptême de Sicambre comme une nécessité, la papauté le donne dans la crainte de tout perdre. Des deux côtés, la lassitude morale tint lieu de l'espérance. La religion catholique ne s'attribuait qu'à demi ces conversions inattendues; elle en était presque aussi étonnée que sa nouvelle conquête Lorsqu'il survenait une difficulté sur le Concordat, avec le légat du pape, Napoléon disait : « Cardinal Caprara, avez-vous conservé le don des miracles? alors faites-en usage,

vous m'obligerez; sinon, laissez-moi faire. » Restauration sans enthousiasme, sans puissance, œuvre de prudence et de raison, que l'Église acceptait sans presque y concourir. La Révolution, s'arrêtant, faisait l'aveu qu'elle n'avait pu entraîner, d'un seul pas, son Église dans le chemin de l'avenir; le Catholicisme reconnaissait qu'il n'avait pu détruire la Révolution. Dès lors, chacun consentait à vivre à côté l'un de l'autre, sans plus chercher à se convertir. Le vivant se liait au mort. On voulait bien appeler cela la paix. Mais c'était une trêve sans persuasion, toute négative, sans triomphe, sans prodiges, sans vie morale, l'alliance de deux muets aux pieds du médiateur. Le Catholicisme et la Révolution venant ainsi à se paralyser complaisamment l'un l'autre, ceci explique le vide prodigieux qui se forme partout où n'est pas le Consul. Pour ne pas troubler cette fausse trêve, la France cesse de penser.

Ce prétendu partage du temporel et du spirituel n'avait, au fond, rien que d'apparent. « Les prêtres, disait Bonaparte, voudraient prendre l'âme et me jeter le cadavre; » mais c'est lui, au contraire, qui abandonne aux prêtres l'extérieur, le corps, les cérémonies, les rites; il se réserve, à lui, le feu sacré, le privilége divin de l'enthousiasme, le don de nourrir les âmes, de les aimanter d'un regard, c'est-à-dire ce qui fait les prodiges.

Dans ce partage réglé par le Concordat, d'une part voici des prêtres habiles, prudents, circonspects, les cardinaux Pacca, Caprara, Fesch, l'abbé Bernier, sachant temporiser, s'insinuer; ils reprennent peu à peu la puissance de l'habitude; ils rentrent, sans éclat, diplomatiquement, dans l'Église immuable. D'autre part, je vois un homme qui rappelle les légendes: d'un regard il console les pestiférés; à son approche, les blessés, les amputés,

marchent et vont au-devant de lui; quiconque touche ses vêtements court avec joie à une mort rapide; un mot de sa bouche communique un frémissement d'espérance à des multitudes. Dans ce partage, de quel côté est l'empire de l'âme, la puissance morale, spirituelle, le signe de Dieu? qui fait alors les miracles? est-ce l'Église du Concordat, ou le Consul de Marengo?

Un livre illustre dès le premier jour, le *Génie du Christianisme*, montrait dans la papauté une puissance rajeunie et réparée. M. de Chateaubriand avait tenté de renouveler l'extérieur du culte en empruntant les couleurs vierges des forêts d'Amérique; surtout il puisait dans les souvenirs et la détresse de l'émigration un sentiment de douleur qui purifiait l'Église. Il noyait dans ses larmes la grande Madeleine pécheresse du dix-huitième siècle; et, bien que cet ouvrage contînt l'anathème de la Révolution, du moins il laissait croire que le catholicisme avait appris quelque chose dans l'exil. Ce n'était pas la malédiction féodale de M. de Maistre ou de M. de Bonald, imposant le catholicisme comme une corvée à une terre conquise; c'était une supplication gémissante au seuil de la France.

La plainte est entendue; la France ouvre son cœur. Aussitôt, pour que la méprise ne dure pas longtemps, le livre qui a fait cette merveille est condamné par le pape. Rome était si bien accoutumée à prononcer des paroles éteintes, qu'à tout hasard le génie éloquent lui parut hérétique. On dit que l'Autriche, dans la crainte du bruit, ne permet pas à ses écrivains de la louer avec trop d'enthousiasme; l'Église en était arrivée justement à ce point. Le Premier Consul crut faire sa cour au Saint-Siége en envoyant M. de Chateaubriand à l'ambassade de Rome; il se trompait. L'homme qui avait le secret de la papauté, M. Cacault, l'ambassadeur, écrit sur-le-champ qu'il faut

qu'on se ravise : un sceptique, un indifférent, seront plus agréables à Rome que l'auteur du *Génie du Christianisme*. La dépêche est précise. Qui l'aurait attendue?

Du Concordat au sacre il n'y a que deux années; mais entre l'une et l'autre commence l'abîme. Lorsqu'on voit le pape, attiré par une force surhumaine, venir dans Paris et consacrer l'oint de la Révolution, c'est, il semble, la marque la plus haute du triomphe de Napoléon. Le cardinal Pacca, huit ans après, se souvenant de ce jour-là, répète la malédiction de Job : *Que ce jour soit changé en ténèbres!* Mais, en y bien songeant, il est clair que le triomphe était pour le pape, non pour l'empereur; car dans chacun des symboles de la fête de Notre-Dame on eût pu discerner un présage de défaite. Dans ce *Te Deum* qui résonne, il y a des voix discordantes qui m'annoncent Sainte-Hélène. Que pouvait fonder d'éternel cette cérémonie sans croyance, ce catholicisme sans hostie, cette convention de diplomates scellée au pied de la Croix sur les lèvres de l'empereur et du pape? Qu'avait besoin de cette empreinte du passé celui qui avait été sacré par les rites vivants des peuples? Le pape effaçait sur son front, autant qu'il le pouvait, l'auréole de la Révolution; il la remplaçait par l'auréole des morts.

Nul ne peut jouer impunément avec les symboles. Napoléon croit échapper à tous les présages, parce que, contrairement aux habitudes du passé, il prend la couronne sur l'autel et la pose lui-même sur son front. Subtilité de conquérant! il a, en réalité, accepté, d'un plus puissant que lui, une couronne invisible, pesante du fardeau de mille années; tout grand qu'il est, pour la première fois, il plie sous le faix. Car cette couronne que le pape lui a octroyée, et qui ne se détachera plus de son front qu'elle ne l'ait écrasé, c'est l'idéal du moyen âge. Quoique ses yeux

soient perçants, désormais il verra tout à travers ce voile fictif. Etonnante justice! Il s'est soumis un moment, devant le monde entier, à une puissance morale à laquelle il ne croit pas. Et lui, le maître de l'univers, il va rester, malgré lui, dans ses plus grands projets, le vassal de cette puissance, au moment même où il affectera de la briser. Il s'est rendu, sans y croire, à la religion du moyen âge, et il va refaire, sans y croire, l'empire du moyen âge.

La fascination s'en mêle. Depuis qu'il a été dévoué au passé, pour ne plus être Bonaparte, il travaille à être Charlemagne. Le vieillard de Rome a donné le sacre à la Révolution ; tout retombe aussitôt dans l'ancienne forme. Masséna, Lannes, Augereau, ne sont plus les compagnons d'un consul romain ; ils sont les douze Pairs d'un Arthus féodal. Toute cette société qui marchait vers l'avenir au pas de course s'arrête et se tourne vers le passé. Obsédé de ce faux idéal du catholicisme, Napoléon imagine des conciles impossibles; le plus original des hommes ne crée plus que des institutions surannées; et, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, il finit par punir, de ce qu'il y a d'impossible dans son système, la papauté qui devait en être le soutien. Il ne voulait dans le pape qu'un instrument ; il s'indigne de s'être donné un maître ; sitôt qu'il s'en aperçoit, il l'emprisonne. Mais c'est lui qui reste captif dans le cercle tracé autour de lui par le catholicisme.

D'une part l'excommunication, de l'autre la prison de Fontainebleau, voilà par où devait finir la paix fictive scellée à Notre-Dame. Et, bien que ce soit la plus mauvaise page de l'histoire de Napoléon, sans doute il fallait que ce dernier essai d'organisation sociale, sur le principe et dans l'idéal du catholicisme, fût essayé par le plus grand homme et le plus entreprenant des temps modernes, afin qu'en voyant ses institutions glacées et mortes en naissant, à ce

souffle du passé, tout ce qu'il avait fondé sur l'accord de la papauté tomber ou s'effacer de soi-même, noblesse, royauté, baronnies, hérédité Carlovingienne, son tombeau de Saint-Denis transporté à Sainte-Hélène, et le Code civil repoussé par le pape, subsistant seul au milieu de ces ruines, personne au monde ne fût plus jamais tenté de faire sacrer et oindre l'avenir par la religion du moyen âge.

Malgré ce changement, le peuple se reconnaissait encore dans l'Empereur; la capote grise faisait pardonner la couronne de Charlemagne. Dans cet âge héroïque de la démocratie, ce qu'elle demandait avant tout à son chef était, non la liberté, mais l'héroïsme. Faire des rois à sa guise était encore un attribut de souverain. N'ayant pu renverser d'un souffle la vieille Europe, on pensait la braver en donnant à qui l'on voulait, en un moment, la dignité des siècles; puis la France pardonnait à son héros d'être tout chez elle, parce qu'elle espérait devenir tout chez les autres.

Une autre chose servit à conserver jusqu'au bout à Napoléon le cœur des masses; il ne connut pas la distinction impie de la bourgeoisie et du peuple. Jamais l'idée ne lui vint de partager le pays en riches et en pauvres, de se donner aux uns, de se défier des autres. Appliquant à la société son principe de tactique, il fit de tous les enfants de la France une seule masse, la grande Nation, la grande armée, qui respirait, il est vrai, sous la mitraille, mais qui n'avait qu'un foyer, un drapeau, une âme. Y avait-il un pays légal et un pays illégal, des bourgeois et des prolétaires, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna? Non : il y avait des hommes qui tous ensemble ont conquis, pour eux et pour leurs descendants, le droit de cité.

En dépit de tous les déguisements, le principe de la dé-

mocratie éclatait, étincelait à la veille des batailles. Ces jours-là, l'Empereur, quoi qu'il fît, était obligé de se retrancher dans sa vraie force; il la déployait comme un étendard, dans ses proclamations. C'est dans ces paroles de feu qu'est toute l'âme de l'Empire; et il faut avouer qu'on ne vit jamais rien de semblable, ni la démocratie plus ouvertement triomphante. Qu'est-ce que cet empereur, qui promet son trône à l'enfant du plus digne? Qu'est-ce que ce général qui, entrant en campagne, confie au moindre de ses soldats son projet, quelquefois son plan de manœuvres, son idée et son but politique? Au grenadier qui est sur l'Elbe ou l'Oder il annonce qu'il veut frapper là l'Inde, Pondichéry, le cap de Bonne-Espérance. Une autre fois, dans les neiges d'Eylau, il proclame qu'il faut gagner là pour le monde la liberté des mers. Et c'est, pour cette cause générale, universelle, pour ces sècrets d'Etat, cette haute politique du globe, qu'il prétend passionner les sous-officiers et les masses de l'armée!

Quelle foi dans l'intelligence et dans le cœur de ces hommes! quelle égalité, quelle familiarité de génie entre le chef et la foule! Car enfin, ces proclamations contiennent les idées les plus élevées, et comme la philosophie politique de l'Empereur. En les livrant aux siens, dans l'abandon d'un jour de péril commun, il faisait de ces hommes autant de confidents de sa pensée et de représentants de la civilisation de l'univers. Le grenadier de la garde qui entendait au bivac ces immenses paroles ne pouvait en comprendre exactement la valeur; il faisait mieux que cela, il en saisissait l'âme, il sentait, avec une force électrique, qu'il était le bras qui devait remuer un monde, à ses extrémités. Pour montrer qu'il avait tout compris, il disait à son chef, le soir d'Austerlitz : « Sois tranquille! tu n'auras à combattre que des yeux. »

A mesure que Napoléon semble tout ramener à lui, on s'aperçoit qu'il est moins maître de sa fortune. Lorsqu'il paraît ne plus agir qu'arbitrairement, c'est alors qu'il est l'instrument presque passif d'un plan qui vient d'en haut. Plus il est absolu, moins il est libre. Général d'Italie, consul, il fait exactement ce qu'il a le dessein de faire ; empereur tout-puissant, son action va presque toujours au delà de son projet ; il frappe des coups qui ont un retentissement là où il ne l'attendait pas. J'en veux montrer un exemple.

La guerre d'Espagne est la plus injuste qu'il ait faite ; mais le merveilleux est que le coup qui opprime l'Espagne délivre l'Amérique. L'Europe n'est préoccupée que de la violence faite à Madrid, et il se trouve que tout le nouveau monde applaudit à cette guerre que tout l'ancien condamne. A chaque bataille livrée en Castille, à Burgos, Somosierra, contre l'Espagne, une république indépendante surgit de l'autre côté de l'Océan, au Chili, au Pérou, au Mexique. Une justice supérieure éclate, car il fallait trois choses : premièrement, que l'Espagne fût punie de sa dureté envers l'Amérique ; secondement, que ce châtiment la régénérât; troisièmement, que ses colonies asservies devinssent des États libres. Or tout cela s'accomplit par la même main, dans l'entreprise qui est considérée avec raison comme la plus inique de l'Empire.

Voilà pourquoi le nom de Napoléon a fait battre le cœur à tous les peuples ; derrière lui on a cru voir la Providence. On reconnaît que le plus puissant des hommes a toujours été entraîné par quelque chose de plus puissant que lui, que la paix n'a jamais été entre ses mains, qu'un Dieu le poussait sans relâche, que presque tout l'univers est son complice. Si le général d'Italie se fût arrêté à Marengo, il eût représenté dans l'avenir la démocratie fran-

çaise; mais, aux yeux des étrangers, celui qui est allé au Caire, à Vienne, à Madrid, à Berlin, à Varsovie, à Moscou, est le précurseur de la démocratie universelle ; nous aimons le Consul, ils saluent l'Empereur.

Il arriva le moment où le monde devait montrer qu'il n'avait plus besoin du débordement de la France ; mais il fallut alors attendre qu'elle fût entrée dans la ville sainte, Moscou. Alors toute l'Europe continentale a été visitée. Chaque race, chaque peuple, a reçu son ferment d'avenir. Le signal de la retraite est donné de haut ; la neige de Russie couvre la grande armée ; quelques hommes rapportent le drapeau en ceinture. Personne n'attaque plus la Révolution par le manifeste féodal de Brunswick ; on la combat par l'esprit même qu'elle a créé. Les rois ont appris à la fin le mot sacré de la Constituante, *la liberté et l'Évangile ;* ils le retournent contre le pays qui l'a prononcé le premier. Deux Français, dans la campagne de Saxe, Bernadotte et Moreau, tuent la France, en portant chez les autres le secret de la grande tactique ; en sorte que de tous côtés notre pays est assiégé par la force même qu'il a répandue dans l'univers ; et ce qu'on n'a pas encore vu, la défaite d'un peuple n'est consommée par tous les autres qu'à condition qu'ils adoptent son principe et sa foi.

Ainsi commence à s'expliquer la dictature de Napoléon. Comme tous les grands inventeurs, la France devait donner la Révolution au monde et payer son bienfait par un jour de mort. Prométhée donne à la terre le feu du ciel, il est lié au rocher ; Christophe Colomb montre à la vieille Europe un nouvel univers, il est ramené les fers aux pieds du milieu de sa conquête. Si ce jour d'angoisses fût arrivé pour la France sous le Directoire, l'invasion se fût consommée au nom du passé par ce Souwarow qui s'armait du knout. Mais quinze années d'un soleil éclatant sont

encore données pour mûrir le grain semé dans la tempête. Alors, peuples, rois, tous ceux qui se lèvent contre la Révolution, déclarent être convertis par elle. Fiction ou vérité, l'empereur Alexandre a sur les lèvres les mots de Mirabeau.

Qu'est-ce que la Sainte-Alliance, si ce n'est la déclaration des droits de l'homme empruntée pour un jour, et le drapeau de la Constituante déployé par les rois? Peu importe qu'ils aient voulu jouer le monde par ce déguisement! La robe sanglante de l'esprit qu'ils ont revêtue un moment s'est attachée à leurs os; elle les brûlera tôt ou tard, eussent-ils tous ensemble la force physique de l'Hercule païen.

Fascinée par cette ombre, cet écho, ce fantôme de son esprit, qui se dresse de tous côtés, depuis la Crimée jusqu'au Rhin, la France est aveuglée; puis aussi le sang lui manque dans les veines. Au dedans, on lui crie : Liberté. Au dehors, le monde lui a pris son mot d'ordre; en le répétant à haute voix, chaque peuple passe ses frontières. Elle tombe, et sa pensée triomphe.

Assez de sophismes ont été entassés sur l'invasion, tantôt pour s'en distraire, tantôt pour s'en glorifier, toujours pour s'abuser. Il n'est pas bien que les peuples se consolent trop tôt. On a cherché mille détours pour ne pas voir la plaie; acceptons la douleur, si nous voulons en guérir. Dans ce moment de détresse, où était l'âme, le sanctuaire du territoire sacré? Était-ce avec l'Église du concordat? elle allumait la Vendée. Avec le pape? il était dans la ligue des schismatiques. Avec les systèmes des doctrinaires naissants? madame de Staël allait jusqu'à dire qu'il fallait se consoler de l'invasion par l'avantage d'étudier les mœurs anglaises et la littérature allemande. La vraie vie, la philosophie réelle était réfugiée au cœur de ces hom-

mes d'instinct qui, avec Carnot, tenaient encore le drapeau, ne voyant plus, à cette heure, que le héros dans l'Empereur. L'âme de Jeanne d'Arc n'était pas sous les fleurs de lis ; elle était en Champagne, sous le drapeau tricolore. Qui n'a pas vu ces hommes rentrer, à la fin, un à un dans leurs chaumières, muets, stupéfaits, ne sait pas jusqu'où peuvent atteindre la dignité et la profondeur de la douleur chez un peuple chrétien. Ils ne demandaient pas, comme madame de Staël, à se consoler par des livres; ils se nourrissaient d'un unique souvenir, et cherchaient toujours l'étoile !

Dans ce silence obstiné, dans ces regards qui creusaient un mystère, dans un soupir qui sortait de ces poitrines d'airain, il y avait plus de l'âme et de l'image du Christ que dans tous les *Te Deum* que l'Église depuis trente ans a entonnés sur sa victoire.

Waterloo ! il faut regarder en face cette autre blessure; on nous disait que cette journée n'était rien qu'une bataille entre des idées, et qu'en y mieux pensant elle pourrait nous paraître une fête. De quoi servent les sophismes qu'à énerver les cœurs? Ne jouons pas avec de pareils mots. Si nous avons été frappés, sentons au moins le coup. J'ai parcouru ce champ de colère ; je crois en connaître les moindres débouchés ; dans la nuit, j'ai écouté, vers la Belle-Alliance, les voix des morts. Ce ne sont pas des abstractions qui crient, mais des hommes qui veulent être ensevelis dans une mémoire glorieuse.

Je n'ai rien vu, sur le Golgotha de Mont-Saint-Jean, qu'un immense calice tout plein des larmes et du sang d'un grand peuple ; buvons-y à loisir, sans détourner les yeux, jusqu'à la lie. Car il est bien évident, ce jour-là, que nous avons reçu le coup d'en haut. Ces trois armées qui se succèdent, quand l'une est lasse, de Wellington, de Bulow, de

Blücher, et ce dernier qui débouche de la forêt, en un clin d'œil, sans être aperçu, tout cela marque une stratégie que l'homme n'a pas faite. Pourquoi avons-nous été frappés là pour la seconde fois ? Où était le nouveau crime ? Pourquoi la Vestale a-t-elle été enterrée vivante ? apparemment pour avoir laissé s'amortir le feu d'en haut. Si là est le mal, là est le remède ; il faut rallumer la lampe. Eh ! qui sait si cette mort, où nous nous agitons depuis trente ans, ne nous est pas donnée pour nous renouveler ? Déjà la France, en 1830, s'est relevée d'un genou dans le sépulcre. En croissant au dedans, nous finirons par briser, de la tête et du cœur, la lourde pierre que l'univers a amassée sur nous.

Un grand signe est de voir qu'avec Napoléon lié à Sainte-Hélène la Révolution devient elle-même prisonnière de guerre sous la Restauration. Les insignes de l'esprit nouveau sont effacés ; le peuple est captif comme son chef. Mais, dans cette mort vivante de Sainte-Hélène, l'âme de Napoléon grandit ; il voit des choses qu'il n'apercevait pas dans sa toute-puissance ; surtout, il fait l'aveu magnanime de ses fautes. Sans cette incurable douleur, le monde ne l'eût connu qu'à moitié ; il boit goutte à goutte le calice de Waterloo ; et, quand il l'a épuisé, il se réveille dans la paix de l'immortalité, réconcilié avec tous les peuples qui l'ont maudit. N'est-ce pas là une dernière phase dans laquelle doit entrer la démocratie qu'il a représentée ? Après avoir eu sa geôle de Sainte-Hélène, ne faut-il pas qu'elle ait aussi sa délivrance, non dans le marbre et le bronze, mais dans la conscience d'un nouvel ordre social ?

Dans le fond, la Constituante, la Convention, Napoléon, marquent les différentes époques d'un même principe. Ne croyons pas que tout soit perdu, quand une de ces époques

finit ; c'est le moment d'entrer dans une autre. L'idéal de l'avenir, qui se développera par les siècles, doit renfermer et concilier tout ensemble l'essor moral de la Constituante sans ses illusions, l'énergie de la Convention sans la cruauté, la splendeur de Napoléon sans le despotisme. Voilà les racines du nouvel arbre social. N'ensevelissons donc pas notre pensée dans un seul de ces moments ; les choses qui les remplissent ne sont si grandes que parce qu'elles ne peuvent plus être refaites par personne ; leur puissance même nous avertit qu'il est temps d'en imaginer d'autres.

QUINZIÈME LEÇON

IDÉAL DE LA DÉMOCRATIE.

Pourquoi le catholicisme n'est plus l'âme de la France. — Résultats de la Révolution de 1830. — Une grande secte. — Nouvelles théories sociales comparées à celle de Campanella. — Avenir de la démocratie. — De l'éducation du peuple. — Conscience du divin dans l'homme; source de la législation nouvelle. — L'État remplace-t-il l'Église? — Un sanctuaire au-dessus de l'État. — La Réforme de la Réforme. — Que la Révolution a ramené la foi à l'impossible. — Cause d'un divorce d'esprit entre les hommes et les femmes. — Comment juger si une théorie est dans le plan de la révolution française. — Conclusion.

Après Waterloo, Byron chante les funérailles de la France. On retranche du passé les trente années où elle a vécu le plus, comme on enlève à un cadavre, dans l'autopsie, le cœur et les entrailles. Son drapeau, ses couleurs, ses armes, sont enterrés; personne ne peut dire ce qu'ils deviennent. Sa fortune est octroyée comme un butin. Le drapeau blanc sert de linceul. Pour peser sur le cadavre et en répondre au monde, on fait asseoir, aux pieds et à la tête, la vieille Royauté et la vieille Église; après cela l'ancienne Europe prête encore une fois l'oreille. N'entendant aucun souffle de vie, elle s'éloigne; ses soldats repassent un à un la frontière, sans détourner la tête.

Dans cette heure d'agonie, d'où viendra le secours? Qui réchauffera le grand blessé? Si le catholicisme est encore, à un titre quelconque, la religion nationale de la

France, l'instant est venu de le montrer; il fera cause commune avec elle dans cette détresse; il sera le premier à lui communiquer le nouveau souffle de vie. Mais le contraire arrive : à chaque effort que fait ce pays pour se ranimer, la vieille Église le repousse; elle le scelle, par le droit divin, à une dynastie morte. Jamais on ne vit une lutte semblable : d'un côté, une société défaillante qui tente de surnager; de l'autre, son Église qui travaille à la replonger dans le gouffre. Il y a eu des moments où ces grands efforts pour revivre ont excité même la pitié de l'Europe; le clergé est demeuré impassible; il est resté jusqu'au bout l'allié, l'ombre inséparable de l'étranger. Dans les chaumières, un lambeau de drapeau, un vieil uniforme, une cocarde cachée, étaient les reliques qui relevaient les cœurs; mais le prêtre n'a pas trouvé, dans toute sa liturgie, un accent pour s'associer à cette douleur, à cette passion d'un peuple. Il n'a su que l'empirer; s'il avait pu l'éterniser, il l'aurait fait. L'Église ne priant plus pour cette grande nation défunte, il a fallu qu'un homme, qui unit le sourire aux larmes, fît l'office du curé de campagne. Béranger a ramené sous chaque toit l'espérance avec le chant du *Dieu des bonnes gens !*

Avez-vous jamais ouï dire que l'Église de France ait pris le deuil, qu'elle ait répété jour et nuit la liturgie des agonisants, lorsque l'ennemi a fait invasion sur ce territoire sacré? Quelqu'un a-t-il entendu le glas de ses cloches, lorsque les cavaliers hérétiques de Crimée et de Prusse sont venus bivaquer au seuil de Notre-Dame? Qui sait, pourtant, ce qu'un gémissement aussi solennel d'une Église réellement nationale eût pu produire, quelle commotion en eussent ressentie cette terre envahie et ce qui restait de ce peuple guerrier! Ah! si elle eût seulement tenté ce miracle, pour ma part je lui eusse tout par-

donné. Mais non! Elle a vu, les yeux secs, le pays agoniser; elle a vu les schismatiques de Russie et d'Angleterre se répandre, comme une mer, sur les villes et les hameaux de sa fille aînée; et, dans ces jours où le calcul s'efface, où l'instinct seul paraît, non-seulement elle ne s'est pas frappé la poitrine, mais elle s'est réjouie. Plus tard, au contraire, lorsque trois jours de réparation ont brillé pour la France, s'est-elle la première ornée de fleurs pour la fête? Non, elle s'est attristée comme d'une défaite.

Qu'est-ce donc que ce prodige d'une Église qui se dit nationale et qui toujours se glorifie de ce qui nous désespère, et se désespère de ce qui nous glorifie? Si nous périssons, elle s'élève; si nous nous élevons, elle périt. Après qu'en ces moments suprêmes le salut d'un peuple s'est accompli en dépit d'elle, suffira-t-il, aujourd'hui ou demain, d'un livre, d'un sermon, d'un mandement d'évêque, pour renouer, avec le pays, l'ancienne alliance? Non! les pénitences et l'éloquence de saint Bernard échoueraient, si on pouvait les retrouver; car quelque chose de plus éloquent que toutes les paroles du monde a éclaté dans ces jours solennels, où la vie et la mort étaient en jeu.

A la clarté funèbre des invasions, on a pu voir de quel côté étaient l'espoir, la vie, la rédemption. Le prêtre a passé devant ce peuple frappé par le glaive de tous les peuples; il a laissé se noyer dans son sang le grand samaritain, et il s'est mis du côté des assaillants. Avec M. de Bonald et tous les autres, il a prouvé doctement, sèchement, que le blessé avait tort de se plaindre; avec M. de Maistre, il disait qu'il faudrait peut-être le sang et la mort de plus de *quatre millions de Français* pour étancher la soif de son Dieu implacable! Et, après cela, on pense, on feint d'imaginer que cette terre de France peut oublier ce qui s'est passé dans les heures d'angoisses, où elle

avait tout perdu, jusqu'au sentiment d'elle-même! Jamais. Si les hommes perdaient la mémoire, les choses la garderaient à leur place!

Cessez donc de répéter que la Révolution de 1830 a découronné violemment le Catholicisme en lui ôtant l'auréole de la religion d'État. Cette destitution est, en effet, le résultat capital de la Révolution; mais ce n'est pas elle qui l'a provoqué. Tout au plus elle a déclaré une chose accomplie. Le Catholicisme lui-même, en se séparant des douleurs de la France, a commencé par établir dans tout l'univers qu'il n'est plus le foyer moral, la conscience, la religion nationale de notre pays, c'est-à-dire qu'il n'en a plus le cœur ni les entrailles. Par où l'on voit que la légitimité de cette Révolution est d'avoir écrit, dans la loi, une chose qui était dans les faits, et que ses adversaires eux-mêmes y avaient mise. Toute l'âme des journées de 1830 est là; et c'est pourquoi aussi ce qu'elles ont fait est irrévocable. Les siècles des siècles passeront. Le Catholicisme, avec ce qui en est la conséquence rigide, le droit divin inféodé à une dynastie, se repliera de mille manières. Il s'offrira à tous les partis. Il essayera, ce qu'il y a de moins probable et d'impossible, de se renouveler dans l'esprit même qui le renverse; ou encore il continuera de subsister, sans s'accroître, immuable témoin d'un passé qui s'éloigne chaque jour. Malgré toutes ses fautes, soit qu'il tente de se réparer, soit qu'il se contente d'être le Brahmanisme ou le Bouddhisme de l'Occident, les esprits lassés s'abriteront dans cette ruine. Il restera une grande secte; mais, quelles que soient les chances de la destinée, jamais il ne sera plus l'âme ni la religion de la France. Pourquoi cela? parce qu'il l'a voulu ainsi.

On a vu de quelles sources éloignées part la Révolution française; elle ne tombe pas seulement des mains du dix-

huitième siècle; elle descend des hauteurs de tout le passé. Aussi, depuis un demi-siècle, malgré les apparences, ne s'est-elle pas arrêtée une heure. Lorsqu'elle trouve un obstacle, elle creuse la terre, et va surgir un peu plus loin. Sous la Restauration, les écrivains, les philosophes doctrinaires, disaient que le péril était passé, qu'avec un peu de prudence on s'assurerait que la démocratie a vidé sa coupe. Mais, avec l'instinct de sa propre conservation, la royauté absolue entendait bouillonner et trembler le sol sous ses pas. Rien ne pouvait la rassurer; le sentiment de son danger lui en apprenait plus sur cela que toute la science des publicistes. En effet, après 1830, tout le monde a vu sortir de terre le fleuve enseveli; seulement il était bien changé. De l'abîme où il avait été contenu, il apportait une question que personne ne connaissait, la guerre des classes, l'inimitié de la bourgeoisie et du peuple.

Dans le vrai, l'esprit de la Révolution française est de s'identifier avec le principe du Christianisme. Au milieu du vertige des passions, cette idée reparaît depuis Mirabeau jusqu'à Danton; elle devient l'héritage de chaque parti; c'est l'arc d'alliance qui brille dans la pluie de sang.

Après dix-huit siècles, l'homme commence enfin à déclarer que Dieu est descendu dans l'homme; cette conscience réfléchie de la présence de l'Esprit divin crée un nouveau Code des droits et des devoirs. La Révolution, dès l'origine, promet d'être religieuse et universelle; d'où cette première conséquence, que son esprit repousse tout ce qui peut diminuer la dignité intérieure du genre humain.

Gardez-vous donc d'abaisser le niveau moral, croyant par là rendre plus aisé l'avénement de la démocratie;

vous feriez précisément l'opposé de ce que vous voulez faire. J'ai bien peur, je l'avoue, de ces facilités de mœurs, que l'on érige en théories sublimes. Vous voulez surmonter la bourgeoisie ; ne commencez pas par lui emprunter ses vices. Tout serait perdu si, par je ne sais quelle fascination, la misère morale des riches devenait l'objet de la convoitise des pauvres.

Car ne pensez pas qu'à aucun prix l'homme, le genre humain, consente à déchoir du beau moral qu'il a une fois entrevu. Il ne suffirait pas que du fond de l'abîme un grand peuple criât : J'ai faim et soif. Dieu lui jetterait la pâture du corps, mais il lui retirerait la magistrature du monde. L'avénement de la démocratie ne peut être qu'un nouveau progrès de l'esprit, de la civilisation, de l'ordre universel. Ou elle sera tout cela, ou elle ne sera jamais rien ; ce qu'il est impie de supposer.

Que faut-il pour hâter l'avenir? Qu'une contradiction manifeste éclate entre la dignité intérieure d'un peuple et sa condition réelle, que cette opposition aille toujours en s'accroissant, jusqu'à ce que par la force des choses elle ne puisse plus subsister ; de telle sorte que l'esprit émancipe forcément le corps ; car c'est ainsi que se sont accomplies toutes les émancipations durables que le monde connaît.

Il ne s'agit pas ici d'une instruction scientifique, d'un appareil de théorèmes, d'une bibliothèque à étaler devant des gens qui ont à peine le temps de vivre. Non. Je ne demande qu'une étincelle, mais puisée au foyer le plus pur de la vie morale. Ce peuple est accoutumé à comprendre aisément les mots tombés de haut. L'Assemblée constituante, la Convention, Napoléon, lui ont donné en courant cette éducation de roi; il la faut achever.

Vous voulez l'émanciper de la glèbe; relevez donc sans

relâche son esprit à la hauteur du nouveau ciel moral. Que sont ces théories par lesquelles chacun sera dispensé tôt ou tard de toutes les vertus? L'homme fera tout ce qui lui plaira, dites-vous, et jamais rien qui lui coûte. Eh! ne voyez-vous pas que vous détruisez jusqu'au dernier ressort de l'âme? Pour moi, j'aimerais mieux cent fois cette devise : *Fais toujours ce que tu as peur de faire.* Car je sais que dans cet assaut intérieur, dans ce travail héroïque, l'âme s'accroît, elle prend sa force, son point d'appui, elle crée, elle soulève un monde; l'homme enfante le surhumain.

Si la souveraineté du peuple n'est pas le plus trompeur des mots, c'est une âme royale qu'il faut élever dans ce berceau, non pas seulement un artisan dans l'atelier, un laboureur sur le sillon. Je ne veux pas seulement que la démocratie ait son pain quotidien; avec l'esprit de mon siècle, je veux encore qu'elle règne; voilà pourquoi je demande d'elle des vertus souveraines.

Pendant trois jours de juillet, elle a marché sur les nues. Le souvenir de sa clémence dans le combat, la foi du volontaire de 92, l'héroïsme chevaleresque d'un Latour d'Auvergne, l'inébranlable constance d'un Carnot, le christianisme spartiate de madame Roland, l'élan du serment du jeu de paume, l'âme d'airain de la Garde dans les jours de détresse, voilà la couronne idéale qui doit flotter sur son front; c'est le diadème que Dieu a préparé pour le sacre de la démocratie moderne. Entre tant de partis ou de classes qui se divisent, vous demandez lequel aura la victoire. Je réponds que celui-là aura la puissance, l'autorité, la légitimité, qui, restant le plus fidèle à ce beau moral, s'en approchera davantage.

On dira que je suis trop exigeant, que j'élève jusqu'au ciel l'idéal de la démocratie; cela est vrai; mais songez

qu'il faut le placer haut, puisqu'il doit être vu, comme un phare, du Globe entier.

Remarquez ici une chose étrange! La destinée de la France veut qu'elle renferme tout ensemble la Révolution la plus nouvelle et l'Église la plus ancienne; le prodige est que l'avenir naît de cette contradiction même. Louis XVI tranche la difficulté par le *veto*, le Comité de salut public par le culte de l'Être Suprême, Napoléon par le sacre, Charles X par les ordonnances; tous ces gouvernements ont été entraînés par cette question; elle n'est pas encore résolue. Comment ne pas voir que le Catholicisme accomplit chez nous, depuis un demi-siècle, une mission extraordinaire? Sitôt que la France veut se reposer, cet esprit du passé se réveille; il se lève, il la provoque, il la harcelle, jusqu'à ce que, pour lui échapper, elle se jette dans l'inconnu.

Au reste, n'allons pas retomber dans une autre idolâtrie. Toute grande qu'est la Révolution, je ne demande pas que vous en fassiez une idole. Si elle avait été identique avec l'idéal religieux, si elle l'avait absorbé tout entier, il ne resterait qu'à la recommencer éternellement. De l'or pur qui était au fond de ces temps de douleur et de gloire, je ne prétends pas que vous vous formiez un veau d'or.

Véritablement il serait trop commode de croire que nous sommes les plus pieux, les plus religieux des hommes, parce que nous exigeons que le Christianisme se réalise à notre profit; l'erreur serait étrange de croire que, pour devenir l'apôtre de l'esprit nouveau, il suffit de diviniser notre intérêt. Ne nous rendons pas la tâche trop aisée, car nous ne la remplirions pas même. Croirai-je ce philosophe allemand qui m'enseigne qu'après tout, le vrai baptême est un bain pour la santé du corps, que la vraie communion est un repas splendide? Flétrir l'âme, est-ce là m'af-

franchir? Nous parlons presque uniquement de réaliser l'Évangile social pour en jouir. Quelqu'un espère-t-il arriver à l'âge d'or de la fraternité universelle sans passer par le dévouement, par le sacrifice, par le travail intérieur, par la mort peut-être? Si cela est, il se trompe; le comble de la misère serait, en perdant le trésor de l'âme, de perdre jusqu'à l'espoir de thésauriser pour le corps.

A quelque moment que je considère l'histoire de cette Révolution, il n'en est aucun dont je voulusse éterniser l'esprit, parce qu'il n'en est pas qui contienne et réalise en soi l'idéal de vérité dont j'ai besoin. Elle a tendu, d'un effort sublime, à embrasser le divin; elle s'en est approchée en des instants suprêmes; mais, enfin, elle n'est pas la Justice, l'Évangile éternel, la Religion absolue. Je ne me rengagerai donc aveuglément dans aucun de ses partis; je ne rentrerai pas dans le moule du passé; je ne me condamnerai pas à marcher, les yeux baissés, sur les vestiges d'aucune des factions qui ont eu, un moment, la conscience du salut de la France. Hommes nouveaux, faisons-nous un monde nouveau. Parce que j'ai parcouru les champs de bataille de Napoléon, croirai-je que l'Empire peut renaître? prendrai-je pour idole la Constituante, dont le pur enthousiasme me séduit? adorerai-je, en aveugle, comme un Juif au pied du Sinaï tonnant, la montagne de la Terreur? me ferai-je un culte d'épouvante? Un des conventionnels amis de Saint-Just, souvent en mission avec lui, un des hommes qui ont le plus abusé des moyens de la Terreur, me disait, il y a peu d'années : Les hommes de nos jours qui parlent de l'échafaud ne le connaissent pas : *c'est un ressort usé*. Puisque la mort est usée, de l'avis même de ceux qui la donnent, qu'est-ce donc qui ne l'est pas? La vie de l'âme, la conscience insatiable de vérité et de justice, l'esprit de création qui descend per-

pétuellement en vous pour vous renouveler : voilà le ressort qui ne se brisera jamais. Celui qui le tient dans sa main le retrempe incessamment aux sources où il a puisé l'univers.

De tout ce que j'ai établi il résulte que l'idéal de la Révolution est, à beaucoup d'égards, plus près du Christianisme que ne l'est aujourd'hui l'Église. Dirons-nous pour cela que l'État est la Religion même? Nous ferons-nous un fétiche des lois politiques et civiles? ce serait où nous péririons à bon droit. Prendrons-nous le Code civil pour la parole sainte, les Chambres constitutionnelles pour nos conciles? Par ces abus de mots, croirons-nous nous rapprocher beaucoup de cette conversation avec Dieu, laquelle ne peut et ne doit jamais manquer à l'homme? Que serait véritablement tout cela, sinon la parodie de notre pensée?

Il y aura toujours un sanctuaire dans lequel l'État avec ses armées ne pourra pénétrer ; et ce sanctuaire idéal, élevé au-dessus des gouvernements et des institutions réalisées, ce temple, où n'entrera plus jamais la force, cette enceinte, cette Église que ne peut *réglementer* aucun pouvoir temporel, c'est la conscience religieuse de l'homme, en commerce avec l'infini. Vous cherchez toujours au loin ce pouvoir spirituel, indépendant de la terre. Vous l'avez placé d'abord dans Rome, au Vatican, puis dans les livres du dix-huitième siècle, puis dans les assemblées, dans les conseils de la Révolution, toujours en dehors. Combien de temps vous faudra-t-il donc pour déclarer que le pouvoir spirituel, qui lie et qui délie, habite tout près de vous, en vous, dans votre poitrine? L'Etat ne peut rien sur cette Église, et cette Église domine l'État ; car elle le juge, elle l'absout, ou elle le condamne ; ses arrêts finissent par être lexécutés.

Un homme, en grandissant intérieurement, en redoublant en soi, par un effort sublime, la vie morale, fait, sans qu'il le sache, une révolution dans le genre humain, qui, tôt ou tard, est obligé de se mettre à son niveau. Je dirais volontiers que chacun porte, au dedans de soi, la chaîne de diamant qui soutient l'univers moral; à mesure qu'il s'élève, il oblige l'univers de monter avec lui.

Ce qui sera la force de ce temps commence par en faire la misère. Nous sommes embarrassés et comme accablés des puissances que vient de nous donner la nature. Ces forces nouvelles et incalculables, ces machines inconnues, où fermente l'énergie du globe, attendent l'idée qui doit les dominer. Qui aura la victoire, la goutte de vapeur condensée dans la chaudière, ou la pensée divine dans le cœur de l'homme? Voilà le combat auquel nous assistons. La nature se montre avec toute sa puissance, pour défier l'homme à ce dernier duel. Ne voulant pas être vaincus dans ce combat d'honneur, rassemblons donc, il le faut, de nouvelles énergies morales. Quand, au seizième siècle, la découverte de l'imprimerie a éclaté, l'Esprit s'est recueilli; il s'est élevé à la Réformation. Aujourd'hui, les découvertes du monde physique viennent de nouveau harceler l'âme humaine; pour ne pas être écrasée sous la roue, la voilà obligée de remonter jusqu'à Dieu.

Dans les systèmes généreux qui éclatent depuis une vingtaine d'années et qui attestent l'espérance dont la terre est saisie, presque toujours on imagine changer l'ordre social sans toucher à la religion. Comme si un monde nouveau pouvait s'insinuer en silence et apparaître sans troubler les anciennes églises, ou même en s'y appuyant! Dirai-je ma pensée? Nos utopistes ne me semblent pas assez hardis. Quand même toutes leurs promesses seraient

réalisées demain, cela ne me suffirait pas. Je demanderais encore la réforme de la réforme, c'est-à-dire le renouvellement non-seulement des choses, mais de l'homme intérieur, de l'esprit, de l'Église vivante.

La Révolution française, dans ses développements, a promis d'être universelle ; d'où résulte cette seconde conséquence, qu'elle doit renfermer en soi et concilier le principe social de chaque Église, en particulier du catholicisme et du protestantisme. Par cette simple idée, il est aisé de voir si une théorie, une utopie, un rêve est dans le plan, dans le génie de la France moderne.

A la fin du seizième siècle, un moine d'Italie, Campanella, dans le fond d'une prison, imagine une nouvelle humanité. La communauté des biens [1], l'abolition de la famille, du foyer domestique, de la patrie, de la nationalité, l'agriculture pratiquée en commun, la hiérarchie de haut en bas, la distribution des richesses suivant la capacité et le travail de chacun, la papauté au faîte ; telle est l'utopie catholique dans son expression la plus nue. Le monastère en est le fond. Campanella dit lui-même qu'il l'emprunte à l'Église [2]; pour réaliser la *monarchie du Christ* [3], il demande le bras séculier de l'Espagne. L'idée grande qui saisit dans cette république idéale est le principe de l'association, l'âme du catholicisme; mais, d'autre part, que devient l'individu ? il n'existe pas.

Au contraire, voici dans une île déserte un homme, Robinson, jeté, par le naufrage, sur un rocher. Nu, sans défense, il ne lui reste que la Bible ; il est seul, il tire tout de lui-même et du livre sacré ; c'est l'extrémité et

[1] Omnium communitas, etc. (*De Civitate solis.*)

[2] Sed ego dico finem monarchiarum jam advenisse, et quod in eo jam ævo simus quo omnia Sanctis et Ecclesiæ subjici debent. (*Mon. hisp.*, p. 22.)

[3] Monarchia Messiæ. Atheismus triumphatus. (*De Monarchia hispanica.*)

l'utopie du protestantisme. Entre ces deux rêves, le monde cherche son chemin.

Lorsque l'idéal du moine de Calabre fut transporté en France, dans le Saint-Simonisme, beaucoup de personnes crurent faire un pas irrévocable vers le pur avenir; et cependant il est évident que, d'autre part, en continuant sans interruption le rêve de la fin du moyen âge, elles supprimaient toute l'individualité de l'homme moderne. Pendant quelque temps, elles marchèrent plongées dans ce sommeil merveilleux; à la fin, elles trouvèrent en elles-mêmes cet homme moderne, qui poussa un cri. Ce cri les éveilla. Elles avaient, sans le savoir, rêvé de l'avenir, à l'ombre puissante de l'Église du moyen âge.

Entre les deux principes contradictoires que la Révolution française doit finir par concilier, l'association et le droit de l'individu, nous sommes naturellement disposés à ajourner le second. L'éducation catholique que notre pays a reçue pendant dix-sept cents ans nous laisse une empreinte absolue que nos yeux ne discernent pas toujours. De là, une facilité singulière à laisser se voiler la liberté, sans pourtant y renoncer jamais. Chaque parti se promet intérieurement une heure de despotisme, un 18 brumaire, pour assurer l'indépendance des autres. Nous avons toujours l'air d'être un peu étonnés du droit de discussion et d'examen, quand nous en faisons usage. Notre premier mouvement est de fortifier l'État, l'association; nous ne pensons que par réflexion à l'individu, à la personne. Une chose qui étonne le monde est de voir qu'après tant de bouleversements l'institution par excellence, la famille, est encore régie exclusivement chez nous par le droit ecclésiastique. Le mariage est demeuré, parmi nous, le sacrement indissoluble de l'Église romaine; notre loi civile tient le divorce pour hérésie. Il

paraît incroyable qu'avec la liberté des cultes nous continuions ainsi d'imposer également à tous, aux croyants et à ceux qui ne le sont pas, le sceau du catholicisme dans le for le plus intime de la vie privée. De combien de révoltes intérieures cette contradiction a été la cause la plus prochaine ! Tel a été chercher au loin une théorie transcendante, qui n'avait besoin que de réclamer, d'abord, la logique du sens commun.

Élévations, aspirations vers un monde meilleur que l'on pense saisir dès ici-bas, tel est le génie de notre siècle. La secousse que la Révolution a donnée à la terre a été telle, et tant de choses extraordinaires ont été vues, tant de montagnes abaissées, tant de vallées comblées, qu'il n'est plus de miracle social qui ne semble possible. Autrefois, le genre humain, courbé sur la glèbe, sentait, par intervalles, un souffle passer sur son front, comme la fraîche haleine des siècles à venir; il s'amusait à imaginer un âge d'or; puis, l'instant d'après, il se disait : C'est un rêve ! Aujourd'hui, au contraire, en contemplant l'édifice des nuages et les cités féeriques qui s'amoncellent à l'horizon, dans la pourpre et l'or du soleil, il va jusqu'à penser que ce songe du ciel pourrait descendre dès demain sur la terre, et devenir son domaine. Chose nouvelle, grande en soi, présage d'avenir ! il se trouve des hommes qui croient déjà embrasser leur idéal. Ce que l'on appelait autrefois leurre, utopie, s'appelle maintenant théories. Ne méprisons pas les songes. Pour qui sait les interpréter, ils contiennent sans doute des lambeaux et des prémices de vérité. Ce grand trépied de l'avenir dont Napoléon parlait à Sainte-Hélène, et qu'il faisait reposer sur trois grands peuples, résonne de paroles étranges, souvent dures à entendre; ces mots sibyllins étonnent l'oreille. Les uns les acceptent, le plus grand nombre les repousse; ce qu'il

y a d'évident pour tous est que la Révolution française a ramené sur la terre la foi à l'impossible.

Tout, en effet, non-seulement est possible avec les siècles, mais inévitable et sans cesse imminent, dans ce qui doit augmenter la dignité intime de l'homme. Il n'y a rien d'impraticable que le renoncement à la beauté morale et le renversement de l'âme humaine. Dans l'ivresse des théories, laissez-moi donc à jamais le sacrifice, l'intimité, la fidélité du cœur, la sainteté du serment, la personne morale, la pierre du foyer, la famille, la patrie : hors de là, je ne vois que confusion et désespoir.

On a remarqué justement qu'un divorce d'esprit éclate de nos jours entre les femmes et les hommes. Elles n'encouragent plus les novateurs; elles rentrent une à une et disparaissent dans la *foi caduque* [1] de l'ancienne Église. Pourquoi cela? il y en a beaucoup de raisons; voici peut-être la plus importante.

Les femmes forment entre elles le cœur du genre humain, et le cœur a été blessé. Ces âmes nourries de sacrifices, d'abnégation, insatiables d'un idéal de pureté, n'ont su que devenir au milieu de systèmes qui semblaient rendre tout cela inutile. D'un côté, le prêtre murmurait à leurs oreilles les mots éternellement puissants : dévouement, larmes, immolation, beauté, sainteté de l'âme; de l'autre, elles n'entendaient presque jamais que ceux-ci : restauration de la matière, hausse du salaire; vanité du sacrifice, folie des larmes intérieures. Est-ce une merveille qu'elles se soient presque toutes retirées vers celui qui gardait au moins l'apparence des choses invisibles? Où disparaissait le sacrifice, devait disparaître le génie de la femme.

[1] Calvin. *Inst. chrét.*

Mais ce n'est là qu'une méprise qui ne peut durer longtemps; car, en dépit de toutes nos forfanteries de princes, après nous être couronnés de myrte, nous ne pouvons même, sur ce trône de l'avenir, nous passer de larmes, de crucifiement, d'immolation, de sainteté morale. Homme, genre humain, grand roi, nouveau parvenu, qui as déjà le vertige, tu ne te délivreras pas du berceau, ni de la mort, ni de la soif de l'invisible, du beau éternel, du vrai, du pur sans tache et sans déclin. Pour tout cela tu as besoin de pleurs; tu en verseras que tu ne connais pas encore! Et c'est la raison pourquoi les femmes reviendront du côté des novateurs. Là aussi il y a des larmes! Que prétendez-vous faire sans vos mères et sans vos sœurs? Pour nous laisser passer faut-il que les anciennes vertus nous fassent place et disparaissent? C'est folie de l'imaginer. Relevons donc nos pensées, si nous voulons rallier à nous les âmes sans lesquelles nous ne pouvons vaincre; tant il est vrai que le moyen de s'emparer irrévocablement de l'avenir n'est pas, en abaissant le seuil, d'en rendre l'entrée plus commode aux âmes bourgeoises, mais bien de l'élever d'un degré vers l'idéal éternel d'amour, de sainteté, d'héroïsme.

La Révolution française n'est si laborieuse que parce que, ayant plusieurs principes à concilier, elle ne veut se renfermer dans aucun à l'exclusion des autres. Ne croyons pas avoir tout décidé pour la société future, quand, afin de nous rendre le problème plus facile, nous supprimons un membre vivant. Quelquefois, dans nos théories, je vois pâlir la France, la patrie, au profit du genre humain. Ne vous abandonnez pas à cette pente. Si l'on cherchait l'origine de cette pensée, on verrait qu'elle est née, sous la Restauration, dans la nuit de l'invasion, lorsque la France avait perdu la conscience d'elle-même.

Ce système de renoncement à la nationalité est né dans le tombeau d'un peuple. Mais le mort est ressuscité ; la France a retrouvé le sentiment d'elle-même; laissons donc là les pensées du sépulcre!

D'ailleurs, ne sentez-vous pas que ce pays, cette terre que vous foulez, est nécessaire au monde? M. de Maistre dit que la France est investie d'une véritable magistrature dans l'univers ; quand ses ennemis parlent ainsi, sont-ce ses enfants qui soutiendront le contraire? Les aveugles ne verront-ils pas que la magistrature continue avec la nécessité de la fonction? que le peuple, qui a fait la Révolution, est nécessaire pour la diriger, pour l'expliquer, la développer? Qui dira au monde le sens, la conséquence, l'esprit de cette ère nouvelle, si ce n'est le peuple qui l'a créée ou inaugurée? Ne faut-il pas que l'ouvrier subsiste pour surveiller ou réparer son ouvrage? Et d'ailleurs, où est la puissance, où est la nation qui, à la place de la France, se charge de prendre la magistrature et les dangers qui y sont attachés? Où est le peuple qui a posé avec plus d'éclat les difficultés nouvelles de la bourgeoisie et du prolétariat, lesquelles enferment dans leurs flancs un monde inconnu? il ne faut que passer la frontière pour en apprendre beaucoup sur ce sujet. Partout vous entendez des nations tranquilles, assises à leur foyer, répéter que la France cherche des périls volontaires, qu'elle ne peut se reposer, qu'elle se travaille pour un bien auquel elle n'arrive pas, qu'elle se consume au lieu de jouir. Oui, en effet, elle se consume; et c'est pour la gloire du monde, pour les autres autant que pour elle-même, pour un idéal non encore atteint d'humanité et de civilisation. Aimez donc ce pays, non comme une abstraction doctrinaire, mais comme une terre consacrée. Quand les métaphysiciens vous proposent d'émigrer sans

choix, sans souvenir, à la surface du globe, rappelez-vous ce mot par lequel a été sauvée la Révolution : « Emporterai-je ma patrie à la semelle de mes souliers ? »

Il est fini, ce long pèlerinage que nous avons entrepris ensemble. En touchant le but, d'autres horizons s'ouvrent; mais il faut s'arrêter aujourd'hui. Parmi tant d'événements et de siècles différents, je me suis imposé la tâche de ne rien dire que je n'aie puisé dans l'étude immédiate des monuments et des sources. J'ai paru devant vous comme devant ma conscience ; j'ai cherché, j'ai appelé la vérité. La voilà, sans art, telle qu'elle m'a été donnée. J'ai parlé avec le sentiment que notre siècle est grand, et que ce serait lui manquer que de manquer de liberté et de franchise.

Si cette année a été rude pour nous, elle n'a pas été inutile. Dans cette fraternité de pensées qui, depuis vingt ans, nous unit, M. Michelet et moi, nous avons senti nos paroles germer en des cœurs amis. Puisse cette fraternité s'étendre avec nos paroles elles-mêmes !

Nous avons regretté de ne plus voir dans la lutte cet envoyé de l'exil [1], ce pèlerin polonais qui, en consolant l'émigration polonaise, marquait l'alliance de la France et du monde slave.

Je dois remercier la presse, qui, toutes les fois qu'une difficulté est survenue contre nous, a revendiqué aussitôt les droits du libre examen ; elle a vu en nous des hommes qui, placés hors des partis, n'ont point ici d'autre cause que l'honneur de la France et la dignité de l'esprit humain.

Quant à vous, que vous dirai-je ? nous nous connaissons désormais ; nous n'avons plus besoin d'explications mutuelles. La France sait qu'il s'élève une génération qui

[1] M. Mickiewicz.

apporte un souffle nouveau; personne ne peut dire quelle forme prendra la vie morale que vous avez montrée ici. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne s'éteindra pas tout entière, et qu'elle comptera pour quelque chose dans le travail de ce temps. Vous nous avez entourés, et nos ennemis n'ont pu arriver jusqu'à nous; vous nous avez accablés de témoignages partis du cœur, et Dieu sait que jamais je ne les ai rapportés à ma personne. Je vous ai donné ce que j'avais de mieux en moi; vous m'avez donné en retour l'étincelle sacrée que toute âme jeune apporte dans le monde. Conservons le foyer qui s'est formé ici du plus pur de nous-mêmes, et que ce soit là notre offrande au dieu du passé et de l'avenir. En nous séparant nous resterons unis. Je penserai loin de vous à ces heures de flamme; vous aussi quelquefois vous vous souviendrez de nous.

N'oubliez pas qu'à ce dernier instant nos adversaires veillent encore. Retirez-vous paisiblement. Adieu, messieurs, vous êtes le printemps de l'année et l'espoir de la France.

APPENDICE

LETTRE A M. LE DIRECTEUR DU JOURNAL DES DÉBATS.

Monsieur,

Il ne nous a pas été difficile, à M. Michelet et à moi, de renoncer à répondre aux accusations portées contre nous à la Chambre des Pairs. Après les avoir examinées, nous ne prendrons pas la peine de les réfuter. Mais la bienveillance même que vous avez montrée envers des absents m'engage à vous adresser, avec mes remercîments, quelques observations sur la réserve que vous faites à mon égard. Vous pensez que, si je m'écarte du programme de mon cours, quelques sages avertissements suffiront pour m'y faire rentrer ; des paroles aussi modérées que les vôtres ne peuvent manquer de faire impression, même sur mes amis ; si je pouvais céder à quelque chose, assurément ce serait à un conseil aussi éclairé que le vôtre ; mais je ne le puis ni ne le dois, et voici par quelles raisons.

Vous supposez, monsieur, que, surpris brusquement par une polémique violente, j'ai changé le caractère de mon enseignement ; que les passions qui sont venues me provo-

quer ont allumé chez moi un désir soudain de représailles, et que dès lors je suis sorti des conditions ordinaires de mes études. Il n'en est rien. Ce qui fait ma tranquillité parfaite dans ces débats, c'est que je suis aujourd'hui ce que j'ai toujours été. Lorsque, il y a huit ans, j'ai commencé mon enseignement, j'ai débuté par chercher les rapports des littératures et des institutions religieuses. L'opinion publique était alors fort éloignée de ce genre de questions ; je pouvais me considérer comme isolé et abandonné dans cette voie. Depuis ce temps-là, au contraire, l'attention générale a été portée de ce côté ; ce n'est pas moi qui suis allé au-devant de tout ce bruit. Je n'ai pas renoncé à cette carrière d'idées dans mon enseignement, lorsque je pouvais croire que j'y resterais seul ; est-ce une raison d'y renoncer, parce qu'aujourd'hui l'esprit public s'en mêle ? je n'ai pas craint l'isolement, pourquoi craindrais-je la foule ?

Il y a sept ans, M. le ministre actuel de l'instruction publique m'a fait l'honneur d'assister à l'une de mes leçons, et je conserve le témoignage de l'approbation qu'il y a donnée. J'entrais alors dans la voie où je n'ai cessé de marcher ; je montrais les rapports de l'Evangile de saint Jean avec la religion des Perses. Le résultat de ce premier enseignement a été résumé dans un volume intitulé le *Génie des Religions*. Personne alors n'a songé que ce fût une chose étrangère aux lettres, que de montrer la source des grands poëtes dans les croyances et dans les cultes.

Appelé au Collége de France, j'ai porté dans l'étude des littératures méridionales le même esprit qui avait jusque-là dirigé mon enseignement. Sans doute il m'eût été infiniment plus commode de traduire, pour mon auditoire, un auteur espagnol ou italien ; j'ai pensé que dans ce noble Collége de France je ne pouvais donner une tendance trop

élevée ni trop philosophique à la critique. J'ai traité, dans une suite de leçons qui seront publiées bientôt, de Dante, de Pétrarque, de Machiavel, de Boccace, de Barros, de Calderon, des philosophes italiens du seizième siècle, etc.; mais il ne suffisait pas de parler isolément de chacun de ces hommes, il fallait montrer une fois le lien qui les rassemble, la société dans laquelle ils vivent. Or le lien qui les unit, c'est la religion. Otez-moi le christianisme, tout mon sujet disparaît. Comprenne qui pourra, que je parle sérieusement de l'Italie sans Rome, de l'Espagne, des Arabes sans l'islamisme.

Otez-moi, si vous le voulez, tous les prosateurs du Midi, ne me laissez qu'un poëte : choisissez. C'est Pétrarque. Je le veux bien, il suffit pour ramener la difficulté tout entière. J'ouvre au hasard ses œuvres, et je tombe sur ce traité : *Du droit de l'État, et de l'iniquité du Saint-Siége.* Me voilà de nouveau en proie aux questions les plus grandes ! Fermerai-je le livre ?

Imaginez un enseignement sur Homère, Pindare, Sophocle, et que le professeur soit tenu de ne rien dire des dieux ni de la religion grecque ! autant vaudrait fermer cette chaire. Retranchez de la littérature française Bossuet, Fénelon, Massillon et tout Port-Royal, il le faut, si l'on veut que les lettres ne touchent pas l'Eglise; et encore cela ne servira de rien : le professeur retrouvera l'Eglise dans une tragédie, dans une comédie, dans *Athalie*, dans un vers de Molière. Où s'arrêter dans cette voie? Pour être conséquent, il faudrait dire à chaque professeur de littérature : Ne parlez pas de morale, c'est l'affaire du prêtre ; laissez l'histoire, elle appartient à l'historiographe ; les institutions au jurisconsulte, les monuments à l'architecte, la nature au naturaliste, la terre au géologue, le ciel à l'astronome ! Après ce travail, une chaire de

littérature serait en effet peu redoutable ; elle n'aurait plus aucun sens.

De plus, on n'aurait rien fait encore, si l'on n'appliquait le même système aux sciences. Le littérateur pourra, par une juste réciprocité, dire au physicien : Il ne vous est plus permis de toucher à la chimie ; au géologue : J'interdis le déluge ; à l'anatomiste : J'interdis toute comparaison avec l'échelle inférieure des êtres, car cela heurte l'idée que je me forme des premiers chapitres de la Genèse. Lorsque l'honorable M. Ampère est venu couronner sa carrière par ses travaux sur l'encyclopédie des sciences, il eût fallu lui fermer la bouche en lui rappelant qu'il était là pour refaire chaque année un même nombre d'expériences de physique, et non pour créer une philosophie de la nature.

Quel serait le résultat de cet isolement, si l'on y réduisait toutes les sciences? la mort même. Quant aux lettres, il ne resterait qu'une vaine rhétorique. Cela est d'autant plus évident, qu'il n'est pas dans le corps enseignant un cours qui ne puisse être atteint sous un prétexte semblable à celui qu'on m'oppose. Il n'est pas un professeur qui n'ait senti que la vie de l'enseignement est aujourd'hui dans l'étude des rapports. En 1828, M Villemain était professeur de littérature française. Sans que la Restauration s'y fût opposée, il fit un cours justement célèbre sur le Parlement anglais, sur les orateurs anglais, sur la politique anglaise, sur lord Chatam, Pitt, Sheridan. Tout le monde sentit que le grand critique agrandissait, fécondait son sujet, qu'il ne le quittait pas ; et, malgré les passions qui se mêlaient alors aux moindres débats politiques, la Chambre des Pairs ne songea pas à le ramener à la rhétorique de Le Batteux. Au Collége de France, mon ami et mon collègue M. J.-J. Ampère a, selon moi, fondé très-

sagement son cours de littérature française sur le christianisme des Pères et la théologie du moyen âge. Il a traité sans nulle opposition du pélagianisme et de l'augustinianisme, de la nature et de la grâce. C'était son droit et son devoir, puisque ces mêmes questions redeviennent le fond du siècle de Louis XIV. Il me souvient, il est vrai, que de vives attaques s'élevèrent dans quelques journaux et dans quelques pamphlets lorsque le savant M. Letronne traita du Déluge ; mais je n'ai pas mémoire qu'il soit intervenu une seule décision de l'une ou de l'autre Chambre pour proscrire ce sujet, qui, dans l'état présent des choses, se trouve encore momentanément ouvert à la discussion.

Pour ce qui me concerne plus particulièrement, si j'ouvre les commentateurs du Dante au moyen âge, je vois qu'ils s'occupent fort librement de la théologie, de la politique, du droit, de l'Église, de la papauté ; ces commentaires sont des encyclopédies. Et je me demande comment le droit que Boccace avait au quatorzième siècle, Landini au quinzième, je devrais y renoncer au dixneuvième ; je ne le vois pas clairement.

Il est vrai, monsieur, que les personnes qui ne cherchent qu'un prétexte s'arrêtent au titre de mon cours, le *Christianisme et la Révolution française ;* quel rapport cela peut-il avoir avec le Midi ? A ceux qui, comme vous, cherchent le vrai et non un prétexte, je réponds que le programme de mon cours renferme les littératures méridionales dans leurs rapports avec les institutions ; qu'en publiant le volume de mes leçons, j'ai sans doute le droit d'y donner un titre plus précis, et de marquer ainsi le mouvement de l'esprit humain entre deux époques.

Dira-t-on que le Christianisme ne regarde en rien le Midi, que la Révolution française ne compte plus, qu'elle

n'a pas même été aperçue par l'Italie et l'Espagne, par Monti, qui cherche l'enfer du Dante dans la Convention, par Alfieri, Manzoni et la nouvelle école espagnole?

Cette lettre est trop longue, monsieur, et cependant elle m'a paru nécessaire pour expliquer comment je ne puis déférer aux observations bienveillantes que vous m'adressez. J'ai la conscience qu'en cédant aujourd'hui sur un point je serais contraint logiquement de céder demain sur un autre ; et, pour me rendre la vie plus facile, il ne me resterait qu'à abandonner la liberté et la dignité de l'enseignement. Les vives inimitiés qui s'adressent à nous s'étendraient bientôt à d'autres si nous manquions à notre tâche : autant vaut les assumer sur nous.

J'ai le plaisir, au milieu de ces luttes, de ne haïr personne ; les difficultés ne viennent pas de nos adversaires, elles sont dans la situation même. N'ayant pas cherché le combat, je ne le fuirai pas non plus ; et, puisque des paroles aussi tempérées que les vôtres n'ont pu me convaincre de renoncer à ce que je considère comme le droit et la vie de l'enseignement public, je ne pense pas que personne autre m'y décide aisément.

Agréez, monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

E. Quinet.

21 avril 1845.

EXAMEN

DE

LA VIE DE JÉSUS

AVERTISSEMENT

Il fut un temps où l'action anonyme des masses était considérée comme la seule réelle, où l'impulsion, la vie des initiateurs, des grands hommes, des individualités puissantes, des personnes, en un mot, étaient presque réduites à néant par la critique. Dans la poésie, on effaçait Homère; dans l'histoire, les héros; dans les institutions, les législateurs; dans l'Évangile, Jésus.

C'est au moment de la plus grande vogue de ces systèmes que j'ai cherché, au contraire, à établir combien les grandes individualités sont nécessaires à l'économie du monde civil, pour soutenir la raison, l'intelligence, la vertu des masses, qui, privées de leurs guides naturels, redeviennent facilement aveugles. On a cru que les fortes individualités peuvent impunément être abolies, que d'autres prennent incontinent leur place, qu'il suffit pour cela de puiser dans ce que l'on a appelé l'Océan humain. Combien cette idée fausse n'a-t-elle pas faussé

d'excellents esprits! Combien surtout elle a égar peuples qui l'ont appliquée à la lettre dans la con de leurs affaires!

Ni la nature dans tel lieu, ni l'humanité dans tel ne sont inépuisables; bien moins encore un peuple l'humanité, une génération dans un peuple.

E. QUINET.

Bruxelles, 30 janvier 1857.

EXAMEN

DE

LA VIE DE JÉSUS[1]

I

Pourquoi chercher à m'en défendre? C'est comme malgré moi qu'après un long retard je suis conduit à traiter du sujet contenu dans ce titre. Plus j'y pense, plus me pèse l'engagement d'exposer les questions récemment soulevées par la théologie allemande. Comment resserrer dans quelques pages ce qui devrait être l'examen de toute une vie? Pourquoi offrir à l'amusement d'un public dédaigneux les problèmes jusqu'ici renfermés dans l'enceinte des écoles? Est-il possible, en un si grand débat, de présenter, avec la même lumière, les objections et les réponses? Et si l'on manque à cette première condition, n'est-ce pas attirer sur soi le plus grand des reproches? Car, enfin, je ne puis l'oublier; il ne s'agit pas ici d'un démêlé littéraire, mais bien du livre qui, pour le plus grand nombre, est la nourriture, la force, l'espérance, et, pour tout dire, la vie même. Je ne suis point de ceux qu'une formule métaphysique console de toutes les ruines;

[1] 1838.

quand il n'y aurait parmi mes lecteurs qu'une seule âme sincèrement croyante, je la tiendrais pour plus respectable, à ce titre, que cette foule sans figure et sans nom, qui, ne vivant ni dans la religion, ni dans la philosophie, ni même dans la poésie, ne subsiste véritablement que dans le vide.

D'autre part, lorsqu'une question fondamentale saisit, agite, absorbe tous les esprits choisis d'un pays voisin, philosophes, historiens, linguistes, théologiens ; que ce débat a enfanté une multitude de travaux plus ou moins remarquables, et qu'une société entière s'y est trouvée mêlée, est-il permis de s'en tenir, sur des faits aussi graves, à la politique du silence? Serait-il même à désirer que tout ce bruit fût étouffé, de peur d'ajouter le doute au doute? Ou plutôt n'est-ce pas le moment où, la guerre intestine ayant éclaté dans l'intelligence d'un peuple, il est nécessaire que le sujet du débat devienne de plus en plus notoire, afin que l'opinion de tous intervienne peu à peu dans le démêlé? Que serait-ce s'il s'agissait du procès même du christianisme? Ne faudrait-il pas, en définitive, qu'il fût jugé par la conscience du monde chrétien[1]?

Dans cette alternative, le temps et l'espace me man-

[1] Pendant que la Réforme est en proie à une crise prodigieuse, n'est-il pas incroyable que nous n'ayons pas à Paris une faculté de théologie protestante qui nous représente ce mouvement dans une discussion sévère? Se peut-il que nous soyons réduits là-dessus à des articles de revue? Les immenses débats de la critique moderne, touchant les Écritures et l'histoire de l'Église, se consommeront-ils sans que la France, qui a fondé l'exégèse sous Louis XIV, ait aujourd'hui un seul mot à dire sur ces questions? Si c'est notre orthodoxie qui nous retient, ne voit-on pas que l'application de l'intelligence aux matières de religion est mille fois préférable à l'indifférence, et qu'il est des temps où, pour vivre, il faut combattre? Si c'est le dédain philosophique, je n'ai plus rien à dire. A ce mal je ne sais point de remède.

quant également, que me reste-t-il à faire ici? Établir l'état de la question, appeler de ce côté l'attention des hommes sincères de toutes les croyances; sans prétendre imposer mon opinion au lecteur, le mettre à même de juger, sinon du fond de ces débats, au moins de l'esprit général qui les domine; concilier le respect de la tradition avec la recherche de la vérité : tel est le problème qu'il faudrait résoudre en quelques pages

On m'accordera volontiers, en commençant, que l'habitude de déprécier l'influence du protestantisme est devenue un des lieux communs de la rhétorique de notre époque. Du haut de notre grandeur orthodoxe et sceptique, nous voyons avec pitié ramper à nos pieds cette mesquine réforme. « Quel outrage au passé! selon les uns; quel oubli du présent! selon les autres. Et, dans l'opinion de tous, quelle pauvreté de génie! quelle impuissance! quelle inconséquence! Quoi! toujours à genoux devant la règle de Luther ou de Calvin! Quel esclavage, grand Dieu! N'oser être ni dans la loi, ni dans le raisonnement, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'Église, ni dans l'école! Est-ce là vivre? » J'ose espérer que ceux qui liront avec attention les pages suivantes concevront une autre idée de la situation réelle de la réforme, que du moins l'accusation d'inconséquence disparaîtra pour eux. Peut-être même reconnaîtront-ils, dans le travail de la théologie moderne, une des faces les plus profondes et les plus originales de l'esprit de leur temps. Quant à ceux qui ne cherchent dans ces sujets qu'une matière d'amusement ou d'imagination, ils feront bien pour eux-mêmes, aujourd'hui, de laisser là cette lecture.

Si l'ouvrage que j'ai à examiner se bornait à nier la partie surnaturelle de la révélation, il rentrerait dans l'école anglaise du dix-huitième siècle. Ces doctrines

ayant été suffisamment répandues et controversées en France, il est probable que je n'aurais point à m'occuper d'un système qui manquerait pour nous de toute nouveauté. Mais le scepticisme des écoles allemandes se rattache à un ordre de pensées si différentes de celles-là, que même elles n'ont point d'expression exacte et correcte dans notre langue[1]; en sorte que la première difficulté que je rencontre est de définir clairement l'objet de la question. Je ne puis même y réussir qu'en montrant comment elle est née.

On a souvent demandé d'où peut venir l'immense retentissement de l'ouvrage du docteur Strauss. Cette cause n'est point dans le style de l'écrivain. Ce langage triste, nu, géométrique, qui, pendant quinze cents pages, ne se déride pas un moment, ce n'est point là la manière d'un amateur de scandales. Quant à ses doctrines, il n'est pas, je crois, une de ses propositions les plus audacieuses qui n'ait été avancée, soutenue, débattue avant lui. Comment donc expliquer le prodigieux éclat d'un ouvrage qui semble fait de la dépouille de tous? Je réponds que cet éclat vient précisément de ce que le système nouveau s'appuie sur tout ce qui l'a précédé, et que son manque d'originalité dans les détails est ce qui fait la puissance de l'ensemble. Si cet ouvrage eût paru être la pensée d'un seul homme, tant d'esprits ne s'en seraient pas alarmés à la fois. Mais, lorsqu'on vit qu'il était comme la conséquence

[1] Nous n'avons aucun mot simple pour exprimer *Sagen*, traditions orales, populaires. Mythe, ce mot sur lequel toute la question repose, n'appartient à la langue française ni du dix-septième ni du dix-huitième siècle. Celui de *figure*, tel qu'il était employé par Fénelon, en matière de religion, est peut-être celui qui en approche le plus, surtout si l'on y joint l'idée d'une fiction irréfléchie, formée du concours de l'imagination de tous, et que ceux-là mêmes qui l'ont conçue ont prise pour une réalité. Qui dit allégorie, au contraire, dit œuvre d'artifice. Ces nuances sont indispensables pour l'intelligence de ce qui suit.

mathématique de presque tous les travaux accomplis au delà du Rhin depuis cinquante ans, et que chacun avait apporté une pierre à ce triste sépulcre, l'Allemagne savante tressaillit et recula devant son œuvre. C'est là ce qui se passe dans ce pays depuis trois ans.

En effet, si l'on y suit pour un moment l'esprit qui a régné dans la philosophie, dans la critique et dans l'histoire, on s'étonne seulement que cette conséquence ait tardé si longtemps à paraître. On ne peut manquer de voir que le docteur Strauss a eu des précurseurs dans chacun des chefs d'école qui ont brillé depuis un demi-siècle; il était impossible qu'un système tant de fois prophétisé n'achevât pas de se montrer.

Lorsque la philosophie allemande remplaça dans le monde celle du dix-huitième siècle, on put croire que ce qui avait été détruit par Voltaire allait être rétabli par Kant et par Gœthe. Le spiritualisme des uns pouvait-il aboutir au même résultat que le sensualisme de l'autre? Non, sans doute. Celui qui eût osé assurer le contraire eût passé pour insensé. Combien de gens se berçaient de cette idée que le christianisme allait trouver une restauration complète dans la métaphysique nouvelle! Il semble même que la philosophie partagea cette illusion, et qu'elle crut fermement avoir fait sa paix avec la religion positive. La vérité est qu'elle se borna à changer les armes émoussées du dernier siècle et à porter la querelle sur un autre terrain. C'est ce qui parut d'une manière manifeste dans l'ouvrage de Kant sur la religion, lequel sert encore de fond à presque toutes les innovations de nos jours.

Que sont les Écritures sacrées pour le philosophe de Kœnigsberg? Une suite d'allégories morales, une sorte de commentaire populaire de la loi du devoir. Le Christ

lui-même n'est plus qu'un idéal qui plane solitairement dans la conscience de l'humanité. D'ailleurs, la résurrection étant retranchée de ce prétendu christianisme, il ne restait, à vrai dire, qu'une religion de mort, un évangile de la raison pure, un Jésus abstrait, sans la crèche et le sépulcre. Depuis l'apparition de cet ouvrage, il ne fut plus permis de se tromper sur l'espèce d'alliance de la philosophie nouvelle avec la foi évangélique. Dans ce traité de paix, la critique, le raisonnement, le scepticisme, se réservaient tous leurs droits; ils se couronnaient eux-mêmes; s'ils laissaient subsister la religion, c'était comme une province conquise dont ils marquaient à leur gré les limites[1]. Plus tard, le panthéisme, étant entré à grands flots dans la métaphysique allemande, ne fit que miner de plus en plus les vieux rivages de l'orthodoxie. Selon l'école moitié mystique, moitié sceptique, de Schelling, la révélation de l'Évangile ne fut plus qu'un des accidents de l'éternelle révélation de Dieu dans la nature et dans l'histoire. Peu de temps après, l'abstraction croissant toujours, Hegel ne vit plus dans le christianisme qu'une idée dont la valeur religieuse est indépendante des témoignages de la tradition; ce qui revient à dire que le principe moral de l'Évangile est divin, lors même que l'histoire est incertaine. Or qu'est-ce que cela, sinon aboutir, dans le fait, à la profession de foi du vicaire savoyard? Ainsi, de déductions en déductions, de formules en formules, la philosophie du dix-huitième siècle et celle du dix-neuvième, après s'être longtemps combattues et niées l'une l'autre, finissaient par se réconcilier et s'embrasser sur les ruines de la même croyance.

[1] Le titre le disait assez clairement: *De la Religion dans les limites de la raison*. Il est curieux de voir dans cet ouvrage Kant s'appuyer de l'autorité du même Bolingbroke, qui avait déjà fourni tant d'armes à Voltaire.

Au reste, c'est peu d'indiquer les rapports de la métaphysique et de la théologie de nos jours ; il faut montrer d'une manière plus explicite comment, dans la critique des livres sacrés, on a suivi des méthodes diamétralement opposées en France et en Allemagne ; car les différences infinies qui séparent ces deux pays n'ont paru nulle part mieux que dans la voie qu'ils ont embrassée, chacun pour arriver au scepticisme. Celui de la France va droit au but, sans déguisement ni circonlocution. Il est d'origine païenne ; il emprunte ses arguments à Celse, à Porphyre, à l'empereur Julien. Je ne crois pas qu'il y ait une seule objection de Voltaire qui n'ait été d'abord présentée par ces derniers apologistes des dieux olympiens. Dans l'esprit de ce système, la partie miraculeuse des Écritures ne révèle que la fraude des uns et l'aveuglement des autres ; ce ne sont partout qu'imputations d'artifice et de dol. Il semble que le paganisme lui-même se plaigne, dans sa langue, que l'Évangile lui a enlevé le monde par surprise. Le ressentiment de la vieille société perce encore dans ces accusations ; il y a comme une réminiscence classique des dieux de Rome et d'Athènes dans tout ce système qui fut celui de l'école anglaise aussi bien que des encyclopédistes.

Ce genre d'attaque ne se montra guère en Allemagne, excepté dans Lessing, qui encore le transforma avec une autorité suprême. Par ses lettres et sa défense des *Fragments d'un inconnu*[1], il sembla quelque temps faire pencher son pays vers les doctrines étrangères. Mais ce ne fut là qu'un essai qui ne s'adressa pas à l'esprit véritable de l'Allemagne. Elle devait chanceler par un autre côté. Ces

[1] L'auteur est Reimarus. Lessing les a d'abord publiés sous ce titre : *Fragments d'un inconnu*, tirés de la bibliothèque de Wolfenbüttel.

fragments restèrent épars comme les pensées d'un Pascal incrédule ; le monument du doute ne fut pas plus achevé que ne l'avait été le monument de la foi.

L'homme qui, de nos jours, a fait faire le plus grand pas à l'Allemagne, ce n'est ni Kant, ni Lessing, ni le grand Frédéric ; c'est Benedict Spinosa. Voilà l'esprit que l'on rencontre au fond de sa poésie, de sa critique, de sa philosophie, de sa théologie, comme le grand tentateur sous l'arbre touffu de la science. Gœthe[1], Schelling, Hegel, Schleiermacher, pour s'en tenir aux maîtres, sont le fruit des œuvres de Spinosa. Si l'on relisait en particulier son traité de théologie et ses étonnantes lettres à Oldenbourg, on y trouverait le germe de toutes les propositions soutenues depuis peu dans l'exégèse allemande. C'est de lui surtout qu'est née l'interprétation de la Bible par les phénomènes naturels. Il avait dit quelque part : « Tout ce qui est raconté dans les livres révélés s'est passé conformément aux lois établies dans l'univers. » Une école s'empara avidement de ce principe. A ceux qui voulaient s'arrêter suspendus dans le scepticisme, cette idée offrait l'immense avantage de conserver toute la doctrine de la révélation, au moyen d'une réticence ou d'une explication préliminaire. L'Évangile ne laissait pas d'être un code de morale divine ; on n'accusait la bonne foi de personne. L'histoire sacrée planait au-dessus de toute controverse.

Quoi de plus ? Il s'agissait seulement de reconnaître une

[1] Si l'on veut avoir une idée de la croyance de l'auteur de *Faust*, on peut en juger par les paroles suivantes, déjà citées par M. Tholuck dans la préface de sa *Défense de la foi chrétienne*. C'est là que je les emprunte : « Tu considères, écrivait Gœthe à Lavater, l'Évangile comme la vérité la plus divine. Pour moi, une voix sortie du ciel même ne me persuaderait pas que l'eau brûle, que le feu gèle, ou que les morts ressuscitent. Je regarde bien plutôt tout cela comme un blasphème contre le grand Dieu et contre sa révélation dans la nature. » (*Correspondance de Lavater*, 178).

fois pour toutes que ce qui nous est présenté aujourd'hui par la tradition comme un phénomène surnaturel, un miracle, n'a été, dans la réalité, qu'un fait très-simple, grossi à l'origine par la surprise des sens, tantôt une erreur dans le texte, tantôt un signe de copiste, le plus souvent un prodige qui n'a jamais existé hormis dans les secrets de la grammaire ou de la rhétorique orientale.

On ne se figure pas quels efforts ont été faits pour rabaisser ainsi l'Évangile aux proportions d'une chronique morale. On le dépouillait de son auréole, pour le sauver sous l'apparence de la médiocrité. Ce qu'il y avait d'étroit dans ce système devenait facilement ridicule dans l'application; car il est plus facile de nier l'Évangile que de le faire redescendre à la hauteur d'un manuel de philosophie pratique.

La plume qui écrivit les *Provinciales* serait nécessaire pour montrer à nu les étranges conséquences de cette théologie. Suivant elle, l'arbre du bien et du mal n'est rien qu'une plante vénéneuse, probablement un mancenillier sous lequel se sont endormis les premiers hommes. Quant à la figure rayonnante de Moïse sur les flancs du mont Sinaï, c'était un produit naturel de l'électricité. La vision de Zacharie était l'effet de la fumée des candélabres du temple; les rois mages, avec leurs offrandes de myrrhe, d'or, d'encens, trois marchands forains qui apportaient quelque quincaillerie à l'enfant de Bethléem; l'étoile qui marchait devant eux, un domestique porteur d'un flambeau; les anges, dans la scène de la tentation, une caravane qui passait dans le désert chargée de vivres; les deux jeunes hommes vêtus de blanc dans le sépulcre, l'illusion d'un manteau de lin; la transfiguration, un orage.

Ce système conservait fidèlement, comme on le voit, le corps entier de la tradition : il n'en supprimait que l'âme.

C'était l'application de la théologie de Spinosa dans le sens le plus borné, à la manière de ceux qui ne voient dans sa métaphysique que l'apothéose de la matière brute. Il restait du christianisme un squelette informe; la philosophie démontrait doctement, en présence de ce mort, comment rien n'est plus facile à concevoir que la vie, et qu'avec un peu de bonne volonté elle en ferait autant. Le genre humain aurait-il donc été, depuis deux mille ans, la dupe d'un effet d'optique, d'un météore, d'un feu follet, ou de la conjonction de Saturne et de Jupiter dans le signe du poisson? Il fallait bien l'admettre. Quoi qu'il en soit, cette interprétation, tout évidente qu'on la supposait, n'était point encore celle qui allait naturellement au génie de l'Allemagne. Ce pays pouvait l'adopter quelque temps à cause des maximes de morale qui en tempéraient le fond; mais ce n'était point là l'espèce d'incrédulité qui était faite pour lui.

Pour convertir l'Allemagne au doute, il fallait un système qui, cachant le scepticisme sous la foi, prenant un long détour avant d'arriver à son objet, appuyé sur l'imagination, sur la poésie, sur la spiritualité, parût transfigurer ce qu'il rejetait dans l'ombre, édifier ce qu'il détruisait, affirmer ce qu'il niait. Or tous ces caractères se trouvent dans le système de l'interprétation allégorique des Écritures, ou, pour parler avec le dix-septième siècle, dans la substitution du sens mystique au sens littéral; car ce qui a été, dans l'origine, le principe caché de la réforme est précisément ce qui éclate au grand jour dans les débats de la théologie d'outre-Rhin.

Ce système, qui, dans le fond, est le seul vraiment dangereux pour la croyance en Allemagne, remonte principalement à Origène. Ce grand homme admit un des premiers un double sens dans les faits racontés par le Nouveau Tes-

tament. Il reconnaissait la vérité historique de la plupart des événements contenus dans les livres saints[1]. Mais, selon lui, ces mêmes événements renfermaient, d'ailleurs, un sens mystique; en sorte que ces deux vérités, l'une historique, l'autre morale, subsistaient à la fois. Tout le moyen âge entra dans cette voie : les faits de l'histoire évangélique furent interprétés par les scolastiques, comme des espèces de paraboles, sans que pour cela on cessât de les tenir pour certains. Il n'en est pas moins vrai qu'un danger imminent couvait dans cette doctrine, puisque, après avoir spéculé sur des événements comme sur des figures, il n'y avait qu'un pas à faire pour s'attacher exclusivement au sens idéal, et que l'allégorie était toujours près d'absorber l'histoire. La lettre tue, mais l'esprit vivifie, voilà le principe d'Origène. Mais qui ne voit qu'à son tour l'esprit en grandissant peut tuer et remplacer la lettre? Ceci est l'histoire de toute la philosophie idéaliste dans ses rapports avec la foi positive.

Si l'on fait attention à la théologie de Pascal, on découvre qu'elle penchait de ce côté, et que c'était le véritable abîme qui s'ouvrait devant lui. Dans le volume de ses *Pensées*,, l'Ancien Testament n'est que figures. La loi, les sacrifices, les royaumes, voilà des emblèmes, non des réalités; la vérité même, chez les Juifs, n'est qu'ombre ou peinture. Les Babyloniens sont les péchés, l'Egypte l'iniquité. Quand je relis ces pages, il me semble toujours voir un homme miner les fondements de son palais pour s'y mieux établir; car n'est-il pas certain qu'en transformant ainsi l'Ancien Testament, on est tout près d'altérer le nouveau? et, si le mosaïsme n'est la vraie religion qu'en figure,

[1] Voyez surtout les chapitres XVIII, XIX, XX, liv. IV, de son ouvrage *Des Principes*, et son Traité contre Celse.

qui m'empêche d'en dire autant du christianisme? Otez à l'Évangile son fondement réel qui est dans l'ancienne loi, que reste-t-il? Un symbole suspendu dans le vide. Assurément, les conséquences de cette théologie, qui fut aussi, à certains égards, celle de Fénelon, n'eussent pas tardé à paraître en France[1]; mais elles furent violemment tranchées par le dix-huitième siècle, qui, changeant les principes de la philosophie, changea aussi les formes du scepticisme.

Ces conséquences ne furent pleinement déduites que par l'Allemagne, qui, de ce côté, du moins, se rattache à Pascal. Le système de l'explication mystique une fois adopté, il est facile de pressentir ce qui a dû arriver. L'histoire sacrée a de plus en plus perdu le terrain, à mesure que s'est accru l'empire de l'allégorie. On pourrait marquer ces progrès continus, comme ceux d'un flot qui finit par tout envahir. D'abord, en 1790, Eichorn n'admet comme emblématique que le premier chapitre de la Genèse. Il se contente d'établir la dualité des Elohim et de Jéhovah, et de montrer dans le Dieu de Moïse une sorte de Janus hébraïque au double visage. Quelques années à peine sont passées, on voit paraître, en 1803, la mythologie de la Bible par Bauer. D'ailleurs, cette méthode de résoudre les faits en idées morales, d'abord contenue dans les bornes de l'Ancien Testament, franchit bientôt ces li-

[1] Il ne faut pas oublier que c'est dans les plus belles années de Louis XIV que la critique des Écritures a été fondée par un Français, Richard Simon, père de l'Oratoire. Il fut récompensé de son génie par la persécution de tout son siècle. Le désespoir le conduisit à brûler lui-même en secret ce qui lui restait de manuscrits; il survécut peu de temps à ce sacrifice. Après tous les travaux des écoles allemandes qui l'ont réhabilité et le proclament justement leur précurseur, ses ouvrages sont encore des chefs-d'œuvre. — Voyez ses *Histoires critiques de l'Ancien et du Nouveau Testament*, ses *Lettres choisies*, etc... Voyez aussi Credner, *Introduction au Nouveau Testament*, page 31.

mites, et, comme il était naturel, elle s'attacha au nouveau. En 1806, le vénérable conseiller ecclésiastique Daub[1] disait dans ses *Théorèmes de Théologie :* « Si vous exceptez tout ce qui se rapporte aux anges, aux démons, aux miracles, il n'y a presque point de mythologie dans l'Évangile. » En ce temps-là, les récits de l'enfance du Christ étaient presque seuls atteints par le système des symboles. Bientôt après, les trente premières années de la vie de Jésus sont également converties en paraboles ; la naissance et l'ascension, c'est-à-dire le commencement et la fin, étaient seules conservées dans le sens littéral. Tout le reste du corps de la tradition avait plus ou moins été sacrifié ; encore ces derniers débris de l'histoire sainte ne tardèrent-ils pas eux-mêmes à être travestis en fables.

Au reste, chacun apportait dans cette métamorphose

[1] Après avoir joui de l'amitié de cet homme célèbre dans son pays, je ne puis prononcer ici son nom sans payer à sa mémoire l'hommage qui lui est dû, sauf à y revenir plus convenablement ailleurs. M. Daub, professeur de théologie à l'université de Heidelberg, l'un des premiers hommes de l'Allemagne, était un philosophe dans le sens le plus grave, le plus hardi, le plus austère du mot. L'accord de la religion et de la science a été la question de toute sa vie. Son esprit, toujours en progrès, a cherché à la résoudre, suivant les temps, par le système de Kant, de Fichte, de Schelling, puis de Hegel, dans la foi duquel il est mort. Ses ouvrages descendent à une profondeur où bien peu d'esprits en Europe peuvent le suivre; mais ce même homme, d'une obscurité sibylline lorsqu'il écrivait, devenait subitement la clarté même dès qu'il commençait à parler; d'ailleurs très-original, très-vif, très-saisissant. Il avait par excellence le génie du monologue philosophique, qui devenait chez lui un véritable drame. Que de fois, seul avec lui pendant de longues heures, j'ai admiré cette éloquence étrange du désert, pensant que nul ne pouvait mieux que lui donner l'idée d'un Faust sexagénaire encore appliqué à l'évocation de la science divine! Ses derniers moments ont répondu à ce caractère. La mort l'a trouvé dans sa chaire, et l'y a achevé au milieu même d'une de ses leçons de philosophie. Ses auditeurs, qui recueillaient l'instant d'avant ses paroles encore vibrantes, le virent tout d'un coup s'arrêter; la mort l'avait interrompu; ils l'emportèrent eux-mêmes dans leurs bras. Le recueil de ses œuvres formera douze volumes posthumes; celui de l'*Anthropologie*, que l'on doit aux soins de M. Marheinecke, a paru déjà avec le plus grand succès.

le caractère de son esprit. Selon l'école à laquelle on appartenait, on substituait à la lettre des évangélistes une mythologie métaphysique ou morale, ou juridique, ou seulement étymologique. Les intelligences les plus abstraites ne voyaient guère sur le crucifix que l'infini suspendu dans le fini, ou l'idéal crucifié dans le réel. Ceux qui s'étaient attachés surtout à la contemplation du beau dans la religion, après avoir éloquemment affirmé, répété, établi, que le christianisme est, par excellence, le poëme de l'humanité, finirent par ne plus reconnaître dans les livres saints qu'une suite de fragments ou de rapsodies de l'éternelle épopée. Tel fut Herder vers la fin de sa vie. C'est dans ses derniers ouvrages (car les premiers ont un caractère tout différent) que l'on peut voir à nu comment, soit la poésie, soit la philosophie, dénaturent insensiblement les traditions religieuses ; comment, sans changer le nom des choses, on y fait entrer des acceptions nouvelles, si bien qu'à la fin le fidèle qui croit posséder un dogme ne possède plus, en réalité, qu'un dithyrambe, une idylle, une tirade morale, ou une abstraction scolastique, de quelque beau mot qu'on les pare.

L'influence de Spinosa se retrouve encore ici. C'est lui qui avait dit : « J'accepte, selon la lettre, la passion, la mort, la sépulture du Christ, mais sa résurrection comme une allégorie. *Cæterum Christi passionem, mortem et sepulturam tecum litteraliter accipio, ejus autem resurrectionem allegorice*[1]. » Cette idée ayant été promptement relevée, il ne resta plus un seul moment de la vie du Christ qui n'eût été métamorphosé en symbole, en emblème, en figures, en mythes, par quelque théologien. Neander lui-même, le plus croyant de tous, étendit ce

[1] *Epistola* xxv.

genre d'interprétation à la vision de saint Paul dans les *Actes des Apôtres*. On se faisait d'autant moins de scrupule d'en user ainsi, que chacun pensait que le point dont il s'occupait était le seul qui prêtait à ce genre de critique ; et d'ailleurs, si l'on conservait quelque inquiétude à cet égard, elle s'effaçait par cette unique considération qu'après tout on ne sacrifiait que les parties mortelles et pour ainsi dire le corps du christianisme, mais qu'au moyen de l'explication figurée on en sauvait le sens, c'est-à-dire l'âme et la partie éternelle. C'est là ce que, dans ses leçons sur la religion, Hegel appelait *analyser le fils*[1].

Ainsi, avec la plus grande tranquillité de conscience, les défenseurs naturels du dogme travaillaient de toutes parts au changement de la croyance établie ; car il faut remarquer que cette œuvre n'était pas accomplie comme elle l'avait été chez nous par les gens du monde et par les philosophes de profession. Au contraire, cette révolution s'achevait presque entièrement par le concours des théologiens. C'est dans le cœur même de l'Église qu'elle puisait toute sa force.

Au milieu de cette destruction toujours croissante, ce que je ne puis me lasser d'admirer, c'est la quiétude de tous ces hommes qui semblent ne pas s'apercevoir de leurs œuvres, et qui, effaçant chaque jour un mot de la Bible, ne sont pas moins tranquilles sur l'avenir de leur croyance. On dirait qu'ils vivent paisiblement dans le scepticisme comme dans leur condition naturelle.

Il en est un pourtant qui a eu de loin le pressentiment, et, comme il le dit lui-même, la certitude d'une crise imminente. C'est aussi le plus grand de tous, Schleiermacher, fait pour régner dans ce trouble universel, si l'anar-

[1] *Den Sohn analysiren*

chie des intelligences eût consenti à recevoir un maître ; noble esprit, éloquent prédicateur, grand écrivain : ce qui le caractérise, c'est qu'il a été, à un degré presque égal, théologien et philosophe. Aucun homme n'a fait de plus grands efforts pour concilier la croyance ancienne avec la science nouvelle. Les concessions auxquelles il a été entraîné sont incroyables. Comme un homme battu par un violent orage, il a sacrifié les mâts et la voilure pour sauver le corps du vaisseau. D'abord il renonce à la tradition et à l'appui de l'Ancien Testament ; c'est ce qu'il appelait rompre avec l'ancienne alliance. Pour satisfaire l'esprit cosmopolite, il plaçait, à quelques égards, le mosaïsme au-dessous du mahométisme. Plus tard, s'étant fait un Ancien Testament sans prophéties, il se fit un Évangile sans miracles. Encore arrivait-il à ce débris de révélation, non plus par les Écritures, mais par une espèce de ravissement de conscience, ou plutôt par un miracle de la parole intérieure. Pourtant même, dans ce christianisme ainsi dépouillé, la philosophie ne le laissa guère en repos, en sorte que, toujours pressé par elle et ne voulant renoncer ni à la croyance ni au doute, il ne lui restait qu'à se métamorphoser sans cesse et à s'ensevelir, pour en finir, les yeux fermés, dans le spinosisme.

Cet état, que l'on ne croirait pas supportable, est dépeint avec beaucoup de vérité dans une lettre à l'un de ses amis qui est aussi son disciple. Cette lettre jette un jour si étonnant sur l'état des esprits, que je ne puis m'abstenir d'en citer quelques passages. Je ne crois pas que l'on ait jamais considéré l'abîme avec un plus tranquille désespoir.

« Si vous envisagez, mon ami, l'état présent des scien-
« ces et leur développement imprévu, que pressentez-vous
« de l'avenir, je ne dis pas seulement de la théologie,
« mais du christianisme lui-même, tel que la réforme l'a

« fait? Quant au christianisme ultramontain, il est ici « hors de cause ; car, si l'on veut trancher du glaive de « l'autorité le nœud de la science et de la raison humaine, « si l'on se sert de sa puissance pour se soustraire à tout « examen, il est visible que l'on est dispensé de s'inquié- « ter de ce qui passe au dehors. Mais c'est ce que nous « ne pouvons ni ne voulons faire : au contraire, nous ac- « ceptons les temps tels qu'ils sont ; et de là je pressens « qu'il faudra bientôt nous passer de ce que plusieurs « croient encore être le fond et l'âme même du christia- « nisme. Je ne parle pas ici de l'œuvre des sept jours, « mais bien de l'*idée même de la création*, telle qu'elle est « en général adoptée, et même indépendamment de la « chronologie de Moïse. Malgré le travail et les explica- « tions des commentateurs, combien de temps cette idée « prévaudra-t-elle encore contre la force des théories fon- « dées sur des combinaisons scientifiques auxquelles nul « ne peut échapper dans un temps où les résultats géné- « raux deviennent si promptement la propriété de tous? « Et nos miracles de l'Évangile (car je ne dirai rien de « l'Ancien Testament), combien de temps se passera-t-il « jusqu'à ce qu'ils tombent de nouveau, à leur tour, par « des raisons plus respectables et mieux fondées que celles « des encyclopédistes français? Car ils tomberont sous « ce dilemme : ou l'histoire entière à laquelle ils appar- « tiennent est une fable dans laquelle il est impossible « de discerner le vrai du faux, et, dans ce cas, le chris- « tianisme paraît sortir, non plus de Dieu, mais du néant « lui-même ; ou bien, si ces miracles sont des faits réels, « nous devrons accorder que, puisqu'ils ont été produits « dans la nature, ils ont encore des analogues dans la na- « ture, et c'est l'idée même du miracle qui sera renversée. « Qu'arrivera-t-il alors, mon cher ami? Je ne vivrai plus

« dans ce temps ; alors je reposerai tranquillement en-
« dormi. Mais vous, mon ami, et ceux qui sont de votre
« âge, et tant d'autres qui ont les mêmes sentiments que
« nous, que prétendez-vous faire ? Voulez-vous aussi vous
« réduire à ces retranchements, et vous y laisser bloquer
« par la science ? Je compte pour rien les feux croisés de
« l'ironie qui se renouvelleront de temps en temps, car
« elle vous fera peu de mal, si vous savez l'endurer. Mais
« l'isolement ! mais la famine de l'intelligence ! mais la
« science qui, abandonnée par vous, livrée par vous, de-
« vra arborer les couleurs de l'incrédulité ! L'histoire
« sera-t-elle divisée en deux parts, d'un côté le christia-
« nisme avec la barbarie, de l'autre la science avec l'im-
« piété ? Ce serait, je le sais, l'opinion d'un grand nombre ;
« et du sol ébranlé sous nos pas sortent déjà des fantômes
« d'orthodoxie pour lesquels tout examen qui dépasse la
« lettre vieillie est un conseil de Satan ; mais, Dieu merci !
« nous ne choisirons pas ces larves pour les gardiens du
« saint sépulcre, et ni vous, ni moi, ni nos amis com-
« muns, ni nos disciples, ni leurs successeurs, nous ne
« leur appartiendrons jamais[1]. »

Cette lettre, véritablement extraordinaire quand on songe qu'elle a pour auteur le prince de la théologie alle-

[1] Schleiermacher, mort en 1834, un de ces esprits essentiellement multiples, qui sont présents partout à la fois dans l'empire des idées, et qu'il faudrait bien se garder de juger ici d'après une page. J'espère présenter plus tard un examen de ses œuvres principales et de son influence sur l'esprit de la réforme. Ce sera le lieu d'indiquer la variété infinie et les nuances diverses des écoles religieuses de notre temps, la mysticité la plus sainte dans M. Neander, l'orthodoxie inflexible du vieux luthéranisme dans M. Hengstemberg, un éclectisme savant dans M. Ullmann, un théisme évangélique dans M. Paulus, un catholicisme restauré dans M. Gunther de Vienne, etc., etc. On comprendra qu'aujourd'hui je ne puis m'attacher qu'à la ligne droite. Sans cela, voulant tout dire à la fois, comment éviterais-je la confusion ?

mande, a été publiée par lui-même dans un journal ecclésiastique, en 1829. Ce n'est plus ici la raillerie superbe du dix-huitième siècle. Vous reconnaissez à ces paroles l'inextinguible curiosité de l'esprit de l'homme penché au bord du vide; l'abîme, en murmurant, l'attire à soi, comme un enchanteur. Il ne s'agit plus de détruire, mais de savoir; passion bien autrement profonde que la première, et qui ne s'arrêtera plus avant d'avoir touché le fond du mystère. Depuis ce temps, en effet, la crise annoncée s'approche chaque jour. Je n'en indiquerai que les phases principales, soit qu'elles appartiennent au moment auquel je suis parvenu, soit qu'elles remontent un peu plus haut.

Au système d'Origène s'étaient jointes d'abord les habitudes de critique que l'on avait puisées dans l'étude de l'antiquité profane. On avait tant de fois exalté la sagesse du paganisme, que, pour couronnement, il ne restait qu'à la confondre avec la sagesse de l'Évangile. Si la mythologie des anciens est un christianisme commencé, il faut conclure que le christianisme est une mythologie perfectionnée. D'autre part, les idées que Wolf avait appliquées à l'Iliade, Niebuhr à l'histoire romaine, ne pouvaient manquer d'être transportées, plus tard, dans la critique des saintes Ecritures. C'est ce qui arriva bientôt, en effet, et le même genre de recherches et d'esprit qui avait conduit à nier la personne d'Homère conduisit à diminuer celle de Moïse.

M. de Wette, l'un des plus célèbres théologiens de ce temps, entra le premier dans ce système. Les cinq premiers livres de la Bible sont, à ses yeux, l'épopée de la théocratie hébraïque; ils ne renferment pas, selon lui, plus de vérité que l'épopée des Grecs. De la même manière que l'Iliade et l'Odyssée sont l'ouvrage héréditaire des

rapsodes, ainsi le Pentateuque[1] est, à l'exception du Décalogue, l'œuvre continue et anonyme du sacerdoce. Abraham et Isaac valent, pour la fable, Ulysse et Agamemnon, roi des hommes. Quant aux voyages de Jacob, aux fiançailles de Rebecca, « un Homère de Canaan, dit l'auteur, n'eût rien inventé de mieux. » Le départ d'Égypte, les quarante années dans le désert, les soixante-six vieillards sur les trônes des tribus, les plaintes d'Aaron, enfin la législation même du Sinaï, ne sont rien qu'une série incohérente de poëmes libres et de mythes. Le caractère seul de ces fictions change avec chaque livre, poétiques dans la Genèse, juridiques dans l'Exode, sacerdotales dans le Lévitique, politiques dans les Nombres, étymologiques, diplomatiques, généalogiques, mais presque jamais historiques dans le Deutéronome.

Les ouvrages dans lesquels M. de Wette a développé ce système ont, comme tous les siens, le mérite d'une netteté qu'on ne peut trop apprécier, surtout dans son pays. Les résultats de ses recherches ne sont jamais déguisés sous des leurres métaphysiques : un disciple du dix-huitième siècle n'écrirait pas avec une précision plus vive. L'auteur pressent que sa critique doit finir par être appliquée au Nouveau Testament. Mais, loin de s'émouvoir de cette idée, comme on pourrait s'y attendre, il conclut avec le même repos que Schleiermacher : « Heureux, dit-il, après avoir lacéré page à page l'ancienne loi, heureux nos an-

[1] « En ce qui touche le Pentateuque, nous pouvons admettre, comme reconnu et établi par toutes les recherches de notre temps, que les livres de Moïse sont un recueil de fragments épars, originairement étrangers les uns aux autres, et l'œuvre de différents auteurs. » (De Wette, professeur de théologie à Bâle.) — Les premiers résultats de sa critique ont paru sous les auspices et avec une introduction du conseiller ecclésiastique Griesbach, en 1806, sous le titre d'*Introduction à l'Ancien Testament*. Voyez surtout tome II, pag. 94, 198, 216, 247.

cières, qui, encore inexpérimentés dans l'art de l'exégèse, croyaient simplement, loyalement, tout ce qu'ils enseignaient! L'histoire y perdait, la religion y gagnait. Je n'ai point inventé la critique; mais, puisqu'elle a commencé son œuvre, il convient qu'elle l'achève. Il n'y a de bien que ce qui est conduit au terme. Le génie de l'humanité veille sur elle. Il ne lui arrachera pas ce qu'elle a de plus précieux. Que chacun donc agisse conformément à son devoir et à sa conscience, et qu'il abandonne le reste à la fortune! »

La fortune répondit à l'auteur en lui suscitant bientôt des successeurs plus audacieux que lui, et contre lesquels aujourd'hui il cherche vainement à réagir. Il semblait qu'il avait épuisé le doute au moins à l'égard de l'Ancien Testament; les professeurs de théologie[1] de Vatke, de Bohlen et Lengerke lui ont bien montré le contraire. Suivant l'esprit de cette théologie nouvelle, Moïse n'est plus un fondateur d'empire. Ce législateur n'a point fait de loi; on lui conteste, non-seulement le Décalogue, mais l'idée même de l'unité de Dieu. Encore cela admis, que d'opinions divergentes[2] sur l'origine du grand corps de

[1] M. de Bohlen, professeur à Kœnigsberg, la *Genèse* (1835).—M. César de Lengerke, le *Livre de Daniel*, Kœnigsberg, 1835. — M. de Vatke, la *Religion de l'Ancien Testament*, Berlin, 1835. — Il est digne de remarque que ces trois ouvrages ont paru la même année que celui du docteur Strauss.

[2] Je ne puis trop répéter que ce serait une erreur grave de prendre chacune des opinions que je cite comme étant universellement approuvée. Ce qui montre, au contraire, combien les études religieuses sont abondantes, combien ce sol est vivace, c'est qu'aucun système n'est véritablement sacrifié ni abandonné. Ainsi l'école de critique de M. de Wette a provoqué l'ouvrage aussi orthodoxe que savant de M. Hengstemberg sur les *Rapports de l'Ancien Testament avec le christianisme*, Berlin, 1829 (*Christologie des Alten Testaments*). Il est dans la nature de mon sujet de mettre surtout en lumière les devanciers de M. Strauss. Ce serait l'objet d'un second examen de s'occuper des travaux d'une critique plus tempérée, et en général des ouvrages d'exégèse, indépendamment de la direction religieuse. Je ne puis m'empêcher de citer à cet égard, dès aujourd'hui, les travaux de M. Gese-

tradition, auquel il a laissé son nom ! M. de Bohlen [1], dont j'emprunte ici les expressions littérales, trouve une *grande pauvreté d'invention* dans les premiers chapitres de la Genèse, qui, d'ailleurs, n'a été composée que depuis le retour de la captivité. Selon ce théologien, l'histoire de Joseph et de ses frères n'a été inventée qu'après Salomon par un membre de la dixième tribu. D'autres placent le Deutéronome à l'époque de Jérémie, ou même le lui attribuent.

D'ailleurs, le Dieu de Moïse décroît dans l'opinion de la critique en même temps que le législateur. Après avoir mis Jacob au-dessous d'Ulysse, comment se défendre de la comparaison de Jupiter et de Jéhovah ? La pente ne pouvait plus être évitée. Écoutez là-dessus le précurseur immédiat du docteur Strauss, je veux dire le professeur Vatke, dans sa *Théologie biblique !* Si vous acceptez sa doctrine, Jéhovah, longtemps confondu avec Baal dans l'esprit du peuple, après avoir langui obscurément et peut-être sans nom dans une longue enfance, n'aurait achevé de se développer qu'à Babylone. Là, il serait devenu je ne sais quel mélange de l'Hercule de Tyr, du Chronos des Syriens, et du culte du soleil, en sorte que sa grandeur lui serait venue dans l'exil. Son nom même ne serait entré dans les rites religieux que vers le temps de David. L'un le fait sortir de Chaldée, l'autre d'Égypte.

Sur le même principe, on croit reconnaître les autres parties de la tradition que le mosaïsme a empruntée des nations étrangères. Vers le temps de sa captivité, le peuple

nius et de M. Hitzig sur Ésaïe, ceux de M. Ewald sur les Psaumes, ceux de M. Umbreit sur Job et les Proverbes. Ce dernier, auquel je dois plus d'un éclaircissement précieux, conduit la belle tradition de l'école de Herder.

[1] Voyez la *Genèse*, par M. de Bohlen, *Introduction*, pag. 98, 144, 189, 197, etc.

juif aurait pris aux Babyloniens les fictions de la tour de Babel, des patriarches, du débrouillement du chaos par les Élohim, à la religion des Persans les images de Satan, du paradis, de la résurrection des morts, du jugement dernier; les Hébreux auraient ainsi dérobé une seconde fois les vases sacrés de leurs hôtes.

Moïse et Jéhovah détruits, il était naturel que Samuel et David fussent dépouillés à leur tour. « Cette seconde opération, dit un théologien de Berlin, s'appuie sur la première. » Ni l'un ni l'autre ne sont plus les réformateurs de la théocratie, laquelle ne s'est formée que longtemps après eux. Le génie religieux manquait surtout à David. Son culte grossier et presque sauvage n'était pas fort éloigné du fétichisme. En effet, le tabernacle n'est plus qu'une simple caisse d'acacia; au lieu du saint des saints, il renfermait une pierre[1]. Comment, direz-vous, accorder l'inspiration des psaumes[2] avec une aussi grossière idolâtrie? L'accord se fait en niant qu'aucun des psaumes, sous leur forme actuelle, soit l'œuvre de David. Le prophète-roi ne conserverait plus ainsi que la triste gloire d'avoir été le fondateur d'un despotisme privé du concours du sacerdoce; car les promesses faites à sa maison, dans le livre de Samuel et ailleurs, n'auraient été forgées que d'après l'événement, *ex eventu*.

Dans cette même école, le livre de Josué n'est plus qu'un recueil de fragments, composé après l'exil, selon l'esprit

[1] De Vatke, *Théologie biblique*, voyez pag. 334, 317, 521, 553, etc.

[2] M. de Wette avait déjà dit dans l'introduction de ses *Commentaires sur les Psaumes*, pag. 13 : « L'authenticité de tous les psaumes de David est « devenue pour moi problématique. La plupart de ceux qui sont attribués à David sont des prières ou des plaintes, et ceux-là ont, il est vrai, peu de valeur poétique. » M. Ewald admet trois époques principales dans le recueil des psaumes : — la première comprend jusqu'au huitième siècle avant le Christ; — la seconde s'étend depuis David jusqu'à la fin de l'exil; — la troisième comprend les chants qui ont suivi la captivité.

de la mythologie des lévites; celui des Rois[1], un poëme didactique; celui d'Esther, une fiction romanesque, un conte imaginé sous les Séleucides. A l'égard des prophètes, la seconde partie d'Ésaïe, depuis le chapitre XL, serait apocryphe, selon M. Gesenius lui-même[2]. D'après un critique non moins célèbre, et que j'ai déjà cité, Ézéchiel, descendu de la poésie du passé à une prose basse et traînante[3], aurait perdu le sens des symboles qu'il emploie; dans ses prophéties, il ne faudrait voir que des amplifications littéraires. Le plus controversé de tous, Daniel, est définitivement relégué par M. Lengerke dans l'époque des Machabées. Il y avait longtemps que l'on avait disputé à Salomon le livre des Proverbes et de l'Ecclésiaste; par compensation, quelques-uns lui attribuent le livre de Job, que presque tous rejettent dans la dernière époque de la poésie hébraïque.

Ce court tableau, qu'il serait facile d'étendre, suffit pour montrer comment chacun travaille isolément à détruire, dans la tradition, la partie qui le touche de plus près, sans s'apercevoir que toutes ces ruines se répondent. Au milieu même de cette universelle négation, l'on se donne le plaisir de se contredire mutuellement. Tel conseiller ecclésiastique qui nie l'authenticité de la Genèse est réfuté par tel autre qui nie l'authenticité des prophètes.

[1] De Wette, Introduction, *der levitische Geist der Mythologie*, page 219. *Lehrgedicht*, page 233.

[2] Il regarde aussi comme apocryphes, dans la première partie d'Ésaïe, les chap. XIII, XIV, XXI, XXIV, XXVII, XXXIV, XXXV. Ces fragments sont, suivant lui, postérieurs à la mort du prophète, et appartiennent aux derniers temps de la captivité. Voyez Gesenius, *Commentaire sur Ésaïe*, pag. 16 et tom. II, *passim*.

[3] De Wette, *Introduction à l'histoire et à la critique des livres canoniques et apocryphes de l'Ancien Testament* (1833), pag. 283. *Niedrigen, matten Prosa*. — Voyez aussi Gesenius, *Introduction à Ésaïe*, p. 7, *Vision prosaïque* d'Ezéchiel.

D'ailleurs, toute hypothèse se donne fièrement pour une vérité *acquise à la science* jusqu'à ce que l'hypothèse du lendemain renverse avec éclat celle de la veille. On dirait que, pour gage d'impartialité, chaque théologien se croit obligé, pour sa part, de jeter dans le gouffre une feuille des Écritures. Dans cette étrange ardeur des hommes d'Église à sacrifier eux-mêmes le corps et la lettre de leur croyance, n'y a-t-il pas quelque chose qui rappelle cette nuit de la Constituante, où chacun venait brûler ses lettres de noblesse?

Si tel a été le trouble apporté par la critique allemande dans les livres de l'Ancien Testament, on peut facilement penser qu'elle ne s'est point arrêtée devant le Nouveau. Pour expliquer les concordances littérales[1] des trois premiers évangiles, chacun a été donné successivement pour le primitif. Lessing les tenait pour des traductions libres d'un original perdu que l'on s'est figuré tour à tour hébraïque, araméen, chaldaïque ou syriaque, grec même, et qu'enfin on a supposé n'avoir jamais été écrit; c'est ce que l'on nommait un évangile oral. Pour trancher la difficulté, Schleiermacher s'attachait de préférence à saint Luc, le compagnon et le confident de saint Paul; mais il dépréciait saint Matthieu à cause de sa tendance judaïque, et saint Marc, que l'on a appelé, je ne sais trop pourquoi, le patron des matérialistes.

A travers tant de critiques qui se heurtent et qui se détruisent l'une l'autre, ce qui demeure constant, c'est que les théologiens allemands tendent de plus en plus à considérer les trois premiers évangiles, non plus comme des

[1] Voyez Giesler, *Sur l'Origine des Évangiles*, 1815. — Schleiermacher, *De l'Évangile selon saint Luc*. — De Wette, Credner, *Introduction au Nouveau Testament*. — Voyez aussi *Histoire critique du texte du Nouveau Testament*, par Richard Simon, prêtre, 1689, Rotterdam, etc.

témoignages oculaires, mais comme des expressions plus ou moins vagues de la tradition. Tout le débat paraît se concentrer peu à peu sur l'authenticité de saint Jean. « C'est désormais pour nous la grande question, » me disait, ces jours-ci, le docteur Strauss, après une longue conversation sur ces matières.

II

D'après ce qui précède, on peut juger quelle était la pente des choses, lorsqu'en 1835 parut obscurément, avec le *privilége royal*, l'*Histoire de la vie de Jésus*, par le docteur Strauss, *répétiteur au séminaire évangélique et théologique* de Tubingue. Quoique, certes, les esprits dussent être préparés à ce dénoûment, l'effet en fut si prompt, si électrique, si inouï, que, contrairement à tous les usages reçus en pareille matière, le gouvernement prussien consulta le clergé protestant pour savoir s'il ne serait pas opportun de prohiber cet ouvrage dans ses États. Le célèbre Neander, l'une des âmes les plus élevées et les plus convaincues de l'Église réformée, fut chargé de faire la réponse. Il déclara que l'ouvrage déféré à son examen attentait, il est vrai, à toutes ses croyances; qu'il demandait, nonobstant, que la liberté ne fût point suspendue pour son adversaire, et que la discussion fût seule juge de la vérité et de l'erreur. Réponse digne de cet homme doublement vénérable. Elle ouvrait, d'une manière glorieuse pour l'Eglise, l'immense débat qui allait en résulter.

Quel était donc ce livre qui, dans le pays des nouveautés théologiques, déconcertait les plus audacieux? Comme je l'ai déjà fait entendre, c'était la conséquence des prémisses posées depuis un demi-siècle. L'auteur mettait pour la

première fois en contact les doctrines les plus contradictoires, les écoles de Bolingbroke, de Voltaire, de Lessing, de Kant, de M. de Maistre, sous quelques noms qu'elles se soient transformées et déguisées, matérialisme, spiritualisme, mysticisme, amateurs de symboles, d'explications naturelles ou figurées ou dogmatiques, de visions, de magnétisme animal, d'allégories, d'étymologies ; et, les interprétant, les embarrassant, les brisant les unes par les autres, au moyen d'une dialectique infatigable, il leur arrachait à toutes la même conclusion. En un mot, il concentrait tous les doutes en un seul, et formait un même faisceau des traits épars du scepticisme. Ajoutez à cela qu'en déchirant le voile métaphysique qui palliait ces doctrines, il ramenait la question aux termes les plus simples; que, par là, on voyait à découvert et pour la première fois quel travail de destruction avait été accompli. Il soulevait comme Antoine la robe de César. Chacun pouvait reconnaître, dans ce grand corps, les coups qu'il avait portés dans l'ombre.

Au panthéisme des écoles modernes l'auteur avait emprunté l'art de déprécier, de diminuer, d'exténuer les personnages historiques ; car il y a un idéalisme naturellement briseur d'images. Toute existence personnelle le gêne et lui déplaît comme une usurpation. Les héros sont pour lui ce que les statues de bois ou d'airain sont pour le mahométisme. Il faut qu'il les renverse. Un peu plus, il regarderait la vie de l'oiseau qui passe, de l'insecte qui murmure, comme un vol fait à l'absolu. Il ne serait content que s'il pouvait réduire l'univers et l'histoire à un parfait silence pour y jouir en paix de l'harmonie de ses propres idées.

Ce n'est pas cependant que le docteur Strauss niât absolument l'existence de Jésus. Il en conserve, au con-

traire, une ombre, à savoir, que Jésus a été baptisé par saint Jean, qu'il a rassemblé des disciples, qu'à la fin il a succombé à la haine des pharisiens. Voilà, si l'on y joint quelques détails, le fond de vérité auquel l'imagination humaine aurait ajouté toutes les merveilles de la vie du Christ. La suite des événements racontés par les évangélistes ne serait rien en réalité qu'une succession d'idées revêtues d'une forme poétique par la tradition, c'est-à-dire, une mythologie.

La manière dont l'auteur conçoit que cette œuvre d'imagination a été accomplie mérite surtout d'être remarquée. Il pense que, frappés de l'attente du Messie, les peuples de Palestine ont peu à peu ajouté à la figure véritable de Jésus tous les traits de l'Ancien Testament qui pouvaient s'y rapporter. La tradition populaire aurait accepté comme réelles les actions imaginaires que l'ancienne loi attribuait au Christ de l'avenir, modelant ainsi, façonnant, agrandissant, corrigeant, divinisant le personnage de Jésus de Nazareth, d'après le type conçu d'abord par les prophètes. Sur ce principe, le Nouveau Testament ne serait guère, dans le vrai, qu'une imitation vulgaire et irréfléchie de l'Ancien. De la même manière que le dieu de Platon formait l'univers d'après une idée préconçue, les peuples de la Palestine auraient eux-mêmes formé le Christ d'après l'idéal que leur fournissait l'ancienne loi.

On voit que, dans cette doctrine, ce ne serait pas le Christ qui aurait établi l'Église, mais bien l'Église qui aurait inventé et établi le Christ. Des prophéties politiques, religieuses, mystiques, voilà le thème que le sentiment des peuples aurait peu à peu converti en événements. Le genre humain n'aurait pas été la dupe d'une illusion des sens ; il l'aurait été de sa propre création ; et

l'humanité, depuis deux mille ans, serait à genoux, non pas devant une imposture, comme disait le dix-huitième siècle, mais devant un idéal paré à tort des insignes de la réalité.

Voici d'ailleurs la méthode presque constante que l'auteur emploie pour arriver à ces résultats. Avec un grand nombre de critiques, il admet un intervalle de trente ans entre la mort de Jésus-Christ et la rédaction du premier de nos évangiles. Cet espace lui semble suffisant pour que les imaginations populaires aient eu le temps de se substituer aux faits. Sa critique s'attache successivement à chaque moment de la vie de Jésus. D'après l'école anglaise résumée par Voltaire, d'après les *Fragments d'un inconnu*, et un grand nombre d'autres prédécesseurs, il fait ressortir les contradictions des évangélistes entre eux; il affirme que, si l'orthodoxie n'a pu satisfaire la raison à cet égard, les explications tirées du cours naturel des choses ne sont pas moins fautives. Ces deux genres d'interprétations étant écartés, il ne reste qu'à nier la réalité du fait en lui-même, et à le convertir en allégorie, en légende ou en mythe. C'est la conséquence uniforme par laquelle l'auteur termine chaque discussion. Au reste, pas une parole de douleur, pas un regret sur ces figures dont il ne conserve que l'auréole. L'impression du vide immense que laisserait l'absence du Christ dans la mémoire du genre humain ne lui coûte pas un soupir.

Sans colère, sans passion, sans haine, il continue tranquillement, géométriquement, la solution de son problème. Est-ce à dire qu'il n'ait pas le sentiment de son œuvre, et que, sapant l'édifice par la base, il ignore ce qu'il fait? Non, sans doute. Mais c'est une chose propre à l'Allemagne que ce genre d'impassibilité. Les savants y ont tellement peur de toute apparence de déclamation

qui pourrait déranger l'assiette de leurs systèmes, qu'ils tombent à cet égard dans un défaut tout opposé. Ce que la rhétorique est pour nous en France, les formules le sont pour les Allemands, une prétention qui, changée en habitude, finit par devenir naturelle. Ils prennent volontiers dans leurs livres la figure inexorable de la fatalité sur son siége d'airain. A la lecture de tel ouvrage, vous prendriez l'auteur pour une âme de bronze que rien d'humain ne peut atteindre. Telle était même, je l'avoue, mon illusion sur M. Strauss lui-même, jusqu'à ce que, l'ayant connu de plus près, j'aie trouvé en lui, sous ce masque du destin, un jeune homme plein de candeur, de douceur, de modestie, une âme presque mystique et comme attristée du bruit qu'elle a causé.

Ce n'est point assurément là l'homme de l'ouvrage que je vais analyser. Pendant quinze cents pages, et de la même manière que s'il s'agissait d'une interpolation d'Homère et de Pindare, l'auteur dispute au Christ son berceau et son sépulcre; il ne lui laisse que la croix. Les circonstances de la naissance du Fils de Marie lui semblent fabuleusement imitées de la naissance d'Abraham et de Moïse. Nemrod, Pharaon, voilà les modèles d'après lesquels la tradition a imaginé les massacres d'Hérode. Quant à la crèche, elle n'a été supposée dans Bethléem, de préférence à tout autre lieu, que pour se conformer au verset d'un prophète. L'étoile qui conduit les bergers n'est que le souvenir de l'étoile promise à Jacob dans la prophétie de Balaam. Les rois mages eux-mêmes n'auraient eu d'existence que dans un passage d'Ésaïe et dans le psaume LXXII. De la présentation au temple, on fait une légende inventée pour glorifier l'homme dans l'enfant ; de la scène de Jésus expliquant la Bible à l'âge de douze ans, une copie des vies de Moïse, de Samuel, de Salo-

mon, qui, à ce même âge, donnent des preuves d'une sagesse toute divine.

Les relations du Christ et de saint Jean-Baptiste amènent des interprétations non moins audacieuses. Dans ce système, les évangélistes ont attribué à saint Jean des idées qu'il lui eût été impossible de concevoir. Son point de vue plus étroit, sa tendance moins libérale, son génie plus rude, le rendaient incapable de comprendre, encore moins de prophétiser la venue de Jésus. D'ailleurs, selon l'auteur, si Jésus s'est soumis à recevoir le baptême, c'est là une preuve qu'il ne croyait point encore être le Messie. Tout au plus, il a suivi dans la foule l'enseignement de saint Jean, et il y a puisé quelques maximes de la secte des Esséniens.

On a fait à cet égard[1] une observation pleine de justesse, lorsqu'on a dit que, s'il est ici un personnage fabuleux, ce n'est pas celui dont la vie se passe au milieu des peuples qui le touchent, le voient, l'entendent, mais bien plutôt le solitaire qui, vêtu de poil de chèvre, errant loin des villes, se dérobe à ses propres disciples, et ne laisse de trace que sur le sable du désert; que, par conséquent, le mythe ici devait être saint Jean, et Jésus-Christ l'histoire.

[1] J'emprunte cette idée au professeur Ullmann, dans son excellent ouvrage sur le docteur Strauss. Cette réfutation a paru d'abord dans le recueil qu'il a fondé avec M. Umbreit, et qui a acquis beaucoup d'autorité : *Études et Critiques de théologie*. Sous ce titre modeste, il faut se représenter une sorte d'encyclopédie où les questions les plus vitales de philosophie et d'histoire religieuse, d'exégèse orientale et grecque, sont traitées par les juges les plus compétents avec un large éclectisme qui me semble remonter à Schleiermacher lui-même. Je ne crois pas qu'aucun exemplaire des *Études* soit entré dans Paris, et cependant c'est certainement là une des lectures les plus instructives que l'on puisse entreprendre de nos jours. Au lieu de se débattre éternellement contre le dix-huitième siècle, pourquoi notre théologie en France ne s'adresse-t-elle pas à ces nouveaux lutteurs, quel que soit le nom qu'ils portent? Là où est le combat, là est la vie.

Je poursuis. Jésus se proposait-il un règne temporel ou céleste? L'auteur répond : Le Christ espérait reconquérir le sceptre temporel de David, mais par des moyens tout divins. Les légions des anges, les morts ressuscités devaient placer ses disciples sur les douze trônes d'Israël. D'ailleurs, en ce qui regarde l'ancienne loi, il ne rejetait que le rituel, la forme extérieure, les abus du culte. Il en acceptait l'esprit, en sorte que sa mission n'a guère été que négative, et qu'il a été pour le mosaïsme à peu près ce que Luther a été pour le catholicisme.

Parlons encore plus clairement : il ne songeait point à étendre sa réforme au delà du peuple juif, dont il partageait la répugnance pour les nations étrangères. A l'égard de sa doctrine proprement dite, les Écritures n'en garderaient qu'une image bien infidèle, puisque ses discours, selon les trois premiers évangélistes, ne seraient rien que des fragments incohérents, espèce de travail de mosaïque dans lequel saint Matthieu surpasserait seulement les deux autres.

On avait disputé à Moïse le Décalogue ; il était naturel que l'on en vînt à disputer à Jésus-Christ le sermon de la montagne et la prière dominicale, qui ne sont plus qu'une compilation de formules hébraïques. Saint Jean nous reste encore; tout repose sur ce dernier fondement. Que va-t-on décider? La conclusion ne se fait pas attendre; la voici : les discours que saint Jean rapporte sont beaucoup plus contestables que les précédents. Il faut les regarder comme des *compositions libres*, mêlées de réminiscences des écoles d'Alexandrie. Ainsi, pour presser la question, d'une part on aurait des maximes hébraïques, de l'autre des sentences de la philosophie grecque. Mais la doctrine de Jésus, à dire vrai, aurait disparu aussi bien que sa personne. Nulle certitude historique, nulle authenticité,

sinon dans quelque débris de la polémique soutenue contre les pharisiens. L'auteur veut bien reconnaître, dans ces démêlés, le ton et l'accent de la dialectique des rabbins.

La dernière partie de l'ouvrage où convergent tous les rayons du scepticisme moderne entame des questions qu'en France nous sommes plus accoutumés à voir controversées. Le modèle de ce genre de polémique se trouve dans la fameuse lettre de Rousseau sur les miracles ; mais ici la science est beaucoup plus grande, et le système tout différent. Les miracles de l'Évangile sont ou des paraboles prises plus tard pour des histoires réelles, ou des légendes, ou des copies de ceux de l'Ancien Testament. La multiplication des pains rappelle la manne dans le désert, et les vingt pains dont Elisée nourrit le peuple. L'eau changée en vin est une réminiscence de l'eau saumâtre convertie par le prophète en une eau vive. Quelquefois le Nouveau Testament se copierait lui-même, comme dans le signe du figuier frappé de stérilité ; ce prodige serait la contre-partie d'une parabole racontée plus haut.

Pour achever, qu'est-ce que la transfiguration du Christ sur le mont Thabor ? — Un reflet, une copie de celle de Moïse sur le mont Sinaï. — Mais l'apparition de Jésus au milieu de Moïse et d'Élie n'implique-t-elle rien en soi de particulier ? — Un pur emblème pour signifier que Jésus est venu accorder la loi personnifiée dans l'un et les prophètes représentés par l'autre. — Il ne s'agit donc pas ici, comme je le croyais, de la transfiguration du Christ ? — Non, assurément, mais de la transfiguration d'une idée chrétienne. Reste à savoir maintenant où s'arrêterait un catéchisme continué dans ces termes.

J'arrive à la passion. A véritablement parler, l'auteur

n'admet ici rien d'historique, excepté le crucifix qui encore lui rappelle le serpent d'airain suspendu à l'arbre de Moïse. Pour parler son langage, les scènes qui précèdent l'emprisonnement sont des mythes du second degré dans l'Evangile selon saint Jean, des mythes du troisième degré dans les Evangiles selon saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. Il part de ce principe que l'ancienne loi n'annonce nulle part un Messie souffrant, que les figures que l'on a tirées d'Esaïe s'appliquent au corps des prophètes, non à la personne du Christ, dont l'Ancien Testament, au contraire, a toujours annoncé et exalté le triomphe temporel.

L'esprit tout rempli de la présence de leur maître bien-aimé, les apôtres le voyaient en traits flamboyants sous chacun des emblèmes de la Bible ; naturellement et invinciblement, ils lui appliquaient toutes les paroles qui pouvaient se détourner du sens littéral ; ils s'abusaient eux-mêmes. Par suite d'une illusion semblable, on supposa, après l'événement, puis on se persuada que le Christ avait dû annoncer par avance sa mort, sa résurrection, sa réapparition. De là, les prophéties qui lui furent attribuées par les évangélistes. La scène du jardin des Oliviers, la sueur de sang, l'angoisse de la croix ; quoi encore ? le calice apporté par l'ange de la passion ; que va-t-on faire de cette douleur infinie ? Un plagiat tiré des Lamentations de Jérémie.

Ce pressentiment profond, qui saisit chaque créature, et même la plus vile, au moment de périr, va manquer à Jésus-Christ. Les deux larrons appartiendraient à Esaïe ; la tunique partagée, les pieds et les mains cloués, le coup de lance dans le côté, l'absinthe et le vinaigre, même la soif sur la croix, tout cela, ainsi que la dernière parole de Jésus en expirant : *Eli lamma sabachthani*, serait, mot

pour mot, tiré du psaume LXIX et du XXIIe [1], que le docteur Strauss déclare classique pour tout ce qui regarde la passion. A quoi il ajoute qu'un seul des évangélistes fait mention de la présence de la mère du Christ au pied de la croix, et que cette circonstance, si elle était véritable, n'eût pas été négligée par les autres.

Ici, je l'avoue, j'ai peine à concevoir que l'auteur s'arrête au milieu de ces scènes pour dire, en parlant de la passion selon saint Jean : « L'exposition de la scène fait honneur à la manière ingénieuse et animée du rapporteur. » A ce mot, ne vous semble-t-il pas voir se dresser et applaudir le spectre de Voltaire? ou plutôt, une telle indifférence ne l'eût-elle pas étonné lui-même? Quoi qu'il en soit, le sang-froid de l'auteur ne se dément plus dans les scènes qui suivent. Il n'y a, certes, qu'un érudit allemand qui pût rechercher avec cette impassibilité, où l'ironie moderne et l'hysope du Golgotha sont indissolublement mêlés, si Judas, comme un théologien l'a prétendu, a été un honnête homme méconnu ; si le Christ a été cloué à la fois aux pieds et aux mains ; combien de fois il a eu soif ; combien d'heures il est resté en croix ; jusqu'où s'est enfoncée dans le côté la lance du soldat ; si le sang et l'eau ont pu couler de sa plaie vive ; supposé que Jésus, après un long évanouissement, soit sorti du sépulcre, en quel lieu s'abritait ce Dieu moribond ; si, comme le prétend sérieusement le célèbre professeur de théologie dogmatique Paulus, le Christ, échappé du tombeau, est mort d'une fièvre lente, causée par les stigmates de la croix, ou s'il a encore vécu, après la Passion, vingt-sept ans, travaillant dans la solitude au bien de l'huma-

[1] M. Ewald place ce psaume XXII un peu avant l'exil, au temps de Jérémie. Page 162 des livres poétiques de l'Ancien Testament, seconde partie.

nité, comme le dit M. Brenuesche dans sa dissertation, et enfin, sur quelle couche écartée a achevé de vivre, loin des regards de ses ennemis et de ses disciples, le Dieu fait homme.

Cette partie de l'ouvrage a la précision d'une instruction judiciaire. En cet endroit, M. Strauss semble dévier de son système des mythes, et faire une concession à une école adversaire, lorsqu'il admet que l'idée de la résurrection a pour origine une vision des disciples, toute semblable à celle de saint Paul sur le chemin de Damas; il pense d'ailleurs que cette idée n'a pu se développer pleinement qu'en Galilée, loin du sépulcre et des restes mortels du Christ. L'ascension lui rappelle celle d'Énoch, les chevaux flamboyants d'Élie, lesquels, dit-il, pour se conformer à la nature plus douce de Jésus, durent être transformés en nuages, l'apothéose d'Hercule, de Romulus..., etc. Voilà ce livre dans ses éléments et dans sa nudité.

Ce n'est pas tout cependant; l'auteur, en terminant, recherche quel sera le résultat de sa doctrine, supposé qu'elle soit généralement adoptée par le clergé. Que doit faire le prêtre convaincu que l'Évangile est une mythologie? Le *prédicateur spéculatif*, c'est le nom qu'il donne à cet étrange personnage, a, répond-il, quatre voies ouvertes devant lui. Premièrement, il peut garder sa doctrine pour lui seul, et continuer d'instruire le peuple conformément à la lettre de l'Écriture. Secondement, il peut, en racontant l'histoire sacrée, sous-entendre, en lui-même et par une traduction tacite, les abstractions et le système des mythes; par exemple, pendant qu'il parle de la résurrection du Golgotha, il doit penser secrètement à l'universelle palingénésie des idées, ou encore, en prêchant *tout haut* sur la Vierge Marie, songer *tout bas* à la

nature, vierge visible, mère éternelle de toutes choses. Mais cette méthode subtile court le risque de rappeler celle des réticences mentales du père Bauny, et, malgré le détour d'intention, elle rentre dans le premier cas. Troisièmement, l'orateur sacré peut travailler ouvertement à ruiner la croyance populaire, et à la transformer en spéculation. Quatrièmement (car le moyen qui précède n'est pas lui-même sans difficultés), il ne reste, en définitive, au *prédicateur spéculatif*, qu'à descendre de la chaire et à sortir de l'Église ; ce sont aussi là les dernières paroles de l'auteur.

III

Si maintenant l'on demande quel effet doit produire cet ouvrage sur l'esprit d'un homme impartial, en admettant qu'il y en ait de tels dans ces matières, je répondrai là-dessus sans détour. Prétendre que ce livre peut être jugé en dernier ressort par l'analyse que je viens d'en présenter, ce serait abuser déloyalement de ce qu'il n'a point été traduit dans notre langue. L'esprit d'une œuvre quelconque, de philosophie, d'art ou de critique, ne se reproduit pas ainsi en quelques lignes ; il y faut bien plus de circonspection qu'on ne se le figure en général.

Combien ces difficultés ne s'augmentent-elles pas s'il s'agit d'un étranger ! Occupé tout entier à présenter dans leur crudité les résultats de l'auteur, j'ai dû négliger les nuances, les tempéraments, les préparations, et surtout le cortége de preuves qui ne le quittent jamais. Malgré moi, je me serai attaché aux parties les plus saillantes qui dénoncent le mieux l'esprit général d'une école, au risque

de laisser dans l'ombre quelques-uns des traits particuliers de l'écrivain. Sa pénétration dans le monde des détails, son amour sincère de la vérité, le succès même de son explication en mainte rencontre, le stoïcisme d'un langage vrai, net, qui, dégagé du jargon des écoles, va droit au but, et que quelques-uns de ses adversaires ont comparé à celui de Lessing, sa fermeté, son indépendance d'esprit, sa dureté même, qui le fait entrer comme un fer aigu dans les entrailles des choses, quand d'autres s'arrêtent mollement aux surfaces, enfin son érudition rare et profonde, voilà ce que personne de sensé ne lui contestera. Il a rendu le cruel service de sonder, de palper, d'élargir la plaie vivante de notre temps avec plus de vigueur, de logique, d'intrépidité que personne, si bien que l'indifférence même en a tressailli et s'est relevée en criant sur sa couche. Lorsqu'on prend ce livre, si triste, si glacé, si tranchant, il faut redire le mot de cette femme en se poignardant : « Cela ne fait point de mal. »

Avec le même désir de rester dans la vérité, je reconnaîtrai que, dès l'ouverture de cette histoire, on voit clairement que le système est conçu par avance ; qu'il ne naît pas nécessairement des faits ; qu'au contraire l'auteur, avec la ferme volonté de tout y ramener, ne s'en démettra devant aucun obstacle ; que, par là, il est entraîné à une intolérance logique qui ressemble à une sorte de fanatisme, et rappelle, avec plus de sang-froid et de maturité, l'esprit exterminateur de Dupuis et de Volney. J'ai même quelque sérieuse raison de croire que, revenu de la première fougue de la discussion, il ne serait pas éloigné d'admettre la justesse de cette critique.

Un second reproche que je ferai à cet ouvrage, parce que la critique allemande n'y a pas assez insisté, c'est que l'intelligence et la connaissance, il est vrai, prodigieuse

des livres y semblent étouffer le sentiment de toute réalité. Au milieu de cette négation absolue de toute vie, vous êtes vous-même tenté de vous interroger, pour savoir si vos impressions les plus personnelles, si votre souffle et votre âme ne sont pas aussi, par hasard, une copie d'un texte égaré du livre de la fatalité, et si votre propre existence ne va pas soudainement vous être contestée comme un plagiat d'une histoire inconnue.

Dès que l'auteur rencontre un récit qui sort de la condition des choses les plus ordinaires, il déclare que cette narration ne renferme aucune vérité historique, et qu'elle ne peut être qu'un mythe. Or n'est-ce pas appauvrir et ruiner la nature et la pensée, que de les mettre ainsi tout ensemble sur ce lit de Procuste? N'accepter pour légitimes que les impressions conformes au génie d'une société inerte à la manière de la société présente, n'est-ce pas borner étrangement le cœur de l'homme? Sommes-nous donc si assurés d'être en tout la mesure du possible? O docteur! combien de miracles se passent dans les âmes, et que la connaissance des livres ne nous enseignera pas! Que l'enthousiasme et l'amour et les révolutions sont là-dessus nos grands maîtres! Qu'ils savent de choses que toutes les bibliothèques du monde ne nous enseigneront jamais! Je sens que j'ai besoin d'éclaircir cela par un exemple; le voici :

Il est tiré de la première rencontre du Christ et des disciples, au bord du lac de Galilée. M. Strauss, voyant avec quelle promptitude Jésus captive, d'un mot, les apôtres, fait cette réflexion fort judicieuse en apparence : qu'il est étrange que le Christ n'ait pas voulu éprouver ces hommes avant de les choisir; qu'il est plus incroyable encore que ceux-ci, sans avoir établi de longues relations avec lui, sans avoir appris à le connaître par expérience, aient

quitté leurs maisons, leur pays, leur état, leurs familles, pour le suivre dans sa prédication ; que, d'ailleurs, on découvre une contradiction manifeste entre cette facile obéissance et le doute qui les saisit plus tard. De ce raisonnement et de quelques autres, il conclut que cette rencontre prétendue des apôtres et du Christ n'est rien qu'une allégorie, une figure forgée trente ans plus tard, à l'imitation de la rencontre du prophète Élie et de son serviteur Élisée.

A mon tour, je le demande, pourquoi mettre sur le compte de l'imitation et de l'érudition pharisienne ce qui s'explique si pleinement, si naturellement dans le récit de l'évangéliste ? Qui ne voit d'un côté l'autorité de Jésus, la puissance attachée à ses traits, à sa voix, à son geste, à sa parole mystérieuse, et, de l'autre, des pêcheurs saisis par cette parole, entraînés, subjugués, fascinés par cette grandeur qui apparaît au milieu d'eux ? Est-ce donc autrement que l'enthousiasme saisit les âmes, et que les hommes se donnent les uns aux autres ? Est-ce, comme le docteur allemand le suppose, par une lente et successive expérience de la supériorité du maître, ou bien par un ravissement soudain, par un emportement irréfléchi, par un abandon entier de soi à la volonté, aux regards, à la pensée d'un autre ? Qui n'a connu des exemples de ce genre, je ne dis pas seulement dans la vie publique, mais aussi dans la vie privée, même la plus obscure, laquelle se passe rarement sans être éclairée, un jour, une heure au moins, par l'une de ces prodigieuses illuminations ?

Et les miracles d'amitié, d'héroïsme, est-ce l'expérience, est-ce la temporisation qui les fait ? N'est-ce pas plutôt l'affaire d'un instant suprême dans lequel tout est perdu ou gagné ? « Les disciples ont douté l'instant d'après, » dites-vous ? Preuve nouvelle que vous êtes ici dans la vé-

rité, dans la réalité, dans l'histoire. Quoi de plus naturel que l'abattement après l'excès de l'enthousiasme ? Ce sont là de ces traits que n'inventent ni la tradition poétique ni la mythologie. Ce sont bien là des hommes, non des mythes.

Pour moi, je l'avoue, tel que le siècle m'a fait, je ne puis encore relire ce début de l'Évangile sans entendre, comme les pêcheurs de Galilée, l'écho de cette voix bien réelle qui vous dit : « Lève-toi et marche, et cours au bout du monde ; » tant il y a là d'enthousiasme avéré et senti ! C'est le *fiat lux* dans la genèse du christianisme ; c'est le mouvement duquel s'engendrent tous les autres. Vous entendez à ce mot les disciples se lever, et pousser devant eux l'ancienne société, l'empire romain qui se dresse à son tour sur son siége, et qui suit l'impulsion, puis l'Église, puis les conciles, puis la papauté, puis la Réforme, et ce mouvement propagé de siècle en siècle, de génération en génération, arrive à la fin, et sans discontinuité, jusqu'à vous.

Autre exemple. Je le choisis parce qu'il fournit en soi un excellent abrégé de la manière accoutumée de l'auteur. C'est la scène de la tentation du Christ dans le désert. M. Strauss commence par montrer les difficultés, les invraisemblances, les fictions qui se rencontrent dans les évangélistes : un jeûne de quarante jours, l'apparition du démon sous une forme palpable, Jésus, transporté d'abord sur le faîte du temple, puis sur une montagne d'où l'on découvre tous les royaumes, la légion des anges qui lui apportent du ciel sa nourriture. Il combat avec avantage les explications naturelles que l'on a jusqu'ici données de ces circonstances ; il prouve que cette scène n'est ni une vision, ni un songe, ni une parabole. Surtout il n'a pas de peine à démontrer que Satan n'était point un pharisien

déguisé et envoyé pour proposer à Jésus d'entrer dans une conspiration contre les Romains.

Cette réfutation accomplie, il ouvre l'Ancien Testament. Il y trouve tous les traits de la scène racontée par le nouveau. Moïse, Élie jeûnent dans le désert pendant quarante jours; Satan, pendant quarante années, y tente le peuple d'Israël. Ce nombre de quarante ainsi répété, cette tentation du peuple qui s'appelait aussi fils de Dieu, enfin les anges qui préparent la nourriture d'Élisée, ne sont-ce pas là les traits principaux ou les modèles du récit calqué plus tard par la tradition chrétienne sur les livres de l'ancienne loi? Donc cette scène n'a en soi rien de réel et nul fond historique. Elle ne répond à aucun moment de la véritable vie de Jésus.

Cette analyse semble complète. Il y manque, à mon avis, une partie importante, qui est un examen plus profond de la vie intérieure du Christ. Jésus vient de recevoir le baptême. Il publie pour la première fois sa mission. Au moment d'achever de se révéler, il se recueille dans le désert. Qui peut savoir les angoisses, les combats, les ennemis intérieurs qui ont assailli dans la solitude ce nouveau Jacob, aux prises avec l'ange inconnu? Avant de déclarer la guerre à toute la nature visible, avant de jeter l'humanité dans l'avenir, comme un monde dans une orbite nouvelle, qui sait si le révélateur n'a pas hésité dans son cœur, si le passé tout entier ne s'est pas dressé devant lui comme une embûche, si l'univers muet, revêtu de sa splendeur empruntée, ne lui a pas dit par cent voix de se prosterner et de l'adorer, au lieu de le combattre; si ses pensées ne l'ont pas ravi sur leurs ailes, au faîte du temple et de la montagne sacrée; si de là il n'a pas vu à ses pieds, d'un côté les royaumes temporels, avec leurs peuples inclinés et soumis, de l'autre l'empire incommensurable des

pensées avec l'éternelle passion et la croix au lieu du sceptre de Juda? Qui sait si, en ce moment, il n'a pas connu par avance la sueur de sang de Gethsamanné, et si, de ce faîte de douleurs, il ne s'est pas écrié déjà, à la vue de la terre soulevée contre lui : « Mon père! mon père! pourquoi m'as-tu abandonné? »

Si le doute a pu approcher de lui, assurément ce ut là le noir Satan sur le trône des ténèbres. Cette histoire ne serait donc point aussi illusoire qu'on le prétend. Au contraire, elle toucherait à ce qu'il y a de plus intime, c'est-à-dire de plus réel, dans la vie de Jésus. Relevé de cet abattement mortel, la lumière intérieure reparaît pour lui. Les cieux se rouvrent. En ce moment le Christ reprend la possession de lui-même jusqu'au Calvaire. Les légions des anges immaculés descendent dans son cœur. Ils achèvent de fortifier d'une nourriture céleste cet esprit lassé dans le combat. Dans tout cela, où est l'impossible? où est l'imitation? où est la fable? et comment se faire une idée de l'Évangile, si l'on n'y voit une continuelle transfiguration de l'histoire intérieure et des pensées du Christ? Je m'arrête ici, car ce point seul m'entraînerait trop loin.

D'autres fois l'auteur substitue à la simplicité des Écritures une abstraction qui me semble répugner étrangement à leur génie. Ainsi la rencontre de Jésus et de la Samaritaine auprès d'un puits le renvoie naturellement à celles d'Elieser et de Rébecca, de Jacob et de Rachel, de Moïse et de Séphora. Ces ressemblances, fortifiées, il est vrai, de plusieurs circonstances tirées du dialogue, le conduisent à sa conclusion ordinaire, que ce récit n'est rien autre chose qu'un mythe. Je le veux bien. Mais, ceci admis, la difficulté augmente.

Cette courte narration, qui portait un tel cachet de simplicité, que va-t-elle devenir? Une formule de la philoso-

phie de l'histoire. La Samaritaine au bord du puits est l'emblème d'un peuple impur qui a rompu l'alliance avec Jéhovah. Le dialogue tout entier n'est que la figure des relations des premiers chrétiens avec les Samaritains. Mais, comme l'auteur nie que ces relations aient jamais existé en effet, il ne nous reste plus que le symbole d'un symbole, la figure d'un rêve, l'ombre d'une ombre ; ici le sol manque sous les pas. De bonne foi, ces abstractions, rédigées en légendes, ne sont-elles pas tout le contraire de l'esprit des Évangiles? L'auteur est ici dans les théories modernes, dans la synthèse de Hegel. Il est dans le dix-neuvième siècle; il n'est plus dans le premier.

Ailleurs, je regrette qu'après s'être enseveli dans la littérature des rabbins et du Talmud, il n'ait pas eu recours plus souvent aux voyages modernes qui peignent la vie de l'Orient. Je suis convaincu qu'il aurait trouvé, dans le spectacle des peuples du Levant, quelques traits qui auraient éclairé son sujet. Il eût fait plus; il eût tempéré par là sa tendance, évidemment trop constante, à tout réduire en abstractions. S'il eût un peu plus approché de ces rivages des apôtres, les scènes du lac de Galilée, le Christ endormi dans l'orage, les flots apaisés par ses paroles, ne lui eussent plus, j'imagine, paru seulement des fictions sans corps, imitations érudites du passage de la mer Rouge, ou figures de la vertu embarquée sur un océan orageux.

A cet égard, quel que soit le mépris de la théologie et de la philosophie pour toutes les observations qui ne sont pas recueillies d'un vieux livre, me sera-t-il permis de citer ici, entre mille, un de ces faits dont j'ai été le témoin? Il m'a trop donné à penser, lorsqu'il arriva, pour que je puisse facilement l'oublier. C'était à l'entrée de la nuit, sur les côtes de Malte. J'étais avec quatre matelots de Psara, dans un canot sans voile, loin de tout refuge, car

un peu auparavant on nous avait repoussés de l'île avec beaucoup d'inhumanité. La tempête était très-forte, la nuit très-noire; les rameurs, déconcertés, avaient quitté leurs rames; nous étions près de sombrer. En ce moment de détresse, le capitaine [1], qui tenait l'aviron, se lève subitement. C'était un des plus hardis compagnons de Canaris. Inspiré par le danger, il souffle mystérieusement sur les eaux, et s'écrie en montrant du doigt les vagues refoulées : *Enfants, voyez, voyez les démons qui s'envolent!* Les rameurs regardent avec stupéfaction autour d'eux; puis ils recommencent à lutter contre le vent. Un peu après, le vaisseau que nous poursuivions se fit voir près de nous dans les ténèbres, comme une apparition. Nous étions sauvés.

N'est-il pas évident que, du fond d'une bibliothèque, rien ne serait plus facile que de convertir ce récit en un mythe emprunté aux *Actes des apôtres?* Le lieu de la scène est le même que celui du naufrage de saint Paul. Les démons qui s'envolent appartiennent à la mythologie des pharisiens, qui eux-mêmes l'ont empruntée à la religion des mages. Il est impossible que le principe du mal ait apparu sous une forme personnelle. Les démons ont-ils des ailes? Habitent-ils au fond des mers? Que de questions insolubles par la raison! Il est bien plus facile d'admettre que le tout a été instinctivement imité du récit de saint Luc. D'autre part, il est probable que les rameurs, en arrivant chez eux, auront raconté qu'ils ont vu des démons marins aux ailes couleur des flots. Lequel croire du philosophe ou de l'homme du peuple? La science toute seule toucherait-elle de si près à l'ignorance? Cela pourrait bien être.

[1] Le capitaine Dimitri.

Sans entrer dans plus de détails, combien de questions me resteraient encore à examiner : si l'époque du Christ était propre à l'invention d'une mythologie? en quoi la science d'Alexandrie pouvait contrôler les imaginations de Jérusalem, ce qui conduirait à l'examen de l'esprit de critique dans le monde romain; si trente ans ont dû suffire à l'établissement d'une tradition toute fabuleuse? si le ton des évangiles apocryphes n'est pas fort distinct de celui des livres canoniques? si les *Actes des apôtres*, tenus pour avérés[1], ne présentent pas des récits analogues à ceux des évangélistes? si les paraboles dans les monuments primitifs ne sont pas expressément séparées du récit, et si, par conséquent, la démarcation de l'histoire et de l'allégorie n'a pas été observée par les écrivains eux-mêmes? La préface de l'Évangile selon saint Luc, si raisonnée, si méthodique, si philosophique, est-ce bien là l'introduction d'un recueil de mythes? Les épîtres de saint Paul ne portent-elles pas une telle empreinte de réalité, que ce témoignage rejaillit sur l'époque précédente? et cet homme, si semblable à nous, si voisin de nous, que nous le touchons de nos mains, ne plaide-t-il pas pour la vérité, pour l'intégrité historique des personnages que nous n'atteignons que par son intermédiaire? Voilà autant de points qu'il faudrait examiner de près.

A l'égard de la comparaison des évangiles et des poëmes d'origine populaire, je l'accepte et je dis : Charlemagne a été transfiguré par les imaginations du moyen âge. Mais sous la fable était cachée l'histoire; sous la fiction des douze paladins il y a l'auteur des Capitulaires, le conqué-

[1] Ils ne le sont plus. Le professeur de théologie Bauer vient d'y appliquer le système des mythes. Ainsi, on peut dire qu'aujourd'hui les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens et aux Romains sont les seuls monuments du christianisme primitif qui aient été laissés intacts par la critique.

rant des Saxons, le législateur et le guerrier. Comment, sous la tradition des apôtres, n'y aurait-il qu'une ombre? Il me suffira aujourd'hui de livrer ces questions aux réflexions des lecteurs qui m'auront suivi jusqu'ici.

IV

Ce qui ne peut manquer de frapper ceux qui entreront plus avant dans cet examen, c'est qu'au point de vue de l'auteur[1] le christianisme serait un effet sans cause. Comment cette figure dépouillée du Christ, ombre dont il ne reste aucun vestige appréciable, larve errante dans la tradition, aurait-elle dominé tous les temps qui ont suivi? Je vois l'univers moral ébranlé, mais le premier moteur m'échappe. Si, dans le Nouveau Testament, il n'y a point de spontanéité, d'où est sortie la vie? Le monde civil serait-il né d'un plagiat? Si la nouvelle loi n'est rien autre chose que la reproduction de l'ancienne, si l'esprit de création n'a éclaté nulle part, si le miracle du renouvellement du monde ne s'est point accompli, que faisons-nous ici, et que ne sommes-nous dans les murailles de l'ancienne cité?

Ce qui démontre, en effet, la grandeur personnelle du Christ, ce n'est pas tant l'Évangile que le mouvement et l'esprit des temps qui lui ont succédé. Je ne saurais rien des Ecritures, et le nom même de Jésus serait effacé de la terre, qu'il me faudrait toujours supposer quelque part une impulsion toute-puissante vers le temps des empereurs romains. Lorsque M. Strauss dit à cet égard : « Nous re-

[1] Je me sers, en général, de la première édition du livre du docteur Strauss. Dans la dernière, il a fait quelques concessions. Je m'attache ici au système en lui-même, plutôt qu'à suivre les fluctuations de l'auteur.

gardons l'invention de l'horloge marine et des vaisseaux à vapeur comme au-dessus de la guérison de quelques malades de Galilée, » il est visible qu'il est la dupe de son propre raisonnement. Car enfin il sait, comme moi, que le miracle du christianisme n'est pas dans cette guérison, mais bien plutôt dans le prodige de l'humanité étendue sur son grabat, puis guérie du mal de l'esclavage, de la lèpre des castes, de l'aveuglement de la sensualité païenne, et qui, subitement, se lève et marche loin du seuil du vieux monde. Il sait que le prodige n'est pas tout entier dans l'eau changée en vin aux noces de Cana, mais plutôt dans le changement du monde par une seule pensée, dans la transfiguration soudaine de l'ancienne loi, dans le dépouillement du vieil homme, dans l'empire des Césars frappé de stupeur comme les soldats du sépulcre, dans les Barbares dominés par le dogme qu'ils ont vaincu, dans la réforme qui le discute, dans la philosophie qui le nie, dans la Révolution française qui croit le tuer et ne sert qu'à le réaliser. Voilà les miracles qu'il fallait comparer à ceux de l'astrolabe et de l'aiguille aimantée.

Quoi ! cette incomparable originalité du Christ ne serait qu'une perpétuelle imitation du passé, et le personnage le plus neuf de l'histoire aurait été perpétuellement occupé à se former, ou, comme quelques personnes le disent aujourd'hui, à se poser d'après les figures des anciens prophètes ! On a beau objecter que les évangélistes se contredisent fréquemment les uns les autres, il faut avouer, à la fin, que ces contradictions ne portent que sur des circonstances accessoires, et que ces mêmes écrivains s'accordent en tout sur le caractère même de Jésus-Christ.

Je sais bien un moyen sans réplique pour prouver que cette figure n'est qu'une invention incohérente de l'esprit

de l'homme. Il consisterait à montrer que celui qui est chaste et humble de cœur, selon saint Jean, est impudique et colère selon saint Luc; que ses promesses, qui sont spirituelles selon saint Matthieu, sont temporelles selon saint Marc. Mais c'est là ce que l'on n'a point encore tenté de faire, et l'unité de cette vie est la seule chose que l'on n'ait point disputée.

Sans nous arrêter à cette observation, accepterons-nous, pour tout expliquer, la tradition populaire, c'est-à-dire le mélange le plus confus que l'histoire ait jamais laissé paraître, un chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Égyptiens, de Romains, de grammairiens d'Alexandrie, de scribes de Jérusalem, d'Esséniens, de Sadducéens, de thérapeutes, d'adorateurs de Jéhovah, de Mithra, de Sérapis? Dirons-nous que cette vague multitude, oubliant les différences d'origines, de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un seul esprit, pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux avec tout le passé, et dans lequel on découvre l'unité la plus manifeste? On avouera au moins que voilà le plus étrange miracle dont jamais on ait entendu parler, et que l'eau changée en vin n'est rien auprès de celui-là!

Cette première difficulté en entraîne une seconde; car, loin que la plèbe de la Palestine ait elle-même inventé l'idéal du Christ, quelle peine ces intelligences endurcies n'avaient-elles pas à comprendre le nouvel enseignement? Ce qui demeure de la lecture de l'Evangile, si on la fait sans système conçu par avance, sans raffinements, sans subtilité, n'est-ce pas que la foule et les disciples eux-mêmes sont toujours disposés à saisir les paroles du Christ dans le sens de l'ancienne loi, c'est-à-dire dans le sens matériel? N'y a-t-il pas une contradiction perpétuelle entre

le règne tout spirituel annoncé par le maître, et le règne temporel attendu par le peuple? La plupart des paraboles ne finissent-elles pas par ces mots ou d'autres équivalents : « A la vérité, il parlait ainsi, mais eux ne l'entendaient pas? » Preuve manifeste, preuve irréfragable que l'initiative, l'enseignement, c'est-à-dire l'idéal, ne venaient pas de la foule, mais qu'ils appartenaient à la personne, à l'autorité du maître, et que la révolution religieuse, avant d'être acceptée par le plus grand nombre, a été conçue et imposée par un législateur suprême.

Si quelque chose distingue le christianisme des religions qui l'ont précédé, c'est qu'il est l'apothéose, non plus de la nature en général, mais de la personnalité même. Voilà son caractère dans son commencement et dans sa fin, dans ses monuments et dans ses dogmes. Comment ce caractère manquerait-il à son histoire? S'il n'eût dominé exclusivement dans l'institution nouvelle, celle-ci n'eût été qu'une secte de la grande mythologie de l'antiquité. Au contraire, le genre humain l'en a profondément distinguée, parce qu'elle s'est en effet établie sur un fondement nouveau. Le règne intérieur d'une âme qui se trouve plus grande que l'univers visible, voilà le miracle permanent de l'Évangile. Or ce prodige n'est pas une illusion, ni une allégorie, c'est une réalité. De la même manière que, dans le paganisme, la nature palpable, la mer, la nuit primitive, le chaos sans rive, ont servi de base véritable aux inventions des peuples, de même ici l'âme infinie du Christ a servi de fondements à toute la théogonie chrétienne; car, qu'est-ce que l'Évangile, sinon la révélation du monde intérieur?

En cet endroit, je rencontre un étrange raisonnement. On dit : le premier terme d'une série ne peut être plus grand que celui qui la termine. Ce serait là un effet con-

traire à la loi de tout développement ; d'où l'on infère que Jésus, étant le premier dans la progression des idées chrétiennes, a dû nécessairement rester au-dessous de la pensée et des types des générations suivantes. De cette proposition, il résulterait également que Jésus céderait la place à saint Paul, saint Paul à saint Augustin, saint Augustin à Grégoire VII, Grégoire VII à Luther ; et sur ce terrain mobile, chacun se détruisant l'un l'autre, et n'y ayant plus rien de fixe dans la conception du saint, du juste, du beau, du vrai, qui sait si nous ne nous trouverions pas, en définitive, être le terme ascendant de cette échelle de sainteté ? Car nous aussi nous sommes à l'extrémité d'une série. On prouverait tout aussi bien par là qu'entre Homère et Virgile c'est le second qui fut le maître.

Mais depuis quand l'inspiration de la beauté, de la justice, de la vérité, est-elle une progression arithmétique ou géométrique ? On voit qu'il ne s'agit plus du Christ seul, mais bien du principe même de toute personnalité, et que cela va à nier la vie même. Pour moi, je reste persuadé que la personne du Christ fait tellement partie de l'édifice de l'histoire depuis dix-huit cents ans, que, si vous la retranchez, toute autre doit être niée par la même raison et au même titre ; et, sans se déconcerter aucunement, il faut admettre comme conséquence inévitable une humanité sans peuples, ou plutôt des peuples sans individus, générations d'idées sans formes, qui meurent, renaissent pour mourir encore au pied de l'invisible croix, où reste éternellement suspendu le Christ impersonnel du panthéisme.

L'auteur exprime d'ailleurs cette conclusion aussi nettement qu'on peut le désirer, lorsqu'il résume sa doctrine dans cette sorte de litanie métaphysique : « Le Christ, dit-il, n'est pas un individu, mais une idée, ou plutôt un

genre, à savoir, l'humanité. Le genre humain, voilà le Dieu fait homme ; voilà l'enfant de la vierge visible et du père invisible, c'est-à-dire de la matière et de l'esprit ; voilà le sauveur, le rédempteur, l'impeccable ; voilà celui qui meurt, qui ressuscite, qui monte au ciel. En croyant à ce Christ, à sa mort, à sa résurrection, l'homme se justifie devant Dieu. » Je cite ces paroles, non-seulement parce qu'elles résument tout le système de l'auteur, mais aussi parce qu'elles sont l'expression la plus claire de cette apothéose du genre humain à laquelle nous avons tous plus ou moins concouru depuis quelques années

Dépouiller l'individu pour enrichir l'espèce, diminuer l'homme pour accroître l'humanité, voilà la pente. On met sur le compte de tous ce que l'on n'oserait dire de soi. L'amour-propre est en même temps abattu et déifié. Cette idée a une certaine grandeur titanique qui nous enchante tous. Cette grandeur est-elle réelle, et ne nous abusons-nous pas étrangement les uns les autres? Voilà la question.

Si l'individu ne peut lui-même être le juste, le saint par excellence, s'il n'est pas *un même esprit avec Dieu*, s'il est incapable de s'élever au suprême idéal de la vertu, de la beauté, de la liberté, de l'amour, qu'est-ce à dire ? Et comment ces attributs deviendront-ils ceux de l'espèce? Dites-moi combien il faut d'hommes pour faire l'humanité? Deux, trois individus atteindront-ils cet idéal ? Si ceux-là ne suffisent pas, trois mille, trois cent mille, trois millions, qu'importe le nombre, y réussiront-ils davantage? Entassons tant que nous le voudrons ces unités vides, le résultat sera-t-il moins vide qu'elles ? Ne voyons-nous pas que nous faisons là un travail insensé ; que si la personne humaine n'est qu'un néant aliéné de Dieu,

comme nous le décidons, les peuples aussi, de leur côté, ne sont que des collections de néant, et qu'en ajoutant les nations aux nations, les empires aux empires, quelques beaux noms que nous leur donnions, Inde, Assyrie, Grèce, Rome, empires d'Alexandre, de Charlemagne, de Napoléon, nous avons beau multiplier les zéros ; nous n'enfantons que le rien, et que, toujours prétendant à l'infini, nous ne faisons en réalité qu'embrasser dans l'humanité un plus parfait néant, puisqu'il est le composé de tous ces néants ensemble ?

Si cela est vrai, il en résulte que toute vie, toute grandeur, comme toute misère, relèvent de l'individu. Supposé donc que nous voulions nous exalter avec tout le genre humain, il ne faut pas renier la dignité de la personne. Tout le génie même du christianisme est de l'avoir consacrée d'une manière absolue. Car, si la vie du Dieu fait homme a un sens compréhensible pour tous, irrécusable pour tous, c'est qu'elle montre que dans l'intérieur de chaque conscience habite l'infini, aussi bien que dans l'âme du genre humain, et que la pensée de chaque homme peut se répandre et se dilater jusqu'à embrasser et pénétrer tout l'univers moral.

Je me persuade qu'un homme qui n'aurait étudié d'autre livre de théologie moderne que celui de M. Strauss serait bien étonné de l'entendre conclure de tout ce qui précède, qu'après tout, son livre ne viole en rien la croyance de l'Église chrétienne; que plutôt il la confirme; que tout ce qu'il a détruit par la critique, il va le rétablir *dogmatiquement;* que la naissance du Dieu fait homme, ses miracles, sa résurrection, son ascension, ne laissent pas d'être d'éternelles et irréfutables vérités ; qu'il rentre ainsi dans l'orthodoxie par une voie qu'il appelle, il est vrai, *détournée*. Mais c'est une des maximes des

casuistes modernes, qu'il n'est point nécessaire de savoir si l'Evangile repose sur une vérité historique. La philosophie considère le christianisme en lui-même comme une abstraction. Si elle juge ses dogmes raisonnables, elle déclare qu'il a en soi la réalité éternelle, auprès de laquelle toute autre n'est qu'une ombre; d'où il suit qu'il ne faut plus s'inquiéter de son origine dans le temps. Dès ce moment, la foi est abritée dans la métaphysique, comme dans l'arche d'alliance. Le tabernacle se referme; toutes les objections tombent. C'est ce que l'on appelle *le procédé de la théologie spéculative.*

Spinosa fournit encore ici le remède après avoir fait la blessure. Ce moyen est contenu dans les paroles suivantes de l'une de ses lettres : « Pour vous ouvrir entièrement mon esprit, je vous dirai qu'il n'est point indispensable pour le salut de croire au Christ selon la chair, mais bien à ce fils éternel de Dieu, c'est-à-dire à l'éternelle sagesse qui se manifeste en toutes choses, principalement dans l'esprit de l'homme, mais plus encore qu'en tout le reste, en Jésus-Christ » Dans cette métaphysique est caché l'abîme où se recèle la théologie allemande, toutes les fois qu'elle veut se dérober à ses propres conséquences. C'est le nuage où se retire, au milieu de la mêlée, le dieu poursuivi par Ajax.

Du mélange de la métaphysique et de la théologie s'est formée, en Allemagne, une langue savante qui n'a aucun analogue dans les peuples modernes. Pour trouver un idiome semblable, il faut remonter aux scolastiques ou aux alexandrins. La parole couvre la pensée de l'écrivain comme le bois sacré enveloppait la demeure de l'oracle. Au sein de ces magnifiques ténèbres, séparés du monde et de la nature entière, sans témoins, sans échos, l'audace des théologiens s'accroît de leur isolement. Car

chés dans cette enceinte, ils s'excitent les uns les autres à des hardiesses de pensées que difficilement ils se permettraient au grand jour. Voilà un des avantages du mystère. Voyons-en les inconvénients.

J'en aperçois deux principaux. D'abord, tout est mis en question dans le sanctuaire, quand tout paraît en sûreté au dehors ; par où l'on voit que le résultat de cette situation prolongée serait d'établir une double doctrine, l'une secrète, l'autre publique ; celle-là pour le prêtre, celle-ci pour le peuple ; distinction qui répugne à une époque où le secret est impossible, où, les castes disparaissant, le sacerdoce véritable tend de plus en plus à se confondre avec le genre humain lui-même, et l'Eglise avec l'État. En second lieu, au moyen de l'étrange logomachie dans laquelle on se déguise, il arrive presque nécessairement qu'après le combat personne ne sait plus sur quel terrain il demeure, s'il est dans la croyance ou dans le doute. Les questions se compliquent à l'infini, sans se résoudre jamais. Dans cette obscurité pleine d'embûches naissent ce que Bacon appelait la philosophie fantasque et la foi hérétique. Chacun s'enveloppe d'une formule, comme les acteurs antiques se couvraient d'un masque monstrueux. Mais l'affaire est ici trop sérieuse pour que personne puisse rester en ces termes. Qui a gagné, qui a perdu à ce terrible jeu où tout est mis à croix ou pile? Est-ce la philosophie? est-ce la religion? Il serait temps d'en être clairement informé.

V

En général, je crois sentir que les rapports de la religion et de la philosophie, changés, intervertis par les

temps, ont été de trois sortes. D'abord la première a dominé la seconde et l'a traitée en vassale; c'est par là que toute foi commence. Les Pères de l'Église s'emparaient des théories de Platon comme du domaine naturel de la révélation; ils les convertissaient en hymnes, en litanies, en légendes, en symboles canoniques. A véritablement parler, il y avait alors au sein du christianisme un dogme et point de philosophie. Après cela, la foi et le raisonnement parurent mêlés et indissolublement confondus dans la scolastique. Ce fut le court moment où ils s'accordèrent l'un l'autre, quoique déjà cette paix fût plus apparente que réelle. Plus tard, la philosophie, sortie de son berceau vers le temps de Descartes et de Malebranche, commença involontairement à mordre sa nourrice. Dans le siècle suivant, c'est-à-dire dans le dix-huitième, la lutte fut acharnée; l'alliance parut pour jamais rompue. De nos jours, la philosophie tout à fait victorieuse fait la magnanime : elle comprend, elle admet, elle relève, elle réhabilite la foi. Au commencement, c'était la religion qui transformait la philosophie; de nos jours, c'est la philosophie qui transforme la religion. Par ce peu de mots, il est facile de voir quel chemin on a fait.

Ces réflexions suffisent aussi pour expliquer d'où naît le fond de quiétude que j'ai remarqué plus haut dans le scepticisme des Allemands. Ils n'entrent point sans guides dans ce labyrinthe, comme la philosophie du dernier siècle. Au sein même du doute, ils conservent un simulacre de tradition qui suffit pour les sauver du vertige. C'est ce qu'ils appellent garder l'idée en sacrifiant la lettre. Tout impalpable qu'il est, ce fil imaginaire les empêche de se croire entièrement égarés; et, bien que leur critique soit souvent plus meurtrière que celle de

Voltaire, ils ne laissent pas de dire comme Polyeucte : « Je suis chrétien ! »

L'accord de la science et de la croyance est le premier problème que se posent toutes les écoles ; chacune estime l'avoir résolu à la satisfaction générale. Seulement, de transformations en transformations, il arrive souvent que l'institution chrétienne devient précisément *ce qui n'a plus de nom dans aucune langue*. Qui ne voit, par exemple, combien complaisantes sont les formules de l'absolu ? Est-il un culte, une idole, auxquels on ne puisse les appliquer sans effort ? et se peut-il que, sur une aussi faible apparence, des esprits se croient véritablement échappés au naufrage ?

Je vois tous les jours des hommes qui, ayant commencé par rejeter la Genèse, ont été conduits plus tard à rejeter les prophètes, puis les apôtres avec les évangélistes, puis les saints Pères, puis les conciles, puis l'Église, puis la suite entière de l'histoire sacrée, si bien qu'à la fin toute leur tradition s'est bornée à eux-mêmes. Mais, dans ce dénûment, ils n'ont point perdu leur assurance ; ils ont rencontré dans une école de métaphysique un certain nombre de formules faciles à retenir, telles que : le non-moi se révèle dans le moi, l'infini dans le fini. Ils murmurent éternellement en eux-mêmes ces formules sacrées ; et la vertu occulte en est, en effet, si grande, qu'ils sont sincèrement convaincus, non pas seulement qu'ils sont les plus religieux de la terre, mais qu'ils sont les plus orthodoxes de la chrétienté. Non contents de le penser en secret, ils le publient hautement à la face du genre humain ; et bien plus, ils composent dans cet esprit des homélies, des instructions dogmatiques, de pieux mandements pour l'édification des néophytes. De tout ce que j'ai vu jusqu'ici, rien ne m'a causé d'abord

un plus grand étonnement. Il y a aussi des somnambules qui bercent sur leur sein des pierres du cimetière, pensant que c'est là leur enfant endormi!

Au milieu du silence des écoles stupéfaites, il est assurément facile de s'écrier : « Le scepticisme et le dogme, le raisonnement et la foi vivront à l'avenir dans une paix profonde. Leur discorde n'était qu'un malentendu qui a duré quatre mille ans; depuis hier, la paix est faite; notre petit système en est l'éternel garant. » L'affaire est un peu plus malaisée dans la pratique. Si l'on veut dire, en effet, que, dans la tradition, il est des parties qu'aucun pyrrhonisme ne pourra renverser, qu'il est des parties qu'aucune autorité ne saura sauver, chacun l'avoue hautement. Mais qui marquera ces limites? qui distinguera la portion périssable de l'immortelle? qui tracera sur la carte de l'intelligence ces frontières nouvelles de la foi et de la raison? Sera-ce l'une? sera-ce l'autre? Voilà le débat qui commence.

Je n'ignore pas qu'aujourd'hui la philosophie se réconcilie solennellement avec le christianisme, en ce sens qu'elle veut l'absorber dans son sein, le convertir en sa propre substance, ou plutôt l'envahir comme une partie légitime de son empire. Elle ne le nie plus, elle ne le combat plus; elle fait pis, elle le protége; elle s'empare de chacun de ses dogmes pour en faire un théorème. Mais véritablement, qui sera la dupe de l'embûche? Si le christianisme consent à se laisser transformer, changer, manier, agrandir, atténuer comme une argile ductile, au gré de la spéculation, nul doute que l'alliance puisse durer. La philosophie n'a qu'à gagner à ce traité de paix. Hier elle prenait la terre par le droit du plus fort; aujourd'hui elle s'attribue le ciel, *parce que je m'appelle lion*, *quia nominor leo*.

La métaphysique de Hegel, de plus en plus maîtresse du siècle, est celle qui s'est aussi le plus vantée de cette conformité absolue de doctrine avec la religion positive. A la croire, elle n'était rien que le catéchisme transfiguré, l'identité même de la science et de la révélation évangéliques, ou plutôt la Bible de l'absolu. Comme elle se donnait pour le dernier mot de la raison, il était naturel qu'elle regardât le christianisme comme la dernière expression de la foi. Après des explications si franches, si claires, si satisfaisantes, qu'a-t-on trouvé en allant au fond de cette orthodoxie? Une tradition sans évangile, un dogme sans immortalité, un christianisme sans Christ. Est-ce bien là ce qu'attendait l'Église?

Un jour aussi, dit la légende, on vit un pieux scolastique frapper à la porte d'un couvent des Ardennes; il portait la barbe touffue d'un anachorète. A sa ceinture pendait la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, qu'il murmurait chemin faisant. « Ouvrez, dit-il, j'arrive du désert. » Les portes s'ouvrent, on s'empresse autour de lui. Mais sous le froc, qui vit-on paraître? L'éternel tentateur; il débuta par dire : « Et moi aussi, mes frères, je suis logicien. »

En cherchant l'identité de la science et de la croyance, la philosophie de notre temps s'est posé une question qui ne peut être résolue que par une perpétuelle approximation, jamais dans la réalité. C'est ce que les mathématiciens appellent une incommensurable, avec cette différence qu'ici la moindre fraction qu'on néglige est un monde. Dans le vrai, ni la philosophie, ni la religion ne s'absorberont l'une l'autre. Elles s'alimentent mutuellement; elles renaissent éternellement l'une de l'autre, sans jamais pouvoir ni se convertir l'une dans l'autre, ni se superposer comme des identités.

Si l'homme n'avait pour lui que le raisonnement, il

tomberait, de négation en négation, dans le dernier cercle du néant. Si l'homme n'avait que la foi, il serait emporté sans retour par delà toute réalité, aux plus extrêmes limites de l'infini. Mais du conflit de ces deux forces opposées se compose le mouvement régulier de l'humanité, comme des deux forces qui se disputent chaque étoile se compose l'orbite qu'elle parcourt dans ses révolutions annuelles. Si cette guerre apparente venait à cesser, tout ordre, comme tout mouvement, serait détruit; d'où il faut induire que ni ceux qui veulent tout ramener au raisonnement, ni ceux qui veulent tout ramener à la foi ne possèdent la vérité.

Pour que la paix fût solidement établie entre l'une et l'autre, que faudrait-il? Deux choses : que la philosophie, dans un moment donné, absorbant chacun des principes de la religion positive, n'en renfermât pas d'autres. Or c'est ce que le monde n'a point encore trouvé; et quoique l'homme tende, par une approximation éternelle, vers cette unité, elle ne sera pourtant atteinte que par delà toute progression, je veux dire en Dieu même. Chez les anciens, le système des alexandrins renfermait, il est vrai, en substance les doctrines du sacerdoce païen ; et la métaphysique, s'infatuant de l'orthodoxie des temps passés, la réhabilita sous le nom d'Orphée. Mais ce paganisme prétendu touchait déjà par mille points à l'Évangile ; saint Jean y puisa sans scrupule. Plotin, Proclus, Platon avant eux, dépassaient de tous côtés l'horizon des croyances établies ; l'Aréopage le fit assez voir à leur maître Socrate. De même, aujourd'hui, la philosophie possède ou croit posséder en héritage ce qu'il y a de permanent dans l'institution du christianisme. Au lieu d'Orphée, elle réhabilite le moyen âge avec la scolastique ; ce qui ne l'empêche pas de s'ouvrir, en même temps, à des idées qui contredisent,

non pas seulement la lettre et l'histoire, mais le génie même de la religion chrétienne.

Si l'on insiste pour savoir en quoi consiste cette mésintelligence, je dirai clairement que le panthéisme[1] tente aujourd'hui de se substituer en Allemagne à l'esprit de l'Evangile, et que c'est à cela que se réduit tout le débat. Jusqu'à quel point l'institution chrétienne est-elle assez souple pour que cette seconde réformation puisse s'achever sans rupture? Le Dieu tout personnel du crucifix peut-il devenir le Dieu-Substance, sans que les peuples s'aperçoivent de ce changement, tant les gradations seront ménagées et insensibles? Tout est contenu dans ces paroles. Le Christ, sur le calvaire de la théologie moderne, endure aujourd'hui une passion plus cruelle que la passion du Golgotha. Ni les pharisiens, ni les scribes de Jérusalem ne lui ont présenté une boisson plus amère que celle que lui versent abondamment les docteurs de nos jours. Chacun l'attire à soi par la violence; chacun veut le receler dans son système comme dans un sépulcre blanchi. Quelle transfiguration va-t-il subir? Le Dieu de Jacob et de saint Paul deviendra-t-il le Dieu de Parménide, de Descartes et de son disciple Spinosa? Nous vivons tous, à notre insu, dans l'attente de cette grande, de cette unique affaire.

Ceux qui veulent extirper le principe du christianisme n'y réussiront pas, car il a fondé la grandeur et l'indépendance de la personne. Ceux qui veulent rejeter la philosophie n'y parviendront pas, car elle a révélé les lois nécessaires du genre humain. L'individu et la société, l'homme et l'humanité, ces deux puissances, pour la pre-

[1] Je lis dans un journal allemand : « Les Français tombent dans le panthéisme, auquel nous avons prudemment échappé par une adroite dialectique. » N'est-ce pas là voir la paille dans l'œil de son voisin, et ne pas voir dans le sien la poutre de cent coudées?

mière fois également développées, également agrandies, sont partout en présence, dans la théologie, dans la philosophie, comme dans la politique ; qui saura les accorder ?

Il n'est pas rare de trouver des gens qui demandent sur toutes ces choses une solution prompte et définitive. Je n'en connais qu'une seule de ce genre, et qui encore n'est qu'une transformation de la question; c'est la mort. Que si, au contraire, vous voulez demeurer dans la vie, il faut consentir à demeurer avec nous dans la poursuite de l'éternel problème.

Il en est qui estiment que tout le mal est contenu dans l'école de M. Hegel ou dans le livre du docteur Strauss. Si ces deux noms étaient effacés, la paix rentrerait dans le monde. Ils ne voient pas ce que j'ai cherché à établir plus haut, qu'ils ont eux-mêmes concouru à l'œuvre qu'ils renient, et que, pour renverser seulement l'école de Hegel, il faut détruire du même coup Descartes, puis la Réforme, puis les scolastiques et les alexandrins, et ne pas même laisser subsister Aristote. Dans cette terreur panique, où s'arrêter ? Pour sauver le présent, allons-nous destituer tout le passé ?

D'autres avertissent nettement, loyalement [1], que d'un côté est la tradition, de l'autre leur système, et qu'entre eux et le Christ il faut choisir. Mais ceux qui parlent si clairement sont les plus braves, et un petit nombre les suit sans terreur, car le monde n'est pas si hardi qu'il se vante de l'être. Il n'aime pas à brûler ses vaisseaux ni à provoquer l'abîme d'une vue si assurée ; il y veut plus de détours et de manége; puis, le droit d'être leurré, trompé,

[1] Une partie de l'école de Hegel. Les travaux par lesquels MM. Reynaud et Leroux transforment chez nous la tradition du dix-huitième siècle sont de ceux qui devraient le plus attirer l'attention de cette école.

abusé, lui semble la marque des puissants. Il n'est pas près de s'en départir.

Enfin, quelques-uns ont trouvé, chez nous, une dernière issue. Ils ont conseillé à tous les cultes, à toutes les idées, catholicisme, protestantisme, matérialisme, spiritualisme, de vivre chacun en paix à côté l'un de l'autre. Chacun reconnaîtrait les droits et la liberté individuelle de son voisin, comme dans un État constitutionnel sagement pondéré. On se défendrait de toute ambition, de tout empiétement, de tout mouvement hors de ses foyers. La foi et le doute, se respectant profondément l'un l'autre, s'assureraient par une sainte alliance contre tout projet d'usurpation. Cet accord est sans doute fort louable; il est fâcheux que ce soit la sagesse des morts.

Si l'homme, en effet, avait perdu l'espoir d'influer sur l'intelligence de l'homme; si, rompant toute société de pensée, nous étions arrivés à ce point de nous être fait à chacun de nous un cœur de pierre, où rien ne pourrait pénétrer du cœur d'autrui; si, gonflés de nous-mêmes, nous nous étions chacun bâti par avance notre petit système, avec la ferme volonté d'y passer l'éternité, sans y rien laisser s'insinuer des idées, des sentiments, des doctrines, des affections de nos frères, ce ne seraient pas seulement la religion et la philosophie qui seraient dans le sépulcre, mais bien l'âme humaine affamée et murée dans la tour d'Ugolin. Loin de nous cette pacification du tombeau! nous aimons mieux la guerre.

Au lieu de nous atténuer les uns par les autres, il s'agit donc plutôt de nous attirer les uns vers les autres, de penser, de lutter, d'être en commun, c'est-à-dire d'être le plus possible. La Réforme fait parler d'elle. Que le Catholicisme, à son tour, ne se tienne pas dans le silence. Lorsque tant d'ennemis, tant de sectes contraires surgis-

sent autour de lui, ce n'est pas le moment du silence, mais celui du combat. Les barbares affluent de tous les côtés de l'horizon, avec des dieux étranges; ils sont près d'investir la Rome sacerdotale. Comme autrefois Léon au-devant d'Attila, il est temps que la papauté sorte vêtue de sa pourpre, et renvoie d'un geste, si elle le peut, cette nuée de destructeurs jusque dans le désert moral où ils font leur demeure. Quant à la philosophie, il ne sert de rien qu'elle nous dissimule, sous une fausse quiétude, le péril des questions; à la fin le rideau se déchire, et l'on se trouve sans défense dans le désespoir. Au contraire, de la collision des écoles et des cultes opposés jaillit l'éclair de bon augure. Que chacun donc plaide sans se lasser pour sa foi! L'humanité est le juge dans l'aréopage; peu à peu le Dieu de tous apparaît sur l'autel inconnu.

Ne voyons-nous pas qu'un instinct naturel pousse les peuples douteurs à se rapprocher non pas seulement par la communication des corps, mais par la lutte et l'étreinte des esprits? Quand l'aigle des Alpes quitte ses petits pour aller chercher au loin leur nourriture, ceux-ci, au lieu de se tenir séparés, se réchauffent mutuellement de leur duvet, et, luttant entre eux, ils se raniment jusqu'à ce qu'ils reçoivent leur pâture. Ainsi, les peuples, aujourd'hui privés de Dieu, s'efforcent de se pénétrer, de se connaître, de se réchauffer intimement les uns les autres; ils sentent qu'en l'absence du père commun, s'ils restaient divisés, le froid arriverait jusqu'à l'âme; c'est leur cœur même qui périrait. L'Eternel, en reparaissant au milieu d'eux, ne pourrait pas ranimer ces morts sous son aile.

L'humanité, il est vrai, pourrait trancher toutes ces difficultés en s'adorant elle-même. Assez de gens l'y convient; chaque jour elle y incline davantage. Placé au plus haut degré de l'échelle des êtres terrestres, comme sur

un trône inaccessible, le genre humain, ce prétendu roi de la nature, est à son tour, comme Saül, saisi de vertige. Toutes les créatures visibles lui forment son cortége; ce qui n'est pas son courtisan est son esclave. Dans cette perpétuelle ivresse, comment ne s'écrierait-il pas : Je sens que je deviens Dieu !

Il le dit, en effet, par mille bouches dorées. Mais, malgré tout ce concert, ses titres sont encore en litige, et, pour moi, j'hésite à courber les genoux devant lui. Car, enfin, il fut un temps où l'homme manquait au monde ; et le monde, sans s'apercevoir de ce dénûment, poursuivait tranquillement sa carrière. Si c'est par droit d'ancienneté que l'homme se croit l'Éternel, le roseau est ici depuis plus longtemps que lui. Si c'est par le nombre, le sable de la mer a là-dessus l'avantage. Si c'est par droit de possession, le ver de terre lui conteste l'empire. Si c'est par le droit du plus fort, l'heure présente lui appartient en effet. Mais, comme il a détrôné, par son avénement, le roseau, le reptile, et je ne sais combien d'autres monarques qui, avant lui, ont régné légitimement et en maîtres absolus sur ce globe, qui m'assurera que le sceptre ne lui sera pas enlevé à son tour par une de ces révolutions de palais dont l'univers a déjà fourni tant d'exemples ? Reste donc la pensée seulement pour s'en glorifier ? Je l'avoue. Or qui me répondra que nul, dans un coin égaré de l'infini, ne la possède plus que lui, ni à de meilleures marques ? Ainsi je vis, et j'attends pour l'adorer que le succès l'absolve, et que la mort, décidant tout, le confonde ou le couronne à mes yeux.

Si, parmi mes lecteurs, il en est qui, dans ce spectacle des agitations religieuses de leur temps, ne voient qu'une image de ruine ; surtout s'il en est auxquels les pages précédentes aient causé, malgré moi, une de ces douleurs qui

sont sacrées pour tous, je leur rappellerai qu'un jour aussi les disciples, ayant vu leur maître descendu dans le sépulcre, se prirent à douter et à désespérer de l'avenir. Ils ne savaient que pleurer en secret. Ce qu'ils avaient attendu n'étant pas arrivé, ils étaient tout près de ne plus croire à aucune chose. Ils se disaient les uns aux autres : « Celui que nous avons connu n'était pas le fils de Dieu, car il est mort sur la croix. » Ils disaient encore : « Qui soulèvera pour nous la pierre de son sépulcre ? nous ne sommes pas assez forts pour l'entreprendre. » Mais quelques-uns d'entre eux, s'étant approchés du Calvaire, aperçurent leur maître dans toute la splendeur des cieux, et ils se réjouirent en commun jusqu'à la fin des temps.

De même aujourd'hui le monde entier est le grand sépulcre où toutes les croyances, comme toutes les espérances, semblent pour jamais ensevelies ; le sceau du doute y a été apposé par une main invisible ; et nous nous demandons les uns aux autres, saisis de crainte, qui soulèvera la pierre de ce tombeau. Il en est un grand nombre d'entre nous qui pleurent en secret, et qui n'ont plus de confiance dans ce qu'ils ont le plus aimé. Mais cette pierre qui nous opprime tous sera, à la fin, brisée, fût-elle plus pesante mille fois que tous les mondes ensemble. Du sein de nos ténèbres, le Dieu éternellement ancien, éternellement nouveau, renaîtra vêtu d'une lumière plus vive que celle du Thabor. C'est là au moins la foi de celui qui a écrit ces lignes.

PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

AVERTISSEMENT

Ce petit ouvrage fait partie d'un ouvrage plus étendu qui paraîtra plus tard. Si j'en crois la discussion que ces pages ont suscitée, on a reconnu la justesse de mon point de vue. J'aurais voulu rendre la vérité plus palpable encore, tant je suis persuadé que je touche là à un des plus fâcheux sophismes de notre moderne scolastique qui en renferme un si grand nombre.

Lorsque des hommes pleins de lumière se suivent l'un après l'autre, sans plus examiner la voie, il ne faut souvent qu'un accident fortuit pour les ramener sur le chemin perdu. Puissé-je avoir été cet accident!

Voici, je pense, la première source du sophisme que je combats :

Le tout est bien peut jusqu'à un certain point se comprendre et se maintenir, quand on l'applique, comme Leibnitz, au tout, à l'univers, à l'humanité qui se survit et guérit les blessures qu'elle a faites. Mais si vous appliquez aveuglément, comme Candide, cette même maxime à l'histoire particulière de chaque nation, de chaque homme; si les fautes des peuples et des individus ne produisent jamais que leur plus grand bien; si

leur servilité fait leur liberté, si leurs vices engendrent leurs vertus, l'ordre moral est aboli. L'histoire n'est plus le grand jugement de l'Éternel. Vous en ôtez la justice avec la conscience; bien plus, vous en ôtez la réalité.

Car cela suppose qu'il n'y a plus ni décadence, ni chute pour les peuples; quoi qu'ils fassent, ils sont aussi sûrs du lendemain que le genre humain lui-même. Du même coup, c'est le renversement de la philosophie et le renversement de l'histoire.

Pour ôter toute ombre d'amertume à ma critique, j'ai voulu en prendre une partie pour moi. Partout j'ai dit *nous*, comme si j'avais commis les erreurs que je relève. Des écrivains, d'ailleurs bienveillants, en ont conclu que je faisais là ma confession. C'était tout le contraire.

Dès les premières lignes, sorties de ma plume il y a trente-deux ans, je combattais le premier germe du fatalisme qui nous a envahis. Je montrais dans la philosophie de l'histoire le règne de la conscience, de l'âme, de la liberté morale, au-dessus des règnes aveugles de la nature. Le lecteur ne s'y méprendra pas. Il ne tournera pas contre moi le désir que j'ai eu de mettre, par un mot, les personnes hors de cause.

E. QUINET

Bruxelles, 30 janvier 1857.

PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE[1]

I

Depuis bientôt un demi-siècle, tout a servi à l'infatuation de l'esprit humain. Après les immenses guerres de l'Empire, les hommes s'étaient trouvés dans une paix profonde; comme ils n'avaient point prévu l'issue de la guerre, ils crurent aisément aussi que la paix ne devait pas finir. Chacun fit le dénombrement de ses conquêtes tant morales que politiques, et les vainqueurs et les vaincus vantèrent également leur butin. Soit illusion, soit vérité, soit qu'après une si grande dépense de sang, après tant de travaux surhumains, le repos seul passât pour un progrès, il est certain qu'au sortir de l'effroyable mêlée, il n'y eut personne qui ne crût avoir gagné quelque chose. Ce que l'on appelait le régime parlementaire ayant surgi tout à coup, on jugea volontiers de ce qu'il valait par ce qu'il avait coûté, et l'on conclut que des biens ne pouvaient nous être ôtés qu'on avait payés si cher. Cette confiance dans la victoire inspira aux hommes nouveaux une modé-

[1] 1855.

ration si grande, qu'il fut d'abord difficile de dire s'il y entrait plus d'orgueil ou de générosité; mais ce sage équilibre ne fut pas gardé longtemps.

L'esprit humain, de plus en plus assuré d'être le maître, ne tarda pas à afficher des airs de glorieux. Dès lors il relève, il célèbre, il réhabilite, il patronne ses adversaires; il les fait monter sur son char; partout il les traite en prince débonnaire. Les sceptiques se chargent de relever les scolastiques; les protestants, le catholicisme; les voltairiens, les moines; les libéraux, les despotes. « Il faut tuer l'esprit du dix-huitième siècle, » avait dit M. de Maistre. — Ce n'est pas assez de le tuer, reprennent nos philosophes; nous comptons bien le déshonorer. — Et sur cela chacun se met à l'œuvre. Dans ce travail, une chose est surprenante : c'est l'ensemble; car on ne pourrait rejeter la responsabilité sur personne en particulier. Avec quelle conscience, avec quel sérieux fut partagée entre les hommes de l'avenir la tâche de restaurer le passé, c'est ce qu'un jour on aura peine à croire. Tous semblaient travailler sur un plan convenu par avance, et, quoiqu'ils ne se fussent jamais entendus, rien ne dérangea un moment ce concert de tous les amis de la liberté pour relever, ressusciter ce qu'ils haïssaient le plus.

Si du moins cette magnanimité excessive des hommes nouveaux envers tout ce qu'ils avaient renversé eût été un acte sincère de repentir, s'ils se fussent humiliés comme le barbare, adorant ce qu'ils avaient maudit, maudissant ce qu'ils avaient adoré, on aurait pu regarder comme une conversion à une vérité méconnue tant de concessions extraordinaires aux idées et aux choses mortes. Mais il n'en était point ainsi : le fier Sicambre comptait ne pas courber la tête, même en relevant ce qu'il avait abaissé. L'esprit humain s'imaginait retenir tout ce qu'il avait conquis ou

usurpé, et se donner par surcroît les joies de la clémence après la victoire, c'est-à-dire que l'orgueil l'emportait sur la justice. On restaurait le passé pour bien démontrer qu'on ne le craignait pas ; on imitait les conquérants qui font gouverner leurs provinces nouvelles par les anciens rois du pays. De même, dans l'ordre moral, les novateurs se plaisaient à ranimer partout les choses mortes, comptant bien qu'il serait plus commode de régner sous leur nom, et que l'on rendrait plus facilement l'avenir tributaire, si on le faisait exploiter par les dominations anciennes. En relevant les ruines qu'il avait amoncelées, l'esprit philosophique croyait s'en faire un escabeau. Du haut de ce trône imaginaire, il sacra de nouveau le moyen âge, comme une sorte de vice-roi qui lui répondait de l'obéissance des temps futurs.

Ce calcul superbe a été trompé. Cette victoire que l'on voulait faire partager même aux vaincus, où est-elle ? Je cherche l'esprit humain, ce premier-né de la raison divine, ce fier dominateur qui rehaussait ses victimes, consolait ceux qu'il avait dépossédés, rendait à tous leurs dépouilles, ne se réservant que la gloire désintéressée de briller d'un inaltérable éclat sur les générations nouvelles. Je cherche cet éclat : je trouve à peine quelques petites lampes errantes, la conscience éteinte presque partout, l'intelligence renversée, et la nuit de l'âme s'étendant de proche en proche sur tout le monde moral.

Cette disposition des intelligences n'a eu nulle part des conséquences aussi étranges que dans la manière de comprendre l'histoire ; et s'il est des erreurs funestes aux hommes, ce sont précisément celles qui ont trait à la suite entière de leurs annales, car ces erreurs pénètrent jusqu'à la moelle des os ; elles tiennent à la substance de notre être. Aussi manque-t-il un chapitre à Bacon dans son dé-

nombrement des préjugés. *Spectres*, *idoles*, *masques de théâtre*, il les a tous nommés, classés, caractérisés; il n'a oublié que les plus obstinés, les plus vivaces, les mieux faits pour donner le vertige, les plus semblables à l'hydre, ceux qu'un peuple puise, comme la vie, dans l'abîme enivrant de son passé.

Dans l'ancienne société, aucun grand esprit ne s'était appliqué à suivre le cours entier de l'histoire de France. Montesquieu avouait que ses cheveux avaient blanchi dans l'étude seule du droit barbare; Voltaire avait cueilli la fleur dans le *Siècle de Louis XIV*; du reste, nul ne s'était senti le cœur de porter jusqu'au bout le fardeau de l'ancienne France, matière laissée aux érudits. Depuis la Révolution, l'histoire de France a changé de face et séduit les plus nobles esprits, qu'elle lassait ou rebutait auparavant. Le passé national a intéressé davantage à mesure qu'on a cru y voir le germe d'un nouvel état libre. On s'est dit : Prenons patience pendant la lente durée du moyen âge. Dans ce servage d'un peuple, voici l'aurore du grand jour qui luit sur nous. Les tentatives des communes avortent, les états généraux ne forment que des points clair-semés dans un espace trop souvent stérile; mais ces points épars marquent l'ébauche des constitutions parlementaires dans lesquelles se consomme la destinée de la France. — En un mot, pour traverser ces rudes commencements, on était soutenu par la pensée du but que l'on croyait atteint. La liberté conquise prêtait sa vie même aux temps auxquels elle avait le plus manqué. Sous l'arbre des druides comme sous l'arbre de saint Louis, on faisait remonter un reflet de nos jours.

A cet égard, tous les écrivains étaient dans une situation semblable, d'où il est résulté que leurs diverses théories n'en forment, à véritablement parler, qu'une seule. Ils

ont conçu leur système historique sous la royauté constitutionnelle ou pendant les courtes années de la république. A quelque point de vue qu'ils se soient placés, ils ont reflété dans leurs ouvrages l'ordre politique sous lequel ils vivaient. Convaincus que le régime de l'omnipotence parlementaire était la consommation de l'histoire de France, ils ont expliqué les temps antérieurs comme une préparation à cette ère nouvelle. *Croyant*, ainsi qu'ils le déclarent, *avoir sous leurs yeux la fin providentielle du travail des siècles écoulés*[1], tout dans le passé leur a semblé graviter vers ce présent qu'ils jugeaient indéfectible. C'était le fil avec lequel ils traversaient le moyen âge et les temps modernes. Point de difficultés qu'ils n'aient expliquées ou éclairées par cette conclusion ! Là est l'originalité, la vitalité, la confirmation de leur art historique. Comme ils tenaient dans leurs mains le dénoûment du drame, ils en expliquaient aisément le début et les péripéties. Ils disaient : Nous avons le régime parlementaire, qu'on l'appelle *royauté* ou *république*. Or cet état a été précédé d'une succession de rois absolus dans la vieille France ; donc ce qui a précédé est cause de ce qui a suivi ; donc les princes absolus servent à préparer l'avénement des institutions libres ; donc la formule générale de notre histoire est celle-ci : « En France, c'est le pouvoir absolu qui engendre la liberté ! »

De cette idée générale on venait aux faits particuliers ; on concluait uniformément sur chaque règne de la manière suivante : — Ce roi anéantit toutes les franchises, soit des villes, soit des individus, et par là il hâta la civilisation et l'avénement des institutions représentatives, qui sont désormais notre patrimoine inaliénable. — Après avoir

[1] Augustin Thierry, *Essai sur l'Histoire du tiers état*, préface, page 8, deuxième édition.

prouvé que ces despotes, et non pas d'autres, étaient indispensables pour préparer le sol où doivent s'enraciner toutes les garanties et germer tous les droits, on allait jusqu'à dire que s'ils n'avaient pas paru dans cette même succession, la liberté de l'avenir eût été pleinement impossible,— et par là s'achevait la théorie sur l'utilité des rois absolus pour le progrès des peuples constitutionnels.

L'échafaudage sur lequel reposait cette logique a croulé; le fil qui conduisait l'historien s'est rompu dans ses mains, le fondement de la méthode s'est englouti. J'interroge autour de moi; je demande, je cherche ce que sont devenus les savants systèmes qu'il supportait.

Il est superflu d'ajouter que, dans cet examen, je n'ai pas en vue tel ou tel écrivain, mais bien un certain entraînement que tout le monde a partagé, et auquel le public a cédé plus que les écrivains eux-mêmes.

Heureux celui qui, dans un vaste récit toujours serein[1], a suivi jusqu'au bout le cours des temps sans dogmatiser! Heureux aussi ceux qui ont fait devant des auditoires l'épreuve de leurs idées! La présence d'hommes rassemblés les a sauvés de l'excès des théories; mais cela même s'est quelquefois retourné contre eux. Dans la manie dont on était saisi pour les théories inflexibles, s'il se trouvait un historien[2] qui sortît de la logique convenue, si le cri des choses lui faisait oublier les engagements du système, s'il touchait la plaie intime, s'il écoutait, après les livres, le battement du cœur dans les générations passées, s'il s'adressait aux légendes, aux symboles, aux pierres mêmes, pour avoir le secret de ceux qui ne parlent pas, n'écrivent pas, ne lisent pas, s'il entrait dans le vif de la nature, s'il montrait le côté invisible de l'histoire, s'il racontait le

[1] M. Henri Martin.
[2] M. Michelet.

mystère et l'éclosion de l'âme humaine à travers la passion du moyen âge, nous l'accusions ouvertement de troubler la méthode. Il altérait la ligne droite; il désobéissait à notre géométrie. Nous nous sentions déroutés par un esprit si mal discipliné à nos formules, assez aventureux pour déranger notre édifice à mesure que nous l'élevions. Ne sachant où le classer, nous prenions le parti de penser que son génie lui avait été donné comme une exception éclatante pour confirmer la règle.

Un point reste assuré : la méthode que nous avons appliquée à notre histoire est tout l'opposé de celle des historiens grecs et romains; ce n'est pas non plus celle de Machiavel, ni des historiens anglais. C'est bien plutôt la méthode que les pères de l'Église et les scolastiques ont appliquée à l'histoire du peuple hébreu. Les chroniqueurs et les barbares nous ont si bien séduits, que nous leur avons pris jusqu'à leur philosophie. Nous avons quitté Thucydide pour Grégoire de Tours. Si nous n'avions emprunté à celui-ci que son coloris et ses mœurs, le profit eût été sans mélange; mais, sans avoir ses croyances, nous avons imité ses superstitions, complaisants à ce point de dépouiller notre raison moderne pour embrasser la sienne.

De saint Augustin à Grégoire de Tours, de Grégoire de Tours aux scolastiques, des scolastiques à Bossuet, la méthode est la même. Toute l'histoire des Hébreux est considérée comme une préparation à la venue du Messie. Les événements n'ont leur vrai sens qu'à la condition que cette attente soit remplie. Mais s'il en était autrement, si cette venue n'avait été qu'illusoire, l'explication du passé ne serait qu'un sublime sophisme! Imitant ce système, nous avons traité l'histoire de France comme une histoire sacrée, qui trouve son interprétation finale dans l'ère

politique inaugurée avec le régime constitutionnel du dix-neuvième siècle. Ce dénoûment non-seulement explique, mais légitime tout le passé. De la même manière que les violences de l'Ancien Testament sont sanctifiées par l'idée du Messie, dont elles préparent les voies, de même les iniquités, les cruautés, les oppressions du moyen âge sont couvertes et autorisées par l'idée des institutions qui ont apparu sous la royauté tempérée. Ce dernier point est si bien la raison de tout le reste, que nous commençons par y sacrifier la conscience et la morale. L'historien sacré sait que l'Ancien Testament est le chemin nécessaire de la loi de justice, et il ferme impitoyablement les yeux sur les siècles sanglants qu'il traverse. Tout luit à ses regards de ce rayon de justice émané de la loi future. Ainsi, dans nos théories historiques, nous faisons refluer dans le passé l'image qui a brillé un moment à nos yeux. Tout est bien en vue de ce présent que nous croyons posséder à titre inaliénable. Armés d'un fatalisme inexorable, nous foulons aux pieds les souffrances des générations disparues, parce que nous croyons avoir le mot, le secret de ces souffrances dans les droits politiques du citoyen par lesquels notre histoire est couronnée.

A chaque plainte des générations écoulées, nous avons une réponse uniforme : — L'oppression était pesante, sans doute ; — la tyrannie était cruelle, nous en convenons ; — la conscience et la nature étaient incessamment violées; d'accord; — mais cela était absolument nécessaire pour établir la balance des trois pouvoirs, qui est désormais notre système de gouvernement. Les générations brisées par le pouvoir absolu ont eu le plus grand tort de se plaindre. C'était là une puérilité de petits esprits bourgeois, dont la courte vue n'apercevait pas dans le despotisme qu'ils subissaient les prémices des franchises dont

nous jouissons. Mieux avisés, ils auraient vu notre triomphe, ils se seraient réjouis de l'avoir préparé au prix de leur servage.

Ce fatalisme implacable m'a causé toujours, je l'avoue, un embarras que j'avais peine à m'avouer, tant l'entraînement était général : j'aurais voulu y échapper, je ne trouvais pas d'issue. Ces quatorze siècles systématiquement rangés par des mains savantes et qui aboutissaient avec l'impulsion de la nécessité au seuil des institutions parlementaires, c'était là un spectacle imposant. En vain la nature protestait contre les immenses concessions morales qu'il fallait faire à cette réhabilitation de tout le passé. Je reconnais que l'argument tiré de la possession des choses nouvelles avait une force presque irrésistible. Les raisonnements du monde les plus solides étaient impuissants en présence des résultats contemporains ; et quoi qu'il en coûtât d'accepter tant d'audacieuses apologies de la force, il fallait bien se taire quand on montrait pour conséquence le monde renouvelé dans le présent et dans l'avenir.

Cependant les conditions qui étaient à elles seules la raison d'être de ces constructions historiques n'existant plus, il me semble, si je ne m'abuse extrêmement, que ces vastes échafaudages apparaissent dans tout ce qu'ils ont d'arbitraire et de hasardeux ; qu'il reste un grand appareil de logique sans base, que le talent, l'érudition, la sincérité, la gloire demeurent seuls ; que cette métaphysique de l'histoire de France marquera toujours sans doute un noble effort de l'intelligence nationale ; mais qu'enfin, il faut bien l'avouer, la vérité réelle en a disparu, et que nous voilà forcés, par des contradictions inattendues, de nous replacer au cœur de la nature humaine. La conscience, surprise et accablée sous le fatalisme, réclame ; elle se soulève. On faisait de l'histoire de France une his-

toire exceptionnelle, régie par une loi particulière, en dehors de tout le monde moral. La vérité reparaît en dépit des systèmes. Refuserons-nous de la voir? Nous obstinerons-nous à forger à la nature des lois qu'elle abolit sous nos yeux? Nierons-nous l'évidence? Ayons le courage de la reconnaître. J'ose dire que nous en serons récompensés par des vérités que nous ne possédions pas et que nous avions méconnues. Déjà si quelqu'un, placé à ce point de vue que nous ont imposé les choses, se retourne vers le passé, il sera étonné de découvrir combien tout est nouveau dans ces siècles auxquels nous pensions avoir donné une figure désormais immuable.

Les théoriciens de l'histoire de France ressemblent à un astronome qui, ayant calculé la courbe d'une étoile, verrait cet astre suivre une direction contraire à celle qu'il avait annoncée. Il faudrait bien avoir le cœur de confesser que le calcul est erroné et qu'il est nécessaire de le recommencer.

Savant, sage, illustre Hipparque, vous êtes l'honneur de notre âge. Vous avez mesuré les cieux; non-seulement vous avez assigné leur rang à toutes les étoiles visibles, mais vous en avez découvert plusieurs que personne n'avait aperçues. Vous avez fait plus : vous avez donné des lois à ce peuple d'étoiles; vous les avez disciplinées à vos formules infaillibles, et jusque-là ces mondes vous avaient obéi. Mais ce soir, en relevant la tête, j'ai vu que ces planètes, ces comètes que vous aviez révélées ont pris une route diamétralement opposée à celle que vous leur aviez prescrite. Vous leur aviez tracé leur route vers le midi, elles se précipitent aveuglément vers le nord. Apprenez-moi ce que je dois faire de ma triste découverte. Garderai-je le silence sur une désobéissance si éclatante de la nature? Me ferai-je un devoir de bienséance, de complaisance

envers vous, de vous cacher la révolte de ces provinces célestes que vous vous étiez soumises? Répondrai-je à tous ceux qui viendront m'en entretenir : « Hipparque a décidé, il a parlé. Les cieux se repentiront de l'avoir contredit et reviendront sur leurs pas pour lui donner raison? »

Je crois, Hipparque, vous fournir une preuve plus certaine de mon estime pour vos mérites en vous avertissant de cette rébellion de la nature, afin que vous ayez encore le temps de corriger vos équations et de mettre votre sagesse, que personne ne conteste, d'accord avec la sagesse de l'ordonnateur des mondes.

Ces formules implacables, qui étonnent la nature humaine, auraient difficilement fait fortune parmi nous, si, après avoir emprunté aux pères de l'Eglise et aux scolastiques l'esprit général de leur méthode, nous ne leur eussions emprunté jusqu'à leurs artifices et leurs procédés particuliers. Notre matérialisme déguisé nous a livrés tête baissée au mysticisme. Il arrive quelquefois aux pères et à Bossuet d'établir que tel grand homme n'a été qu'un instrument aveugle entre les mains de Dieu. Nous n'avons pas manqué de nous emparer immédiatement de cette idée pour la transformer en une loi générale, si bien que nous n'avons plus rencontré dans notre histoire un personnage dont nous n'ayons fait aussitôt un instrument aveugle qui concourt de loin et malgré lui à réaliser notre système. Et comme dans l'imitation on exagère nécessairement les vices de son modèle, nous avons fait notre règle absolue de ce qui était dans Bossuet une exception, un défi jeté à la sagesse humaine.

Chez nous, les hommes ne sont plus détournés de leur but par quelques rares coups de tonnerre de la Providence, qui s'amuse à déjouer leurs calculs dans une conjoncture éclatante. Non, le coup de tonnerre chez nous

ne cesse de retentir. Tous les hommes, selon nous, font le contraire de ce qu'ils croient faire. Plus ils sont grands, plus ils sont aveugles ; d'où cette maxime que nous répétons à satiété : « Ce tyran, au treizième, au quatorzième siècle, croit faire de la tyrannie. Illusion! Vous-même vous êtes assez dupe pour le croire : eh bien! ouvrez les yeux. Regardez mieux, élevez votre point de vue, arrivez à ma hauteur : vous découvrirez cachée derrière moi la Providence, par laquelle le mal se change en bien pour préparer la liberté! »

Ce que nous avons dit des individus, à plus forte raison l'avons-nous dit des événements. Il n'en est point auquel nous ayons laissé ses conséquences naturelles. Si chaque homme fait le contraire de ce qu'il croit faire, chaque événement produit le contraire de ce qu'il semble produire. Les peuples vaincus sont toujours les vainqueurs, les plus prévoyants sont toujours les plus trompés. Quand de pareils démentis à la raison, à l'esprit borné de l'homme, étaient donnés de loin à loin par quelque grand éclat d'en haut, on pouvait y sentir la présence de la sagesse souveraine qui se révèle à l'improviste ; mais quand la raison humaine se trompe toujours, quand c'est là non l'exception, mais la règle invariable, il est à craindre que l'histoire ne devienne un jeu, au lieu d'être un enseignement de la sagesse immortelle. Je vois bien ce que l'homme perd à ce jeu décevant, je ne vois pas ce que la Providence y gagne. Au lieu des larges assises de la raison, sur lesquelles les anciens avaient établi l'histoire, voulons-nous en faire un caprice mystique de l'Eternel?

Pour corriger les vices de sa méthode, Bossuet possédait le miracle des miracles, le Christ enfant, qui couronnait l'histoire sacrée. Vous aussi vous avez besoin d'un prodige pour racheter des systèmes aussi opposés à

la raison ordinaire. Montrez-moi donc un enfant du miracle et un berceau d'où rayonne l'avenir !

II

Armés de ces deux principes fondamentaux, — que l'absolutisme est le chemin de la liberté, et que les hommes font toujours le contraire de ce qu'ils s'imaginent faire, — nous entrons dans l'histoire ; sur le plan de ces deux idées, nous construisons sans peine nos origines, sans qu'un seul accident sérieux vienne nous contrarier. Les Gaulois se montrent d'abord, et presque aussitôt ils disparaissent ; à peine entrevus, ils nous échappent. Ce que nous connaissons de nos ancêtres, c'est leur décadence. Avec cette ruine prématurée, une première question surgit : pourquoi cette race qui est la nôtre est-elle tombée si vite ? Cette chute, est-ce un progrès, et que faut-il en conclure pour la postérité ?

Ce sont, je pense, les Allemands qui les premiers nous ont appris que nos ancêtres les Gaulois étaient incapables d'entrer jamais de leur plein gré dans la civilisation[1], principe d'où l'on a déduit cette conséquence, que le plus grand bien qui pût leur arriver était d'être conquis par un peuple étranger. Les Romains leur rendirent ce service ; nos ancêtres, à proprement parler, ne devinrent des hommes qu'en cessant de s'appartenir. Jules César, en leur coupant le poing, fut leur bienfaiteur. Au contraire, ils n'eurent de pires ennemis que les Vercingetorix et tous ceux qui se firent tuer pour l'indépendance natio-

[1] L. Ranke, t. I, p. 2. « Il est difficile de croire qu'avec de telles mœurs ces peuples eussent librement coopéré à la culture de la race humaine. Or ce qui peut être douteux au point de vue ethnographique ne l'est pas historiquement. »

trouve le droit de conquête. Il faut que la masse gauloise perde originairement jusqu'à son nom, pour que la postérité gauloise entre progressivement en possession de ses libres destinées. Voilà notre première base; ce qui revient à dire que nous nous engageons dès l'origine à reconnaître toute force comme sacrée, tant qu'elle n'est pas remplacée par une autre plus puissante. Dès la première page, nous extirpons de notre histoire l'idée même du droit.

Nos ancêtres, avec l'accent de la nature première, criaient : *Malheur aux vaincus!* Raffinés et subtils, nous disons au contraire : *Heureux les vaincus!* Une telle hâte de tout accorder à la force, de tout sanctifier de ce qui vient d'elle, m'étonne, m'inquiète. Je me demande ce que deviendra ce germe de fatalisme scolastique déposé dans le berceau de notre histoire; mais peut-être ai-je tort. Plus tard sans doute ces maximes seront tempérées et corrigées par d'autres. Voyons donc, et n'anticipons pas.

Je franchis les temps barbares, qui laissent place à des découvertes ethnographiques, à des peintures de mœurs, où le génie de notre siècle s'est exercé avec une admirable pénétration, soit que notre excessif raffinement d'esprit touche à une sorte de barbarie et nous donne le secret de la véritable, soit qu'il appartienne aux temps où la conscience s'altère de mieux comprendre ceux où la conscience n'existe pas encore.

Les vraies difficultés morales ne commencent à poindre que lorsqu'il s'est formé déjà une âme de peuple, c'est-à-dire au douzième siècle. Ces difficultés apparaissent avec les Vaudois et les Albigeois; ce sont des avant-coureurs des temps modernes. Que dirons-nous de leurs hardiesses? Ils avaient établi le principe souverain que « chaque homme est prêtre, » et sur cette idée ils avaient fondé des institutions, image ou reflet des constitutions municipales

de l'Italie. C'était comme un germe des établissements qui se sont montrés de nos jours. Cette première ébauche d'une société libre est écrasée; elle périt dans le sang : quel enseignement tirent de là nos théoriciens? S'attacheront-ils à ce premier essai inculte de liberté, comme des descendants s'attachent à la pensée de leurs pères? Nullement; sitôt que nous apercevons l'hérésie, nous prenons, je ne sais pourquoi, l'accent de l'inquisition.

Dans l'intérêt de la démocratie future, il fallait absolument que cette démocratie prématurée fût extirpée du sol. C'eût été le plus grand des malheurs pour la liberté moderne, s'il fût resté un vestige de cette liberté première. Et sans plus marchander, nous acceptons la nécessité des massacres de Béziers, de Toulouse, la disparition de tout un monde dans le sang, de la même manière que l'Église et les scolastiques applaudissaient au massacre des Amalécites et des Moabites pour engraisser la terre promise. « Si la liberté prévalait avant que la foi n'eût donné tous ses fruits, la croissance de l'Europe était incomplète et avortée. Si la tentative municipale et démocratique du Midi réussissait, c'était un coup mortel à la féodalité du Nord, qui avait en soi l'esprit de mouvement. L'hérésie des Albigeois devait donc être détruite[1]. » Qui dit cela? Un historien qui pense aimer la liberté, et dont le livre, destiné au peuple, est en effet devenu populaire.

Voilà bien notre fatalisme dans son expression crédule. On y trouve tous les mots importants avec lesquels nous accablerons de notre triomphe d'un jour les vaincus de quatorze siècles. Premier triomphe de la liberté, — anéantissement du premier peuple libre; — nous sommes vainqueurs, parce que nous sommes vaincus : —

[1] Théophile Lavallée, *Histoire des Français*, t. I, p. 333.

cette logique va se dérouler sans interruption. Ces peuples ont été égorgés, il était nécessaire qu'ils le fussent pour assurer l'émancipation des autres. *La liberté eût prévalu trop tôt!* Toujours notre même crainte d'être trop tôt, trop complétement vainqueurs. Ce mot de *prématuré*[1], nous l'appliquerons sans nous lasser, pendant un millier d'années, à chacun des progrès politiques qui seront tentés. Chaque génération qui se réveillera, nous l'accuserons de trop d'impatience; nous lui dirons imperturbablement : *Dormez votre sommeil;* c'est à nous de vivre et de veiller à votre place... Mais quoi! si nous aussi nous allions oublier de vivre! Si, après avoir dit aux autres pendant quatorze cents ans : *Il est trop tôt!* quelqu'un s'avisait de nous dire à nous-mêmes : *Il est trop tard!*

Poursuivons. Nous avions d'abord fait honneur à la royauté de l'émancipation des communes; plus tard il s'est trouvé au contraire que la royauté a effacé le caractère politique de cette grande révolution. Les juridictions que les villes et les bourgeois avaient conquises au prix de leur sang sont détruites par le pouvoir central; cette vie politique, cette éducation de l'homme libre à l'abri des immunités des villes sont minées par la couronne. Où naissaient des citoyens, il ne reste que des bourgeois du roi. Cette grande et hardie émulation avec les républiques d'Italie fait place au silence, à l'asservissement. Les caractères s'inclinent, le mouvement de la vie publique s'éteint; à peine conquises, les franchises municipales, qui avaient paru si précieuses, sont étouffées. Quelle conséquence infère de là notre philosophie de l'histoire? Est-ce un regret pour des biens si cruellement achetés, si vite enlevés? Sera-ce le signal d'un péril au cœur de la société fran-

[1] Lavallée, *Histoire des Français*, t. II, p. 42.

çaise ? Nullement. Ces libertés ont péri ; donc il est heureux qu'elles aient péri dans l'intérêt des libertés futures; donc les rois, en détruisant ces franchises, ont rendu à l'avenir un immense service et préparé l'avénement de nos sociétés émancipées. *Si la bourgeoisie l'eût emporté au quatorzième siècle, c'était fait de l'avenir de la France*[1]. Vous l'entendez ! c'est là toute l'oraison funèbre de ces révolutions populaires qui partout ailleurs dans le monde ont été les fondements de la vie civile. Quoi, vraiment ! si ces franchises eussent été respectées, c'était fait de celles que nous possédons ! S'il y avait eu des hommes libres au quatorzième siècle, il n'y en aurait plus aujourd'hui ! Il fallait qu'il y eût un grand troupeau sous un maître pour que ce troupeau devînt ce monde digne et élevé que nous connaissons.

Avec cette ferme volonté de prendre chaque fait de l'histoire de France comme un fait sacré, divin, qui enfante le juste, l'*Emmanuel*, ne voit-on pas que l'on tombe dans la plus singulière superstition ? On avait d'abord applaudi à l'émancipation des communes ; dès qu'elles sont écrasées par la force, elles sont condamnées par l'historien. L'horizon moral de ces communes était trop étroit, dites-vous ; elles ne pouvaient être le berceau des libertés géantes que nous voyons. Autant vaudrait reprocher au germe d'avoir une nature mesquine, aveugle, parce qu'il s'ensevelit sous la terre et qu'il ne couvre pas de ses vastes rameaux les générations nouvelles. Eh ! que ne l'avez-vous laissé croître ? Peut-être aujourd'hui il vous prêterait son ombre.

Les générations anciennes n'ont pas eu la même résignation que les historiens ; elles ont essayé de mille ma-

[1] Lavallée, *Histoire des Français*, t. II, p. 42.

nières de ressaisir l'indépendance perdue ; dès que la royauté faiblit, la révolution communale reparaît. Un roi de France est fait prisonnier, un autre devient fou : dans cet interrègne du pouvoir absolu s'accomplissent les grands efforts de 1356, de 1383, pour fonder une tradition de libertés civiles et politiques. Au roi Jean prisonnier répond Étienne Marcel ; à la démence de Charles VI, la révolte des cabochiens. On reconnaît la magnanimité de ces efforts, dans lesquels l'héroïsme se joignit à la plus froide raison. Les déclarations des états de 1356 sont des monuments de sagesse ; toutes les garanties que notre siècle a demandées y étaient renfermées : la monarchie tempérée et limitée par une assemblée, les états généraux s'ajournant eux-mêmes à des époques précises, ce qui impliquait l'idée de la souveraineté nationale ; des milices urbaines garantissant à la France que ses forces ne seraient jamais tournées contre elle-même. On avoue que dans ces constitutions l'esprit de liberté n'ôte rien à l'unité nationale, que les bourgeois embrassaient d'un vaste regard l'horizon du royaume. Qnant à la déclaration de 1413, le même bon sens éclate avec plus de timidité dans l'ordre politique. Violents dans le combat, circonspects dans la victoire, tout est justice, mesure, dans le plan de gouvernement des cabochiens.

Après cet aveu des historiens, vous croyez que nous nous attacherons à cette œuvre du droit, à ces grands caractères, à cette tradition toute plébéienne, que nous verrons là des foyers de la conscience publique, que nous réclamerons au nom de l'avenir quand ces foyers seront éteints. Au contraire ! La royauté, dès qu'elle aperçoit ce mouvement de libertés politiques, s'unit aux barons pour l'écraser. Charles VI, après avoir abattu la liberté municipale en Flandre, revient l'étouffer à Paris. A ce signe manifeste ou-

vrirons-nous les yeux sur les dangers de l'exagération du pouvoir central ? Point du tout. Étienne Marcel a péri avec son rêve ; la bourgeoisie politique est annulée après la défaite des maillotins, la plèbe après celle des cabochiens. Aussitôt la formule implacable retentit : ces hommes, ces héros plébéiens ont été vaincus ; c'était pour l'avantage du plébéianisme.

Comme nous avons vu au treizième siècle la nécessité du massacre des Albigeois pour préparer dans l'avenir la victoire de la philosophie, nous voyons maintenant au quatorzième siècle la nécessité également indispensable de la chute des libertés politiques pour préparer la liberté du nôtre. Le mot déjà entendu, et qui enveloppe tout, est répété : *c'était prématuré !* Le droit est prématuré dans les états généraux de 1356. Il le sera également à toutes les convocations d'états généraux qui suivront : inopportun en 1356, il est hors de saison en 1383, intempestif en 1413, malséant en 1484, compromettant en 1560, impossible, déraisonnable en 1614. La servitude seule, arrivant sagement, toujours à point, est toujours la bienvenue.

Nous voilà déjà loin du pieux respect que les historiens de l'antiquité nourrissent pour les tentatives et les efforts de leurs ancêtres. Nous ne savons adresser aux nôtres que de durs reproches dès qu'ils sont abattus. Car ce n'est pas assez pour nous de raconter sans douleur la défaite du droit ; nous nous faisons un point d'honneur de légitimer cette défaite[1], trouvant toujours mille excellentes raisons de l'approuver et de la consacrer, ce qui nous entraîne le

[1] M. Guizot, *Histoire de la Civilisation*, leçon XI, p. 95. « Les patriotes du quinzième siècle ont déploré cette révolution qui de toutes parts faisait surgir ce qu'ils avaient droit d'appeler le despotisme. Il faut admirer leur courage. Mais il faut comprendre que cette révolution était non-seulement inévitable, mais utile. »

plus souvent à braver l'évidence. A la place de ces raisons solides que les historiens cherchaient autrefois dans l'observation de la nature vivante, nous nous piquons de trouver nos raisons dans une maxime d'école. En voyant les communes naissantes refoulées, écrasées par le pouvoir royal, qui ne croirait que nous allons en tirer la conclusion naturelle, que ces communes sont tombées parce qu'elles se sont trouvées aux prises avec un pouvoir déjà démesuré, et que le plus faible a été étouffé par le plus fort? Au lieu d'une cause si simple, si manifeste, et qui renferme un si profond enseignement, nous accusons les communes : si elles sont tombées, c'est par leur faute, par leurs excès, parce qu'elles obéissaient à un *parti extrême*, comme si la monarchie n'avait point été extrême, quand on dit à chaque ligne qu'elle était absolue! comme si elle n'avait point commis d'excès, comme si un système ne pouvait vivre qu'à la condition d'être régi par des anges, comme si enfin, pour rendre raison de la chute violente et précipitée d'une institution, il suffisait d'avancer qu'elle n'était pas sans défauts!

Et non-seulement nous condamnons ainsi nos précurseurs, mais nous saluons d'un applaudissement unanime le pouvoir qui les accable. Le régime que nos historiens appellent une *tyrannie protectrice*[1] se forme au quatorzième siècle sans qu'il y ait de notre part une seule réserve contre ce mal nécessaire. Cette œuvre éclate sous Charles V; c'est pour nous le roi sage par excellence. Il établit de sa propre volonté l'impôt permanent, et ôte ainsi aux états généraux leur première raison d'être. Ils n'ont plus de sanction; on les appelle, on les renvoie au gré d'une fantaisie; cette ébauche d'une grande institution

[1] Lavallée, t. II, p. 51.

n'est plus qu'une ombre. Avec le principe du consentement de l'impôt disparaît en réalité le principe de la souveraineté nationale. A la place de ces premiers rudiments d'institutions populaires apparaît un seul maître *qu'on verra plus tard*, disons-nous, *à contenir ou à jeter par terre*[1]. Charles VI, Charles VII, marchent à grands pas dans cette voie; s'il reste par hasard un vestige de garanties politiques, ils achèvent de les anéantir avec les milices des villes. Le dernier coup porté à l'indépendance des communes, c'est l'établissement de l'armée permanente dans la main exclusive de la royauté.

Tout le mécanisme du pouvoir despotique est achevé; et, qui le croirait? à ce moment de notre histoire c'est un cri enthousiaste, un hymne qui s'échappe de la bouche de l'historien. Le plus extraordinaire, c'est que cet enthousiasme nous est arraché non pas seulement par le respect de la force, ou par le spectacle de la formation d'un vaste empire marchant à l'unité civile, mais bien par la conviction que l'absolutisme fait ici l'ouvrage de la liberté[2]. Je cite les paroles de l'un des hommes assurément les plus judicieux de notre temps; en les transcrivant, j'avoue que chaque mot renouvelle pour moi l'étonnement que me fait éprouver le système : « La forme de la monarchie moderne, de ce gouvernement destiné dans l'avenir à être à la fois un et *libre*, était trouvée; ses institutions fondamentales existaient, et il ne s'agissait plus que de le maintenir, de l'étendre et de l'enraciner dans les mœurs[3]. »

Il faudrait peser ici chaque syllabe. Les institutions fon-

[1] Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, t. I, p. 181.
[2] Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution française*, t. XIII, p. XIV et *passim*.
[3] Augustin Thierry, *Essai sur l'Histoire du tiers état*, p. 93.

damentales d'un gouvernement *libre* étaient trouvées, dit-on, car on avait trouvé toutes celles d'un gouvernement absolu. La liberté seule manquait (elle n'est donc pas nécessaire à un gouvernement libre). Pour s'élever à la liberté, il ne s'agissait plus que de maintenir, étendre, enraciner dans les mœurs le pouvoir absolu.

Retournez comme vous voudrez ces conclusions de notre philosophie de l'histoire, je défie qu'on en fasse sortir autre chose. Quand de pareils résultats couronnent la pensée d'un grand écrivain, et qu'il traverse ces abîmes sans même s'en apercevoir, ce n'est certes pas faute de science ou de génie. Mais cela prouve deux choses: la première, que le système en grandissant a acquis une force aveugle qui entraîne son auteur lui-même ; la seconde, que ce système est entré dans les habitudes de la conscience publique, et que ces sophismes toujours béants font partie de notre patrimoine.

Un point, ce semble, aurait dû nous arrêter, je veux dire le caractère que nous-mêmes attribuons à la royauté dans toute la race romane et dans la France en particulier. Tout le monde avoue que dès l'origine la monarchie a été modelée en France sur le principe du pouvoir impérial chez les Romains. Même nos rois chevelus vivent du souffle des Césars. Charlemagne et les siens ne font que confirmer cette imitation. La troisième race ne change rien à ces idées classiques ; au contraire elle leur donne une force irrévocable, et le pouvoir central se trouve irrévocablement jeté dans le moule du Bas-Empire. La superstition civile pour l'empire romain qui s'était éveillée en Italie avec les glossateurs éclate bientôt en France ; là aussi elle devient une religion politique.

Ces illusions des jurisconsultes, des poëtes toscans du douzième siècle sur les félicités de l'époque des Césars,

sont accueillies avidement et répandues chez nous dès le siècle suivant ; légistes, juges, conseillers, officiers royaux, tous propagent la chimère d'un âge d'or impérial ou gibelin, laquelle devient bientôt la science, la tradition et comme la passion du tiers état. Le moindre bourgeois du quatorzième siècle avait sur ce point l'imagination aussi fertile que l'auteur de la *Comédie divine*. Séduit par ce fantôme, qui déjà avait aveuglé Dante, le tiers état cherche le principe de la rénovation sociale dans les cendres du Bas-Empire. On veut tout donner au roi, parce que dans l'époque sacrée on à tout donné à l'empereur. Le monarque féodal doit être le principe de la justice, de la liberté, de la vie publique, comme l'a été le César ; chose singulière, cette passion de s'engloutir dans l'autorité du prince par imitation classique de l'antiquité est si grande, qu'elle survit encore chez nos historiens !

Nous continuons aujourd'hui, dans nos systèmes, à subir le joug des mêmes fictions, avec la seule différence que l'illusion ingénue de nos ancêtres est devenue une illusion volontaire, systématique, et que la science produit chez nous le même résultat que l'ignorance chez eux. Nous savons ce que nos aïeux ignoraient, que leur conception de l'histoire romaine est imaginaire, que le modèle sur lequel ils se sont réglés n'a jamais existé, que cette félicité prétendue est une invention des poëtes, que le pouvoir absolu dans Rome impériale n'a enfanté en réalité que servitude, silence, qu'il a abouti à la mort d'un monde ; et malgré cette connaissance assurée, quand nous retrouvons la même forme de pouvoir dans notre histoire, nous nous y confions, je ne dis pas sans crainte, mais avec joie, comme si le flot qui a porté les autres à la mort devait nous porter à la vie ! Je ne sais par quel artifice de notre jugement nous nous bâtissons aussitôt le même songe de félicité pu-

blique que les hommes du moyen âge. En dépit de l'évidence, nous nous créons un âge heureux sous nos Dioclétiens et nos Justiniens modernes, les Philippe le Bel et les Louis XI; tant il est vrai qu'il est certaines idées, certaines traditions qui pèsent comme la nécessité sur le front de certaines races.

Loin d'être effrayés de voir notre société se former sur le principe de l'antiquité dégénérée, c'est de quoi nous nous vantons; si nous avons hérité de ses vices, nous nous croyons d'assez bonne maison. Nous triomphons de nous éveiller à la vie dans le tombeau du Bas-Empire. Dérivant tout de ce tombeau, sacrifiant tout, franchises locales, municipales, provinciales, noblesse, tiers état, peuple, c'est ainsi que nous entraînons de génération en génération la société française vers un idéal byzantin, comme un corps vivant qu'on lie à un cadavre; et dans notre idolâtrie pour une antiquité morte et difforme, nous croyons approcher de la liberté moderne à mesure qu'elle s'éloigne davantage.

Une conscience résiste-t-elle? cette conscience a tort, elle est aveugle ou coupable. Mais si tout cela n'était que chimère; si dans cette marche nous n'embrassions jamais que le même fantôme; si la conscience était plus sûre que le système; si Byzance était un triste berceau pour une société nouvelle; si une science fausse engendrait une vie fausse! Je vois deux pays de race latine où la même tradition illusoire, le même aveuglement dantesque a produit des erreurs analogues, — l'Italie et la France. La première y a perdu l'indépendance, la seconde la liberté pendant dix siècles.

Cela est si vrai, qu'à notre insu nous cherchons à échapper à notre propre système par les mots dont nous le voilons, dénaturant la langue pour empêcher les choses de

rier. Quand nous avons glorifié sans réserve de règne en règne la marche ascendante du pouvoir absolu, quel est le nom que nous lui donnons? Nos historiens ont un mot consacré pour exprimer la domination illimitée de nos rois : ils l'appellent une *dictature* plébéienne, un *tribunat démocratique*, et par là ils montrent que leur théorie les offense en quelque chose, puisqu'ils se la déguisent à eux-mêmes.

Quelle ressemblance, je vous prie, entre la dictature romaine et la monarchie féodale du moyen âge, l'une temporaire pour un danger déterminé, passager, l'autre perpétuelle, permanente, qui ne doit finir qu'avec la société même? Où est la moindre analogie entre le dictateur élu dans une société libre par un peuple, un sénat, qu'il représente pour un objet déterminé, et un souverain qui ne puise son droit qu'en lui-même? N'est-ce pas au contraire tout ce qu'il y a de plus opposé par la nature des choses? Donner le même nom à la liberté et au pouvoir absolu, n'est-ce pas une volonté arrêtée de se faire illusion à tout prix? Que peut servir ce faux calque de l'antiquité romaine transporté dans notre moyen âge, sinon à nous aveugler? Au lieu de reconnaître que notre théorie du pouvoir est celle des plus mauvaises années du Bas-Empire, nous cherchons à l'antidater. Nous la rejetons dans la Rome bâtie de briques avec les titres de dictateurs et de tribuns, tant nous avons besoin de nous tromper. Il n'est pas jusqu'à la servitude universelle que nous n'appelions l'indépendance du pouvoir, trouvant ainsi moyen de glisser le nom de la liberté même en définissant le despotisme.

Avec cette étrange logique, il ne me serait pas difficile de refaire l'histoire de la décadence romaine et de réfuter Tacite, comme le voulait Napoléon. Je réunirais les nom-

breux édits des empereurs ; je montrerais le divin Tibère fondateur du crédit gratuit [1], Claude, protecteur de l'esclave, Néron soutien de l'affranchi et qui médite l'abolition de l'impôt, Caracalla qui étend le droit de cité à tout l'univers romain : j'établirais ainsi que le prince tenu jusqu'à ce jour pour le plus méchant a été, en réalité, le bienfaiteur du genre humain. Je montrerais le grand monument du droit romain, cette charte éternelle à laquelle travaillent sans interruption tous les princes sortis de l'acclamation du peuple et de l'armée ; j'établirais que leur tyrannie fut un bienfait, puisqu'elle leur donna la force d'inscrire dans le code ces lois d'émancipation contre lesquelles eût toujours protesté l'esprit étroit du monde antique. S'ils s'emparèrent de tout, ce ne fut point égoïsme ; ils prétendirent seulement développer le droit et l'étendre à tous les misérables. Il était nécessaire qu'ils foulassent le monde pour le sauver ; rien n'est à condamner dans ces temps, sinon la méchanceté des déclamateurs qui ont voulu en médire. Tacite, bien considéré, n'est plus qu'un rhéteur ; son esprit, tourné à l'effet, n'aperçoit que la superficie des choses ; quelques mauvaises têtes que l'on châtie lui cachent le sens profond des événements. Que nous importent tant de meurtres salutaires, détails insignifiants en comparaison de ce travail persévérant des Césars pour édifier dans la loi la cité de la justice? Ce sont leurs édits, leurs rescrits qui font l'histoire, non pas quelques actes sanglants, qui témoignent d'ailleurs de l'énergie avec laquelle les réformateurs du monde embrassaient l'avenir. Ce Claude, que l'on disait imbécile, avait après tout une bien autre tête que Tacite. Le prince touchait au fond des choses dans ses rescrits, l'historien ne

[1] Tacite, *Ann.*, VI, 17.

touchait qu'aux mots. Qu'est-ce que cette sensibilité maladive de l'auteur des *Annales* qui lui montre tout en noir? Un degré de plus de raison, et il eût aperçu la marche progressive des choses sous la main savante des despotes. Ce qu'il prenait pour la décadence lui eût paru la consommation et le triomphe de l'antiquité. Au reste, le peuple, plus intelligent que les rhéteurs, ne s'y est pas laissé prendre; par ses sympathies éclairées, il a vengé les douze Césars des insultes de l'historien; ceux dont les idéologues ont le plus médit ont été le plus aimés de la foule : cet amour ne trompe pas.

Je ne vois pas aisément en quoi cette manière de raisonner diffère de celle de nos historiens, si j'en excepte pourtant ce qui concerne l'acclamation et l'amour des peuples. Dans tout le reste, tout est semblable; et il est certain que cette méthode historique serait infaillible, tant pour l'antiquité que pour notre propre histoire, si l'on pouvait faire abstraction des deux difficultés qui suivent, et qui l'une et l'autre sont inséparables de la nature humaine.

La première tient à l'esprit même du pouvoir absolu. Qui ne sait que sous un gouvernement de ce genre rien ne diffère plus que la loi écrite et la loi appliquée? Voulez-vous écrire une histoire chimérique? jugez de la situation des choses par les édits, les rescrits, les ordonnances. Où est le méchant prince qui ait jamais affiché la méchanceté dans ses paroles publiques? Elles ne respirent que mansuétude, charité, justice pour tous, religion. A ce compte-là, nous nous faisons les complices de la ruse, tenant pour rien les sentiments, les affections, les cris étouffés des générations contemporaines, n'estimant pour témoignage valable que les pièces écrites de la main du pouvoir.

Nous voilà, dès l'entrée, dupes de toute écriture scellée;

le moindre parchemin a pour nous force d'évangile; nous y croyons plus qu'à la réalité; l'encre brille plus à nos yeux que le sang et les pleurs des peuples; nous prenons pour la vie nationale l'ordre administratif. Mais qu'est-ce que toute cette chancellerie, quand elle est contredite par les événements? Assurément la besogne de l'historien est autre, s'il est vrai que son principal devoir est d'empêcher les générations futures d'être abusées par ce grimoire officiel. Nous ne jugeons plus du prince par sa pensée, nous ne lisons plus dans son âme, nous nous arrêtons à la parole, à l'extérieur, à l'écriture, à la robe, à l'habit. La moindre complaisance de si grands personnages nous séduit et nous gagne. Après trois ou quatre cents ans, nous ne pouvons soutenir un moment la familiarité de ces têtes royales sans nous sentir mollir, pauvres serfs que nous sommes de leur grandeur passée! A peine nous sentons la poignée de main d'un despote, nous l'acclamons pour un des nôtres. Qui d'entre nous a résisté à l'habit de bure de Louis XI?

La seconde difficulté est la conscience : nous la supposons à peu près abolie; il est nécessaire qu'elle le soit entièrement. Effacez du cœur humain l'instinct de la dignité, tout s'aplanit pour nous donner raison. Que l'âme humaine ne soit pour rien dans l'histoire des hommes, — Thucydide, Salluste, Tacite et les historiens de leur école ne sont plus que des déclamateurs de collége. Combien les recherches sont facilitées, la méthode simplifiée, la marche assurée! Nous touchons à la perfection qui nous fait envie dans l'histoire naturelle. Mais cet idéal, nous sommes loin de l'avoir atteint, et jusqu'à ce que nous ayons extirpé l'âme humaine de l'histoire des hommes, nous rencontrons une difficulté devant laquelle il nous faut reculer : comment concilier le progrès vers la liberté, c'est-à-dire

le progrès dans le monde moral, avec l'oppression continue de la conscience? Nous blâmons le tiers état toutes les fois qu'il réagit au moyen âge contre l'accroissement du pouvoir absolu. Or cette idée permanente de justice, c'est la substance même de l'histoire; cette résistance, c'est précisément celle de l'âme; cette protestation, c'est le signe de la nature humaine, c'est la preuve qu'il s'agit ici d'êtres raisonnables, non d'automates; c'est le germe de toute liberté future.

Comment donc entendons-nous que la liberté puisse naître, si nous trouvons bien qu'elle soit extirpée dès qu'elle ose se produire au fond des cœurs? D'où viendra-t-elle? de quels cieux inconnus descendra-t-elle? Comment fera-t-elle son apparition dans notre histoire? Sera-ce donc un miracle? O les plus imprévoyants des hommes! vous répétez à satiété que rien n'est solide, rien n'est durable que ce qui a son fondement dans le passé; et en même temps, pour mieux préparer la liberté, vous commencez par la condamner et la proscrire partout où vous la découvrez dans votre histoire!

D'où cela vient-il? D'une conception fausse et toute matérielle de la vie sociale. Nous nous figurons la liberté comme un accessoire, un luxe. L'unité d'abord, disons-nous, la centralisation, la puissance, la richesse, l'aplanissement du sol, les ordonnances sur les eaux, les forêts, les routes, les canaux; plus tard la liberté viendra, et c'est là qu'est l'erreur profonde.

Comme si la liberté n'était qu'une superfétation étrangère, parasite, qui à un moment donné et par hasard s'ajoute au corps social! Comme si ce n'était pas l'âme même des peuples destinés à être libres, la séve de l'arbre! Comme si enfin il était aisé de la faire renaître quand on l'a extirpée, même avec les meilleures intentions du monde!

Dans le calcul, nos théoriciens ont négligé une quantité qui se trouve avoir une valeur énorme : c'est la question morale. Ils ont oublié l'effet que produit sur un peuple l'éducation séculaire du pouvoir absolu. Où ils ont vu le progrès dans l'ordre matériel, ils ont vu la révolution consommée ; ils n'ont oublié qu'une chose dans l'histoire humaine, c'est l'âme humaine, sans songer que sous la pression d'une monarchie sans limite se formait le tempérament d'une nation à laquelle il deviendrait de plus en plus difficile de pouvoir respirer l'air de la liberté.

Nous nous félicitons à mesure que nous voyons les rois de France agir, penser, vivre à notre place. Il nous plaît que d'autres se chargent du soin de notre dignité, de notre fierté, oubliant que toutes les nations qui ont procédé ainsi se sont trouvées incapables à la fin de sortir de tutelle et d'entrer en possession d'elles-mêmes. Que de peuples formés par le pouvoir absolu sont restés dans une éternelle enfance sans avoir pu jamais prendre la robe virile, fantômes dont on a peine à discerner l'existence sous l'histoire de leurs maîtres! L'éducation du peuple par ses institutions, c'était le fond des historiens de l'antiquité. Par quelle fatalité nos théoriciens ont-ils renoncé à ces larges bases ?

A mesure que les événements nous pressent, que la nature humaine se soulève, nous nous endurcissons davantage dans notre formule uniforme. Nous la répétons bruyamment pour faire taire le cri des choses à l'approche de la renaissance. La tyrannie d'abord, ensuite la liberté! mais la liberté ne vient pas : je suis déjà au quinzième siècle ; rien n'apparaît à l'horizon. Je crains que par ce chemin nous ne soyons entraînés à une irréparable méprise ; arrêtons-nous, de grâce, quittons ce sentier perdu; prenons la grande route de la conscience universelle.

Voyez! il en est peut-être temps encore. — Non pas, certes! Y pensez-vous? Il serait beaucoup trop tôt. Travaillons seulement à réhabiliter tout ce qui a poussé au pouvoir absolu : nous préparons ainsi les esprits à mieux comprendre les franchises politiques. — Mais nul peuple sur la terre n'a suivi ce chemin sans périr. Vous avez contre vous tous ceux qui ont vu grandir ou tomber une nation. — Je l'avoue, et qu'importe? Nous faisons exception; chez nous, le pouvoir absolu a toujours une mission providentielle. Il est vrai que par ce chemin nous n'avons jamais rencontré ce que nous cherchons; mais cela même nous confirme dans l'idée que notre système est irréprochable et qu'il faut nous y tenir.

Ainsi, de siècle en siècle, l'historien se défait de tout sentiment humain comme d'une faiblesse. Plus il s'éloigne de la nature, plus il s'imagine être dans la vérité; et il ira par cette pente jusqu'à reconnaître une intention bienfaisante de la Providence dans chacun des vices particuliers du prince.

Cette superstition chez des esprits si affranchis d'ailleurs éclate avec une étrange naïveté. « Celui-ci, disons-nous, fut bien servi par ses vices, par son égoïsme, par son ingratitude[1]. » Il s'agit de Charles VII. Quand nous arrivons à Louis XI, c'est bien autre chose; voilà notre héros. Il nous faut sans sourciller tout dévorer de ce roi bourgeois, en qui nous voyons le promoteur, le précurseur de nos révolutions. Tout nous plaît de lui ou doit nous plaire, car il fit tout pour notre bien. « Le despote Louis XI n'est pas de la race des tyrans égoïstes[2], » répétons-nous en saluant la justice de Dieu qui distribue l'égalité par la main d'Olivier le Daim. L'ancien barbier devenu comte de

[1] Lavallée, *Histoire des Français*, t. II, p. 157.
[2] Augustin Thierry, *Essai sur l'Histoire du tiers état*, p. 94.

Meulan chatouille en nous notre âme de prolétaire. Son maître et lui, voilà nos bons génies ; nous les prenons pour saints et pour patrons. — Cet autre, disons-nous, a refoulé les principes éternels de la morale et de l'humanité ; mais qu'importe en comparaison du bien qu'il nous a fait? Il a mis sous ses pieds le respect des formes et des traditions judiciaires. D'accord ; qu'est-ce que cela ? « Nous l'admirons avec gratitude[1]. » Comment les générations que ces hommes ont étouffées ont-elles bien pu se plaindre? Comment n'ont-elles pas compris que leur avilissement nécessaire préparait notre dignité morale ?

Eh quoi ! ces hommes n'étaient-ils point trop heureux que l'on versât leur sang pour qu'à la fin des temps ce sang engendrât une hypothèse? Voilà vraiment de bien petits esprits que ces gens du quatorzième, du quinzième, du seizième siècle, de n'avoir pas deviné qu'ils seraient trop payés un jour par l'avénement du pouvoir parlementaire, qui, il est vrai, n'a fait que passer et disparaître, mais qui dans l'hypothèse est censé éternel pour le besoin du système !

Ces prétendues grandes vues, ce machiavélisme posthume font éprouver d'autant plus d'impatience, qu'ils sont l'œuvre des plus honnêtes gens du monde ; car en France les honnêtes gens ont tellement peur de paraître dupes, qu'ils commencent par prendre les devants sur toutes les conceptions les plus tortueuses. Quand ils ont légitimé à tort et à travers toutes les oppressions dans le passé, ils se croient parfaitement en règle contre les embûches de l'avenir.

[1] Augustin Thierry, *Essai sur l'Histoire du tiers état*. « Il a étouffé en lui-même et refoulé dans de nobles âmes les principes éternels de la morale et de l'humanité. A la vue des grandes choses qu'il a faites, on l'admire avec gratitude. »

Des chefs d'école, ces systèmes ont passé aux disciples; ceux-ci les ont popularisés dans les livres à l'usage des enfants; aujourd'hui ces idées sont maîtresses de l'éducation, elles sont entrées dans le sang.

Interrogez votre enfant le plus ingénu. Sa leçon est faite. Il vous répondra, comme un Machiavel consommé, que sans doute tant de cages de fer, de potences dressées font mal à voir, mais que tout cela était nécessaire pour que tout le monde fût heureux, et qu'il y eût à la fin un jeu de boule à la place de la Bastille. Si vous continuez l'interrogatoire, l'intrépide logicien ne manquera pas d'ajouter que les bons exemples, la morale en action sont faits pour l'histoire ancienne, mais que dans l'histoire de France on ne saurait qu'en faire; que les braves gens n'y servent à rien et y sont toujours nuisibles; qu'il s'agissait de ruiner les nobles; que le plus sûr moyen était de les pendre; qu'il suffit de savoir quel est le battu pour savoir quel est le coupable; que celui qui a le poing le plus fort est toujours l'homme de Dieu, — sans quoi il serait impossible de retenir par cœur le tableau des trois races.

J'ai peur que nos haines de classe nous aient aveuglés. Nous avons vu le pouvoir central humilier la noblesse; nos pauvres âmes bourgoises et prolétaires ont tressailli de joie, comme si renverser la noblesse pour y substituer le pouvoir d'un seul, c'eût été appeler la démocratie à la vie. Je crains qu'il n'y ait eu plus de joie jalouse que d'intelligence dans l'applaudissement que nous avons donné à la toute-puissance du prince. Ce qu'il ôtait à nos maîtres, — liberté, dignité, indépendance, — il nous semblait qu'il nous le donnât à nous-mêmes. Personne n'ayant plus de garanties ni de franchises, nous avons compté pour un progrès manifeste de nous voir tous ravalés au même

néant. Les roturiers avaient les charges, les places; il n'en a guère fallu davantage pour apprivoiser notre humeur plébéienne. Nous admettons volontiers que c'est par amour pour nous qu'un Charles V, un Louis XI a daigné tout usurper. Nous aimons à nous dire que nous avons été l'objet permanent de sa pensée, que nous avons rempli de notre importance la vaste capacité de ses prodigieux desseins; et j'admire que les mêmes hommes qui détestent de nos jours de toute la puissance de leur cœur l'idée d'un nivellement social, lequel ôterait tout à tous pour ne laisser subsister que la grandeur de l'État, exaltent cette idée dès qu'ils la rencontrent dans le passé.

Notre histoire est pleine de ces mots triomphants : « La noblesse a été privée de ses droits par la jalousie de nos rois, elle a perdu la vie politique dès le quinzième siècle; » mais ces droits dont on dépouillait les grands, voit-on que les petits en fussent revêtus? Cette vie publique qu'on ôtait à la noblesse s'étendait-elle au reste de la nation? Ceux qui étaient libres cessaient de l'être; ceux qui ne l'avaient pas été encore l'étaient-ils davantage? Je vois bien qu'il n'y a plus de patriciat, je ne vois pas pour cela une démocratie naissante; ni noblesse, ni peuple; la noblesse a perdu tous ses droits politiques, le peuple n'en a acquis aucun. Dites-moi si c'est là le but du travail des siècles!

Par ces questions et par les réponses qui y sont faites, on touche bientôt le fond de nos systèmes, et l'on découvre avec étonnement que nous faisons marcher dans un ordre directement opposé la civilisation et la liberté. L'une augmente à mesure que l'autre diminue, et la première n'est complète chez nous, sous Louis XIV, que lorsque la seconde a achevé de disparaître. Ce divorce de la civilisation et de la liberté est le côté honteux de notre

histoire. Chez les anciens, une pareille mutilation de la nature humaine n'existait pas. Les temps de liberté sont les temps glorieux; les époques asservies sont les époques d'opprobre. Nos historiens ont fait des efforts prodigieux pour pallier ce vice. Si, à mesure que la société se perfectionne, les droits politiques s'effacent, il en résulte que le dernier terme de progrès dans l'homme serait le dernier excès de l'asservissement. Une si effroyable conséquence nous a naturellement effarouchés; c'est pour en sortir que nous nous sommes jetés dans les vagues définitions de la civilisation, à travers lesquelles tout ce qu'on entrevoit, c'est que le mal et le bien sont à peu près pour nous la même chose, puisqu'à nos yeux c'est le mal qui doit enfanter le bien : doctrine qui suppose dans le monde moral la transformation des types à laquelle répugne toute la nature visible ! Il faut, pour nous tirer d'affaire, que le loup enfante l'agneau; on verra bientôt que nous ne reculons pas devant cette nécessité.

En même temps se confirme une chose que je n'avais fait qu'entrevoir précédemment. De ce que, selon nos théories, la liberté décroît à mesure que la civilisation augmente, il suit avec évidence que nous appelons *civilisation* l'ordre purement matériel; ce qui revient à dire que le problème de notre société, tel que nous le concevons dans le passé, est celui-ci : — s'asservir pour s'enrichir. Mais sous cette expression nue, qui est la plus vraie, on découvre que le problème est insoluble, puisqu'une loi supérieure, qui est la loi même des choses, empêche que nul esclave ne possède, sinon à titre précaire et illusoire; d'où il arrive que les sociétés fondées sur le principe dont quelques-uns ont voulu faire la substance même de notre histoire se consument dans la recherche de deux choses absolument inconciliables, la servitude et

le bien-être, sans même parvenir jamais à reconnaître leur impuissance.

Quand enfin l'œuvre du pouvoir central est consommé et qu'il ne reste plus un germe de vie publique, un grand historien se résume ainsi : Grâce au pouvoir absolu, la France « ne forme plus qu'une seule masse d'eau contenue entre ses deux rives[1]. » Cela est vrai ; ce n'est pas moi qui ai la prétention d'empêcher par une parole ce Niagara de marcher à sa pente. Je sais trop bien ce que peut une voix isolée qui s'élève sur ces rivages à demi emportés. La vague roule avec orgueil ! elle dit en se précipitant : « Cet homme avait peut-être de bonnes intentions ; par malheur il n'est pas à la hauteur des principes. Passons. »

Moi-même qui combats ces systèmes historiques, j'en admire les auteurs ; je subis malgré moi leur influence, j'aime, je respecte leur science, leur bonne foi. Comment mettrais-je à les combattre la suite, la persévérance que j'apporterais volontiers, si des talents si vrais ne m'imposaient une réserve qui s'allie mal avec l'espérance passionnée de vaincre? Je crois profondément à ce que je dis, je crois même que rien n'est plus évident ; en même temps je suis persuadé qu'il devient chaque jour plus difficile de ramener la vérité dans la masse des esprits.

Il est des idées fausses qui entrent dans la tête des peuples comme dans celle des individus. Tout le génie du monde n'y fait pas obstacle. C'est presque toujours par des idées fausses soutenues avec éclat que les peuples se sont perdus. Les Grecs ne manquaient pas d'esprit ; il fut toutefois impossible de leur faire avouer que l'esclavage pouvait être une injustice en morale et un mal positif dans l'Etat. Il a été de même impossible de convaincre les Ro-

[1] Augustin Thierry, *Essai sur l'Histoire du tiers état*. p. 65.

mains d'une chose plus claire que le jour, à savoir que les *latifundia* dépeuplaient l'Italie, et qu'ils périraient par là. La difficulté fut la même de persuader les Byzantins que pour le salut de leurs murailles il valait mieux combattre par l'épée que disputer sur la consubstantialité. Autre exemple : il fut impossible de faire comprendre aux Italiens modernes que l'empereur d'Allemagne ne descendait pas de Jules César, que les lansquenets d'Autriche n'étaient pas les légions de Trajan ; au contraire, le plus beau génie consacra cette illusion, qui devint à la fois et la gloire et le fléau de l'Italie. De la même manière, il semble impossible d'arracher aux Français le système par lequel ils font des envahissements du régime arbitraire au moyen âge la préparation aux libertés modernes.

III

C'était peu d'avoir cherché dans la caducité byzantine le principe de toute renaissance ; nous touchons au moment où la méthode va subir une plus rude épreuve. Le système se heurtera contre l'évidence, il n'en sera point ébranlé. Pour nous braver, éclate la grande révolution religieuse du seizième siècle, qui renferme en germe toutes les révolutions morales et politiques de l'avenir ! L'embarras qu'elle nous cause est immense. Les masses de la nation française ont rejeté cette révolution. Plus papiste que le pape, plus royaliste que le roi, le peuple chez nous au seizième siècle a été l'adversaire de la liberté de conscience; il a, par tous les moyens que la passion peut inspirer, repoussé, condamné, maudit, accablé cette liberté naissante. Ici les choses humaines se partagent, il faut que nous fassions notre choix : d'un côté, la France

de la ligue, le catholicisme impitoyable du concile de Trente, la papauté, Pie V, Sixte V et cet immense effort vers le passé qui s'appuie sur l'Espagne et sur Philippe II; de l'autre, les nouveautés en matière de foi qui *partout affectent l'état populaire*, la république de Hollande, de Genève, les fondements de tous les États qui sont libres aujourd'hui, et, pour représenter ce mouvement d'émancipation politique, des personnages tels que Guillaume d'Orange.

Remarquez que, dans ce grand conflit, chacun des partis qui divisent le monde a sa pensée écrite sur son drapeau. Pour s'abuser, il faut absolument le vouloir. De plus, les temps qui ont suivi ont admirablement éclairé la question; on a vu depuis trois siècles les doctrines de la ligue aboutir partout à l'absolutisme, celles de la Réforme aux innovations modernes. Si nous tenons à conserver l'initiative des tempêtes, que ferons-nous? Quel parti accepterons-nous dans le passé?

Il faut une certaine intrépidité pour sortir de cette épreuve, et je ne sache pas qu'aucun système en ait subi de pareille. Mais la méthode suivie jusqu'ici parle, juge, décide à notre place. Ramenant notre philosophie à la théorie du duel judiciaire, remontons à notre principe et posons nos questions accoutumées : Dans la France du seizième siècle, quel a été le vainqueur? — Le pape. — Quel a été le vaincu? — La Réforme. — En d'autres termes, qui est resté le maître? Est-ce le passé ou l'innovation? — Le passé. — Sur cela, armés de cette grande maxime, que le vainqueur ne peut jamais avoir tort, que tous les faits accomplis dans notre histoire le sont dans l'intérêt de la liberté, nous décidons d'une manière générale qu'au seizième siècle, en France, l'absolutisme religieux c'était l'indépendance; l'esprit d'examen c'était la servitude;

l'inquisition c'était la vraie réforme; la monarchie espagnole c'était la royauté révolutionnaire.

Une fois notre parti pris, il est incroyable avec quel stoïcisme nous l'avons soutenu, nous distribuant les uns aux autres la tâche d'interpréter l'évidence jusqu'à ce que nous l'ayons changée en ténèbres. Les plus intrépides s'attachèrent à commenter la Saint-Barthélemy. C'était l'événement qui résistait le plus à nos doctrines : on eût regardé comme un prodige que cet événement pût entrer dans les traditions et les origines des libertés nouvelles; mais, si ce prodige était accompli, quelle difficulté pouvait rester? Évidemment, tout le problème était résolu.

Il se trouva des hommes très-accrédités pour qui ce miracle fut un jeu; ils prouvèrent doctement et de sang-froid, au moyen de la méthode acceptée jusque-là, que la *sanglante exécution* [1] de la Saint-Barthélemy avait été un acte de salut public, lequel avait été indispensable pour abattre l'aristocratie et préparer l'ère de la fraternité moderne. Je ne sais dans quel langage mystique, accouplant les siècles les plus opposés, ils forçaient les papistes de la Saint-Barthélemy de communier avec les encyclopédistes de la Convention dans la même coupe sanglante. Jamais l'esprit français n'avait été condamné à dévorer de si effroyables sophismes. Ce qu'il y eut d'étonnant, ce n'est pas qu'il se soit rencontré des auteurs pour inventer de pareilles choses, mais qu'il se soit trouvé beaucoup d'hommes pour y croire. On s'interrogeait, on se demandait si l'étonnement excité par ces théories n'en prouvait pas la profondeur. N'était-ce pas un trait de génie que de donner Pie V et Sixte-Quint pour précurseurs à Robespierre et à Saint-Just? tant on avait besoin de se chercher des ancê-

[1] Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution française.*

tres, tant on était entraîné par l'idée que le peuple de France, étant le peuple de Dieu, n'avait pu se tromper de route un seul jour; tant surtout l'esprit était prêt à tout accepter, par la longue habitude de l'interprétation scolastique !

Ce qui paraîtra, j'imagine, inconcevable à la postérité, c'est qu'après avoir recueilli, dans l'histoire parlementaire, toutes les paroles brûlantes de la révolution française, nous ayons placé ces monuments de l'audace de l'esprit philosophique sous la sauvegarde et la consécration religieuse du fanatisme catholique du moyen âge. Ce qui surprendra plus encore, c'est que la révolution française ainsi tonsurée et cloîtrée soit devenue la règle de foi de presque toute une génération de révolutionnaires. Les décrets du comité de salut public commentés par Torquemada et par Philippe II, nous en avons fait notre Bible et notre bréviaire [1].

Ceux qui, plus timides, n'osèrent pas revendiquer la Saint-Barthélemy comme un des trophées de la démocratie, se retranchèrent dans la ligue [2]. Les sympathies de nos écrivains les plus révolutionnaires ne manquèrent pas de se déclarer pour ce parti. Il fallait montrer que le catholicisme furieux des ligueurs donnait la main aux révolutions de nos jours, toutes accomplies dans un sens opposé. Cela parut facile après la tentative précédente, qui eut l'avantage de faire passer pour modérées les explica-

[1] Voy. les préfaces de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, par Buchez et Roux.

[2] Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution française*, t. I, p. 136. « Il suffit de dire que, mettant de côté les motifs de la cour, le sentiment qui poussa le peuple à permettre cette terrible action était une colère trop justifiée où il y avait autre chose que du fanatisme religieux. Ce fut la noblesse qui fut frappée, cette noblesse qui depuis si longtemps troublait les destinées du pays. »

tions les plus extrêmes. On montrait les mouvements populaires de la ligue, les processions en armes, les révoltes, les barricades; n'était-ce pas là autant de signes de ce qu'on appelle une révolution ? L'idée qui était au fond de ces mouvements, on l'oubliait; on ne s'arrêtait qu'aux apparences, aux choses extérieures, aux soulèvements, au bruit du tocsin.

Une nation se replongeait avec fureur dans un passé fanatique; mais ces révoltes contre l'avenir avaient été mêlées de menaces contre l'autorité, et il n'en fallait pas davantage pour que cette horreur dont une nation était saisie contre les innovations passât pour le principe de toute innovation. On voyait un peuple s'agiter dans la rue; sans se demander s'il ne tournait pas le dos à l'avenir, cela suffisait pour que l'on se dît : Là est le chemin des démocraties futures!

Pour achever de dompter l'histoire, qui se révolte ici, il fallait non-seulement réhabiliter l'absolutisme de la ligue, mais faire le procès à l'esprit de la révolution religieuse du seizième siècle; c'est à quoi nous n'avons pas manqué. Si le protestantisme conservait le caractère novateur qu'on y avait vu jusque-là, nos interprétations tombaient d'elles-mêmes. C'était une nécessité pour nous de démontrer qu'au seizième siècle le catholicisme que nous avons gardé était le novateur, et que le protestantisme que nous avons rejeté était le principe rétrograde. Nous aurions pu nous contenter d'apporter en preuve que nous avons conservé la première de ces religions et banni la seconde, puisque nous admettons toujours, comme l'axiome et le fondement de notre science, que tout ce que nous avons fait a été fait dans l'intérêt de la justice sociale et de la liberté éclairée, par cela seul que c'est nous qui l'avons fait.

Ici pourtant nous avons voulu ajouter un motif particulier à cette raison fondamentale; et nous avons jeté un mot qui a le privilége pour nous de trancher toute question sans qu'il soit possible à l'adversaire de répliquer. La raison, disons-nous, par laquelle nous devions, dans l'intérêt de l'esprit humain, abolir le protestantisme et retenir la religion romaine, c'est que le protestantisme n'est que le principe suranné de l'aristocratie; par où nous montrons qu'en le bannissant nous étions les niveleurs, et qu'en nous renfermant dans la foi du moyen âge nous entrions dans l'indépendance du monde moderne. La république de Genève, la république de Hollande, la république des États-Unis, sans parler des libertés constitutionnelles de l'Angleterre, fondées sur la réforme du seizième siècle, tout cela n'est plus qu'affaire d'aristocrates. C'eût été pour la Révolution française et pour la déclaration des droits de l'homme une irréparable défaite, si la France se fût engagée dans cette étroite voie.

La liberté, l'égalité, étaient avec nous du côté du pape et de Philippe II, qui se faisaient nos garants. Ces petits marchands protestants, qui formaient presque à eux seuls la France industrielle, ces artisans que nous avons bannis par centaines de mille, ceux qu'on appellera ailleurs du nom de *gueux*, nous les transformons en un *parti de nobles*; et, comme il a été nécessaire, au moyen âge, d'extirper les Albigeois pour préparer la liberté philosophique de conscience au temps de la ligue, il est nécessaire, au seizième siècle, d'extirper la réforme pour préparer la liberté suprême du dix-neuvième siècle [1].

C'était déjà un terrible stigmate au front de la révolution religieuse que l'accusation d'aristocratie; pour mieux

[1] Buchez et Roux, *Histoire parlementaire*.

garder les prémices des révolutions modernes et pour mieux déshonorer la réforme, nous avons su y découvrir le principe même du crime. Comment est-il arrivé que, pour glorifier la Révolution française, nous ayons pris plaisir à dégrader la révolution qui l'a précédée et préparée ? Est-ce que nous gardons dans notre incrédulité le tempérament et les injustices de nos anciennes croyances ? est-ce que dans nos esprits modernes le vieux ligueur vit encore ? est-ce que, par je ne sais quelle jalousie de niveleurs, nous condamnons tous les bouleversements que nous n'avons pas faits ?

Qu'on explique comme on voudra notre emportement d'orthodoxie; il est certain que, nous autres philosophes, nous avons trouvé contre l'hérésie du seizième siècle des malédictions auxquelles les inquisiteurs n'avaient pas songé. Qui croirait que nous sommes allés jusqu'à accuser la réforme religieuse d'être au fond le principe de l'assassinat? Et nous n'avons pas porté cette accusation à la légère, nous en avons fait une théorie savante. « Le principe de Calvin, avons-nous dit, c'était l'individualisme combiné avec des idées d'oppression. Or quel fut le trait distinctif, caractéristique, des guerres de religion chez un peuple aussi loyal, aussi chevaleresque, aussi humain que le peuple de France ? Ce fut... l'assassinat, l'assassinat, qui est la manifestation la plus odieuse, mais la plus logique et la plus directe du sentiment individuel exalté outre mesure et perverti [1]. » La conséquence à tirer de là, c'est que nous autres catholiques nous avons les mains nettes de tout le sang versé dans les guerres de religion, et par exemple, dans la Saint-Barthélemy, ce sont les huguenots qui ont eu le tort de s'assassiner eux-mêmes !

[1] Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, t. I, p. 74.

Ainsi, avant que Luther parût, on ne savait ce que c'était qu'un meurtre! Le moyen âge n'avait tendu d'embûches à personne! Les États catholiques d'Italie ne connaissaient ni le poignard ni le poison! Machiavel n'avait parlé de l'usage du fer que sur la foi des huguenots! Son grand code de l'assassinat en matière politique, c'était l'ouvrage de Calvin. Pour de si extraordinaires accusations, nous n'avons qu'une preuve à apporter, une considération métaphysique sur le principe de l'individualité, et c'est sur cette vapeur que nous livrons la cause de tout le monde moderne!

Pour moi, en lisant ces anathèmes partis d'hommes si sincères, si amis de l'humanité, si avides de l'avenir, je me demande quelle force aveugle nous pousse à accabler dans le passé nos alliés, à réhabiliter nos ennemis. Non contents d'amnistier tous les genres d'oppression, nous faisons, en qualité de révolutionnaires, le procès à toutes les révolutions qui ne sont pas les nôtres. Nous les avilissons toutes; ce sont des œuvres *d'égoïsme*, *d'individualisme*; aucune expression de mépris ne nous manque, et nous en inventons de barbares, quand la langue est à bout. La révolution de Hollande n'est qu'un *fédéralisme provincial*, celle d'Angleterre un *fédéralisme communal*, celle des États-Unis un *fédéralisme totalitaire*[1], qui ne mérite pas qu'on y associe l'idée de nation. Ce beau travail achevé, que restera-t-il à faire à nos ennemis, sinon à nous copier? Dans ce singulier acharnement à maudire toutes les révolutions hors la nôtre, comment avons-nous pu croire que l'exception où nous nous retranchons ne nous serait pas arrachée par des raisons que nous avons données nous-mêmes?

[1] Les États-Unis. « Qui s'est jamais avisé de donner le nom de nation à ce fédéralisme totalitaire? » (*Histoire parlementaire de la Révolution française*, par Buchez et Roux.)

Je commence à croire que la vérité nous fait peur, et que nous en détournons volontairement les yeux ; car il ne me semble guère possible que le hasard ou la subtilité de l'esprit suffise jusqu'au bout pour nous faire prendre sur les événements les plus marqués le contre-pied de l'évidence. L'expérience a parlé ; nous ne réussirons pas à faire de la cause de Pie V, de Philippe II et de la ligue la cause des novateurs et des révolutionnaires. Il faut nous y résigner. Quand nous avons eu la manie, la fureur du *statu quo*, l'horreur des changements, pourquoi ne pas le dire ? Quand nous nous sommes laissé précéder dans la voie des orages, pourquoi ne pas oser le confesser ? Portons-nous envie aux tempêtes ? nous faisons de la nation française un personnage classique, uniforme, qui ne tient rien de la mobilité qu'on trouve chez toutes les autres. Est-ce la vérité ? Ce peuple ne participe-t-il pas de la nature humaine ? N'a-t-il pas ses égarements, ses incertitudes, ses retraites précipitées, ses peurs, ses épouvantes ? Je voudrais le voir tantôt fidèle, tantôt ingrat, souvent aveugle, marchant au hasard, reculant, fuyant même sa mission. Je reconnaîtrais, je trouverais là le spectacle de la vie ; ses erreurs, ses chutes, ses reniements, m'instruiraient.

Mais il semble que nous portions la doctrine de l'infaillibilité dans chacun des détails du passé. La nature a donné à l'histoire un cours tortueux qui se replie cent fois sur lui-même : nous en faisons une ligne droite, sèche, qui court au but avec l'aveugle précipitation de la géométrie. Est-ce qu'il en coûte à notre amour-propre de reconnaître dans cette voie un seul faux pas ? Puisque nous acceptons la méthode mystique des Pères de l'Église et de Bossuet, que ne la suivons-nous jusqu'au bout ? Se font-ils faute de reconnaître, de proclamer, de condamner les chutes du

peuple de Dieu? Ne le montrent-ils pas errant dans son désert de l'égarement? Cachent-ils sa dureté de cœur, sa faiblesse, son ingratitude, ses apostasies? Tout autel est-il pour eux l'autel du Dieu vivant? Ne voit-on pas des dieux de pierre et de métal rapportés d'Égypte? Pourquoi donc n'avouons-nous, ne reconnaissons-nous jamais une erreur, une défaillance, une chute dans la progression de notre histoire nationale? Tout y est trop parfait pour être réel : preuve certaine que la méthode historique des saints Pères s'est corrompue dans nos mains.

Qu'était-ce que cette horreur dont la nation française fut saisie contre la réforme? Un reste de soumission à la conquête romaine. Dans l'impossibilité de s'affranchir de Rome, je sens une nation rivée encore après seize siècles au dur anneau de Jules César; elle a pris goût à sa chaîne. L'obéissance, qui n'était d'abord que matérielle, est désormais volontaire; c'est maintenant le fond de l'homme qui est vaincu; ce ne sont plus seulement les mains, c'est l'esprit qui est lié. Aussi, dominée par cette tradition de dépendance, la tête courbée sous le Capitole, quand il fut question d'émanciper la France, il se trouva qu'elle regardait le servage de l'âme comme son patrimoine sacré; elle agit comme une province romaine qui se rattache au tronc; et tous ceux qui voulurent la délivrer de cette sujétion héréditaire passèrent auprès d'elle pour ses plus grands ennemis. Rompre avec la ville du Tibre, c'était se séparer de soi-même. Dès lors il arriva aux Français du seizième siècle ce qui est arrivé à tous les peuples, lorsqu'on leur a présenté trop brusquement la liberté et qu'on a voulu leur arracher une servitude qui s'était confondue avec leur propre chair : ils entrèrent en fureur.

De là jaillit une certaine lumière sur le fond permanent de notre histoire. La race indigène a été conquise deux

fois, d'abord par les Romains, puis par les Francs. On a répété que la Révolution française, c'est le Gaulois émancipé des Francs. Tout le monde peut voir que la conquête romaine dure encore ; la crainte de Rome est restée la religion du Gaulois.

Après avoir été dupes des princes dans le moyen âge, voici que nous le sommes du peuple à la renaissance. Nous avons jugé le premier sur le costume, nous jugeons le second sur l'insurrection. Toute émeute, fût-elle conduite par Philippe II, nous la croyons faite pour nous. Point de barricades, même des Pères de la foi, où nous ne croyions voir d'avance notre drapeau, toujours amusés par le dehors, regardant la cocarde et non le cœur.

Les hommes de la ligue et de la Saint-Barthélemy furent au seizième siècle ce que les Vendéens, les *san-fédistes*, les *adorateurs de saint Janvier*, ont été dans le nôtre. Ceux-ci ont été plus royalistes que le roi ; ferons-nous d'eux pour cela les précurseurs des libertés modernes ?

Pour achever notre chaos, nous avons rencontré de nouveau les Allemands, qui ont tant contribué à épaissir la nuit. Nous nous étions contentés de dire : L'absolutisme enfante la liberté ! Détruisant du même coup le bon sens et la conscience, les Allemands ont étendu cette maxime en la généralisant par cette autre : Pour faire prévaloir le *pour*, il faut faire prévaloir le *contre ;* pour donner la victoire au catholicisme, il faut la donner au protestantisme ! — Dès lors l'histoire est devenue cette belle confusion que vous voyez aujourd'hui, où nous avons peine à nous retrouver nous-mêmes.

IV

Après les embarras du seizième siècle, où nous avons failli échouer, les grandes difficultés de la méthode sont dévorées. Une route royale s'ouvre devant nous, rien ne nous y arrête. Le despotisme, en simplifiant tout, nous rend tout plus facile. Rentrés à corps perdu dans l'unité de la monarchie absolue, nous y voilà abandonnés pour deux siècles. C'est notre âge d'or.

Après avoir épuisé nos sympathies sur Louis XI, que dirons-nous de Richelieu ? Si le premier est le précurseur de notre révolution démocratique dans tous ses instincts, — justice, légalité, publicité, liberté, — que sera le second ? Il sera cette révolution même. Ce n'est plus un pressentiment, c'est déjà la réalité. Entre Richelieu et nous, il n'y a plus l'intervalle du temps ; nous le touchons comme s'il était présent, nous nous enveloppons dans sa soutane ; il est notre ministre, notre ambassadeur, qui nous précède dans les temps ; nous lui dictons nos ordres, il obéit. Il va à son but, renversant tout, *fauchant tout*, *couvrant tout de sa soutane rouge* : il rétablit la royauté dans sa puissance absolue. Mais ce grand homme a le privilége que nous avons attaché à toute grandeur : il fait directement le contraire de ce qu'il croit faire. Il croit travailler au pouvoir absolu, et cet aveugle ne travaille en réalité qu'à assurer nos franchises et notre dignité. Nous ne le louons pas seulement, nous l'envions d'avoir fait notre tâche. Dans l'intérêt de la république, il fallait, selon notre formule, extirper absolument tous les germes républicains qu'avaient semés les huguenots ; et qui pouvait mieux y réussir que lui ? Ce fut sa première œuvre. Lui vivant, il se fait un silence de peur général, universel dans l'Etat. C'est

ce silence que nous admirons. Nous y voyons je ne sais quel signe avant-coureur de nos tempêtes civiles.

Il y a surtout un point de foi pour nous dans la politique de Richelieu ; ce point est d'avoir accablé le protestantisme au dedans et de l'avoir soutenu au dehors. Empêcher la liberté religieuse chez nous, la proclamer partout ailleurs, c'était, à nous entendre, la position la plus admirable que l'on pût donner à un grand peuple destiné à être libre.

Politique à double tranchant, nous ne souffrons pas que l'on se hasarde à nous dire combien elle était artificielle et chancelante, combien il était impossible que la France subsistât sur une aussi violente contradiction, protégeant chez les autres ce qu'elle extirpait chez elle. Nous voulons bien que Richelieu réprime au dedans une religion *ennemie de la France ;* nous applaudissons encore, quand, après la prise de La Rochelle, il ôte toute garantie sérieuse à la réforme, et nous ne voyons pas que de cette situation devait naturellement s'ensuivre la révocation de l'édit de Nantes, qui entraînait après elle le changement de politique extérieure où faillit s'abîmer la société française. Après avoir accepté le principe dans Richelieu, nous n'en voulons plus les conséquences dans Louis XIV. Encore ai-je tort de dire que nous reculons devant la conséquence, puisque, selon les termes d'un de nos historiens les plus populaires, nous ne saurions dire après tout si les libertés concédées par l'édit de Nantes[1] étaient compatibles avec l'existence de l'État, tant il nous est impossible de reconnaître une seule déviation de la ligne droite classique dans notre marche continue vers la justice !

[1] Lavallée, *Histoire des Français*, t. III, p. 84. « On ne saurait dire si les libertés concédées par l'édit de Nantes étaient compatibles avec l'existence de l'État. »

Après l'expérience de deux siècles et la voix unanime de la postérité, nous ne savons pas encore ce qu'il faut penser de la révocation de l'édit de Nantes, qui *semblait être le vœu général de la nation.*

Reposons-nous enfin dans Louis XIV. S'il n'est pas notre ministre comme Richelieu, il est le roi de notre choix ; il prête à l'avenir de la démocratie la majesté que Louis XI n'a pas su lui donner. Nous portons son joug avec complaisance, nous le sacrons au nom de la démocratie. Ses premiers pas et la poussière qu'il soulève font sur nous l'impression de la bataille de Marengo [1], en sorte que nous étendons à l'ancienne monarchie absolue la popularité de la nouvelle ; et dans ce cercle vicieux, liant les siècles les uns par les autres, nous formons une conjuration éternelle au profit de la prérogative sans limites. Sommes-nous donc de la lignée des rois pour épouser si aisément le bon plaisir ? Est-ce que nous comptons à notre tour porter cette couronne ?

On pourrait croire cependant qu'à mesure que la monarchie de Louis XIV s'appesantit, la patience de nos esprits libéraux commencera à se lasser. Quand la personnalité de Louis XIV aura envahi l'État, quand tout sera effacé devant le pouvoir des intendants, nous permettrons-nous au moins un regret ? Les contemporains eux-mêmes étaient harassés ; ne le serons-nous pas de traîner dans l'histoire nationale depuis tant de siècles ce lourd char de servitude ? Nullement ; il semble qu'il y ait une sorte d'émulation entre la persévérance des rois à tout envahir et la patience de nos historiens à tout livrer, et que l'ambition ne puisse se fatiguer chez les uns, ni l'espérance chez les autres.

[1] M. Guizot, *Histoire générale de la Civilisation de l'Europe*, leçon XIV, p. 118.

Arrivé à ce moment de la domination de Louis XIV, s'il se trouvait quelqu'un d'assez malavisé pour se lasser d'un spectacle aussi monotone, s'il pensait que le temps est venu d'aspirer au moins à un régime plus tempéré que le despotique, je lui fermerais la bouche par l'autorité de celui de nos historiens qui a souffert le moins de contradiction ; je répéterais sa conclusion sur l'époque où nous sommes parvenus : « Qu'un établissement plus régulier que la monarchie sans limites eût valu moins qu'elle pour l'avenir du pays, cela ne peut être aujourd'hui un sujet de doute[1]. » Nous voilà au dix-septième siècle, c'est justement le mot qu'on nous disait au treizième.

Ainsi il n'est pas même permis de poser la question; c'est un point fixé dans la science; celui-là se perdrait irrévocablement qui montrerait la moindre incertitude. Après cela, il ne reste plus qu'à courir tête baissée jusqu'à ce que nous rencontrions par hasard la liberté. Précédemment nous avons vu les républicains montrer que, pour l'établissement final de la république, il fallait au préalable extirper tous les germes républicains. Maintenant c'est le tour du théoricien de la monarchie tempérée : il montre que, pour préparer cette forme de monarchie, il fallait d'abord qu'il n'en restât pas un vestige ni dans les esprits ni dans les choses. Et nous tous, amis de la liberté, différant sur tant d'autres points, nous nous hâtons de tous les bouts de l'horizon de venir nous rencontrer dans ces mêmes maximes d'Etat, où nous demeurons, il est vrai, inébranlables. On dit que dans l'enfer la même question rencontre éternellement la même réponse : — L'épreuve est-elle finie? — Non. — Prenons garde de ne pas faire de notre histoire un enfer social.

[1] Augustin Thierry, *Essai*, p 263.

Les yeux fermés, nous marchons ainsi, à travers la régence et le règne de Louis XV, jusqu'au seuil de la Révolution, en 1789. A ce moment, quand cet édifice du pouvoir absolu, que nous avons laborieusement relevé, affermi, consacré de nos mains pendant quinze siècles, vient à nous manquer subitement, ce grand fracas nous réveille. Ce que nous avions soutenu jusque-là, nous le renions, nous le condamnons sitôt que la force s'en détache.

Notre logique et notre esprit de suite, que deviennent-ils? Nous avons établi, comme loi nécessaire de l'émancipation civile, la progression constante du pouvoir absolu. A peine le terme de cette progression est atteint, il se trouve que ce terme est odieux, que le but est manqué, que la justice ne peut naître, que l'événement a trompé tous nos calculs, que la nation égarée est obligée de creuser un fleuve de sang entre la veille et le lendemain! Reconnue, confessée par nous, une expérience semblable, dont toute la terre retentit, nous arrache-t-elle au moins l'aveu que notre système est imparfait? Pour entrer dans la liberté, il nous faut un bouleversement de la nature tout entière. Reconnaîtrons-nous que nous nous sommes égarés? Le but est manqué; en conclurons-nous que le chemin indiqué n'était pas le meilleur? Point du tout. La vérité vient trop tard. Le système est bâti, tant pis si la nature le renverse :

Ce que j'ai fait, seigneur, je suis prêt à le faire.

Voyez l'aveugle entraînement : sacrifiant jusqu'au dernier instant les lumières de la conscience, nous avons rejeté le témoignage de notre raison, changé les mots, altéré le sens de la langue, fait violence à l'instinct des générations passées, tout cela pour ménager la pente des choses,

pour nouer le passé et l'avenir, pour que nous soyons transportés sans secousse, par le seul développement de la tradition, dans ce monde renouvelé où doivent éclore d'eux-mêmes *tous les droits légitimes du citoyen*[1], — et il se trouve qu'au bout de ce chemin mystique nous aboutissons à un cataclysme !

Quand il ne reste plus, dans les dernières années du dix-huitième siècle, qu'à recueillir les fruits heureux du système, on avoue que l'idée même de *nation formant un corps*[2] en était exclue, que cette égalité à laquelle on a tout sacrifié est illusoire; et il n'est ni un riche ni un pauvre qui ne se plaigne avec fureur qu'elle lui manque. Au lieu de cette pente continue que l'on avait si artificiellement préparée, on touche au plus terrible bouleversement dont l'histoire fasse mention. Et cela ne vous arrête pas, cela ne vous avertit pas que vous vous êtes trompés, que ce que vous avez pris pour le chemin pourrait bien être l'obstacle.

Vous n'admettez pas, vous ne soupçonnez pas un moment que le despotisme, loin d'avoir préparé, enfanté la liberté, l'a rendue pour ainsi dire impossible, puisqu'il s'agit de changer en un jour le tempérament d'une nation façonnée par la main et par l'éducation des siècles : entreprise presque surhumaine, où se révèle, avec le caractère unique de la Révolution française, la cause de ces chocs, de ces tempêtes, de ces fureurs inouïes, de ces découragements plus inouïs encore qui maintenant vous étonnent. Vous avez patronné les ténèbres aussi longtemps qu'elles se sont prolongées, et quand Ajax est forcé de combattre en pleine nuit, sa fureur vous surprend, elle vous épou-

[1] Augustin Thierry, *Essai sur l'Histoire du tiers état*, p. 214.
[2] Augustin Thierry, *Essai sur l'Histoire du tiers état*, p. 213.

vante. Tout ce que vous concluez du spectacle de ces luttes gigantesques, c'est que si vos systèmes ont reçu de l'expérience un si éclatant démenti, la faute en est, non au système, mais aux choses. Celles-ci ont eu tort, elles auraient dû s'entendre, elles ne l'ont pas voulu. « Au point, dites-vous, où un dernier progrès, garantie et couronnement de tous les autres, devait, par l'établissement d'une constitution nouvelle, compléter la liberté civile et fonder la liberté politique, l'accord nécessaire manque sur les conditions d'un régime à la fois libre et monarchique. »

C'est-à-dire que, pour compléter le pouvoir absolu, il ne manquait rien qu'une chose, la liberté civile et politique. Par malheur, le pouvoir absolu et la liberté ne s'entendirent pas, comme ils auraient pu fort bien le faire. On devait croire que le loup produirait l'agneau, il n'en fut rien : la guerre naquit entre eux, contrairement à toutes les prévisions de la science.

Parvenue au dénoûment, c'est-à-dire à la Révolution française, notre philosophie se déconcerte. Un si grand événement la trouble ; elle ne nous sert de rien pour le comprendre ; ou plutôt tout s'y passe, tout s'y consomme au rebours de ce qu'elle a annoncé ; et la seule chose qu'elle puisse dire, c'est que des faits semblables arrivent contrairement à ses lois, que le cataclysme n'entrait pas dans son calcul, que c'est là une sorte de monstre dont les théories ne sont pas tenues de nous rendre compte ; et sur cela toute notre philosophie nous quitte dès que le flot monte et que la tempête arrive.

Ainsi, toujours flottant du mysticisme au matérialisme, quand nous avons épuisé l'un, nous nous rejetons sur l'autre ; et, comme l'évidence nous poursuit sans nous laisser de trêve, nos efforts pour nous y dérober sont aussi sans relâche. Il fallait un complément à notre théorie ;

nous le lui avons donné, en nous retranchant dans une dernière idée dont nous sommes tous plus ou moins infatués. Cette nouvelle théorie, qui confirme les précédentes, la voici : elle se réduit à dire que la nation française a dû sciemment, de propos délibéré, organiser d'abord l'égalité avant même de songer à la liberté.

Nous établissons entre les siècles je ne sais quelle division du travail dont l'idée est empruntée à notre matérialisme industriel. Tout nous semble résolu quand nous avons accordé dix-sept siècles au passé pour l'œuvre du nivellement des classes. Transportant dans la science de l'histoire la méthode que nous avons le plus blâmée, le plus condamnée dans les affaires présentes, nous glorifions notre nation de ce qu'elle a si admirablement scindé son œuvre, et distribué des tâches absolument distinctes entre les générations successives : aux dix-sept siècles du moyen âge et des temps modernes la question sociale ; à notre temps seulement la question de dignité, de garanties politiques, de liberté.

Mais encore ici la nature nous résiste et proteste. Les siècles ne sont pas des ouvriers qui, sans lien entre eux, sans alliance, sans se concerter en rien, construisent isolément les diverses parties d'une épingle, l'un la tête, l'autre le corps, l'autre la pointe. L'ouvrage tout entier, avec toutes ses parties, passe successivement dans la main de ces grands artisans. Ils ont l'étreinte assez forte pour l'embrasser dans son ensemble. Ils ne séparent point ce qui est social de ce qui est politique ; ils ne construisent pas de pièces et de morceaux l'âme d'une nation ; ils n'ajoutent pas artificiellement une pièce nouvelle à l'œuvre commencée. Au contraire, ces laborieux cyclopes se transmettent l'un à l'autre dans l'atelier l'œuvre entière ; ils tirent, du fonds commun qui leur est transmis, tout ce

que ce fonds renferme; et ce qui manque absolument à l'un, il est à craindre qu'on ne le retrouve pas chez l'autre.

Égalité sans liberté, en dehors de la liberté, telle est donc la chimère suprême que nos théoriciens nous font poursuivre pendant tout le cours de notre histoire : c'est l'appât qui nous tient en haleine. De règne en règne je les suis, attiré par le fantôme qu'ils ne peuvent embrasser. A chaque jour sa tâche; avec ce mot, je condamne fièrement, de Clovis à Louis XIV, tous les instincts moraux, toutes les révoltes intérieures de la nature humaine. J'ajourne la recherche des garanties politiques au temps où le niveau social aura été atteint. Mais, si ce niveau prétendu, d'où l'on retranche la vie civile, n'était qu'une conception illusoire et fausse! s'il ne se réalisait pas!

Je vais plus loin. Je suppose que la chimère soit atteinte : en sera-t-on plus avancé? Qui jugera qu'elle l'est en effet? qui décidera que le point est trouvé, que l'heure est venue de songer à la dignité, et, comme parle Vico, à la *pudeur civile?* Quand la bourgeoisie aura ce qu'elle appelle l'égalité, si le petit peuple prétend que cette égalité n'est pas la véritable, et, le petit peuple satisfait, si le prolétaire ne l'est pas, que faudra-t-il faire? Voilà la liberté de nouveau ajournée; mieux valait dire dès le début qu'elle l'est éternellement.

Au milieu de ce laborieux échafaudage, quelques-uns ont bien senti ce que le système ôte à la nature humaine; ils ont essayé de soustraire la plus grande partie de la nation à la responsabilité du passé tel qu'ils l'ont expliqué. Comment cela? Par un moyen qui ne fait qu'augmenter la difficulté à laquelle ils veulent porter remède. Ceux-là affirment que le peuple n'a rien fait, rien dit dans toute la durée de l'ancienne France. Témoin muet, étranger à

tout ce qui se passe, comme il n'a pris de part effective à aucun des changements survenus, on n'a le droit de lui demander nul compte de ce qui s'est fait sans lui. C'est un personnage tout nouveau, qui s'est réservé pendant dix-sept siècles, sans faire une seule fois acte de présence dans l'histoire. Comment nos jugements pourraient-ils le saisir? Il nous échappe; c'est l'inconnu. Que la responsabilité de notre histoire retombe sur celui qui l'a faite! Même dans le tiers état la bourgeoisie paraît seule, agit seule. Le passé la regarde et l'accuse; qu'elle en réponde!

Je ne sais si ce système est plus en crédit que les précédents; ce que je vois bien, c'est qu'il va clairement contre la pensée radicale de ceux qui l'ont soutenu. J'admets un moment que les chroniqueurs, les chartes, les historiens, se soient trompés, que dans les états généraux, les parlements, les assemblées du clergé, il n'y ait eu jamais que l'inspiration de la bourgeoisie sans que l'âme du peuple se soit montrée un seul jour. Cette concession faite, j'attends que vous me montriez le peuple dans quelque grande occasion qui ne me laisse aucun doute sur sa propre conscience. Car ce qu'il y aurait de pis, après avoir nié qu'il ait été pour quelque chose dans le tiers état, ce serait d'avouer qu'il n'a pas paru davantage en son propre nom. N'y aurait-il pas eu de peuple pendant ces quatorze siècles? C'est la question qui surgit naturellement de ce que je viens de dire. Les personnes individuelles ou collectives ne se révèlent dans le monde civil que par leurs actes, et je ne sais à qui profiterait cette étrange découverte, qu'il n'y a pas de peuple dans l'histoire de France.

V

Je m'arrête ici, car je ne veux pas dépasser 1789 et la première heure de la Révolution française; mais assurément, si je voulais m'aventurer plus loin, je montrerais sans peine que ce qui surnage par-dessus l'abîme à ce moment même de notre histoire, c'est encore notre ancienne formule. Tout change, tout se renouvelle en pleine tempête, choses, hommes, territoire même, institutions, conditions, partis, idées, préjugés, tout, excepté notre maxime implacable, qui reparaît sitôt qu'un homme reprend la plume. Comme il a fallu l'arbitraire dans l'ancienne France pour organiser l'égalité, il faut désormais l'arbitraire dans la France nouvelle pour organiser la liberté; — d'où la nécessité providentielle du despotisme de la terreur, lequel engendre la nécessité, plus providentielle encore, du despotisme qui le renverse et lui succède, et, pour couronner l'un et l'autre, la nécessité non moins absolue de l'invasion, par laquelle s'achève la renaissance sociale et politique, ce qui nous ramène à notre premier point de départ.

En dépit du fracas des événements, la formule continue de les régir; elle se meut comme l'engrenage d'une machine montée qui n'a plus besoin de l'impulsion d'un être humain. Malheur seulement à qui y engage un pli de sa robe! Le corps entier d'une nation, passé, présent, avenir, peut y entrer et s'y broyer, jusqu'à ce qu'il reste une masse inerte que l'esprit abandonne.

Prenons garde, en corrompant le passé, de corrompre l'avenir. Jusqu'ici, toutes les fois que l'historien a amnistié la veille, il a amnistié le lendemain. Il a évoqué sans

le vouloir jusque dans le fond de l'avenir la race des *téméraires*, et insulté par avance aux *débonnaires*. Sur cette pente rapide, le vertige prend les hommes, quand l'instinct, poussé par l'habitude, est aveuglé par la science. Alors la vérité morale, arrachée de la substance de l'histoire, n'a plus de refuge même chez les morts. Il reste pour pâture au monde un rêve d'égalité jalouse dans laquelle rien n'est plus réel qu'une servilité croissante.

Imaginez un simple individu persuadé que dans le cours de sa vie tout ce qu'il fait est bien fait, qu'il est dans chacun de ses actes le ministre infaillible, impeccable de la justice suprême : combien de temps résisterait sa raison à cette apothéose? Au lieu d'un individu, je suppose maintenant une nation : voilà tout un peuple assuré, de génération en génération, qu'il siége sur le trône de l'éternelle justice. A ses pieds sont les autres nations, qu'il régit de son épée flamboyante. Heureux ceux qu'il châtie! S'il frappe, c'est pour guérir ; s'il enchaîne, c'est pour affranchir; s'il conquiert, c'est par complaisance ; s'il rampe, c'est par excès d'honneur ; ses vices sont des vertus dissimulées. Où s'arrêter dans ce chemin, et qui se chargera de réveiller une conscience que nous supposons exténuée depuis des siècles ?

On a vu que la plupart des peuples sont tombés irrévocablement, non par la force de leurs ennemis, mais pour s'être infatués d'idées fausses auxquelles les grands écrivains ont mis le sceau de l'immortalité. Quand ceux-ci n'ont pas eu la vertu de reconnaître à temps leurs erreurs, les peuples ont décliné avec toutes les joies de la vanité. J'ai montré qu'il a été impossible de convaincre l'Italie d'une chose qui est l'évidence même ; la France embrasse sur son passé des théories non moins illusoires, et le danger est grand, si tous ceux qui tiennent une

plume ne ramènent pas la vérité simple, antique, nouvelle, éternelle. Il faudrait que tout homme qui pense eût sa nuit du 4 août, dans laquelle il viendrait loyalement faire à la patrie le sacrifice de ses erreurs reconnues dans l'histoire, la philosophie, la science : ce serait le début de la régénération.

Et pourquoi ne la tenterait-on pas? Pourquoi du moins continuerions-nous cet incroyable défi à la conscience universelle? Quelle gloire attendrait celui qui aurait le courage de dire : « Je me suis trompé! » Un aveu si généreux serait aussi prévoyant; car il est impossible que la postérité aille jusqu'au bout sans reconnaître ce qu'il y a d'artificiel et de faux dans nos constructions métaphysiques du passé. A mesure que les choses se dérouleront, notre erreur deviendra plus manifeste. Espérons-nous la cacher à l'avenir? En dépit de nous, il la découvrira, il la signalera, et comme nous aurons été sans pitié pour lui, il sera sans justice pour nous.

S'agit-il après tout de rejeter tant de travaux qui ont illustré notre époque? A Dieu ne plaise! Même en suivant un faux système, on peut rencontrer une foule de vérités de premier ordre. Dans ses recherches, l'homme a besoin de s'appuyer du témoignage d'une idée préconçue, sans laquelle il resterait le plus souvent impuissant et stérile. L'idée peut être fausse, et la découverte très-réelle : c'est ce qui est arrivé chez nous.

Grâce aux systèmes historiques, que de faits réels enfouis sont venus à la lumière pour n'en jamais sortir! Quel jour profond sur l'organisation première de nos sociétés! que de peintures énergiques, fières, gracieuses, ingénues même! car tous les tons ont été habilement parcourus. Que de vie les auteurs de ces systèmes ont su donner à des choses qui avant eux étaient un vrai néant!

Ils ont été créateurs, ils ont révélé des mondes oubliés. Ils n'auraient rien pu faire de tout cela, s'ils n'eussent été soutenus au moins par une hypothèse. Mais aujourd'hui que les découvertes sont consommées, faut-il garder l'hypothèse, même reconnue pour fausse? Christophe Colomb croyait aborder en Asie en découvrant l'Amérique; continuerons-nous pour cela de dire que l'Amérique c'est l'Asie?

Nous avons toujours fait en France profession éclatante de sens commun, et nous croyons volontiers, comme les Thébains, être le centre ou l'ombilic de la terre. Notre ambition est même de régler le monde à notre image. Par quelle étonnante contradiction, quand nous venons à notre histoire, admettons-nous que ce qui serait faux de tous les autres se trouve vrai seulement pour nous? C'est une chose grave de contredire la nature telle qu'elle a été observée à tous les moments de la durée. Jamais nous ne louons tant la rigueur de notre méthode qu'au moment où nous contredisons toute la terre. Encore une fois, n'est-ce pas la chimère elle-même d'appuyer un semblable édifice sur un présent que nous disons éternel, et qui cesse d'être avant même que le système ait été exposé jusqu'au bout? Si nous sommes dans le vrai, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, César, Salluste, Tacite, Machiavel, qui ont tenu tant de compte de l'éducation des peuples par leurs institutions, n'ont pas écrit une page sensée; si nous avons raison, tout le genre humain a tort.

Notre philosophie de l'histoire a fait bien vite le tour de l'Europe. Je ne rencontre plus aujourd'hui autour de moi que des gens qui se résignent magnanimement à la servitude pour que leur postérité soit libre. Les Russes surtout ont profité de nos maximes; nous voilà forcés

d'admirer cette majestueuse succession de tsars qui tous, sans le vouloir, forcent une race entière d'entrer dans l'ère de l'égalité, de la fraternité civile ! A moins d'abolir nous-mêmes nos maximes, nous sommes contraints à cette admiration aveugle ; les Slaves nous l'imposent. Qu'ils rencontrent seulement par hasard un Olivier le Daim et un Tristan moscovites, un tsar révolutionnaire : ils auront bientôt laissé derrière eux tous les essais timides du monde civil dans l'Occident.

J'en connais qui, sur cette assurance, mettent déjà leur espoir et leur âge d'or dans l'idéal des Mongols, sans s'apercevoir qu'une race humaine peut se montrer la dernière dans l'histoire et porter déjà l'empreinte de la caducité : tant les peuples vieillissent vite dans la servitude ! il faut si peu de temps pour les courber et les défigurer ! Hier vous les avez vus pleins de vie ; vous repassez aujourd'hui et ne les reconnaissez plus.

C'est bien pis quand il s'agit de peuples qui n'ont jamais été libres. Chacun de leurs jours compte pour un siècle. Vous les croyez jeunes parce qu'ils n'ont rien fait, comme si la servitude immémoriale n'était pas un dur travail ! De loin vous les prenez pour les messagers ingénus de l'avenir, et déjà sont empreintes sur leurs fronts les rides prématurées que les pesants soleils de l'injustice ont creusées dès leur berceau. Approchez de ces races adolescentes ; qui trouvez-vous ? Des vieillards languissants, usés par le temps avant d'avoir vécu.

Disposez pour eux comme vous le voudrez de la durée tout entière ; choisissez parmi les despotes les plus intelligents et les plus populaires ; joignez les Tibère aux Tibère, les Louis XI aux Louis XI, les tsars aux tsars ; que tous à l'envi dépriment les grands, caressent les serfs, coudoient les bourgeois, nivellent la poussière humaine :

je dis que de cette poussière ne sortira jamais le miracle spontané d'un monde libre.

Ne nous étonnons donc pas si, parmi tant de peuplades qui ont passé sur la terre, un si petit nombre a pu éclore au droit, à la justice. Que de germes puissants et avortés dans l'espèce humaine sans qu'ils aient pu s'épanouir et fleurir! Vous retrouverez la racine et la tige; vous voulez savoir pourquoi elles ont été flétries avant le jour : demandez-le au souffle du désert.

Il en est tout autrement des peuples qui ont des traditions vitales, s'ils s'y attachent et les respectent. Ces traditions peuvent être suspendues, interrompues : elles peuvent même disparaître sous la conquête, l'invasion, l'usurpation ; mais elles continuent d'agir comme des forces organiques, indomptables. Quelle que soit l'apparence, ne dites jamais de ces nations qu'elles sont usées, ensevelies, que le monde n'a plus rien à en attendre. Fussent-elles enfouies sous terre, elles vous démentiraient en surgissant au jour quand vous vous y attendrez le moins.

Avez-vous vu dans mon pays la *perte du Rhône?* — Le fleuve qui descend du haut des Alpes arrive confiant et à pleins bords. Tout à coup, comme si l'embûche avait été tendue dès l'origine des choses, il disparaît. On le cherche sans le trouver : il s'est perdu dans le puits de l'abîme, il est enseveli dans les entrailles de la terre ; une couche prodigieuse de rochers amoncelés depuis les premiers jours le recouvre, et la pierre a été scellée sur lui, aux deux bords, par des bras de Titans. Maintenant, des rives de Savoie et de France, les troupeaux de chèvres, de vaches, de mulets, le traversent à pied sec et l'insultent ; la sonnerie de leurs clochettes couvre ses mugissements. Cependant, pour avoir disparu, le fleuve n'est pas tari ; son ancien génie vit encore ; il lutte dans les ténèbres, il mugit

sous la terre, il travaille dans le sépulcre, il use de sa poussière d'écume la roche éternelle. A la fin, il reparaît à quelques centaines de pas à la lumière, un peu calmé, plus bleu, plus majestueux, mais ni brisé ni dompté par cette épreuve.

TABLE

LE CHRISTIANISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

EXAMEN DE LA VIE DE JÉSUS.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

LES RÉVOLUTIONS D'ITALIE

PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

1857

LES

RÉVOLUTIONS D'ITALIE

AUX EXILÉS ITALIENS

E. QUINET.

Paris, 15 octobre 1851

AVERTISSEMENT

La première chose qu'un peuple perd avec l'indépendance et la liberté, c'est son histoire. Je m'en suis convaincu, dès que j'ai commencé à m'occuper de l'histoire d'Italie; je n'ai trouvé aucun ouvrage moderne qui ait pu me guider dans ce labyrinthe.

Quelques écrivains altéraient volontairement les faits, pour forger de nouveaux titres à l'oppression. D'autres appliquaient à l'Italie les vues qu'ils avaient puisées dans l'école des historiens anglais ou allemands; et ces opinions étrangères, transportées à des objets de nature si différente, ne servaient qu'à augmenter la confusion dans laquelle ils m'apparaissaient. La servitude présente et la liberté à peine entrevue de loin cachaient encore la vérité.

Longtemps je restai perdu dans ce dédale. Pour essayer d'en sortir, je parcourus l'Italie. Les monuments d'architecture religieuse et politique, les vieilles fresques commencèrent à m'ouvrir les yeux. Les murailles m'éblouirent; il me sembla toucher la vie réelle de l'Italie au moyen âge.

De retour en France, je pris plus tard, pour sujet de

mon enseignement, les choses que j'avais vues de mes yeux. Les phases principales de l'Italie depuis la chute de l'empire romain firent la matière de mon cours, au Collége de France, pendant plusieurs années.

Après avoir ainsi disposé les masses principales de mon sujet, je crus pouvoir commencer d'écrire. Mais dès que je voulus réunir ces parties, je m'aperçus que le lien n'existait pas entre elles. Le corps de l'histoire générale m'échappait, quelque effort que je fisse pour le saisir. Je trouvais des municipalités, des républiques, des seigneuries, et point d'ensemble. C'était un fil qui se rompait à chaque pas. Il ne s'agissait pas seulement de raconter le passé; il fallait découvrir le principe vital et le nœud des affaires d'Italie.

Je pris alors une autre voie; et laissant de côté tous les ouvrages modernes, je me décidai à entrer plus profondément dans l'étude unique des chroniqueurs lombards, vénitiens, florentins, pisans, etc... jusqu'à ce que j'eusse trouvé le fil que je cherchais; car je ne mettais pas en doute qu'il existât. Je dévorai ainsi, avec une curiosité insatiable, l'immense recueil de Muratori et ses Antiquités, bien décidé à ne pas avancer un seul principe historique, à moins que je ne l'eusse vu sortir avec évidence, du témoignage universel de ces historiens ingénus.

C'est seulement après cette lente préparation que je mis la main à mon ouvrage. Je venais de me convaincre que c'est à l'origine même du moyen âge que se trouve le nœud des choses modernes. J'avais vu, dans l'enthousiasme des chroniqueurs, un instinct précoce de restauration antique animer les Italiens encore barbares. Ce même esprit leur était commun à tous. C'était donc

l'âme de leur histoire, ou du moins le point vital auquel il fallait s'attacher. On pouvait y voir l'esprit de la nation comme en germe.

Je suivis cette première lueur; elle m'éclaira pour faire les premiers pas. Je compris dès lors ce que c'était que le parti de l'empire; quelle était la fascination de l'antiquité et son rayonnement lointain au milieu même de la barbarie; pourquoi les républiques victorieuses étaient restées volontairement vassales. A cette observation, je joignis l'analyse du caractère historique de la papauté; je vis comment l'Italie en avait pris le tempérament, d'où venait l'esprit de cosmopolitisme dans l'enceinte d'étroites municipalités.

Les événements commençaient à se débrouiller; ils s'enchaînaient entre eux. Une certaine forme générale se dessinait déjà au milieu du chaos de tant de petits États semblables et divers, aux prises les uns avec les autres.

Dès lors, je pus rendre raison des anomalies étranges, propres à l'Italie, qui semblaient des monstres dans l'histoire; par exemple, pourquoi le droit n'a pu se fonder, pourquoi l'invasion est restée le fait permanent.

A la place du libéralisme que l'on attribuait aux républiques du moyen âge, je retrouvai la terreur comme principe continu de gouvernement.

Les arts qui paraissaient ne se rattacher par aucun lien à la constitution réelle de l'Italie, s'y rattachèrent étroitement, aussi bien que la poésie et la philosophie.

Ce qui m'était apparu comme un corps mutilé, un pêle-mêle de membres épars, sans raison d'être, sans relations entre eux, m'apparut comme un ensemble dont la vie latente se dévoilait d'elle-même.

Si l'on pouvait permettre cette ambition à un homme qui s'est épris longtemps de son sujet, je dirais que j'eus alors, pour récompense, le sentiment d'avoir aidé en quelque chose, un peuple asservi, à retrouver son histoire; premier degré de son affranchissement.

N'ayant pu suivre aucun livre récent, j'ai dû tout puiser dans les sources; il en résulte que j'aurais doublé le nombre de ces pages, si j'y avais joint une faible partie des extraits originaux et des pièces de tous genres que j'ai rassemblés avant d'écrire. Je ne crois pas être aveugle en disant qu'aucune matière n'est plus neuve encore et plus féconde.

De nos jours, les principes de l'histoire d'Angleterre ont été, il est vrai, l'objet de recherches profondes; les esprits les plus éminents se sont tournés de ce côté.

Il ne serait pas bon néanmoins que toute l'attention se concentrât sur ce sujet. Car, s'il a été à propos de montrer comment un peuple s'est élevé à la liberté, il n'est pas, j'imagine, moins nécessaire de considérer comment un autre l'a perdue.

L'histoire d'Angleterre ne présente qu'une seule analogie avec celle des peuples latins; la révolution politique rapproche, un moment, ces deux mondes; mais, dans tout le reste, la religion les sépare; différence immense sur laquelle on ferme trop aisément les yeux.

Au contraire, l'histoire d'Italie, par la communauté de religion, semble renfermer le fond même de l'histoire des peuples latins.

En entrant dans l'époque contemporaine, on trouvera des chapitres écrits plusieurs années avant les événements auxquels nous avons assisté. Ces événements ont été décrits à l'avance, avec une exactitude dont

quelques personnes ont bien voulu s'étonner. Elles avaient peine à croire que l'on pût voir, à distance, dans l'histoire, certaines choses avant leur accomplissement. Rien pourtant n'est plus simple et plus fréquent dans le monde. Une première vérité, si petite qu'elle soit, en a toujours fait jaillir mille autres.

E. QUINET.

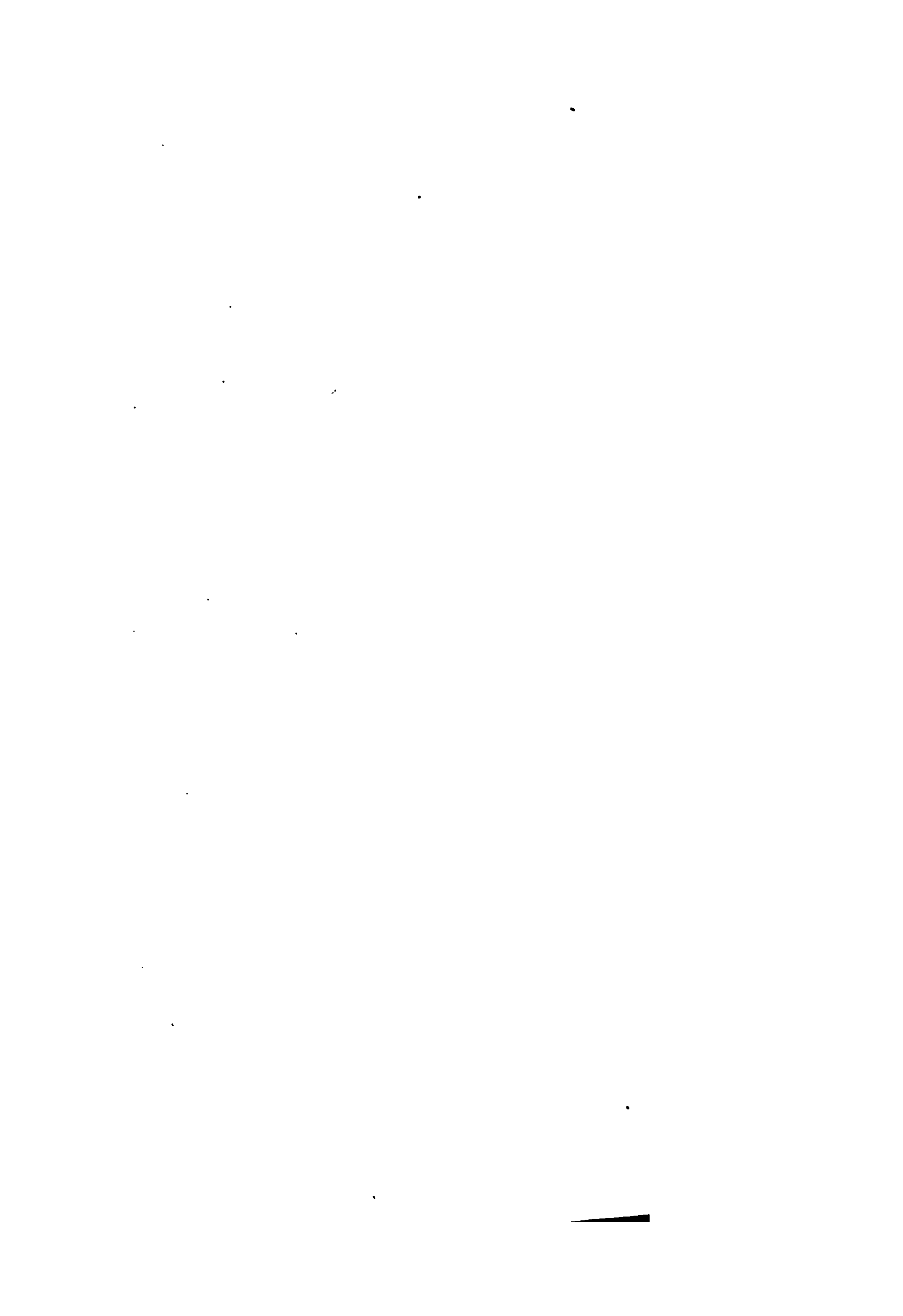
Bâle-Campagne, 27 septembre 1857.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Paris, 16 juillet 1848.

La partie de cet ouvrage que je livre au public était imprimée avant la révolution de Février. Il était alors aisé d'être prophète; tout le monde voyait que le divorce établi entre la haute bourgeoisie et le peuple conduisait la France à une révolution. Je croyais du moins avoir le temps d'achever l'impression de ce volume; le tocsin du 24 Février m'a interrompu à la fin du chapitre sur la *Guerre sociale*.



INTRODUCTION

Paris, 20 février 1848.

Quiconque veut apprendre comment une nation chrétienne peut mourir et renaître plusieurs fois, qu'il regarde du côté de l'Italie : c'est le vase brisé que le prophète jette sur le chemin des peuples modernes.

Ceux qui, en sondant leurs reins, commencent à découvrir chez eux quelques secrètes plaies, verront ici leur histoire; car l'Italie porte en soi toutes les blessures. Les maux que nous souffrons, elle les a épuisés; les questions qui nous agitent, elle les a traversées : révolutions politiques et sociales, guerres de classes, combats séculaires des bourgeois et des ouvriers, proscriptions du peuple par la noblesse, de la noblesse par le peuple, des riches par les pauvres, des pauvres par les riches, invasions de l'étranger, dynasties imposées, tour à tour renversées et rétablies.

Lorsque les hommes du Nord veulent porter à la France le dernier coup, ils nous montrent fatalement enchaînés aux destinées de la race romane, et de l'Italie en particulier. Aussi n'est-ce pas un odieux plaisir de l'intelligence que je me donne en mesurant les lois de la chute d'un peuple contemporain. Ses plaies sont nos plaies. Il ne peut achever de renaître ou de mourir, que nous ne nous sentions nous-mêmes, ou revivre de sa vie ou mourir de sa mort.

Autant l'Italie romaine avait le génie pratique, autant l'Italie moderne a le génie idéal. Les événements qui ont marqué son empire sur le monde ne sont pas des conquêtes, des entreprises extérieures; ils se sont passés dans les esprits, sans se réaliser dans les actions. Ce que je voudrais raconter, ce ne sont pas tant les agitations de petites communes que le mouvement non interrompu de l'âme italienne. Dans aucun pays on ne vit si fréquemment la vie générale s'arrêter, se glacer, la patrie disparaître, et à sa place surgir quelques grands individus qui semblent hériter de l'existence d'un monde détruit. Quand je rencontrerai de tels hommes, je m'attacherai moins à leurs œuvres qu'à la disposition intérieure où ils étaient en les créant. Je montrerai dans le fond de leur cœur le travail continu d'une nation qui se cherche. Ce que je me propose d'écrire, c'est l'histoire de l'âme d'un peuple.

L'Italie chrétienne est à la fois une chose morte et une chose vivante; son histoire est un tout achevé, à la manière de celle d'une nation antique; en sorte que l'on peut suivre chez elle toutes les formes de l'existence moderne, comme si ses révolutions étaient d'aujourd'hui, tous les progrès du dépérissement social, comme si elle avait depuis longtemps disparu du monde.

Quand on voit, dans les histoires de l'antiquité, une nation décliner et disparaître, il semble que ce soient là des exemples et des symptômes qui ne soient pas faits pour nous toucher, que la bonne et la mauvaise fortune, la grandeur et la décadence aient tout un autre visage, dans le monde païen et dans le monde chrétien, tant la différence des époques, des croyances, des idées met d'intervalle entre eux. Mais ici tout se passe près de nous; la maladie de ce grand corps, étendu sur notre seuil depuis les Alpes jusqu'à la Calabre, nous avertit qu'il s'agit d'un des nôtres. C'est, pour ainsi dire, un de nos membres que nous voyons se dessécher depuis trois siècles. C'est sur nous-mêmes que nous étudions ici les lois de la vie et de la mort sociale dans le monde chrétien; et les choses se tiennent, en effet, de si près, que peut-être j'eusse

été découragé avant d'avoir achevé ma tâche, si le sépulcre ne se remuait aujourd'hui dans le travail de la résurrection.

Paris, 23 août 1848.

L'Italie encore une fois a tenté pour renaître de s'appuyer sur la papauté, oubliant encore une fois que les morts ensevelissent leurs morts et ne les ressuscitent pas. La papauté, comme toujours, a livré la nationalité, et il lui est impossible, sans s'abolir elle-même, de faire autrement. Le vieux roseau a percé la main qui s'y est appuyée; l'Italie est de nouveau retombée dans l'abîme. Cette expérience, toujours la même, tentée après mille autres, sera-t-elle enfin comprise? ou les peuples au delà des Alpes auront-ils des yeux pour ne point voir?

Osons dire la vérité. Il ne s'agit pas seulement d'affranchir l'Italie, mais bien de faire ce qui n'a jamais existé un seul jour; créer une Italie, voilà le problème. Pour le résoudre, deux conditions sont d'abord nécessaires : abolir le domaine temporel et chasser l'étranger. Ces deux faits sont solidaires l'un de l'autre; et il est insensé d'espérer que le second s'accomplisse jamais, si l'on ne se décide à consentir au premier; car la raison se refuse à concevoir comment l'Italie peut être affranchie de l'étranger en gardant à Rome, pour souverain, le pape, c'est-à-dire l'éternel Étranger, qui, s'il est quelque chose, est la négation même de l'idée de patrie. Vous voulez guérir un blessé en péril de mort; ne lui laissez pas du moins ce fer sacré dans la plaie.

LES

RÉVOLUTIONS D'ITALIE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER.

CONSTITUTION DE L'ITALIE BARBARE.

Fin du monde antique. L'Italie esclave. Ses Révolutions sont des Restaurations. Pourquoi elle a une destinée unique entre les peuples chrétiens? Qui empêche la nation de se former? Renaissance barbare.

Le jour où finit le monde romain fut celui où Cassiodore écrivit ces lignes dans les fastes consulaires :

« Dans cette année, le roi des Goths Théodoric, *appelé « par les vœux de tous*, envahit Rome ; il traita le sénat « avec douceur et fit des largesses au peuple. »

Tant que les Barbares n'occupaient que les campagnes et les villes, on pouvait dire que la cité romaine vivait encore au moins dans les esprits. Mais à ce moment l'âme romaine court au-devant du joug; par cet assentiment donné à l'invasion, la société s'abandonne dans son der-

nier refuge. Elle abdique pour toujours; vaincu jusque dans le cœur, l'État romain confesse sa propre mort.

Au nom de cette société qui se livre, Cassiodore rédige pour les rois goths les formules par lesquelles Rome commandait au monde; il lègue aux Barbares le testament politique du monde païen. Il leur apprend les paroles auxquelles la terre a coutume d'obéir; après quoi le dernier des personnages antiques se retire dans le fond d'un monastère. Ce sénateur-moine est placé ainsi sur la limite de deux mondes. Figure à deux visages, d'une main il ferme la Rome des Césars, de l'autre il ouvre la Rome des papes.

La nation italienne semble entrer avec lui dans le cloître, tant le silence devient profond sur elle. Pendant des siècles, un peuple entier s'évanouit sans laisser de traces. Dans le reste de l'Europe, on entend sous les pieds des envahisseurs le murmure d'une société envahie. Sous les Mérovingiens, je sens un reste de Gaule; l'Espagne crie sous les Vandales; l'Italie se tait sous les Hérules, sous les Goths, sous les Lombards, comme sous les Francs; les derniers Barbares sont acceptés comme des alliés qui apportent enfin la paix à une terre épuisée de batailles. Un monde d'esclaves met son industrie à se faire oublier et à s'ensevelir vivants[1]; ils ont une langue et ils ne parlent pas; ils ont un droit, ils ne le revendiquent pas. A la place du monde romain surgit l'église solitaire, au milieu d'un cimetière immense dont les villes antiques ruinées forment les tombes. Du sommet de cette église, le pape regarde autour de lui, et il s'écrie épouvanté : « Toute la terre est

[1] Provinciales Romani usque ad nihilum redacti sunt. (Agnelli.) Dans les chartes du dixième et du onzième siècles, les noms des officiers, des juges impériaux et des témoins des actes, sont presque tous germaniques. — Muratori, *Antiq. ital.*, t. IV.

dans la solitude, *in solitudine vacat terra*[1]. » Le premier peuple qui doit renaître est celui qui s'enracine le plus profondément dans la mort.

Dès le commencement, il est visible que l'Italie aura une destinée unique dans le monde moderne. Elle est conquise comme les autres. Mais ses conquérants ne peuvent saisir l'autorité, et la force victorieuse ne crée pas de droits pour eux. Ils ne recueillent que servitude; ils ne font qu'ajouter le servage des vainqueurs au servage des vaincus, en sorte que l'ancienne nationalité périt sans que la nouvelle puisse se fonder. Pendant que la Gaule, renouvelée par ses envahisseurs mêmes, s'appelle France, la Bretagne Angleterre, l'Ibérie Espagne, il n'y a plus d'Italie; et ce qui reste ne peut s'appeler ni Gothie ni Lombardie. Ses maîtres nouveaux ne parviennent pas même à lui donner un nom; elle souffre de tous les maux des invasions, sans qu'ils soïent rachetés par la création d'aucune force nouvelle. Dès qu'un centre d'autorité nationale commence à paraître, ou une tête de peuple à se former, un homme fait un signe du milieu des ruines de Rome. A ce signe l'étranger, ou Pépin, ou Charlemagne, descend des Alpes et rejette les vainqueurs et les vaincus dans le même néant. Au lieu d'enter une nation nouvelle sur le tronc de l'ancienne, il coupe l'arbre par le pied. Partout ailleurs, en Europe, vous trouvez, dans une hiérarchie vivante, des serfs, des vassaux, puis au-dessus des uns et des autres, le maître en qui se résume la loi, l'autorité, la nationalité. En Italie, vous voyez une nation tout entière vassale, dans laquelle ne se rencontre personne qui possède la souveraineté; peuple vraiment décapité, qui à travers mille mouvements désordonnés se relève et

[1] Grégoire I.

se cherche lui-même, sans pouvoir se trouver, dans toute l'histoire du moyen âge.

On accuse les papes Grégoire, Zacharie, Léon, Étienne, Adrien, d'avoir montré aux étrangers le chemin de l'Italie, en appelant sans relâche les rois francs contre les Lombards. Le dommage fut plus grand : ils empêchèrent la nation de naître en faisant avorter l'Italie. Pour que celle-ci produisît une nation, il aurait fallu l'une de ces trois choses : ou que la population indigène s'affranchît elle-même de ses conquérants, ou que les Lombards pussent durer et former une nouvelle tête de peuple, ou, ceux-ci renversés, que Charlemagne et ses Francs se fussent assis en Italie, et eussent occupé leurs places. Or aucune de ces choses ne s'accomplit. Les Italiens furent esclaves ; les Goths et les Lombards le furent comme eux. De l'autre côté des Alpes, les Francs régnèrent sur les uns et sur les autres. Personne ne possédant la souveraineté, ce fut un vide que rien ne combla ; une terre dépossédée d'elle-même ne put enfanter un peuple indépendant ; et ainsi fut étouffée avant de naître la nationalité que l'Italie portait dans ses flancs. Je soupçonne même qu'en appelant l'étranger, la papauté ne heurta pas trop violemment les instincts de la population indigène; car je ne trouve, à cet égard, presque aucune trace de plainte chez les contemporains. Les Lombards furent arrachés de l'Italie sans qu'elle sentît le déchirement; ils n'avaient pas su prendre racine [1].

Les Barbares qui avaient passé les Alpes avaient beaucoup de petites vertus; la haute ambition leur manqua. Ils ne surent ni prendre l'Italie par son faible, la supersti-

[1] Deux cents ans après, un chroniqueur de race lombarde pleure sur leur chute. — Ex intimo corde ducens suspiria. (*Heremperti epitome.*) Je trouve aussi quelques mots dans Malveccius, au commencement du quinzième siècle

tion de l'antiquité, ni frapper les esprits par quelque chose d'extraordinaire. Ils furent sages, économes, prudents; mais la grandeur apparente ou réelle avait seule des chances auprès des imaginations italiennes. Ni les Goths ni les Lombards n'eurent la hardiesse de se donner pour les successeurs légitimes de l'empire romain, et cela les perdit; ils montrèrent des princes modestes, tempérants, qui n'exercèrent jamais aucun prestige. Le premier homme qui eut l'audace de s'appeler César eut toujours bon marché de ces rois débonnaires. Ce qui restait de l'ancien monde ne put résister à cette fascination. Charlemagne n'eut qu'à se dire l'héritier de l'empire, toute l'Italie fut à ses pieds; il n'eut guère plus de peine à la soumettre que Napoléon la France, en revenant de l'île d'Elbe. Dès qu'il descendit des Alpes, tout le vieux monde crut revoir César sortir de l'île des morts.

Privée de la conscience de son droit comme de celle de sa force, on voit d'avance sur quelle base incertaine s'élève la fortune de l'Italie moderne; et par là s'explique clairement ce que l'on découvre de chancelant dans son histoire. Il n'est pas un moment où vous ne sentiez ce bel édifice branler, comme s'il n'avait point de fondements. Les autres peuples se développent, ils grandissent; et dans cette lente croissance, la force, la confiance s'augmentent avec le temps; au lieu que le trait particulier de l'Italie, c'est la crainte que ce monde brillant ne s'écroule subitement à chaque instant de sa durée. Dans les époques les mieux assises en apparence, ce sentiment remplit l'âme des chroniqueurs[1]. Rien de plus saisissant que cette ter-

[1] Il perchè tal città fu quasi morta. (Dino Compagni.) — Onde mi fa temer forte del giudicio d'Iddio. (Giov. Villani, p. 906.) — E più non e senza pensiero di grande ammirazione come il nostro commune spesso non cadde in gravi pericoli di suo disfacimento. (Matteo Villani, p. 286.) —

reur qui se mêle à leurs récits; ils s'étonnent que le fantôme éclatant dure encore; ils ne comprennent pas d'où vient le péril; mais ils sentent, dès le premier pas, que le terrain est ruiné, que l'Italie chancelle; ils s'interrompent, au milieu des fêtes d'une civilisation précoce, pour jeter des cris et sonner le beffroi d'alarme.

Celui qui veut avoir le spectacle de la renaissance dans la mort doit regarder l'éclosion des républiques italiennes; dès qu'elles se montrent, elles réclament leurs franchises comme de vieilles coutumes. La liberté, chez elle, ne tient en rien de l'innovation. Ce n'est point, dans leur opinion, une conquête; c'est le maintien de ce qu'elles ont toujours possédé. Ces jeunes républiques, à peine sorties du berceau, invoquent l'antiquité, non l'avenir. Ce qu'elles veulent, c'est l'ancien droit de ces époques obscures, comprises entre les temps barbares et les temps modernes, sorte de crépuscule qui échappe à l'histoire, bon vieux temps du marquis Hugues [1], qui déjà forme pour elles une sorte d'âge d'or; en un mot, elles se lèvent la tête tournée vers le passé. Cette révolution communale, qui partout ailleurs en Europe s'appelle affranchissement, innovation, s'appelle en Italie restauration, coutumes [2]; et rien ne marque mieux le caractère catholique que cette dépendance volontaire, cette complaisance sous le joug de l'histoire, au milieu même de la colère des révolutions.

Le premier germe de renaissance sociale apparaît sur la mer. Amalfi, Pise, Naples forment des communautés libres quand le reste de l'Europe est courbé sur la glèbe.

Post mortem Frederici et ante, semper Lombardia in malo statu fuit. *Chronica Astensia*. Ventura.) — Non diù stabit stolida Florentia Florum.

[1] Nisi quomodo fuit consuetudo tempore Ugonis marchionis. (Muratori, *Antiq. ital.*, t. IV.)

[2] Bonæ consuetudines. (Muratori, *Antiq. ital.*, t. IV.)

Au milieu des tempêtes italiennes, *italiane tempeste*[1], l'Alcyon a bâti son nid sur les flots. Ces heureuses communes fuient, sur leurs barques, l'ombre du donjon impérial; même dans les plus dures années du moyen âge, elles respirent en pleine mer, quelque chose de la liberté du monde naissant; elles labourent au loin de leurs proues leurs fertiles sillons, sans craindre la corvée ni la dîme. Il n'y a point de serfs sur la glèbe de l'Océan.

Une de ces républiques trouve même le secret de ne toucher par aucun point la terre vassale; cette ville s'élève sur les flots où nulle invasion ne peut l'atteindre. Dans cette situation unique, Venise contracte un tempérament unique, et son histoire est la confirmation vivante de nos principes. Comme l'étranger n'a pas mis le pied sur elle, et qu'elle s'est toujours appartenu, jamais elle n'a douté de sa propre souveraineté nationale; seule, elle n'a été vassale ni de l'Empire, ni de l'Église; seule, elle ne sera ni guelfe, ni gibeline; jamais empereur allemand n'osera lui demander le serment de fidélité, même lorsqu'il l'exigera de toutes les autres. Les Barbares ne l'ayant pas soumise, sa noblesse n'a pas le caractère d'une race conquérante qui pèse sur une race asservie; elle ne renferme pas dans la cité deux peuples ennemis. De là, aucune guerre civile, à Venise, quand le reste de l'Italie est déchiré. Appuyée sur son droit, ne relevant que d'elle-même, elle offre une solidité qui a manqué à toutes les autres; née la première, elle est la dernière à mourir.

Sans établir nul concert entre elles, ces républiques parcourent à peu près les mêmes phases; à travers tous les genres de destruction, une ébauche de constitution municipale survit, empreinte du sceau antique qu'au-

[1] Matteo Villani.

cune main moderne n'est capable d'abolir. Ce point vivant, ce débris défiguré de l'antiquité, ce grossier limon devient la première ébauche de l'Italie moderne. Les anciens titres, consuls, sénateurs, reparaissent avec des attributions toutes différentes, comme les réminiscences confuses d'une existence antérieure[1]. Sans réflexion, sans conscience, les populations, entourées à la hâte d'une cloison d'épines, sont déjà rejetées dans un fragment du moule brisé de l'antiquité.

A peine nées, elles engagent la lutte avec les barons du voisinage, dont les noms étrangers marquent assez l'origine. Les bourgeois italiens[2] assiégent les donjons germaniques et les rasent; ils amènent dans leurs murs la noblesse, qu'ils obligent d'habiter avec eux. Ces châtelains apportent leurs habitudes de domination dans l'enceinte des petites communes et s'y trouvent à l'étroit. La guerre s'éternise entre deux races, non plus en rase campagne, mais sur la place publique[3]. Après ce premier effort, la petite république naissante aperçoit au milieu de ses murs le monument de son esclavage : c'est le château de l'Empereur, la demeure du maître absent. Ici le cœur commence à manquer. Si l'on va jusqu'à renverser le donjon[4] du souverain étranger, ce sera pour le relever un peu plus loin, hors des murs, à la porte du faubourg. Triste liberté qui n'ose s'avouer que dans l'enceinte des murailles. La ville sera aux citoyens, la terre à l'Empereur. La cité sera libre et l'Italie esclave; partage

[1] En 1124, il y avait douze consuls à Bergame, soixante à Lucques. (Muratori, *Antiq. ital.*, t. IV.)

[2] Jacobus Malvecius, anno 1191. Muratori, *Antiq. ital.*, t. V, p. 654

[3] Tunc privatis ædibus turres adjectæ sunt. (Muratori, *Antiq. ital.*)

[4] V. les chartes de Crémone et de Mantoue en 1114, 1116. Concessimus etiam eis, ut extrà muros civitatis eorum, deinceps palatium et hospitium nostrum habeamus.

qui se fait de lui-même à cette première époque des révolutions italiennes.

CHAPITRE II.

LE SAINT EMPIRE ROMAIN.

Un César féodal. Que renfermaient les luttes des Guelfes et des Gibelins? Question de la souveraineté. L'Italie au moyen âge, inféodée à l'Italie antique, n'a pas la conscience du droit, et cherche son appui hors d'elle-même. Des républiques sans la souveraineté du peuple. Une nation vassale. Le droit nouveau ne se fonde pas Quelle est la véritable origine de la féodalité?

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette histoire est que le jour même où elles existent, ces républiques se posent toutes en même temps la même question : Quel est le maître? quel est le souverain? en qui réside la source du droit et de l'autorité? Cette pensée travaille aussitôt cette civilisation renaissante. Effrayées de la puissance qu'elles se sont arrogée, le premier besoin de ces villes, au lendemain de l'insurrection, est de légitimer ce qu'elles ont fait. On vit alors que l'Italie affranchie n'avait pu acquérir la conscience des droits qu'elle exerçait; il ne se trouva pas une misérable bourgade, enclose de murailles ou d'épines[1], qui ne fût obsédée par la difficulté de savoir à qui appartenait la souveraineté. Les unes dirent : Le maître, c'est l'Empereur; les autres : Le maître, c'est l'Église; mais l'idée ne vint à aucune de ces républiques qu'elle ne dépendait de personne, et que la souveraineté pourrait être dans le peuple. Il y eut des

[1] Erat dicta civitas de spinis clausa. (*Chronica Astensia*.)

voix qui crièrent sur les places publiques, pendant tout le moyen âge : *Viva il popolo!* elles se perdirent sans se comprendre elles-mêmes. A peine affranchie, l'Italie se demande sur chaque partie de son territoire, par des millions de bouches : Quel est mon maître? Pas une voix ne répondit : C'est toi-même.

Voilà la grandeur originale de ces disputes des Guelfes et des Gibelins : un monde qui toujours cherche son droit de subsister en dehors de soi dans une autorité étrangère; l'Italie qui renaît et ne peut croire qu'elle s'appartient; le phénomène d'une nation qui conquiert la liberté, et renonce à son indépendance, par la crainte d'usurper.

Où trouver le secret de ces contradictions? Dans le tempérament de l'Église qui est devenu celui de l'Italie politique. Cette même humilité qui fait que le prêtre peut tout supporter dans l'espoir de tout dominer est le fond de l'esprit politique des Italiens du moyen âge. Ils s'aliènent à deux maîtres qui leur promettent la souveraineté de la terre ou ce que les chroniques appellent la *monarchie du monde*[1]; c'est-à-dire qu'ils achètent par leur asservissement dans le présent l'espoir de la domination universelle dans l'avenir. Excès d'humilité et d'orgueil; suprématie ou servitude, telle est la chance qu'accepte l'Italie, ne voulant rien de tempéré ni dans sa fortune ni dans sa ruine. Qu'arrivera-t-il si l'Empire et l'Église ne peuvent tenir leur promesse? Il est aisé de le pressentir : on verra le peuple qui s'est aliéné dans l'espoir de commander à tous, obéir à tous.

Les publicistes cherchent encore la société féodale dans les forêts de la Germanie; ils oublient tout un côté des choses, et le plus important. Les hommes du moyen

[1] Monarchia del mondo. (Matteo Villani.)

âge n'eussent pas accepté si aisément ce régime de tutelle, si leurs esprits n'y eussent été préparés par une doctrine. Trois siècles avant que la féodalité ne commence dans la vie politique, je la vois instituée dans la vie religieuse. Le premier acte moral de l'homme, au moyen âge, est de tomber à genoux aux pieds du prêtre, de lui faire hommage-lige de son intelligence, de sa conscience, de tout son être moral. Appliquez au monde civil ce sentiment intérieur de renoncement, vous en voyez naître la société féodale. Chaque âme s'étant donnée à un prêtre comme à son seigneur spirituel, n'a presque plus rien à faire pour se donner à un seigneur temporel; l'humanité, sans droit, destituée d'elle-même après avoir abdiqué entre les mains du clergé, ne se sentant pas la force de s'appuyer sur sa propre conscience, se mit à chercher partout en dehors de soi un aide, un patron; le serf d'esprit devint serf de corps. Quand il arriva que les individus furent libres, comme dans les républiques, c'est l'État qui demeura en servage. Longtemps avant de se montrer dans les faits, cette cité étrange avait été bâtie dans les âmes. Les conquérants ne s'étaient pas encore reconnus et assis, que l'Église avait déjà créé, par sa hiérarchie, le moule dans lequel fut jeté le monde du moyen âge; et l'Italie, représentant par excellence le génie intime de l'Église, crut ne pouvoir subsister sans un patron politique. Même dans sa gloire, elle devait être la grande vassale de l'univers chrétien.

Sur ce principe, les républiques du moyen âge ont, à certains égards, un tempérament tout opposé à celui des républiques de l'antiquité. Pour celles-ci, le monde civil était renfermé dans leurs murailles, et pas une n'eût compris qu'on lui demandât de quelle autorité elle tenait son droit de vivre. La citadelle s'appuyait sur le temple, le

temple sur le dieu indigène ; où était la patrie, là était la souveraineté, la divinité, le droit éternel. Athènes reposait sur la lance de Minerve : de là, la vie tenace de ces Etats, leur foi fanatique en leur destinée, leur défense désespérée lorsqu'ils sont attaqués ; de là aussi la nature éphémère des républiques italiennes, qui, au moindre assaut, hésitent, cèdent, s'abandonnent, comme si elles n'avaient qu'une ombre de droit pour les couvrir.

Après l'insurrection, si un républicain du douzième siècle cherchait les titres et la grande charte de l'Italie, voici la confusion étrange qui se faisait dans son intelligence, et comment il se légitimait à lui-même la part qu'il avait prise dans la révolte. Au fond de sa conscience, ce qu'il découvrait d'abord c'était l'image vague de Rome; il en était ébloui, accablé. Par une illusion à laquelle tout concourait, l'idée d'une félicité sans bornes était attachée pour lui au souvenir de la vieille cité ; il plaçait cet âge d'or, non pas dans les temps de la république, mais dans ceux de l'empire, depuis César jusqu'à Justinien. Dans la confusion au milieu de laquelle il vivait, cette époque des empereurs lui apparaissait comme un temps de concorde, d'unité, de paix universelle et non interrompue, telle que la terre ne reverra rien de semblable, Eden de l'histoire, siècle de délices éternellement regretté, où, le monde sans douleur, sans divisions, obéissant à un seul chef, « la nacelle du genre humain voguait « à pleines voiles, et sans orage, vers un port assuré[1]. » Des souffrances du monde exténué sous les empereurs il ne restait qu'un songe de bonheur ; le fils de l'esclave se prenait à adorer l'esclavage de son père, comme l'idéal d'une félicité irréparablement perdue.

[1] Dante. *Il Convitto*, p. 176

A ce sentiment chimérique se joignait un respect religieux pour l'histoire romaine, que l'Italien tenait pour sacrée aux mêmes titres que celle des Hébreux. S'il a entendu parler des miracles racontés par Tite-Live, ils sont aussi certains à ses yeux que les miracles de l'Ancien Testament; ils ont été accomplis par le dieu de l'Italie au profit de sa race élue. Fondée vers le temps de David, peuplée de citoyens divins[1], Rome est une cité sainte, même au milieu du paganisme. Son peuple, élu d'en haut, depuis l'origine, l'oint du Seigneur, le christ des nations idolâtres, est le peuple souverain duquel tous les autres relèvent, comme le serf du Seigneur. Lui seul possède en sa source, par l'*opération divine*, le principe[2] de toute autorité politique; il a été investi de tous les droits. Nul État ne peut en renfermer aucun s'il ne les tient de lui. On est étonné de la netteté avec laquelle cet étrange droit des gens s'établit dans les esprits des chroniqueurs[3]. La conséquence, c'est que l'Italie moderne s'inféode à l'Italie antique et s'en déclare la vassale. Le plus petit bourgeois de la moindre commune fait hommage-lige au spectre du peuple romain.

Sur ce premier point, toutes les républiques sont d'accord; il n'en est pas une qui ne choisisse ce fantôme du passé pour son seigneur et maître. Toutes veulent être investies par lui et s'appuyer sur son ombre. Mais ce peuple souverain, il n'est plus; qui le représente? C'est là que l'Italie moderne commence à se déconcerter; car, au lieu du César unique, à la fois empereur et pontife,

[1] Quello Popolo Santo. — Divini cittadini, etc.

[2] Dante, *Monarchia. Il Convitto*, p. 174. — Gibolengæ partis vetustissimi Imperium uti signum cœleste colentes. (Muratori, *Antiq. ital.*)

[3] L'antica libertà succeduta dalla civiltà del popolo romano. (Matteo Villani, p. 202.)

elle rencontre à l'issue du moyen âge deux Césars, qui tous deux prétendent représenter également la souveraineté du peuple évanoui : l'un, c'est l'empereur allemand ; l'autre, c'est le pape. Lequel faut-il suivre? lequel résume la volonté, la tradition, le droit de la vieille Italie? Seconde question qui trouble l'esprit des républicains italiens, au lendemain de leur victoire.

Pour la noblesse d'origine étrangère, il ne pouvait y avoir de doute. L'héritier légitime de la majesté du peuple romain, c'est cet empereur qui, caché dans le fond de l'Allemagne, joignait au prestige de l'éloignement le prestige de l'antiquité. En cet être mystérieux qui de loin à loin apparaissait sur le sommet des Alpes, vivait la tradition sociale. Héritier des Auguste, des Trajan, des Justinien, il conservait, sous un triple sceau, les secrets du commandement. N'était-ce pas lui qui venait chercher au bord du Tibre le signe et la consécration de son autorité? Le roi des Germains n'était empereur qu'après avoir touché Rome; le couronner, c'est couronner l'Italie. Aussi quelle ardeur incroyable, quelles espérances insensées dès qu'il paraît! Les nobles, les émigrés chassés de leurs communes, accourent et grossissent son armée. Puissions-nous le voir, lui ou son maréchal, et mourir le lendemain[1]! s'écrient-ils à son approche. Par l'effet d'une illusion difficile à concevoir de notre temps, il parlait à la fois aux souvenirs du monde romain et à ceux du monde barbare. Les nobles d'Italie voyaient en lui tout ensemble l'ancien chef des invasions et l'héritier de la république, Théodoric et César. Tout ce qu'il y avait de chevaleresque, de féodal, rayonnait de joie à son approche; il n'apparaissait guère qu'une seule fois dans un moment rapide à cha-

[1] Utinam ipsum vel mareschalcum ejus valeam intueri die uno et altero de sæculo transmigrare! (*Mutinensis historia*, p. 118.)

que génération, et cette marche précipitée, fantastique, augmentait encore la fascination qu'il exerçait.

Les Allemands qui lui servaient d'escorte étaient d'abord, comme lui, un objet d'admiration. Les châtelains, souvent même des populations entières se pressaient au-devant d'eux; on voulait toucher leurs habits, baiser leurs armes [1], comme s'ils avaient le secret de guérir les plaies mortelles de l'Italie. Vous eussiez dit du retour de légions égarées depuis mille ans et qui rentrent dans la patrie. Les aigles romaines; en reparaissant sur le chemin, faisaient tressaillir; les yeux se remplissaient de larmes. Enfin ils arrivaient, les compagnons de César libérateur; on les touchait; l'enthousiasme tombait. Les alliés, les frères attendus chassaient l'Italien de sa maison; ils prenaient l'argent, le blé, le vin, le foin; ils changeaient le *miel* en *poison*. La réalité se montrait alors toute nue. Un incroyable malentendu éclatait entre l'Empereur et l'Italie, sans que celle-ci pût jamais entièrement se réveiller. Que pouvait comprendre à la civilisation d'au delà des Alpes l'Allemand du moyen âge? sa jalousie naturelle était irritée par l'éclat même des espérances que l'on mettait en lui. La liberté des classes inférieures [2], l'indépendance des ouvriers bouleversaient toutes ses idées; l'assujettissement de la noblesse à la bourgeoisie révoltait davantage encore son instinct féodal. Quant à l'empereur lui-même, pour peu qu'il se sentît fort, il refoulait avec dureté l'enthousiasme des républicains italiens. S'ils lui parlaient de la volonté du peuple romain, du consentement de la foule, du don que l'Italie lui faisait librement d'elle-même, ce

[1] Stolidi populares... ignorantes quid agerent eisdem, Theotonicis obviam accesserunt, nedum ipsos, sed eorum arma et vestem osculantes. (*Mutinensis historia.*)

[2] Ottonis Frisingensis, lib. *de Frederico I*, p. 708, 713, 758.

droit, cette autorité inaliénable, attachée à des ruines, lui paraissaient des jeux d'enfant; à ces ingénus, il montrait son épée et n'acceptait que le droit de conquête.

C'était bien pis si la démocratie italienne lui laissait voir quelles espérances elle fondait sur lui pour ramener les temps antiques[1]. l'ironie, l'insulte accueillaient de pareils aveux. Les prétentions du génie italien à régner sur son vainqueur par le droit et la suzeraineté de la gloire[2], irritaient jusqu'à la fureur la vanité du roi teuton. « Que « lui parle-t-on de l'autorité, de la légitimité de la *divine* « *république*[3]? Pourquoi élever jusqu'aux astres cette « grandeur déchue? Que l'on regarde en Allemagne : c'est « là que sont les consuls, le sénat, les patriciens, les lé- « gions, c'est là qu'est la gloire! Croit-on que le bras des « Teutons soit raccourci? L'Italie, qui n'a pu même gar- « der ses cendres, leur appartient par le droit du plus « fort. Que l'on essaye seulement de l'arracher des te- « nailles d'Hercule! »

C'est ainsi que les illusions des Italiens étaient accueillies par les Allemands. L'Empereur, stupéfait au milieu des changements des partis qui lui *brisaient l'esprit*[4], regagnait les Alpes, plein de défiance, même au milieu des villes amies; c'est lui qui fermait la porte des forteresses, et il ne s'endormait qu'après avoir mis sous son chevet les clefs de l'Italie. Enfin il disparaissait, gorgé d'or[5]. Durant sa longue absence, les mêmes espérances, les mêmes songes renaissaient d'eux-mêmes. Une génération nouvelle attendait le nouveau César, qui devait donner une tête à la féodalité italienne décapitée.

[1] Revertantur opto pristina tempora. (Ott. Frising.)
[2] Hospes eras, civem feci. (*Ib.*)
[3] Divæ tuæ reipublicæ veterem statum ad sidera tollis. (*Ib.*)
[4] Gli marteliava la mente.
[5] Rinfrescato di danari. Machiavel, *Istor. Fiorent.*

CHAPITRE III.

LA PAPAUTÉ ET LES RÉPUBLIQUES.

L'Italie prend le tempérament de l'Église. Un cosmopolitisme informe. Illusions communes à tous les partis. Restauration de la monarchie romaine universelle. Un droit chimérique Contradiction entre le saint-siége et la nationalité.

Les populations indigènes cherchaient naturellement, au contraire, le représentant du monde romain dans ce César pacifique qui régnait sur le trône de l'Église. Puisqu'il fallait à tout prix se donner un maître, nul n'osant se proclamer souverain, la bourgeoisie se plaçait d'elle-même sous le vasselage du vicaire de Dieu. Le pape n'était-il pas l'éternel seigneur de la cité suzeraine? C'était dans l'Église, sur les baptistères, que se prêtaient tous les serments, et l'on entrait dans la vie politique par la même porte que dans la vie religieuse. Quoi de plus naturel que de les confondre? Au cri de Vive l'Église, *Viva la Chiesa*, se ralliaient avec la bourgeoisie les classes inférieures, et tous ceux qui dans une puissance spirituelle voyaient un patron plutôt qu'un maître. Ils voulaient faire de l'Église la patrie sur la terre comme dans le ciel.

Par malheur, le moment venait où l'illusion se montrait dans ce parti aussi clairement que dans l'autre; c'était le jour où les Guelfes, croyant toucher à la victoire, appuyaient ouvertement la démocratie sur le saint-père. Le pape repoussait sur-le-champ l'alliance[1]; il reniait la

[1] Voici comment le pape Adrien parle du peuple romain à l'Empereur: Romanæ plebis, fili, adhuc meliùs experieris versutiam. Cognosces eos in dolo venisse et in dolo redisse. (Ott. Frising.)

Souvent l'Église soutient les Gibelins et les nobles. 1263. Isto tempore

cause du peuple sitôt qu'elle paraissait gagnée, craignant au fond la souveraineté des communes autant que celle de l'empereur. Dès que l'esprit national paraissait, le sacerdoce et l'empire, les deux têtes de l'Aigle, qui semblaient éternellement brouillées et séparées de la distance du ciel et de la terre, se rejoignaient subitement pour étreindre, étouffer, dévorer la même proie. Tout le douzième siècle est plein du beau rêve d'Arnaud de Bresse; il tente de profiter de la division des maîtres pour se créer une patrie indépendante; il invoque l'empereur Frédéric. au moment de sa plus vive colère contre Adrien. Pour toute réponse, l'Empereur le livre au pape qui le brûle. Personne ne profita de cet enseignement, et qui sait même s'il est compris de nos jours?

Que se proposaient les Guelfes? Un problème chimérique. En donnant le pape pour chef à l'Italie, ils plaçaient la religion et la patrie dans une condition si ruineuse, que l'une ou l'autre devait nécessairement y périr. Si la papauté devenait italienne, elle cessait d'être universelle et perdait le catholicisme; si elle restait universelle, elle cessait d'être nationale et perdait l'Italie. Les papes restèrent ce qu'ils étaient, les chefs du monde, et la patrie disparut.

Le pape ne devint pas Italien, mais l'Italie prit le tempérament de la papauté, c'est-à-dire qu'elle fut cosmopolite au milieu des barrières de l'Europe féodale. Elle s'ouvre sans défiance à l'univers entier, quand les autres peuples se hérissent au seul contact de leurs voisins; on verra par la suite que cette différence fit sa ruine. Dans tout le moyen âge, elle sert d'expérience à un idéal pré-

Ecclesia, totis viribus fovebat Ottonem archiepiscopum et viceco..ites et partem nobilium. (*Manipulus Florum.*)

maturé de cosmopolitisme, que seule elle représente sur la terre, et sous lequel elle finit par succomber.

Dans la guerre du sacerdoce et de l'empire, il est un reproche dont je veux absoudre le pape. On l'accuse d'avoir étendu l'anathème à des peuples entiers pour frapper leur prince. Sous cette injustice apparente, je vois le principe de l'éternelle justice; c'était enseigner que chaque peuple est responsable envers tous les autres du gouvernement qu'il tolère. Si son prince fait le mal, que le peuple le réprime ou le dépose; sinon, qu'il partage la coulpe à son dam et soit anathème avec lui. Il m'est impossible de découvrir là rien qui ne soit légitime.

Cherchant toujours son point d'appui hors de soi, tantôt sur le sacerdoce, tantôt sur l'Empire, jamais sur la conscience de son bon droit et de sa souveraineté, l'Italie s'avançait en chancelant sur le vide. Il y avait deux grands partis dont aucun ne renfermait une nation, qui aveuglés, fascinés l'un et l'autre par la superstition de l'histoire, poursuivaient une chimère, également incapables de saisir rien de réel ni de constituer aucun droit. Dans cette voie désespérée, comment s'étonner de la facilité que les hommes trouvent incessamment à changer d'opinions et de drapeaux? Après avoir éprouvé que la patrie n'était pas dans le parti qu'ils suivaient, ils se retournaient vers l'autre avec une énergie furieuse; puis voyant que là aussi ils ne pouvaient rencontrer l'Italie, ils jetaient, au milieu d'une vie splendide en apparence, des imprécations qui retentissent dans le plus obscur chroniqueur aussi bien que dans la *Comédie divine*.

Incapables de croire en elles-mêmes, les républiques s'aliènent sitôt qu'elles se possèdent, et chacune a son prix pour ainsi dire fixé. Bologne se vend 200,000 florins, Parme 60,000, Arezzo 40,000, Lucques 30,000.

Gênes se remet en gage aux mains de ses créanciers. Pour peu qu'une de ces républiques soit menacée par une rivale, elle se donne gratuitement à un maître qui la défend comme sa chose. Pise, Volterre, Pistoie, par haine de Florence, se donnent gratuitement, encore toutes vives, aux Allemands, Sienne à Milan, Milan à l'Empereur. Brescia va s'offrant à tout le monde, à Lanfranc, aux marquis d'Est, au roi de Naples, au roi de Bohême, avant de trouver enfin les Scala qui l'acceptent à perpétuité. La plus fière de toutes, Florence s'aliène pour cinq ans au roi de Naples, pour un an au duc d'Athènes, pour dix ans à Charles d'Anjou. Chacun de ces États trafique de son ombre de souveraineté; ils vendent, comme Esaü, leurs droits d'aînesse.

Mais voici où se montre le mieux le principe de cette société : le cosmopolitisme informe qui est en partie l'âme de l'Italie au moyen âge se marque surtout par une magistrature dont l'équivalent ne se rencontre dans aucun autre peuple. Si l'on regarde la constitution intérieure de ces Etats, on voit que, différents en apparence, ils se ressemblent tous par ce phénomène extraordinaire, que la magistrature suprême y est toujours donnée à un étranger; c'est le Podestat[1]. Le chef de l'État doit être élu en dehors de l'État[2], et la patrie gouvernée par un homme qui n'appartient pas à la patrie; voilà la règle et la pierre de fondation de ces républiques. Florence se fait régir par un citoyen d'Arezzo, Arezzo par un citoyen de Florence; et il en est de même dans toutes les autres communes. Au milieu du changement perpétuel des institutions, celle-ci est la seule qui ne change pas, la seule

[1] Dans la formule de son serment il disait : « Toto dominii mei tempore. »
[2] Concessit imperator ut singulis annis rectorem eligeret *forensem*. (*Manipulus Florum*. Muratori, *Rer. ital.*, t. XI.)

à laquelle on reste fidèle, comme au principe même de la société. Dans la fièvre des factions, ce point unique n'est jamais contesté, que l'étranger occupera à perpétuité le cœur du pays. Chacun veut, avant tout, empêcher que nul de ses concitoyens ne devienne son maître ou son juge. Il est vrai qu'en général le *Podestat*[1] était choisi parmi les habitants d'une république alliée; mais jamais ces cités n'étaient si bien unies qu'elles ne fussent prêtes à se combattre; et ce que l'on pouvait attendre de mieux dans le chef de l'État[2], c'est qu'il n'eût point de patrie. Qu'eût pensé Athènes si on lui eût proposé de se faire gouverner par un citoyen de Sparte? Que penseraient les Etats-Unis s'ils devaient choisir leur président partout ailleurs que chez eux?

Comme le sentiment de la liberté municipale était très-vif, celui de l'indépendance nationale très-faible, il s'ensuivait aussi que le premier autorisait aisément tout ce que l'on entreprenait contre le second; et la ressource de chaque parti vaincu est d'ouvrir les portes du pays à une armée étrangère. Considérez l'Italie à quelque époque que ce soit, il est un personnage que vous rencontrez dans chaque événement et qui est l'artisan infatigable de cette histoire : je veux dire l'émigré[3]. Toujours prêt à livrer cette patrie qu'il n'a pu gouverner, il sollicite l'ennemi; il presse, il conduit l'invasion. Qu'elle parte d'Allemagne ou de France, peu importe, pourvu qu'elle le rétablisse dans son autorité. Jamais nul Italien du moyen âge, s'il est exilé, ne se fait le moindre scrupule de tourner les armes étrangères contre l'Italie; et il faut déses-

[1] Potestas... Quasi habens potestatem imperatoris in hac parte.
[2] Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV, p. 75.
[3] Gibellini Guelfos superant ope Cremonensium et Pergamensium. — Cette phrase revient perpétuellement dans les chroniques.

pérer de trouver, à cet égard, la moindre différence entre la noblesse et le peuple. La bourgeoisie et les ouvriers de Florence appellent tour à tour contre Florence le duc de Milan; les Gibelins, les Allemands; les papes, l'Europe. *Périsse la cité*[1] plutôt que la faction, c'est le cri du moyen âge; s'emparer de la commune, rentrer triomphant dans la république avec son parti, ce but autorise tous les moyens. La passion est si vive, que chacun aime mieux voir la patrie détruite qu'entre les mains de la faction opposée; d'ailleurs l'idée de la souillure que laisse après soi, sur le sol natal, le pied de l'ennemi, n'existe pour personne. Si l'émigré n'a point de scrupule, la cité n'a pas de ressentiment; au milieu d'un si grand nombre de restaurations accomplies par des invasions, je ne vois jamais ni peuple, ni bourgeoisie, ni noblesse, faire un reproche à qui que ce soit, d'avoir recouvré son autorité par le fer étranger.

L'Église ne s'étant réellement identifiée avec aucune des républiques d'Italie, il arrivait tout le contraire de ce qui se faisait en Espagne. Là, par une fortune singulière, dans toutes les guerres du moyen âge, l'ennemi de la nation espagnole, l'Islamisme, se trouvait être l'ennemi irréconciliable de l'Église; d'où il résulta que celle-ci poussa partout à une défense désespérée. Dans chaque château fort de la Castille, de l'Andalousie, le clergé catholique se sentit en face de son adversaire éternel, le mahométisme, et il décida le peuple à mourir pour la croix. Il mit dans la guerre l'héroïsme religieux. En Italie, au contraire, le catholicisme n'épousant pas toujours aucune des factions, aucun des intérêts du territoire, le pape flottait d'une alliance à l'autre sans se fixer nulle part; son cœur n'était

[1] Perisca innanzi la città che tante opere rie si sostengano! (Dino Compagni.)

dans aucune cité; ce qui fut cause qu'il ne prêta pour longtemps sa force à aucun des partis, et qu'il ne mit son salut à constituer ni la démocratie ni la nationalité italienne. Au milieu même de la ligue lombarde, vous sentez qu'il finira par s'entendre avec l'Empereur mieux qu'avec le peuple.

Aussi que représente le clergé dans les guerres de l'Italie au moyen âge? le désir de traiter [1]. Quand il faudrait du fer, il ne sait que remettre en mémoire les dangers de la guerre [2], les félicités de la paix, les douceurs de la résignation, l'espérance inconsidérée de la liberté, l'avantage de plier la tête, de quitter les armes à propos, et de s'en remettre à la discrétion d'un vainqueur débonnaire. En Espagne, le prêtre qui voit en face le Coran demeure sur la brèche jusqu'au dernier moment, il est soldat; en Italie, où son adversaire d'aujourd'hui deviendra demain son allié, il n'est qu'arbitre. Aux siéges de Tortone, de Crémone, de Brescia [3], c'est lui qui le premier parle de négocier. Chez l'un de ces peuples il apprend à mourir, chez l'autre à capituler.

A mesure que le parti de l'Église vient à dominer avec les Guelfes, ses maximes sur la guerre l'emportent. Otez-en l'héroïsme et la patrie, que reste-t-il, sinon violences, emportements de barbares? Conformément à cette éducation, les Italiens crurent avancer dans la civilisation en rejetant l'esprit militaire. Gouvernée au dedans par l'étranger, c'était une conséquence naturelle que la république fût défendue au dehors par des armées étrangères, et le *podestat* entraîne après lui le *condottiere*. L'épée qui

[1] Placet ut victori principi colla subdatis; expedit ut universam salutem vestram in deditione, non in armis reponatis. (Radevic. Frising.)

[2] Malorum belli... inconsiderata spes libertatis.

[3] Chronique de Jacobus Malvecius.

partout ailleurs anoblissait n'est plus qu'un outil mercenaire; l'Italie se dérobant de plus en plus à elle-même, la tête est à l'Empereur, le cœur au podestat, le bras au condottiere, le droit à l'étranger. Après avoir suivi l'Empire, elle n'avait recueilli que les insultes du conquérant; elle se décide à suivre l'Église, et n'embrasse qu'un fantôme de cosmopolitisme qu'elle est incapable de comprendre. Attiré par ces leurres, on voit un peuple admirable qui s'engage chaque jour plus avant à la poursuite de l'impossible. Il sert tour à tour de marchepied à l'Empereur et au pape; il croit qu'en s'obstinant à les hausser il se rehaussera lui-même; et de siècles en siècles, toujours aspirant à la monarchie universelle, il ne s'aperçoit pas que l'un et l'autre s'élèvent en le foulant, qu'ils se nourrissent de sa substance, que pour mieux les servir, il perd l'occasion de vivre.

Que de signes de décrépitude se montrent dès le berceau de ces républiques! elles naissent avec les rides d'une double antiquité, comme si elles étaient lasses d'un travail que l'histoire ne connaît pas. Sitôt qu'elles paraissent, elles se vendent pour acheter le repos : la paix ! la paix ! *fiat pax! fiat pax*[1]! C'est le premier vagissement qui sort de ces berceaux. Quand elles ont fait à peine quelques pas, on découvre déjà un esprit de routine dans l'enfance de leurs gouvernements. Je trouve à cet égard, en 1222, un monument étrange : c'est un recueil[2] de discours officiels, préparés d'avance pour toutes les vicissitudes futures et les révolutions éventuelles de la république : modèles de harangues modérées, passionnées ou violentes au choix des gouvernements et des peuples, pour chacune

[1] *Chronica Astensia*, p. 217.
[2] Oculus pastoralis sive libellus erudiens futurum Rectorem populorum.

des circonstances que l'avenir renferme. Il y a pour le Podestat des formules préparées de promesses à faire, d'espérances à donner, de reconnaissance à témoigner, de paroles magnanimes à improviser au jour de l'avénement[1]; puis, quand on s'est assis au pouvoir, des harangues sévères, des sorties menaçantes pour le jour de l'émeute et de la révolution, et après l'ordre rétabli, des effusions officielles sur la religion et la liberté. D'autre part, il y a pour le peuple des formules de déclamations, d'invectives[2], des cris d'indignation, de guerre contre l'autorité[3]; le gouvernement et le peuple n'ont qu'à apprendre par cœur, pour trois ou quatre siècles, leurs rôles convenus d'avance. Quand on cherche l'explosion naïve des passions républicaines, on est surpris de voir que la colère, la révolte, la clémence, sont déjà officiellement convenues et notées pour l'usage de chaque parti; il semble que l'on découvre là, en 1222, le machiavélisme dans son berceau ingénu. La tyrannie et la liberté y sont disposées comme de gracieuses machines qu'il n'est besoin que de toucher pour qu'elles jouent exactement leur rôle dans l'histoire italienne, sans que la conscience humaine ait besoin de s'en mêler.

De la constitution monstrueuse de l'Italie au moyen âge, sortit un droit monstrueux qui ne se retrouve nulle part ailleurs, et que l'on appelait le droit *de représailles*[4]. Un citoyen attaqué, lésé par un citoyen d'une autre république, était autorisé, après certaines formalités solennelles, à courir sus à la patrie de son adversaire, et à reprendre au hasard sur l'innocent une valeur égale à

[1] De prima concione, quùm terra fuerit in pace... (*Loc. cit.*)
[2] Invectiva Justitiæ contra rectores gentium. (P. 125.)
[3] De juvene cupienti guerram.
[4] De represaliis. (Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV)

celle qui lui avait été enlevée par le coupable. Droit pour chacun [1] de saisir et de lier les premiers hommes qu'il rencontrait [2], jusqu'à concurrence du bien qu'il avait perdu; solidarité barbare, qui n'est peut-être, au reste, que l'ébauche entrevue d'un droit cosmopolite par lequel la société humaine répondrait à chacun des crimes de tous.

Il y eut des temps où ces représailles furent instituées et proclamées à la fois dans l'Italie presque entière [3]; à peine cette guerre de chacun contre tous était-elle déclarée, que les chemins devenaient déserts. Quand on s'aperçut des inconvénients prodigieux de cette législation, elle était entrée dans les mœurs. L'habitude de se faire justice sur la communauté et de vivre à l'état de guerre avec la société, s'appuyait sur des chartes écrites. Ce fut la première sanction, l'origine légale de ces compagnies de rapines, qui, associées pour rançonner l'Italie, traversent impunément l'histoire, sans que la conscience publique se soit jamais soulevée avec énergie contre elles. Un jour, un bourgeois, blessé d'une injustice, déclarait solennellement la guerre à telle république, puis à ses alliées, à l'Italie, enfin au monde; il attirait aisément quelques compagnons et se formait sa petite armée. Ce n'étaient point là des malfaiteurs, mais une compagnie de commerçants lésés, qui s'associaient pour user du droit consacré des représailles. Aussi ne remarque-t-on, dans aucun temps, qu'ils aient été honnis. Ils guerroyaient, rançonnaient, saccageaient légitimement en toute sécurité de

[1] Ita quod suâ auctoritate... possit capere homines civitatis Mutinæ et districtus, ac reprendere pro satisfactione. (Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV.)
[2] Il ritinere quel d'altrui per forza. (*Ib.*, p. 742).
[3] Per hæc tempora represaliæ in singulis civitatibus Lombardorum concessæ fuere. Ann. 1266. (Jacobus Malvecius. *Rer. italic.*, t. XIII.)

conscience. Les campagnes, les villes payaient le tribut comme à une armée régulière. Quelquefois ces compagnies, d'humeur chevaleresque, jetaient le *gant sanglant* à la face d'une république.

Si quelque chose étonne, c'est le flegme mêlé de respect avec lequel les chroniqueurs racontent ces exploits, sans jamais donner le vrai nom à ces déprédations. Les gouvernements traitaient d'ailleurs avec les compagnies comme avec des autorités légitimes. Las de renommée et de butin, quand le chef faisait la paix, il se trouvait quelque république, qui, éblouie de tant de gloire, le choisissait pour son capitaine; après avoir volé l'argent de la république, il lui volait sa liberté. Pierre Sacconi, élu capitaine et conservateur du peuple, par Arezzo, s'en fait le tyran, et vend Arezzo quarante mille florins à Florence.

Dans ces ténèbres de la conscience aveuglée, on est moins étonné quand on voit le théoricien de l'Italie, au moyen âge, saint Thomas, admettre qu'il y a des hommes justement esclaves par la nature des choses. L'Ange de l'école ajoute en faveur du droit de l'esclavage des arguments chrétiens aux arguments tout païens de l'antiquité; tant le christianisme était encore étranger, en beaucoup de choses, à l'âme des saints! Sur le point le plus vital des doctrines de Jésus-Christ, il arrive que saint Thomas[1] est resté plus païen qu'Aristote.

[1] *De Regimine principum*, lib. II, c. x, Thomæ Aquinatis.

CHAPITRE IV.

LIGUE LOMBARDE.

Efforts de l'Italie pour produire une nation. Pourquoi la victoire a été inutile? La liberté sans la nationalité. Loi des révolutions. La noblesse, la bourgeoisie, le peuple.

Il y eut un moment où l'Italie fit un effort désespéré pour enfanter un peuple. C'est le temps de la ligue Lombarde. Comment est-il arrivé que, toujours victorieuse, la victoire ne lui ait servi de rien? On ne voit, dans aucun autre pays, un peuple appesantir son joug en même temps qu'il le brise, et relever son ennemi par le coup qui le renverse. Ceci tient à des causes que personne, ce me semble, n'a encore mises dans leur vrai jour.

Ce qui pesait à l'Italie, vers le dixième siècle, n'était pas tant l'autorité de l'Empereur que celle de ses vicaires. Combien, en effet, devait être oppressif le régime des comtes et des marquis allemands, étrangers à l'Italie, loin de l'œil du maître, on peut se le figurer par les chartes mêmes de liberté qui, toujours renouvelées, marquent assez qu'elles étaient toujours enfreintes. Les signataires des requêtes, à la fois humbles et menaçantes, qui, du fond des villes, sont adressées à l'Empereur pour demander justice de ses représentants, portent presque tous des noms germaniques; témoignage évident que la noblesse d'origine lombarde fut la première à se relever dans l'insurrection des communes; après elle vient tout le peuple. A ce premier moment, les deux têtes de la Lombardie, Pavie et Milan, qui doivent plus tard se dévorer mutuelle-

ment, se jurent une éternelle alliance contre la violence de *tout homme mortel*[1] *né* ou *à naître*. Le sentiment de la vie politique commence là par le sentiment de l'égalité dans la mort.

D'abord, les villes n'avaient réclamé que la confirmation de leurs *bonnes coutumes* : droits civils, municipaux, garantie de ne pas être marié contre sa volonté[2], élection des magistrats au son des cloches, liberté tout extérieure d'aller, de venir, de trafiquer en sûreté sans payer de péage à travers *tout notre royaume* d'Italie. Bientôt, on demande que le palais de l'Empereur ne s'élève plus dans l'intérieur des villes; l'Allemand cède encore[3] sans résister. La révolution grandit et vient battre de son flot ce palais qui semble fuir devant elle. De communale elle devient politique. Nommer les consuls, le Podestat, battre monnaie, faire la paix, la guerre, rendre soi-même la justice, c'est le second acte de cette révolution. Enfin, il reste à s'unir, former une confédération, créer une Italie souveraine. De politique, la question devient nationale. Dans ce premier élan, le mal et le remède sont aperçus avec une admirable clarté de conscience. *Rejetons de nos épaules le joug des Allemands*[4], ce cri de salut s'échappe des poitrines, en dépit des illusions et des systèmes mystiques. De ces trois révolutions, la première et la seconde eurent un succès complet; la troisième ne réussit qu'à demi, et par là ruina les deux autres.

Ce fut un jour unique que celui où des millions d'hommes, excepté seulement les prêtres, les muets et les

[1] Contrà quemlibet mortalem hominem natum vel nasciturum. (Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV.)

[2] Nec invitè alicui conjugabimus. (Charte du onzième siècle.)

[3] Ce mouvement ascensif de la révolution éclate sous Henri V.

[4] Theutonicorum jugum de collo excutiamus. (*Chronique de Milan*. Manipulus Florum.)

aveugles, prêtèrent, en 1170, sur les baptistères, le serment suivant[1] : « Au nom du Seigneur, Amen! je jure sur les saints Évangiles que je ne ferai ni paix, ni trêve, ni traité avec Frédéric l'Empereur, ni avec son fils, ni avec sa femme, ni avec aucune personne de son nom, ni par moi, ni par aucun autre; et de bonne foi, par tous moyens qui seront en mon pouvoir, je m'emploierai à empêcher qu'aucune armée, ni petite, ni grande d'Allemagne ou de toute autre terre de l'Empereur, qui soit au delà des monts, n'entre en Italie; et si une armée y pénètre je ferai une guerre vive à l'Empereur et à tous ceux de son parti jusqu'à ce que l'armée susdite sorte d'Italie; et je ferai jurer la même chose à mes fils dès qu'ils auront l'âge de quatorze ans. »

Les villes qui avaient juré de soutenir en première ligne l'assaut de l'ennemi étaient Milan, Verceil, Novare, Lodi, Bergame, Brescia, Mantoue, Vérone, Vicence, Padoue, Trévise, Bologne, Modène, Reggio, Parme, Plaisance. Au second rang, venaient les villes de la Toscane, de la Romagne, puis, comme dernière réserve, Rome et la Papauté, qui devaient prêter l'unité à cette confédération passionnée. Les patriotes croyaient voir, au loin, apparaître sur les champs de bataille saint Pierre[2], sur un cheval blanc, avec des armes étincelantes. Toute l'Italie se rassemblait dans un effort suprême contre Frédéric, comme autrefois la Grèce contre Xerxès. Pourquoi l'effet fut-il si différent? Tant d'impuissance dans le succès s'explique par une idée funeste qui, se glissant dans chaque esprit, ôtait aux victorieux tous les avantages de la victoire.

[1] Sacramenta populorum. Circiter annum 1170. (*Antiq. italic.*, t. IV, p. 266 et suiv.)

[2] In albo equo et coruscantibus armis. (*Rer. ital.*, t. III.)

On s'était armé contre les colères de l'Empereur, non contre le prestige et la fascination des mots antiques. Sitôt que le roi germain parlait dans ses décrets de la splendeur de la république et de l'empire romain[1], les Italiens se renchaînaient par ces mots magnifiques. Parmi tant d'hommes qui juraient si hardiment de faire la guerre et qui tinrent si bien leur serment, il ne s'en rencontra jamais un seul qui osât nier au souverain ennemi le droit de venir prendre la couronne de son pays. Au plus vif de la guerre, je ne découvre pas chez les historiens, les poëtes, les hommes d'État, une seule ligne où personne se soit avisé de faire cette question si simple : Que vient faire de ce côté des monts le chef de la nation allemande? Cette terre est-elle la sienne? L'idée de le repousser comme un barbare ne put prendre racine dans le temps de cette première Renaissance; en sorte que, par une incroyable contradiction, chaque ville en particulier lui fermait ses portes, et l'Italie lui ouvrait ses frontières. On combattait le maître, on respectait la servitude; l'Empereur toujours vaincu regagnait par le droit ce qu'il perdait par le fait. Dans ses plus rudes désastres, la fausse tradition de l'antiquité le couvrait d'un bouclier contre les colères de l'Italie moderne; tout ce que perdait Frédéric, César le lui rendait.

Ceci devient très-lumineux par le caractère même des guerres que l'Italie soutenait. Elles furent toutes défensives. Si le César tudesque n'eût lui-même pris l'offensive, nul n'eût osé brusquer l'attaque. Jamais la ligue n'entreprit de l'empêcher de déboucher des Alpes, ni de le poursuivre après ses déroutes; il ne pouvait y avoir de Thermopyles. Toujours l'Allemand peut choisir en liberté son

[1] Præclarum Romani decus Imperii statusque Reipublicæ. (Charte de Henri IV, 1091.)

temps, sa saison, sa marche, sortir des gorges par Câmo ou Asti, sans obstacles[1], passer le Tésin, l'Adige ou le Pô, tomber à l'improviste sur le cœur du pays, sans que jamais les vainqueurs imaginent de se retourner contre lui, et de prendre une revanche. Battu, ruiné, il se dérobait derrière les Alpes pour aller se refaire jusqu'à la nouvelle campagne, de manière que le danger immense pour les républiques était nul pour lui[2]. L'Allemagne attaquant toujours, l'Italie ne se croyant que le droit de se défendre, celle-ci devait nécessairement périr.

Il y parut assez clairement dans la sixième campagne. Obligé de lever le siége d'Alexandrie, l'empereur Frédéric se trouve aux environs de Marengo (car ce nom éclate déjà[3] chez les chroniqueurs du douzième siècle) dans une situation désespérée, absolument semblable à celle des Autrichiens cernés par Napoléon. L'armée de la ligue lombarde avait tourné l'Empereur, et lui coupait toute retraite du côté des Alpes et de Pavie. Ce jour devait être le dernier de l'empire allemand en Italie. Comment fut-il sauvé? par la fascination du vieux droit impérial. Les Italiens qui cernaient César se firent un scrupule de profiter de l'avantage pour l'attaquer; lui qui se sentait perdu, se garda bien d'entamer le combat. On vit alors deux armées en présence demeurer immobiles, retenues, l'une par l'épouvante, l'autre par le respect. La nuit vint; elle ne fit qu'augmenter le scrupule des Italiens. Cet adversaire que l'on tenait au bout de l'épée, et qui mettait un impôt sur la naissance de chaque enfant italien, qui prélevait le

[1] Cum omni pace. (*Rer. ital.*, t. III.)

[2] Quia non verebatur ab eis offendi, nisi prius ab ipso fuissent hostiliter provocati. (*Rer. ital.*, t. III. *Vita Alexandri III.*)

[3] Qui morabantur in circumpositis villis... in Marengo, Ilunilla, etc. (*Vita Alexandri III.* Anastas.)

quart du salaire des ouvriers, pour tarir le travail et la vie, n'était-ce pas le seigneur légitime[1]? Le serf doit-il donc fermer le chemin à son seigneur? ne serait-ce pas là l'ancien crime de lèse-majesté? L'esprit des républicains féodaux ne put tenir à ces idées habilement entretenues. Au lever du jour[2], l'armée italienne ouvre ses rangs, laisse passer librement Frédéric et ses Allemands qui vont se refaire dans Pavie. Que servait dès lors de délivrer le sol de l'Italie, si, toujours infatué de son César, l'esprit italien se renchaînait lui-même? Le bras avait beau lutter avec courage, l'intelligence aveuglée rejetait la victoire; jamais il ne fut plus vrai de dire que les morts asservissent les vivants.

C'était bien pis encore quand venait le moment de traiter. Dans les conférences de Roncaglia, il suffit à l'Empereur de paraître. Ce *cavalier fait pour dompter la volonté humaine*[3], impose par sa seule présence ses lois aux révoltés. Après huit ans de succès, l'Italie, comme si elle n'avait qu'une existence d'emprunt, se cache timidement derrière le saint-siége, dès qu'il faut user de la victoire. Les deux partis s'en remettent volontiers à l'arbitrage du pape, les républiques pour éviter le regard de l'Empereur même vaincu, l'Empereur pour s'épargner l'affront de traiter avec des rebelles.

Est-il vrai qu'Alexandre III ait trahi dans les négociations l'intérêt des républiques? Un contemporain l'affirme hautement[4]; les écrivains ecclésiastiques soutiennent le contraire; ce qu'il y a de sûr, c'est que tandis qu'il signait

[1] Memoriale rerum Bononiensium.
[2] *Rer. ital.*, t. III, p. 465.
[3] Dante.
[4] Statuerunt colloquium apud Venetiam publicè simulantes se velle componere inter Langobardos et Imperatorem. Tunc subdit pontificem deseruisse fidem quam Langobardis promiserat. (Rudolph. Milan., p. 1192.)

la paix pour le saint-siége, il se contentait d'une trêve de six ans pour l'Italie confédérée. C'était donner à l'étranger la seule chose qu'il désirât, le temps nécessaire pour préparer une nouvelle invasion.

Dans l'intervalle il travaille à détacher plusieurs villes de la ligue, et il y réussit. Crémone, Tortone, Còmo, Asti, Gênes se réconcilient avec lui. Si ces villes eussent vu l'étranger dans le roi des Germains, l'instinct de nationalité était encore assez puissant pour les retenir; mais la conquête se cachait sous les couleurs italiennes[1], comme de nos jours l'invasion de l'Europe contre la France se présentait sous l'apparence de l'alliance et presque de la révolution. La fascination de l'Italie était si grande, que même cette Alexandrie, qui venait de sortir de terre pour faire tête à l'Empereur au débouché des Alpes, se donnait déjà à lui; changeant de nom, elle s'appelait Césarée. Malgré tout cela, la fortune de l'Italie l'emporte une dernière fois. Les Allemands sont battus, presque détruits à Lignano par l'armée nationale. Cet étranger tant de fois ruiné repasse presque seul les Alpes. Qui va encore le relever pour des siècles? L'Italie.

Il est contraint de signer la paix de Constance. Ce devait être la charte de délivrance et la pierre de fondation de l'Italie moderne. Le caractère de ce pacte social, c'est que la Ligue victorieuse prend l'attitude de suppliante, l'Empereur vaincu, celle de maître. Le préambule du traité de paix, après la révolution triomphante du douzième siècle, est tout pareil à celui de la charte de 1814, après la défaite de la révolution du dix-neuvième. L'Italie

[1] Dans un traité d'aillance de 1188, entre Parme et Modène, je lis ces mots : « Salvâ fidelitate imperatoris et salvâ societate Lombardiæ. » Ainsi ces villes croyaient pouvoir concilier la fidélité à l'Empereur avec la fidélité à la ligue lombarde.

est une rebelle que le maître amnistie[1]; il ouvre les entrailles de sa miséricorde à des sujets dont il pourrait châtier l'insolence; d'où il suit que tous les droits de souveraineté plénière sont maintenus à l'Allemagne sur l'Italie. Après cette première réserve qui enveloppe l'avenir, l'Empereur se montre aisément libéral envers les villes confédérées. Il leur octroie de vastes franchises civiles; mais au milieu de ces largesses apparaît un article en deux lignes, qui remet le frein dans ses mains[2]!

« Toutes les villes confédérées jurent de nous aider à « conserver les droits que nous avons en Lombardie; « tous les citoyens de quinze à soixante-dix ans nous « prêteront le serment de fidélité, et ce serment sera re- « nouvelé tous les dix ans. »

Laissez l'Empereur et son cortége traverser le pays pour prendre la couronne, c'est le commencement et la fin de ces négociations. L'Italie s'engage en tout état de choses à fournir elle-même les *vivres*, les *gîtes*, réparer les routes, les ponts sur son passage, en sorte que le résultat de tant de succès est de se condamner soi-même à aplanir le chemin sous les pas de l'ennemi. Singulière corvée où le victorieux[3] travaille à se faire fouler par le vaincu! Dans ces conditions la ligue se brisait elle-même; l'Empereur pouvait toujours détruire l'Italie par l'Italie. Les confédérés signaient de leurs mains tout ensemble la liberté et l'esclavage, la vie des républiques, la mort de la nation italienne. Tant de sang versé et d'héroïsme n'aboutissait qu'à cimenter la servitude par la liberté même.

[1] Civitates ac personas... in plenitudinem gratiæ suæ recipiat. (Muratori, *Antiq. italic.*, t. IV, p. 247.)

[2] *Acta pacis Constantiæ*, p. 307.

[3] Volumus facere domino imperatori Frederico omnia quæ antecessores nostri a tempore Henrici imperatoris antecessoribus suis sine violentia vel metu fecerunt. (*Antiq. ital.*, t. IV, p. 278.)

L'épée de l'Allemagne restait suspendue sur l'Italie; le spectre de César du haut des Alpes en tenait la poignée.

Cinquante ans après, l'ennemi avait repris ses avantages, Frédéric II recommençait la tâche de servitude que Frédéric I avait laissée interrompue. L'Italie se confédère de nouveau; mais dans cette seconde prise d'armes, que de marques de découragements, de lassitudes, de divisions! Je ne trouve plus rien du premier enthousiasme. Le serment de 1170 avait éclaté sans réserves, sans restrictions, comme le cri d'un peuple qu'inspire soudainement l'immensité du danger. L'instinct du salut parlait plus haut que les rivalités communales; les petites haines cédaient aux grandes. Un demi-siècle après, on obéit à un devoir plutôt qu'à une inspiration; comme si l'on avait appris à se défier de son enthousiasme, chaque république met des conditions[1] à son serment et marchande son patriotisme. Il en est qui refusent de donner ni sang ni argent; seulement elles ouvriront leurs routes aux confédérés et les fermeront aux Allemands. Chez les autres, l'intérêt privé domine insolemment l'intérêt national; Plaisance est devenue gibeline, parce qu'elle jalouse Parme; Venise, parce qu'elle jalouse Gênes; beaucoup d'autres se hâtent de déserter l'Italie, dans la seule pensée de se faire payer leur prompte défection. Avant la fin du douzième siècle, une moitié de la nation sert déjà à enchaîner l'autre.

Soixante ans se passent sans qu'aucun roi Allemand descende en Italie. Rome pouvant seule donner la couronne impériale, pendant tout ce temps il n'y a point d'empereur. César paraissait mort pour toujours. C'est

[1] Renovatio societatis Ferrariensium cum societate Lombardiæ. Ann. 1235. Eo salvo et specialiter... ad utilitatem, commodum et bonum statum tantummodo illius Veronæ, Paduæ, etc...

alors qu'il fut manifeste que le mal était, non pas à l'étranger, mais dans l'imagination et les entrailles de l'Italie, puisque, lorsque l'empereur avait cessé d'exister, elle le ressuscitait dans son cœur. Après ce long intervalle, Henri VII de Luxembourg reprend, en 1310, le chemin habituel des invasions. Ce jeune homme passe comme une vision. Arrivé aux portes de Rome qui, cette fois, ne reconnaît pas son César, il réunit les principaux habitants dans un banquet, et comme la force matérielle lui manque, c'est lui qui réveille les imaginations. Avec cette candeur étudiée qui fait si aisément illusion aux peuples du Midi[1] : « Me prenez-vous, dit-il, pour un étranger, pour un envahisseur? Je viens visiter mon cher sénat et mon cher peuple romain. Qu'est-ce qui m'appelle parmi vous, ô *Quirites?* Le désir de relever l'empire antique, sans lequel chacun de vous redeviendrait barbare et vivrait ignoré du monde. Que de messagers m'ont appelé! Je suis envoyé par le pape, et j'amène avec moi trois cardinaux pour témoins ; » puis il ajoutait : « Je vois Dieu en haut, le peuple en bas. » Ce qui manqua réveiller l'Italie, c'est que le bon César allait de lieux en lieux lever le tribut de conquête. Il prit ainsi cent mille florins à Milan, soixante mille à Gênes. Oubliant tout à coup son personnage classique, il voulut imposer le tribut même à Rome qui faillit[2] se révolter et s'affranchir. Mais rien ne devait tirer l'Italie de son rêve. Couronné par surprise à la porte de Saint-Jean de Latran, César se dérobe. Personne n'ose mettre la main sur le fantôme. En passant à Bonconvento, il meurt ; dans cette marche précipitée de

[1] Jordanis chronicon. Cette chronique met à nu les illusions du parti de l'Empire.
[2] Romano ob quæsitam contributionem turbato populo.

cette ombre, il y a je ne sais quoi de fiévreux comme le rêve d'une nation endormie.

Arrivé à ces termes, vous voyez le problème inextricable de l'Italie au moyen âge se résoudre de lui-même. Le mal ne pouvait se guérir puisque le fer étranger restait toujours dans la blessure, et qu'à chaque règne il s'enfonçait davantage ; il aurait fallu que l'Italie l'arrachât bravement, et au contraire, elle adorait sa plaie. Car le malheur fut que toutes les classes conspirèrent également, par des raisons différentes, à se forger les mêmes chaînes imaginaires ; les uns s'aveuglant par une tradition informe, les autres par leur science. On répète que les jurisconsultes étaient du parti de l'Empereur, à cause de la servitude naturelle aux légistes. Tout au contraire, ce fut chez eux le leurre d'un patriotisme érudit qui, méconnaissant le monde réel, ne voyait la nationalité italienne que dans la Restauration des temps[1] de Théodose et de Justinien. Les poëtes l'emportèrent encore sur les jurisconsultes dans ce retour vers le passé et cette fureur d'enthousiasme pour un droit fantastique. Personne plus que le Dante ne confirma l'Italie dans le rêve de la restauration de l'Empire romain.

Au-dessus de tous s'élevait la papauté ; ne semble-t-il pas qu'à cette hauteur, avertie d'ailleurs par sa rivalité avec l'Empire, elle aurait dû reconnaître et faire tomber le prestige? Ce fut le comble des maux que la papauté qui devait détruire l'illusion, tantôt en fut la dupe, tantôt la complice, et la consacra toujours. C'est elle qui, dès l'origine, met sur le front du roi allemand le masque de César ; c'est elle qui lui donne le sceptre dont elle est souvent frappée. Au plus fort de leurs querelles avec l'Em-

[1] Quo fuit tempore Constantini et Justiniani. (Otton. Frisigens.)

pire, les papes ne comprirent jamais une Italie sans un empereur Byzantin ou Tudesque, et eux-mêmes restèrent esclaves de cette manière de concevoir le monde. Ils eussent été les libérateurs, si seulement ils eussent dit : « Ce César que vous adorez est un songe, une vision, une « idole politique des Gentils. Que l'Italie chrétienne « achève de briser la chaîne du monde païen ! qu'elle re- « jette loin d'elle les fantômes qui sortent des tombeaux « mal fermés de la voie Appienne. Ce sont là de mauvais « esprits qui veulent continuer de régir la société chré- « tienne. »

Mais comment les papes auraient-ils affranchi la terre du servage politique du monde païen, quand eux-mêmes étaient fascinés[1] au point de ne pas concevoir un autre idéal de société? Le premier mot d'Alexandre III, négo ciant la paix au nom de l'Italie victorieuse, est que l'*antique droit de l'Empire* restera sain et sauf, *salvo imperii antiquo jure*. Malgré toute sa colère, Innocent III se contente de déclarer que la terre italienne a, par une faveur suprême la primauté éternelle de l'Empire, et il ne s'aperçoit pas qu'il établit chez elle la primauté de la servitude. Il lui enseigne à mettre sa gloire dans son asservissement. Au lieu d'extirper le principe du gouvernement païen des empereurs, il le consacre, il le popularise, il change l'esclavage en une institution nationale, et une illusion historique[2] en un article de foi. Dernière misère pour un peuple! S'enorgueillir de l'ignominie du servage[3] par la

[1] 1195. Convention entre Pascal II et Henri IV. L'Empereur garantit au pape l'investiture des églises, le pape à l'Empereur ses droits impériaux ; il n'est pas dit un mot des peuples italiens.

[2] M. Galeotti a bien entrevu ce caractère fantastique de la politique italienne : « Una direzione quasi fantastica. » (P. 23 *della Sovranità*.)

[3] Consoletur ignominiam subjectionis dignitas imperii ac nobilitas imperantis. (Radevic. Frising.)

dignité du maître! Ces magnifiques chaînes d'argent que les Pisans avaient forgées pour leurs prisonniers de guerre, Innocent III les étend sur toute l'Italie.

Peuples, bourgeois, nobles, Guelfes, Gibelins, poëtes, jurisconsultes, prêtres, papes, s'entendaient ainsi dans une seule chose, l'idolâtrie du vieil empire romain[1]. Cette renaissance de l'antiquité qui, pour tous les autres peuples, ne devait être qu'un amusement d'imagination, une fête littéraire, une occupation d'artistes, est prise au sérieux de l'autre côté des Alpes. Au lieu d'un divertissement d'esprit, c'est une croyance, une foi politique. Née dans un tombeau, l'Italie moderne ne veut pas en sortir; un peuple vivant périt pour s'obstiner à ressusciter un peuple mort.

Après l'élan sublime de la ligue lombarde, si l'on regarde ce que sont devenues les villes qui ont les premières prêté le serment, on voit qu'elles ont toutes aliéné à un maître absolu[2] cette liberté qu'elles viennent de conquérir. Milan s'est donné en perpétuité aux La Torre, aux Visconti; Vérone aux Scala; Padoue, Brescia à Ezzelin; Bologne aux Pepoli; Modène, Ferrare aux marquis d'Est; Mantoue aux Gonzague; Asti aux comtes de Savoie. Le jour de l'affranchissement

[1] Remarquez que les historiens modernes de l'Italie, faute d'avoir discerné clairement cette idolâtrie qui persiste dans les croyances politiques, ne peuvent rien expliquer de la confusion du moyen âge. Quand je lis chez ces auteurs, que le parti de l'Empereur obéissait à *l'esprit de justice*, à des *convictions vertueuses*, qu'il se soulevait parce que le *repos domestique des empereurs était troublé*, que leur *réputation* était souillée, que leur *malheur faisait impression*; j'avoue que dans ces traits généraux et vagues je ne reconnais en rien les hommes avec lesquels je viens de vivre, et que j'ai vu, pendant plus de trois siècles, les armes à la main; je suppose que ces flots de fer ont été soulevés par quelque chose de plus vif qu'une réflexion philanthropique.

[2] Dominus perpetuus.

touche [1] à celui de l'esclavage perpétuel. Comment cela est-il arrivé?

Dans l'émancipation des Républiques, la population d'origine lombarde s'était relevée la première. Elle voulut s'emparer seule des avantages de la révolution et peser [2] plus qu'elle n'avait jamais fait sur la population indigène. Le lendemain de ces révolutions, éclatent les entreprises de la noblesse [3] contre le peuple, qui jamais ne s'était trouvé ni si malheureux ni si humilié que depuis qu'il était affranchi. Dans cette fièvre d'orgueil, la noblesse italienne eut une pensée étrange; elle essaya sincèrement la restauration du régime barbare; elle rétablit la composition des lois des Lombards, et tenta de régir les Italiens du douzième siècle par les institutions du septième. Elle s'attribua de nouveau le droit de tuer les hommes des classes inférieures [4], en rachetant le meurtre par quelques sous d'argent. Pour se défendre contre cette restauration audacieuse de la barbarie, les villes se donnent un chef qu'elles nomment capitaine ou conservateur du peuple. Ce chef ne peut se soutenir contre la tyrannie de la noblesse affranchie; pour obtenir la protection de l'Empereur, qui lui envoie une armée allemande, il rentre sous son vasselage, en sorte que la servitude renaît de la liberté même dans un cercle sans issue. Comme dans une marche précipitée, on ne peut distinguer les rayons dans la roue d'un char, ainsi dans la vie rapide de ces républiques, la liberté et l'esclavage s'engendrent mutuellement et semblent se confondre.

[1] Fuit autem ipse Galeas in civitate satis humilis per IV menses; tandem dominium obtinuit. (*Manip. Flor.*)

[2] Durum dominium suorum.

[3] De divisione inter nobiles et populares. Ann. 909. (*Manipulus Florum.*)

[4] VII Tertiolorum et Denariorum XII. — A Milan le peuple supporta deux cents ans ce statut.

Les Italiens avaient cru pouvoir fonder la libe
l'appuyer sur la nationalité; et il se trouve que
sans base croule à mesure qu'il s'élève. Les gén
passent sans pouvoir rien laisser; héroïsme, géni
tout s'engouffre d'un mouvement aveugle dans
que rien n'est capable de combler. On enten
de désespoir que jettent les plus grands homm
voyant qu'ils n'ont point de patrie: les factions
innombrables, chacune des républiques s'agite et
bonne dans un esprit différent; mais la destinée
mune; sous cette civilisation éblouissante, est p
même abîme.

Une foule de torrents descendent du haut de
tagne. Le sol manque, le rocher se déchire. Les
pides se précipitent et disparaissent en une poussi
lante, sans jamais trouver un lit, pour former u
auquel elle puisse donner son nom.

Le quatorzième siècle est encore rempli par
même illusion du parti de l'Empire et du parti de
La chimère qui tombe la première est celle des G
César avait apparu depuis quatre cents ans, et au
l'antiquité renaissante, il n'avait apporté que m
servitude. Les villes qui l'avaient choisi pour
gneur étaient toutes enchaînées; elles ne laissaient
place aux rêves du moyen âge. D'un autre côté, le
n'avait pas donné davantage à ses fidèles l'em
monde. Ni le César allemand, ni le César du Vati
la puissance spirituelle, ni la temporelle n'avaient
été le saint-empire païen. Il fallait forcément d
de ces nuages; la chute fut immense.

Du treizième au quinzième siècle, on croit avoi
aux peuples différents. En voyant les républi
moyen âge, occupées par la discussion solennelle

de souveraineté, on dirait d'un peuple qui recueille ses titres pour s'apprêter à régir légitimement l'univers. Au quinzième siècle, on a renoncé aux grandes destinées. Nul ne s'inquiète plus de savoir d'où vient cette chétive autorité qu'il exerce, si elle sort du ciel ou de la terre; la question des principes est abandonnée. On ne parle plus de Guelfes ni de Gibelins; tout s'abaisse, tout se creuse. Des hautes régions de l'impossible on choit brusquement sur la terre.

Avec l'illusion de la restauration de la monarchie universelle par les mains de l'Empereur, tombe l'autorité morale de la noblesse italienne. Son point d'appui manque, elle est vaincue. La société chevaleresque disparaît avec le songe chevaleresque du monde antique.

A sa place, sur cette terre dépouillée de prestiges, surgit la haute bourgeoisie[1] marchande, dont les yeux se sont dessillés par la longue pratique du commerce et de l'industrie. Le premier instinct de ces classes enrichies est de s'octroyer ouvertement les priviléges de la féodalité abattue; par où l'on vit pour la première fois dans le monde le travail anobli; tout métier s'appelle art. La lutte s'établit aussitôt dans le grand parti vainqueur; le mot peuple, *popolo*, qui avait servi de ralliement pendant le moyen âge, se partage. Après avoir combattu sous la même bannière, on reconnaît qu'il reste, après la victoire, une division profonde, source d'une guerre nouvelle : la grosse bourgeoisie et la petite, les *popolani grassi* et le *popolo minuto*, le peuple *gras* et le peuple *maigre*[2], les

[1] Nobili popolani. Come si creò e levò il nuovo e secondo popolo contro alla potentia de' nobili. (G Villani, lib. VIII.)

[2] 1257. Ptolomæi Lucensis breves annales. (*Rer. ital.*, t. XI.) — Pars populi ditioris et nobilioris ut mercatorum et aliorum *Pinguium* retinuit regimen consulum. (*Chronique de Milan*. Manipulus Florum.) — Caso o tumulto dè ciompi. (*Rer. ital.*, t. XVIII.)

grands arts et les petits; d'un côté, les juges, les notaires. les banquiers, les médecins, les merciers, les fourreurs, les drapiers; de l'autre, les cardeurs, les laveurs, les teinturiers, les forgerons, les tailleurs de pierre, de bois. Les démêlés sur la hiérarchie des métiers remplissent les esprits qu'avait absorbés, un siècle auparavant, la question de l'autorité spirituelle ou temporelle.

Dans cette guerre de classes, le moyen principal de la haute bourgeoisie[1] est de dresser des listes de proscriptions en masse contre les ouvriers. Ces persécutions franches, hardies, réduisent pendant quelque temps le peuple à l'extrémité. Les émigrés prolétaires imitent, au quinzième siècle. les émigrés nobles du quatorzième. Ils vont chercher l'étranger pour rentrer avec lui dans leur pays; et le petit peuple (*popolo minuto*) ne montre pas, à cet égard, plus de susceptibilité que la noblesse; toujours prêt à livrer la commune pour s'affranchir de ses maîtres, comme ses maîtres étaient prêts à la livrer pour s'affranchir de la nécessité de le craindre.

Qu'il se trouve enfin dans ces républiques un homme riche et magnifique; que cet homme se fasse le prêteur de tous les métiers, il conquerra pacifiquement l'État par ses lettres de change sur Venise et sur Naples, comme César avait conquis Rome par ses victoires sur les Gaules et sur la Bretagne; ainsi finira le songe de la renaissance de l'Empire, en inaugurant la puissance et le droit divin de l'or. Côme de Médicis représente l'époque héroïque de la féodalité financière; il se ruine pour acheter le droit de gouverner. Ce que n'avaient pu ni les exhortations de Dante ni les interventions de l'Église, les petites lettres de change de Côme l'accomplissent sans peine. Cette puis-

[1] Machiavel, *Ist. Fior.*, p. 160.

sance spirituelle, invisible, s'insinue partout; elle désarme, elle réconcilie, elle assoupit; il n'y a plus ni Guelfes, ni Gibelins, ni blancs, ni noirs. Tous les partis s'évanouissent.... En effet, je ne trouve plus de peuple, je ne saisis plus qu'une ombre.

A ce dernier moment, cette histoire s'explique, et les ténèbres deviennent plus claires que la lumière. Ces deux puissances, ces deux systèmes, l'Empire et le sacerdoce, ces deux épées guelfes et gibelines, qui étaient restées levées sur le front du peuple italien pendant tout le moyen âge, se réunissent en une seule pour lui porter le dernier coup; car un point vivait encore, Florence, le cœur de la nation, si elle avait pu se sauver. Charles-Quint et Clément VII s'allient pour l'accabler de concert. Leurs deux armées s'unissent et consomment la défaite; le ciel et la terre s'entendent. Assiégée par l'Empereur et par le pape, poursuivie dans son dernier refuge par son César et par l'Eglise, l'Italie à cet instant, étouffée entre l'un et l'autre, est frappée des deux glaives, le temporel et le spirituel. C'était en 1530. Depuis ce moment, ce pays est muet et une nation manque au monde.

Ainsi, quand la guerre des classes commence et que la bourgeoisie et le peuple se disputent la patrie, ils se disputent ce qui n'existe plus. Dénationalisée par la papauté, asservie par l'Empire, vassale de son passé, esclave d'elle-même, ombre amoureuse d'une ombre, que restait-il à l'Italie? Quand tout le monde réel lui manquait, il lui restait un autre univers, l'Idéal; elle s'y précipita. Dépouillée de son sol, errante, de républiques en républiques, d'illusions en illusions, sans pouvoir se saisir nulle part, elle se bâtit sur les nues une cité de lumière, de son, de couleurs, d'harmonie qu'elle appelle l'art, que le barbare ne peut renverser ni l'étranger envahir, qui, éternellement

invincible, surnage dans la ruine de tout le reste, sans se laisser enchaîner jamais par aucun parti ni limiter dans aucune circonscription municipale. L'Art devient pour les Italiens cette patrie que leur refusaient également le pape et l'Empereur.

CHAPITRE V.

ÉDUCATION DES PEUPLES DU MIDI DE L'EUROPE, EN GÉNÉRAL.

Principe de formation de leurs littératures. En quoi leur idéal diffère de l'idéal antique. Un paganisme chrétien. Rapports nouveaux de la religion et des arts. L'Église et le poëte ne parlent plus la même langue. Conséquences sociales de ce divorce. Instincts particuliers de l'Italie et de l'Espagne. Du génie national dans ses origines populaires. Le midi de l'Europe dans la constitution du monde moderne.

Le passé se partage en trois sociétés principales, le monde oriental, le monde grec et romain, le monde chrétien; divisions fondées non pas seulement sur les différences des climats, des formes politiques, mais sur quelque chose de plus vivant, sur les croyances, les dogmes, une certaine conception de Dieu, de laquelle est dérivée chacune de ces trois civilisations en particulier.

Pourquoi en Orient, malgré la différence de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, ces sociétés ne forment-elles qu'une sorte de catholicisme païen dans lequel chaque peuple est une secte? C'est que pour chacune d'elles le dogme est plus ou moins semblable, que le dieu se confond avec la nature, qu'il est tout, absorbe tout, et, par une suite nécessaire, envahit tout; il en résulte que la poésie se confond avec la liturgie. Les poëmes font partie du culte; les

épopées sont des révélations. Dans cette société il n'y a pas de littérature, à proprement parler; il y a une religion.

Au contraire, dans le monde grec et romain, l'homme venant à s'adorer lui-même, les rapports de la poésie et de la religion ont nécessairement changé. Le poëte prend la place du prêtre; c'est lui qui fait les rites, qui compose les dogmes. Homère distribue les dieux comme il lui plaît. Toute fantaisie est sacrée, pourvu qu'elle soit belle. L'homme, se sentant de la même substance que son Dieu, n'a qu'à puiser sa révélation en lui-même; il fouille dans son propre cœur, il divinise chacune de ses pensées. C'est une émulation entre les écrivains, de savoir lequel fera entrer dans l'Olympe le plus de dynasties nouvelles; en sorte que dans cette société, la religion maîtrisée par l'art, n'est au fond que poésie, puisqu'elle est perpétuellement réformée, modifiée, altérée au gré de chaque artiste.

Il en est tout autrement dans la société chrétienne. Là l'homme et le Dieu sont profondément distincts; ils sont séparés de toute la distance du ciel et de la terre; et cette distinction, qui apparaît pour la première fois dans le monde, devient le principe de la révélation. Qu'est-il arrivé de là? que la pensée de Dieu et la pensée de l'homme ont été profondément distinguées, dans les institutions même, par la différence du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel; que la religion et la poésie, jusque-là confondues, se sont séparées; que la voix de l'Église et la voix du monde se sont partagées; que la poésie de l'autel et la poésie séculière n'ont eu presque plus rien de commun entre elles. Et quel signe plus éclatant de ce divorce que la différence même des langues? L'Église et le poëte ne parlent plus le même idiome. L'une conserve l'usage de la langue latine, l'autre se sert de langues nouvelles, mo-

dernes, vulgaires, inconnues jusque-là. Ils ne s'entendent plus, ils ne se comprennent plus mutuellement. Depuis ce jour le poëte a cessé d'exercer une influence efficace sur les religions positives. Dante n'a pas introduit une seule forme nouvelle dans le catholicisme; malgré l'effort de toute sa vie, il n'a pu seulement faire canoniser sa muse Béatrix.

Voilà donc une chute évidente pour le poëte. Qui en doute? Ce n'est plus lui qui crée les dieux; il a perdu le don de l'apothéose; mais ce qu'il a perdu en autorité, il l'a regagné par la liberté. Sa pensée n'a plus la valeur d'une institution, elle n'a qu'une force individuelle. Ce n'est pas une muse, c'est une fantaisie. Mais aussi, comme ce n'est plus lui qui fait les dogmes, il n'en a pas la responsabilité; il peut tout se permettre; et, en effet, je le vois pénétrer dans les abîmes où il lui était interdit d'entrer, lorsqu'il était l'organe en quelque sorte officiel et légal d'une religion nationale. Comparez à cet égard la circonspection de Pindare, de Sophocle, aux libertés de Dante ou de Shakspeare : vous verrez d'une part un homme retenu par tous les liens de l'organisation sociale dont il est l'expression, de l'autre un homme livré à lui seul, et profitant de cet isolement pour parcourir et créer à son gré le monde des esprits. Cette différence entre le génie des littératures antiques et des littératures modernes, fondée non pas seulement sur une règle arbitraire, mais sur l'essence même des religions, me semble, je l'avoue, la seule féconde.

Si je cherche d'abord de quels éléments s'est formé le génie méridional, je trouve qu'il a jailli du choc de trois principes fondamentaux, comme de trois divinités rivales, le christianisme, le paganisme et l'islamisme; car il ne faut pas se persuader que le polythéisme a disparu le jour

où la croix a été arborée. Dans les contrées du Midi, la nature est encore plus païenne que l'homme. Le christianisme en sortant des nudités de Jérusalem et du désert, a bien pu dépouiller l'homme de ses croyances, de ses espérances passées; il n'a pas si facilement dépouillé la terre de ses séductions. Le germe de l'idolâtrie est resté, quand le temple était déjà abattu; aussi, quelle a été la première tendance de la poésie chrétienne dans ces contrées, sinon de refaire une sorte de paganisme chrétien? Dans les origines du monde moderne, ce ne sont pas, comme dans les origines orientales, des hymnes à la lumière visible, à l'aurore, à l'aube divinisée; ni, comme dans le berceau du monde grec, des hymnes à Mercure, à Cybèle, mère de toutes choses; ce sont des cantiques d'adoration à la créature, à des idoles vivantes, à des femmes que les poëtes divinisent. Chacun cherche sur la terre une Madone mortelle; qu'elle s'appelle Laure ou Béatrix, ce n'est pas la faute du poëte s'il ne relève pour elle un Olympe aux pieds duquel les peuples s'agenouillent. Chacun se recompose une idolâtrie particulière; vous sentez, dans ces contrées, dans ces races païennes, le paganisme d'Homère et de Virgile renaître incessamment au fond du cœur de Dante et de Pétrarque.

D'autre part, la lutte du christianisme et de l'islamisme, de ces deux religions presque du même âge, qui toutes deux se disputent l'avenir, érige la guerre en dogme. L'Europe fait la veillée des armes en face de l'Asie. La guerre, cette première institution de la barbarie, devient une chose sainte, ou plutôt la barbarie devient chevalerie. Le christianisme bénit les armes pour la lutte qui remplira le moyen âge. Religion des batailles, religion de l'amour, renaissance prématurée d'un paganisme transformé, ce sont là les éléments principaux que je peux dé-

couvrir dans les origines du génie moderne en général, et du génie méridional en particulier.

Chaque littérature s'attache à une de ces sources d'inspirations, d'où dérivent sa physionomie et son caractère propre. La France ouvre la première l'histoire du génie moderne. C'est elle qui crée les rhythmes, les formes, qui délie la langue de l'Europe. Placée entre l'Espagne et l'Italie, elle rassemble ce double génie dans la poésie provençale. Ce chant matinal de la Provence a d'abord son écho en Italie ; et, comme dans toute littérature, il est un accent fondamental, un genre de poëme qui donne le ton aux autres, psaume chez les Hébreux, ode, hymne chez les Grecs, de même l'originalité italienne semble sortir tout entière de la *canzone*, du chant des troubadours, du sonnet, de ces cantiques d'adoration pour une créature choisie comme médiatrice entre l'homme et Dieu. Tout le poëme de Dante gravite vers Béatrix ; dans le génie mélodieux de l'Italie, depuis les premiers commencements jusqu'à nos jours, vous pouvez suivre une série non interrompue de ces cantiques terrestres qui forment un chœur continu duquel se détachent çà et là quelques voix immortelles. Si la poésie des Hébreux est l'écho de Jéhova dans le désert, si la voix de l'Église est celle du Christ sur la croix, la poésie italienne, au moins dans ses origines populaires, est le chant de la Madone souriante à la droite de son Fils.

Je remarque cette différence entre le développement de la peinture et de la poésie en Italie, que, tandis que la première cherche constamment ses sujets, ses conceptions, ses idées, dans la religion, la seconde, depuis Dante, a déserté l'Église. Quand je vois les peintres, les sculpteurs, s'attacher ainsi exclusivement à reproduire dans ses moindres détails la vie du christianisme, je me demande pourquoi les poëtes ont sitôt quitté cette voie,

pourquoi ce n'est pas à l'ombre de la papauté plutôt qu'ailleurs qu'ont été composés un *Paradis perdu*, une *Messiade* italienne, au lieu d'un *Décaméron* ou d'un *Roland furieux*. Est-ce donc que Dante avait épuisé la poésie du dogme chrétien? Non, apparemment. La vérité est que le peintre, absorbé par la foi, était encore agenouillé devant le modèle sacré qu'il représentait, lorsque déjà le poëte s'était relevé et cherchait ailleurs la vie et l'inspiration. Il redoutait les sujets sacrés dans lesquels sa fantaisie aurait été gênée par l'orthodoxie. Rassemblez par la pensée tous les poëmes de l'Italie, et demandez-vous sincèrement si vous retrouvez là le sceau profond, l'empreinte d'un établissement aussi extraordinaire que la papauté; si toutes ces œuvres ont dû nécessairement être composées là, à l'ombre du Vatican, dictées par un successeur de Grégoire VII. Evidemment vous ne retrouverez rien de cette impression dans un Boccace, un Arioste, un Pétrarque, même dans le génie romanesque du Tasse. Comment des imaginations aussi indépendantes, aussi libres, aussi fantasques, ont-elles pu naître, grandir, là où la pensée humaine ne marchait qu'en tremblant?

Et ne voyez-vous pas que cette contradiction est la grandeur, l'originalité, de cette poésie? Il est un pays sur la terre où l'esprit humain a fait plus que nulle part ailleurs acte de dépendance, de soumission absolue, où ce principe de servage est marqué, gravé, sur toutes les murailles : et c'est dans le même lieu que l'imagination se bâtit pour elle seule un monde, un empire privé, dans lequel elle peut tout, où elle ne rencontre jamais la barrière du monde réel, où le poëte crée, détruit, nie ses propres miracles, au milieu de tous les genres de liberté refusés au raisonnement. Dans quel temps cela se passe-t-il? Dans le quatorzième, dans le quinzième siècle, c'est-

à-dire quand la philosophie se cherche encore dans les chaînes aujourd'hui si vantées de la scolastique. Dans la nuit du moyen âge, la poésie italienne est véritablement l'étoile du matin, la première avant-courrière des innovations du génie moderne.

Mais où trouver, dans l'art, en Italie, l'expression fidèle, exclusive de la papauté? Je viens de répondre à cette question. Cette expression fidèle, exclusive, rayonne dans la peinture, dans la sculpture, dans ces arts muets qui sont là non pas seulement le commentaire, mais le complément nécessaire de la poésie. Cette épopée véritablement catholique, orthodoxe, à laquelle vous ne ramènerez jamais, quoi que vous fassiez, le génie trop indépendant, trop séculier du Dante, cette épopée soumise, mêlée d'encens, je la trouve écrite non pas sur le papier, mais sur les fresques, sur les murailles des églises de Florence, de Venise, d'Assise, de Rome et du Vatican. C'est là que depuis la crèche de Bethléem et la prison de Saint-Pierre jusqu'aux splendeurs de Léon X, chaque moment, chaque époque, chaque type du christianisme et du sacerdoce sont représentés dans un monument particulier, comme dans un épisode; et ce grand poëme se déroule depuis les Alpes jusqu'à la mer de Sicile. Au-dessus de ces œuvres s'élève le Christ de Michel-Ange en qui revit l'âme de Grégoire VII; il jette l'anathème. Mais les vierges de Raphaël, images de l'Église suppliante, intercèdent; elles apaisent la colère divine, elles ramènent le sourire dans le ciel; c'est ainsi que s'achève le poëme muet de la théocratie catholique.

A l'Italie, si je compare l'Espagne, et si je veux découvrir quel a été, dans l'origine, l'accent, le ton dominant du génie national, je trouve le chant populaire, la complainte héroïque, la romance féodale, poëme d'un peuple

gentilhomme. Dans la lutte de l'islamisme et du christianisme, chaque homme est devenu chevalier du Christ; le serf s'est anobli sous la croix. Comme il a reçu une valeur dans l'État, et qu'il en a la conscience, il a aussi une poésie qui lui appartient et qu'il se chante à lui-même. Dans les rumeurs des villes, des campagnes, se forment ces ébauches incultes, germes de poésie qui seront plus tard le fond de la littérature espagnole. Plus un peuple, dans ses origines, crée de ces germes d'art, plus aussi sa littérature est naturellement riche; car c'est par l'épuisement des sujets que se marque l'épuisement du génie national. C'est aussi par cette cause que s'explique la fécondité d'un Lope de Vega, d'un Calderon. Ils n'avaient pas besoin de chercher au loin leurs sujets; ils recueillaient de la bouche du peuple ces légendes harmonieuses auxquelles ils donnaient droit de bourgeoisie dans l'art. La littérature espagnole est un anoblissement perpétuel des inventions de la foule par l'autorité d'un poëte cultivé. A quelque époque que ce soit, toujours vous entendez l'écho de ces chants populaires qui rappellent à l'Espagne son génie natif, et marquent aux imaginations savantes la voie frayée par la nature.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en Espagne, comme dans le reste de l'Europe, une autre source d'inspirations. L'imitation de l'antiquité y pénétrera de bonne heure; l'imitation de l'Italie y sera encore plus précoce; l'école de Dante retentira en Castille dès le quinzième siècle. On imite Pindare, Horace; mais ce qui me frappe comme le trait distinctif de ce génie, c'est la coexistence et la lutte de deux littératures, l'une tout indigène, l'autre classique et étrangère. Qui l'emportera de l'une ou de l'autre, de la romance du Cid ou de l'ode de Pindare? C'est là ce qu'on se demande en lisant les premiers monuments de cette

lutte. Enfin, on arrive au quinzième siècle : rien n'est encore décidé. L'Espagne aura-t-elle une littérature? Les poëtes de qui dépend l'honneur du pays sont nés : que vont-ils faire?

Il faut voir dans quelles circonstances ces hommes se rencontrent. D'un côté, des traditions informes, mais indigènes, des chants pauvres, monotones, comme en invente le peuple, mais des chants qui rappellent des lieux, des choses, des noms aimés; en un mot le rocher brut, mais le rocher de la patrie; de l'autre, des littératures universellement admirées et triomphantes, la grecque et la romaine dans tout l'essor de la renaissance, c'est-à-dire d'un côté les acclamations du monde, de l'autre, l'obscur écho de la Vieille-Castille; c'est entre ces choses qu'il faut choisir. Que pensez-vous que feront les poëtes espagnols? Ils n'hésitent pas, ils se décident sciemment; avec un héroïsme tout castillan, ils ferment les yeux à ces pompes, à ces séductions de la renaissance. Ils rejettent tout l'or de l'antiquité; ils aiment mieux, avec la pauvreté indigène, cette poésie de la glèbe, toute rustique, tout abandonnée qu'elle peut être. Pendant que le reste de l'Europe bat des mains à la résurrection du génie antique, Cervantès, Lope de Vega, Calderon, rentrent seuls dans le chaos du moyen âge pour y chercher, y ressaisir les vestiges du vieux génie espagnol. Ils en ramènent un art nouveau qui ne doit rien à la Grèce, à Rome, à l'Italie, qui doit tout à lui-même. La poésie, comme l'histoire de l'Espagne, naît ainsi d'un éclair d'héroïsme.

Comment d'ailleurs l'Espagne se serait-elle soumise au génie de l'antiquité? Tout l'emportait hors de l'enceinte de la vieille Europe; d'abord la lutte, puis la familiarité avec les Arabes, puis la découverte de l'Amérique, l'entraînaient loin du foyer des autres peuples. Il semble

même que ce miracle de l'histoire, la découverte de l'Amérique, eût dû changer plus violemment la constitution et le génie de ce peuple, lui donner des formes plus extraordinaires encore, du moins plus inconnues de l'ancien monde. Quand vous entendez sur le vaisseau de Christophe Colomb retentir ce grand cri de *terre!* vous croyez que l'écho va retentir bien profondément dans les cœurs. Vous cherchez dans les esprits espagnols le reflet de cette nature nouvellement révélée; vous attendez, vous appelez intérieurement le poëte, l'écrivain qui saura donner une voix, une parole à ce continent muet jusque-là. Mais ce poëte n'arrive pas; l'Espagne, ne conquérant les Indes qu'à demi, ne leur prend que leur or; elle ne fait pas circuler dans sa poésie le souffle, l'inspiration, l'âme de ces océans, de ces forêts, de ces continents inviolés. Son passé l'obsède trop pour qu'elle puisse sentir profondément quelle merveille s'accomplit sous ses yeux. Les souvenirs de la féodalité l'accompagnent au milieu des forêts vierges. Les romances du Cid, les romances à demi africaines des infants de Lara, l'occupent encore en face de ce monde naissant, qu'elle regarde des yeux du *corps* bien plus que des yeux de l'esprit.

Sans développer plus au long le principe de formation des littératures méridionales, il est un trait qui leur est commun à toutes, depuis la Grèce moderne jusqu'au Portugal. Aucune d'elles n'a produit une philosophie indépendante qui n'ait été repoussée par le peuple. [illegible] est tout chez elles, la réflexion n'y domine jamais. [illegible] d'Arioste et de Cervantès s'est fait un [illegible] s'applique à la poésie, sans remonter [illegible] La [illegible] discute la poésie: c'est tout le [illegible] Un idéal succède à un autre idéal [illegible] porter atteinte au monde réel. [illegible]

effrénées de l'art, j'aperçois toujours un fruit défendu, une chose que personne ne met jamais sérieusement en délibération avec soi-même; et cette question interdite, c'est le mystère de la société, de la croyance, ou pour mieux dire, de la vie. En sorte que ces littératures, si indépendantes dans leur objet, sont, d'autre part, aveuglément catholiques dans leur esprit.

En France, au contraire, la religion et la poésie, la croyance et la science se sont bientôt nettement divisées et niées. Seulement, après un siècle religieux, le dix-septième, est venu un siècle philosophique, le dix-huitième; après Racine, Voltaire; et l'on n'a pas vu, excepté dans Pascal, ces deux puissances, la croyance et le doute, se disputer la même époque, le même homme. C'est dans la Réforme, au cœur même des races germaniques, qu'a éclaté cette guerre intestine de l'âme avec elle-même. Aussi le trait distinctif de la poésie du Nord est précisément de représenter cette lutte héroïque, ce combat intérieur de Luther, cette longue insomnie de l'esprit qui ne peut ni se rendormir dans la tradition ni se suffire à lui-même; angoisse religieuse véritablement prophétique jusque dans le blasphème. Le Nord et le Midi sont là aux prises dans un même génie. L'âme humaine, partagée, divisée par le glaive de la Réforme, faisait entendre, il y a peu de temps encore, ses cris dans la poésie de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Tels ont été les rapports successifs de la religion et de la poésie. Comment renaîtra l'accord perdu? C'est à cela que chacun travaille à son insu. Je sais qu'en ce moment le Nord triomphant imagine avoir résolu la question parce qu'il a aboli un terme; il croit avoir vaincu pour jamais le Midi, être débarrassé de ces sociétés parce qu'il se persuade qu'elles n'ont plus rien à accomplir, sans paraître

se souvenir que l'homme qui menait hier le monde est sorti d'Ajaccio. Est-il donc vrai, comme on me le répète chaque jour, que je n'aie affaire ici qu'à des peuples éteints? Est-il bien sûr que l'Espagne et l'Italie sont mortes, et que nous ne pouvons reculer d'un pas sans trouver derrière nous deux sépulcres ouverts? Comme si les races humaines disparaissaient si facilement de la terre! Parce que ces peuples, après tant de prodiges accomplis pendant que les autres sommeillaient, reprennent aujourd'hui haleine à leur tour, il ne faut pas tant se presser de dire : *Tout est fini, tout est perdu, ils ne se relèveront pas*. Au contraire, je dirai : S'ils sont las, ils se reposeront; s'ils sont assis, ils se relèveront; s'ils sont morts, ils ressusciteront; car ils sont nécessaires à l'économie de la société moderne, où leur place est marquée par les débris mêmes du catholicisme.

Au lieu de tant se presser de les ensevelir vivants, la mission de l'esprit français est de servir de médiateur entre l'Europe du Midi et l'Europe du Nord, pour concilier l'une et l'autre, en comprenant l'une et l'autre. L'histoire, la vie, la poésie du monde moderne ne tendent point à la suppression de l'un des éléments du génie européen, mais à la réconciliation. Dans cette œuvre, la France n'a-t-elle pas tout reçu de la Providence pour clore le débat, rapprocher les membres de la famille divisée, réparer la tunique partagée du Christ? N'est-elle pas du Nord et du Midi, de la langue d'oïl et de la langue d'oc? Si l'on parle de tradition, qui en a une plus longue que la sienne? Si l'on parle d'innovation, qui s'y est plongé plus avant? Par ses frontières ne touche-t-elle pas à la patrie, à la pensée de Dante, de Calderon, de Shakspeare, de Gœthe? ne peut-elle pas, mieux que personne, comprendre l'idéal des peuples qui l'entourent et s'élever

ainsi à la pensée suprême qui doit les unir et les pacifier tous?

Cette situation est telle, qu'elle n'a d'autre danger que son excellence même. Oui, au sein de ce cosmopolitisme facile, nécessaire, auquel tout nous invite, je ne crains qu'une chose ; c'est que l'humanité ne fasse oublier leur pays à quelques-uns d'entre nous, et que, pour quelques vertus nécessaires, mais aisées, nous ne perdions les plus difficiles.

Plus l'esprit, en s'élevant, admet aujourd'hui de formes, de choses, de systèmes, d'éléments étrangers, plus aussi je voudrais que le cœur, du moins, restât fidèle à notre pays, objet de tant d'espérances, assiégé en secret par tant d'inimitiés. Au milieu du spectacle de tant de climats qui s'appellent, qui se mêlent, au milieu de tant de monuments du génie étranger, qui nous enlèvent pour ainsi dire à nous-mêmes, à nos propres foyers, n'oubliez pas ce nom de France, cette terre souvent voilée, souvent contristée, toujours sacrée; et surtout, gardez-vous de penser que ce soit un signe de peu de philosophie, de vous attacher au drapeau sous lequel le ciel vous a fait naître. L'histoire des peuples est l'histoire de leur émulation vers Dieu, ce n'est pas celle de leur renoncement volontaire. Qui le sait mieux que la philosophie du Nord? En ce moment même, elle ne cesse de confirmer, de fortifier, de relever les nationalités et les espérances croissantes du Nord.

Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu qu'il n'est rien de vivant, rien de grand, dans les choses et les œuvres humaines, où vous ne retrouviez ce double caractère : le général et le particulier, la tête et le cœur, l'humanité et la patrie. L'immense Odyssée gravite autour de la petite Ithaque. Quoi de plus colossal que le poëme de Dante?

Il traverse le ciel et l'enfer; et pourtant quoi de plus florentin? Où trouverez-vous un horizon plus vaste que dans les *Lusiades* de Camoens? vous flottez sur des mers inconnues, et cependant quoi de plus portugais? Vous retrouvez la Lisbonne chérie aux extrémités de la terre.

C'est là l'image de ce que nous avons à faire : d'une part, embrasser l'humanité sans pourtant nous perdre dans une vide abstraction; de l'autre, nous rattacher de plus en plus à ce pays de France, pour y puiser, y renouveler sans cesse en nous le sentiment de la vie réelle, c'est-à-dire accroître, augmenter l'une par l'autre ces deux patries, la grande et la petite.

Pour cela, il ne suffit pas de nous renfermer dans la contemplation de notre glorieux passé, de regarder avec envie ou avec un regret stérile les modèles du siècle de Louis XIV. Non, il faut les regarder avec émulation et croire fermement deux choses : l'une, que cette langue que vous parlez n'a pas produit toutes ses œuvres (sans quoi elle serait morte); l'autre, que cette terre que vous foulez n'a pas produit tous ses miracles. En d'autres termes, il faut, dans les arts, dans les lettres, en toutes choses, travailler à penser, comme si tout était à faire et que rien ne nous fût acquis ni assuré dans l'héritage de nos pères; car plus s'accroîtra en vérité, en justice, en beauté l'idéal de la France, plus aussi s'accroîtront sa fortune et ses destinées dans le monde réel.

Les peuples étrangers la regardent aujourd'hui avec étonnement, de la même manière qu'elle-même regardait le Nord il y a trois siècles, au milieu des fluctuations, des incertitudes, des orages de la Réforme. Ils ne savent quel ferment, quelle fièvre la tourmente; ils passent tour à tour de l'admiration à la haine, de l'amour à la terreur, sans pouvoir se détacher de ce spectacle. Ils ne savent où elle

va, si c'est au triomphe ou à l'abîme; et, dans ces alternatives, il est plus d'un génie rival qui espère qu'au milieu de ces secousses, elle laissera tomber de son front la couronne de l'intelligence. Dans leurs âpres imaginations, je les ai souvent entendus dire que la France, liée à sa révolution, ressemble à Mazeppa emporté loin de toutes les routes frayées par le cheval que sa main ne peut régir. Plus d'un vautour le suit et convoite d'avance sa dépouille.... Cela est vrai peut-être; seulement il fallait ajouter qu'au moment où tout semble perdu, c'est alors qu'il se relève au bruit des acclamations de ceux qui l'ont fait roi.

CHAPITRE VI.

RENAISSANCE SOCIALE PAR L'AMOUR.

Genèse du monde moderne. La Provence. Mission des troubadours; médiateurs entre les classes. Union de la châtelaine et du serf; mariage idéal de la noblesse et du peuple; commencement de la société laïque. Influence de la femme sur la formation des langues vulgaires. Rapports de la Provence et de l'Italie. Principe de la société et de la famille au moyen âge.

Les langues antiques s'étaient usées par l'abus même que l'homme avait fait de la parole; il faut qu'elles s'oublient et se perdent pour se rajeunir. A ce point de vue, les premiers siècles sont véritablement muets; silence fécond où les mots se réparent et se régénèrent dans les larmes et la sueur du moyen âge. Pour que les langues modernes fussent nées de la corruption du latin, il faudrait que la plante pût sortir de la corruption du germe.

Les esclaves, les ouvriers, le petit peuple, les paysans des provinces avaient leur idiome distinct de celui des patriciens; en s'émancipant, ils émancipent leurs dia-

lectes qui deviennent le principe de la langue de Dante.

Au reste, même dans les siècles les plus muets du moyen âge, vous voyez, en Italie, s'élever, comme s'ils germaient de terre, des monuments éclatants qui tiennent lieu des œuvres de la parole. Dans le dixième et le onzième siècle, toute l'Italie se couvre sans bruit d'églises, de tours, de dômes, de *palais du peuple*. Plus la langue de ces temps est stérile, plus ces chroniques de pierre parlent haut; peuplées de statues et de peintures, elles expriment ce que les lèvres ne pourraient encore dire. L'architecture de l'ogive et l'architecture à plein cintre se disputent le sol, à la suite du parti de l'Empire et du parti du Sacerdoce. Comme un enfant qui ne peut encore parler s'exprime par une foule de gestes, ainsi l'Italie moderne, déjà pleine de pensées et de factions, mais dont la langue n'est pas encore déliée, s'exprime en gestes de pierre par son architecture guelfe et gibeline.

Quel peuple a le premier, dans la race romane, émancipé la langue vulgaire? Le premier accent qui marque dans le Midi le renouvellement de la vie sociale est celui de la Provence; c'est elle qui retrouve et délie la parole humaine dans un discours suivi. Après le silence de la barbarie, ce n'est pas, au reste, une voix éclatante, solennelle, mais bien plutôt un accent timide, entrecoupé de longs intervalles, et qui s'essaye encore. Le miracle de la parole n'éclate pas, chez les modernes, avec la solennité d'un hymne, fait pour être répété par tout un peuple; c'est, au contraire, le monologue intime d'une âme avec elle-même, et qui se cache à toutes les autres. La société antique débute par l'accord d'une nation, la société moderne par l'accord de deux voix, par le mariage de l'homme et de la femme dans l'amour chevaleresque.

Monde des troubadours! réveil de la société laïque!

Qu'est-ce que les traditions de ce monde de chevalerie, qui partout marque les origines de la race romane? C'est l'Éden des temps modernes, la légende du jardin enchanté, où le couple chrétien, un nouvel Adam et une nouvelle Ève, au sein de l'amour, reconstituent entre eux une langue, une société, un monde. Partout un amant, une amante qui conversent dans le verger fleuri, près de la source des temps futurs; rien de plus personnel que ce premier entretien de ces premiers parents du nouveau monde social. « Puisque les feuilles et les fleurs renais- « sent, qu'avril fait reverdir les prés et les vergers, que « l'oiseau chante matin et soir sous la broussaille épaisse, « je jouis de l'oiseau, je jouis de la fleur; je sens mon « cœur reverdir, je veux aussi chanter. » Après le chaos, voilà sur quel ton la parole humaine rentre dans le monde. De cet orage de peuples, il ne reste que la goutte de rosée que vient de secouer l'oiseau en avril dans la broussaille épaisse; premier matin de la genèse sociale du monde moderne. La chute aussi ne tarde pas. Après l'âge idéal de la chevalerie, les temps historiques s'abaissent. se traînent; le genre humain est encore une fois chassé de l'Eden.

Je voudrais marquer d'une manière plus saisissable encore le rôle de la Provence dans la renaissance sociale. Avez-vous entendu une savante symphonie? Après que l'art a épuisé sa puissance et qu'il a fait parler toutes ses voix, il arrive un moment où cet édifice d'harmonie se brise; il ne reste que quelques sons interrompus, et enfin le silence. L'œuvre semble s'être détruite elle-même. Puis au milieu de ce silence, de ce tombeau, on croit entendre, on entend en effet un son, une voix sereine, très-faible, qui s'essaye et s'interrompt. Après un moment d'intervalle, d'autres voix lui répondent; elles grandissent, elles s'exaltent les unes par les autres, elles finissent par écla-

ter toutes ensemble dans une harmonie plus ample, plus riche que tout ce qui avait précédé. Cette voix humble, mais sereine, qui sourit dans le désert, c'est le génie provençal. Dans le concert des temps, il se ranime quand tout se tait. D'abord, ce n'est qu'un souffle, un soupir de joie, d'espérance; mais il dure assez pour éveiller la France, la Sicile, l'Italie; bientôt la voix de Dante se règle sur ce ton, puis celle de Pétrarque; et l'éclat se fortifiant toujours, le chœur entier du génie moderne s'élève et se balance sur cette fragile base de la chanson provençale qu'un souffle semblait devoir dissiper.

Quand J. J. Rousseau attribuait à l'amour le premier bégayement des langues païennes, il était romanesque, puisqu'il se trompait d'époque; il eût été littéralement vrai, si au lieu de l'humanité en général, il eût parlé de l'humanité moderne.

Le trait distinctif des troubadours, c'est que presque tous sont des fils de serfs qui, par le hasard du génie, par l'élévation du cœur, se trouvent un moment dans une relation d'égalité factice avec l'aristocratie féodale. En entrant dans le manoir, l'enfant du peuple, le troubadour, cet homme qui est tout émotion, ingénuité, âme, poésie, passion, est d'abord ébloui par l'éclat de la dame qui est sa souveraine; il ose à peine lever les yeux sur elle. D'où il résulte que par son origine même, l'amour des troubadours naît de rapports tout nouveaux et qui répugnent à l'antiquité, puisque c'est la femme qui devient l'être fort et l'homme qui est l'être faible. Les rapports des sexes sont changés : c'est la femme qui protége, c'est l'homme qui a besoin d'appui. Elle a de son côté l'autorité, le commandement, la pleine puissance; il n'a pour lui que la timidité, la soumission du serf. Le troubadour se voue à une personne qui, des hauteurs sociales où elle est placée,

le domine, l'accable de sa supériorité, et reste pour lui un idéal inacessible[1]. C'est sur ce sentiment de l'impossible que se fonde la poésie de cet amour féodal, jusque-là inconnu dans le monde.

Premier mariage idéal entre l'aristocratie et le peuple, la condition de cette société établie entre la châtelaine et le serf, c'est le mystère; il faut que le poëme, transparent pour celle à laquelle il s'adresse, soit indéchiffrable pour tous les autres. Souvent les parents, les habitants des châteaux voisins aident à cacher la vérité; mais, si elle perce trop ouvertement, malheur au poëte que sa langue a trahi; il est tué dans la forêt voisine à coups de flèches ou de lances; et la légende répète l'aventure du cœur de Guillaume Cabestaing, mangé par Marguerite de Roussillon. Quelquefois cependant, la fière châtelaine dont le nom est *écrit sur l'aile de chaque colombe*, veut être désignée ouvertement; un double danger l'attire au lieu de l'éloigner.

Il est des temps d'absence pendant lesquels le poëte erre de castel en castel; l'hiver venu, il se retire dans sa bourgade, dans l'obscure maison paternelle où il compose de nouveaux vers. Pour tromper l'absence, il les envoie par des messagers qui doivent non-seulement les porter, mais les chanter en s'accompagnant du luth. Enfin le printemps arrive; le troubadour part, escorté de ses chanteurs; il revient avec l'hirondelle, et ramène le sourire, l'amour, l'inquiétude, le trouble dans le vieux donjon féodal. Point de château qui n'ait son poëte; lui seul fait le lien vivant entre le cœur de la féodalité et le cœur des peuples; il apporte le mouvement, le changement dans les habitudes monotones des classes supérieures; il donne

[1] Comment les érudits qui s'obstinent encore à chercher le principe de l'amour chevaleresque dans le génie des races du Nord, ne voient-ils pas que rien de semblable ne se retrouve dans les poëmes germaniques?

une expression à ces heures interminables qui occupaient sans les remplir les cœurs solitaires de chacune de ces familles retranchées sur leur roc; pensées muettes, inarticulées, qui assiégeaient le cœur des femmes, lorsque la rêverie était entretenue par le continuel spectacle de la nature déserte. Jeté dans cette vie à laquelle rien ne l'avait habitué, le troubadour était plus qu'un autre frappé, saisi par chaque objet; il devenait l'écho, la parole de tout cet ordre de société. Pour plaire à la châtelaine, il avoue qu'il veut lutter de mélodies avec les rossignols qui ne cessaient alors de réveiller les profondes forêts étendues, jusque sous la fenêtre féodale.

Ce n'était pas seulement un rêveur; il exprimait l'ardeur d'action qui devait dévorer les hommes dans les murailles de leurs châteaux forts, car souvent il était guerrier. Il prenait les armes avec son châtelain, l'accompagnait, le servait dans ses aventures; il jette le cri de guerre dans ses strophes rapides comme des flèches empennées. Placé au sommet de la société féodale, il en est aussi le prophète : il pressent, il annonce d'avance les guerres qui vont éclater, la paix, les traités, les ruptures de ban. Il apaise, plus souvent il provoque; car la sentimentalité dont il est plein s'associe aisément chez lui aux passions sanglantes; il porte la même exaltation dans l'amour et dans la haine; et comme on a vu quelquefois, de nos temps, les hommes les plus sensibles verser le sang avec le plus de conscience et d'inflexibilité, de même le troubadour le plus tendre dans ses vers s'est montré le plus implacable dans les guerres religieuses.

Cet homme passionné, qui errait sans repos du servage à l'aristocratie et de l'aristocratie au peuple, servant de médiateur entre les conditions sociales, rapprochait par l'amour ce que tout le reste séparait; il portait

dans le château l'émotion naïve des peuples, et dans la cabane quelque chose des fêtes et de la sociabilité des hautes classes. C'est par lui que pénétrait dans le donjon un écho des passions, des désirs, des espérances de la foule muette. Quand l'Église prêcha les croisades, il fut le premier qui répéta le cri de la papauté; ses messagers portèrent çà et là sa chanson contre les Sarrasins; plus d'un seigneur qui fût resté sourd à la voix de l'Église n'osa résister à la voix du troubadour.

S'il arrive par hasard que le poëte soit en même temps le châtelain, ces deux aristocraties de l'intelligence et de la naissance s'accroissant l'une par l'autre portent au comble la fierté de l'homme du moyen âge. Bertrand de Born est l'un des troubadours les mieux inspirés; c'est en même temps l'un des barons les mieux fortifiés sur sa roche sauvage. Aussi quels cris! quelle impatience de combats! C'est l'oiseau de proie qui d'avance aiguise son bec et ses ongles sur le pic de granit. Quelle chronique peindrait mieux que ses vers l'âme d'épervier d'un baron féodal, au moment où l'on vient de forcer son repaire? Quel amour de la guerre pour la guerre seule, pour l'amour et le spectacle des étendards déployés, des chevaux çà et là navrés et renversés, des débris de lances et d'écus, des cervelles humaines éparses sur le gazon! A ces rimes précipitées et sonores comme des coups d'épée sur une cotte de mailles, vous reconnaissez l'âme de colère de la féodalité encore intacte.

La société artificielle qui s'établissait entre les troubadours, fils du peuple, et les classes féodales, n'était possible qu'autant qu'ils étaient jeunes; trompés, exaltés par l'éclat de la jeunesse qui est elle-même une aristocratie, ils s'apprêtaient d'amers déboires pour l'âge mûr. Le prestige qui entourait leur personne disparaissait presque

entièrement; ils croyaient être entrés pour toujours dans un monde supérieur. On les avait acceptés à la condition qu'il restassent toujours sereins, beaux, inspirés, et qu'ils amusassent leurs hôtes du spectacle de leur passion naïve. La vieillesse arrivée, ils redevenaient des étrangers. Que faire alors? Rester comme un hôte incommode dans les lieux dont ils avaient été l'âme et la joie? Cela était impossible. Rentrer dans la chaumière natale, au milieu des envieux, se perdre dans l'obscurité et les habitudes grossières de la bourgade du moyen âge, après avoir goûté dans sa fleur l'élégance hautaine des cours féodales? Cela était plus impossible encore. Que faire donc? Un seul asile s'ouvrait au troubadour, le monastère. C'est là qu'à la fin de sa vie il était conduit par la nécessité bien plus que par la foi. De ce moment, plus de chants, plus de vers, plus de rêves. Après les fêtes, les joutes de poésie, les longues journées d'enchantement, il restait un pauvre moine à demi mondain encore par le cœur, silencieux, étranger sous les arceaux du cloître; c'était la saison d'hiver du rossignol.

Dans ce qui précède, nous avons surpris, à son origine, la formation d'une langue moderne, capable d'exprimer avec art les mouvements les plus impétueux de l'âme humaine; la religion, les affaires, les gouvernements ne parlaient encore que la langue morte dans tous les actes publics ou privés. C'est l'amour qui a arraché à l'homme chrétien, et comme par surprise, le premier accent durable, et qui a émancipé le langage vulgaire; car il ne suffisait pas à l'enfant du peuple d'exprimer sa passion pour la châtelaine; il fallait en même temps montrer sa pensée et la voiler; en sorte que la situation même des troubadours les contraignait d'atteindre, pour leur coup d'essai, à ce qu'il y a de plus intime et de plus subtil.

L'obligation de se déclarer et de se cacher tout ensemble leur fit rencontrer des tours, des formes, des nuances, dans lesquels se révèlent dès l'origine les vrais artisans de la parole. De là ce mélange d'ingénuité et de sophismes, de grâces enfantines et de manières étudiées, de formes aristocratiques et populaires, cet art de parler et de se taire en même temps, ces tours pleins à la fois d'ombre et de lumière, ces aveux qui sont des réticences, cette innocence et cette science de diction, ces plis et ces replis de la parole qui marquent le premier débrouillement des langues vulgaires et que Dante a empruntés pour en former le tissu de son langage mystérieux et transparent tout ensemble.

L'esclave épris de la patricienne et qui le lui avoue en tremblant, la patricienne qui épouse au fond du cœur l'esclave dans des noces spirituelles, voilà ce que doit exprimer la parole encore brute du onzième et du douzième siècle. Après s'être assoupli en silence au fond du cœur, l'art finit non par éclater, mais par s'insinuer et murmurer sur des rimes qui tantôt symétriques, tantôt inégales, mais d'une étonnante variété, imitent le battement du cœur qui n'ose ni se cacher ni se montrer.

Telle est la première expression de la langue vulgaire chez les peuples chrétiens : le verbe nouveau est né d'une alliance toute nouvelle, du mariage idéal de la noblesse et du peuple dans un premier éclair d'amour que l'on a appelé chevaleresque, mais qui n'est rien en effet que l'inspiration sociale et le fond du christianisme.

Le commencement de la société moderne, c'est cette alliance de la châtelaine et de l'enfant du peuple sur les confins de la barbarie ; dans ce lien chimérique, dans ce moment d'extase qui rapproche des deux extrémités de l'humanité, et marie deux conditions que toute l'étendue

des siècles avait tenues divisées, est vraiment renfermée la naissance civile du monde moderne. Émancipation réelle de l'esclave par l'amour de celle à laquelle il appartient, instinct avoué de fraternité sociale, égalité des âmes, tout est contenu dans ces épousailles invisibles de la noble dame et de l'humble serf. C'est un rêve, une vision sans corps; ils s'embrassent sur la nue. Mais la vision contient le lointain avenir.

Que signifie ce moment célébré par tant de voix? pourquoi cet accent unanime d'enthousiasme et d'allégresse dans les donjons et dans les cabanes? Ce n'est pas seulement ici l'épithalame de deux amants vulgaires; c'est le moment où le cœur des anciens patriciats et le cœur des peuples de la glèbe se rencontrent, se touchent, se fondent en un seul. La femme moderne est sortie de l'inertie païenne; elle a la première plongé ses regards sur l'abîme des classes déchues. A ce regard enivrant, sont tombées, comme par miracle, les barrières, les inégalités, les antipathies de race que le passé avait élevées; de son côté, le serf étonné de sa propre félicité, s'est élancé en idée vers sa souveraine qui est devenue la fiancée de son génie. La nouvelle alliance idéale vers laquelle ne cessera de graviter le monde civil est scellée au fond du cœur. Que les troubadours chantent donc sans repos et fassent taire les rossignols dans le verger féodal! que chaque manoir, chaque chaumière résonne du même écho pendant deux siècles! C'est ici l'épithalame chrétien de la noblesse et du peuple.

De même que dans l'antiquité, Lucrèce voit naître de la Vénus physique les royaumes du paganisme, de même je vois en ce moment les langues, les sociétés, les institutions modernes naître de ce premier sourire de la Vénus féodale et chrétienne.

La différence essentielle du latin et des langues ro-

manes, c'est que le premier, dans son origine, est surtout un idiome de patriciens, et que les secondes, au contraire, sont formées du génie de toutes les classes. On dirait, de plus, que les langues antiques païennes n'ont été inventées que par les hommes ; elles sont nues comme la sculpture, jamais elles n'inondent d'assez de lumière l'objet qu'elles veulent représenter; la pensée surgit d'abord, comme une statue que vous pouvez contempler et embrasser de toutes parts, au lieu que dans le génie des langues vulgaires, la participation de la femme se fait aisément reconnaître; la pensée ne paraît plus toute nue, la parole y sert à voiler la parole.

Si dans ces siècles effrénés vous eussiez trouvé au début un langage effréné comme eux, vous ne vous étonneriez pas; mais tant de nuances qui se tempèrent l'une par l'autre, comme si toutes les conditions y avaient laissé leur empreinte, un dessin si fin, si délié au milieu de la barbarie, qui s'y serait attendu? Muette auparavant dans le monde social de l'antiquité, la voix de la femme se fait entendre en même temps que celle de l'homme dans la composition et dans l'accord des langues vulgaires du monde moderne.

Le berceau de l'art est aussi le berceau de l'indépendance en matière religieuse. C'est dans le voisinage des troubadours qu'éclate le protestantisme avant-coureur des Albigeois. Qui sait si l'Église eut le pressentiment de ce que signifiait cette alliance secrète? Ce qu'il y a de certain, elle enveloppa dans la même destruction l'art et l'hérésie des Provençaux. Les troubadours furent traités comme complices de la liberté, et ils l'étaient en effet. De ce moment, tout fut fini pour la Provence; cette société de précurseurs est livrée à l'épée dans une première Saint-Barthélemy féodale.

Ce qui avait été ébauché en Provence s'achève en Italie, par un autre détour; la grande châtelaine, dont toute l'Italie est amoureuse, c'est la Madone. En fondant l'ordre des frères mineurs, saint François sentit le premier quelle force il pourrait puiser dans l'emploi de la langue vivante, substituée à la langue des morts. Comme il prêchait surtout la pauvreté, qu'il se dépouillait de l'autorité visible du sacerdoce, pour s'insinuer dans les cœurs par les voies les plus simples, c'était une conséquence nécessaire de se servir dans la liturgie d'un instrument aussi humble, aussi méprisé que l'idiome du peuple. Tandis que l'Église triomphante s'obstinait à ne parler que le langage des Césars, cette Église ramenée à l'humilité première se couvrait de la bure et du cilice de la parole *vulgaire*. C'est sur le mètre des chansons d'amour de Provence que saint François célèbre, dans un enthousiasme presque délirant, les stigmates dont son âme et son corps sont frappés.

Étranges troubadours qu'un moine Buonagiunta, un frère Jacopone, un frère Angelo, qui, la corde aux reins et vêtus de cilice, vont de lieux en lieux chantant la chevalerie céleste et les cruelles délices de l'amour divin! Ce sont des âmes qui, formées au milieu du monde, en portent avec elles l'accent et le trouble jusque dans le cloître; le troubadour repentant chante sous le cilice. Quand je lis les vers brûlants de frère Jacopone, il me semble qu'il donne une voix aux personnages macérés des peintres toscans du moyen âge; j'entends les accents ascétiques de ces anges de douleur qui entr'ouvrent leurs lèvres décolorées sur les fresques des églises du douzième siècle.

Le premier accent de l'Italie est un cri perçant de repentance, comme une Madeleine qui se réveillerait de ses souillures, sur le pavé du Campo-Santo.

Lorsque le génie de la Provence est imité par les laïques italiens, une vraie révolution éclate. Ce n'est plus l'isolement inspirateur du donjon ou de la chaumière, mais l'émulation de petites communes retentissantes. La poésie n'est plus une profession, une vocation spéciale; on n'y conforme plus sa vie. Le poëte est en même temps jurisconsulte, professeur, théologien, historien, peintre. Ne cherchez pas ici l'accent vif, ingénu des Provençaux. Tous ces jeunes docteurs italiens, si savants dans les choses de l'esprit, ne vont plus eux-mêmes de lieux en lieux, de castels en castels, porter et confirmer leurs poëmes; ils s'adressent de villes en villes des questions, des problèmes, des correspondances abstraites. Les ballades de Cino de Pistoie, de Guido Cavalcanti, d'Honesto de Bologne, de Guittone d'Arezzo, ressemblent à des thèses. Ce qui les émeut, c'est plutôt l'amour du beau en soi que celui d'une femme en particulier. Vous diriez d'un peuple qui n'a point eu d'enfance et qui, en renaissant, disserte sur l'idéal.

Malgré moi, je sens dans ce berceau d'un monde nouveau l'odeur du sépulcre d'un vieux monde. Déjà le paganisme s'exhale de l'esprit de ces jeunes hommes; en 1270, ils *s'agenouillent devant le dieu Amour, l'archer souverain.* La première aube de la renaissance est pleine de ces larves païennes. Au milieu de ce platonisme, à la fois suranné et prématuré, je cherche, j'attends longtemps l'émotion de la vie réelle. Pour rencontrer un cœur d'homme qui batte, il faut aller jusqu'à Dante.

Si l'on demande quelle est la vraie différence de la Provence et de l'Italie, je crois pouvoir la dire. L'une faisait entrer dans la réalité et dans les mœurs quelque chose de ses poëmes chevaleresques; l'autre se contente d'imaginer et d'écrire les siens : elle ne met nullement en

pratique ce qu'elle chante dans ses vers. Les troubadours vivaient d'une vie conforme à leurs paroles; quelquefois ils mouraient de leurs extases. L'Italie apprend la première, avec éclat, aux modernes ce secret déjà entrevu, qu'il y a deux mondes, la poésie et la vérité, et qu'ils n'ont rien de commun entre eux; qu'il est possible d'écrire des poëmes sans en faire rien entrer dans ses actions; que la parole inspirée ne lie plus, n'oblige plus celui qui la prononce; qu'il n'est tenu d'y rien sacrifier; qu'en un mot, l'âme peut marcher dans un sens et le corps dans un autre; immense divorce que l'antiquité grecque ne connaissait pas, qui est le fond de la barbarie du moyen âge, et d'où nous commençons à peine à sortir.

Le prêtre avait commencé par dire que le christianisme catholique est trop divin pour se mêler sur la terre aux relations et aux affaires humaines; le poëte en ce moment ajoute la même chose de la poésie et des arts; le ciel s'éloigne de plus en plus de la terre.

De cette conception barbare de la vie, sortait l'idée que le moyen âge tout entier se faisait de la famille et du mariage. Le fond des sentiments chevaleresques, c'est que l'amour est impossible dans une union légitime. Tout étant divisé, il arrivait que la femme faisait aussi deux parts d'elle-même. Le mari possédait le corps; le chevalier, le poëte, l'ami possédait l'âme; partage avoué, public, général, qui éteignait la jalousie même dans des cœurs effrénés, tant ils étaient persuadés que le corps et l'âme s'excluaient mutuellement, que quiconque possédait l'un devait renoncer à l'autre; que le ciel ne pouvait descendre sur la terre, la sainteté dans la famille, la justice dans les lois, l'Évangile dans les mœurs, l'amour dans le mariage; que la beauté morale ne pouvait entrer légitimement, et sans adultère, dans le monde laïque.

De la famille ce divorce s'étend à la société politique; et dans aucun pays la distance de la poésie et de la vérité ne paraît plus grande qu'en Italie. Les précurseurs de Dante viennent de célébrer en commun un idéal d'amour; vous croiriez que cet enthousiasme pour la beauté servira de lien social, et qu'il pénétrera dans les faits quelque chose de cette harmonie des esprits. Tout au contraire, cet hymne universel à l'amour est le préambule de la guerre éternelle du moyen âge : pendant des siècles, les Italiens enfouiront la charité, l'harmonie, dans le marbre des statues, dans les fresques des peintures; ils mettront la haine, la discorde, le chaos dans leur vie et leur histoire. Ce premier divorce de l'idéal et du réel allant toujours croissant, je pressens que la beauté céleste portée au comble dans les imaginations au temps d'Arioste et de Raphaël, pourra se rencontrer avec la laideur infernale des institutions et des choses, au temps des Borgia.

Chez les Grecs, l'art[1] était surtout éducation politique et privée; ils voulaient réaliser, dans leur histoire, les vers d'Homère, et la beauté de leurs statues; chez les modernes, et en particulier chez les Italiens, c'est une affaire convenue dès le commencement que la beauté idéale est un monde à part, qui n'engage personne à une imitation morale, et ne doit prétendre à aucune influence ici-bas. Dans les chroniques, l'origine de la plupart des guerres sociales est résumée comme une dispute de deux amants; en sorte, que l'amour qui, dans l'art, est le principe de l'harmonie, devient la source de la discorde dans le monde social.

[1] J'ai insisté sur ce sujet dans le *Génie des religions*.

CHAPITRE VII.

DANTE.

La *Comédie divine*, expression de la conscience et des instincts du peuple italien. Éducation par la mort, l'exil. Pressentiment d'un monde social qui se meurt. A quelle église Dante appartient-il? La *Comédie divine* et les *Autos* de Calderon. Politique de Dante. Le droit du plus fort. Comment le moyen âge interprétait son poëme : une Apocalypse de la société laïque.

I

Au milieu des docteurs qui imitent savamment, en Italie, l'art passionné des Provençaux, s'élève le jeune Dante Alighieri; il a formé, dès ses premières années, une amitié étroite avec plusieurs de ses frères en poésie, à peu près du même âge que lui. Le souvenir de ces liens est conservé dans quelques vers où brille l'auréole de l'adolescence.

« Guido, je voudrais que Lappo et toi nous fussions « pris par enchantement et mis dans un vaisseau qui, « par tous les vents, ne marcherait qu'à notre volonté, si « bien que ni la fortune, ni la tempête, ne pussent nous « contrarier, et que, ne nous quittant jamais, le désir de « vivre ensemble s'accrût toujours en nous. Je voudrais « encore que le bon enchanteur mît avec nous ta dame, « puis Béatrix, et que là, parlant toujours d'amour, cha- « cune d'elles fût aussi contente que je crois nous le se- « rions nous-mêmes. »

Voilà le songe de l'adolescent; quelle a été la réalité? Dante naît à Florence, et c'était en effet un berceau bien préparé pour le créateur de la poésie moderne. A Rome, l'Église était trop dominante. Comment la langue vul-

gaire se serait-elle émancipée là où la langue latine régnait partout dans le gouvernement et dans l'État? Venise est la ville du silence; elle n'a point d'écho pour la parole de la foule. C'est Florence, le pays de la démocratie, qui devait d'abord émanciper et couronner la langue du peuple. Formée au milieu des luttes de la place publique, elle pourra exprimer, dès l'origine, tous les intérêts, toutes les passions du monde social. Et c'est par là qu'elle se distinguera, en naissant, de la langue provençale, qui, nourrie de sentiments et d'inspirations solitaires, restait encore impropre aux conceptions épiques.

C'est d'ailleurs à Florence que s'accomplit la première révolution qui, par les arts du dessin, affranchit de l'ancienne terreur l'imagination humaine. L'homme du moyen âge, plein d'épouvante, s'avançait dans les voies de la macération sans oser se détourner pour contempler face à face la nature sensuelle et maudite. Soudain il rencontre en Toscane des débris de statues païennes. Malgré lui, cette beauté nue l'étonne et le ravit; il attache sans peur ses regards ascétiques sur les veines des marbres païens; l'art le ramène au sentiment et à l'amour de la nature. De ce premier rayon de la beauté physique, au sein de l'Église immaculée du treizième siècle, naissent, chez les peintres toscans, des figures nouvelles qui commencent à poindre, à rayonner dans les fresques, sur la muraille encore blanche, ombres de l'avenir impatientes de la vie.

Au milieu de cette renaissance de l'âme grecque, dans un tombeau chrétien, Dante a visiblement influé sur les peintres; mais qui pourrait dire jusqu'où s'est étendue réciproquement l'influence des peintres sur le poëte? Dans un endroit de la *Vita nuova*, on le voit copier [1] un

[1] C'est ainsi que, de nos jours, Goethe, avant d'entreprendre son *Iphigénie*, dessine pendant une année à Rome les antiques les plus purs.

ange et plongé dans une si profonde contemplation que des étrangers qui surviennent ne réussissent pas à l'en arracher. Combien de fois pareille chose n'est-elle pas arrivée ! et que de traits, que de vie, que de réalité, ses yeux n'ont-ils pas dérobés ainsi à la peinture pour les reporter dans sa poésie ! C'est sa puissance que de donner aux visions les marques de la réalité la plus palpable. Mais de ces légions d'anges qui traversent les cieux de son poëme, combien n'en avait-il pas vus réellement flottants sur les murailles peintes par son ami Giotto ? Il prête une voix à ces figures; il détache des murailles ces spectres de l'art; il s'en fait son cortége. J'entends sur sa tête le bruit de leurs ailes de pourpre.

Ce ne sont encore là que des visions couronnées d'auréoles. Qui a donné à ces ombres la vie réelle ? Qui a été l'âme de cette âme ? Une jeune fille, sans peut-être rien savoir du miracle accompli près d'elle. Béatrix se confond dans l'esprit de Dante avec l'origine de sa propre pensée. Il la rencontre à l'âge de neuf ans dans une fête d'enfants; et de ce moment date pour lui la *vie nouvelle* dans l'amour, la *Vita nuova*, la renaissance qui doit s'étendre par lui à l'Italie et au monde. Il marque l'état du ciel et de la terre à chacun des jours où lui apparaît Béatrix.

Si elle eût vécu, peut-être se serait-il arrêté dans le cercle heureux des poëtes qui l'entouraient; le véritable enseignement lui eût manqué. Mais Béatrix meurt dans sa première jeunesse, et de ce moment le jeune Dante entre avec elle dans la mort. La terre s'ouvre ; il descend dans les mystères. Pâle habitant de la cité invisible, son cœur est désormais avec ceux qui ne sont plus. Soudainement agrandie et transformée par la mort chrétienne, Béatrix devient pour Dante un personnage de légende, l'idéal de

la beauté, de la sagesse, de la philosophie, de la théologie. Nouvelle apothéose! Vous voyez l'âme d'une jeune fille se relever sans son corps, se dilater jusqu'à toucher du front la voûte infinie des cieux. Ce que veut désormais le Dante, c'est de suivre pas à pas cet esprit dans sa gloire. Pour cela, il faut commencer le pèlerinage de l'abîme, suivre Béatrix dans les entrailles de la mort, épouser le sépulcre; tel est le vrai commencement de la vie nouvelle. Le point de départ de l'Homère chrétien devait être une tombe.

Pour retracer au vif l'éternelle douleur, il faut encore que le jeune visionnaire soit mêlé à ce qu'il y a de plus poignant dans les luttes civiles; le cri discordant qui part du sein des villes d'Italie, l'arrachera à ses rêves. Guelfes et Gibelins, plébéiens et patriciens, papistes et impériaux, blancs et noirs, voilà la mêlée dans laquelle se réveille cette âme à demi délirante, sur le tombeau de la fille de Portinari. Entre ces bannières laquelle choisir? Malgré des alliances contraires, Dante est d'abord papiste et plébéien, et il est inscrit en cette qualité dans les archives de Florence. Poëte florentin, *Poeta Fiorentino*, c'est son premier droit politique. Dans une expédition contre les Gibelins d'Arezzo, il combat au premier rang de la cavalerie, à la bataille de Campaldino, journée mêlée, comme il le dit, de terreur et d'allégresse. Il rencontre pour la première fois, sous les bannières sanglantes, plusieurs des personnages qui doivent figurer dans son poëme. Sept ou huit années se passent, pendant lesquelles on retrouve Dante ambassadeur de la commune de Florence, à Sienne, Pérouge, Venise, Naples. Cet ambassadeur suit, en même temps, des leçons de philosophie et de théologie; il voit d'une manière officielle les choses et les hommes; celui qui vient de porter l'idéal jusqu'à la vision est désormais

associé à toutes les grandes affaires de son temps; avant de le maudire il apprend à le connaître.

L'époque où son poëme se fonde intérieurement dans sa pensée est aussi celle[1] où s'élèvent les monuments d'architecture qui marquent le mieux le génie de Florence, les cathédrales de Sainte-Marie, de Santa-Croce, le campanile de Giotto, le palais du peuple. Ces monuments mêlés du génie gothique et d'un rayon prématuré et charmant de la renaissance[2], grandissent en silence et se chargent de sculptures, en même temps que l'architecture du poëme se dessine et se marque de plus en plus dans l'esprit du poëte.

N'oubliez pas cette invasion de pèlerins, ce jubilé de l'an 1300 qui amena plus de deux millions d'étrangers autour des monuments de la Rome chrétienne. Villani raconte, qu'à la vue de cettte foule innombrable agenouillée sur les ruines, la pensée lui vint d'écrire l'histoire. Si ce fut là son impression, quelle dut être celle de Dante, et combien n'a-t-elle pas achevé d'exalter en lui l'idée du pèlerinage de son esprit dans l'immortelle cité! Après que la foule s'est dissipée, je suis des yeux ces deux hommes qui entreprennent, l'un le pèlerinage du temps, l'autre le pèlerinage de l'éternité.

Tout s'ordonne ainsi peu à peu autour du Dante, pour préparer son œuvre. Mais voici le moment de crise qui achève l'éducation du poëte : pour que la poésie fût une magistrature politique, il fallait que l'on pût y reconnaître l'accent et comme l'habitude du commandement. L'année même du jubilé, Dante, à la tête de la république, est l'un des cinq prieurs de Florence; il dirige cette société ora-

[1] Giov. Villani.
[2] V. *Allemagne et Italie*.

geuse. Plus tard, quand il fera l'office du *gonfalonier* de justice envers l'Italie et le monde, ses cris, ses menaces, ses arrêts, retomberont avec la force d'une autorité réelle.

On sait comment finit ce règne rapide. Dante était en ambassade auprès de Boniface VIII; pendant son absence, Charles de Valois, dont il avait toujours repoussé l'intervention, entre en armes dans Florence, aidé de la complicité et des ruses du pape. Dante est exilé avec ceux de son parti; la condamnation, rendue le 29 janvier 1302, est confirmée deux mois après. Il ne peut rentrer dans la ville de Béatrix sous peine d'être brûlé jusqu'à ce que *mort s'ensuive*. C'est à Rome qu'il reçoit cette nouvelle.

Il est exilé, et par qui? par le même Boniface VIII, qui la veille, le jour même, le flattait, le caressait, le vendait; par le pape qu'il a jusqu'à ce jour défendu au point de vue politique comme au point de vue religieux; par cette autorité ecclésiastique qu'il voulait faire dominer dans toute l'Italie; lui Guelfe, c'est le génie guelfe qui l'exile de la tombe de Béatrix, où il avait enfermé l'univers. Quelle révolte! quel vertige d'indignation et de douleur!

Dante a raconté comment la vue du paradis lui a été révélée par l'amour. Quant au règne de l'enfer, c'est à cette heure qu'il le touche en réalité. Trompé par l'Eglise, par l'Immaculée, il a senti en ce moment le supplice des damnés. En quelque lieu que la nouvelle lui ait été apportée, il a vu véritablement dans un tourbillon de colère la terre s'ouvrir sous ses pieds, et les cercles maudits s'étendre d'abîme en abîme, peuplés de ceux qui l'ont livré. Déjà les femmes de Vérone eussent pu dire en le voyant passer : Voilà celui qui revient de l'enfer. Ce jour-là, le poëme de la haine s'est creusé dans son cœur, comme le poëme du paradis et de l'amour était né dans cette heure où il avait entendu avec Béatrix et son amie Primevère le

Salve regina sur le perron d'une église de Florence. Dante et la papauté, le poëte et le prêtre, se brouillent pour ne se réconcilier jamais.

L'enseignement de l'exil se joint ainsi à l'enseignement de la mort. Supposez que Dante fût resté paisiblement à Florence, peut-être son poëme eût été exclusivement florentin. Mais depuis la nouvelle de son bannissement, la révolution s'achève dans son esprit; d'abord il espère rentrer à Florence par la pacification des partis, ensuite de vive force : il s'associe à une tentative armée pour s'emparer de la ville par surprise. Toutes ces espérances tombées, il ne reste qu'à se faire le tempérament de l'exil; puisque sa patrie le rejette, il devient, par la nécessité même, citoyen de l'Italie et du monde. En le mettant hors la loi de son temps, la commune étroite du moyen âge le jette de vive force dans la cité éternelle du genre humain. L'originalité de ce premier cosmopolitisme, c'est que la passion pour Florence persiste au milieu de tous les ressentiments du proscrit, il ne va jamais jusqu'à lui sacrifier un autre coin de la terre. C'est du haut de la cité spirituelle, au bord du fleuve de l'éternité, qu'il prend en pitié la ville et les tours bâties sur le bord de l'Arno. Haine encore remplie d'amour! il ne dit adieu à Florence que pour saluer une Florence éternelle dans le monde invisible.

De quel instrument se servira-t-il pour exercer sa vengeance? Ce ne sera pas seulement de l'idiome florentin, mais d'une langue qu'il veut se former de la comparaison et du mélange de tous les dialectes particuliers. Le premier progrès qu'il doit à l'exil est l'idée de chercher *la parole* de l'Italie. Terrible nécessité où le poëte se trouve, en Italie, de se forger lui-même artificiellement une langue que personne ne parle! Je crains, dès le début, ce mys-

tère d'un peuple qui ne peut s'accorder pour produire une langue nationale.

Dans ce pèlerinage imposé par l'exil, Dante recueille les légendes tragiques dont sa route est semée. Les meurtres, les guerres civiles, les empoisonnements, abrégent les vies qu'il doit juger; et il n'a pas besoin que les personnages appartiennent à l'histoire pour qu'ils puissent figurer dans son poëme. Ils sont d'assez noble condition s'ils ne sont plus; car la mort, au moyen âge, en appelant chaque homme à une éternité de douleur ou de joie, fait de chaque individu un héros de l'enfer ou du ciel. Dante se trouve au chevet de chacun de ses contemporains; c'est lui qui emporte cette âme là où il lui plaît.

Depuis le renouvellement du monde par le christianisme, il y a deux livres qui reposent sur la pensée du jugement dernier, le *Coran* et la *Comédie divine*. Dans le premier éclate le sentiment de l'approche du dernier jour, avec sa réalité la plus menaçante; dans le second, la terreur est passée. L'heure formidable de l'an 1000, où devaient retentir les trompes des archanges, s'est écoulée sans bruit. Trois autres siècles sont venus et le signal n'a pas été donné. Le passage où devait s'arrêter l'humanité est franchi; déjà elle ose retourner la tête en arrière. Ce n'est plus un prophète qui avertit les générations de se préparer à la dernière heure, c'est un poëte qui se rassasie à loisir d'un spectacle imaginaire. Dans le *Coran*, une foule confuse est chassée par un vent de colère vers l'affreuse vallée; dans la *Comédie divine*, c'est un ordre méthodique où tout respire la réflexion et l'art. De ses grincements de dents, l'homme commence à se faire une sorte d'amusement d'esprit. Trois siècles auparavant, quand le monde était dans l'attente du jour de colère, personne n'eût osé l'affronter en imagination, se substituer au juge

souverain, anticiper sur la malédiction ou la bénédiction des anges, en disposant à son gré du ciel et de l'enfer. Considérez la plupart des innovations qui ont suivi, vous ne trouverez rien qui fasse mieux pressentir une révolution universelle que l'audace de ce Florentin, qui, impatient de ne pas voir sortir les morts de leurs tombes, saisit lui-même la trompe de l'ange Gabriel, et appelle, par leurs noms, les vivants et les morts, en les distribuant à la gauche ou à la droite. La conscience humaine qui s'assied à la place de Dieu sur le trône des jugements, dans la vallée de Josaphat, n'est-ce pas la révolte qui annonce et renferme toutes les autres?

En cherchant l'explication de la *Comédie divine* dans la conscience même de l'Italie, je crois apercevoir ici plus distinctement le principe indigène de l'inspiration de Dante, et il me semble que ce principe a échappé aux commentateurs :

Si l'idée du dernier jour de la nature et de l'humanité devait, en effet, être quelque part le fond d'un poëme national et populaire, ce devait être en Italie; car nulle part, sur la terre, l'homme n'a été plus constamment frappé, obsédé du sentiment de la décrépitude de l'univers. Au fond des âmes italiennes, ce que je découvre de plus intime, de plus permanent, de plus vivant, est la conscience d'un monde qui se meurt. Je pourrais dire que c'est le cri même des choses, puisqu'il ne cesse d'éclater aux époques les plus éloignées. Chez les anciens, les Étrusques fêtaient d'avance la mort des dieux et la consommation des temps, dans une Josaphat païenne. Dans les temps chrétiens, l'Italie est comme enveloppée d'un pressentiment continu de mort universelle. Lorsque tout le reste de l'Europe a oublié l'époque formidable de l'an 1000, l'Italie seule ne se rassure pas; les plus nobles génies de

la Toscane, de la Romagne, de la Calabre, continuent de siècle en siècle, d'heure en heure, d'ajourner l'humanité au prochain jour du jugement. La secte des Millénaires gagne le cœur du pays. C'est la croyance des principaux saints; c'est aussi celle de Christophe Colomb[1], qui donnait à peine cent cinquante années de durée à l'univers, et se hâtait de hisser la voile avant que l'abîme n'engloutît les deux rivages. Cardan et les philosophes de la renaissance sont, à leur tour, en proie à cette pensée de la décrépitude des choses. Le dix-septième siècle arrive, et Campanella[2], annonce en 1600, que le cataclysme qui doit changer la face de la nature et de l'homme, ne peut tarder au delà de quelques semaines.

La faiblesse, l'ébranlement de la patrie entretenaient constamment l'idée de la dernière heure du monde social; il y avait une sorte de manque d'être que l'on sentait autour de soi en toutes choses. Comme si du fond même de l'Italie sortait la plainte éternelle d'un monde qui se meurt, c'est cette pensée funèbre qui inspire à Joachim de Flore, ses prophéties; à saint François d'Assise, l'invention de son ordre; à Dante, la *Comédie divine;* à Christophe Colomb, la vision de l'Amérique; à Michel-Ange, son tableau; à Savonarole, sa politique; à Campanella, son utopie.

II

Rien ne serait plus aisé que de taxer Dante d'impiété au point de vue catholique. Quelles innovations et souvent quels renversements de toutes les idées! Ne regardez que

[1] Lettres de Christophe Colomb.
[2] Signa intereuntis mundi.

les détails, vous vous étonnerez qu'il ait échappé au bûcher. Quoi! il se trouve un homme qui, de sa propre autorité, damne les chefs de l'Église, les successeurs infaillibles de saint Pierre, les vicaires de Dieu! Il invente pour eux des supplices effroyables. La mémoire d'Anastase, de Boniface, de Clément V, de cette foule d'évêques, d'archevêques révérés qu'il plonge au fond de l'enfer, sans même attendre leur mort, crie contre lui! En même temps qu'il jette les saints dans la fournaise, il place des païens, Stace, Rifée sur le trône du paradis. Et quel moment choisi pour tant d'audace? C'est le temps, si critique pour l'Église, où éclatait de toutes parts un protestantisme prématuré, quand les Luthers et les Calvins du moyen âge s'élançaient avec une confiance absolue au renversement de la papauté : en France, les Vaudois, les Albigeois; au Nord, les Beghards; en Italie, les disciples de Dulcinus; toutes ces sectes annonçaient, au même moment, un Évangile nouveau. C'étaient des lettres prophétiques, de nouvelles apocalypses. On attaquait d'autant plus ouvertement l'Église, que l'on n'avait pas encore mis sa durée à l'épreuve, et que l'on s'attendait à la voir tomber au premier choc. Au milieu de ce ferment de rénovation religieuse se compose en secret la *Comédie divine;* tant il est vrai que les grands monuments de l'art appartiennent non pas aux époques de crédulité aveugle, mais au temps où la liberté de l'esprit commence à pénétrer dans le sanctuaire et dans le dogme.

Malgré ces alliances avec l'hérésie, la *Comédie divine* échappe aux bûchers du moyen âge, et la mémoire de son auteur est honorée par le clergé lui-même. Son portrait est suspendu dans les cathédrales, son poëme commenté en face de l'autel. La cour de Rome a beaucoup pardonné à Dante, par ce respect des arts naturel aux

Italiens ; au contraire, l'Église espagnole, qui n'était pas sous l'enchantement de la langue du poëte, a livré la *Comédie divine* à l'inquisition.

On peut se représenter un poëme qui, sans avoir admis l'influence de l'art païen, ne connaîtrait que le génie de l'Église et s'y soumettrait sans réserve. Si, de plus, cette œuvre avait été écrite à la lueur des bûchers, nul doute qu'elle ne représentât avec plus de fidélité que celle de Dante l'inspiration propre du catholicisme au moyen âge. Mais où trouver un monument de ce genre? de l'autre côté des Pyrénées. Les *Autos Sacramentales* de Calderon sont la *Comédie divine* de l'Espagne[1].

L'auteur les a dédiés au Christ, et le titre seul de ces pièces en marque le caractère : c'est la *première fleur du Carmel*, la *Babylone mystique*. le *jubilé*, les *mystères de la messe*, représentés et personnifiés sur la scène. Il est difficile, au reste, de se figurer le caractère abstrait de ces drames rêvés dans la solitude des cloîtres. La scène s'ouvre par un dialogue entre la Foi et le Doute; un bandeau sur les yeux, la Foi arrive en s'appuyant sur un bâton qui a la forme d'une croix; le Doute a le costume d'une femme. Ces acteurs sont bientôt suivis d'autres personnages, le Culte, vieillard vénérable qui s'appuie sur la houlette du bon berger; l'Église, en pleurs, accoudée sur un autel; la Pensée, vêtue de couleurs bigarrées; l'Espérance, avec une ancre; la Charité, avec une couronne d'épis; la Miséricorde, avec une branche d'oliviers. Par une porte, entre la Synagogue, coiffée de la mitre; par une autre, le Paganisme, sous un manteau doré; l'Athéisme, couvert de peaux de bêtes sauvages. D'autres fois, un empire, le peuple romain disserte sur

[1] Voyez les *Vacances en Espagne*.

les dieux avec le peuple hébreu ; ou encore, ce sont les quatre parties du monde qui se disputent la domination religieuse ; et toutes s'agenouillent devant le mont sacré dont le faîte porte la papauté.

Imaginez encore le drame des cinq sens qui, après une lutte de paroles, au milieu d'un chœur de danses, au son de la musique, se soumettent à l'Esprit. A travers ces abstractions surgissent des individus réels, qui de tous les points se réunissent sur la scène de l'Éternité. Moïse, David, saint Benoît, saint Bernard, conversent avec la Loi naturelle, avec la Loi de grâce ou le Judaïsme. On voit passer dans l'air des anges qui vont promulguer au son des trompettes la Loi de rédemption. Figurez-vous, de plus, que cette scène soit éclairée par un soleil mystique, que le prodige y soit l'ordre régulier; que, par l'hostie qui jette ses rayons sur le monde, la nature soit en proie à un miracle permanent; que ce tremblement qui a saisi la terre au moment de la Passion n'ait point de terme; que les nuées soient faites de pourpre et de nacre; que des fleuves brûlants arrosent sur leurs rivages des fleurs de feu ; que dans ce monde ainsi constamment ému, troublé par le prodige, les personnages abstraits s'agitent, et que les fils s'embrouillent comme dans une pièce de cape et d'épée; qu'à la fin de tous ces jeux de scène qui représentent les coups d'État de la Providence, le dénoûment mystique soit presque toujours le triomphe de l'hostie ou du crucifix sur un Oreb spirituel; n'ai-je pas raison de dire que ce théâtre extraordinaire mériterait, plus encore que le poëme de Dante, le titre de *Comédie divine?* Car, si l'homme y paraît pour quelque chose, c'est l'homme abstrait, le genre humain qui chemine dans la route du bien et du mal; il interroge son compagnon, le libre arbitre, à chaque endroit où la route se

partage ; à la fin, il se heurte contre des ronces et tombe dans le sépulcre.

Pour dénouer la tragédie, les anges familiers de l'inquisition céleste traînent les hérésies, l'idolâtrie, la synagogue devant le tribunal de la Foi et le suprême bûcher érigé dans l'éternité. L'Hébraïsme est condamné comme relaps à l'auto-da-fé, à la confiscation générale de son empire. Mais le Paganisme se repent ; il reçoit la vigne et l'héritage confisqué du Judaïsme. Au reste, nul souvenir de l'Espagne politique, nulle préoccupation du monde réel. La religion absorbe tout dans ces drames dont les moindres scènes cachent une histoire allégorique de l'Église. Que, de plus, le langage soit tantôt celui de l'extase, tantôt celui de la scolastique ; que les ténèbres monacales se mêlent à l'éclat de l'aube dans le désert ; ce spectacle sera celui des songes d'un anachorète sous le ciel africain d'Andalousie.

La différence du génie espagnol et du génie italien se montre ainsi tout entière dans la manière dont Calderon et Dante ont traité les mystères de l'Église. Dante est incomparablement plus artiste, Calderon plus orthodoxe. Dans l'Italien, vous retrouvez l'audace des sectes politiques et religieuses qui fermentaient autour de lui ; dans l'Espagnol, l'unité, l'obéissance, le servage absolu qui suivirent le concile de Trente. J'allais oublier que le plus libre des deux a précédé l'autre de plus de trois siècles.

III

Les rapports de Dante et de l'Église deviennent surtout évidents, si l'on examine le principe de sa politique qui est inséparable de sa théologie. Sous le titre de la *monarchie*, il a fait la théorie de ce parti gibelin, auquel il a

donné, dans la seconde moitié de sa vie, tant de gages de passion, et qui a laissé une trace si brûlante sur tant de pages de son poëme. La séparation du spirituel et du temporel, de l'Église et de l'État, est marquée avec une précision que les temps modernes n'ont pas dépassée. C'est un manifeste contre les traditions établies depuis Grégoire VII; la passion la plus violente contre l'autorité de l'Église y est cachée sous le syllogisme de la scolastique.

Ici une chose m'effraye; car je rencontre un avertissement que je ne puis méconnaître. Dante veut établir les titres politiques sur lesquels doit se fonder la nation italienne; et ce théoricien, ce législateur de l'avenir, après avoir fouillé dans la science et dans son instinct de race, ne découvre rien que le droit du plus fort. Le juste, pour lui, c'est le victorieux[1]; quiconque réussit par la violence a suffisamment de vertu. Tout ce que l'on acquiert par l'épée est bien acquis[2] et sans retour. L'idéal, c'est le succès; la légitimité, c'est la conquête. Voilà le machiavélisme créé trois siècles avant Machiavel; le poëte national établit que le seul droit réel est la négation de tout droit. Et qu'arrivera-t-il si l'Italie n'a pas toujours la force aveugle de son côté, si elle est vaincue un seul jour, si elle devient la conquête d'un ennemi mieux avisé et plus nombreux? Où sera son refuge dans le monde moral? Elle écrit elle-même, de la main de Dante, *malheur aux vaincus*, *væ victis*, sur le seuil de la porte par laquelle elle entre dans le monde moderne. Paroles funestes que cinq siècles vont retourner contre elle!

Supposez d'ailleurs que cette idolâtrie de la force se

[1] Justitia in bello succumbere nequit. (*De Monarchiâ*, p. 122.)
[2] Quod per duellum acquiritur de jure acquiritur. (P. 220.)

confonde avec l'attente de la Restauration prochaine de l'empire romain, l'œuvre de Dante sera un acte de citoyen, non pas seulement un rêve de l'esprit, un divertissement de l'art pour l'art. Moment rapide et unique où la poésie est conviction, foi, vérité, force consacrée à sauver un peuple. Avant de se contenter d'une renaissance littéraire, l'Italie croit fermement qu'elle est près de renaître en réalité, et de ressaisir l'héritage de la domination universelle. La *Comédie divine* est le manifeste de cette foi encore vive et populaire.

Qui assurait, en effet, que l'empire universel de Rome fût tombé pour toujours? Peut-être il ne fallait qu'un effort, une parole pour redresser le géant. La *Comédie divine* ne serait-elle pas cette parole qui doit évoquer la société morte? Sans doute, l'unité de l'Italie n'avait été rompue que par surprise. Les premiers siècles de la barbarie étaient un songe qui devait bientôt se dissiper. Les membres de l'empire n'étaient-ils pas encore visibles? Ne rencontrait-on pas çà et là les murs de ses cités, ses routes, ses arcs de triomphe, qui attendaient son retour? N'avait-on pas conservé sa langue, ses livres? Que le poète prête son souffle; le grand Lazare étendu depuis les Alpes jusqu'à la mer de Sicile se relèvera souverain de la terre.

Dante était d'autant plus amoureux de cette renaissance du monde antique qu'il le connaissait moins; il s'indignait de ce que l'Italie et Rome veuve de son empereur ne saluassent pas dès l'abord le maître légitime, le souverain, le César, qui, ressuscité par un miracle de l'histoire, leur rendait par sa seule présence la couronne de l'univers. C'est alors qu'il adresse à ce faible Henri de Luxembourg les paroles de Curius à César dans la *Pharsale*, pour le presser de passer le Rubicon. Comment imaginer que le

Trajan féodal se laisse arrêter par les murailles d'une bourgade, au lieu de poser la main sur son empire « qui, « dit-il, n'est renfermé ni dans l'Italie, ni dans l'Europe, « et consent à peine à se laisser limiter par les flots de « l'Océan? »

Le chef tudesque passe froidement devant le poëte qui va toucher le pan de son manteau; et je ne sache rien de plus poignant que de voir ce grand esprit, enseveli dans le songe de la gloire romaine, suivre de lieux en lieux cette ombre de César; il s'obstine à croire que le passé de l'Italie renaît, au moment même ou il achève de le détruire, en renonçant à la langue latine qui seule pouvait entretenir ce leurre.

Il rêve de l'unité du monde romain; mais c'est le chaos social qui s'agite en réalité sous ses yeux : toutes les formes possibles de gouvernement existant à la fois et se heurtant dans la même contrée : au nord et au sud, en Lombardie et à Naples, la vie publique déjà éteinte sous des seigneurs absolus; au centre, une bourgeoisie chevaleresque, de riches marchands de Pise qui entament les batailles en lançant des flèches d'argent; Florence qui, avant d'entrer en campagne, sonne la grande cloche pour avertir loyalement ses ennemis de ne pas se laisser surprendre; les deux États maîtres de la mer, Gênes et Venise, plus opposés encore par leur tempérament que par leurs intérêts; çà et là une république d'artisans, dominée par la dictature de la parole; un prêtre, qui, du haut de sa chaire élevée en rase campagne, fait la paix ou la guerre; une dynastie non interrompue de ces rois de la parole italienne, depuis Arnauld de Bresse, frère Jean de Vicence, saint Antoine de Padoue, jusqu'à Jacob de Bussolari; ces tribunes souvent changées en bûchers; dans Rome même, la papauté impuissante à établir la paix

dans les ruines: partout les arcs de triomphe et les tombeaux de la voie Appienne changés en forteresse, où se poursuit sans relâche le combat des Guelfes et des Gibelins. Qui ramènera ce chaos à l'unité? Qui donnera une même âme à ces institutions contradictoires? Ce ne sera l'œuvre d'aucun des partis qui se déchirent, ni du pape ni de l'empereur. Le traité de paix perpétuelle entre les factions, la charte qui doit ramener, au moins en imagination, l'Italie moderne à l'unité morale de l'Italie antique, ce sera un poëme.

IV

L'esprit de l'homme n'avait pas attendu le christianisme pour voyager dans le royaume de la mort. Les peintures et les sculptures des nécropoles de Thèbes représentent les enfers d'Isis et d'Osiris. Comédie divine de l'Égypte. Dans l'Odyssée, Homère conduit vivant son héros au fond de l'enfer grec: mais que cet enfer ionien est doux et tolérant! que la douleur y est épargnée! Le plus grand supplice de ces hommes qui tenaient si fortement au monde est d'en être séparés. Toujours amoureux de la vie, du soleil, du bruit, du mouvement, Homère est embarrassé quand il faut décrire l'empire des ombres. Sa langue semble lui manquer, il balbutie sitôt qu'il fait parler l'âme seule; on sent que l'idiome propre à ces régions spirituelles n'est pas encore découvert. Les âmes errantes autour d'Homère restent muettes jusqu'à ce qu'elles aient bu le sang noir du sacrifice d'Ulysse. Enivrées à cette source de la vie matérielle, soudain elles retrouvent la voix pour exprimer les mêmes passions, les mêmes désirs qu'elles avaient connus autrefois sous le soleil. Les morts parlent comme les vivants; on dirait que le séjour et l'ex-

périence de l'Élysée ne leur ont rien appris. Le poëte lui-même, après une marche rapide à travers les demeures sombres, se presse de remonter sur la terre à la clarté de l'aube d'Ionie, comme si le monde des corps était le seul dont il comprît le langage; la mort ne lui inspire rien qu'un vague effroi, comme à l'enfant.

Il est visible que l'abîme a été creusé davantage dans le poëme de Virgile. Non-seulement il sait sur la mort beaucoup plus de choses qu'Homère, mais aussi il a beaucoup moins de hâte d'en sortir. La langue romaine jette dans cette partie du poëme des sons funèbres, comme ceux d'un bouclier qui se brise; elle répond par des accents tout nouveaux à ce profond écho des royaumes du vide, *inania regna*. Ce n'est plus d'ailleurs l'égalité absolue de l'Élysée d'Homère; il y a un commencement de hiérarchie et des degrés dans la douleur éternelle. Malgré cela, cet enfer, loin d'émouvoir, laisse l'impression d'une création artificielle de l'esprit. Compagnons de Priam et d'Énée, ces spectres sont si loin des contemporains! Vivants, ils ont déjà si peu de réalité! morts, ce n'est plus que l'ombre d'une ombre.

Au contraire, avec le christianisme, j'entends la voix qui dit à la société nouvelle : Mon royaume n'est pas de ce monde. Où sera-t-il donc? Dans le royaume des esprits. Ces mots qui renferment l'âme du christianisme au moyen âge, contiennent aussi toute la poétique de Dante. Le séjour des âmes privées de corps, l'empire tout spirituel où le génie païen étouffait, ce monde qui n'est plus le monde, où la vie s'arrête, où la nature finit, sera la demeure de Dante; il fuira la lumière du soleil matériel autant que ses devanciers la recherchaient. Depuis le premier vers jusqu'au dernier, il s'ensevelira vivant dans l'abîme que les autres avaient hâte de quitter. Si le poëme de Dante

est le plus chrétien qui fut jamais, ce n'est pas, comme on le répète, parce qu'il célèbre les saints, les docteurs, les principaux dogmes de l'Église. Il eût pu faire tout cela et rester païen dans la conception du christianisme. Mais la merveille est d'avoir senti qu'il était possible de renfermer toute la vie dans la mort, que le système entier devait être renversé, l'Iliade chrétienne éclairée par le soleil de l'âme, qu'il fallait jeter le monde ancien et le monde nouveau dans l'abîme de l'esprit.

Un poëme qui ne sort pas de la mort, qui se déroule hors des limites du temps et du visible, dans les seules bornes de l'invisible et de l'éternité, une épopée chantée dans le tombeau, quoi de plus chrétien! Voilà pourquoi il a été tant pardonné à Dante. Il a pu, sans s'aliéner le moyen âge, contredire son Église. Enveloppé du suaire de l'Évangile, il est resté inviolable au monde chrétien.

On a retrouvé, de nos jours, la vision d'un moine du mont Cassin, qui, au douzième siècle, a été emporté par une extase magnétique dans la triple région de l'enfer, du purgatoire et du paradis. Si vous suivez la vision maladive du moine Albéric, plusieurs détails semblent avoir été transportés du rêve dans le poëme. Les créations effrénées de la fièvre des maremmes reparaissent dans l'épopée. Est-ce à dire que Dante ne soit pas l'inventeur de son poëme, et qu'il faille en rapporter l'honneur à un somnambule des marais Pontins?

La plupart des esprits habitaient cette cité de la mort, véritable Ilion du moyen âge. Dans cette communauté du sépulcre, quel est le rêve connu du temps de Dante, le système, le livre qui n'ait contribué pour quelque chose à son poëme? Ce qui lui donne le caractère de l'épopée est précisément de résumer la tradition tout entière. Vous y retrouvez la vision du moine Albéric, la vision de saint

Jean dans l'Apocalypse, celle de Boèce dans la prison de Théodoric. Le grand songe du Florentin s'augmente de chacun des songes de l'humanité. C'est l'échelle de Jacob dressée au moyen âge; par ses degrés, montent et descendent tous les fantômes qui ont apparu quelque part à l'esprit de l'homme.

L'antiquité grecque et romaine occupe le poëte presque autant que la société chrétienne; mais remarquez que cette première renaissance diffère en tout de celle du seizième siècle. A grand'peine Dante entrevoit mystérieusement l'antiquité dans les traditions populaires et vivantes; il ne la sait pas et ne peut la savoir; le plus souvent il la devine, il la rêve, il l'invente. A voir ce poétique désordre du passé, ces anachronismes barbares et saisissants, ces personnages romains si étrangement défigurés, cette histoire si monstrueuse qui se relève par lambeaux, ce chaos où les visages les plus connus sont les plus méconnaissables, vous diriez d'un rêve de l'Italie dans le tombeau de Cécilia Métella; triste danse des morts de la Grèce et de Rome, qui reparaissent dans le désordre d'une incantation nocturne.

Il est certain que l'ignorance nécessaire de Dante en matière d'antiquité, lui a profité autant que sa science. Grâce à cette première innocence de sa pensée, il dispose en maître de la tradition grecque et romaine, au moment même où il a la plus ferme volonté d'y rester asservi. Quoiqu'il accepte Virgile pour patron et pour seigneur, c'est son corps seulement qui est inféodé à l'ombre païenne; son esprit va, pour ainsi dire, par un autre chemin. Ce serf volontaire a beau faire hommage lige de ses pensées à un autre; son indépendance éclate en dépit de ses paroles; quand il veut imiter, il crée; il commande quand il croit obéir.

La *Comédie divine* achevée, et son auteur descendu réellement parmi les morts avec la génération contemporaine, après que les passions religieuses et politiques furent pacifiées, on vit un jour quelque chose d'extraordinaire dans Florence. Au milieu de cette ville qui avait proscrit le poëte vivant, une foule nombreuse se réunissait dans la cathédrale. Rien n'annonçait une cérémonie du culte : l'image peinte d'un homme qui n'était ni un apôtre ni un saint, était suspendue aux murailles. Quand la foule fut rassemblée, un vieillard entra un livre à la main. Ce livre était la *Comédie divine ;* ce vieillard était Boccace, que la république avait chargé d'enseigner publiquement la gloire de Dante. L'auteur du *Décaméron* était devenu, en vieillissant, un homme plein de science; il s'efforçait de démentir son génie railleur pour inaugurer dignement les austères conceptions de son rival. Après quelques mots où il s'accuse modestement d'avoir l'esprit trop étroit, la conception trop lente, la mémoire trop débile, il adresse sous les voûtes de la cathédrale une prière demi-chrétienne, demi-païenne, au Jupiter tout-puissant de Virgile. Ce fut la réconciliation de Dante et de Florence au pied de l'autel.

V

Comme dans chaque détail d'une cathédrale vous retrouvez le caractère de l'ensemble, de même dans chaque partie du poëme de Dante vous retrouvez en abrégé toutes les autres. Les souvenirs politiques dominent dans l'Enfer; la politique s'unit à la philosophie dans le Purgatoire, la philosophie à la théologie dans le Paradis; en sorte que dans ce long itinéraire, les bruits du monde s'évanouissent peu à peu et achèvent de se perdre dans l'extase des der-

niers chants. Il y a dans l'Enfer des éclairs d'une joie perdue qui rappellent et entr'ouvrent le Paradis; il y a dans le Paradis des plaintes lamentables, des prophéties de malheur comme si le firmament lui-même s'abîmait dans le gouffre, et que l'extrême douleur ressaisît l'homme au sein de l'extrême joie.

Diviser par fragments le poëme de Dante, comme on le fait ordinairement, c'est le méconnaître; il faut au moins suivre une fois, tout d'une haleine, le poëte dans ces trois mondes qui se touchent, embrasser d'un seul regard l'horizon des ténèbres et de la lumière, suivre le chemin de la torture qui mène à la félicité, recueillir tous les échos de douleur et de joie qui s'appellent sans trouver de réponse, et placé au sommet du poëme, s'orienter dans la cité du Dieu et du Démon; il faut entendre une fois le *miserere* des damnés dans les fleuves de sang, en même temps que l'hosannah des bienheureux, puisque c'est de ce mélange que se forme l'accord complet de la *Comédie divine*. Le démon couve le fond de l'abîme en même temps que l'aile des séraphins traverse les jardins de l'Éthérée. Cette infinité de joie qui confine à cette infinité de douleur, cet écho infernal qui répond à un écho emparadisé, cet abîme qui vous enveloppe dans tous les sens, cette malédiction qui répond à cette bénédiction, cet ordre dans l'incommensurable, c'est la pensée qui donne le prix à toutes les autres. A cela joignez, pour accroître la réalité de la cité de l'abîme, le cortége des souvenirs poignants que le poëte emporte avec lui, le sentiment de personnalité qui non-seulement survit, mais semble encore s'exalter dans la mort. Les hérésies avaient déjà, pour un moment, ébranlé le vieux dogme. Mais il était une chose qu'aucune secte n'avait encore mise en doute au treizième siècle : la foi dans l'immortalité et la résurrection. On

croyait à cet empire des morts, au moins autant qu'à l'empire des vivants; et comme les esprits s'en étaient beaucoup plus occupés, on le connaissait mieux que le monde visible. Les familles humaines étaient si certaines de se retrouver là, chacune avec sa langue, son accent, sa physionomie! Chez Dante, ce ne sont pas seulement les personnes, mais aussi les choses, les objets, les lieux aimés qui sont transportés dans le pays des morts. Vous retrouvez dans l'Enfer les châteaux forts, les villes, les murailles crénelées, les ponts-levis des Guelfes et des Gibelins. Chaque endroit de l'abîme est décrit avec une précision qui vous le fait toucher du doigt. La Jérusalem mystique est construite des débris de Florence. Les principaux lieux de l'Italie reparaissent assombris par le triste soleil des morts. C'est le beau lac de Garda, ce sont les lagunes de Venise, ou les digues de la Brenta, ou les flancs minés des Alpes Tarentines qui forment en partie l'horizon de la cité éternelle. Ce mélange de merveilleux et de réel vous saisit à chaque pas; c'est encore l'Italie, mais renversée, du haut des monts, au bruit de la trompe des archanges, sous les pieds du dernier juge.

Le désordre, le chaos, tous les tons qui se brisent, voilà le génie véritablement satanique. Plus la confusion est grande, plus les inventions sont effrénées, et moins vous soupçonnez l'art de les avoir arrangées pour un effet du moment. Le comble de l'art, ici, est d'être naturellement désordonné. L'antiquité grecque venant à se rencontrer avec le moyen âge, produit une dissonance effroyable, harmonie de l'enfer. Quand l'esprit se heurte à ces anachronismes monstrueux qui enchaînent à la même pensée, souvent à la même place, les païens et les chrétiens, mêlant indistinctement toutes les générations, joignant Pyrrhus et Attila, il semble que les différences des

siècles s'effacent, et que le temps même disparaisse dans le poëme de l'éternité.

Quelles sont, au milieu de ce chaos, les relations du poëte et du poëme? L'auteur tremble devant ses propres conceptions. Pendant que les apparitions surgissent, il voudrait fermer ses yeux et ses oreilles. Vous voyez une œuvre formidable, qui s'accomplit, pour ainsi dire, d'elle-même, et l'auteur qui demande grâce à son génie. C'est en vain; l'œuvre inexorable se déroule; elle s'accroît comme une force invincible, elle entraîne avec elle le poëte. Muse assurément infernale, elle l'entoure, l'investit de toutes parts; malgré ses tremblements, ses cris étouffés, elle le précipite de tourbillons en tourbillons, de terreurs en terreurs. Les puissances de son esprit évoquées, Dante ne s'appartient plus; il a tracé autour de lui le cercle des incantations, il n'en sortira pas. Portant d'avance son châtiment, il tente de rentrer dans le monde réel; mais cela lui est impossible. Aussi suis-je tout près de le croire quand, accablé sous le poids de sa pensée, épouvanté par son œuvre, il m'appelle et me dit : « Lecteur, je t'assure que je l'ai vu, et mes cheveux en sont encore hérissés de peur. » Comme je ne puis m'empêcher de donner ma sympathie et mon cœur à cet homme si simple qui m'appelle à son secours et tend vers moi les mains, je le suis des yeux dans les profondeurs de l'abîme où il m'attire. Penché sur le gouffre, j'éprouve avec les enchantements du vertige l'envie de me précipiter dans ces cercles et ces tourbillons qui, toujours diminuant au bruit des hymnes infernaux et des soupirs de Françoise de Rimini et d'Ugolin, m'entraînent sans défense au sein de l'Infini lui-même.

L'homme écrasé par sa propre pensée, voilà une situation que le génie antique ne connaissait pas; elle con-

duit à un principe tout nouveau de style. Vous avez vu dans le tableau du jugement dernier de Michel-Ange, les esprits effrayés par le son de la trompette des anges et par la splendeur du Christ-juge, se couvrir les yeux de leurs mains. C'est là un geste naturel au Dante. Plus sa pensée est formidable, et plus il craint de l'augmenter par ses paroles; il la cache, la retient sous une expression qui semble d'abord l'atténuer; mais la lumière maudite perce plus formidable sous ce voile. L'écho de l'enfer rugit avec plus de force sous ces paroles détournées qui semblaient d'abord faites pour l'étouffer.

Les seuls êtres qui n'effrayent pas Dante et qui paraissent ses interlocuteurs naturels, ce sont les morts. Comme il converse familièrement avec eux! quelle intimité d'une nature toute nouvelle! Il est vrai que ce ne sont plus seulement des fantômes comme dans l'antiquité; jamais, au contraire, sous le soleil, vies ne furent plus ardentes, ni personnalités plus indestructibles! Au milieu de toutes les tortures, le doute en l'immortalité n'a jamais pénétré dans le cœur de ces damnés. Puis, une partie de ces morts sont d'hier; et cependant, qu'ils ont appris de choses dans les Elysées du Christ! ils se souviennent du passé; ils prévoient l'avenir; ils n'ignorent que le présent.

Sans doute, les supplices semblent trop matériels; mais n'oubliez pas qu'ils ne sont que le signe du supplice intérieur; ni Farinata, ni Bertrand de Born, ni Ugolin, ni Françoise de Rimini, ces figures si connues qui parlent en pleurant, ne se plaignent des blessures de leurs corps, de la tempête éternelle, du bitume brûlant, ou du lac glacé. Ils n'accusent que la blessure intérieure; et peut-être jamais l'obsession de la pensée n'a-t-elle mieux paru que dans la fierté terrible d'une partie de ces damnés qui au milieu des tortures des sens ne parlent jamais que des

tortures de l'esprit. Leurs discours, leurs récits, contrastent avec les fureurs du supplice; vous croiriez qu'ils ne sont occupés que de ce qui est autour d'eux; au contraire, c'est le souvenir d'un certain jour, d'une certaine heure éloignée dont l'enfer tout entier ne peut les distraire. Ils se repaissent éternellement de ce souvenir, en sorte que tout cet appareil de tourments matériels ne sert qu'à mieux montrer la plaie invisible de l'âme.

Quand les peintres du moyen âge ont tenté de fixer les visions de Dante sur les murailles, ils ont réussi à représenter son Paradis; ils ont été incapables de copier son Enfer. Dans les anges couronnés d'auréoles sur les fresques de Gozzoli, de Thaddeo Gaddi, rayonnent la foi, le repos, l'extase du séjour des séraphins; les lèvres bénies murmurent les tercets emparadisés de Béatrix. Mais sitôt que ces mêmes hommes veulent représenter l'Enfer, ils perdent leur génie. Le pinceau véritablement béat de Fra Angelico ne peut suivre le poëte dans le chaos de la cité maudite; il n'en exprime tout au plus qu'une ombre burlesque. Les pieuses confréries d'artistes sont incapables, au quatorzième siècle, de descendre de sang-froid dans l'abîme du mal.

Voulez-vous rencontrer un spectacle tout opposé, il faut arriver au seizième siècle, devant le *Jugement dernier* de Michel-Ange. C'est ici le règne de l'enfer; la terreur a pénétré jusque dans le paradis. Au milieu de l'horreur universelle, il semble que la tempête gronde, et que la *cité dolente* ait tout envahi. Dans cette barque maudite, chargée de damnés, que conduit un noir chérubin, je reconnais celle que Dante a rencontrée près du fleuve de sang. Voilà sur le rivage le serpent qui entoure de ses replis le prêtre sacrilége; voilà le Minos de la *Comédie divine*. Mais la béatitude des cieux de Fiésole, de Pérugin,

qu'est-elle devenue? où est le sourire de Béatrix? où est la région de paix, l'hosannah des bienheureux? Nulle part. Que s'est-il donc passé? Le moyen âge est fini; la réformation a déchiré le rideau du temple; la sérénité des anciens maîtres est perdue sans retour; le ciel de Michel-Ange est tout chargé de la tempête qui éclate sur la société moderne.

Chacune des parties du poëme de Dante correspond à une époque de sa vie et en reproduit le caractère. L'Enfer a été composé dans les années qui ont suivi immédiatement son exil. Dans chaque vers la plaie est saignante; vous entendez l'écho, les hurlements de la guerre civile. Au contraire, au moment de composer le Purgatoire, il s'éloigne de l'Italie et ses angoisses s'apaisent. Bientôt l'avénement de Henri VII réveille chez le Gibelin des espérances exaltées; c'est alors qu'il écrit cette lettre de pacification qui tranche si vivement avec les autres : « A tous et à chaque roi d'Italie, aux sénateurs de Rome, aux ducs, aux marquis, aux comtes, à tous les peuples, l'humble Italien, Dante Alighieri de Florence, injustement exilé, envoie la paix. » Puis après quelques mots :

« Console-toi, Italie, console-toi, parce que ton époux, qui est la joie du siècle et la gloire de ton peuple, se hâte de venir à tes noces : essuie tes larmes, ô la plus belle des belles! et vous tous qui pleurez, réjouissez-vous, parce que votre salut est proche! Pardonnez, pardonnez, mes bien-aimés, vous tous qui avez souffert injustement avec moi! »

D'autres circonstances de sa vie montrent la même lassitude. Un jour, de la fenêtre d'un couvent placé sur les rochers du golfe de Spezia, un moine voit un inconnu errer autour de l'ermitage. « Que cherches-tu? lui dit-il. — *La paix*, » répond Dante, qui sortait de l'Enfer.

Imaginez que ce sentiment de douceur se communique à son poëme : vous aurez le secret de cette muse angélique qui tout à l'heure répétait les ricanements des démons; c'est dans sa situation intérieure qu'il puise des accords tout nouveaux. L'âme désespérée recommence à sourire dans le Purgatoire; les haines infernales sont remplacées par des retours vers les amitiés de la jeunesse et la *vita nuova*. L'arbre frappé de la foudre rajeunit et reverdit sous un souffle printanier; ces impressions mêlées et confondues (car l'amour n'est pas encore si puissant que l'on ne se souvienne de l'enfer), répandent dans le Purgatoire toutes les mélodies du monde moral. Les jeunes femmes qui traversent le poëme, la Pia, Gentucca, Mathilde, qui cueille des fleurs du ciel, Nella et au-dessus de toutes les autres, Béatrix toujours présente, ramènent les visions des plus belles et des meilleures années; puis les compagnons de jeunesse, Casella le musicien, qui lui rappelle ses premiers chants d'amour, Oderisi le peintre, les troubadours Sordel, Arnault, Daniel, c'est la réunion de tous ceux qui ont accompagné les jours sereins et radieux. Les vers trempés dans le gouffre de bitume, au souffle des démons, s'amollissent au regard de Béatrix; l'âme était montée au ton de la terreur; par une transition inattendue, cette terreur aboutit à la plénitude de l'espérance, comme ces mélodies qui, commençant par un soupir de détresse, s'achèvent et se relèvent dans un accent de joie céleste.

Le dirai-je? Le Paradis de Dante me paraît incomparablement plus triste que son Purgatoire? Il le composa dans les dernières années de sa vie. Les espérances par lesquelles il s'était laissé reprendre venaient de tomber devant la réalité. Les empereurs n'avaient rien fait de ce que le Gibelin avait attendu. Aussi, dans le Paradis, il est visible que le cœur de Dante ne regrette plus rien de la

terre. Les partis, les individus s'évanouissent pour lui; ils l'ont trop souvent abusé! L'Italie elle-même achève de disparaître : une seule fois il la rappelle, en rencontrant son aïeul Cacciaguida; et c'est pour enfoncer lui-même à jamais dans son cœur ce qu'il appelle le trait de l'exil; en sorte que le Paradis le frappe du dernier coup que lui avait épargné l'Enfer.

Que lui ont fait ces figures charmantes qu'il avait rencontrées ici-bas? Pourquoi ne veut-il pas s'en environner dans le ciel? Pourquoi ne revoit-on pas ses jeunes amis, Guido Cavalcanti, Lappo, avec lesquels il souhaitait d'abord de naviguer sur un vaisseau éternel? Pourquoi ne les suit-on pas avec lui dans la barque des anges, au milieu de l'océan céleste? Pourquoi se fait-il un ciel désert dans lequel personne, excepté Béatrix, ne lui rappelle la vie réelle? On dirait (et cela n'est point impossible) que cette partie a été composée dans le silence du monastère de Gubbio où Dante s'est en effet retiré. Je retrouve en cet endroit du poëme la paix de ces ermitages des Camaldules, sur les sommets des Apennins où ne monte aucun bruit de la terre; l'homme a peine à y respirer et y vivre. Les figures des saints représentés sur les fresques de ces ermitages semblent en être les hôtes éternels. De même les seuls habitants du Paradis de Dante sont quelques anachorètes perdus dans l'immensité; çà et là un païen, par une dernière ironie, jetée sur l'Italie chrétienne; mais, du reste, personne qu'il ait connu ou qu'il ait aimé sur terre. Du plus haut du ciel, le vieux Gibelin laisse tomber son arrêt de proscription contre tout le monde visible qui l'a trompé, et contre cette patrie même qu'il n'a pu se donner.

Après avoir achevé l'Enfer, Dante avait fait un voyage en France et passé près de deux ans à Paris. La trace de

ce voyage est facile à reconnaître dans le poëte. Attiré par le bruit des écoles qui n'avaient cessé de retentir depuis Abeilard, il était venu à ce rendez-vous que les philosophes se donnaient alors sur la montagne de Sainte-Geneviève ; il ne retrouvait plus pour maître, ses compatriotes saint Thomas, saint Bonaventure; mais leur tradition subsistait, et leur enseignement était encore tout vivant.

Du combat de Campaldino aux pugilats de paroles de la scolastique, quel changement! Comment une imagination nourrie des colères des partis s'inspirera-t-elle de ces débats où l'esprit humain se tend incessamment des piéges à lui-même? Je doute que Dante se soit asservi à aucun système; je vois, au contraire, qu'il s'enivre à toutes les sources à la fois : Aristote, saint Thomas, Albert le Grand. Quand Goethe peint l'exaltation de Faust, le savant du moyen âge, au milieu du désordre de ses instruments d'alchimie, de ses livres de philosophie, de théologie, il explique sans y penser, mieux que tous les commentaires, l'auteur de la *Comédie divine*.

Dante et Faust marquent en effet les deux âges opposés de la science humaine, et ils se rencontrent à ces extrémités. Dante, c'est l'adolescence de l'esprit humain; comme il n'a jamais éprouvé l'impuissance du savoir de l'homme, il a pour la philosophie la même adoration que pour la religion; il est convaincu que l'or pur de la vérité est au fond de son creuset, qu'il possède dans un livre les secrets de l'univers, que le syllogisme de Sigier lui ouvrira les portes de tous les mystères. Science naïve, il s'en abreuve comme du lait maternel, et croit goûter la sagesse de Dieu. Faust, au contraire, tel que Goethe l'a montré, c'est l'esprit humain dans sa vieillesse; plus il sait, plus il doute : à mesure qu'il apprend, il s'éloigne du terme; las de penser, il voudrait pouvoir oublier. Surtout ces

contradictions se montrent à découvert dans la manière différente de sentir et de concevoir l'amour. La femme que Dante place au-dessus de toutes les autres, personnifie pour lui le savoir et la philosophie. Quelle est, au contraire, la Béatrix de Faust rassasié de science? qui lui représente la félicité? Une jeune fille qui ne sait rien, Marguerite, un enfant du peuple, l'image de la suprême, de la céleste ignorance.

Voilà la clef qui achève d'ouvrir le mystère. L'auteur de l'Enfer vient d'entrevoir dans le commerce des philosophes le royaume des idées; il veut les transporter toutes vivantes dans son œuvre, comme il a fait des partis politiques. Sans obéir à un maître, à une école particulière, il s'attache à l'esprit de la scolastique qui attribue à chaque chose un double sens, le littéral et le spirituel. On n'a rien dit lorsque, pour expliquer la puissance de Dante, on parle de la beauté de quelques épisodes ou de l'emportement des passions politiques; car son poëme, écrit au point de vue d'un parti, aurait été rejeté par tous les autres. Pourquoi donc les a-t-il tous également séduits? parce qu'il renfermait l'âme même du moyen âge et qu'il répondait à ce désir unanime de saisir un sens caché sous les formes de la nature et de l'art. Cet idéalisme, qui trouve à peine place dans l'Enfer, va toujours croissant avec le règne de l'esprit dans le Purgatoire et le Paradis; outre que la langue, de cercle en cercle, s'illumine davantage; car une flamme intérieure éclaire la parole. Attiré par ces clartés de l'âme, le moyen âge savait qu'un trésor devait être enfoui à chaque endroit, et il interprétait le poëme comme un apocalypse de la société laïque. Chacun voulait y découvrir une face nouvelle du monde moral.

Aussi longtemps que la *Comédie divine* a été lue dans l'esprit qui l'a inspirée, la tradition de ce sens caché a été

pieusement gardée par les commentateurs. Depuis Benvenuto d'Imola jusqu'à Landini, ils sont unanimes à cet égard. Boccace, lui-même, si amoureux du monde extérieur, se plonge dans ces abîmes; c'est lui qui déclare que la *Comédie divine* enveloppe *la pensée catholique tout entière sous l'écorce vulgaire de la parole*. D'après cette tradition, la forêt solitaire dans laquelle Dante s'égare, c'est le chemin de la vie contemplative; sainte Lucie qui s'éveille pour le sauver, c'est la divine clémence; le fleuve ténébreux de l'Enfer, c'est le fleuve de la vie humaine qui roule de noirs soucis; les animaux monstrueux et hurlants sont les passions des sens. Le passage de l'Enfer au Purgatoire a pour gardien Caton d'Utique. Pourquoi ce personnage? Quel caprice! Cette fantaisie change de nom si l'on admet la tradition des vieux commentateurs; suivant eux, nul ne pouvant sortir du royaume du mal sans un effort héroïque de liberté, Caton d'Utique, qui s'est déchiré de ses mains pour échapper à la servitude, est l'éternel représentant du libre arbitre sur les confins du bien et du mal. Ailleurs, l'aigle qui enlève le poëte au ciel, c'est la foi aux ailes étendues; les trois degrés de la porte du purgatoire sont les trois degrés du sacrement de pénitence.

Qu'est-ce donc que la *Comédie divine*? l'Odyssée du chrétien; un voyage dans l'infini, mêlé d'angoisses et de chants de sirènes; un itinéraire de l'homme vers Dieu. Au commencement, l'homme réduit à ses seules forces, égaré au milieu de la forêt des sens, tombe de chute en chute, de cercle en cercle dans l'abîme des réprouvés. Par la douleur il se répare, il se relève, il gravit les degrés du purgatoire, amère vallée d'expiation. Purifié par un nouveau baptême, il monte, il atteint les gloires, les hiérarchies célestes; et par delà les bienheureux eux-mêmes, il entre jusque dans le sein de Dieu où le poëme et la vérité

s'achèvent. A chacun de ces degrés se trouve un guide particulier. Dans les cercles inférieurs où l'homme se débat avec lui-même, le conducteur est Virgile, qui représente la raison humaine, livrée à ses seules forces; avec Virgile, l'esprit païen se retire, et une âme nouvelle se communique à toutes choses. Plus haut, là où commence la grâce illuminante, surgit Béatrix, l'amour couronné du souvenir. Les anachorètes, saint Benoît, saint Bernard, que l'on rencontre de sphère en sphère, d'astre en astre, ont chacun autour de soi un monde pour ermitage; ils forment à travers l'infini une procession au-devant de Dieu. Les conversations de ces pèlerins de l'immensité marquent les stations de l'univers. Enfin au terme de l'éternel voyage, le Christ est le seul compagnon.

Tel est l'esprit dans lequel le moyen âge lisait son poëte. Il y a entre les vieux commentateurs une émulation de plonger plus avant dans le mystère; quelquefois la curiosité de l'âme leur arrache des paroles d'inspirés : « Quand j'ouvre mes yeux à cette doctrine cachée de Dante, dit Landini, une horreur soudaine me saisit; je deviens tel qu'un oiseau de nuit surpris par la lumière. »

Après la renaissance du seizième siècle, on perdit peu à peu la trace de ce génie intérieur. L'épopée du moyen âge frappa le dix-huitième siècle par un côté qui n'avait pas été vu encore, par les dehors, les peintures physiques, l'harmonie des mots, semblable à un astre qui, dans sa lente rotation, montrerait à des siècles différents des faces opposées.

Ce qui est de tous les temps, de tous les lieux, c'est l'union de Béatrix et de Dante par delà les siècles. Béatrix n'apparaît qu'au milieu du grand voyage. Lorsque vous commencez à vous égarer dans l'immensité, la jeune fille

de Florence descend du haut des cieux; elle est voilée et elle sourit. Les séraphins jettent au-devant d'elle un nuage de fleurs. Ses souvenirs de la vallée de l'Arno, ses reproches, la contenance tremblante du poëte, tout atteste la réalité; les mystères des mondes sont dévoilés comme la conversation de deux amants. C'est le dialogue de Roméo et de Juliette au bord de l'infini dans l'aurore éternelle.

Dante achève de boire dans le fleuve Ennoë l'oubli du monde antique : il attache ses yeux sur Béatrix, Béatrix sur les hauteurs du ciel; et tous deux ravis, de région en région pénètrent jusqu'au milieu des chœurs des saints et des archanges. A mesure qu'ils s'élèvent, Béatrix tient moins de l'humanité. La fille de Portinari se confond par degrés avec la vierge des cathédrales. Cette apothéose, que le jeune Dante avait rêvée sur un tombeau, se consomme en même temps que le culte de la vierge envahissait le catholicisme. Absente de la société païenne, la femme se révèle en ouvrant les cieux nouveaux; l'amour chrétien la déifie. La Madone de Bethléem était devenue l'âme de l'Église, Béatrix devient l'âme du poëme.

Malgré une alliance si intime avec les sentiments populaires, qui croirait que l'Homère italien a si faiblement agi sur l'éducation de l'Italie? il n'a pu raviver, transformer la religion nationale; il a trouvé dans l'immutabilité du culte un obstacle invincible à la *vie nouvelle* qu'il portait en lui-même et voulait propager. C'est-à-dire que son influence a été immense sur les individus, et nulle sur la société; il a élevé des hommes, non un peuple; il a remué des personnes, il n'a pu ébranler une nation.

Mais dans ces limites, où est l'Italien qui ne lui ait emprunté quelque chose? De ces grands individus, qui çà et là tiennent la place d'un peuple, quel est celui qui ne lui doive une partie de sa grandeur? Raphaël et Michel-Ange

vivent de la vie nouvelle dans leurs peintures, Machiavel dans sa politique, Vico dans sa philosophie. Toutes les âmes, exténuées par de trop grandes épreuves, se retrempent dans cette âme invulnérable. L'Italie ne l'oublie que lorsqu'elle s'oublie elle-même : toutes les fois qu'elle se réveille, elle trouve à son chevet les pages de Dante. Pendant le moyen âge, elle tient le volume ouvert et le commente comme un codicille du Nouveau Testament; quand le despotisme l'écrase, elle abandonne les pages sibyllines, parce qu'elle abandonne l'espoir. Mais alors le livre est emporté par les exilés, les proscrits, par tous ceux qui vont errant de lieux en lieux, pour ne pas voir la face de l'étranger sur le sol de leur pays. Le pamphlet du quatorzième siècle est entre leurs mains une conspiration permanente pour la liberté, l'indépendance d'une patrie perdue : ils y retrouvent leurs larmes et leurs pensées d'aujourd'hui. L'obscurité même du texte les protége; car ils cherchent à y épier l'aurore du lendemain; quelquefois, passant comme Dante des tourments de l'enfer aux félicités du ciel, ils voient soudainement l'Italie renaître sous la figure de cette Béatrix radieuse qui cache, disent-ils, dans les *plis verts* de sa robe, les *vertes* vallées des Apennins et de la Calabre.

Rassemblez en quelques mots les instincts originaux qui se révèlent dans l'épopée du peuple italien, voici les traits principaux que vous rencontrez : le sentiment continu de la mort sociale d'un monde; le fond des dogmes de l'Église interprétés avec une liberté suprême; une tendance à l'universalité religieuse, qui va jusqu'à embrasser le paganisme lui-même dans la loi de l'Évangile éternel; le saint-siége faillible comme pouvoir spirituel, répudié, maudit comme pouvoir temporel; un immense effort pour briser la tombe du moyen âge et entrer en possession de

l'avenir; un reste d'espoir de reconquérir la domination de la terre comme un héritage des Césars; la sanctification de la philosophie; l'apothéose de la science laïque; l'Église rajeunie, démocratique d'Arnauld de Bresse, de Joachim de Flore, de Savonarole, plutôt que l'Église immobile de Grégoire VII et du concile de Trente; la *vie nouvelle* en toutes choses, c'est-à-dire l'opposé de cet idéal de dictature religieuse et intellectuelle qui, depuis trois siècles, s'obstine à enchaîner l'humanité à l'ancien homme.

Voilà ce que je distingue dans ce grand miroir de l'âme d'un peuple. Voilà les instincts sociaux, la nature, la tendance, la première empreinte, les vrais linéaments de l'esprit italien, tel que Dieu l'avait fait et que l'inspiration l'a montré. Quand je songe où va s'engloutir ce flot de vie religieuse et morale, je voudrais m'arrêter ici. Que sert de suivre plus longtemps la pente des choses?

CHAPITRE VIII.

UNE RÉVOLUTION MORALE. PÉTRARQUE.

Les partis politiques épuisés. Retraite de l'Église à Avignon. L'âge de puberté du cœur humain. Pétrarque marque l'unité du génie des modernes. Pourquoi sa passion est devenue une légende? Accord de l'amour de Pétrarque et de l'idéal du moyen âge. Du *vague dans les passions* au quatorzième siècle. L'homme pour la première fois séparé de l'Église et des partis politiques, se trouve seul dans l'humanité. Pétrarque précurseur de J. J. Rousseau. Nouvelle poétique. Les premiers poëtes italiens font l'office des prophètes. Idéal platonique de la nationalité italienne. Le roi de la renaissance.

Les papes quittent Rome pour Avignon. Dans cette captivité de Babylone, la papauté, séparée du monde ro-

main, perdait la moitié de sa grandeur. La chrétienté était accoutumée à la voir sur ce grand théâtre de ruines, où l'imagination allait la chercher encore. Errante dans les rues d'Avignon, où était son prestige? Pour que sa voix eût toute sa puissance, il fallait l'écho de la ville éternelle. Descendue de son piédestal, tout le monde compta en un moment les plaies que le temps lui avait faites. Ce fut un cri général de réformes; un peu plus tard, le prestige tombant toujours prépara le schisme. La guerre civile entre dans la papauté; on voit deux papes se jeter mutuellement l'anathème. Dès ce moment, le saint-siége est sur une pente qui ne peut s'arrêter qu'à la réformation de Luther. Supposez que Pétrarque soit un des familiers de la papauté, qu'il la voie à toute heure : nul n'en connaîtra mieux que lui la faiblesse, il mêlera sa voix à celle des précurseurs de la Réforme qui dénoncent la grande Babylone, l'*enfer des vivants*, la *courtisane effrontée*. Mais il ne la prendra pas pour le sujet de ses poëmes; il ne l'aime ni ne la hait assez pour cela ; son mépris pour ce qu'il appelle la maison des larves, la sentine de tous les crimes, touche déjà à l'indifférence. Voilà une des sources de Dante qui lui sont fermées; la papauté loin de Rome a perdu jusqu'à la poésie de ses vices.

La politique inspirera-t-elle Pétrarque mieux que la religion déclinante? Mais comment, né dans l'exil, réfugié en Provence, se passionnerait-il pour les partis qui divisent l'Italie? Son berceau a été promené de lieu en lieu, d'Arezzo à Pise, à Bologne; déjà cosmopolite, que lui font les Guelfes ou les Gibelins, les blancs ou les noirs? Élevé loin des passions des guerres civiles, il n'en connaît pas le langage.

D'ailleurs, sous les mêmes noms, les factions ne sont déjà plus ce qu'elles étaient au temps de la *Comédie di-*

vine. Elles ont été si souvent infidèles à leurs drapeaux! Ces noms ne cachent plus un système, mais seulement un héritage de haine. Dégoûtés de leurs chimères, les Italiens se retirent de la lutte; ils cessent de combattre de leurs personnes pour des partis qui ne cachent qu'un simulacre; ils confient à des mercenaires le soin de soutenir des passions apparentes; et les condottieri, avec leurs bandes soldées, se livrent entre eux des combats fictifs pour de prétendus systèmes qui n'existent plus nulle part. Puisque l'Italie elle-même se retire de la mêlée, que ferait le poëte nouveau au milieu de ces masques? Il faut chercher ailleurs la vie. Dante a épuisé la colère, les passions que renfermaient les vieux partis; il ne reste que le froid combat des ombres après le combat des vivants.

Effacez de la *Comédie divine* la politique et la religion, quelle source d'inspiration gardera l'Italie? L'amour. C'est aussi la seule qui subsiste tout entière dans le génie de Pétrarque. Continuateur des troubadours, il sert de médiateur non-seulement entre les classes, mais entre les peuples et les génies étrangers. Il semble que dans son grand compatriote, Dante, le moyen âge n'ait vu que le génie de la haine, au lieu que personne n'a résisté au joug que Pétrarque commence de porter avant de l'imposer aux autres. Toute l'Europe se soumet aux rhythmes de cet Orphée féodal qui apprivoise le moyen âge. Sa voix ardente et douce, pénétrant à travers les murailles, les frontières, commence à fondre comme une cire les dures antipathies d'origines et de races; sa passion est contagieuse, comme si l'âme de Laure avait été partagée entre le Nord et le Midi. Shakspeare, Camoëns, Ronsard, font alliance dans la poésie de Pétrarque. Il marque mieux que personne, dans l'amour, l'unité du génie des modernes.

Tout ce qu'il y avait de pur dans la flamme des troubadours, il le conserve intact; et c'est à ce foyer qu'il allume le cœur de l'Europe. De ces chants de la Provence, de ce monde si éclatant et si passionné, de tant de châtelaines célébrées sur tant de rhythmes divers, de ces tristesses, de ces espérances, de ces transports de joie et de douleurs, rien n'est destiné à une immortalité éclatante; du moins les érudits seuls retrouveront les traces de cette société harmonieuse. Mais un poëte, plus heureux, plus puissant que tous ceux qui ont brillé dans ces châteaux ruinés, deviendra l'écho de ce mélodieux passé; son nom tiendra lieu de tous les autres; il marchera escorté de ces fantômes qui ont été ses précurseurs, et il héritera de l'âme de toute une société morte.

Cependant l'accord n'est pas si complet qu'il n'y ait de vives différences entre les troubadours et Pétrarque. Ils ont plus de caprices; le rire se mêle chez eux aux larmes. Fantasques et mobiles, leurs sentiments tiennent de ceux de l'enfant. Pétrarque n'a pas besoin de mystère comme eux; il met l'univers dans sa confidence. Sa pensée a moins d'élan, mais en revanche combien elle est plus profonde! C'est un platonicien qui fouille perpétuellement dans son cœur, pour se repaître du même souvenir. Où trouver la rêverie, que l'on dit particulière au génie du Nord, si on ne la reconnaît dans ces vers limpides et azurés, qui semblent naître d'eux-mêmes sous le ciel d'Italie? La nature n'inspire aux troubadours qu'un sentiment de sérénité et d'allégresse; ils ne l'ont vue qu'aux premiers jours de mai dans le verger féodal. Vous retrouvez dans Pétrarque les grands paysages de la Toscane, la plage, au bord de la mer, la vallée déserte, le rocher de Vaucluse, le nuage immobile, et, à l'extrémité de l'horizon, l'image adorée sous un pin d'Italie. Plus la nature est sereine,

plus l'inquiétude de l'âme se trahit dans le miroir éternellement calme de ces lieux.

Deux choses expliquent pourquoi la passion de Pétrarque est devenue la légende de l'amour au moyen âge. Jamais âme chrétienne ne s'était montrée si volontairement subjuguée par une créature mortelle. Pour la première fois, un grand homme enferme avec éclat sa pensée dans un objet qui n'est pas Dieu. La passion de Dante avait été dominée par la politique, celle d'Abeilard par la science. Ici l'amour règne seul et sans partage; il ne se cache plus sous un idéal de théologie, de philosophie ou de patrie. Il remplit seul le vide que laisse dans le cœur tout un monde social qui disparaît. Laure occupe la place de l'Église défaillante ou souillée.

D'ailleurs le moyen âge se reconnaissait tout entier dans la légende de Pétrarque, et c'est là sa grandeur. Quand des hommes de nos jours ont voulu s'expliquer les sentiments de Pétrarque par ceux des romans modernes, ils ne se sont pas aperçus qu'ils vieillissaient de cinq siècles son génie et son temps. Ils se sont demandé si un amour sans espoir était réellement possible, si Pétrarque n'eût pas été mieux inspiré par le bonheur qu'il ne l'a été par la douleur. Ils n'ont pas vu que la macération dans l'amour était précisément, au contraire, la puissance réelle du poëte, la condition de son immortalité, la marque de son alliance avec tout ce qui l'entourait, avec l'idéal ascétique qui était au fond de chaque chose, et jusque dans les pierres des cathédrales. Un monde qui poursuit une espérance qu'il sait ne pouvoir atteindre ni embrasser sur terre, c'est l'âme du moyen âge ; c'est aussi le génie de Pétrarque, et par où ils sont l'un et l'autre d'intelligence. L'Italie en particulier était amoureuse d'une Laure qu'elle désespérait de posséder

jamais ; je veux dire la beauté dans le réel, la vérité dans les institutions humaines, l'union des cœurs, le mariage des factions, des conditions diverses, la fraternité promise par le christianisme, la joie, la félicité, ou seulement la paix, toutes choses ajournées par delà la mort. Chaque homme était fiancé de cœur à un idéal qu'il savait inaccessible. Le sacrifice, la douleur, la malédiction des sens, l'anathème de toute joie temporelle, c'était la passion du monde, celle qui respire dans les peintures comme dans le fond des lois. Si Pétrarque eût atteint ici-bas le terme de ses désirs, ou seulement s'il n'eût pas accepté le joug du sacrifice, s'il ne se fût élevé, dans un âge héroïque, à l'héroïsme du cœur, il n'eût jamais été, malgré son génie, le personnage de la légende de l'amour au moyen âge ; il eût été Horace, Boccace, tout, excepté la voix et l'organe d'un monde condamné au crucifiement des sens.

Ce nom de Pétrarque a volé sur toutes les bouches, parce qu'il signifiait l'amour sans espérance ici-bas, la félicité achetée par le sacrifice, le divorce sur la terre, les fiançailles dans la mort, le mariage dans l'éternité, en un mot, la pensée de douleur qui s'exhale de chacune des relations humaines au moyen âge ; de tout cela se compose ce qu'il appelle son secret. Otez-lui ce caractère, faites de lui le personnage d'un roman de nos jours ; laissez-lui les jalousies cuisantes, les imaginations effrénées, ou seulement l'espérance, il n'exprime plus rien qu'une fantaisie sans fond et sans écho. Pour toucher de vos doigts la vérité de ce qui précède, visitez Vaucluse. Ce désert stérile, ces antres, ces rochers minés qui se perdent dans la nue, cette nature âpre et sauvage, ce glapissement des oiseaux de proie, tout dans ces lieux parle de sacrifice, de renoncement intérieur aux vo-

luptés de la terre; ne cherchez pas dans la Thébaïde de l'amour chrétien le Tibur d'Horace.

Quand la société catholique semblait encore un refuge assuré, Pétrarque donne le premier l'exemple de cette inquiétude intérieure qui, de ce moment, ne fera plus que s'accroître. Il ne peut s'arrêter, se fixer nulle part; comme un malade, il s'agite sans cesse. En religion il n'appartient à aucun ordre, en politique, à aucun parti. Il est jeté hors de toutes les voies connues; par une révolution subite, l'homme se trouve seul dans l'humanité et son génie s'exalte de son isolement même.

Que cherchait-il dans ses voyages en France, en Allemagne, en Italie? Il n'en sait rien; ce pèlerin ne va au-devant d'aucun autel. L'angoisse morale que l'auteur de René a appelée le *vague dans les passions* commence surtout avec Pétrarque. Las d'errer, il s'enferme pendant dix ans dans les rochers de Vaucluse. Vous diriez d'un anachorète des premiers temps de l'Église; il en porte le costume, il en a l'abstinence; il vient à la source de la Sorgue se laver des souillures contagieuses de la cour d'Avignon. Un paysan, Ramon Monet, et sa vieille femme, sont les seuls compagnons de sa solitude; il partage leur pain noir. C'est là, dans cette vie d'expiation, de renoncement, que le génie de Pétrarque prend sa véritable forme. Chacune de ses victoires sur ses sens[1] éclate dans un poème macéré; cette poésie dans laquelle s'exhale le plus pur parfum de l'âme humaine, au moyen âge, lui est donnée en récompense de l'héroïsme intérieur; dans ce pur séjour, il a vraiment vécu pour l'immortelle gloire. Comment les écrivains de nos jours ont-ils pu tout renverser, au point de chercher au contraire l'explication de

[1] De contemptu mundi vel secretum.

son génie dans ses heures de souillure? Le moyen âge ne s'y était pas trompé[1]; à l'accent de sainteté dans l'amour, il avait reconnu l'écho d'une vie réparée et lavée dans la source de Vaucluse.

Cet ermite étrange murmure des *canzone* passionnées, au lieu de litanies et de prières. Il arrête des jours entiers ses yeux sur les nuages; il ne voit plus dans les cieux la cité catholique, mais seulement les fantômes de son cœur. Cet anachorète, successeur de saint Jérôme et des Pères du désert, sorti de la pieuse enceinte du passé, idolâtre de ses rêves, est le précurseur de Saint-Preux à Meillerie, de René, de Werther, de Child-Harold. C'est lui qui fraye le sentier à tous ces solitaires; le temps venu, ils le suivront en s'engageant, chacun plus avant, dans une Vaucluse de plus en plus séparée du monde et du Dieu des ancêtres. Dans l'isolement de Pétrarque, vous sentez encore le voisinage de l'Eglise et de l'ancienne société; le retour sera possible dès que le poëte le voudra. Après lui, la poésie qu'il a créée prendra un caractère plus sombre, à mesure que le retour vers le passé deviendra plus impossible. Dans ce sentier de l'isolement, Saint-Preux conduit à Werther et à René. Le sentier lui-même disparaissant, l'un et l'autre touchent à Child-Harold, dont le pèlerinage désespéré s'accomplit dans le vide.

Je trouve dans Pétrarque quelque chose de plus grand que ses poëmes; c'est le sentiment contagieux qui s'est révélé par cette grande âme et qui s'est formé de toutes les harmonies du moyen âge. Car il n'a pas été seulement un écrivain à la manière des modernes. Il est devenu un personnage de légende, dans la tradition du cœur humain; il représente, dans sa vie, la passion qu'il a

[1] Michel Ange. — Voyez sa dissertation *lezione* sur Pétrarque.

chantée. Sous ses sonnets, je distingue les époques diverses d'une longue vie intérieure, où la réalité saigne encore. C'est d'abord une poésie brillante, radieuse comme le matin du jour d'avril où il a rencontré Laure. Puis l'accent devient poignant; j'entends le cri de l'âme blessée : il faut fuir, il faut partir. Après les impressions austères de la solitude de Vaucluse, apparaissent les souvenirs des voyages en France, en Flandre, en Allemagne, et toujours l'image adorée, jusque sous les mélèzes de la forêt des Ardennes. Du milieu de ces chants de langueur éclate à l'improviste un hymne politique, un cri de guerre, un appel à l'Italie. Puis, comme si cette voix s'apaisait sous sa propre harmonie, l'âme se montre plus subjuguée que jamais.

Dans ses angoisses, on ne surprend nulle part le poëte à maudire ou envier le mariage de Laure ; et c'est encore ici un des traits les plus frappants de la société féodale. L'époux n'inspire point de jalousie; l'idée que le bonheur eût pu être légitime ici-bas, n'entre jamais dans le cœur des hommes du moyen âge. Sur cette terre maudite, ils croient[1] à l'amour, non au bonheur.

Peu après, la passion de Pétrarque devient une œuvre d'art. Après l'avoir combattue, il la cultive; il s'effraye de la paix de son cœur; il le ranime; il l'excite par ces vers subtils qui autrefois servaient à l'apaiser C'est là une seconde époque dans sa poésie.

Je crois en sentir une troisième après la mort de Laure, en 1348. L'imagination du poëte, qui s'égarait dans le vide de ses pensées subtiles, est soudain ramenée au vrai. Il suit Laure dans le ciel chrétien qu'il avait oublié ; il la

[1] In tanta solitudine nullo prorsus ad incendium accurrente *desperatius* urebar... Hinc illa vulgaria juvenilium laborum meorum cantica. (*De Reb. Familiarib. Epist.*, p. 692.)

retrouve non plus impassible comme Béatrix de Dante, mais plus vivante qu'elle n'avait jamais été sur terre. Le poëme de la vie intérieure s'achève par un hymne à la Madone italienne. L'histoire qui avait commencé dans l'église de Sainte-Claire se termine dans l'Église invisible; la société des âmes, impossible sur la terre, se consomme au haut des cieux. Cela rappelle les tombeaux du moyen âge, dans lesquels est représentée toute la destinée humaine, vie, mort, résurrection. Le mort, couché sur son lit de parade, est entouré de pleureuses de marbre, plus haut, il reparaît debout dans l'éternité.

L'originalité de Pétrarque est d'avoir senti le premier que chaque instant de notre vie contient en soi la substance d'un poëme, et qu'il n'est point d'heure si vide qu'elle ne renferme une immortalité. Jamais homme de l'antiquité n'eût entrepris de montrer à nu son âme à chaque moment de sa carrière terrestre; on saisissait l'âme humaine dans quelque moment d'éclat et, pour ainsi dire, dans une attitude solennelle. Le reste était abandonné à la prose. Sur ce principe est fondée la poésie lyrique de l'antiquité.

Dans l'idéalisme chrétien, l'âme éveillée à l'infini ne se rendort plus; anoblie par le Christ, elle se mesure à son impression, non plus à la grandeur des choses. Chaque moment renferme en soi un monde, et le temps est plus précieux depuis l'Évangile, parce que sous chaque instant est cachée l'éternité. Pétrarque exprime dans toute son effervescence mystique ce nouvel âge de puberté du cœur humain. Il saisit dans ses rapides poëmes une heure, un moment fugitif; il l'arrête, il lui fait rendre un écho immortel. Des fleurs cueillies dans un jardin, un voile que le vent emporte, un nuage qui passe, cela n'est rien; mais ce rien enferme un univers; et de génération

en génération, les âmes altérées, penchées sur la source de Vaucluse, se nourriront de cette ombre, de ce leurre, sans l'épuiser jamais.

Pétrarque est retombé sous la même fascination que Dante; il croit comme lui que l'empire romain n'est pas mort, que des paroles brûlantes peuvent le relever du sépulcre. Il écrit à Charles IV les mêmes choses que Dante avait écrites à Henri VII. Peut-être son idéal politique est plutôt la république des Scipions que le règne de Justinien; du reste, à mesure qu'il découvre les manuscrits antiques, son illusion va croissant. La société moderne n'est rien encore qu'un fantôme illégitime qui va s'évanouir au réveil de la Rome des Césars. Voilà pourquoi il compose, il écrit jour et nuit, dans la langue latine, la seule que parlera l'avenir. Le jour venu de la restauration sociale, ses œuvres en seront l'organe officiel. L'antiquité, dont le Dante portait si aisément le joug, est devenue une science pesante, qui accable le génie de Pétrarque; toujours elle s'interpose entre son siècle et lui. Au milieu du chaos de ses œuvres latines, la figure de Laure donne seule l'impression véritable de la réalité. C'est une personne vivante debout sur un monceau de ruines romaines.

Au fond de l'illusion de ces grands cœurs, il y avait néanmoins quelque chose de très-réel; ils sentaient que l'Italie était parvenue à une époque où ses destinées devaient se décider, qu'il fallait la réveiller par un prodige, sinon la voir s'assoupir de ce sommeil de néant qui dès lors a été s'appesantissant jusqu'à nos jours. Ils ont compris le danger de leur pays, ils ont jeté le cri d'alarme; vrais prophètes, ils ont vu que tout un peuple était en péril de mort avant d'avoir vécu, que le froid gagnait les membres, et ils ont appelé au secours toutes les puis-

sances du ciel et de la terre; mais nul n'a répondu. Avertissement aux peuples qui se bouchent les oreilles quand la vérité commence a être dure à entendre.

Un jour, pourtant, Pétrarque reçoit une grande nouvelle. Le miracle annoncé par tant de voix est accompli. Rome vient de renaître; le peuple enseveli s'est retrouvé comme un manuscrit sorti de la poussière. Qui pourrait en douter? Les courriers se succèdent; à la voix de Rienzi, le Capitole, le sénat, les armées de Scipion se sont relevés de terre.

Avec une chevaleresque imprudence, Pétrarque embrasse sur-le-champ cette conspiration où l'érudition est de moitié. Les lettres qu'il écrit sans relâche au tribun marquent la sincérité de son enthousiasme et ses alternatives d'espoir et d'abattement. Bientôt il veut aider la conspiration de ses poésies; il envoie en toute hâte au tribun une églogue où les bergers, en paissant leurs troupeaux, saluent l'affranchissement du monde. Indigné contre le saint-siége, qui ose arrêter les courriers de la république romaine, il le châtie dans une proclamation. Enfin, comment résister plus longtemps à son impatience? Il part, il se rapproche du tribun. Sur le chemin de Gênes, le bruit public lui apporte les premiers signes de la chute de Rienzi : « J'ai été frappé d'un coup de foudre, écrit-il « aussitôt. Je n'ai rien à ajouter; je reconnais le destin de « la patrie. De quelque côté que je me tourne, je ne vois « que des raisons de pleurer. »

Une si dure leçon de la réalité ne le corrigera pas. Il continuera d'écrire et de penser pour une postérité de théâtre que tout dément autour de lui. Fidèle jusqu'au dernier jour au rêve de Rienzi, il le continue dans ses traités et ses poëmes latins; son siècle entier est son complice.

Comme il est en dehors de toute réalité possible, ses sentiments très-vifs ne heurtent les passions d'aucun parti. Le premier, il s'élève à l'amour pur et platonique de l'Italie. Les factions le choisissent pour arbitre. Il sert de médiateur entre le pape et l'empereur, entre Gênes et Venise. Sur les marches du Capitole, il est sacré roi de la renaissance, et il l'était, en effet. Au milieu de tant de princes et de partis qui se disputaient ce coin de terre, Pétrarque était le vrai représentant de la société italienne. Dans un temps où tout reproduisait l'antiquité, il ramena, pour un moment, la royauté de ces anciens poëtes, qui régissaient, sous le sceptre d'ivoire, les villes et les sociétés naissantes.

CHAPITRE IX.

L'ART POUR L'ART. BOCCACE.

L'Italie est vaincue plus que le reste de la chrétienté dans les croisades. Le parti de l'Église commence à se railler lui-même. Le parti du saint empire pouvait être le sujet d'un Don Quichotte italien. Le *Décaméron* de Boccace, première expression de la bourgeoisie italienne; joie de l'homme qui vient d'échapper au terrorisme du moyen âge. Que l'art pour l'art a étouffé la tendance à la réforme religieuse et politique. Reproches à Boccace, l'ancêtre des indifférents. Incapacité de souffrir moralement, première cause de la décadence. Boccace amuse et enchaîne l'Italie. Le Décaméron et les Niebelungen.

Aussi longtemps que dure l'émotion des croisades, l'Orient et l'Occident luttent d'enthousiasme lyrique dans un combat de poésie. Aux chants de l'Arabie et de la Peser répondent les chants de l'Italie et de la Provence. L'amour divin, célébré par saint François d'Assise, l'est en même temps, avec le même mysticisme, par Dschelaleddin-

Roumi, dans le voisinage d'Ispahan. Au moment où les deux religions se heurtent, les poëtes du christianisme et de l'islamisme, sans le savoir, se rapprochent, se confondent dans les mêmes sentiments et presque dans le même langage. Des deux côtés, alors que tout respire la guerre, s'élève un immense écho d'amour infini. Les derviches de Mahomet et les prêtres du Christ se convient à embrasser la terre entière, tant chacun est certain de la victoire. Le jour où saint Bernard lance les peuples contre l'Asie est celui où il commente le cantique des cantiques, pour célébrer les noces prochaines de l'Europe et de l'Asie.

Les croisades échouées, quand il parut au contraire que ces deux religions, le christianisme et l'islamisme, ne pouvaient rien l'une sur l'autre, un immense désenchantement saisit la terre. Il fallut descendre de l'orgueil lyrique par lequel chacun avait célébré son triomphe. De l'amour divin, les cœurs retombèrent à l'amour humain; et Saadi fit en Perse ce que Pétrarque faisait en Occident. L'un et l'autre oublièrent Allah et le Christ pour idolâtrer la créature.

La chute fut plus profonde de notre côté; car, enfin, l'ambition avait été plus entière, et c'est le christianisme qui avait dû céder. Plus le triomphe avait paru légitime et nécessaire sous la bannière de l'Évangile, plus il en avait coûté de renoncer à la domination religieuse, qui se confondait avec la foi elle-même. Le Christ avait reculé devant Mahomet, l'Évangile devant le Coran. Quelle nouvelle pour un croyant du treizième siècle! Les plus sincères reconnurent qu'il fallait commencer par réformer l'Europe avant de prétendre commander à l'Asie. Les autres accablèrent l'Église d'invectives. Pour la première fois, le moyen âge se vit tel qu'il était, sans prestiges, sans miracles, sans avenir dans la voie où il était entré : il venait

de se heurter contre le sépulcre. Au lieu d'occuper le paradis terrestre, il fallait, comme par le passé, rentrer dans l'enceinte de l'Europe, et s'enchaîner de nouveau à la glèbe paternelle. Depuis ce moment le moyen âge cesse de vivre dans l'extase; il a senti sa limite, et il se retire; l'épée flamboyante de Mahomet l'a chassé de l'Eden.

L'échec était surtout irréparable pour l'Italie guelfe. Vaincue plus que le reste de la chrétienté, c'est chez elle que devaient se montrer d'abord les suites de la défaite de l'Église. Après avoir senti le néant de cet empire universel que la papauté promettait à l'Italie, que restait-il à faire pour achever de le détruire? S'en railler. L'homme qui, à la vue de ce monde détruit, de ces espérances tombées, au lieu de blasphémer se contentera de sourire, marquera une époque nouvelle. Ce renverseur de songes est Boccace. C'est lui qui le premier initie le moyen âge non-seulement à la prose, mais aux sentiments prosaïques. Il dépouille cette société de son manteau d'emprunt; il la surprend au milieu de ses légendes et souffle sur tout cela une haleine de mort. Cette humanité fascinée, ce droit fantastique de l'Église, qui donne les couronnes et ne peut conquérir une tombe, disparaissent dans une ombre ridicule; c'est un Guelfe qui renverse le rêve des Guelfes. Comme Pétrarque ouvre le chemin aux rêveurs solitaires depuis Camoëns jusqu'à Rousseau, Boccace ouvre la voie au monde des railleurs, depuis Rabelais jusqu'à Voltaire.

L'Italie du treizième et du quatorzième siècle renfermait assurément le sujet d'un Don Quichotte italien. On a vu Dante, Pétrarque et tous les esprits élevés de leur temps, plongés dans une illusion semblable à celle du chevalier de la Manche. Comme lui, ils méprisent le présent, ou plutôt ils ne le voient pas; toujours ils croient

rencontrer à chaque pas la société romaine, comme Don Quichotte la chevalerie. Si Pétrarque, dans un voyage à cheval, trouve sur son chemin une procession de femmes de la campagne de Rome qui vont en pèlerinage, il écrit aussitôt qu'il lui semble être dans la société des Cécilia Metella, des Tullie, des Lucrèce. Assurément un écrivain railleur eût trouvé un grand sujet dans la peinture de l'illusion de toute une société, dans les aventures et les mécomptes d'un homme moderne qui se fût obstiné à faire revivre et à reconnaître la majesté romaine sous la figure de l'Empire tudesque ou de l'Italie gibeline. Vous croiriez d'abord que ce sujet, qui est au fond du quatorzième siècle, saisira Boccace dans son envie de frapper par le ridicule la société du moyen âge. Il n'en va pas ainsi; car ce hardi railleur a trop d'enthousiasme encore pour le rôle que nous voulons lui donner; il ose frapper l'Eglise; mais la croyance de l'érudit, survivant chez lui à toutes les autres, il laisse debout le spectre du saint Empire romain.

Sa vie n'offre plus rien des extases qui remplissent celles de Dante et de Pétrarque. Né à Florence, quatre ans après Pétrarque, son père l'amène tout jeune à Paris; il ne venait pas entendre dans les écoles les discussions des scolastiques et des théologiens, mais il apprenait dans une maison de commerce florentine à sentir la vie dans ce qu'elle a de plus réel et de moins chimérique. Quelques années plus tard, on le trouve à la cour de Naples, fêté par le roi Robert et la reine Jeanne. Les impressions de ces deux époques, de la vie triviale d'un commerçant du quatorzième siècle et de cette royauté aventurière et fantasque, forment le fond de son coloris, et des souvenirs dans lesquels il puise incessamment; mélange d'histoires vulgaires et de couleurs royales; l'écho de Paris au moyen âge l'accompagne au bord du golfe de Naples.

Dans un siècle où tout se brouille, l'amitié inaltérable, chaque jour plus intime, de Boccace et de Pétrarque brille davantage; elle ne dure pas moins de quarante ans, avec un commerce continu de lettres, de messages, de bons offices. Je remarque que ces deux âmes se touchent non par ce qu'elles ont de créateur et d'inspiré, mais par le même instinct cosmopolite et la même religion de l'antiquité. Citoyens de la Rome des Scipions, ils se sentent inébranlablement unis loin des factions et des sectes dans cette patrie imaginaire. Pétrarque n'a lu que dans les dernières années de sa vie le *Décaméron*, qui avait paru vingt ans auparavant; et l'esprit indulgent de Boccace ne fut jamais offensé de l'oubli de celui qu'il appelle son maître. Tous deux, en vieillissant, se repentaient, l'un des larmes, l'autre du rire de sa jeunesse. Les remords de Boccace allaient même jusqu'à la terreur. Dans sa retraite de Certaldo, un moine lui annonce qu'il faut dire adieu aux livres et à la poésie, que sa mort est proche. Pétrarque essaye en vain de le rassurer; Boccace renonce à tout : il prend le cilice, s'enferme dans un monastère, et ces deux hommes, si différents et si semblables, meurent presque ensemble, à quelques mois d'intervalle. Après eux, les grandes amitiés des intelligences seront chaque jour plus rares. Un temps viendra pour l'Italie où tout esprit vivra et mourra seul.

Jamais Boccace ne fût devenu le grand railleur du moyen âge, s'il n'eût commencé par en partager l'exaltation. Les œuvres qui appartiennent à la première époque de sa vie, la *Théséide*, *Filicopo*, sont guindées sur le ton des chevaliers d'Arthus. Comme il était en dehors de sa nature, il n'a rien pu que créer des formes et des moules pour la pensée d'autrui en créant la stance, que rempliront Arioste, Tasse et Camoëns. Un sentiment vrai pour

la fille du roi Robert lui fait rencontrer dans *Fiammetta* le langage de la passion; il est vrai que dans son âme, nourrie de l'antiquité, l'amour redevient antique et païen au milieu du monde chevaleresque. Fiammetta est de la famille de Phèdre et de Didon, non de celle de Béatrix et de Laure; les cendres païennes recommencent à brûler dans l'urne antique, restaurée par Boccace.

L'exemple de Pétrarque dut lui montrer bientôt combien il était étranger à la poésie de l'amour chrétien; il change de manière. Entre les poëmes ambitieux de sa jeunesse et les œuvres érudites de son âge mûr, il s'accorde un moment de sérénité, de malice enfantine : il écrit le *Décaméron*, et ce moment de naturel lui vaut l'immortalité.

Le *Décaméron* n'est rien que l'accent de la joie expansive de l'homme qui vient d'échapper à la contrainte du moyen âge. Toutes les terreurs amassées par la religion commencent à se dissiper; les fantômes ont disparu; voici l'aube du monde moderne; le ciel et la terre recommencent à sourire; une ivresse de joie saisit les cœurs. Ce n'est pas sans raison que Boccace a fait de la description de la peste de 1348 l'introduction et le prélude de ses frivoles récits. L'imagination en est si bien saisie, qu'un reste d'épouvante se mêle à tous ces rires bruyants; le tragique est caché sous la fête, et la vipère rit sous le pied d'Eurydice. Cette légèreté effrénée au milieu de cette désolation, ces éclats de joie dans le grand cimetière, cette société qui n'a qu'un jour à vivre, et qui, dans cette villa, sous ces ombrages charmants que caresse l'haleine de la peste, au lieu de songer aux glas funèbres de l'Eglise, aux menaces et aux promesses de la vie future, se fait de chaque heure un plaisir, et recueille tous ses souvenirs joyeux; quelle poésie audacieuse et nouvelle! quel chan-

gement dans le cœur de l'homme! et que le moyen âge, avec ses terreurs crédules, est déjà loin de cet épicurisme chrétien! La mort a véritablement *perdu son aiguillon;* on s'en rit et on la brave.

Une révolution nouvelle est cachée dans ces pages légères, où Boccace célèbre les joyeuses funérailles du moyen âge. Tout ce qui avait effrayé le monde par une grandeur idéale, reparaît dépouillé de son prestige, et l'esprit s'amuse de ce qui avait terrifié le cœur. Des souvenirs de ce monde géant il reste quelques *nouvelles* rapides, que sept jeunes femmes et trois jeunes gens se racontent à l'ombre d'une villa. Vous sentez d'une part une société qui périt et s'exhale dans l'air avec les croyances bafouées, les légendes parodiées, de l'autre, une société qui renaît dans la joie et dans le rire.

Il était naturel que l'Italie, qui avait vaincu l'aristocratie, détruisît l'exaltation chevaleresque. Le génie du *Décaméron*, c'est celui de ces républiques bourgeoises de Toscane, de ces *popolani grassi*, qui ramenaient tout aux proportions de leurs communes. Comme ils rasaient les châteaux et faisaient passer le niveau de la bourgeoisie sur la féodalité, de même Boccace abaisse les imaginations, dégrade les traditions de la poésie chevaleresque et les ramène aux proportions du conte populaire. Il ne laisse à aucun château sa bannière sans tache, à aucune famille son prestige, à aucun nom sa grandeur réelle ou chimérique. Sans le vouloir, il est véritablement révolutionnaire, puisqu'il abolit la féodalité dans les imaginations et dans la poésie. Sur les blasons orgueilleux, il écrit des contes roturiers; il établit une égalité de ridicule entre les gloires de tous les ordres. Les souvenirs les plus orgueilleux de l'épopée féodale sont obligés de se courber sous la même ironie et de descendre à la prose, de même que

dans la vie réelle, les nobles châtelains d'Italie étaient contraints de descendre de leurs manoirs escarpés pour venir s'inscrire sur le livre des communes avec les tisserands et les cardeurs de laine. Qui pourrait méconnaître le caractère républicain et démocratique du *Décaméron?* il y est écrit à chaque page. Cette innocente *jacquerie* met fin à la littérature féodale, et commence le règne de la littérature bourgeoise et populaire.

Si Boccace introduit l'égalité bourgeoise dans le monde féodal, que dire de la liberté avec laquelle il traite la religion catholique? Quand ce livre parut, le saint-siége dut regretter les invectives de Dante et de Pétrarque. Le génie guelfe de Florence se raille et se bafoue lui-même; c'était une réponse populaire au cri de la place publique : Vive l'Église! Mystères, sacrements, couvents, reliques, papauté, tout devient le sujet d'histoires moqueuses; c'est même par là que le *Décaméron* commence. Boccace ne se rejette sur la société laïque qu'après avoir épuisé l'ironie sur l'Église, les faux saints, les fausses reliques, les tartufes du quatorzième siècle qui vont colportant la plume de l'ange Gabriel.

Lorsque vous voyez tant de faux moines dévoilés sous le froc, tant de couvents dénoncés, vous êtes près de penser que ce livre hâtera la réforme religieuse. Mais en réfléchissant au caractère du *Décaméron*, vous restez bientôt convaincu du contraire. Avant Boccace, un cri de colère s'élevait contre la papauté. Dans la bouche de Joachim de Flore, de Dante, de Pétrarque, ce cri devenait menaçant. Mais voici un homme qui convertit subitement cette colère, cette passion sérieuse d'innovation, en un sourire sans fiel, en un divertissement gracieux. La passion du siècle est détournée par un enjouement innocent et folâtre. La guerre de la papauté et des Gibelins, de la cour

romaine et de l'*Évangile éternel*, est à jamais interrompue par ce rire contagieux, qui, sans aucun venin, mais aussi sans profondeur, se communique aux partis et les détend au moment où ils allaient éclater. L'Italie, surprise dans sa colère, semble dire, après Boccace, comme ce personnage de comédie :

« J'ai ri ; me voilà désarmé. »

De ce moment s'établit une sorte de pacte entre l'art italien et le clergé. Le premier aura la liberté de tout dire, l'autre de tout faire. Plus tard, lorsque Luther viendra en Italie, que ne donnerait pas l'Église, pour qu'il se contentât de sourire de ses plaies, au lieu de vouloir les brûler!

Le génie d'écrivain de Boccace se compose d'une foule de nuances opposées qui se résument dans ce mot : la grâce. Cette langue savante, calquée sur la phrase de Cicéron, cette espèce de toge de consul romain, dont il revêt les ridicules du moyen âge, est déjà par elle-même une vive originalité, parodie naturelle et ingénue de l'Italie moderne par l'Italie antique. A cette comédie prosaïque où figurent toutes les conditions sociales, se mêlent des élans de poésie, ballades passionnées qui s'exhalent comme des bouffées d'orangers. Jamais vous ne descendez si bas dans le trivial, que vous ne rencontriez un écho lointain des sonnets et des canzoni de Dante. Puis les descriptions de l'aurore d'Italie, par lesquelles commence chaque journée, ce grand paysage toujours présent, ennoblissent le récit et semblent le purifier. L'aube de Toscane sourit sur le front du conteur.

Par un artifice de composition que Pétrarque avait remarqué, ces récits, écho de toutes les médisances du

moyen âge, sont renfermés entre la description de la peste et la plus sainte des légendes laïques, l'histoire de Grisélidis. Au moment où vous pensiez avoir traversé le moyen âge, il reparaît sous sa forme la plus angélique. Après vous être égaré dans le labyrinthe burlesque des cent nouvelles, vous vous retrouvez dans un cercle enchanté, sous l'arbre emparadisé des légendes. Cette histoire est, au fond, celle de l'imagination italienne. Grisélidis est répudiée par son seigneur. Le mariage rompu, ses enfants lui sont arrachés; elle est renvoyée pieds nus dans sa cabane, puis ramenée pour servir sa rivale et assister aux noces. Toujours fidèle, elle accepte chacun des caprices de son époux, et ne cesse de lui sourire dans ses angoisses. A la fin, les épreuves accomplies, ses tortures se changent en joie; son seigneur attendri tombe à ses pieds. C'est ainsi que Boccace dépouille et bafoue la poésie italienne du moyen âge; il la renvoie pieds nus, après lui avoir fait subir tous les genres d'épreuves et de dégradations. A la fin, il la ramène au logis plus radieuse que jamais, comme si le divorce avec l'imagination romanesque n'avait été qu'une feinte du poëte.

Dante, Pétrarque, Boccace, ces trois hommes inséparables, marquent chacun une période dans l'état politique de l'Italie; ce qui frappe, est de voir combien l'inspiration nationale et patriotique a promptement déchu de l'un à l'autre. L'Italie politique remplit la pensée de Dante; elle n'apparaît plus que par intervalles à Pétrarque; elle a cessé d'exister pour Boccace.

Si j'étais Italien, je voudrais faire de durs reproches à ce génie trop indulgent, car il commence un ordre tout nouveau. La licence, la corruption élégante de ses œuvres, pourraient être rejetées sur son siècle; ce que je serais incapable de lui pardonner, c'est un mal plus profond

dont il a été le premier atteint, qu'il a propagé plus que personne, auquel je ne sais point de remède, l'indifférence de l'âme.

Après les rudes passions du moyen âge, quand je vois cet homme n'avoir plus aucun des amours, aucune des haines ni des douleurs poignantes qui marquaient les pulsations de la vie dans le passé, je commence à m'inquiéter sérieusement du sort de l'Italie. Vainement je cherche dans cet ancêtre des indifférents l'ironie politique, la moquerie sublime qu'Aristophane puisait dans l'amour d'Athènes. Cette corde vient de se briser dans la poésie florentine. Boccace est le premier Italien qui se soit résigné au sort de l'Italie; bien plus, il s'en console, il s'en distrait dans l'épicurisme.

Aucun homme n'a vendu si cher son génie; après le *Décaméron*, je suis obligé de descendre jusqu'à Machiavel pour retrouver une parole virile; le citoyen de Florence ne paraît plus dans l'artiste. Il berce une société déjà malade, en péril de mort, quand il faudrait faire saigner les plaies et arracher un cri de douleur. C'est lui qui montre le premier cette incapacité de souffrir moralement, qui deviendra de plus en plus le trait de l'Italie et la cause permanente de son esclavage. Pendant qu'elle reste suspendue à ses récits, et qu'elle boit dans la coupe enchantée l'oubli et le plaisir, l'une après l'autre les villes libres se vendent, sans éclat, aux seigneurs; de rares émeutes, aisément réprimées, scellent la servitude; l'âme des anciennes factions disparaît; il reste la guerre civile sans le principe et sans la foi. Dans la vie insouciante de ces jeunes gens rassemblés sous les ombrages du *Décaméron*, au milieu des haleines de la peste, je vois l'idéal tracé d'avance de la société du seizième siècle où achèvent de se flétrir les amours et les haines du moyen âge.

Depuis Boccace, la doctrine de l'art pour l'art, indépendamment de toute idée de patrie et de morale, est celle des écrivains italiens. Le pays, les passions nationales, guelfes ou gibelines, s'effacent de leurs œuvres; occupée du beau dans la parole, s'oubliant pour peindre, chanter, sculpter des objets de plus en plus éloignés d'elle, sans rien voir des dangers réels qui la menacent, l'Italie s'aveugle et s'enchaîne par son propre génie.

Connaissez-vous ce tableau de batailles où le peintre a montré les purs esprits qui combattent dans la nue, au-dessus de la mêlée des hommes. Je pourrais de même montrer, dans la lutte politique de l'Italie et de l'Allemagne, deux races d'hommes aux prises dans le monde de l'imagination. Pendant que l'une se berçait des contes de Boccace, ses envahisseurs prêtaient aussi l'oreille à de nobles aventures. Si l'Italie avait le Décaméron, l'Allemagne avait les Niebelungen, dernier écho des champs de bataille d'Attila : la Germanie de Tacite à peine recouverte de la cotte de mailles de la chevalerie ; la prophétesse dans son château entouré de brumes éternelles ; le chef de tribu naviguant sur les fleuves et tenant lui-même l'aviron, le barde armé d'un archet d'acier qui sert de glaive; un mélange des violences mérovingiennes et des chastes coutumes de la famille dans les temps héroïques; des vierges géantes qui n'acceptent pour époux que celui que leur bras n'a pu tuer; l'aïeule, la mère, la fiancée, l'enfant bercé au milieu du carnage; le christianisme détruisant le paganisme sans y rien substituer encore ; les dieux absents des antiques forêts; dans tous les cœurs une épouvante mystérieuse, un pressentiment funèbre; l'homme, sans Odin et sans le Christ, seul avec sa colère et son désir de vengeance; les héros, enivrés du sang, où ils. baignent leurs genoux dans la salle du

festin, et s'égorgeant jusqu'au dernier; dans ce long carnage, point de légende pieuse ni de miracles hors ceux de l'épée et de la lance; çà et là de rouges étincelles qui s'allument à l'acier des casques; mais point de prières dans l'agonie; chacun occupé d'une pensée de destruction; et la mort sous tous les aspects devenue la seule religion des mourants; voilà de quel hydromel s'enivrait l'Allemagne avant de descendre avec le saint-empire romain dans les plaines lombardes. Les historiens allemands, tels qu'Othon de Frisingen, portent eux-mêmes l'accent, la froide ironie des Niebelungen dans leurs chroniques dès qu'ils décrivent les plaies du Midi. Comment répondait l'Italie à ce cliquetis d'épées et de boucliers? Quand un patriotisme implacable eût été nécessaire pour résister à ces chevaliers de la mort, quelles étaient les idées, les habitudes d'esprit que nourrissaient des républiques accoutumées à vivre sous la pointe du glaive? Je le dirai bientôt.

CHAPITRE X.

LA BOURGEOISIE, LA CHEVALERIE.

Chute du parti de l'Empire. L'esprit de la bourgeoisie ruine les traditions chevaleresques. Le saint-empire romain démasqué par Pulci, Arioste. Ils raillent les nationalités. L'Italie met son génie à s'oublier elle-même. Le *Roland furieux*, image de l'esprit humain dans la renaissance.

L'illusion du parti de l'Église vient d'être démasquée par Boccace. Comment à son tour sera ébranlée dans les imaginations le parti de l'Empire? C'est ici une des originalités les plus incontestables de l'Italie. Pour compren-

dre l'importance du rôle qu'elle a rempli à l'égard des traditions du moyen âge, il faut la comparer aux autres peuples modernes.

Grâce à son humeur héroïque, la France crée la légende populaire du monde féodal; la vie du moyen âge se résume chez elle en deux grandes figures. Charlemagne personnifie le saint-empire romain; autour de lui se meuvent dans les épopées chevaleresques avec un grand bruit de fer les traditions nationales du midi de l'Europe. Arthur, au contraire, est le roi de l'épopée individuelle, l'homme même au moyen âge. Sorti de l'enceinte des sociétés particulières, il poursuit, à travers monts et vaux, un idéal que l'univers entier ne peut lui montrer. Il cherche le ciel sur la terre, et ne rencontre que la douleur : épopée pleine de macération, de flagellation, on dirait un anachorète caché sous la cuirasse et le haubert. De loin à loin, le chevalier découvre un ermite dans son moustier; il lui demande le chemin qui mène au but mystérieux, puis il se rengage dans la forêt, attiré par un mirage perpétuel de l'infini. C'est là assurément un emblème profond de la vie humaine telle que le moyen âge l'avait faite. Vous voyez la réalité s'éloigner et se dissoudre à mesure que vous essayez de la saisir. En lisant les romans de la chevalerie, il semble que le genre humain est lui-même un de ces chevaliers errants, qui de lieux en lieux, de ruines en ruines, de peuples en peuples, poursuit son chemin ténébreux. Égaré dans l'infini, il s'arrête çà et là pour demander aux révélateurs, aux prêtres des religions immuables où est le sentier qu'il a perdu. La visière baissée, sans mot dire, il continue son voyage vers la demeure enchantée qui le fuit à mesure qu'il s'en approche.

Après avoir ébauché les figures de l'épopée féodale, la

France les oublie. Avec la féodalité, ces traditions s'affaissent sans éclat : il était dans le génie de ce peuple de ne pas se retourner vers le moyen âge, même pour s'en railler.

Lorsque l'Espagne a emprunté à la France ses traditions populaires, elle s'en est fait une arme de combat ; et son caractère s'est montré tout d'abord dans ses imitations. Que sont les romances les plus belles de *Bernard de Carpio*, sinon un cri de soulèvement contre les Francs, le chant des guerrilleros du moyen âge, la protestation poétique de l'Espagne contre l'intervention armée de nos ancêtres, le défi jeté du haut des Pyrénées à cette société française qui prétend dès le moyen âge tout marquer de son empreinte ? Il suffirait de lire ces petits poëmes de l'Espagne au berceau pour affirmer d'avance que le peuple qui les a inventés traversera l'histoire moderne sans se laisser entamer par ses voisins. Au milieu de cette épopée cosmopolite de la chevalerie que subissent les autres peuples, l'Espagnol se fait une tradition à part ; il change et renverse tous les rôles ; il n'exalte d'abord Charlemagne, le roi des rois, que pour l'humilier et le dégrader aux pieds du castillan Bernard de Carpio.

Dans cette révolte de tout un peuple contre la souveraineté poétique et cosmopolite de l'empereur du moyen âge, vous trouvez déjà le peuple qui jettera le premier cri de guerre contre l'empereur du dix-neuvième siècle ; ni le prestige de Charlemagne, ni celui de Napoléon n'ont pu fasciner l'orgueil des Espagnes.

Il en a été tout autrement de l'Allemagne ; elle a adopté les traditions françaises sans y faire aucun changement profond. Les imaginations de nos rapsodes passent de l'autre côté du Rhin, bannières déployées. A ne considérer que ces faciles communications d'intelligence entre les

deux peuples, vous jugeriez qu'ils sont encore sous la domination du grand empereur frank, et que, pendant tout le moyen âge, la plus intime fraternité a régné entre le génie de la France et celui de l'Allemagne. Cette alliance est si profonde que des critiques de nos jours en ont profité pour essayer d'attribuer aux poëtes tudesques les inventions de nos trouvères; tous ces grands peuples, aujourd'hui divisés, étaient aisément d'intelligence au douzième et au treizième siècle[1].

Le chaos des imaginations au moyen âge aboutit à personnifier l'esprit des races et des nationalités dans quelques héros fantastiques. De ces époques de débrouillement, que reste-t-il dans la mémoire des peuples? Quelques fantômes qui les représentent avec leur génie et leur caractère. La France a son Roland, l'Angleterre son Robin Hood, l'Allemagne son Siegfried; et ne croyez pas que ces images, pour être des ombres, soient sans valeur. Si on les examinait avec attention, elles apparaîtraient comme des emblèmes persistants de la destinée de chaque peuple. La France, dans la suite de son histoire, n'a-t-elle aucune similitude avec Roland? n'a-t-elle pas sa témérité héroïque? n'a-t-elle pas appelé du cor, le ciel et la terre à son aide, quand son épée s'est brisée dans sa main? Morte pour une journée, ne l'a-t-on pas vue refleurir, comme les morts de Roncevaux? L'Angleterre ne cherche-t-elle pas son butin comme Robin Hood? L'Espagne, qui meurt pour ses rois, n'a-t-elle pas été abusée par eux, comme son Bernard de Carpio? La race germanique, candide et rusée comme Siegfried, ne court-elle aucun risque d'être immolée par Hagen, en se penchant avec trop d'avidité sur le Rhin?

[1] Voyez les *Épopées françaises*.

Chose extraordinaire ! dans cette réunion de types imaginaires, l'Italie seule n'a point de représentant. Elle n'a pas un fantôme à opposer à tous ces fantômes, pas un héros populaire qui marque sa nationalité dans le monde idéal, pas un chevalier florentin, pisan, romain, qui entre en lutte avec Ogier le Danois, Arthur de Bretagne, Renaud de Montauban, Gauthier d'Aquitaine. L'absence d'un centre de vie propre se montre ainsi en Italie, jusque dans le royaume des chimères. N'ayant pas de héros national dans les traditions du moyen âge, c'est elle qui détruira par l'ironie tous ceux qu'elle trouvera chez les autres. En bafouant les nationalités dans les personnages qui les représentent, ses poëtes épiques développeront, à leur insu, cet esprit de cosmopolitisme auquel tout vient aboutir chez elle.

Jusqu'ici l'épopée héroïque avait servi, en effet, à l'apothéose d'une race d'hommes, d'une nation, d'une patrie; désormais, on la fait servir à renverser tout cela, comme autant de chimères et de fictions. Mais cette œuvre ne se fit pas en un jour; il y fallut, comme on le verra dans les pages suivantes, plusieurs générations d'hommes de génie.

Les peuples chez lesquels dominait l'aristocratie féodale prirent au sérieux les hauts faits des barons, et ils en racontèrent l'histoire en longs poëmes crédules qui portent le sceau du servage. Mais lorsque les mêmes traditions passèrent les Alpes, elles s'adressèrent à des populations démocratiques chez lesquelles il leur fut impossible de s'établir. Que faisaient à ces communes indépendantes de Florence, de Sienne, de Pise, à ces *grasses bourgeoisies*, à ces *popolani grassi*, les aventures des preux d'Arthur et de Charlemagne? La démocratie se prit à rire des traditions hautaines de l'aristocratie du Nord. Il n'y

avait point là de manoirs inexpugnables pour en répéter les échos. Cette poésie de la chevalerie dans son naïf orgueil, ne pouvait se passer de tout ce qui l'inspirait; pour croire à son merveilleux, il fallait voir de ses yeux une terre couverte de châteaux forts, d'hommes d'armes, de barons et de serfs.

Où tout cela manquait, l'exagération devait seule frapper les esprits. Figurez-vous les types orgueilleux de la chevalerie du Nord, tout à coup livrés sans défense à la causticité, aux rancunes, au scepticisme des républiques du Midi. Ne voyez-vous pas se former une ligue ironique contre ces fantômes pompeux, surpris au grand jour, loin de leurs manoirs? Et si de plus, ces croyances, ces traditions sont celles des vainqueurs, c'est presque faire une œuvre nationale que de les découronner. Vaincue et garrottée, l'Italie se venge en se moquant tout ensemble d'elle-même et de ses maîtres.

Au milieu de la cour naissante des Médicis, qui, sous sa splendeur littéraire, ne pouvait déguiser son origine bourgeoise, Louis Pulci reçoit du chef de l'État et de sa mère, Mona Lucrezia, la mission, en quelque sorte officielle, de dégrader par la raillerie les traditions hautaines de la féodalité. Dans son poëme de Morgante, il accomplit cette mission avec une conscience, une audace, une profondeur de malice qui respirent les vieilles rancunes des Guelfes. C'est lui qui le premier, au nom des *popolani grassi*, fait main basse sur la couronne mystique de Charlemagne, et qui le traîne par sa barbe chenue, et le jette en proie à la risée des marchands de Florence. *Morgante*, l'ami de Roland, est un géant, aïeul de Gargantua. La verve monacale de Rabelais, relevée par les délicatesses de la bourgeoisie italienne, par les conseils d'Ange Politien, éclate déjà dans le rire de la Toscane. Que reste-t-il

des pieux récits de nos trouvères, de ce grand jour de Roncevaux, de ces anges qui planent sur les batailles, de cette union jusqu'à la mort entre le prêtre et le héros? Le géant Morgante sert de mât aux vaisseaux; son fidèle compagnon meurt du rire fou des dieux; le cheval Bayard franchit d'un saut le détroit de Gibraltar et retombe de l'autre côté, *léger comme un chat*, dit le poëte.

S'il ne s'adressait qu'à la chevalerie, s'il se contentait d'exciter, par le rire, une sorte d'émeute ardente contre les châteaux enchantés d'Arthur et de ses preux, il ne représenterait encore que la réaction du génie bourgeois contre la légende héroïque du moyen âge; mais Pulci raille avec impunité tout le ciel catholique. Dans ses prologues, qu'Arioste changera plus tard en gracieux portiques de la Renaissance, commence, sur le ton le plus religieux, une paraphrase de saint Jean, ou des psaumes de la pénitence, ou des litanies de la Vierge. Au ton pieux de ces vers qui se meuvent avec la solennité du plain-chant, vous croyez entrer dans une cathédrale tiède encore de l'encens des croyants. A peine le seuil est-il franchi, vous êtes au milieu de masques burlesques; des éclats de rire se font entendre jusque sur l'autel et dans le Saint des saints. Les anges du paradis comparaissent et sont raillés à leur tour.

Autant de dogmes, autant de bouffonneries. L'enfer même se déride. Les cercles de Dante se peuplent de démons gracieux, indulgents, espiègles, qui, chemin faisant, chevauchant en croupe derrière les chevaliers, exposent leur philosophie et leur théologie barbouillée de fumée infernale. Voulez-vous retrouver le premier type de Méphistophélès? il est dans Astaroth de Pulci, sorte de Candide au pied fourchu. « Car nous aussi, dit-il, nous « avons de l'esprit en enfer, et l'on y fait des quatrains. »

Il y a même des démons qui rient pendant l'éternité; ils conduisent, en abrégeant le chemin par de profonds discours, les chevaliers chrétiens à Roncevaux, où ils savent que doit périr la fleur du christianisme. Ces démons de la Renaissance ne connaissent pas, il est vrai, l'endurcissement systématique du Méphistophélès du dix-huitième siècle; s'ils ne vont pas jusqu'au repentir, du moins ils s'attendrissent aux pieuses interrogations de leurs compagnons; ils sont touchés de leur candeur héroïque. Lorsque le regret de la félicité perdue, l'émotion, la mélancolie les gagnent, ils disent, en éperonnant leur monture et en essuyant une larme : *Chevaliers, changeons de conversation.*

Où sommes-nous? dans le moyen âge, ou dans le dix-huitième siècle? Ni dans l'un ni dans l'autre; car le caractère de Pulci est d'avoir concilié les deux extrêmes. Sous son rire se montre un reste de foi; comme dans sa croyance, une ironie près d'éclore. Ce bourgeois qui commence à railler le passé chevaleresque et catholique se laisse peu à peu saisir et émouvoir par son propre récit. Il n'est pas bien sûr que ces démons qu'il vient de déchaîner n'aient aucune réalité; après avoir débuté par se moquer de tout, il finit par adresser à la Madone une prière si solennelle, qu'il est impossible de ne pas la prendre au sérieux. Le Voltaire de la fin du moyen âge est encore à genoux.

Au moment où l'Italie est frappée à coups redoublés par l'Europe, un miracle s'accomplit chez elle. Lorsque vous croyez entendre la plainte aiguë d'un peuple sous le fouet de l'étranger, vous le voyez sourire; un homme, un écrivain lui a été envoyé pour le consoler, le charmer, l'amuser au sein même de la mort.

Toutes ces villes puissantes et qui parlaient si haut

dans le moyen âge, Pise, Venise, Lucques, sont tombées; elles se taisent; il n'est plus un coin de terre où la langue soit libre. L'exilé de Florence ne trouve plus un abri dans une autre commune. Si Dante pouvait renaître, il bénirait comme un âge d'or les temps qu'il a maudits. C'est une de ces époques dans lesquelles trois choses seulement sont possibles; ou le désespoir de Jérémie, ou l'héroïsme des Machabées, ou enfin, si on est résolu de vivre, les distractions de l'imagination et du génie.

On a répété souvent qu'un homme d'imagination pourrait vivre heureux dans les fers; c'est l'histoire de l'Italie emprisonnée, bâillonnée, dès la fin du quinzième siècle. Cherchez, dans les écrivains, les poëtes de ce temps-là, une allusion à tant de douleurs réelles que les hommes ont cependant dû ressentir, vous n'en trouverez pas. Il y a une sorte de conspiration naturelle entre tous les hommes pour se taire sur les calamités et l'opprobre de leur pays. Si vous laissiez de côté les historiographes de profession, vous ne pourriez vous empêcher de croire que cet art serein s'est développé dans un âge de gloire et de prospérité nationale. Arioste surtout communique à toute une génération d'hommes le sourire de la muse qui habite les sommets enchantés : malgré sa légèreté, je ne puis me résoudre à étendre jusqu'à lui le reproche que j'ai adressé à Boccace. Celui-ci a véritablement amolli et corrompu l'Italie dans un temps où elle pouvait encore choisir entre une liberté orageuse ou un esclavage voluptueux; au lieu qu'au temps d'Arioste il ne restait qu'à mourir avec grâce, comme le gladiateur dans le Cirque. La suprême science du sourire dans l'agonie lui est enseignée par l'auteur du *Roland furieux*.

Plus le présent est triste, plus il retient l'Italie dans le monde de la féerie ; il l'arrache aux souvenirs des inva-

sions, aux déprédations des Allemands, des Français, des Espagnols, pour la jeter dans un sentier merveilleux à la poursuite de Bradamante et d'Angélique. Il l'attire, la conduit dans la forêt des songes; puis, quand elle y est entrée, il la fait appeler par des voix de sirènes, jusqu'à ce qu'elle soit si bien égarée, qu'il lui soit impossible de retrouver le chemin saignant du monde réel. Désormais que les vainqueurs s'asseyent lourdement sur le corps de l'Italie, elle ne sent pas le fardeau; son génie est ailleurs; il s'est dérobé sur l'hippogriffe. Quelle clef enchantée lui a ouvert les portes de l'idéal? Ses membres sont asservis, mais son esprit flotte librement de cime en cime. A la place de ses villes investies, de ses fleuves ensanglantés, de ses campagnes ravagées, les sorciers ont bâti pour elle des cités aux murailles d'airain; ils ont fait couler des rivières d'or entre des champs de rose. Le magicien suprême qui, de sa baguette, a su endormir sous l'arbre des fées ce peuple flagellé, est Ludovic Arioste.

Non-seulement il a charmé son peuple dans la captivité, il l'a vengé par l'ironie; puisque railler dans Charlemagne le César féodal et le saint-empire romain, c'est déchirer en riant le traité de servitude qui lie, depuis des siècles, le Midi au Nord. Les descendants des Francs et des Gaulois ont beau fouler au pied la Toscane, et y porter l'orgueil et la poésie des légendes patriciennes; il se trouve un Toscan plébéien qui les fait descendre de ce piédestal tragique, où ils voulaient s'arrêter; il parodie leurs ancêtres, les dépouille au milieu même de leurs triomphes, s'empare de leurs blasons pour s'en faire un jouet, et conserve dans la ruine de son pays assez de force d'esprit, pour s'amuser de son propre vainqueur.

Quoique détournés, ses coups sont si certains, il frappe si bien l'empire de Charles-Quint, celui de François Ier,

qu'il renvoie les vainqueurs nus et dépouillés de l'autre côté des Alpes. Car ils étaient arrivés avec un reste des prestiges de ces traditions chevaleresques, ayant pour cortége les souvenirs agrandis de l'épopée féodale, les Roland, les Ogier, les Renaud, les Charlemagne, les Arthur, sur lesquels ils prétendaient appuyer une partie de leur autorité morale; et tous sont forcés, comme des rois de théâtre, de se moquer eux-mêmes de leur gloire d'emprunt. Le vieux César du moyen âge qui avait nourri d'illusions l'esprit de Dante, de Pétrarque et de leurs contemporains, est reconnu, trop tard, par Arioste qui le détrône et l'abandonne à la risée publique. Enchaînés, asservis pendant le songe du moyen âge, les Italiens se réveillent en riant; c'est l'éclat de rire de Machiavel dans la torture.

L'Église et l'Empire, ainsi désarmés par le ridicule, marquent la fin des révolutions guelfes et gibelines. Tous les leurres qui ont remplacé le droit politique pendant quatre siècles sont mis en poussière; on est forcé de reconnaître enfin que l'Italie n'a poursuivi qu'un revenant; et ce revenant est conspué par tout un peuple. Mais à la place de ces illusions que voit-on surgir dans les esprits? Est-ce enfin l'Italie? Non. Ces leurres sont détruits par Pulci au profit de la maison des Médicis, par Arioste, au profit de la maison d'Este. La victoire de l'intelligence sur des fantômes ne consacre que de nouveaux fantômes; quand, toutes les illusions tombées, il semble que le temps soit venu d'évoquer une nation, le dénoûment d'un rêve séculaire est l'apothéose d'une famille de princes. On dirait qu'avec le rêve est tombée jusqu'à l'ombre même de la patrie. Quand le citoyen n'a plus de faux leurres à poursuivre, il se fait courtisan.

Les poëmes de Boiardo, de Berni, de Pulci, d'Arioste,

ne sont pas seulement une moquerie; s'ils abolissent les traits nationaux dans la légende de la race romane, ils font circuler partout l'âme cosmopolite du seizième siècle. Angélique, Bradamante, ces images d'amour qui fuient à mesure qu'elles se sentent poursuivies, qui se dérobent à perte d'haleine sur leur palefroi à travers monts et vaux, cet essaim de chevaliers qui s'obstinent dans la passion de la beauté insaisissable, sans autre désir que de l'atteindre, sans autre douleur que de la perdre, n'est-ce pas là le génie même de l'Italie? Tout ce monde d'artistes, de philosophes, d'écrivains, peintres, sculpteurs, architectes de la Renaissance, épris du même amour, n'étaient-ils pas autant de chevaliers errants qui, par mille chemins et de merveilles en merveilles, se disputaient le même objet? ne sont-ils pas tous épris d'un même idéal qu'ils se consument à embrasser? ne poursuivent-ils pas dans le marbre, dans l'argile, dans l'airain, et par toutes les voies du visible et de l'invisible, un être parfait, une Angélique, qui toujours se dérobe sur des sommets où les regards humains ne peuvent la suivre? Et si l'impossibilité d'atteindre son objet a exalté l'amour de Roland jusqu'à la folie, n'y a-t-il pas aussi une sorte de délire permanent dans l'esprit de ce grand siècle qui, obsédé, tourmenté d'une seule pensée, oublie toutes les autres et confond crimes, vertus, vérité, mensonges, satisfait et souriant pourvu qu'il atteigne la beauté souveraine? Dans l'ivresse de l'Italie, je reconnais un peuple qui, comme le héros d'Arioste, a bu un philtre d'amour.

Il ne serait pas plus difficile de retrouver à d'autres égards l'inspiration d'une nationalité éperdue dans Angélique, Bradamante, Clorinde, Herminie, qui, sous la cuirasse, cachent le sein palpitant d'une femme. Ces personnages ont été inventés par l'esprit de l'Italie et

lui appartiennent en propre. Ces femmes qui, la tête couverte d'un casque, soulèvent l'épée d'une main débile, ne font-elles pas penser à l'Italie poursuivie sans relâche par d'ardents chevaliers, Charles VIII, Maximilien, Charles-Quint, François I[er], le connétable de Bourbon? Quel magicien la rendra invisible, en la couvrant d'un bouclier de diamant depuis les Alpes jusqu'à la Calabre?

Je n'affirme pas que les imaginations se soient nettement figuré ces rapports, mais ils naissaient de la nature même des choses ; et l'âme de l'Italie pénétrait, malgré les écrivains, dans les œuvres italiennes. Ce qui fait l'immortalité d'une œuvre d'art, c'est que chaque jour elle gagne en beauté par la multitude des rapports que la postérité y découvre, et dont les contemporains n'avaient pas la conscience. Le genre humain pourrait dire de chaque œuvre durable ce qu'un troubadour disait de sa dame : *Plus je la regarde, plus je la vois s'embellir.*

Un autre trait du seizième siècle est empreint avec éclat dans la poésie des Italiens. Le même instinct de découvertes qui poussait les navigateurs à chercher de nouvelles terres, poussait les poëtes toscans et lombards à les inventer. Tous ils ont le pressentiment du monde que la science découvrira. Impatients dans l'enceinte de l'univers connu et de la géographie ancienne, ils voient des yeux de l'esprit et décrivent par avance les contrées que les flottes vont chercher; quelque chose du génie de Christophe Colomb fermente dans leurs imaginations. Avant que le vaisseau de Colomb n'ait appareillé, Boiardo, dans son poëme, aborde sur un vaisseau imaginaire des continents enchantés ; les îles de Falérine, de Morgane, d'Alcine, d'Armide, surgissent de l'esprit prophétique en même temps que les deux Amériques et les Indes surgissent du fond des mers à la proue des navires. Dante,

en plongeant dans le royaume des morts, avait agrandi le monde invisible. C'est l'univers visible que ses successeurs étendent sans mesure et sans limite. Dans le temps que les Portugais et les Espagnols cinglaient à travers l'Océan, les Italiens, sans quitter l'Italie, assis prosaïquement à leurs foyers, parcouraient en esprit des mondes fantastiques; moins ils agissaient, plus ils rêvaient de merveilles.

De plus, ils exprimaient dans leurs épopées romanesques l'un des plus grands instincts du monde moderne. Ce même effort délirant qui éclate en toutes choses chez les hommes de la Renaissance, pour unir des civilisations opposées, réconcilier les cultes, marier l'âme de l'Occident et l'âme de l'Orient, le christianisme et la religion de la nature, devient le sujet même du *Roland furieux*. Roland, le héros de l'Occident, poursuit d'un amour effréné Angélique, la reine de l'Orient; le chrétien s'éprend d'idolâtrie pour la païenne. Mais c'est en vain : le temps de la réconciliation et des épousailles n'est pas encore venu. La raison du héros se brise dans la convoitise d'un hymen impossible.

Un des attraits les plus vifs du poëme d'Arioste est de rappeler ainsi la vie réelle par les efforts mêmes qu'il fait pour s'y dérober. Chez le Dante, dans les abîmes du monde invisible, vous touchiez perpétuellement le monde connu; dans le *Roland furieux*, tout sur la terre est fantastique, fleuves et montagnes. Comme si l'Italie avait disparu de l'univers, le sol manque au poëte; il reste suspendu hors de toute réalité sur l'hippogriffe. Au début de chaque chant, il entrevoit de loin, perdu dans l'espace vide, un coin de la terre asservie; aussitôt, pour échapper à ce spectacle, il s'élance sur les ailes du dragon à travers un infini radieux : sorcellerie, nécromancie, incan-

tation, il n'est pas un moyen qui ne soit pratiqué pour dépayser les esprits et déconcerter les souvenirs.

La vraie merveille est que vous retrouvez le génie du seizième siècle dans l'artifice même employé pour le fuir; car ce genre d'invention répond à un sentiment très-réel et à un fond de croyances unanimes, puisque les découvertes récentes, l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole, l'Amérique, les Indes sortant des eaux, inspiraient alors à l'homme une idée prodigieuse de sa puissance sur la nature. Où s'arrêterait la limite de cette autorité, par laquelle il arrachait chaque jour à la terre un secret nouveau? Personne ne pouvait le dire. Il commandait, elle obéissait en esclave. Cette foi dans l'omnipotence de la science créait par elle-même une mythologie nouvelle, qui avait ses croyants tout ensemble dans les laboratoires des savants et dans les ateliers du petit peuple industriel. Au milieu de ces découvertes, le seizième siècle apparaît en réalité comme un enchanteur qui commande à la nature, en lisant les pages ensorcelées de Maugis.

A mesure que j'avance, j'entrevois plus clairement combien l'impossibilité d'accepter ses souffrances, de regarder ses plaies, coûte cher à l'Italie, puisqu'en détournant ailleurs son esprit, elle devient incapable de tirer aucun enseignement de ses douleurs. A ce moment, elle se dérobe à elle-même et se fuit par toutes les voies, avec Arioste par l'incantation et la sorcellerie, avec Marsile Ficin par le platonisme, avec Sannazar dans une Arcadie romanesque, avec les sculpteurs et les peintres dans les légendes cosmopolites de l'Église. Flagellée et crucifiée, mais suspendue à la Chimère, elle commence à ne plus rien sentir des blessures réelles.

Au milieu de ces magnifiques poëtes, je découvre un pauvre aveugle que le duc de Mantoue oblige de com-

poser, pour l'amusement de la cour, un poëme de chevalerie. Au commencement de chaque chant, il débute par le désespoir, après quoi il essaye de sourire comme les autres. « Souvent, dit-il, je ne sais si je suis mort ou vivant. » Il demande grâce à son souverain, il voudrait se taire et pleurer; mais le prince inexorable exige que le divertissement se prolonge, et le misérable aveugle, plein du deuil national, travaille de nouveau à sourire.

Boiardo, plus robuste, conserve son sang-froid durant tout un volume; au dernier mot pourtant le cœur se brise, il ne peut continuer.

« Je vois l'Arno et le Tibre rouler du sang humain.
« S'il arrive par grâce que je vive assez pour voir en paix
« l'Italie qui, maintenant accablée par les nations étran-
« gères, a changé son rire en larmes, et cherche un
« prompt remède à ses douleurs, je chanterai sur une
« lyre plus sonore. »

La paix n'arrive pas; au contraire, les calamités redoublent et menacent de devenir mortelles. Sans attendre inutilement de meilleurs jours, Arioste scelle de nouveau sur ses lèvres ce sourire héroïque qui vient de se glacer sur celles de Boiardo. Les quarante-six chants de son immense poëme se déroulent sans laisser éclater une seule plainte émue. Durant quinze ans, les étrangers en armes entrent par toutes les portes; mais le poëme, sans s'interrompre, se poursuit toujours plus serein. Rome, Florence, tombent devant les nouveaux barbares: la même voix ne cesse de dominer le pillage et le meurtre. La mort même de l'Italie ne put l'arrêter; le chant continua dans un sépulcre.

CHAPITRE XI.

LA BOURGEOISIE ET LE PEUPLE.

Pourquoi le règne de la bourgeoisie a duré en Italie. Organisation politique du travail. Guerres sociales entre le *peuple gras* et le *peugle maigre*. Impossibilité d'associer les classes. Une terreur de trois siècles. Comparaison de la bourgeoisie italienne au moyen âge et de la bourgeoisie au dix-neuvième siècle.

Dans le temps que l'Italie s'élevait à la liberté par la démocratie, l'Angleterre y parvenait par l'aristocratie, et ces deux peuples fondaient le droit politique sur deux principes essentiellement différents. Les barons anglais, qui s'émancipaient après avoir conquis le sol, se reconnurent entre eux à la marque de la propriété. Ceux auxquels les terres avaient été arrachées finirent par voir des maîtres légitimes dans ceux qui les possédaient. L'âme se ravalant par degrés sous une conquête prolongée, la créature humaine cessa de se compter pour quelque chose dans la cité. Une lande, un rocher, un manoir, obtinrent le droit que l'homme avait perdu; il se trouva dominé, destitué par la glèbe, et la propriété devint le signe distinctif de la vie politique. Cette idée passant de la féodalité dans le droit constitutionnel moderne, il fallut posséder un coin de terre pour être quelque chose; et de nos jours, les peuples qui se disent les plus libres portent encore au front ce stigmate du servage.

La grandeur de l'Italie dès qu'elle s'appartint, après sa première révolution, c'est que l'homme ne descendit jamais à tant d'humilité et de misère morale que de prendre pour sa règle, sa loi, son prince, sa charte, son auto-

rité, sa conscience infaillible, le ver de terre qui se cache dans la glèbe. Et quand cette contrée n'eût rien fait autre chose, une si éclatante désobéissance à un joug que les meilleurs convoitent ou acceptent aujourd'hui sans sourciller, rachèterait de plus grands vices que les siens. Je répète que l'homme en Italie, malgré toutes ses chutes, conserva cette fierté individuelle de ne vouloir pas être mesuré ni primé par la propriété et par la terre.

Dès le douzième siècle, la noblesse ayant été renversée, son principe de société tombe avec elle. La loi ne demanda pas à l'Italien ce qu'il possédait, mais ce qu'il faisait. Tel se trouva occuper encore de vastes domaines, qui ne fut plus rien dans le monde; c'est le travail qui fit le citoyen, non plus la propriété morte. Quiconque n'était pas inscrit sur le livre public, dans un des métiers reconnus, était un membre inutile ou nuisible, et comme tel retranché du corps de l'État, ou plutôt il était censé n'en avoir jamais fait partie. Le noble qui voulait rester citoyen dut prendre ou afficher un métier, et l'aristocratie terrienne passa sous le joug de l'industrie. Cette révolution établit ainsi dès le douzième siècle la société italienne sur un principe que l'Europe est loin d'avoir atteint au dix-neuvième. L'antiquité avait tenu le travail à déshonneur; l'Italie le réhabilite jusqu'à en faire le principe du droit social. Chaque cité devient une ébauche d'organisation politique de l'industrie, et le gouvernement n'y est que la représentation des métiers et des arts. La hiérarchie des métiers, en Italie, remonte à la plus haute antiquité; ce qui est nouveau, c'est de faire de cette hiérarchie le fondement de la vie politique et sociale. La lutte cesse de s'établir sur le terrain de l'esclave ou du serf, entre les priviléges de la naissance. Le respect de la pensée, de la science, du *dottorato*, est au fond des discus-

sions de l'Italie dès qu'elle commence à renaître; car la hiérarchie qui s'établit entre les professions se fonde en partie sur le plus ou moins d'intelligence qu'elles supposent. Les grandes professions sont partout celles des notaires, des juges, des médecins, des docteurs, des banquiers; plus elles sont matérielles, plus elles sont tenues éloignées de cette nouvelle aristocratie.

Chaque métier est, au reste, en quelque sorte un État dans l'État, puisqu'il a son tribun, son juge. sa bannière, sa voix dans le gouvernement et dans l'élection des magistrats de la république. A la moindre émotion, les ouvriers de la même profession descendent sur la place publique et se rangent sous leurs drapeaux au bruit de la cloche, au cri de *vive le peuple et les métiers!* Tous ensemble forment un grand conseil qui en choisit un petit, sorte de comité exécutif, où les affaires sont traitées en secret, et qui de ce mystère même tire son nom de *Credentia*. Les *grands métiers* combattent les armes à la main pour diminuer la part des petits dans les affaires; ils les relèguent autant qu'ils le peuvent en dehors du droit politique, ou, comme on dit, de notre temps, en dehors du *pays légal*. Malgré cela, tant qu'une commune subsiste, le principe que le travail est le fondement de la vie sociale domine sans contestations.

J'entre ici dans la partie la plus difficile et la plus neuve de mon sujet : il s'agit de marquer la part des différentes classes dans la constitution de la société italienne. Les hommes de nos jours croient volontiers que la guerre de la bourgeoisie et du peuple est une question qui vient seulement de poindre. Je vais montrer que cette question a été posée par les révolutions italiennes, il y a quatre siècles, avec une précision qu'il est impossible de dépasser.

La société romaine s'était débattue entre l'aristocratie et la démocratie, et tout avait été simple dans ce grand conflit. La cité italienne se complique d'une manière imprévue, dans les temps chrétiens, puisque la lutte s'établit entre l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple. Trois personnes vivantes, au lieu de deux, se disputent l'État. De cette trinité sociale, qui semble être le reflet du dogme religieux, naissent des combinaisons inconnues à l'antiquité; soit que ces conditions diverses agissent chacune isolément, soit qu'elles se liguent entre elles, il arrive qu'elles produisent une variété de factions, de partis, qui déconcertent l'esprit accoutumé à la simplicité de la cité antique. La lyre sociale s'est enrichie d'une corde; il faut une oreille attentive pour saisir l'harmonie de ce monde nouveau.

Que devient la noblesse italienne, quand la féodalité est renversée par les révolutions des communes? Tant que la foi dans leur principe les soutient, c'est-à-dire, aussi longtemps que dure chez eux, dans sa première vigueur, l'espérance de la Restauration impériale, les nobles restent unis entre eux; ils tentent de rentrer violemment en possession de la société. Mais, dans les longs intervalles que les empereurs mettent à reparaître, cette aristocratie isolée, sans tête, sans chef se sent ébranlée et comme abandonnée. Elle s'aperçoit que son fondement s'écroule avec la foi dans la résurrection chevaleresque du saint-empire. Dans la mêlée des villes, les bourgeois à pied, derrière les barricades et les chaînes dont ils fermaient les rues, avaient un avantage certain sur la cavalerie des comtes. Ceux-ci, vaincus cent fois, exilés, ruinés[1], obligés de cultiver de

[1] Erano si annullati ch'erano al pari d'altri meno possenti gentili uomini... (G. Villani.)

leurs mains la terre dont ils ont été dépossédés, finissent par se désespérer[1]; ils se divisent. Les uns vont s'engager au service de petits seigneurs ou tyrans, qui leur donnent un abri et du pain. Les autres oubliant de plus en plus leur passé, honteux de leur misère présente, imaginent, pour rentrer dans la société active, une chose qui n'était venue encore à l'esprit d'aucune aristocratie : ce fut de déchirer eux-mêmes leurs titres, de changer leurs noms, de supplier les communes de les accepter pour plébéiens.

Dans le reste de l'Europe, la noblesse avait toujours son refuge vers le roi. En Italie, où elle se trouva suspendue sans base, on la vit, s'avouant vaincue, s'agenouiller devant les révolutions et mendier la roture. L'aristocratie italienne eut ainsi sa nuit du 4 août, qui dura plusieurs siècles, avec cette différence que l'obsession de la nécessité et non l'enthousiasme de la liberté, lui fit brûler ses titres. C'était une immense faveur[2] pour elle que d'obtenir légalement sa propre dégradation. Les communes se montrèrent d'abord très-avares de ce bienfait, soit rancune du passé, soit reste de jalousie, soit plutôt qu'elles craignissent d'ouvrir une voie détournée à l'ennemi pour ressaisir ce qu'il avait perdu. Quand elles firent tant que d'accorder ce bienfait, elles y joignirent cette singulière clause[3] : que si un noble admis au rang des plébéiens se rendait coupable d'un meurtre dans l'espace de dix ans, il serait condamné à être retranché du peuple, et rejeté à perpétuité parmi *les grands*. De sorte que par un renver-

[1] Divenuti lavoratori di terra. (G. Villani.)

[2] I detti grandi e nobili recati a beneficio d'essere popolani. (*Ibid.*)

[3] E se alcuno de' detti (grandi e nobili) facesse micidio, o tagliasse membro... dee a perpetuo essere rimesso trà grandi. (*Ibid.*, lib. XXII, c. XXII.)

sement de tout ce qui s'était vu auparavant, le plus dur châtiment de l'homicide chez ces hommes implacables, était d'être marqué de noblesse; ils considéraient la vieille aristocratie comme un état de mort politique et social. Vous inscrire sur son livre, c'était vous ensevelir vivant.

Tel comte de Modène, de Bologne, de Gênes, qui n'avait plus que le rocher de son manoir, se fait inscrire sur le livre des charpentiers, ou des pelletiers, ou dans le corps plus nombreux de *la laine*. Par cette ostentation de plébéianisme, les nobles dépossédés réussissent plus d'une fois à dominer leurs dominateurs [1]. Cette histoire est pleine d'aristocrates qui s'étant faits ouvriers finissent par gagner à cet échange la principauté [2]. Chacun d'eux était libre de choisir d'abord le métier auquel il voulait s'attacher. Mais le choix une fois décidé, il n'était plus libre d'en changer; il restait lié aux passions héréditaires de la classe et de la profession qu'il avait adoptées. Dès qu'elle désespère d'agir en son propre nom, la noblesse ralliée aux républiques, se partage ainsi entre les grands et les petits métiers. Voilà la raison pourquoi l'histoire italienne n'est souvent que celle des discordes de deux grandes familles dont chacune représente une condition. Sous ces vengeances domestiques s'agite uue guerre de classes.

Quand la résistance de la noblesse est détruite, on est disposé à croire que la société italienne se pacifie et touche à l'unité. Mais c'est à ce moment, au contraire, que se lisent dans les chroniques, ces mots extraordinaires qui résument de longues époques, et replongent l'esprit dans les cercles de l'enfer social du moyen âge :

[1] *Antiq. italic.*, Muratori, t. IV, p. 668.

[2] L'excellent Muratori, en reproduisant les chartes du treizième siècle, efface les noms de ces nobles devenus ouvriers. Il avoue qu'il craindrait en faisant autrement d'offenser ou de déshonorer leurs descendants.

« En ce temps-là, il y eut une bataille entre le *peuple* « *gras* et le *peuple-maigre*[1]. » Cette bataille sans nom, sans horizon connu, éclate partout; j'en entends le bruit aussi longtemps que dure la civilisation italienne. Les deux armées en présence renaissent d'elles-mêmes, sans pouvoir s'épuiser pendant plusieurs siècles. Quand le combat cesse en Lombardie, il éclate en Toscane; les historiens expliquent clairement[2] quel est ce *peuple gras;* il s'agit de la grosse bourgeoisie, des *popolani grassi*, qui parviennent à former non une condition transitoire, mais une classe distincte, laquelle a sa tradition, sa règle, ses maximes de gouvernement. Quelle est de l'autre côté, cette pâle armée d'hommes *maigres*, sinon le petit peuple? Entre les deux combattants, point de paix ni de trêve, dès qu'ils se sont aperçus.

A peine la bourgeoisie, grâce au concours du peuple, a-t-elle vaincu la vieille aristocratie, qu'elle se déchaîne contre le peuple avec un éclat, un acharnement, une puissance de haine que rien ne lasse. L'infatuation de la classe parvenue, la dureté, l'orgueil des docteurs, des lettrés, du clergé, la répugnance invincible qu'éprouvent les classes nouvellement enrichies pour le peuple (l'*universale*), éclatent dès le premier moment, dans les chroniques, en paroles injurieuses : « Qu'importent l'opinion « et les aboiements[3] de cette foule? que peut-il y avoir de « commun entre elle et la justice? Il ferait beau voir « qu'avec tant d'ignorance elle se comptât pour quelque « chose? que les petits marchands vendent et achètent

[1] 1257. Fuit prælium inter populum macrum et grassum.

[2] Parte popolare, parte plebea. — Divisione tra i popolani nobili e i minori artefici. (Machiavel, *Ist. Fiorentin.*)

[3] Nempè vesana est vulgi latrantis opinio... Fabri incudes feriant. Non se gravibus, optimisque viris stolidi inserant. (Ferretus Vicentinus, lib. III, *Hist.*)

« leur sordide butin! que les forgerons frappent l'en« clume! Que des hommes adonnés à des métiers illibé« raux cherchent un misérable gain! Nul ne les empêche « de s'occuper des travaux pour lesquels ils sont faits. « Mais la folie serait de prendre conseil de gens qui n'ont « fait aucune étude[1]? Quand il s'agit de sagesse et de pru« dence, qu'ils ne se mêlent pas aux hommes sérieux! « qu'ils ne discutent pas ce qu'ils seraient incapables de « comprendre. Mais qu'ils veuillent bien permettre aux « classes élevées de traiter de la paix et de la guerre et de « la direction du gouvernement. »

Tel est le langage invariable de la bourgeoisie italienne à toutes les époques de l'histoire; depuis Malespina jusqu'à Guichardin, l'infatuation de la science et de la richesse aboutit au mépris le plus sincère des instincts des masses. Le républicain Varchi va si loin, qu'il ne tolère pas même que le peuple pense à la chose publique. Le seul Machiavel a l'esprit assez grand pour résister à ces traditions de dédain.

De telles paroles, c'était la guerre éternelle entre les classes. Sitôt que la noblesse a pénétré dans la cité, la grosse bourgeoisie s'unit à elle par des mariages: d'où se forme le caractère unique des *popolani grassi;* mélange de traditions féodales, d'enthousiasme pour la science et d'instincts mercantiles. Cette bourgeoisie arme chevaliers[2] ses magistrats; elle a le goût des aventures comme l'ancienne noblesse; mais elle fait accomplir ses exploits par d'autres. Elle conquiert des territoires, sans paraître de sa personne; c'est surtout du fond de ses comptoirs qu'elle

[1] Qualiter enim sciret consulere popularis, qui numquam studuit circà consilia?... Vacent ergo et intendant officiis aut ministeriis quibus sunt apti. (Frater Jacobus Genuensis, *De moribus hominum*, lib. II, c. I.)

[2] Dottore e cavaliere. (Murat., *Antiq. ital.*, t. IV.)

livre ses batailles, excepté lorsque ce cri formidable : *Mort au peuple gras* (*muoia il popolo grasso !*) l'oblige de prévenir ou de suivre sur la place publique son irréconciliable ennemi.

Le fond de l'histoire sociale de l'Italie, ce sont des plébéiens qui, à peine sortis du peuple, réagissent avec fureur contre lui. Cela se montre partout, mais nulle part plus clairement qu'à Florence, qui présente une sorte d'idéal de la constitution démocratique de l'Italie.

Dès 1342, la grosse bourgeoisie se ligue avec la noblesse[1] pour donner la tyrannie à un *condottiere*, le duc d'Athènes, à la seule condition qu'il *annulerait totalement le peuple*[2]. Le tyran, une fois établi, se retourne contre tous; après sa chute, les grands métiers sont obligés de partager le pouvoir avec les petits. Mais cet équilibre est aussitôt détruit. Poussé au désespoir, le peuple prend l'occasion d'une question de salaire, et renverse le règne de l'oligarchie bourgeoise. Cette révolution donne, pour trois ans, le gouvernement aux classes inférieures. On peut désirer savoir ce que demandaient les radicaux[3] du quatorzième siècle. L'habileté de la bourgeoisie, semblable en cela à celle de Servius Tullius, avait consisté à former une seule centurie, ou plutôt un seul corps de plusieurs petits métiers et de presque tous les prolétaires; par où l'on avait réussi à ne donner qu'une voix au plus grand nombre, c'est-à-dire, à l'exclure légalement de toute participation aux affaires publiques. Les petites professions, cardeurs, teinturiers, tailleurs, etc., et tout le petit peuple demandèrent et obtinrent par la révolu-

[1] E per suduzione di certi grandi di Firenze... e di certi grandi popolani, per esseri signori. (G. Villani, lib. XII, c. I.)
[2] Ch' al tutto il Duca annullasse il popolo. (*Ibid.*, lib. XII, c. VIII.)
[3] Caso de' Ciompi. (Murat., *Rer. ital.*, t. XVIII.)

tion, que trois nouveaux corps de métiers fussent institués, que deux magistrats sur douze fussent pris dans leur sein, que nul, pendant deux ans, ne fût poursuivi pour une dette moindre de cinquante ducats.

Cette victoire passagère fut durement payée; le quatorzième et le quinzième siècle ne sont rien qu'une longue et violente réaction de la bourgeoisie pour se venger de ses humiliations. Elle inaugure un système de terreur contre les petits métiers. Un tribunal de quarante-six est formé contre les suspects; le peuple qui avait la moitié des emplois, est d'abord réduit au tiers, bientôt au quart, et à la fin dépouillé presque entièrement. Les proscriptions et les échafauds se succèdent; le nombre d'ouvriers qui, dans cet intervalle, est chassé ou mis à mort, commence l'appauvrissement de la population florentine. De 1381 à 1400, le petit peuple disparaît, en quelque manière; et cependant le temps vient où la bourgeoisie, de plus en plus ombrageuse et poussée par son système au delà de ce qu'elle avait prévu, est obligée tous les cinq ans de renouveler la terreur[1] par une crise de violence. Tout ce qui marquait, dans les classes inférieures, quelque trempe de caractère, est retranché de l'Etat; et ainsi commence l'avilissement de la démocratie, qui se frappait elle-même par la base. Le petit peuple proscrit en masse ne trouvait aucun des abris qui s'étaient ouverts à la noblesse; il était dans l'exil incomparablement plus malheureux qu'elle. Les communes jalouses lui refusaient le droit de cité. Après quelques tentatives violentes, ces hommes languissaient et s'éteignaient sans que les chroniques puissent même les suivre.

[1] Chiamavano ripigliare lo stato mettere quel terrore e quella paura negli uomini. (Machiavel, *Ist. Fiorent.*)

Quel historien me dira ce que devint le héros de la révolution plébéienne, le cardeur de laine Michel Lando, qui, pendant la domination des prolétaires, sauva Florence de leurs rancunes? Il fut proscrit le premier par la bourgeoisie qu'il avait sauvée.

Malgré cette extirpation systématique du peuple par la bourgeoisie, celle-ci ne put jamais avoir l'esprit tranquille; dans cette inquiétude, le cœur lui manqua, au point de proposer sa propre abdication, en rendant à la noblesse les honneurs et l'autorité; les Médicis épargnèrent cet opprobre à la bourgeoisie, en lui enseignant une science que le moyen âge, avec ses passions effrénées, ne pouvait connaître.

Ce qui n'était jamais entré dans l'esprit du moyen âge, caresser le peuple pour le dompter, Sylvestre et Côme de Médicis l'enseignèrent et le pratiquèrent les premiers. Cherchez quel fut le fondement de leur autorité; vous verrez qu'ils régnèrent parce qu'ils apprirent aux *popolani grassi* ce secret nouveau, qu'il fallait endormir le peuple par des apparences, *addormentargli*[1], non le désespérer, s'en servir, non l'anéantir. Dès que cette idée paraît dans le gouvernement avec Côme, la démocratie est irrévocablement perdue. Plus la liberté diminuait, plus la haute bourgeoisie se couvrait de ce nom. Les magistrats, qui jusqu'alors s'appelaient les prieurs des métiers, s'appellent les prieurs de la liberté. Peu à peu ce fut un art d'envelopper une tyrannie bourgeoise[2], sous les formes des anciennes franchises. Comment atteindre le tyran derrière cette barrière? Personne n'y songea. Dans ce système, l'oligarchie des riches en vint au point que son chef, Pierre

[1] Machiavel, *Istorie Fiorentine*.
[2] La patria... in preda di pochi e alla lor superbia e avarizia sottoposta. (Machiavel, *Ist. Fiorent.*)

de Médicis, en fut lui-même effrayé et voulut réagir contre elle.

Ce qui, à Florence, s'accomplit par la ruse, se consomme ailleurs par la violence. Jamais on ne put, en Italie, établir un équilibre quelconque entre les classes. L'intolérance qui était dans le fond des croyances religieuses éclatait dans la vie politique; ni la bourgeoisie ne fait une concession au peuple, ni le peuple à la bourgeoisie. Dans Rome antique, les patriciens et les plébéiens, étaient contenus les uns par les autres dans le sentiment de la patrie. Dans l'Italie moderne, tout différend d'opinions, de conditions est un combat à outrance. La guerre était si bien et si nécessairement la loi de ces sociétés, que lorsqu'elle finissait, l'État lui-même semblait finir avec elle. Quand on essaya de rapprocher les deux partis, on ne le put jamais que par la démission ou violente ou volontaire de l'un et de l'autre, entre les mains d'un maître absolu; ce qui fait que l'on passait, en un moment, des orages de la liberté au silence de la servitude. Le tempérament du génie italien le poussait à l'extrême; il fut impossible de laisser subsister dans la même enceinte, les factions ou même les classes en face l'une de l'autre. En vain les Guelfes marient leurs fils aux filles des Gibelins; ces épousailles n'enfantent que de plus implacables haines; en vain les partis haletants se jurent sur la croix de se réconcilier; la réconciliation ne s'accomplit que par la mort de l'État.

Les principautés absolues qui s'établissent partout, marquent un fond de désespoir dans la société italienne. La bourgeoisie et le peuple, las de se déchirer, après avoir cherché avec fureur la liberté, y renonçaient froidement, comme à un bien inaccessible sur cette terre. On se résignait à une apparence d'ordre que l'on appelait paix.

Les historiens italiens ont un mot[1] qui exprime avec une énergie naïve cette impossibilité de l'association des classes; ils parlent du *vieux peuple* et du *peuple nouveau*, comme si, en effet, suivant la différence des temps, il s'agissait, dans les mêmes villes, de nations toutes différentes et ennemies, qui ne travaillent qu'à se détruire. La bourgeoisie commence par retrancher de l'Etat la noblesse; après quoi, elle retranche de l'Etat, le peuple; et chacune de ses amputations lui paraît le salut et la paix. Quand les étrangers s'en aperçurent, il ne restait plus que le tronc d'une nation.

La défiance des citoyens les uns envers les autres, et leur impatience étaient telles qu'un an de durée dans les magistratures leur parut une perpétuité désespérante; on les réduisit à deux mois et même à quinze jours.

Si le sentiment de la fraternité resta inconnu dans ces révolutions, celui d'égalité le fut davantage encore. Comme aujourd'hui un paysan ne se croit affranchi de la glèbe que s'il possède un coin de terre, de même ces républicains nouvellement enrichis, ne se croyaient libres de la féodalité, que s'ils pouvaient dominer et tyranniser une autre commune. Chacun mesurait sa liberté sur la dépendance d'autrui; les prolétaires eux-mêmes voulaient avoir leurs vassaux. Les ouvriers de Sienne entrent en fureur à la nouvelle que les ouvriers de Massa prétendent s'affranchir de leur seigneurie féodale. Les luttes de ces républiques rappellent, sur de grandes proportions, celles des *compagnons* qui, de nos jours encore, disputent de la dignité des métiers.

A mesure que les classes se séparent, que l'abîme devient infranchissable entre elles, je m'aperçois que les

[1] Il secondo popolo che regge al presente. An 1334. (G. Villani.)

traditions, les principes et la séve même de la société italienne disparaissent par degrés. Il arriva à la bourgeoisie, qu'en détruisant la noblesse, elle détruisit le principe de l'ancien héroïsme, et qu'en redoutant le peuple et le désarmant, elle empêcha un nouvel héroïsme de se former; d'où il s'ensuivit que la guerre ne put plus être faite que par des étrangers. Comme un arbre qui se séparerait de ses racines, la classe des *popolani grassi*, violemment séparée des masses, perd peu à peu les instincts de nationalité et de patrie qui lui avaient donné le pouvoir. Toutes les classes, déconcertées par leur désunion, montrèrent au reste, le même esprit d'apostasie. Les Guelfes se font Gibelins et réciproquement, dans un intérêt bourgeois ou prolétaire.

Ce qui mit ces apostasies dans tout leur jour, ce fut l'arrivée de l'empereur Charles IV, en 1352. Cet empereur, doutant lui-même de son droit, désarmé, presque seul, s'avançait plutôt en simple voyageur [1] qu'en souverain. L'aigle d'Allemagne tremblait devant la vipère de Milan [2]. Les jalousies des classes firent bientôt pour ce fantôme ce que des croyances réelles avaient fait pour ses aïeux dans les siècles précédents. Le petit peuple antiimpérialiste de Sienne renverse chez lui l'oligarchie des riches aux cris de *Vive l'empereur!* D'un autre côté, la bourgeoisie de Florence, qui jusque-là avait représenté la lutte de l'Italie contre l'empereur, se précipite au-devant de l'empereur jusqu'au fond de l'Allemagne. Comme si ces hommes avaient perdu toute tradition, ils payent l'amende dont Henri VII avait frappé vainement leurs ancêtres, et surtout, chose inouïe, ils livrent sans combat la souveraineté de l'État. Quand il fallut lire cet

[1] Como privo huomo. (M. Villani.)
[2] M. Villani.

acte d'hommage lige de la noble Florence, les larmes interrompirent le notaire; et si l'on veut voir à quel point l'instinct national était déjà perverti, je dirai que l'historien Villani ne voit rien dans ces larmes, qu'une flatterie envers la plèbe, et dans le silence de la ville, que la tristesse mortelle d'être obligé de payer une somme d'argent. Il me semble pourtant que ces larmes avaient un sens, et que c'était quelque chose dans la vie de l'Italie que cet abandon de la souveraineté guelfe, pour laquelle avaient combattu les ancêtres depuis deux siècles.

La souveraineté de droit, livrée en 1355 à Charles IV, ne peut manquer de produire tôt ou tard la servitude réelle; désormais les villes qui sont le cœur de l'Italie, s'abandonnent elles-mêmes. De Charles IV à Charles-Quint, il n'y a plus que l'intervalle des jours. Mais, du reste, plus de rempart moral, plus un seul coin de terre en Italie qui ait sauvé le droit. Les magistrats de Toscane consentent à s'appeler désormais les *vicaires* de l'empire. N'est-ce pas le premier pas vers le gouvernement des archiducs et des vice-rois de l'Autriche? La tristesse funèbre de Florence, dans cette nuit de 1355, enfermait tous ces pressentiments.

Ce que l'on a vu en France dans la Convention pendant quelques mois s'est produit en Italie pendant des siècles sans intervalles : une société qui vit de terreur; aucun effort que l'exil ou la mort, pour se convertir, se ramener les uns les autres; la conviction profondément enracinée par le catholicisme, que l'homme est mauvais, qu'il faut le livrer au jugement de Dieu; une misanthropie naïve et implacable; dans chaque État, la moitié du peuple proscrivant l'autre, les partis se tuant froidement[1],

[1] E uccideva l'uno l'altro nella città e di fuori, come s'uccidono le bestie al macello. (Matteo Villani.)

comme on tue les animaux à la boucherie, et à la fin la terreur usant la terreur. Le tyran dans son fort avait peur du peuple; le peuple dans la ville avait peur du tyran. On arriva ainsi à cet état de faiblesse mutuelle qu'avec cent cinquante hommes résolus il était aisé de s'emparer de la souveraineté d'une république. Dans la rage inexprimable de ces classes déchaînées l'une contre l'autre, toute arme était bonne; les arts mêmes servirent plus d'une fois de supplice. Si le criminel échappait à la colère publique, on le peignait à fresque dans la torture, sur les murs de sa prison, éternisant ainsi l'échafaud. C'est ce qui arriva au duc d'Athènes. Au reste, ces peuples se montrèrent indifférents au sang versé plutôt encore que cruels; souvent leur haine se contenta de proscrire.

Après que les passions sont mortes, l'habitude de la terreur dure encore, comme une machine montée qui continue son mouvement sans que l'homme s'en mêle. Quand il ne resta plus rien des anciennes colères, on imagina de payer des hommes pour qu'ils figurassent au moins les haines, les passions que les âmes épuisées ne pouvaient plus produire. Mais ces passions mercenaires s'allanguissaient dès le premier jour; l'Italie du moyen âge, incapable de s'élever à l'idée de fraternité, disparaît dès que la haine s'éteint.

Au milieu de ces révolutions continues, la bourgeoisie de Florence crée, en 1345, le crédit public; elle établit un grand-livre de rentes sur l'État. La religion du commerce protégea la dette publique contre toutes les passions. Ce grand-livre fut la seule chose que respectèrent les partis; il donne le secret des longues guerres que soutint au dehors la bourgeoisie et qui affermirent son règne au dedans. L'héroïsme du commerçant lui resta quand elle eut perdu tous les autres.

Si quelque chose reste obscur dans ces révolutions sociales, j'ajouterai que ces ténèbres s'éclairent inopinément par la tentative de la bourgeoisie au dix-neuvième siècle. Tout le monde voit la révolution française aboutir, de nos jours, au règne de nouveaux *popolani grassi*, dont la ressemblance avec les anciens est frappante : même génie du parvenu, même infatuation, même mépris des sentiments populaires (*de l'universale*), même abandon aveugle de tout instinct de patrie. La grosse bourgeoisie, entraînée par ses chefs, émigre aujourd'hui sur le terrain des traités de 1815 et de la Sainte-Alliance, comme la grosse bourgeoisie toscane du quatorzième siècle émigra sous le drapeau de l'ennemi gibelin. Mais deux choses assurèrent pour longtemps, en Italie, le règne de l'oligarchie des riches. Premièrement, en s'unissant par des mariages à la noblesse de race, ils lui empruntèrent véritablement une partie de son sang et de son génie. En second lieu, ils eurent pour eux la religion à laquelle ils croyaient, un enthousiasme désintéressé, celui du beau dans les arts, les sciences, la civilisation, en un mot, un idéal éternel qui leur prêta quelque chose de sa durée. Il me semble que les *popolani grassi* de notre temps, en ne s'appuyant sur aucun autre fond que l'argent, entreprennent une chose non-seulement nouvelle dans le monde, mais téméraire; car d'abandonner à ses adversaires, Dieu, la patrie, l'humanité, l'héroïsme, la beauté, la science, l'art, c'est, en vérité, se dépouiller outre mesure, et faire la part trop belle à la fortune impatiente du *peuple maigre*[1].

[1] C'est sur ces derniers mots que j'ai été interrompu, dans l'impression de cet ouvrage, par la révolution du 24 février.

CHAPITRE XII.

LE PRINCIPE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES.

La terreur.

Quand je vois les historiens modernes[1] parler du libéralisme des républiques italiennes, je crains qu'ils n'aient été dupes des temps dans lesquels ils ont vécu. Ils interprètent le moyen âge italien avec les principes des chartes anglaises, deux systèmes non-seulement très-différents, mais absolument contradictoires.

C'est une félicité pour l'historien que les choses qui se passent sous nos yeux depuis quelques années soient arrivées; elles lui expliquent un passé de cinq siècles. Si de nos jours, par une grâce particulière, il n'eût vu les partis changer de drapeaux et le libéralisme bourgeois épouser la servitude nobiliaire; comment eût-il compris jamais que le parti guelfe qui était au treizième siècle le parti de la démocratie. soit devenu au quatorzième le parti de l'aristocratie, et que les anciens défenseurs du peuple se soient acharnés contre le peuple sitôt qu'il a commencé à vouloir être quelque chose?

On a remarqué que les révolutions italiennes ont été moins sanglantes que les révolutions de Marius et de Sylla. Si vous y faites attention, vous verrez qu'elles exténuèrent les populations au delà de ce qu'avaient fait les violences des gouvernements antiques. Dans le fait, leur procédé fut tout différent. Ces grosses bourgeoisies indus-

[1] M. de Sismondi, etc.

trielles s'étaient de bonne heure aperçu d'une chose que les anciens ne paraissent pas avoir suffisamment connue. C'est le parti qu'elles pouvaient tirer de la misère exercée comme moyen politique; elles sentirent qu'elles pouvaient anéantir leurs adversaires autrement que par l'échafaud; car l'échafaud tue des individus, la misère tue des classes.

Il y avait dans l'emploi calculé de la misère, ce premier et incontestable avantage que la famille entière, non-seulement le chef, était frappée du même coup. Le supplice d'Ugolin était appliqué à des multitudes; elles disparaissaient, murées dans la tour de la faim.

Voilà pourquoi ces sociétés mirent souvent sur la même échelle de pénalité la misère et la peine capitale. Dans plusieurs cas, elles offrent le choix à leurs adversaires : ou la ruine, ou la tête [1].

Un autre avantage que ces petites oligarchies trouvaient à tuer par la misère plutôt que par le fer, c'est que l'échafaud est trop retentissant, qu'il n'est pas sans danger pour celui qui l'emploie; que le sang versé crie vengeance, que le supplice provoque la pitié et la pitié engendre la révolte. Au contraire, la détresse héréditaire de père en fils tue aussi sûrement que le fer; et elle tue sans péril. L'extermination par la détresse amène une fin silencieuse, ignorée des misérables eux-mêmes, en cela, commode par dessus tout aux oppresseurs.

On a vu comment s'obtenaient quelques moments de répit. L'ostracisme antique fut pour la première fois appliqué à des classes. Chaque parti expulsait en masse le parti opposé; et c'était peu de le chasser; on croyait ne s'être *assuré de la situation* qu'après l'avoir dépouillé et mis à nu : ce qui s'accomplissait par les emprunts forcés,

[1] Fiorini mille d'oro o la testa

et par l'expropriation. Nul ne dormait tranquille que si les vestiges même des habitations de la faction renversée avaient disparu dans l'incendie. Point de milieu, point de concessions réciproques, point de capitulations. L'ennemi vaincu, exilé en masse, ses maisons étaient rasées; premier gage de tout changement politique.

Et ce n'étaient pas seulement les hommes considérables qui étaient ainsi expulsés, anéantis, corps et biens. Pour être plus sûrs[1] d'extirper l'avenir, les Guelfes d'Arezzo expatrient toute la population gibeline, de treize à soixante ans; les vieillards infirmes demeuraient seuls. A Lucques, l'exil, institution permanente, était décrété deux fois par an, contre un nombre déterminé de citoyens. quelles que fussent les circonstances. Cela ne suffisant pas encore à l'impuissance où étaient les partis de vivre ensemble, ils imaginèrent de donner à toutes les lois de proscription une rétroactivité illimitée. Tout homme, toute famille qui avait dans ses ancêtres un parent attaché à la faction vaincue, était voué à la proscription; car il ne servait de rien d'avoir changé de bannière. L'opinion du père, de l'aïeul poursuivait le fils, le petit-fils; il ne pouvait par aucun changement de convictions, se dérober à cette responsabilité des générations qu'il n'avait pas connues.

Pendant des siècles, cette vindicte d'un crime originel fut acceptée sans nulle contestation par les plus honnêtes gens du monde. L'idée ne vint à personne qu'il pût en être autrement. Chaque gouvernement s'inaugure par l'exil et par la mort; le terrorisme de l'Église passe tout entier dans la politique.

La proscription était si bien la condition fondamentale

[1] Quod omnes Guibellini a XIII annis usque ad LX exirent de civitate. (*Annales Arretini*, 1340.)

de ces sociétés, que quiconque voulut y renoncer et accorder un droit à son adversaire, se perdit incontinent lui et son parti.

C'est que dans les pays où le principe de la religion est l'immutabilité, on se fait de l'inertie une sorte de dogme civil; et le progrès social se trouve en contradiction avec la loi des consciences. Pour opérer un changement, dans un État fondé sur une Église immobile, il vous faut vaincre la nature des choses; ce qui ne peut s'accomplir que par la contrainte; d'où s'ensuit la nécessité de la violence, apparente ou cachée, sitôt que ces pays font un pas nouveau dans la justice. Le passé y a un trop grand nombre de têtes avides de renaître; si vous voulez l'empêcher de revivre, il vous faut la massue d'Hercule.

Comment passer d'un gouvernement de contrainte fondé sur le terrorisme religieux à un gouvernement de liberté fondé sur la raison? Les républiques catholiques de l'Italie ont toutes péri dans cet effort.

Les hommes qui ont été accoutumés dès l'enfance par la religion au système de la crainte, s'ils viennent à être délivrés de ce frein par un système de liberté et d'humanité, prennent aussitôt ce gouvernement nouveau en mépris. Sans pouvoir s'arrêter dans la liberté, ils commencent incontinent à dédaigner tout ce qu'ils ont cessé de craindre. Car dans ces sortes de pays, on est toujours prêt à insulter ce qui n'a pas la prétention de faire peur, et l'on ne prend guère au sérieux que ce qui opprime.

Dans la lutte entre le parti populaire et le parti bourgeois, il y avait plusieurs causes de défaites pour le premier, de victoires pour le second. La principale de ces causes est celle-ci. Les démocrates avaient peur de la démocratie; ils n'osaient faire ce qui est pour elle la condition de la victoire. Ils appréhendaient de se servir de

toutes leurs forces et de les déchaîner; dans la crainte d'arriver à l'anarchie, ils tremblaient de lâcher les brides au petit peuple.

La bourgeoisie ou noble ou riche faisait tout le contraire; elle ne recula jamais devant une des conditions de son triomphe. Elle poussa, quand il le fallut, son principe d'inégalité jusqu'au despotisme; de plus, elle sut manier le fer avec un sang-froid, une raison d'État[1], une persistance que la démocratie ne connut jamais.

Ceci bien considéré, je crois que toute faction, tout parti, tout homme qui se proposera d'extirper la plèbe, ne saurait choisir un meilleur modèle que celui de la grosse bourgeoisie des républiques catholiques d'Italie.

Au contraire, nous verrons qu'en admettant ses ennemis à partager son triomphe, la démocratie italienne allait directement contre le génie national. Elle voulait s'établir sur l'impartialité, sur l'équité, c'est-à-dire sur le contraire même de la tradition qui n'était que haine irréconciliable.

Les choses étaient déjà tellement gâtées au quatorzième siècle, et tous les principes si bien renversés que celui qui prétendit s'appuyer sur des règles morales, s'appuya sur des idées qui n'existaient plus au fond de la conscience de l'Italie; il se trouva suspendu dans le vide.

Dans les époques corrompues, si vous ne tenez compte de la perversité de vos adversaires, vous êtes nécessairement vaincus d'avance; car vous omettez dans vos calculs un élément qui les rend illusoires. Pour que les lois philantropiques de la démocratie pussent être appliquées et durer, il faudrait que les hommes fussent déjà améliorés et changés par les lois de la démocratie. Cette diffi-

[1] Mach., *Ist. Fiorent.*, lib. III, p. 262.

culté se retrouve à chacune des époques de l'Italie; au quatorzième siècle, elle perd le gouvernement des *Ciompi;* au quinzième siècle, celui de Savonarole et de Soderini.

Ces derniers essayèrent de régir par les lois du pur christianisme des hommes et des temps corrompus, qui n'étaient plus accessibles qu'à l'avarice et à la peur. Ils crurent à force de douceur, de bonté, faire aimer leur république; ils ne réussirent qu'à la faire mépriser. Ils avaient élu roi de Florence le *Christ miséricordieux;* sitôt que les ennemis de la république virent qu'ils n'avaient rien à redouter que les larmes de leurs adversaires, ils se moquèrent de ces *pleureurs*; la république tomba au milieu des huées.

En un mot, quand la démocratie voulut remplacer par l'esprit de clémence l'esprit de terreur, il se trouva que le gouvernement nouveau était incapable de vivre.

Florence avait vécu par la peur; elle périt par le dédain. Quand les lois effroyables contre les proscrits furent changées, les proscrits se moquèrent de la clémence des *Piagnoni*; ils écrasèrent pour toujours ces larmoyeurs.

Venise n'a pas commis cette faute; elle n'a pas changé le principe moral de son gouvernement. L'effroi est resté jusqu'au bout le ressort de la république. Il n'y avait pas chez elle de relâche dans la raison d'État; par conséquent nulle nécessité, comme à Florence, d'une crise pour retremper tous les cinq ans son principe dans le sang.

En d'autres termes, Florence et Venise reposaient toutes deux sur le terrorisme. Chez l'une, le système est intermittent et la République périt dans l'un de ces intervalles d'humanité; chez l'autre le système est permanent; Venise subsiste trois siècles après Florence.

Exemple unique de persévérance dans l'emploi de la force ! Pour prévaloir dans le monde, le catholicisme a eu la patience d'instituer, de pratiquer un terrorisme de dix siècles ; et véritablement, il n'y a renoncé que lorsque le fer et le feu lui ont été arrachés des mains. Mais c'est là un modèle que peu de gens ont imité dans son entier ; le plus souvent les hommes veulent une chose, et tout en la considérant comme nécessaire, ils s'effrayent des extrémités qui seules la rendent possible ; témoin la Révolution française. On était libre de la vouloir ou de ne la vouloir pas ; mais dès qu'on l'acceptait, la logique commandait d'en accepter l'implacable condition, qui était la terreur. Les révolutionnaires qui, en rejetant le système de contrainte, rejetaient le système de la Révolution, ne pouvaient manquer de s'abîmer dans une contradiction aussi violente. Ils étaient dans la situation de catholiques qui eussent blasphémé contre le bûcher ; l'inquisition les eût tués. Amis ou ennemis, tous ceux qui voulurent ôter son arme à la Révolution, étaient d'avance frappés par le droit révolutionnaire. Cessant de faire peur à leurs adversaires, ils perdaient leur raison d'être. La même chose était arrivée aux démocrates italiens qui avaient désarmé la démocratie avant que l'ennemi ne fût à terre. A des siècles d'intervalle, Michel Lando, Savonarole, Soderini, Carducci, périssent par la même loi éternelle ; ils voulaient une chose et n'en voulaient pas la condition. C'étaient les Girondins de l'Italie.

Toutes les révolutions italiennes étaient des révolutions sociales. On changeait, on bouleversait les classes : la noblesse devenait bourgeoisie, la bourgeoisie noblesse ; l'une et l'autre rentraient et se perdaient dans le prolétariat pour en sortir de nouveau par une nouvelle violence. Dans cette sorte de fureur constante qui était le droit du

moyen âge italien, les conditions se brisaient l'une par l'autre, à chaque révolution. Nulle part, on ne vit pareille instabilité de la propriété.

Dans ce renversement perpétuel, non-seulement de gouvernements, mais de conditions sociales, les grands devenant petits et les petits devenant grands en un moment, toutes les conditions éprouvées par le même homme, noblesse, bourgeoisie, prolétariat, ont prodigieusement servi à développer, agrandir l'esprit italien.

Après tant de proscriptions, il se trouva qu'un grand nombre d'hommes n'avaient plus de patrie. Toutes les familles avaient passé par l'exil; elles étaient déracinées; une partie de leurs membres n'avaient plus de foyers; après la seconde génération, les enfants perdaient tout sentiment de nationalité. Des hommes sans foyers se font citoyens du genre humain. Les voilà jetés forcément dans le cosmopolitisme qui devient le trait dominant du génie italien.

Les historiens n'ont pas assez observé l'effet des proscriptions en masse sur le tempérament d'un peuple d'exilés. Sans terre, sans héritage, sans pays, les hommes contractent quelque chose de général, d'universel, qui finit par être le trait, le caractère original, la grandeur du génie indigène. Exilés ou fils d'exilés, les écrivains, les poëtes, les artistes, ne sont enfermés dans les limites d'aucune nationalité. Dante, Pétrarque, Léonard Arétin, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Machiavel, Christophe Colomb chassés ou repoussés de leur pays, se donnent pour patrie le monde.

Au milieu de cette prodigieuse instabilité de conditions, le riche, devenant pauvre en une nuit, était obligé de développer les ressources de son intelligence pour se relever de la ruine; ces révolutions perpétuelles ne lais-

sant personne assuré du lendemain, obligeaient tout le monde à être quelque chose.

D'ailleurs, ces républiques avaient trouvé un excellent moyen d'empêcher de s'accroître le nombre des oisifs. Elles ne reconnaissaient le droit de citoyens qu'à ceux qui faisaient profession publique d'un métier; en sorte que pour jouir de sa fortune il fallait autant travailler que pour la créer. Il en résulta que la distinction qu'on fait aujourd'hui d'une classe laborieuse et d'une classe oisive fut toujours inconnue. Dans ces rudes institutions, le travail était le fondement de tout. Quiconque n'exerçait pas un métier n'avait pas de droits politiques.

Que devenaient les ouvriers expulsés de la cité? L'art était le principal refuge des proscrits. Les tailleurs de pierre, de bois, se réfugiaient dans le *Campo Santo* de Pise. Un peuple entier de proscrits tient le pinceau; il crée sur les murailles la patrie idéale que la terre lui refuse.

Comme au milieu de tous les changements politiques, économiques, sociaux, la forme de la religion restait la même, il s'ensuivait qu'après des bouleversements énormes, cette société retombait toujours à son point de départ : absolutisme et servitude. Ne changeant rien à sa base, elle rentrait toujours dans son ancienne forme; après mille circuits, l'esprit de servitude, qui est le fond du catholicisme, revenait et dominait toujours. C'était le cercle éternel de Vico.

Une immense instabilité, sans nul progrès continu, voilà toute l'histoire de l'Italie républicaine. Tel a été aussi le sort de tous les États catholiques qui ont essayé de la liberté; elle a été pour eux un état violent, révolutionnaire, opposé à la nature des choses. Ces États s'agitent, se tourmentent; ils font des révolutions, ils traver-

sent la liberté, ils reviennent à l'absolutisme comme à leur base naturelle. Comparez les républiques catholiques de l'Amérique du Sud et celles de l'Amérique du Nord; à celles-ci Washington, aux autres Rosas et le docteur Francia.

Il n'y a pas un pays dans le monde qui, par son tempérament, ait été plus opposé à l'institution d'une monarchie tempérée; seul gouvernement dont les Italiens n'aient jamais pu avoir l'idée. Filangieri répète en ceci Machiavel; du premier coup d'œil ils ont discerné tout ce qu'il y a de chimérique dans la prétendue pondération des pouvoirs.

La liberté de discussion ne pouvait s'établir entre des systèmes absolument contradictoires qui n'avaient rien de commun entre eux que la haine. Quand les choses en sont là, pour que la parole soit intelligible, il faut qu'elle se change en glaive.

Comme chaque parti vainqueur commençait par ruiner le vaincu, celui-ci ne pouvait attendre de la marche du temps le triomphe de sa cause; il y avait toujours une Italie désespérée qui n'avait d'autres ressources qu'un heureux coup de main.

Les factions triomphantes rendaient la vie si difficile à leurs adversaires, que ceux-ci n'aventuraient presque rien en la jouant dans une émeute. Perdre le pouvoir, c'était perdre tout à la fois le droit politique et le droit privé. Voilà pourquoi la patience des plébéiens dans Rome, des minorités en Angleterre ou aux Etats-Unis, n'entra jamais dans la tête d'un républicain de Florence ou de Gênes; la détresse d'hommes perdus, à qui la victoire doit tout rendre, éternisait les révolutions.

Recommander la longanimité à de telles gens, leur conseiller de reconquérir l'autorité par l'influence des

vrant de sa clémence; puis, à peine entrés tête basse dans le gouvernement, se redressant à l'improviste pour frapper, ruiner, chasser, anéantir leurs sauveurs; les vaincus redevenus les vainqueurs, sans combat, sans héroïsme, par la seule complaisance de leurs adversaires, et par la grâce du bourreau; enfin, la destruction de la démocratie par ses mains, le triomphe des classes riches, le *peuple maigre* remplacé et dévoré à jamais par le *peuple gras;* le prolétariat brisé pour avoir eu peur des conditions de son avénement; et la révolution la plus démocratique aboutissant, faute d'audace et de génie, à créer une dynastie, un nom, une servitude sans trêve.

Dans l'été de 1378, les nobles de Florence avaient réussi à se faire élire aux principales magistratures; pour annuler ces élections et détruire l'influence renaissante de l'aristocratie, une partie de la bourgeoisie ne craignit pas de déchaîner une révolution à laquelle les plus hardis comptaient bien mettre le frein sitôt qu'ils le voudraient Sylvestre Médicis était alors gonfalonier de justice. Personne ne représentait mieux la classe des nouveaux enrichis, décidés à tout plutôt qu'à tolérer un jour de plus la domination restaurée de la noblesse. Il se fiait à sa prudence pour jeter à propos le peuple en avant, pour le renier pendant la lutte, le supplanter après la victoire. Avec ce mélange de calcul et de témérité, il n'hésita pas à jeter Florence dans la tourmente la plus effroyable qu'elle eût jamais essuyée, certain de rétablir la paix dès qu'elle pourrait profiter à ceux de son parti.

Le 18 juin, il exécuta à l'improviste une révolution lentement réfléchie. Il convoqua le grand conseil; avec toutes les apparences de la résignation, il y prononça ces paroles qui n'étaient attendues de personne :

« Sages du conseil, mon intention était d'arracher cette

« ville à la malice des grands et des riches; les membres « du collége s'y sont opposés; on ne m'a pas laissé faire. « Mes conseils n'ont été ni accueillis ni même écoutés. « Puisqu'il en est ainsi, j'estime ne plus pouvoir rester « magistrat de cette cité. Souffrez donc que je me retire « dans ma maison. Nommez à ma place un autre gonfa- « lonier de justice, et que Dieu vous soit en aide! »

A ces mots, il sortit de la salle, assuré que sa retraite ne serait jamais acceptée par le peuple.

Un violent tumulte s'éleva aussitôt. Un cordonnier, nommé Benoit Carlone, saisit Charles Strozzi en pleine poitrine, et lui dit : « Charles, les choses iront autrement « que tu ne penses; il est temps que tous vos priviléges « disparaissent. » Charles se contint assez pour ne rien répondre. A cette vue, Alberti, qui était dans le conseil, crut que le moment était venu de donner le signal; il se mit à la fenêtre de la salle, et s'adressant à la foule qui était réunie sur la place, il lui dit d'une voix que tout le monde put entendre : « *Criez vive le peuple!* » La rumeur s'en répandit au loin dans la ville; les boutiques furent fermées en un moment. Peu à peu, le silence se fit dans le palais; mais le tumulte augmenta au dehors, à mesure que la population courait aux armes.

Dans le même temps, les chefs de la grosse bourgeoisie avaient réuni dans l'enceinte fortifiée de leurs palais beaucoup de citoyens de leur parti. A la première nouvelle de l'émotion publique, ils se décidèrent à rentrer chacun chez soi. Les portes de leurs palais fermées et tendues de chaînes, ils attendirent l'événement; trop avisés pour se commettre avant qu'un commencement de victoire leur eût appris que le moment de la recueillir était venu pour eux.

Déjà le petit peuple, lancé par des émissaires, ne pouvait plus s'arrêter. Les insurgés avaient arboré l'ancienne

bannière qu'ils tenaient du duc d'Athènes, et sur laquelle était peint un ange, les ailes déployées; les riches et les nobles avaient trouvé un nom pour les rendre ridicules; ils les appelaient *ciompi*, corruption du mot français compères. Quant à eux, ils prenaient le titre de *peuple de Dieu*. C'étaient des hommes de tous les petits métiers, cardeurs, peigneurs de laine, laveurs, qui avaient été tenus, jusque-là, en dehors de la hiérarchie industrielle de Florence. Les cris répétés de *Vive les petits métiers et la liberté*, portant leur exaltation au comble, ils se précipitèrent çà et là, bannière en tête, torche en main, pour mettre le feu aux maisons d'un grand nombre de leurs adversaires. A la clarté de ces incendies, ils brisèrent les portes des prisons de la commune; ils délivrèrent les prisonniers. L'enceinte des monastères et des églises qui, dans le premier moment, avaient servi de refuge ou de dépôt à un grand nombre de citoyens, ne les arrêta pas. Au couvent des Hermites des Anges, la foule pendit cinq étrangers qui avaient pillé les reliques, outre tout ce que le cloître renfermait de précieux. L'espèce de discipline avec laquelle s'exécutaient ces incendies fit croire que le peuple avait reçu d'avance les instructions d'une partie de la bourgeoisie. Rien n'était moins nécessaire; les demeures et les quartiers condamnés aux flammes étaient assez indiqués par le ressentiment des factions. Dans toute révolution, le premier acte était de brûler et de raser les habitations du parti vaincu. Non-seulement on croyait ne l'avoir réduit que si on l'avait ruiné; mais les antipathies étaient si profondes, que chacun avait besoin d'assouvir sa haine sur les choses mortes et même sur les pierres qui rappelaient l'ennemi.

Effrayés de ces apprêts de guerre civile, les membres du gouvernement voulurent du moins satisfaire la grosse

bourgeoisie en frappant ses adversaires. La veille de la Saint-Jean, les prieurs, assistés des gonfaloniers, des Dix et des capitaines, décidèrent que tout homme convaincu de gibellinisme, ou seulement suspect à la bourgeoisie guelfe depuis 1357, serait exclu de toute fonction publique, lui et ses parents. C'était abolir le décret d'élection des nobles, qui avait été la première cause de la révolution. Le remède ordinaire, la proscription, fut largement employé; on fit nobles beaucoup de bourgeois, et bourgeois beaucoup de nobles. De plus, on créa un certain nombre de *grands*, titre qui, par une ironie profonde, équivalait à l'exil pour celui auquel on le décernait.

Ces satisfactions données à la haine de la grosse bourgeoisie contre la noblesse semblèrent apaiser les esprits. Nommés sous cette influence, les nouveaux prieurs entrèrent en fonction; la ville parut respirer et se réjouir; car ces nouveaux magistrats étaient tenus pour de bons Guelfes, conciliants et d'humeur libérale.

Souvent d'ailleurs, à la veille de se heurter, un grand désir de concorde, joint à une sorte d'angoisse de l'avenir, saisit les esprits. Florence jouit un moment de cette sécurité trompeuse. Mais cet instant fut court. La bourgeoisie, victorieuse jusque-là, fut réveillée par le sentiment d'un danger qu'elle n'avait jamais soupçonné. Elle s'aperçut que le petit peuple désirait autre chose que le succès de la bourgeoisie guelfe, et qu'il songeait à lui-même. Cette découverte, que les événements devaient bientôt confirmer, empoisonna la victoire; dès lors, elle ne fut acceptée que comme une trêve. Les associations ouvrières s'occupèrent de sauver leurs marchandises. Les riches, sous le prétexte de fêtes domestiques, attirèrent des paysans de leurs campagnes, et les tinrent embusqués dans les cours et les tourelles de leurs palais. Ils commen-

cèrent à se barricader dans leurs rues, dans leurs maisons. Ainsi se passa le mois de juin, les boutiques fermées, les citoyens sur le guet, chaque parti se gardant nuit et jour, dans la ville et dans la campagne.

Contre tous les usages, les nouveaux prieurs s'abstenaient de faire sonner, en aucune circonstance, même la plus solennelle, le beffroi du palais; tant ils craignaient d'augmenter l'émotion générale. Les cérémonies qui auparavant se célébraient en plein air, se firent dans l'intérieur; on alla même jusqu'à s'abstenir de célébrer la fête de saint Jean-Baptiste; car chacun voyait qu'il n'était besoin que d'une étincelle pour allumer l'incendie. Les prieurs rendirent un décret qui ordonnait à chacun de poser les armes, aux paysans de sortir de la ville, sous peine de mort. Cet ordre fut obéi, mais en apparence seulement; et rien n'était plus effrayant que cette volonté de concorde qui se montrait au dehors, lorsque tout, au dedans, devenait irréconciliable.

Cette paix violente durait depuis onze jours, lorsque les corporations des petits métiers qui n'avaient reçu aucune satisfaction réelle, provoquèrent une assemblée des ouvriers sur le marché; l'histoire ne dit pas quelles plaintes se firent entendre dans cette réunion. Il semble que le désir de ne pas sortir de la justice ait d'abord contenu les passions de cette foule, puisque les chroniques de la bourgeoisie, ordinairement si implacables, si habiles à relever les moindres violences des ouvriers, n'en signalent aucune. Si l'on ignore les discussions de cette assemblée, on en connaît du moins parfaitement les résultats. Au sortir de la délibération, on voit six délégués des marchands, quatre délégués des métiers, quatre délégués des quatre-vingts du conseil, présenter une pétition aux prieurs. Les ouvriers demandaient résolûment que tous

les magistrats élus fussent déposés sur-le-champ, et que l'on procédât à des élections nouvelles.

Tel était déjà le sentiment de peur, que cette réclamation exorbitante ne rencontra aucun obstacle dans le conseil. On prit les mesures nécessaires pour refaire les scrutins; il y fut procédé dans les vastes cloîtres du couvent des *Servi*, à cause de l'excessive chaleur qui ne permettait pas qu'on se réunît dans le palais de la commune. On y employa huit jours. Le résultat fut encore une fois le même; il rendit les magistratures à la grosse bourgeoisie guelfe.

Ce dénoûment commença à porter le trouble dans le petit peuple. Il s'aperçut qu'il lui était impossible de remédier à ses maux par les moyens ordinaires des lois. En vain les élections avaient été renouvelées, toujours la faction des riches l'emportait. Maîtres dans la rue, les petits métiers ne pouvaient parvenir à entrer dans le gouvernement. Ayant exigé de nouveaux exils, ils les obtinrent sans que cela changeât rien à l'état des affaires. Le petit peuple touchait à ce moment où, après avoir essayé de tous les moyens réguliers, il ne lui restait plus que les ressources du désespoir.

A cela se joignait une raison de se hâter, pour les plus ardents. Ceux qui avaient incendié les palais, voyant que les décisions prises n'amenaient aucun résultat important, qu'aucune garantie ne leur était donnée, se crurent bientôt à la veille d'être châtiés s'ils restaient à moitié de leur victoire. Ils se réunirent, hors de la ville, dans un lieu nommé Ronco. Là, ils jurèrent sur le crucifix de se défendre les uns les autres; ils promirent d'étendre cette solidarité à tous ceux de leur classe, après quoi ils nommèrent des syndics chargés de les appeler tous à la défense du premier d'entre eux qui serait menacé.

Au milieu de ces excitations, une nouvelle du dehors fit trêve un moment à la révolution de plus en plus imminente. Les prieurs, comptant sur l'effet d'une réconciliation avec le pape, avaient donné l'ordre aux ambassadeurs de la république de faire à tout prix la paix avec l'Église. Un dimanche matin, on reçut la branche d'olivier, et les lettres des ambassadeurs, annonçant que la paix avait été enfin conclue au prix de 250,000 florins. Les prieurs se rendirent sur la galerie de la place; ils lurent à haute voix les lettres, qui causèrent une joie immodérée au peuple. Le soir, toute la ville s'illumina; cette fête fut la dernière qui précéda le bouleversement de Florence.

Les choses en étaient là lorsque la Seigneurie fut instruite qu'une nouvelle émeute se préparait. Un certain Simoncino était désigné comme membre de la conspiration. Les prieurs le firent immédiatement comparaître. L'un deux le conduisit dans la chapelle; après l'avoir fait mettre à genoux, il l'interrogea en face du crucifix.

Simoncino révéla tout ce qu'il savait : Que des réunions secrètes avaient eu lieu dans un hospice, qu'il avait été convenu d'appeler le peuple aux armes, à l'heure des vêpres. Interrogé sur le but de la conspiration, il répondit que les ouvriers voulaient désormais être affranchis de la sujétion des patrons et des fabricants, qui les frustraient de la meilleure part de leurs salaires, et leur payaient à grand'peine *huit* un travail qui valait douze. Il ajouta que les petits métiers réclamaient des consuls, une part dans le gouvernement, et, par-dessus tout, une amnistie générale pour les violences passées. Il désigna par leurs noms les chefs de la conspiration parmi lesquels se trouvèrent plusieurs des bourgeois déclarés suspects; le nom qui excita le plus d'attention fut celui de Sylvestre Médicis.

Dès les premiers aveux, la seigneurie eut recours à

de nouvelles précautions défensives. Des ordres furent expédiés pour faire arriver à marches forcées toutes les forces disponibles sur le territoire de la République. On écrivit particulièrement aux comtes Guidi, et, dans la montagne, aux communes de San Miniato, de San Gimigiano, de Prato, de Pistoie, d'envoyer sur-le-champ le plus de monde que l'on pourrait.

En outre, il fut décidé, que pour arracher de nouveaux aveux à Simoncino, on le soumettrait à la torture ; résolution qui fut exécutée sans délai. La plupart des salles étant encombrées, les seigneurs s'avisèrent de faire subir la torture au patient en plein air, dans la cour du palais. Et voici ce qui arriva de cette sorte de publicité irréfléchie donnée à la torture. Dès les premiers gémissements que la douleur arracha au supplicié, ils furent entendus par un ouvrier, qui à ce moment même était occupé de raccommoder l'horloge du palais. Cet homme s'élança, se fit jour à travers les gardes. Avec la pitié furieuse qui, chez les hommes du Midi, a été presque toujours l'occasion des révolutions, il se précipita dans la rue en criant : « Aux armes! *priori fanno carne!* Les prieurs font de la « viande! Armez-vous, sinon vous êtes morts. » Il courut dans l'église del Carmine et sonna le tocsin. En quelques moments, toutes les cloches de Florence répondirent à ce signal.

Au plus fort de la tourmente, les prieurs se décidèrent à faire interroger Sylvestre Médicis. Il savait qu'il avait été dénoncé par Simoncino. L'interrogatoire auquel il s'attendait ne pouvait déconcerter en rien cet homme aguerri à toutes les ruses de la bourgeoisie florentine. Il commença par déclarer que les suspects étaient venus en effet lui confier leurs projets, mais qu'il les avait repoussés comme funestes à l'État. Il était d'ailleurs certain de se

faire absoudre par un mot de mépris jeté sur ceux qu'on voulait lui donner pour complices. « Je n'ignore pas, « ajouta-t-il, qu'il eût mieux valu vous révéler à l'instant « même ce que je savais. Mais le peu d'importance de ces « gens me fit dédaigner de vous parler de leurs menées. » Les prieurs s'empressèrent d'absoudre un homme qu'ils tenaient pour le chef de la révolte. Il eût été trop dangereux de confondre dans un même châtiment la bourgeoisie encore incertaine et le peuple qui, de nouveau, prenait les armes.

Déjà la foule, réunie sur la place, lançait une pluie de pierres et de flèches contre les fenêtres du palais. Le peu de soldats que le gouvernement avait pu rassembler, pressés, intimidés par le peuple, regardaient et demeuraient immobiles. Pas un des gonfaloniers n'était venu au secours des seigneurs, malgré ce qui avait été ordonné; l'inertie des hommes d'armes encourageait la foule; elle se mit à crier : « Rendez-nous les hommes « que vous avez arrêtés. » Le gouvernement céda encore à cette injonction, en dépit de ceux des prieurs qui répondaient : « *Rendez-les en deux morceaux.* » Le gonfalonier insista pour que les prisonniers fussent relâchés; ils le furent.

Quand les bourgeois virent que les chefs des troupes refusaient d'obéir aux messagers de la seigneurie, alors, qui, par amour, qui, par force, qui, par peur, tous suivirent les insurgés. Ils grossirent, bientôt, d'une manière extraordinaire. Car beaucoup de gens de la classe moyenne se mêlaient à la foule du peuple et feignaient de lui obéir, espérant ainsi se faire protéger eux et leur famille. Signe certain de victoire! on voyait des chevaliers guelfes de la grosse bourgeoisie qui se faisaient casser leurs éperons d'argent sur les places et se proclamaient, après cela,

chevaliers du petit peuple. Chose plus étrange! des hommes flétris du titre de *grands*, pour crimes publics ou privés, se jetaient avec fureur dans les rangs de la plèbe. Pour récompense de leur zèle, ils ne demandaient que de redevenir hommes du peuple.

Le but de tous les efforts des ouvriers fut longtemps la bannière du gonfalonier de justice, appendue à la fenêtre de l'exécuteur. Ils finirent par s'en emparer, et l'on remarqua que rien ne put arrêter leur fièvre d'incendies, dès qu'ils furent maîtres de cette bannière. Il leur semblait qu'ils tenaient dans leur main la justice de Dieu. Ils allaient, déployant ce drapeau, sur les places, devant les palais condamnés; et ils ne se retiraient pas avant que les toits de ces palais ne fussent tombés en cendre. Le pillage des jours précédents avait provoqué chez eux un vif sentiment de honte. A mesure que le soulèvement devenait plus politique, la discipline s'établissait dans le désordre. L'incendie se régularisait; il devenait un moyen officiel de gouvernement : les insurgés abattaient des rangs entiers de maisons pour couper le feu et isoler les quartiers condamnés. Quand ils approchaient d'une maison pour la brûler, ils commençaient par transporter sur les places tout ce qu'on pouvait enlever, draps, tentures, argent, joyaux; ils en formaient un monceau et ils y mettaient le feu. Deux potences avaient été élevées pour pendre les pillards; la faim même n'était pas acceptée comme excuse. « Je vis, dit Marchione Stefani, un « homme qui avait pris un morceau de viande recevoir « d'un autre un coup de lance dans les épaules, parce « qu'il refusait de le jeter dans le feu. »

Au milieu des palais incendiés sur les deux rives de l'Arno, le fleuve, couvert de débris, charriait des flammes. Les cloches ne cessaient de résonner dans la multitude

des églises et des couvents. A cela s'ajoutait un soleil brûlant qni augmentait le vertige. On entendait des voix qui ne cessaient de crier : Feu et sang! Dans une ville en proie à la guerre civile, il y a des intervalles effrayants de foule et de solitude. Là où n'est pas le combat, est un silence de mort ; car les partis opposés sont mutuellement enchaînés par la terreur dans tous les lieux où ils ne sont pas aux prises. Entre les hurlements et les silences de glace de son enfer, Dante avait eu la vision anticipée de Florence, telle qu'elle se montra le 21 juillet 1378.

A ce spectacle, il était naturel que la bourgeoisie révolutionnaire commençât de se repentir. Elle ne pouvait s'empêcher de voir que les ouvriers qu'elle avait soulevés étaient résolus à faire servir la révolution au profit du grand nombre. Les métiers ne se contentaient plus de demander des consuls, ils voulaient des prieurs, c'est-à-dire le gouvernement. Le petit peuple s'attachait chaque jour davantage à son titre de *Peuple de Dieu*. De ce moment, toutes les classes supérieures songèrent en secret à se réconcilier, même celles qui étaient le plus engagées dans la révolte. La plupart des riches avaient fui dans les campagnes; les gros marchands avaient envoyé leurs marchandises dans les forteresses, jusques à Pise et à Bologne. Ceux des riches qui étaient restés dans la ville avaient des correspondances clandestines avec ceux du dehors. Ils faisaient répandre toutes sortes de bruits dans la campagne, pour exciter les paysans contre les ouvriers ; surtout, ils répétaient que ceux-ci voulaient incendier et piller les champs, tuer les vieillards et les honnêtes gens, raser une partie de la ville, se retrancher dans le reste, puis vendre les ruines à l'enchère, et se retirer à Sienne, pour y jouir en paix de leurs déprédations.

Par un singulier esprit de chevalerie qui n'était alors

étranger à aucune classe, mais qui, dans cette occasion, avait pour motif immédiat le besoin de se former une milice, la première chose à laquelle pensa le petit peuple fut de créer et d'armer des chevaliers ; il voulut que le premier fût Sylvestre Médicis. Après Médicis, les principaux de la bourgeoisie plébéienne reçurent la même dignité. Sur soixante-huit de ces chevaliers de l'émeute, deux seulement appartenaient aux petits métiers, tant était grande encore leur confiance dans les chefs des arts nobles. Au reste, quiconque se refusait à l'élection était menacé de l'incendie ; on s'emparait de sa personne ; on le portait sur la place ; de gré ou de force, il recevait l'accolade du petit peuple. Quelquefois, au milieu de cette confusion, le même homme était, au même moment, caressé et châtié. Tel dont la maison était brûlée, était malgré lui fait chevalier.

Pendant ce temps, la solitude augmentait autour des membres du gouvernement. Tout ce qu'ils tentaient se retournait contre eux. Dans leur désespoir, ils avaient envoyé Sylvestre de Médicis, Benoist Alberti pour apaiser le tumulte ; ce sont eux qui l'excitaient. Les chefs des milices avaient reçu de nouveau l'ordre de se réunir devant le palais. Nul n'obéit, ni aux ordres, ni aux prières. Tous répondirent qu'ils soutiendraient l'assaut dans leurs maisons, mais que s'ils descendaient dans la rue, ils ne pourraient rien contre la fureur du peuple. Bientôt, il ne resta plus aux prieurs que l'enceinte du palais. Ils employèrent la nuit à s'y fortifier ; ils se fournirent de vivres pour un long siége. Ils firent amasser des pierres dans les étages supérieurs, avec l'intention de se défendre vaillamment, et de mourir plutôt que de se rendre ; résolution qu'ils furent loin de tenir, comme on verra bientôt.

Dès le matin du 21 juillet, les insurgés, partagés en

associations et précédés de leurs bannières, vinrent livrer l'assaut au palais du podesta. Le combat dura plus de deux heures; il finit par la victoire des métiers. Ce succès calma leur colère. Sitôt que le palais fut entre leurs mains, les ouvriers firent savoir à la Seigneurie qu'elle eût à leur députer deux gonfaloniers et deux des douze, auxquels ils avaient l'intention d'adresser les réclamations qui leur paraissaient justes et raisonnables. Ces demandes étaient nombreuses; en voici les points principaux :

1° Que l'art de la laine ne fût plus soumis à la juridiction de juges étrangers;

2° Que les teinturiers, barbiers, cardeurs, serruriers, chapeliers, etc , eussent des consuls et deux prieurs;

3° L'abolition de la rente des fonds empruntés par l'État, et le remboursement du capital en douze années;

4° Que nul du petit peuple ne pût être poursuivi pour une dette moindre de 50 florins;

5° La progression de l'impôt;

6° Une amnistie générale;

7° L'abolition de la *peine des membres*. Pour mieux en finir avec la peine de mort et la torture, ils recherchèrent le chevalier du guet, dans la retraite où il se tenait caché. Ayant fini par le découvrir, ils le pendirent sur la place des Prieurs; après quoi ils mirent en lambeaux son cadavre. Leur plus grande cruauté s'exerça sur le bourreau. C'est à lui qu'ils firent expier tous les homicides que la loi avait commandés.

Le travail ayant cessé dès le premier jour, il fallut recourir à des moyens extraordinaires pour faire vivre le peuple. Ce furent des distributions de blé sur gages; une remise d'un tiers de l'impôt aux campagnes; enfin, une contribution de guerre sur les biens des ennemis de la Révolution, quelque nom qu'on leur donnât : suspects,

avertis, décrétés, confinés, exilés, briseurs de bans, rebelles; *sospetti*, *ammoniti*, *confinati*, *rubelli*; car aucune langue n'est plus riche et plus souple que l'italienne, quand il s'agit d'envelopper et de frapper tous les membres d'une faction ennemie.

Au bruit des clameurs de la foule qui montaient jusqu'au ciel, ces réclamations furent portées par les syndics des arts et du petit peuple devant les membres de la Seigneurie. Étourdis par le tumulte, à demi étouffés par la chaleur, ceux-ci les admirent sans débat; elles furent votées de même, en silence, dans le grand conseil; ce qui fit croire un moment que les choses allaient s'apaiser et que la foule déposerait les armes.

Mais il suffit d'un bruit qui commença à circuler, pour réveiller bientôt toutes les colères. Le peuple et les métiers apprirent que des troupes à pied arrivaient de Valdinievole et de Pistoie. Ils signifièrent sur-le-champ aux Seigneurs que si ces troupes ne rebroussaient chemin, ils les brûleraient eux, le conseil et tout le pays. Ces menaces appuyées des cris qui s'élevaient alors de tous les points de la ville, décidèrent les membres de la Seigneurie à donner aux troupes l'ordre de se retirer.

De concessions en concessions, le moment était venu où le gouvernement devait achever de disparaître. Après le vote du conseil, un des prieurs que la terreur avait jusque-là empêché de parler, Guerriante Matteo Marignoli, se leva subitement de son siége; sur un faux prétexte, il se hâta de sortir du palais. En le voyant passer, le peuple et les métiers se mirent à crier : « Qu'ils descendent tous ! nous ne voulons plus de seigneurs ! »

Thomas Strozzi entra alors dans l'assemblée et fit connaître les résolutions du peuple. A ce moment d'angoisse, les membres de l'assemblée pleuraient; ils se tordaient les

mains, ils se frappaient la tête sans savoir quel parti prendre. Au dehors, le tumulte ne faisait qu'augmenter; la foule menaçait, si les seigneurs ne sortaient, d'aller prendre leurs femmes et leurs enfants pour les massacrer sous leurs yeux. Benoist Alberti annonça que le peuple et les métiers exigeaient que deux des leurs fussent introduits dans le conseil; ce qui fut immédiatement accordé. Bientôt. la foule changea d'avis; persuadée qu'elle ne pouvait, dans aucun cas, se fier à des gens qu'elle avait si mortellement offensés, elle exigea que tous sortissent sur-le-champ. Deux hommes seulement refusèrent d'obéir: Alamanno Acciajuoli et Nicolas Lapo del Nero. Ils eurent la fermeté de déclarer que chacun était libre de partir; que, pour eux, ils entendaient ne sortir à aucun prix de l'enceinte du palais.

Le gonfalonier, cœur vil, pleurait sur sa femme et sur son fils. Les autres seigneurs semblaient morts et glacés, car ils se sentaient abandonnés de tout le monde. Ceux qui pouvaient leur faire parvenir des avis leur disaient : « Au nom de Dieu, sortez! sinon vous êtes morts! Les « troupes qui sont en bas, dans la salle, ne sont pas pour « vous, mais contre vous. » On ne voyait plus ni massiers, ni varlets, ni greffiers. Les seigneurs erraient çà et là, éperdus, dans les salles. Le premier qui eut l'infamie de se retirer fut le gonfalonier. Bientôt après, Alamanno Acciajuoli et Nicolas Lapo, sortant de leurs chambres pour entrer dans la salle d'audience, ne trouvèrent plus personne de leurs collègues. Ils se tinrent pour morts. Ils finirent par remettre les clefs des portes aux délégués des petits métiers.

A peine les seigneurs furent-ils sortis, que le peuple entra en foule dans le palais. Un ouvrier cardeur, Michel Lando, marchait en tête; il portait alors la bannière de

justice, la même qui avait été enlevée de la maison de l'exécuteur. Il était sans chausses, pieds nus. Les premiers qui avaient pénétré avec lui dans la salle le proclamèrent, au nom du peuple, gonfalonier de justice et seigneur.

Michel Lando s'empara du commandement avec une rare présence d'esprit. Il réunit les délegués des métiers et se fit d'abord confirmer par l'élection l'autorité qu'il tenait en partie du hasard; sa seconde pensée fut de se débarrasser de l'entourage déjà incommode des hommes qui venaient de le proclamer. Au lieu de se faire une force de leur concours, il ne songea qu'à les disperser; il prit pour prétexte de les envoyer à la recherche de quelques hommes désignés à la haine publique. La foule saisit avidement l'amorce; elle mit un zèle passionné à se séparer et abdiquer.

Le système par lequel l'ouvrier Michel Lando crut guérir les maux de Florence était simple jusqu'à l'ingénuité. Pour concilier tout le monde, il crut qu'il suffirait de distribuer les magistratures, par portions égales, entre les nobles, les bourgeois et le peuple. En diminuant la victoire des petits métiers, son espoir était de la faire accepter des grands; il partit de cette idée première que plus la révolution se ferait humble devant ses adversaires, plus elle désarmerait leurs rancunes. Cette idée se trouva entièrement fausse; elle ne satisfaisait ni les classes supérieures ni les inférieures; dès lors, elle eut pour résultat la ruine des Ciompi.

On croit communément que les hommes nouveaux, quand ils saisissent par hasard le pouvoir, sont enclins à tout pousser à l'extrême. Le plus souvent, ils sont étonnés de leur succès et ne songent qu'à se le faire pardonner. D'autres fois ils sont dupes d'une infatuation propre aux

parvenus. Ces hommes se persuadent aisément que le monde est trop heureux de les voir surgir de la poussière; ils ne prennent d'autre précaution contre l'ordre ancien, que de s'étaler dans la création et de sourire au soleil.

Michel Lando appartenait à la première de ces classes d'hommes. Son audace s'était épuisée à occuper le pouvoir; il ne lui en restait plus pour l'exercer. Au lieu d'user des ressources que la révolution avait mises en ses mains, il se fit un devoir de les désorganiser; faute de savoir s'en servir, son autorité l'effraya. Il chercha des appuis de tous côtés, principalement chez ses adversaires. Sa faiblesse lui fit croire qu'il était généreux envers ses ennemis, quand il avait peur d'eux. Plus avisés, ceux-ci ne se trompèrent pas sur le principe de sa clémence: ils en profitèrent sans lui savoir gré d'une magnanimité qui, selon eux, pouvait bien cacher quelque manque de cœur.

D'ailleurs, Michel Lando ne s'était pas oublié dans la distribution des faveurs publiques. Outre la magistrature de justice qui ne devait durer que deux mois, il s'était fait donner la charge de podesta pour un an. De plus, dans un esprit de prévision qui peut paraître sordide, il s'était attribué une rente de cent florins, avec la dignité de chevalier, armoiries, targe et haubert. De son côté, Sylvestre Médicis ne resta pas moins fidèle au caractère mercantile qui, dans la bourgeoisie florentine, était inséparable même de l'héroïsme. Il se saisit d'un gage important, de la rente des loyers des boutiques qui occupaient alors le vieux pont. Divers autres avantages de ce genre furent accordés à plusieurs des amis de la plèbe.

Il sembla néanmoins au peuple que Michel Lando lui faisait une trop faible part dans les réformes, et que la plupart s'accomplissaient au seul profit de la grosse bourgeoisie. Les petits métiers n'eurent pas la peine de re-

prendre leurs armes, ils ne les avaient pas déposées. Ils se rassemblèrent de nouveau, bannières déployées, sur la place du palais, exigeant que les nouveaux magistrats quittassent immédiatement leurs fonctions.

Indigné de l'audace de ses partisans de la veille, Michel Lando protesta d'abord contre eux; puis, espérant les ramener par des paroles, il les engagea à poser les armes, sur la déclaration qu'on pourrait accorder aux prières ce qu'il serait déshonorant d'accorder à la force. La foule insista; il offrit de déposer ou sa dignité de magistrat ou celle de chevalier; il finit par attester qu'il se contenterait de cette dernière.

Rien ne satisfit les insurgés qui déjà se croyaient trahis; ils voulurent tout lui ôter. Le petit peuple perdit un moment de vue ses ennemis naturels, grands, nobles, gros bourgeois, guelfes. Il ne vit plus, il ne poursuivit plus que l'ouvrier Michel Lando, usurpateur et traître. L'acharnement contre lui devint tel, que bientôt les petits métiers mirent toute leur victoire à détruire leur chef, sans s'inquiéter si, du même coup, ils ne risquaient pas de se détruire eux-mêmes. La riche bourgeoisie qui se croyait perdue respira; elle se rallia sur-le-champ, derrière la bannière de Michel Lando.

Dans son désespoir, le peuple des Ciompi, de plus en plus persuadé qu'il était livré, s'éloigna du palais; il alla se retrancher dans l'enceinte de l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, aux pieds de la madone de Cimabue. Là, soit l'impression des lieux, soit la solennité du moment, une angoisse religieuse s'empara de lui. Près de recommencer la lutte contre son propre chef, il voulut de nouveau s'assurer du bon droit. Dans ce déchirement, cette foule ingénue demanda au prieur de Sainte-Marie qu'on lui envoyât de bons frères pour lui fournir les consolations de

l'*âme et du corps;* elle espérait trouver en eux une lumière qui pût la guider.

Le religieux, demeurant étranger à l'exaltation politique qui inspirait ce langage, ne le comprit même pas: il répondit qu'il n'avait point de frères pour ce que la foule demandait, et qu'il fallait d'abord qu'elle se consolât elle-même. Quelques moines finirent cependant par arriver. Au lieu des lueurs célestes que la multitude implorait, ils ne lui apportèrent que des paroles vagues et vulgaires. Le peuple les interrompit, et chercha son salut en lui-même. Il se nomma huit chefs pour diriger ses mouvements. Ces chefs décidèrent qu'il y aurait, à l'avenir, huit délégués des métiers, adjoints à la Seigneurie, et que nulle délibération ne serait prise sans leur aveu.

Ces résolutions arrêtées, ils envoyèrent deux des leurs les signifier à Michel Lando, à Sylvestre Médicis et à la Seigneurie. Par un dernier effort de conciliation, les prieurs avaient arboré à la hâte les bannières de toutes les associations des métiers aux fenêtres du palais. Ils demandèrent, en signe de paix, la bannière des Ciompi; ceux-ci la refusèrent. Leurs envoyés ne se contentèrent pas de reproduire les paroles dont ils avaient été chargés; mais, entraînés par la colère, ils reprochèrent violemment à Michel Lando ce qu'ils appelaient sa trahison. Lui, homme du peuple, à peine avait-il touché aux honneurs, qu'il livrait ceux de sa classe au bon plaisir des hommes riches et puissants! Les prieurs ne furent pas épargnés davantage.

Michel Lando ne put entendre sans indignation ces reproches. Cependant il eut assez de sang-froid pour n'en rien montrer d'abord. Il se retira un moment, saisit ses armes, puis rentra en criant : « Où sont-ils les traîtres? » Il les atteignit sur l'escalier. Sa fureur était telle, que ses

premiers coups tombèrent par mégarde sur un moine qui apportait un broc de vin. Puis, reconnaissant les envoyés, il tourna contre eux son épée; il les blessa grièvement, et les fit retenir prisonniers.

Ce fut le signal d'un soulèvement général. Au bruit des cloches, le petit peuple s'élança pour forcer le palais de la Seigneurie. Mais les circonstances avaient changé. Les classes inférieures s'étaient divisées; déjà un grand nombre de bourgeois guelfes, revenus de leur peur, s'étaient rangés autour de Michel Lando et l'appelaient leur sauveur. Il monta à cheval; la bannière de la justice à la main, il les entraîna à sa suite, au-devant des insurgés. Le hasard fit que les deux partis prirent des rues différentes; ils ne se rencontrèrent pas. Michel, ayant rebroussé chemin, arriva sur la place au moment où ses adversaires venaient de l'occuper. Il attaqua sur-le-champ ceux qui la veille étaient ses amis. La défaite des Ciompi fut complète.

Comme il arrive après chaque déroute, le bruit se répandit que les vaincus s'étaient ralliés. Michel Lando fit de nouveau sonner le tocsin. Des hommes d'armes fouillèrent les rues. Les Ciompi profitèrent de la nuit pour sortir de Florence. Ceux qui les poursuivaient, affamés par plusieurs jours de disette, se répandirent dans les vignes des environs de Florence, pour se rassasier de raisins, et donnèrent ainsi à la plupart des fuyards le temps de se disperser. Il n'y eut que peu de morts; le sang qui coulait dans les révolutions n'était alors versé que par le bourreau.

Ainsi fut brisée la démocratie italienne. Le petit peuple, se retournant contre le petit peuple, détruisit sa propre victoire. Michel fut effrayé de la révolution qu'il avait faite. Il s'empressa de relever ses adversaires, de les appeler à

[illegible]

[illegible] des peuples catholiques du midi de l'Europe, ces deux hommes apparaissent à Gênes, à [illegible], à Sienne; partout un Michel Lando et un Sylvestre Médicis; partout le petit peuple ingenu, et le

bourgeois anobli et rusé. L'issue est toujours la même. Le peuple disparaît dans son triomphe ; à sa place surgit un maître. Après 1378, les Médicis, comme après 93, Napoléon.

Les hommes du parti vaincu, c'est-à-dire de la grosse bourgeoisie, avaient soudainement repris courage, depuis que Michel Lando avait témoigné ne pouvoir se passer d'eux. Leur audace croissant d'heure en heure par l'impunité, ils s'assemblèrent, dès le 1er septembre, sous les fenêtres du palais. Aux cris répétés : aux armes, *à bas les ciompi!* ils déclarèrent qu'ils ne souffriraient pas qu'un seul homme du peuple fît plus longtemps partie du gouvernement. La Seigneurie s'empressa d'obéir à ces réclamations ; elle ôta la magistrature à deux ouvriers, Tira et Baroccio. A leur place, elle mit deux hommes de la grosse bourgeoisie. Il fut décidé, en outre, qu'on ne laisserait subsister que deux des associations nouvelles, à savoir celles des teinturiers et des tailleurs. Cette résolution excita un vif mécontentement dans les arts majeurs. Mais, de crainte de provoquer un nouveau soulèvement, ils s'en tinrent là, sentant bien que le moment n'était pas encore venu de tout reprendre à la fois.

D'ailleurs, sur cette pente, il était assez évident qu'on ne s'arrêterait plus. On commença par abolir le droit de suffrage du petit peuple et par ôter leurs offices à tous les ouvriers des arts mineurs. Seulement, pour conserver quelque apparence, Michel Lando fut maintenu un peu de temps encore dans sa charge. Par un reste d'illusion, il rendit aux classes supérieures l'immense service de couvrir de son nom d'artisan les représailles de l'oligarchie.

D'abord, elle feignit de se contenter d'exclure la plèbe, au profit des arts moyens. Bientôt il fallut en revenir sim-

plement au système traditionnel des États italiens, le terrorisme. Un tribunal contre-révolutionnaire fut établi, pour châtier d'avance le parti populaire de ses crimes à venir. Alors la grosse bourgeoisie se chargea de donner au peuple, à son dam, une leçon de gouvernement; et il est certain que, par l'insulte, par la moquerie, par le mépris, par l'opprobre, par la confiscation, par la ruine, par l'exil, par la prison, par la misère, par la faim, par le feu, elle enseigna à ses ennemis l'art de se délivrer d'une faction gênante, d'une classe incommode, ou même d'un peuple tout entier, en tarissant l'avenir dans ses veines. Les deux délégués du peuple que Michel Lando avaient blessés furent envoyés les premiers à l'échafaud. Ils inaugurèrent, mourants, l'ère des supplices, que l'on prit soin, selon l'expression italienne, de *rafraîchir* à des époques marquées d'avance.

En Italie, les échafauds, et surtout les proscriptions, n'eurent pas, comme en d'autres pays, le caractère d'une violence passagère. Ils se changèrent en institutions permanentes. Le sang-froid que mit la bourgeoisie à exténuer le petit peuple, fut incomparable; et ni le courage, ni même la force de corps du *peuple maigre*, ne se relevèrent de ce lit de torture, de ces proscriptions en masse, de ces effusions de sang, versé goutte à goutte, lentement, systématiquement, avec un art calculé où la passion semblait n'entrer pour rien.

De ce moment, il est telle chronique, par exemple, celle de Marchione Stéphani, dont chaque chapitre n'est plus qu'une liste de proscriptions et de condamnations à mort. Tout ce qui avait trempé, de près ou de loin, dans les intérêts de la plèbe, tout ce qui lui avait donné un vote, un gage, une sympathie, un encouragement, fut purifié par l'exil ou par le fer. Georges Scali paya l'un des

premiers, de sa tête, l'alliance qu'il avait formée, au nom des grands métiers, avec les petits.

L'espérance revint alors, même à ces anciens nobles qui, depuis si longtemps, avaient été privés de tout droit aux fonctions publiques. De la résignation la plus humble, ils passèrent aux plus extrêmes prétentions; ils crurent que le jour était venu de reconquérir tout ce qui leur avait été enlevé.

Au milieu de tant de partis opposés que l'on croyait détruits, et qui reparaissaient pleins de la vie qu'ils avaient ôtée au peuple, de nouvelles luttes à main armée ensanglantèrent les rues. Les classes inférieures avaient été trop humiliées, et, d'ailleurs, elles avaient la veine trop épuisée pour profiter sitôt des divisions de leurs adversaires. Maté par la noblesse et par la bourgeoisie, le petit peuple mit plus de deux siècles à panser sa plaie, que, d'ailleurs, on ne laissa plus jamais fermée.

Le moment vint enfin de frapper Michel Lando. Les partis qu'il avait sauvés ne purent souffrir qu'il restât dans Florence. C'était une humiliation trop intolérable pour eux que la vue de cet ouvrier qui avait été un jour leur maître. Tant de clémence, tant de commisération ingénue ne le protégèrent pas. Il fut exilé par ceux qu'il avait non-seulement épargnés, mais relevés. Il mourut à Chiozza dans l'opprobre. Grande leçon pour ceux qui, en des temps corrompus, se hâtent de rendre à des adversaires la force que la Providence leur a ôtée. Bien souvent, se croyant magnanimes, ils ne sont que débonnaires. Honnêtes gens sans grandeur, sans génie, qui servent à perdre ce qu'ils voudraient sauver. Chargés, un jour, du fardeau des destinées humaines, ils se sentent trop faibles pour les porter, et se remettent de ce soin à l'ennemi qu'ils avaient charge de détruire. L'histoire ne sait quelle

place leur donner ; elle ne pourrait voir en eux des traîtres, puisqu'ils se frappent eux-mêmes, ni des héros, puisqu'ils travaillent contre leur propre cause. Dans leur vertu, il y a une faiblesse qui la déshonore, et dans leur faiblesse, une vertu qui la rachète. Quoi qu'il en soit, ils sont punis de leur médiocrité comme d'un crime ; car, rien de plus immoral que de laisser croire que la vertu est un obstacle pour les bons, une commodité pour les méchants.

Une lumière terrible jaillit des palais incendiés de Florence. La révolution des Ciompi fit le tour de l'Italie. Les ouvriers de Sienne, les *Lazzares* de Naples, les *Capette* de Gênes eurent chacun aussi leur journée ; par des causes analogues, ces victoires du peuple finirent toutes par l'anéantissement du peuple.

Le premier effet de la panique qu'elles avaient produite fut de réconcilier les grands et les riches, les nobles et les bourgeois. Ces deux grands partis, qui avaient rempli de leurs luttes les temps précédents, se rapprochent et se confondent en se dénaturant. Il se fait, peu à peu, dans l'histoire de ces cités, un silence précurseur de l'asservissement et de la mort.

Second résultat qui rentre dans le premier. Les gros bourgeois guelfes, auparavant la tête du parti plébéien, changent brusquement de système. Les mêmes hommes, qui avaient visé à la popularité, deviennent les ennemis les plus ardents, les plus obstinés du peuple ; et cette conversion subite de la bourgeoisie et du parti guelfe aux doctrines d'asservissement est le fait important de la fin du quatorzième siècle. Depuis ce temps, tous les mots de la langue politique prennent un autre sens ; toutes les bannières, une autre couleur. Il s'opère comme un grand changement de front dans chaque parti. Pour qui n'ob-

serve pas ce renversement, l'histoire demeure une énigme indéchiffrable.

L'effet le plus apparent fut de tremper dans le sang de la guerre civile la popularité des Médicis. Sylvestre avait enfoui ce nom sous la cendre des palais; Côme l'en fit sortir avant que la rouille s'y fût attachée. Ce qui avait été salué du peuple comme un gage d'indépendance, devint, encore une fois, une cause d'éternelle servitude.

CHAPITRE XIV.

UNE RÉVOLUTION FISCALE.

L'impôt sur le capital dans la république de Florence.

Au milieu de son terrorisme, l'aristocratie bourgeoise était elle-même pleine d'épouvante. Le souvenir de la révolution de 1378 la poursuivait au fond de ses maisons crénelées. Toujours décimé, le peuple relevait toujours la tête. Ce qu'il n'avait pu obtenir pendant qu'il avait occupé le gouvernement, il l'obtint après sa défaite. La question de l'impôt n'avait pas été abandonnée. Parmi les luttes et les proscriptions, la passion d'égalité sociale qui travailllait les *petits métiers* finit par produire un système que les classes inférieures imposèrent à la bourgeoisie, qui venait de les écraser. Le résultat de cette capitulation de la bourgeoisie fut la révolution de l'impôt, en 1427, véritable loi agraire d'un peuple de banquiers.

Ce système est annoncé, à son origine, par les chroniqueurs, avec un véritable enthousiasme, comme le triom-

phe de la cause divine. Ce n'est pas seulement *justice*, disent-ils, c'est *sainteté*. En même temps qu'ils portent aux nues les inventeurs de ce système, ils en livrent les adversaires à la vengeance de Dieu. Je ne citerai que l'un de ces témoignages contemporains :

« La guerre avait continué de 1422 à 1427, et chacun « étant écrasé sous le poids d'impôts mal répartis, les « riches ne voulant pas les payer, les pauvres ne le pou- « vant, la ville était réduite à un état désespéré. Mais la « cupidité des gros bourgeois les rendait obstinés dans « leurs mauvais vouloirs : et à cause de ces iniquités, il « se faisait des conciliabules parmi le peuple, et il disait : « C'est nous qui semons, ce sont les grands bourgeois « qui moissonnent ; les labeurs sont pour nous avec les « charges. Et tout le peuple murmurait et répétait des « paroles semblables.

« Au milieu de ces plaintes, Philippe de Diaceto, « homme d'un esprit subtil, raisonneur expérimenté, se « leva ; la plume à la main (*con la penna in mano*), il « montra le moyen d'avoir de l'argent ; et ainsi fut habile- « ment établi l'impôt du *catasto* ; tous les riches portèrent « la charge avec le bât, chacun fut tenu de payer. Dans « ce système, je ne sais ce que je dois le plus louer, ou « sa *justice* ou sa *sainteté* (*o la sua giustizia o la sua san- « tità*). Francisco della Luna, qui voulut s'y opposer, en « fut châtié par Dieu et par la fortune : car il alla toujours « de mal en pis ; il tomba dans la disgrâce de tous les « hommes : tant il est vrai que les meilleures vengeances « sont celles qui viennent de Dieu[1]. »

Le chroniqueur montre dès l'origine la haute bour-

[1] Chè le maggior vendette son quelle che procedono di Dio (Scipione Ammirato, *Delle Famiglie nobili Fiorentine* p. 19-20.)

geoisie qui tend des piéges au peuple pour lui enlever cette loi de salut : ne pouvant la renverser, les riches cherchent à obtenir que cette loi dorme, *chè il catasto dormisse*. Les représentants de la haute bourgeoisie avouent sincèrement leurs répugnances. Ils reconnaissent que s'ils repoussent ce système, c'est parce qu'il leur ôte en réalité la domination et le gouvernement. « Citoyens, « dit l'un d'eux, quelle différence y a-t-il entre les hom- « mes de gouvernement et les autres, si ce n'est que les « uns commandent et les autres obéissent ? Que nous sert « d'être censés gouverner, si nous sommes en effet gou- « vernés et dominés par ce nouveau système d'impôts ? »

Ce que regrettait l'aristocratie bourgeoise de Florence, c'était bien moins encore l'argent, dont elle était prodigue, que l'autorité absolue qui lui échappait ; elle abhorrait dans cet impôt l'égalité qui en était le principe. Avec la franchise des passions de ce temps, elle explique très-haut le motif déterminant de son opinion.

Quel était, en effet, le système du *catasto ?* Le chroniqueur que je viens de citer a montré l'enthousiasme des prolétaires, la répugnance des bourgeois. Les uns y voient le commencement de la justice d'en haut, les autres la fin de leur autorité. L'écrivain contemporain dépeint la révolution morale qui suit le déplacement du pouvoir. Mais quel est enfin ce système dont les résultats sont annoncés avec tant d'éclat ? En quoi consiste-t-il ? C'est Machiavel qui le dira.

Non-seulement il décrit l'impôt sur le capital, mais il résume les objections que les classes riches faisaient à cette réforme, et qui se trouvent être à peu près littéralement reproduites aujourd'hui, par exemple celles qui concernent les biens mobiliers. On comprendra aisément quelle révolution ce système apportait dans la haute

bourgeoisie de Florence, en rappelant que l'aristocratie de finance possédait dans ses banques la plus grande partie de la fortune publique ; c'était une question de vie ou de mort pour l'aristocratie financière d'échapper à ce mode d'impôt, pour le peuple de l'y assujettir.

Voici les paroles de Machiavel ; chaque mot est si important, que je ne puis en retrancher aucun :

« Cette guerre avait duré de 1422 à 1427, et les ci-
« toyens de Florence étaient écrasés sous les impôts qu'ils
« avaient supportés jusque-là ; ils convinrent de les rem-
« placer par d'autres ; et afin *que l'impôt fût égal pour*
« *tous, proportionnellement aux richesses, on arrêta de*
« *l'établir sur la totalité des biens de chacun : en sorte*
« *que celui qui avait 100 florins de capital eût un demi-*
« *florin*[1] *d'impôt*. Dans ce système, l'impôt n'étant plus
« réparti suivant le bon plaisir des hommes, mais suivant
« la loi, pesait lourdement sur les riches, et avant qu'on
« l'eût discuté, ils le repoussaient d'avance. Jean de
« Médicis seul le soutenait ouvertement, si bien qu'il le
« fit prévaloir. Comme dans l'assiette de cet impôt on
« formait une masse de tous les biens de chacun, ce que
« les Florentins appellent *accatastare*, on l'appela *catasto*
« (cadastre). Cette innovation mit en partie un frein à la
« tyrannie des riches ; car ils ne pouvaient plus frapper
« les faibles et leur imposer silence par la menace dans
« les assemblées et les conseils, comme ils le faisaient
« auparavant.

« Ce système d'impôt fut donc reçu avec joie par les
« masses, avec une immense répugnance par les riches.
« Mais, comme il arrive que les hommes ne sont jamais

[1] Quello che aveva cento fiorini di valsente ne avesse un mezzo di gravezza.

« satisfaits, et que, sitôt qu'ils ont une chose, ils en de-
« mandent une autre, le peuple, non content de l'égalité
« de l'impôt qui naissait de la loi, demandait que l'on re-
« vînt sur le passé, que l'on estimât ce que les riches
« avaient payé de moins, selon le *catasto*, et qu'ils fissent
« la compensation pour ceux qui, afin de payer ce qu'ils
« ne devaient pas, avaient vendu leurs propriétés. Cette
« demande épouvanta beaucoup plus que le *catasto* les
« grands bourgeois; pour se défendre de l'une, ils ne
« cessaient d'attaquer l'autre, soutenant que ce système
« d'impôt était le comble de l'injustice, en ce qu'il frappait
« aussi les biens mobiliers que l'on possède aujourd'hui
« et que l'on perd demain; qu'il y avait d'ailleurs un
« grand nombre de personnes qui avaient de l'argent ca-
« ché que le *catasto* ne peut atteindre. A quoi ils ajoutaient
« que ceux qui, pour gouverner la république, négli-
« geaient leurs affaires, devaient supporter moins de
« charges que les autres; qu'il fallait se contenter des
« fatigues qu'ils enduraient; qu'il n'était pas juste que
« l'État profitât de leurs biens et de leurs talents, et se
« contentât de l'argent des autres.

« Les partisans de la loi répondaient : que si les biens
« mobiliers varient, l'impôt peut varier également, et
« qu'en renouvelant souvent l'estimation, on pouvait re-
« médier à cet inconvénient; qu'à l'égard de ceux qui
« ont de l'argent caché, il n'était pas nécessaire d'en tenir
« compte, parce qu'il n'était pas raisonnable de faire
« payer un argent qui ne produit rien, et que si on le fait
« valoir, il se découvre par là même; que si les fatigues
« du gouvernement leur pesaient, ils n'avaient qu'à les
« laisser de côté, et à ne plus s'en embarrasser; que la
« république trouverait aisément d'autres citoyens dé-
« voués qui ne feraient pas difficulté de l'aider de leur

« argent et de leurs conseils; que, d'ailleurs, les honneurs « et les avantages que le gouvernement apporte à sa suite « sont tels, qu'ils devraient leur suffire, sans prétendre « encore ne point participer aux charges.

« Mais les ennemis de la loi ne disaient pas ce qui « causait leur véritable peine : c'est qu'il leur était dur « de ne pouvoir plus entreprendre de guerres sans « dommage pour eux, depuis qu'ils étaient réduits, « comme les autres, à contribuer aux dépenses. Si ce « système avait été découvert plus tôt, on n'aurait pas « fait la guerre au roi Ladislas; on ne la ferait pas main- « tenant au duc Philippe; car ces guerres n'ont été en- « treprises que pour enrichir quelques citoyens, non par « nécessité.

« Jean de Médicis calmait ces humeurs violentes en « faisant voir qu'il n'était pas bien de revenir sur le passé, « qu'il fallait seulement s'occuper de l'avenir; que si les « impôts avaient été injustes autrefois, il fallait remercier « le ciel de ce qu'on avait découvert le moyen de les rendre « équitables; qu'on devait vouloir que ce système servît « à réunir, non à diviser la cité, ce qui arriverait in- « failliblement si l'on revenait sur les contributions « passées, pour les faire servir de compensation dans les « contributions présentes; que celui qui se contente « d'une demi-victoire en tire toujours avantage, tandis « que celui qui veut épuiser sa victoire finit toujours par « tout perdre. Par ces paroles, Jean de Médicis apaisa les « débats, et l'on ne parla plus de revenir sur le passé [1].»

Ce serait raconter l'histoire sociale de Florence que de suivre les efforts de l'aristocratie bourgeoise pour se dérober à l'égalité de l'impôt. D'abord elle emploie la vio-

[1] *Ist. Fior.*, lib. IV.

lence ; dès l'année suivante, en 1428, elle essaye de rendre l'impôt impraticable, en faisant soulever les provinces sujettes de la république. La révolte n'ayant pas réussi, les riches tentent la voie de la faveur et de la brigue : ils font mentir la loi à leur profit par de frauduleuses estimations. Aussi arriva-t-il qu'en 1458, c'est-à-dire trente et un ans après l'établissement de l'impôt sur le capital, les masses prolétaires, qui voyaient leur émancipation dans ce système fiscal, obtinrent qu'une nouvelle estimation fût faite des fortunes tant mobilières qu'immobilières.

La lutte entre la bourgeoisie et les prolétaires s'engage ainsi, dans le quinzième siècle, par la question du maintien de l'impôt sur le capital. C'est le fond de l'histoire sociale de la république de Florence pendant la fin du moyen âge. Je me sers ici de la traduction et de l'exposé de M. de Sismondi :

« Le gouvernement cherchait à éteindre la dette pu-
« blique qui s'était fort accrue pendant la précédente
« guerre; et l'un des moyens auxquels il s'arrêta pour
« augmenter le revenu fut de renouveler en 1458 le
« *cadastre* de 1427, en vertu duquel toutes les propriétés
« *mobilières et immobilières de chaque citoyen avaient été*
« *estimées et soumises à une imposition de demi pour cent*
« *du capital*. Depuis cette époque, les riches avaient
« trouvé moyen de soustraire une grande partie de leurs
« biens aux impositions publiques par le crédit qu'ils
« exerçaient sur les magistrats ; aussi une loi qui éta-
« blissait une égalité proportionnelle dans les impôts
« fut-elle regardée comme un sujet de triomphe par le
« peuple; elle fut portée au commencement de 1458;
« dix commissaires furent chargés de faire dans l'année
« la répartition de l'impôt d'après les fortunes. »

Ainsi se résument le fond et la forme de cette révolution financière de 1427. Le système : c'était l'impôt sur le capital. La quotité de l'impôt : un demi pour cent. Les moyens d'exécution : les citoyens étaient obligés, dans un temps marqué, de fournir la déclaration de toutes les valeurs composant leur état de fortune : c'est ce qui s'appelait *donner l'inscription de leurs biens*[1].

Quant à la tentative frauduleuse de la haute bourgeoisie, le secret en est révélé, après coup, avec une singulière audace par les historiens du seizième siècle, qui appartenaient presque tous à l'aristocratie financière. Ce secret était un grand piége tendu aux classes pauvres. Les riches, après avoir reconnu l'impossibilité ou le péril de détruire ouvertement la révolution accomplie, convinrent que, pour réduire la foule, il fallait mettre dans leurs complots les hommes à qui elle se fiait le plus[2]. Dès lors ils se retournèrent vers les Médicis, et ils essayèrent d'*agir avec eux;* ils les excitèrent sans relâche, de père en fils, à profiter de leur popularité pour tromper le peuple[3] et le dépouiller, en le caressant, de sa nouvelle conquête. Les premiers Médicis sentirent que cette perfidie les perdait. Ils refusèrent.

Si l'on demande quel a été le résultat politique du système d'impôt sur le capital, je dirai qu'il eut pour première conséquence de mettre fin aux révolutions violentes et sanglantes qui avaient troublé les siècles précédents. Il est impossible de ne pas remarquer qu'après ce changement dans la loi fiscale, il se fait un grand calme dans

[1] Dare le scritte de' beni loro.

[2] Quanto era ciò difficile e pericoloso ad eseguire, se il favor di coloro a' quali la plebe era cara non si procacciava prima di guadagnare. (Scip. Amm.)

[3] Nerli, *Commentari*, p. 36.

la société florentine. D'une part, la haute bourgeoisie, depuis qu'elle concourt largement aux dépenses, devient moins entreprenante, moins aventureuse; de l'autre, le peuple, satisfait d'avoir conquis l'égalité dans l'impôt, se retire de l'émeute ; il laisse à Florence cette longue paix dont profitent les arts du quinzième siècle.

La classe ouvrière s'était tellement attachée à cette conquête de l'égalité dans l'impôt, qu'il suffit aux premiers Médicis de se faire les défenseurs du *catasto*, pour conduire le peuple partout où ils voulurent.

On a vu que Machiavel attribue à Jean de Médicis d'avoir, le premier, pris la défense de ce système. Côme, le Père de la patrie, le suivit dans cette voie. Laurent le Magnifique y marcha à son tour. En 1471, sous son syndicat. on renouvelle pour la troisième fois la réforme de 1427 Ces hommes de trois générations différentes, héritiers de la même pensée, fondent ainsi avec leur popularité la grandeur de leur maison.

En même temps qu'ils firent établir l'impôt sur le capital, ils s'opposèrent à ce que l'on revînt sur le passé, et délivrèrent ainsi la bourgeoisie de la plus grande terreur qu'elle eût jamais éprouvée, qui était de se voir expropriée en masse par l'effet rétroactif de l'impôt sur le capital. Au peuple, ils garantissaient l'égalité, à la bourgeoisie la non-rétroactivité. Dans cette situation, personne ne pouvait se passer d'eux ; ils s'étaient faits les médiateurs de la révolution sociale ; ceux qui la craignaient, comme ceux qui la soutenaient, avaient également besoin de leur empire.

Qui peut dire ce qui fût arrivé si, au lieu de tenter la voie hardie de cette révolution fiscale, Jean de Médicis eût repoussé toute innovation ; si la bourgeoisie entière se fût attachée au système exécré des anciens impôts; si

l'aristocratie financière n'eût voulu capituler à aucun prix avec les doctrines économiques et sociales des temps nouveaux; si Côme et Laurent de Médicis, au lieu de soutenir la conquête de la classe ouvrière, eussent prêté l'oreille aux seules suggestions de la classe riche; si de grands hommes d'Etat ne se fussent interposés avec un profond esprit novateur entre le *peuple maigre* et le *peuple gras ?* Est-il sûr que cette société bouleversée se fût soudainement rassise, que l'on eût vu s'élever, au sein de la paix, tant de monuments des arts et des lettres qui signalent l'âge heureux de Florence, et conduisent de merveille en merveille jusqu'à la jeunesse de Michel-Ange? Est-il certain qu'au lieu de ces années prospères, on n'eût pas revu les torches des *Ciompi* de 1378 se rallumer, et se promener sur les ruines, à l'ancien cri de : *Vive le petit peuple!*

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER.

LE COSMOPOLITISME.

Révolution dans le tempérament du génie italien. La patrie ou le monde. Comment le chemin est frayé à l'invasion. L'Italie désarme; elle compte sur la souveraineté de l'esprit. Contraste entre la chute politique de la nation et le progrès des arts. Un concile d'artistes.

Au milieu du quinzième siècle, mon sujet m'abandonne, ou plutôt il change de nature; car c'est encore un grand spectacle de voir un peuple qui commence à se dissoudre sans blessure apparente. J'entre dans une époque qu'aucun grand nom ne remplit. Je cherche des écrivains nationaux, je ne trouve que des imitateurs des Latins. Les espérances des Guelfes comme des Gibelins sont tombées; rien n'y a été substitué. Dès ce moment, tout est sur une pente qui doit nécessairement conduire à la mort sociale.

Jusque-là il était visible que l'Italie ne suivait pas la loi régulière de formation des autres parties de l'Europe; que la nationalité y était plus lente à se produire que chez d'autres; mais à partir du quinzième siècle, se ré-

vèle à toute la terre l'impossibilité de s'organiser, de former un de ces êtres vivants que l'on appelle peuple. La plaie encore cachée se découvre, et l'on s'y accoutume; c'est ce que l'on appelle aujourd'hui un fait accompli. Bien plus, cette impossibilité est acceptée par les meilleurs esprits comme une marque de grandeur; toute une race d'hommes prend glorieusement son parti de renoncer à être; au moment où en Europe les nationalités se constituent et prennent une tête, l'absence de la nationalité italienne devient surtout flagrante.

Le principe entrevu au commencement de cette histoire s'est développé; les yeux les plus aveugles ne peuvent s'empêcher de le voir. Rome, en devenant la tête de la chrétienté, a dû renoncer à être la tête de l'Italie. D'une part, cette puissance s'est opposée à l'établissement d'une monarchie unique; de l'autre, comme un corps étranger garde une plaie ouverte, elle a empêché les petits États de se réunir dans un même système; c'est-à-dire qu'elle a rendu également impossible la royauté et la fédération.

Le moment est venu où le fait d'abord latent dans les origines de la race italienne en devient la règle et la fatalité.

L'esprit des États politiques, c'était la nationalité; l'esprit de la papauté, le cosmopolitisme. Comment accorder l'une et l'autre?

Dans l'antiquité, chaque Etat se faisant le centre unique de toute vie sociale, cette question n'existait pas. De nos jours, elle existe théoriquement: mais la grandeur comme la ruine de l'Italie est d'avoir vécu sur ce problème, laissant en présence deux souverainetés, la cité et l'Église, qui représentent officiellement la patrie et le monde.

Dans ces termes, quel a été son choix? Elle n'a pu ni les réunir ni les concilier; elle les a tour à tour préférés; et c'est en quoi surtout diffèrent chez elle le moyen âge et la renaissance.

Au treizième siècle, au temps de Dante, l'idéal de l'Italie est tout italien; il est étroit, enchaîné à la commune; mais, du moins, il est fécond dans son patriotisme; il est passionné, il vit. Maintenant, considérez quel travail s'accomplit pendant le quinzième siècle; cette époque si vide en apparence aboutit à un immense résultat historique; elle change l'idéal du génie italien.

Encore une fois, l'ancienne question se présente : la patrie ou le monde; et la réponse est l'opposé de celle qui avait été faite dans le passé. Le génie italien met tout son effort à s'effacer lui-même, à s'ensevelir, pour ne laisser subsister en lui que le génie de l'humanité.

Voyez ces savants, ces philologues chevaleresques, un Poggio, un Jean de Ravennes, un Laurent Valla, un Filelfo, un Aurispa, ces héros de l'érudition, qui souvent, au péril de leurs corps, vont explorer la dépouille de Constantinople pour rapporter un manuscrit. De quelle nation sont-ils? à peine s'ils s'en souviennent. Ils prennent un nom latin; ils ne sont plus ni Vénitiens ni Lombards. Et le cortége qui entoure la dynastie naissante de Côme de Médicis, les Pic de la Mirandole, les Landini, Marsile Ficin, qui chante les hymnes d'Orphée en s'accompagnant de la lyre, à quelle nation se rattachent-ils? Ils ne sont plus Florentins, ils sont habitants de la cité de Platon, citoyens de l'humanité.

Les œuvres de ces hommes n'ont pas une originalité frappante; et pourtant ils aboutissent à un grand résultat qui leur est commun à tous; ils brisent la tradition du vieux génie italien; ils révèlent un nouvel idéal, qui, plus

étendu que l'ancien, sera réalisé par les artistes et les écrivains du seizième siècle. Comme cet idéal ne représentera pas seulement la nation italienne, le cosmopolitisme y trouvera son expression complète; l'art des Léonard de Vinci, des Michel-Ange, des Raphaël, ne sera plus l'art de l'Italie, mais de l'humanité moderne.

Tout pousse l'Italie du quinzième siècle à ce cosmopolitisme prématuré. C'est le temps des conciles qui se suivent presque sans interruption, conciles de Pise, de Constance, de Ferrare, de Bâle. Si j'essayais de faire revivre une de ces assemblées, qui tenait tout le Midi en suspens; si je suivais ces délibérations, qui semblent annoncer le long parlement du moyen âge, ces correspondances qui arrivent de tous les points de l'Europe, ces discussions tantôt pompeuses, tantôt grossières, vous verriez distinctement comment l'Italie, passionnée plus qu'un autre peuple pour un pareil spectacle, apprenait à cette école à s'occuper des affaires du genre humain en oubliant les siennes. Les conciles de Pise et de Ferrare, dans lesquels le nom de l'Italie fut à peine prononcé, ce furent son assemblée constituante et sa convention.

Enfin, pendant que le reste de l'Europe ne vivait que de la guerre, l'Italie, comme on le dit aujourd'hui, désarme. Cette opinion que quelques esprits ont cherché à faire prévaloir de nos jours, que la guerre est un legs de la barbarie, que le temps en est fini, que la pensée toute seule doit désormais combattre, ce sentiment est embrassé prématurément par les Italiens; ils donnent les premiers l'exemple de la confiance dans les victoires de l'esprit; ils convient l'Europe moderne à abandonner la lutte des corps pour la lutte des idées et des intelligences.

Ce n'est pas qu'ils n'eussent retrouvé de hardis chefs militaires. Piccinino, Sforza, Braccio, montraient assez la

vérité de ce qu'avait dit Pétrarque, que l'antique valeur n'était pas encore morte dans les cœurs italiens. Mais tel était le mépris général pour la force matérielle, que le champ de bataille ne donnait pas la popularité; ces hommes, qui ailleurs eussent été des héros, durent se contenter des ambitions de l'aventurier. Parce que l'on avait incontestablement l'autorité de la pensée, on crut que l'on dominerait aisément des peuples regardés comme barbares. Satisfaits de diriger les esprits, les Italiens abandonnèrent, comme une occupation inférieure et grossière, à des mercenaires le soin de vaincre.

Nul spectacle plus triste que la Péninsule parcourue d'un bout à l'autre par des condottieri, qui, à chaque instant, se retournant contre ceux qui les payent, sans distinction d'amis ou d'ennemis, dépouillent le pays, avant que tant de villes brillantes, savantes, lettrées, aient songé à se défendre. Comme l'Italie se sentait la reine du monde par la pensée, même abattue sous les pas de l'ennemi, elle ne sentait pas le généreux désespoir qui accomplit des miracles. Elle sut trop tôt que la souveraineté ne lui serait pas arrachée par la défaite; elle s'y accoutuma par avance.

Les incursions périodiques et pacifiques des étrangers à la suite de l'empereur, avaient préparé les esprits à la possibilité des invasions. Si elles eussent éclaté tout à coup, le sol italien se serait hérissé naturellement; mais tant de promenades des bandes germaniques avaient accoutumé à ce qui partout est la dernière des infortunes, à la langue, à la voix, au visage de l'ennemi dans le champ, dans la maison paternelle. Pendant des siècles, l'Allemand était venu chaque année en armes s'asseoir au foyer domestique. La place de l'étranger était toujours préparée, et pendant qu'il était là tout avait suivi le cours or-

dinaire. A peine si les philologues avaient détourné la vue de leurs manuscrits pour regarder passer les avant-coureurs des barbares. Les peintres de Florence, dans les cellules des cloîtres, n'avaient pas quitté le pinceau. On n'avait pas vu là, comme en Espagne, une succession de poëtes guerriers faire leur éducation dans les batailles! car la guerre, pour des esprits italiens, n'avait plus même de poésie. Ces combats mercenaires, dans lesquels chacun s'épargnait en épargnant son adversaire, c'était la barbarie sans le danger, sans le courage; la mort même y manquait.

Voilà comment, par la complicité des événements et du génie exclusivement cosmopolite de l'Italie au quinzième siècle, le chemin a été frayé à l'invasion. A cette cause générale de la disparition de l'esprit militaire en Italie, j'en ajouterai une seconde. Dans les guerres politiques, la force des armées est dans l'unité du drapeau; il faut qu'elles soient engagées toujours dans le même sens; car c'est une grande erreur de s'imaginer que ces masses d'hommes, qu'on appelle des armées, puissent servir, sans s'énerver, indifféremment toutes sortes de causes, royales ou républicaines; aujourd'hui l'absolutisme, demain la liberté; guelfes le matin, gibelines le soir. Dans ces violents changements de front, il n'est pas d'organisation de fer qui ne s'use, ne s'émousse ou ne se brise. La discipline n'est que l'effet de la tradition ou plutôt de la continuité d'efforts vers un même but, qui est l'âme même d'une armée. Il résulte de cette unité d'impulsion, une force qui ressemble à celle de la loi de gravitation. Or il est arrivé en Italie que les mêmes troupes furent successivement employées par les partis les plus opposés; elles finirent par ne plus savoir pourquoi ni pour qui elles se faisaient la guerre.

Les mêmes hommes qui luttaient avec fureur au treizième siècle, ne tenaient plus sur aucun champ de bataille au quinzième; il n'y avait plus d'âmes dans les armées. Dès lors, elles refusèrent de se battre. On finirait par revoir quelque chose de semblable en Europe, si les mêmes armées devaient continuer de servir tour à tour la révolution et la contre-révolution, comme cela est arrivé de nos jours.

L'Italie est, dans le monde moderne, sortie la première de ce que quelques personnes appellent le cercle étroit du patriotisme; elle s'est confiée sans défense à l'esprit de la civilisation, au génie de l'humanité. Comment l'humanité l'en a-t-elle récompensée? En la foulant aux pieds.

Avertissement à ceux qui seraient tentés d'engager leur pays dans un système purement cosmopolite. Tout peuple doit subir l'attraction de l'humanité, mais il doit aussi réagir sur elle; et qui veut se soustraire à l'une de ces conditions, se condamne lui-même à périr.

Pendant que les armées de Charles VIII, de Léon X, de Maximilien, de François I[er], de Charles-Quint traversent impunément le pays dans tous les sens, il n'y a plus de patrie italienne; chose incroyable, c'est dans ce moment que s'accomplissent les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Michel-Ange. Les fresques encore humides de Raphaël sont obscurcies par la fumée des soldats qui pillent le Vatican. Il y a une lutte entre les envahisseurs pour détruire, entre les artistes pour édifier et créer. Le commencement du seizième siècle avec ses prodiges qui surgissent de tous côtés, est une protestation du génie contre la mort civile et politique qui s'étend de proche en proche. A l'instant où l'Italie périt, comme si son esprit achevait de se délier des chaînes matérielles et de se révéler par ses œuvres, son art éclate avec le plus de puissance. De toutes parts

sur les murailles, se soulèvent les merveilles des écoles romaines, florentines, vénitiennes; elles entourent le vainqueur comme des suppliantes; elles combattent à la place des armées.

On a revu une fois dans le monde le développement littéraire d'un pays s'accomplir sous les pas de l'invasion. La petite cour de Weimar, que l'on a comparée quelquefois à celle des Médicis, lui ressemble surtout parce que le génie de ses écrivains n'a été entravé ni étouffé sous les pas de l'ennemi. Herder, Wieland, Goethe, Schiller, ont publié leurs meilleurs ouvrages au milieu des armées de Napoléon, de même que Raphaël, Léonard de Vinci et Michel-Ange ont exécuté les leurs à la face des armées de François Ier et de Charles-Quint. La différence, c'est que l'art allemand, de plus en plus nourri des passions nationales, a fini par servir de drapeau, quand il n'y en avait plus d'autre; la philosophie elle-même s'est jetée dans la mêlée. On a vu les philosophes, à la veille de la bataille de Leipsick, professer la légitimité de la guerre; les poëtes écrire leurs vers sur les cartouches; et il suffirait d'envisager l'art de l'Allemagne avec un peu d'attention, pour s'apercevoir qu'il porte les traces d'une réaction passionnée et fiévreuse.

Au contraire, considérez les œuvres de l'Italie pendant cette période d'agonie : les poëtes, depuis Pulci, Boiardo, jusqu'à l'Arioste; les peintres, depuis Pérugin jusqu'à Raphaël, Corrége, André del Sarto, ce Florentin qui meurt l'année même de la prise de Florence. Durant le sac de Rome, le Parmésan peignait encore au moment où les lansquenets entraient dans son atelier. Quelle sérénité! quel repos chez tous! Comme on sent que leur idéal est au-dessus de la terre, et que les disputes des hommes ne peuvent l'obscurcir ni le ruiner! Cherchez dans les vierges

d'Andréa del Sarto, de Corrége, de Raphaël, le triste regard de l'Italie esclave, sans tête, violée, dépouillée, lacérée, déchirée, comme parle Machiavel; vous trouverez le regard du bienheureux qui monte au ciel, non pas le désespoir d'une chute politique.

Venise est abaissée comme toutes les autres villes; qui découvrirait le moindre signe d'affliction, de deuil profond, dans la pourpre du Titien et du Tintoret? En voyant l'éclat oriental des artistes de la ville aux cent îles, qui croirait que l'Orient vient de lui être fermé, et qu'elle a dû le quitter honteusement?

Fuis les orages : cette devise avait été celle de Léonard de Vinci; elle devient celle de l'art italien lui-même. A mesure que la terre lui manque sous les pas, il plane hors de la région où se forment les tempêtes civiles; les yeux fixés sur l'idéal universel, à peine s'il paraît s'apercevoir que le pays s'écroule, qu'il y a un peuple de moins dans le monde.

Dans le quinzième siècle qui préparait laborieusement les merveilles de la renaissance. l'originalité que nous chercherions vainement chez les écrivains se trouve chez les artistes. Jamais peut-être le culte de l'art n'a paru d'une manière plus naïve que dans ces peintres, ces sculpteurs, ces architectes de la fin du moyen âge, qui aspirent à une forme nouvelle pour répondre à une société nouvelle; la foi, plus puissante, plus naïve chez eux que chez les écrivains, les a longtemps prémunis contre l'imitation servile de l'antiquité.

Ils voulaient lutter avec les modèles païens, non pas les copier. Mazaccio, Donatello, Brunelleschi, vont à la recherche des statues, des bas-reliefs grecs, en même temps que les Marsile Ficin, les Filelfe, les Politien vont à la recherche des manuscrits. Le plus souvent les écrivains n'a-

percevaient la Grèce qu'à travers les Latins; les artistes la voyaient face à face; ils la palpaient dans le marbre.

A cela joignez des mœurs qui faisaient de l'art une sorte d'institution de l'État. Rappelez-vous ce concile d'artistes réunis dans Florence de tous les points de l'Europe, peu après le concile religieux. Il s'agissait de décider suivant quel type devait être achevée la cathédrale gothique de Florence : c'était, en d'autres termes, déterminer par le consentement universel quelle forme d'art succéderait à l'art du moyen âge. Le pape de ce concile fut l'architecte Brunelleschi. Il imposa le modèle transformé de la coupole du Panthéon romain.

En ce moment disparut le génie du moyen âge. Cette coupole romaine, qui après une discussion solennelle des artistes convoqués de toute la chrétienté, s'élève pour couronner l'église gothique, représente le génie du quinzième siècle. Chrétien par la base, païen par le faîte, ce monument était une révolution; c'était le génie même de la renaissance qui s'imposait au passé, et, en le couronnant, l'abolissait.

CHAPITRE II.

L'ART DE BIEN MOURIR.

Pressentiment de ruine. Savonarole comparé à Luther. Où cherchait-il le salut? Il veut relever la cité du juste. Réaction contre la renaissance. La mort mystique d'un peuple. Le Christ roi de Florence. Politique du désespoir. Le moment venu de tuer par la prière. Qu'il faut donner un autre héritier à Rome.

La lutte du génie national et du génie cosmopolite, qui disparaît du domaine de l'art, éclate de nouveau dans

l'opposition politique de Savonarole et de Laurent de Médicis. Quand tout le monde souriait à cette cour élégante, Savonarole a seul le pressentiment de la chute prochaine de son pays. Loin de se laisser aveugler comme les autres par l'éclat des œuvres de la renaissance, il entrevoit la ruine de l'Italie sous ce manteau éblouissant. Au milieu de la joie universelle et d'un orgueil qui semblait si légitime, une voix convoque le peuple dans la cathédrale, sous la voûte splendide de Brunelleschi. Là, pendant que tous les esprits étaient encore infatués des œuvres accomplies par tant de sculpteurs, de peintres, d'architectes, Savonarole s'écrie :

« Florence, qu'as-tu fait? Veux-tu que je te le dise? « Ton iniquité est comblée; prépare-toi à quelque grand « fléau. Seigneur, tu m'es témoin qu'avec mes frères je « me suis efforcé de soutenir par la parole cette ruine « croulante; mais je n'en puis plus; les forces me man- « quent. Ne t'endors pas, ô Seigneur! sur cette croix. Ne « vois-tu pas que nous devenons l'opprobre du monde? « Que de fois nous t'avons appelé! que de larmes! que « de prières! Où est ta providence? où est ta bonté? où « est ta fidélité? Étends donc ta main, ta puissance sur « nous! Pour moi, je n'en puis plus; je ne sais plus que « dire. Il ne me reste qu'à pleurer et qu'à me fondre en « larmes dans cette chaire. Pitié, pitié, Seigneur! »

Cette voix fut d'abord entendue. On se réveilla en sursaut. Au milieu des fêtes de la renaissance, il y eut un moment d'effroi. Était-il donc vrai que ce chemin glorieux menait à l'abîme? On voulut un moment revenir en arrière.

Avec la même facilité, la terreur se dissipa. Comment croire que l'on devenait l'opprobre du monde, quand chaque jour s'illustrait par une merveille du génie hu-

main? L'Italie brûla son prophète, après quoi tout fut dit. Elle avait reçu les avertissements du ciel et des hommes; elle était restée sourde: il ne restait plus qu'à s'aveugler sur les menaces et à s'ensevelir sous la pompe des arts.

La France lui porta la première le coup mortel dans l'expédition de Charles VIII à Naples; cette conquête sans luttes montra à toute l'Europe l'incurable faiblesse de l'Italie. Dès ce moment le prestige achève de tomber; chacun arrive comme à un rendez-vous. Après Charles VIII, viennent par le chemin battu Louis XII, François Ier, les Allemands, les Suisses, les Espagnols. C'est une invasion de barbares dans l'époque moderne.

Le péril pour l'Italie change alors de nature: il ne s'agit plus seulement de la perte de la liberté, ni de luttes sociales entre les riches et les pauvres, entre les bourgeois et les ouvriers. Un plus grand malheur la menace : elle est au moment de perdre, par les armées étrangères, le dernier simulacre de son indépendance.

En présence de ce danger, je vois deux hommes qui y cherchent des remèdes opposés. Ces hommes sont Savonarole et Machiavel.

La grandeur de Savonarole est d'avoir senti profondément que, pour sauver la nationalité italienne, il fallait porter la révolution dans la religion même. Tout son système roule sur cette idée[1] : l'Église de Dieu a besoin d'une révolution; elle sera flagellée, puis renouvelée, et l'Italie refleurira après son châtiment. Afin de se délivrer à jamais des despotes, il inaugure le Christ roi de Florence. C'était détruire d'avance tous les genres d'usurpation. Il mettait le crucifix à la place du sceptre, et pensait que personne ne détrônerait son Dieu.

[1] Baluzi, *Miscellanea*, t. IV, p. 556.

Le caractère de Savonarole comme tribun est de dépouiller l'homme de toute croyance en lui-même, d'établir que la force, les armées, les forteresses, ne peuvent rien; que le mal est trop profond; qu'il est dans l'âme; que c'est l'âme qu'il faut relever, réparer, ravitailler; qu'un miracle seul peut sauver le pays, miracle tout intérieur qui suivra le renouvellement de l'Église.

En d'autres termes, le seul moyen de salut est de se résigner. L'Italie politique doit accepter les stigmates de l'invasion, et se régler sur l'imitation de Jésus-Christ flagellé et crucifié. De là les visions du Crucifix sanglant qu'il donne pour armoiries à Florence.

L'Italie doit mourir à elle-même, à l'espérance, s'étendre sur la croix, depuis les Alpes jusqu'à la Calabre, prêter le flanc aux coups de lance des soldats étrangers; prendre, des mains de la France et de l'Allemagne, le breuvage d'hysope et de fiel. Plus elle descendra volontiers dans cette mort salutaire, plus sa résurrection sera prompte.

J'ai vu aussi, de nos jours, chez des peuples à demi détruits, des hommes insatiables de douleurs, de défaites, de persécutions. Plus eux et leurs nations étaient frappés, plus ils se croyaient près de la délivrance.

Difficilement se figurerait-on l'entraînement de ce mysticisme national, qui renferme à la fois le fanatisme religieux et le fanatisme politique. La différence de Luther et de Savonarole, c'est que, dans leur commune passion pour la réforme, celle du second a son application immédiate dans les lois civiles. La révolution religieuse de Savonarole entraîne à sa suite l'établissement de la république évangélique et l'égalité du riche et du pauvre.

Au milieu d'un ascétisme effréné, vous retrouvez en lui le génie pratique des peuples du Midi. Du fond de sa cel-

lule, ce moine est instruit le premier de tous les événements, des bruits de palais, des projets formés par les princes étrangers. Le premier, il signale les dangers qui menacent ; et chacune de ses prophéties s'exécute à point nommé. Il avait annoncé d'avance l'invasion de Charles VIII. Après qu'elle est accomplie, représentez-vous l'autorité du moine prêcheur, lorsque, montant en chaire au milieu du peuple éperdu de Florence, il s'écrie :

« Il y a déjà six ans que je t'ai dit et répété sans relâ-
« che : O Italie ! ô Rome ! fais pénitence ! Tu n'as pas
« voulu m'entendre, Italie ! tu mourras ! quoique tu ran-
« ges tes escadrons en bataille. Tu le sais, il y a deux ans
« que tu disais : Il ne viendra pas, il ne le peut, il n'a
« pas d'argent; il est trop jeune. Dieu t'a montré que tu
« t'abusais, et que sa jeunesse en savait plus que ta vieil-
« lesse ! Tu sais maintenant qu'il est venu, et sans beau-
« coup de monde, et tu n'as pu résister. Il arrive; il
« passe; il passe, et déjà il a pris un royaume sans tirer
« l'épée, et il se retire comme il était venu. Mais je t'a-
« vertis, Italie, que le filet n'est pas encore enlevé, et
« bientôt reviendra l'oiseleur. Allez ! redites-le à Rome;
« l'épée reparaîtra bientôt; et je ne dis pas seulement une
« épée; mais de toutes les parties de l'Italie viendront des
« épées; et je ne dis pas dans le fourreau, mais cette fois
« l'épée sera hors du fourreau, et le peuple sera diminué.
« Le jour s'écoulera silencieux, et l'on n'entendra plus
« alors autant de chansons, la nuit, dans la ville de Flo-
« rence. »

Ebloui de l'éclat de la renaissance, il voulait surtout faire rentrer son pays dans l'esprit et l'ascétisme du moyen âge. Il essaye de réveiller les Italiens de leur extase d'artistes. Un jour il fait placer sur un bûcher les tableaux, les statues, les luths, les livres des poëtes, sur-

tout le *Décaméron*. Mais ce zèle puritain ne dura qu'un moment : le bûcher glorieux renaissait de lui-même. Faire un auto-da-fé de l'art, c'était faire un auto-da-fé de l'Italie.

Le pressentiment de la ruine a, dans Savonarole, l'évidence d'un événement déjà consommé. En 1496, il voit distinctement le néant social de l'Italie du dix-huitième siècle. Jamais on n'annonça d'une manière plus assurée, à un peuple qui se croit encore vivant, que son dernier jour est proche.

Sur quoi reposait cette vision anticipée de l'avenir? Sur l'instinct profond de ce qui manquait à la vie nationale. Savonarole vit plus clairement que personne une chose qui devait changer le tempérament de la nation : c'est que les deux soutiens de l'Italie du moyen âge, les Guelfes et les Gibelins, avaient disparu, et que rien ne s'élevait à leur place. Ces illusions tombées, ces apparences, ces ombres évanouies, aucun droit ne leur avait succédé. De là, sous le manteau de l'Italie au seizième siècle, un vide immense, l'absence même de l'idée du droit, une société qui ne s'appuie sur rien, pas même sur ses rêves. La cité intérieure étant, pour ainsi dire, détruite, que pouvaient dès lors les murailles et les citadelles? Le peuple destitué de l'idée du droit n'était plus qu'une ombre de société: cette ombre devait tomber d'elle-même, et se dissoudre au premier souffle de l'étranger.

Voilà ce que sentait Savonarole, et pourquoi il veut *manifester*[1] *la colère de Dieu;* il appelle sa prompte vengeance. Que ce peuple soit détruit et renversé; qu'il périsse aujourd'hui pour renaître demain, il le faut. La seule chose que le tribun prétende lui enseigner, est l'*art*

[1] Manifestar l'ira di Dio.

de bien mourir. Car dans ce tombeau inévitable, la mort trouvera des enseignements que ne pourrait donner une vie mensongère. Ainsi enseveli, le peuple italien rebâtira dans son âme la cité écroulée de la justice : *civitas justi*; il germera de nouveau dans la mort.

Les sermons de Savonarole, ses paroles entrecoupées, haletantes, pleines de larmes, sont telles que le hoquet d'un peuple à l'agonie: la langue même se brise à chaque mot : « L'Église ne me paraît plus l'Église.... Il viendra « un autre héritier à Rome [1]. »

Puis le Christ sur le crucifix prend lui-même la parole : « O Italie! n'ai-je pas été assez miséricordieux de t'atten- « dre si longtemps?... O Rome! n'ai-je pas été trop pa- « tient de te supporter jusqu'ici, toi qui mérites que la « terre s'entr'ouvre pour t'engloutir dans l'enfer? »

Larmes, gémissements, sourires, moqueries, supplications, cris, défaillances d'une nation sous les verges de l'Europe, affres de la mort, tous les accents du désespoir éclatent, se déchaînent à la fois avec la violence dont les hommes du Midi semblent seuls capables; car le prophète personnifie tour à tour Florence, Rome, l'Italie, la multitude. Il les interroge, elles répondent; puis il poursuit en son nom :

« Vous me paraissez tous pris de folie. Le palais du « peuple est rempli de démons; mais les anges sont par- « tis.... Écoutez encore cette parole.... Vous dites : la « paix! la paix!... Je vous réponds : Il n'y aura point de « paix.... Vos belles concubines et vos statues, et vos pa- « lais iront en perdition; et vous n'adorerez plus les œu « vres de vos mains. Contre nous se sont élevés nos ad- « versaires, les tièdes. Apprenez à mourir. Croyez-moi,

[1] Verrà un altro herede a Roma.

« quand je dis qu'en Italie il n'y a pas de remèdes.... On « voit le couteau de tous côtés. Italie! tu porteras la co- « lère de Dieu, car voici, voici la bataille. C'est le moment « de combattre et de *tuer par la prière....* »

Le petit peuple était profondément ému à de semblables paroles. On voit que plusieurs de ces sermons ont été interrompus par les sanglots de la foule. Quant aux classes riches, elles s'efforçaient d'en rire; elles provoquaient des émeutes dans l'église; elles faisaient battre le tambour pour couvrir la voix du frère, quoiqu'il fût escorté dans sa chaire par des hommes d'armes. C'était déjà l'accent dès classes élevées que le persiflage et le ricanement. Il leur paraissait plaisant de se lamenter sur la chute d'une nation; elles déshonorèrent aisément le tribun et le peuple par le surnom de *pleureurs* (piagnoni).

L'excommunication lancée par Borgia, au milieu des orgies, n'arrêta personne; on continuait de communier sans se soucier de l'interdit; et je crois que la chute du tribun eut des causes toutes différentes. Il avait ôté le frein de la terreur; il avait établi en théorie le système de la clémence et de la liberté; quand il voulut être sévère, sa clémence passée le perdit; on ne lui pardonna pas d'avoir été clément dans la loi et rigoureux dans l'application. Pour la première fois, la cruauté fut un sujet de reproche dans ces républiques.

Il fit aussi une faute morale. Il avait promis des miracles; le peuple en voulut un, et lui imposa l'épreuve du bûcher. Le Frère n'osa pas dire qu'il n'était pas bien de tenter Dieu. Il compta sur l'imprévu, sur une subtilité, sur la lâcheté de ses adversaires. La multitude se crut jouée; elle entra en fureur; en un moment elle passa de l'adoration à la malédiction, comme Savonarole avait passé de l'inspiration à la subtilité. Que d'hommes ont

péri pour avoir compté sur le hasard du soin de les débarrasser du martyre!

Savonarole voulut, il semble, jouer avec le bûcher. Ce n'est qu'une ombre dans cette vie admirable, mais où l'on reconnaît les artifices du seizième siècle. Pauvre saint qui eut son jour de comédien! C'est bien ce jour-là qu'il mourut.

Il parlait d'un miracle moral, le peuple voulait un miracle physique. Horrible image que ce prophète conduit par ses disciples à l'épreuve d'un bûcher qu'il repousse! Au reste, non content de le tuer, on voulut le déshonorer; on falsifia après coup son interrogatoire, on lui forgea de lâches réponses. Mais il racheta par la vérité de sa mort la comédie terrible de l'épreuve du feu. Au milieu des flammes, il tint la main droite levée pour bénir le faible peuple qui le reniait. Les enfants lapidèrent son cadavre. Après s'être partagé ses restes, ils se répandirent dans la ville en criant : Pleureurs, voici un os de vos frères.

Alexandre Borgia, l'empoisonneur, chef infaillible de notre religion, couronné de la triple couronne; Savonarole, le pieux, le saint, brûlé et lapidé, que devenait le droit dans le monde chrétien? Qui pouvait encore en parler? Par cette lamentable tragédie, l'Italie fit un dernier pas en dehors de la justice.

Machiavel et Commines ont été frappés, dès la première vue, de la grandeur morale du tribun de l'Evangile, affamé de justice dans une époque d'iniquité. Jean de la Mirandole avait senti ses cheveux se hérisser sur sa tête en l'écoutant annoncer la venue de Charles VIII. La voix du Frère était la protestation de l'esprit chrétien contre les opprobres de la papauté, contre l'anéantissement de la nationalité italienne et la tyrannie de la grosse bour-

geoisie. Il atteignait à la fois trois causes de mort sociale; elles lui répondirent par l'échafaud.

Ainsi la lutte du *peuple gras* et du *peuple maigre* revit dans cette histoire. Comment la bourgeoisie n'aurait-elle pas exécré un homme qui parlait de sacrifices et voulait ramener la république aux formes de l'égalité chrétienne? Les grands marchands, tous les partisans de la puissance financière des Médicis, s'associèrent pour le perdre. Auprès de tels hommes, c'était l'impiété même de découvrir les orgies et les empoisonnements de Borgia. Le moine importun qui voulait mettre fin à tant de débordements et rappeler les riches à la simplicité, passa nécessairement auprès d'eux pour hérétique[1]. Il eut pour lui le petit peuple qui pleurait en l'écoutant, le défendit d'abord avec courage, et finit par le livrer.

Dès le lendemain de sa mort, la multitude repentante le vengeait par ses légendes. A peine les cendres de Savonarole avaient-elles été jetées dans l'Arno, la foule racontait que les cendres du bûcher rendaient la vue aux aveugles; on ajoutait qu'une statue de Viterbe avait montré de sa main l'âme du frère Jérôme portée par les anges au milieu de ses disciples jusqu'à la cime du paradis.

Les infortunes annoncées ont été consommées; elles ont même été dépassées par la réalité. Quand la peinture et la sculpture étalaient leurs merveilles, Savonarole, l'artiste funèbre, enseignait ce que ne savait ni Raphaël ni Michel-Ange, l'*art de bien mourir*, l'*arte del ben morire*. Après cela, trois siècles de silence, d'anéantissement social sont donnés aux Italiens pour pratiquer cet art suprême, pour écouter le travail intérieur de l'âme,

[1] Fu tolto per sospetto e heretico da una parte de' Fiorentini, videlicet, da i grossi. (Diario Ferrarese, *Rer. italic.*, t. XXIV. p. 352.)

rebâtir loin du monde visible les invisibles fondements du droit, creuser leurs cœurs, renouveler l'Église[1], se refaire dans le sépulcre. Et maintenant que ces temps sont passés, le malheur a-t-il enseigné ce que voulait le prophète? Les Italiens ont-ils profité de leur séjour au tombeau, pour se réparer dans la ville éternelle du juste? Quand ils tenteront de renaître, malheur à eux, s'ils essayent de surgir de terre, le cœur vide! Malheur surtout, s'ils font mentir leur prophète; si, saisis de peur, ils n'osent *donner un autre héritier à Rome!* Bientôt la vieille Église les aura rejetés et scellés dans la mort.

CHAPITRE III.

COMMENT A PÉRI LA CONSCIENCE DU DROIT.

[illegible]ence de l'Italie. Pourquoi les grands jurisconsultes sont de l'époque barbare des onzième et douzième siècles. Leur science une intuition. Le droit romain, la religion civile de l'Italie. Opposition entre l'idée du droit et l'idée de la religion nationale. La justice perd sa sanction.

La destinée de l'Italie a voulu qu'elle arrivât, dans le quinzième siècle, à l'irréligion par le catholicisme, à la négation du droit par les écoles des jurisconsultes. C'est elle qui a maintenu, dans les époques les plus barbares, les traditions des lois romaines. Elle a conservé l'usage, l'intelligence des codes, et de tout ce qui restait de la sagesse pratique de l'antiquité. Ce grand travail, cette supériorité incontestable, où vont-ils aboutir? A nier la justice elle-même.

[1] Rinovare la Chiesa.

En même temps que les traditions de saint Pierre, réduites à des superstitions extérieures, se perdaient dans Alexandre Borgia, les traditions des grands jurisconsultes allaient se perdre dans Machiavel.

Toutes les fois qu'ils ont touché à l'Italie, les historiens modernes du droit romain se sont trouvés embarrassés; ils ont rencontré là des contradictions inattendues qu'il leur a été impossible d'expliquer. Je crois voir que ces difficultés disparaissent si l'on y applique les principes que j'ai établis et suivis jusqu'ici.

C'est d'abord un sujet d'étonnement, que le droit romain ait été considéré en Italie, non comme particulier aux Romains, mais comme le droit commun des sociétés humaines. J'en ai dit la raison. Le sentiment de l'universalité du droit romain venait de l'idée de la monarchie universelle (monarchia del mondo), qui était propre aux Italiens. Ce n'était rien autre chose que le fond même de l'esprit national appliqué à la science des lois. Rome étant la ville sacrée, inspirée par Dieu même, il s'ensuivait naturellement que ses édits, ses lois dictés par la sagesse éternelle, devaient être la règle de tout l'univers civil. Sur cela, les jurisconsultes pensaient exactement comme les poëtes et les chroniqueurs. Je voudrais pouvoir citer toutes les choses extraordinaires que dit Barthole à ce sujet. On verrait avec quelle naïveté[1] il étend, il impose la condition de citoyen romain aux rois de France, d'Angleterre, à tous les habitants du monde antique et moderne. Il absorbe l'univers dans l'idée de l'empire, l'humanité dans le peuple romain; de gré ou de force, il y fait entrer non-seulement toutes les nations, mais toutes

[1] Adhùc dico istos de populo romano esse... et idem dico de istis aliis regibus et principibus, qui negant se esse subditos regi Romanorum, ut rex Franciæ, Angliæ et similes. (Barthole.)

les époques; et quand il parle du César, c'est toujours le *maître universel*[1], de qui relève toute autorité; nul, sur la terre, n'est soustrait à son joug que par privilége ou par prescription. Les expressions de Barthole sont presque les mêmes que celles du Dante; le même esprit gibelin est dans l'un et dans l'autre.

Par là, on voit clairement la raison pour laquelle les glossateurs de la grande époque étaient presque tous gibelins. A la diète de Roncaglia, les quatre grands docteurs Bulgarus, Martinus, Jacobus et Hugo, surnommés les *Lys des lois*[2], parce qu'ils conservaient la bonne odeur de l'antiquité, avaient tous été du parti de l'empereur, prêts à lui abandonner l'Italie, non par servilité, mais par système. L'ambition cosmopolite des anciens Césars avait reparu avec une subtilité naïve chez ces grands jurisconsultes de l'Italie au moyen âge; ils avaient retenu le dernier souffle de l'empire.

Cela établi, la question qui se rencontre est celle-ci : Pourquoi la science du droit romain brille en Italie, dans l'époque encore barbare du douzième siècle? Pourquoi elle a son éclat, quand tout le reste est dans l'ombre? Pourquoi elle décline au quinzième siècle, quand la connaissance positive de l'antiquité s'accroît de mille découvertes? Pourquoi elle disparaît, quand le génie national atteint sa virilité dans les lettres et dans les arts? En un mot, pourquoi cette supériorité incontestable du moyen âge sur la renaissance dans la connaissance intime des lois pratiques de l'antiquité?

Une contradiction si singulière n'a pas manqué de frapper les historiens. Faute de la rattacher aux traditions

[1] Ipsum esse dominum universalem.
[2] Lilia legum.

fondamentales des Italiens, ils ne peuvent la résoudre. « Les véritables causes du progrès et de la décadence de « la science du droit, il faut, dit-on [1], se résoudre à les « ignorer. » Je crois, au contraire, que cette cause peut être rendue très-visible; mais il faut la chercher dans l'histoire même de la conscience de l'Italie.

Sans livres, sans monuments, les glossateurs ingénus du onzième et du douzième siècle font l'admiration des jurisconsultes de nos jours. Où puisaient-ils leur critique et leur science? Ils ne connaissaient pas l'histoire, cela est vrai; mais l'histoire vivait en eux; car ils se regardaient eux-mêmes comme des citoyens romains; ils retrouvaient l'antiquité par une sorte d'intuition à laquelle l'érudition n'a pas toujours su atteindre dans les temps brillants qui ont suivi; ils ne se séparaient pas de la société antique, qu'ils croyaient voir ressusciter sous leurs yeux. De là, le droit romain n'était pas seulement pour eux une science, c'était la vie sociale elle-même. Du milieu de la barbarie, ils étaient comme les héritiers immédiats de la tradition des préteurs.

Ainsi leur science était une intuition; elle naissait de l'idée que l'empire romain durait toujours, et qu'ils interprétaient la justice en son nom. Ce qui a été pour les modernes le résultat d'un immense travail était, pour les glossateurs italiens, le fruit immédiat d'une inspiration naïve. Balduinus ayant rencontré une antinomie entre deux textes du Digeste, passe la nuit en prières devant l'autel de la madone. Il réveille, en lui-même, par la prière, la conscience assoupie du monde romain.

Quel attirail de science, de textes, de commentaires, de gloses, ne faut-il pas à un homme de nos jours, pour se

[1] M. de Savigny, *Hist. du Droit romain au moyen âge.*

rapprocher à grand'peine de l'esprit des anciens! encore n'est-ce là qu'une surprise. Pour eux, ils naissaient, ils vivaient, ils mouraient citoyens romains. La dernière conquête de la science moderne était, chez eux, le premier produit de l'instinct. Rome était pour eux un présent éternel.

C'est-à-dire que la restauration de l'empire entraînait après soi la restauration du droit romain. Ces deux idées, qui avaient éclaté ensemble, devaient aussi s'évanouir ensemble. Tant qu'a duré l'espoir de faire renaître la monarchie des Césars, l'étude du droit romain a eu pour les Italiens un intérêt non-seulement civil, mais politique et social. L'espoir tombé, tombe aussi le génie des glossateurs; et, chose singulière, qui achève d'éclairer ce qui précède, leur originalité cesse dès qu'ils commencent à s'exprimer dans une langue moderne. Dès lors ils savent qu'ils ne sont plus Romains.

Plus tard, quand ce sentiment est perdu, les hommes de la renaissance cherchent à le retrouver par artifice; la société antique devient matière de compilation. L'enthousiasme est passé. On est beaucoup plus savant, sans contredit, mais cette science n'est plus la vie elle-même. On étudie les anciens, on cherche leur trace, mais on n'est plus des leurs. Avec beaucoup plus d'érudition, se perd l'instinct ingénu qui avait été comme la dernière pulsation de la conscience antique. Quand tout le passé fut retrouvé, il arriva une chose étrange : le côté sérieux, réel, s'était effacé des esprits; il ne restait que la rhétorique.

Voici quelle conséquence sociale en sortit; elle est grave, car il s'agit d'une de ces époques où une nation change de tempérament. La conscience du droit reposait sur le sentiment permanent de l'antiquité romaine, qui, dans sa perpétuité, était pour tous une sorte de religion

civile. La justice absolue, éternelle, c'était le droit romain. Quand cette religion disparut, la notion même du droit fut ébranlée; la conscience ne sut plus à quoi se prendre; la justice fut déracinée des esprits, l'Italie arrachée de sa base.

A cela s'ajouta une autre cause de ruine morale que je veux indiquer. Ce qui avait donné au droit romain, pendant le moyen âge, son immense popularité, c'est que la raison humaine, humiliée par la théologie, y trouvait un terrain où elle était souveraine. L'intelligence, courbée partout ailleurs sous l'autorité spirituelle des papes, se relevait là de toute sa hauteur dans son orgueil originel. Les codes, c'est son œuvre; à elle, il appartient de les commenter comme il lui plaît, puisqu'elle seule les a faits. D'un côté, le règne aveugle du bon plaisir divin, avec l'autorité de l'Église; de l'autre, le règne des lumières naturelles et laïques, avec l'édit des préteurs. Ici le prêtre, là le jurisconsulte; le partage se faisait de lui-même. Le droit romain, au moyen âge, en face de l'Eglise, c'était la Bible de la raison.

Mais de cette opposition toujours croissante devait nécessairement sortir à la fin un divorce éclatant entre l'idée du droit et l'idée de la religion. Les anciens avaient soutenu leur équité naturelle par la philosophie païenne du stoïcisme. Cette philosophie manquait aux jurisconsultes italiens; et, d'autre part, le catholicisme romain les avait, pour ainsi dire, dégoûtés d'être chrétiens. Également étrangers au principe vital de la philosophie et à celui de la religion, ni païens, ni chrétiens, ils devaient finir par être rejetés en dehors du monde moral. C'est ce qui arriva; et le moment vint où la science de la justice, en opposition profonde avec la religion nationale, resta destituée de toute sanction historique, morale et religieuse. Ce

fut le gouffre où s'engloutit cette *cité des justes* que Savonarole avait entrepris de rebâtir.

Après avoir restauré ou commenté avec un admirable bon sens les lois civiles, les superstitions juridiques de l'antiquité, il se trouva qu'au milieu de ces textes on n'avait oublié qu'une seule chose, la notion du juste, de même qu'au milieu des superstitions des cérémonies catholiques, on n'avait perdu que la notion de Dieu.

Le parti gibelin avait entraîné avec lui dans sa chute la base historique du droit; le parti guelfe, la sanction morale. Dans cette double ruine, l'Italie perdit la conscience.

Il fallait un homme pour exprimer hautement une situation si étrange, si nouvelle dans l'histoire; ici nous touchons à Machiavel.

CHAPITRE IV.

MACHIAVEL.

Négation du droit. Sauver l'Italie en dépit de l'Église. Une politique sans Dieu. La religion de la force. Comment le remords a disparu. Différence du machiavélisme et du jésuitisme. L'art de réussir. Dégénération du machiavélisme. Guichardin.

I

Savonarole venait de parler au nom de l'esprit chrétien; il avait voulu appliquer aux maux de l'Italie les remèdes de l'Église primitive. Consentir à la mort sociale, ne chercher de secours qu'en Dieu, renoncer à toutes les combinaisons humaines, ne s'armer que du glaive de la prière, ne rien attendre que du miracle; cette réforme proposée

qu'avait-elle produit? La mort du prophète, un accroissement de calamités.

Déjà l'Italie avait passé les trois jours dans le tombeau de Lazare, et le rédempteur n'arrivait pas; le cadavre commençait à sentir mauvais. Dans cette situation désespérée, que restait-il à essayer? Tout le contraire de ce qu'avait tenté le moine Savonarole : renoncer à l'ascétisme, à la politique religieuse ou chevaleresque, faire appel à la force, chercher à la créer, rejeter dans l'abîme le glaive impuissant de la prière, ne plus se confier que dans le fer. Puisque le dieu appelé avec tant de véhémence et de larmes n'avait pas apparu, que le Christ à la voix de tout le peuple prosterné et se frappant la poitrine ne s'était pas relevé du crucifix, un seul parti restait encore à tenter : c'est celui qu'a pris Machiavel.

Il a voulu railler, disent les uns, servir les républicains, selon les autres, en montrant à nu l'âme du tyran. C'est un courtisan, vicieux par nature, et qui représente son siècle; voilà ce que les plus indulgents ajoutent; car il a ceci de commun avec Spinosa, qu'il a conquis une gloire mêlée d'opprobre; de telle sorte que beaucoup ne savent encore s'il a plus de génie ou plus de perversité.

Ni l'imitation des mœurs de son temps, ni le dégoût de la servitude, ni l'ironie jetée à la face du genre humain, ni la misanthropie n'expliquent le principe de la politique de Machiavel. La pensée d'un tel homme repose sur quelque chose de plus profond que tout cela.

Dans sa jeunesse, Machiavel avait suivi les prédications de Savonarole. A voir son respect et sa foi pour celui qu'il appelle un si grand homme, on reconnaît le souvenir d'un disciple. Lui aussi a cru un moment que les cieux du moyen âge, ébranlés par tant d'ardentes prières, s'ouvriraient à la fin; que la politique sacrée prévaudrait sur la

politique de l'enfer. Mais, lorsqu'il vit le bûcher du prophète le consumer jusqu'aux os, il se fit en lui un changement semblable à celui qui s'accomplit dans beaucoup d'autres esprits. Il n'avait cru que par surprise.

Pour toujours il renonce à la politique des anges et des archanges, et à tout ce qui avait été le fondement de la société dans les époques de foi : il brise le système de la souveraineté que saint Thomas avait placée dans la vertu.

L'Église n'a rien pu pour sauver l'Italie : il faudra sauver l'Italie en dépit de l'Église.

Le Christ a oublié l'homme : à son tour l'homme, ne comptant que sur soi, renoncera à l'appui de Dieu. Le monde spirituel s'est montré impuissant ; il ne faut plus compter que sur le monde matériel.

Le règne de l'esprit est tombé ; le règne de la force est arrivé.

Ainsi naît, pour la première fois dans le monde, la théorie d'une politique sans Dieu, sans providence, sans religion, ni païenne, ni chrétienne. L'homme abandonné par le dieu du moyen âge, l'abandonne à son tour.

Machiavel, placé entre Alexandre Borgia et Luther, n'appartient ni au pape ni au réformateur. Il se précipite hors du christianisme, et ne conserve de l'Évangile qu'une seule doctrine, celle de la dépravation originelle. Débris de ce christianisme décapité, l'homme mauvais par sa nature, sans médiateur, ni rédempteur, devenu à lui-même son destin et sa providence, tel est le citoyen de la société nouvelle. Dans cette cité ténébreuse ainsi privée de l'œil du ciel, s'assied, pour un jour, le genre humain déchu, flétri dès l'origine, non réparé par le baptême ; et comme cette situation est entièrement neuve dans le monde, il en résulte nécessairement un code et une législation nouvelle, qui ne tiennent pas seulement au hasard

du génie de Machiavel, mais à la nature des conditions religieuses dans lesquelles il est placé.

Voici au vrai ce qui se passe. L'homme, qui avait été jusque-là perpétuellement sous le regard de la providence ou du destin, s'imagine qu'il leur échappe. Ces puissances invisibles qui le voyaient, l'écoutaient, le surveillaient, ont disparu avec le moyen âge. Il est pour un moment seul avec lui-même; et il emploie ce moment où il se rencontre sans témoin, à s'avouer audacieusement tous ses vices, afin d'en profiter, en mesurant, calculant ce que chacun d'eux renferme d'utile et de nécessaire. Ou plutôt en l'absence du dieu de l'histoire, il n'y a plus ni vice, ni vertu, mais seulement des forces qu'il faut employer à une fin prochaine.

Imaginez que vous n'ayez conservé en vous qu'une ruine du christianisme. Supposez encore que vous n'en ayez gardé que la chute sans le rédempteur, l'enfer sans le ciel; vous seriez vous-même sur la pente du système et des idées de Machiavel.

A ce fond d'idées, joignez les personnages contemporains qui les représentent et les consacrent au nom de la papauté, les princes qui *tous ont le couteau à la gorge, jusque dans leurs cabinets*, Alexandre VI et ses bacchanales, parmi les cardinaux qu'il empoisonne dans le calice et dans l'hostie, son fils naturel, incestueux, le cardinal César Borgia, qui, après avoir fait étrangler ses hôtes, devient l'idéal accompli de Machiavel, vous sentirez que les théories politiques de l'auteur du *Prince* marquent non pas seulement l'état des mœurs, mais véritablement une nouvelle époque du monde, celle où le catholicisme disparaissant sous les crimes de la cour romaine, et le protestantisme ne faisant encore que poindre, le droit politique reste un moment incertain hors de l'un et de

l'autre, comme si la terre venait d'échapper à Dieu; et c'est cet interrègne de la providence, cette suspension de l'autorité d'en haut, cette interruption dans la vie religieuse et dans l'idée du droit que représente le machiavélisme.

Fonder, conserver la patrie sans Dieu et hors de Dieu, telle est la question que rencontre Machiavel à l'issue du moyen âge, à l'entrée du monde moderne. De ce problème ainsi posé, sortent naturellement toutes les conséquences que nous trouvons dans ses ouvrages. Elles étonnent quand on les sépare de leur principe, elles sont nécessaires et naturelles dès qu'on les y ramène.

Ce que j'estime après tout dans Machiavel, c'est qu'il a la force insigne de briser les illusions séculaires de l'Italie; il souffle sur ces ombres. Il ose les regarder en face, les accabler, les fouler; il disperse le parti guelfe en maudissant la papauté, le parti gibelin en maudissant César. J'avoue qu'il n'y a rien substitué que la force; mais détrôner ces fantômes, jusque-là invincibles, chercher enfin à placer le pied sur un terrain solide, détruire la superstition de l'histoire, évoquer les vivants au lieu des morts; ce n'est pas une petite révolution, ni d'une âme commune.

II

J'ai vu un portrait de César Borgia, par Léonard de Vinci. Cette beauté implacable, cette sérénité splendide dans le crime et dans le meurtre, effraye comme la vision de l'Italie politique, au seizième siècle. Peut-être trouverait-on en d'autres temps une corruption égale; mais jamais la conscience humaine n'éprouva dans le mal une si parfaite tranquillité; en voici la raison :

Je pense qu'une chose qui mit tout à fait à l'aise les Italiens, fut de voir l'Église les précéder dans tous les genres de corruption ; ils goûtèrent dès lors au sein du crime, une sécurité inconnue avant eux, et dont Machiavel est l'expression.

Cette paix dans l'infamie serait un phénomène inexplicable, si la religion ne l'avait sanctionnée.

Par des raisons qu'il ne nous est pas permis de sonder, mais qui, assurément sont louables et sacrées, l'Église romaine, au seizième siècle, ayant cru devoir donner l'exemple religieux de tous les vices, il en résulta que la conscience des peuples se trouva subitement allégée du remords; il disparut du monde. Les abominations de Caprée reçurent le céleste baptême du Vatican.

Quand le saint père des fidèles, le guide de nos consciences, ne dédaignait pas de convoquer dans le Vatican les prostituées de Rome; que, par esprit d'humilité, il les faisait asseoir nues à sa sainte table, devant sa sainte personne, et que sa charité infinie allait jusqu'à distribuer entre elles des prix de débauche, que pouvait signifier en Italie le repentir après la chute? Portant plus loin encore l'abnégation, quand le pontife des pontifes consentit à empoisonner pieusement dans l'hostie ses propres cardinaux (sans nul doute par esprit de sacrifice, et pour nous enseigner l'immolation en immolant les membres principaux de l'Église), quel prince, quelle seigneurie se fit un scrupule d'empoisonner un laïque? La nation catholique par excellence imita les yeux fermés le chef de la catholicité.

Quand Tibère dépravait les Romains, ceux-ci conservaient un reste de remords qui paraissait dans Tacite Quand le pape Alexandre VI déprava l'Italie, Machiavel, affranchi du remords, fonda la théorie du crime cano-

nisé ; et le Tacite catholique du seizième siècle fit l'apologie de tout ce qu'avait exécré le Tacite impie de l'antiquité.

III

Lorsque tout le monde désespérait de relever l'Italie, Machiavel accepte cette cause perdue. Il prend les faits, les mœurs, les coutumes, les vices tels qu'ils sont, et c'est par là qu'il se sépare des réformateurs qui l'ont précédé. Tous, pour relever l'État, avaient voulu changer les mœurs et déplacer les circonstances ; l'originalité de Machiavel est d'accepter les faits tels qu'ils sont et de chercher le bien dans l'excès du mal.

Est-ce l'héroïsme de l'enfer ? Il n'invite pas l'Italie à se réformer ; il sait qu'il n'y réussirait pas plus que Savonarole ; c'est des vices mêmes qu'il prétend s'armer en les faisant tourner au salut public, comme dans une ville assiégée, à demi démantelée, on se sert de ses propres débris pour accabler l'ennemi victorieux. Il voit que l'Italie marche au-devant du despotisme ; que Florence, la dernière des républiques, a repris le joug des Médicis. Au lieu de contrarier cette pente irrésistible, c'est de la servitude générale qu'il veut faire sortir le miracle de la liberté. Lui, républicain nouvellement brisé par la torture, il admet cette démission volontaire unanime des peuples, cette usurpation de la souveraineté par un seul. Puisque telle est la nécessité de son temps, il se plie à cette tyrannie, à la seule condition d'en faire une machine de guerre pour sauver la patrie.

Dans cette pensée, il écrit le livre du *Prince*. Arme à deux tranchants, c'est d'abord la théorie de la servitude. Il permet tout à son prince ; il lui donne le droit de

tromper, d'empoisonner, d'égorger, pourvu que tout cela se fasse avec habileté. Il lui prescrit d'avoir toujours sur les lèvres les mots d'intégrité, de piété, d'humanité, de religion, en même temps qu'il lui ordonne la cruauté et l'avarice : seulement, il est bon que le prince accomplisse toutes ses barbaries à la fois, pour n'avoir pas à y revenir. Autrement, s'il se laisse aller à la compassion ou à la timidité, il sera obligé plus tard d'avoir toujours le couteau à la main. Machiavel ne lui défend pas la vertu par intervalle ; un mot de vérité, jeté par surprise, sert à fortifier la dissimulation. Il ne lui interdit que les vices qui l'empêcheraient d'être craint. Quant à toutes les autres infamies, elles sont, dit-il, sans danger. Certain que la haine s'engendre par les bonnes actions autant que par les mauvaises, il ne met de différence entre elles que l'intérêt du moment.

Jusque-là, vous croyez lire le code de l'enfer ; mais voici que ce livre s'explique. Machiavel fait à son prince toutes les concessions ; il lui livre tous les droits ; il dépouille le ciel et l'enfer au profit d'un seul homme ; et pour prix de tant de concessions, il n'exige de lui qu'une seule chose, qui est d'être fort, invincible, inexpugnable. Lorsqu'il a ainsi formé de tous les vices, de tous les mensonges, et même de tout ce qui peut rester de vertu dans l'enfer cette incroyable machine de guerre, ne croyez pas qu'il contemple stérilement l'œuvre de ses mains ; non. Quand il l'a armée de toutes les puissances du mal, chargée de tous les crimes utiles, fortifiée de tout ce que peuvent la prudence, la dissimulation et la fraude, empoisonnée de tous les venins de la terre, il la soulève en face de l'Europe, et la précipite contre les invasions des étrangers. C'est alors qu'éclate ce dernier chapitre : *L'exhortation au prince de délivrer l'Italie des barbares*, Mar-

scillaise du seizième siècle, cri de triomphe, dans lequel non pas l'écrivain, mais l'homme se démasque tout à coup avec ses colères amassées ; harangue héroïque, qui aussi éclatante que la trompette, absout Machiavel du sentier infernal qu'il a pris pour arriver à ce dénoûment. Cette voix terrible qui semble partir des entrailles de l'Italie, donne son vrai sens à tout ce qui précède.

« Il ne faut pas laisser passer cette occasion, sans que « l'Italie voie après si longtemps apparaître son rédemp« teur : et je ne puis dire avec quel amour il serait reçu « dans toutes ces provinces qui ont pâti des déborde« ments étrangers, avec quelle soif de vengeance, avec « quelle foi obstinée, avec quelle piété, avec quelles lar« mes. Eh ! quelles portes se fermeraient pour lui ? quels « peuples lui refuseraient l'obéissance? quelle jalousie ne « s'éteindrait devant lui ? quel Italien refuserait de le « suivre? Tous sont las de la domination barbare ! Que « votre illustre maison embrasse donc ce projet, avec « cette audace, avec cette espérance que donnent des en« treprises justes, afin que cette patrie se relève sous cette « bannière, et que sous ses auspices se vérifie la parole « de Pétrarque : Le courage luttera avec fureur, et le com« bat sera court ; car l'antique valeur n'est pas encore « morte dans les cœurs italiens. »

Le secret de Machiavel vient de lui échapper ; le lion paraît ici sous la peau du renard. Le *Livre du Prince* n'est pas, comme le pensait J.-J. Rousseau, une satire contre la tyrannie. Non, le tyran doit devenir le sauveur. Il faut asservir l'Italie pour la contraindre d'être libre. Machiavel se trouve être de la famille de Sylla.

IV

Qu'est-ce en soi que le *Prince?* L'histoire naturelle

de l'usurpation dans les époques corrompues. Le cœur humain produit alors le mensonge comme son fruit naturel. Grâce à cette avidité passionnée pour le faux, l'excès de la subtilité ramène l'intelligence de l'homme, ivre de mensonge, à une sorte de stupeur et de sommeil pendant lesquels toute fraude est couronnée.

Il m'a toujours paru que les hommes ont un certain respect pour qui se donne la peine de les tromper; car ils s'imaginent que, pour se jouer d'eux, il faut beaucoup d'esprit; et c'est en quoi ils se flattent. On ne se figure pas combien il est besoin de peu de génie pour leur mentir avec succès.

De là, ils ne sont jamais plus faciles à abuser que dans les temps où ils se défient le plus les uns des autres. Chacun est occupé de ses ruses, nul n'aperçoit celles qui lui sont opposées. J'admire la simplicité de ces grands politiques du seizième siècle se précipitant les uns après les autres dans la première embûche qu'on prend la peine de leur dresser. L'événement de Sinigaglia rend cela très-frappant.

A force de ruses et d'assassinats, les seigneurs de la Romagne s'assurent le pouvoir absolu. Quand ils sont arrivés au comble de la science politique, qu'ils ont tari tout le sang de ceux qu'ils ont dépouillés, que leur succès est complet et qu'il ne reste qu'à en jouir, il suffit à un galant homme, César Borgia, de les inviter à souper en souriant. Ces prodiges de dissimulation et de soupçon ne résistent pas à un piége si grossier. C'est pitié de voir la débonnaireté de tous ces honnêtes gens qui viennent se faire étrangler pieusement, après le baise-main, dans l'oratoire du Valentinois.

Les Oliverotto, les Vitellozzi, ces hommes véritablement admirables, qui n'avaient vécu que d'astuce et de

perfidies, avaient déjà le bâillon à la bouche et le couteau à la gorge, qu'ils ne s'apercevaient pas encore des caresses de Borgia.

Dans cet arsenal d'intrigues, chacun occupé de surprendre, de voler, d'étouffer son voisin, est détruit au moment où il s'apprête à détruire. Ils se percent de leurs propres armes, ils s'empoisonnent de leurs poisons. N'est-ce pas l'histoire de ces innocents Borgia, qui tous périssent par quelque excès d'ingénuité : Candie pour s'être fié à César, César pour s'être fié à Jules II? Et cet Alexandre VI, assez distrait pour s'empoisonner dans sa coupe à la place de son hôte, n'est-ce pas l'image de tout le siècle et de l'Italie elle-même?

Moins le fer et le poison, qui ne sont pas de mode aujourd'hui, j'ai vu de mon temps la même aptitude parmi les habiles à s'étouffer mutuellement.

A force de poursuivre les intrigues de chaque jour, les politiques de profession finissent par ne plus rien voir ni prévoir au delà du lendemain. Ils deviennent myopes d'esprit, comme les gens qui se servent trop longtemps de la loupe deviennent myopes des yeux du corps. *Solennissima bestia!* que de fois ce mot d'Albéroni revient en mémoire!

V

En voyant les précautions ombrageuses de l'auteur du *Prince*, il semble que ce soit le dernier terme de la tyrannie. Je prétends que ce n'en est que le commencement, et que cet homme nourri dans la liberté est resté à moitié chemin de la servitude.

Sa politique toute matérielle a en effet le désavantage de n'asservir que le corps. Que vous demande Machiavel? De vous soumettre extérieurement à son Prince. Il en-

chaîne votre bras, voilà tout; mais votre pensée, votre conscience, votre âme, il ne vous les demande pas. Il ne s'en occupe nullement. Il vous laisse tout ce monde intérieur qu'il estime trop peu pour vouloir s'en assurer. « Quand les peuples ne croient plus, il faut avoir la force de les contraindre de croire. » Qu'a-t-il à faire de votre adhésion? Il dédaigne de circonvenir l'esprit; ce théoricien du pouvoir absolu n'a véritablement connu que les dehors de l'esclavage.

Voulez-vous voir combien il est loin d'atteindre les dernières limites de l'arbitraire? je me contenterai de poser ici deux degrés par où il est aisé de descendre plus bas dans l'oppression. Le premier a été marqué par Hobbes. Ce grand maître de servitude ne se contente pas d'exiger que les actions soient conformes aux volontés du Prince; il veut encore que la pensée, les intentions secrètes, toute cette partie invisible de l'homme appartienne au souverain. C'est l'âme même qu'il veut enchaîner. De là cet enseignement qui, sorti de la bouche du Prince, doit entrer dans le cœur des sujets; ces doctrines officielles de tyrannie dont il faut se repaître; cette science de la servitude qui doit retentir dans toutes les écoles publiques et privées.

Hobbes environne l'homme de tous côtés. Il le mure dans la servitude. Son roi est à la fois le prince de Machiavel et le pape de M. de Maistre.

Au reste, cette guerre livrée à la liberté pèche encore par trop de franchise. Une attaque si ouverte donne à l'homme l'idée de se mettre sur ses gardes. Prendre les peuples d'assaut tout éveillés est une chose trop périlleuse, ainsi qu'on l'a vu de nos jours, dans une foule d'occasions où ont péri misérablement les princes qui ont suivi les conseils violents de Machiavel ou de Hobbes. Pour com-

pléter leurs théories, reste à trouver après eux l'art d'endormir, d'exténuer, d'étouffer les peuples sans qu'il soit besoin de manier le fer.

Cela posé, que manque-t-il au *Prince* de Machiavel? Précisément une chose capitale que l'expérience nous a enseignée aujourd'hui : le problème si important d'anéantir la liberté au nom de la liberté.

Dans l'usurpation, telle que Machiavel la comprend, éclate encore une certaine audace; il n'admet, pour ainsi dire, que de grands crimes, hardis, entreprenants, à visage découvert. Il laisse de côté l'art d'envelopper la nature humaine, de l'altérer, de la fausser sans bruit. Au sortir du moyen âge, il ne parle que de poignards et de poison; mais le poison moral, mais le poignard qui sans bruit atteint l'âme dans sa dernière fibre, mais l'homicide spirituel, le cortége des petits vices rampants, cette connaissance caverneuse de l'esprit de mensonge, la théorie de l'hypocrisie, en un mot; tout cela, il faut l'avouer, est incomplet, à peine grossièrement ébauché. Il ne fait cas que des actions; il ne sait ni enchaîner, ni empoisonner les pensées à leur source; superficiel dans la corruption, il ne corrompt que les œuvres et ne s'occupe guère de dépraver les âmes. Ce qui lui manque, c'est de pervertir religieusement l'esprit humain : art nouveau, tout intérieur, qui échappe à sa théorie violente et passionnée.

Son génie trop simple, trop antique, l'a laissé impuissant à fonder l'appareil des subtilités sur lequel nous vivons. Il sait être vil, non abject. Il peut être monstrueux, non médiocre, ni petit. Ses vices sont césaréens, non bourgeois. Aussi, avec toute sa science, il ne peut être utile presque en rien aux hommes de nos jours. Il a laissé à Loyola l'honneur de compléter et d'achever son œuvre.

Je voudrais marquer ici la différence du machiavélisme

et du jésuitisme[1]. Celui-ci est le complément nécessaire, indispensable de celui-là. Où l'un a fini, l'autre commence; le premier n'atteint que l'homme extérieur; le second s'empare de l'homme tout entier, corps et âme. La doctrine du *Prince* peut s'accorder avec la vigueur d'esprit; la doctrine de l'auteur des *Exercices spirituels* anéantit cette force morale que laisse subsister le secrétaire de Florence. Après Machiavel, la raison reste entière; après Loyola il ne reste que Loyola.

Le machiavélisme peut se développer dans des sociétés énergiques, la Russie sous Catherine, la Prusse sous Frédéric, la France sous Napoléon. Le jésuitisme suppose des nations préparées, c'est-à-dire humiliées, macérées par l'opprobre de l'invasion : l'Irlande depuis la chute des Stuarts, la Pologne depuis le partage, l'Italie depuis l'avanie du seizième siècle, la France depuis Waterloo.

Je remarque que l'Espagne, infatuée de catholicisme, mais restée indépendante du joug de l'étranger, n'a jamais pu subir la discipline de Loyola.

Règle sans exception : Pour que le jésuitisme passe dans les veines d'une société, il faut qu'elle ait été foulée, meurtrie, violée par l'invasion étrangère; que cette société soit restée blessée au cœur; que la nationalité ait été atteinte par le consentement donné à la défaite, sous le nom de faits accomplis. Il faut, en un mot, que l'on sente le cadavre. Autrement, je crois pouvoir vous garantir que tous vos efforts pour inoculer ce système dans une nationalité vraiment saine et vivante, demeureront sans récompense proportionnée à vos travaux.

Le machiavélisme est la doctrine des peuples vainqueurs, qui abusent de leur force en exploitant la faiblesse des vaincus.

[1] Voyez les *Jésuites*.

Le jésuitisme est la doctrine des peuples vaincus, qui acceptent la défaite en la couvrant du nom de victoire.

VI

Considérée dans son ensemble, l'œuvre de Machiavel est à la fois sérieuse et bouffonne, tragique et ironique. Après avoir tracé les lois des sociétés, préparé par le fer le chemin à son prince, tracé la théorie de la servitude et la théorie de la liberté, ouvert la voie à l'auteur de l'*Histoire universelle*, Machiavel écrit d'audacieuses pasquinades. En décrivant la succession des empires, il ne s'arrête pas, comme Bossuet, à la contemplation chrétienne de ce grand néant. Mais en face de toutes ces ruines qu'il vient de raconter, de ces Etats qu'il vient de fonder, de ces peuples auxquels il donne des institutions, au milieu de la tragédie des révolutions religieuses et politiques, il dresse ses tréteaux; il compose des chants de carnaval pour Florence et pour Venise. Il crée dans frère Timothée l'aïeul de Tartufe; il se raille sur son théâtre de l'emphase des choses et des affaires humaines. En ôtant à l'homme toutes ses vertus, il lui ôte encore son sérieux. Après l'avoir dépouillé de Dieu et de la providence, il fait de lui un objet ridicule, et le quitte avec un éclat de rire.

L'originalité de sa poésie burlesque est de laisser voir mieux que ses livres de théories le fond de sa pensée. On ne peut se figurer l'impression que cause cette misanthropie incurable sous des formes grotesques. L'explication du *Prince*, que l'on va chercher si loin, est tout entière dans ces poëmes bouffons, par exemple dans l'*Ane d'or*. Jamais le mépris du genre humain ne s'est montré plus naïvement. Après s'être égaré à la manière de Dante dans une forêt enchantée, Machiavel voit passer sous ses

yeux le troupeau des hommes changés en bêtes par la baguette de Circé; il leur demande s'ils voudraient revenir à la condition humaine. Il n'en est pas un, même le pourceau, qui ne mette sa condition infiniment au-dessus de celle à laquelle se résigne le genre humain.

D'autres fois, il compose des chants de carnaval; c'est un chœur de diables qui s'incarnent dans le gouvernement de Florence, et vont chanter la sérénade suivante sous les fenêtres du gonfalonier : « Nous fûmes, nous ne « sommes plus des esprits bienheureux. Chassés du ciel « par notre orgueil, nous avons pris le gouvernement de « votre ville, parce que là se rencontre le désordre, l'ini- « quité, la douleur, plus encore qu'en enfer. Nous avons « répandu sur chaque mortel la faim, la guerre, le sang, « le gel et le feu. Nous venons dans ce carnaval nous « joindre à vous, parce que nous avons été et que nous « serons ici le principe de tout mal; l'heur et le malheur « viennent de nous, ainsi que les larmes et le rire, le « chant et la douleur. »

De longs raisonnements en apprendraient moins que ces vers sur la pensée la plus intime de Machiavel.

Le genre de vie de Machiavel, qui paraît lui interdire le beauté littéraire, est ce qui la lui fait rencontrer; s'il n'eût été que littérateur de profession, comme les autres, jamais, sous sa rhétorique, il n'eût retrouvé le sens des choses. Il les fait crier au milieu d'un monde de convention. Le scandale fut grand, et ce fut là sa gloire. Grâce à ce qui restait des rudesses du moyen âge, sa pensée se montre sans masque; point de détour ni de fard; aucun manége, aucun joug, pas même celui de la convenance. Chose étrange! aucun écrivain moderne n'est plus vrai que cet apôtre du mensonge. Rien ne rappelle mieux que son style la grande et libre manière de la fresque toscane.

Machiavel naît à Florence en 1469, d'une famille dans laquelle les charges publiques étaient héréditaires. Il avait neuf ans lorsque éclata la conspiration des Pazzi, dans laquelle Julien de Médicis fut assassiné au pied de l'autel. A vingt-cinq ans, il voit l'événement qui influe sur toutes les pensées de sa vie, l'occupation de l'Italie par l'étranger, l'invasion de Charles VIII. Pierre de Médicis, qui avait pactisé avec l'étranger, est chassé par le peuple de Florence. A son gouvernement succède le règne populaire de *ce grand Savonarole, qui, inspiré par une vertu divine, enveloppait l'Italie de sa parole.*

Machiavel entre dans les affaires en qualité de secrétaire de la seigneurie de Florence. A ce moment commencent pour lui ces missions, ces voyages diplomatiques qui lui font toucher du doigt toutes les affaires d'Europe, vie passée sur les grands chemins, au milieu des armées, auprès des condottieri, au seuil du conclave, en France, à la cour de Louis XII, où il lutte de pénétration avec le cardinal d'Amboise; en Allemagne, auprès de l'empereur Maximilien, qui cache sa nullité sous sa discrétion. Il est aisé de voir combien le génie de Machiavel dut naturellement s'aiguiser et tourner à la ruse dans une situation où il représentait un État faible, presque impuissant, déjà à demi enveloppé par le filet que tiennent le roi de France, l'empereur d'Allemagne et le pape. Sans soldats, sans généraux, Florence n'avait pour elle que son argent; déjà c'est à peine si elle peut suffire aux frais de son envoyé. Après avoir présenté le tableau des affaires européennes, Machiavel était obligé de terminer la plupart de ses dépêches en demandant à la seigneurie quelques florins pour que son représentant ne fût pas obligé de mendier. Voilà dans quelle situation il fallait paraître la tête haute devant les cours étrangères.

De toutes ces missions diplomatiques, celle qui montre le mieux la trempe d'esprit de Machiavel est son ambassade auprès de César Borgia, ce grand inventeur d'empoisonnements et d'embûches. Il s'agissait d'observer ses projets, la marche de son armée, et de prendre en flagrant délit la fraude et la trahison. Peut-être n'y a-t-il pas dans la diplomatie un second exemple d'un ambassadeur qui se soit si parfaitement identifié avec l'âme de celui qu'il doit observer. Jour par jour, il marque dans ses dépêches quels doivent être raisonnablement les pensées de meurtre, les crimes de Borgia, et il ne se trompe jamais. Lorsque Borgia, se rapprochant toujours de ses ennemis, leur tend la main, que ces derniers le suivent dans son appartement et qu'ils y sont immédiatement étranglés, Machiavel raconte le fait à ses magnifiques seigneurs, sans nul étonnement, comme si le dénoûment était le résultat obligé de tout ce qu'il avait annoncé.

Une autre fois, il écrit que Ramiro a servi le duc avec trop de conscience et de zèle, et qu'il le payera cher. Le lendemain, on trouve sur la place publique le corps de Ramiro partagé en deux et la hache à côté du cadavre.

En rapportant l'événement qui confirme ses pressentiments, Machiavel n'ajoute que ces deux mots : « On ne « sait au juste la cause de sa mort; ce que l'on peut dire « de plus probable, c'est que telle a été la volonté du duc « de Valentinois, pour montrer qu'il a le pouvoir d'élever « et d'abattre les hommes à son gré. »

Rien de plus tragique que ce féroce Borgia escorté de lieux en lieux par le théoricien, qui, comme un esprit de l'enfer, lit par avance dans ses pensées sanglantes, et dénonce chaque jour à son gouvernement les crimes du lendemain. Vous diriez que Borgia est entraîné, à son insu, dans le cercle que lui trace Machiavel. C'est la rai-

son pourquoi un écrivain de nos jours avance, contre tout fondement, que l'auteur du *Prince* était complice des meurtres commis par le duc de Valentinois. Non, il les a prévus, il les a annoncés, il ne les a pas conseillés.

Voilà par quelles études se préparait Machiavel, tour à tour aux prises avec les ruses de Louis XII, les perfidies d'Alexandre VI, les violences de Jules II. Dans tout cet intervalle, il trouve à peine le temps d'écrire deux rapides poëmes : ce sont ses Dépêches en vers. Une moquerie amère s'y joint à un coloris qui rappelle celui de Dante. Quelle ironie profonde dans le récit de la mort du pape! « Pour obtenir le repos, le glorieux Alexandre VI fut « porté parmi les âmes des bienheureux, et trois de ses « plus chères servantes, trois esprits familiers, suivirent « ses saintes traces : la luxure, la simonie, la cruauté. »

Les missions de Machiavel montrent mieux que son génie même combien dès lors était perdue la situation de l'Italie. Toujours il s'agissait d'attirer une puissance pour chasser les autres; et sans se faire illusion sur cette œuvre, tel était pour lui le besoin d'agir, qu'il tomba dans le désespoir sitôt que cette agitation stérile lui manqua, et qu'il fut obligé de rentrer dans la condition privée. Le loisir d'où devait sortir sa renommée fut le résultat des événements de 1512. Le pape et le roi d'Espagne avaient mis Florence aux abois. Florence capitule en acceptant la restauration des Médicis. Comme toutes les restaurations forcées, celle-ci fut pleine de soupçons et de vengeances. Machiavel est destitué. Quitter les affaires, lorsqu'il n'avait pas encore conscience de son génie d'écrivain, renoncer à ces combats d'intelligence avec les rois et les chefs politiques, rentrer dans les habitudes vulgaires, c'était pour lui pis que mourir.

Le plus grand mal des changements forcés de gouver-

nement et de souveraineté, est de briser la conscience des hommes. Sans renier ouvertement le gouvernement déchu, Machiavel s'offre au gouvernement nouveau comme un homme pratique étranger aux luttes de principes. Il est refusé. Il conspire. On l'arrête; il subit la torture sans qu'on puisse lui arracher un mot. Il retrouve son âme entre les mains du bourreau. A demi brisé, les fers aux pieds, les épaules serrées de six tours de corde, il écrit à Julien de Médicis un sonnet mêlé d'éclats de rire burlesques. Je ne sais si les Médicis furent frappés de ce ricanement dans la torture, s'ils comprirent qu'une âme aussi robuste pouvait être corrompue, non avilie. Il dut sa liberté à ce sonnet; liberté triste, vide, désolante, dans une ferme où il se retire avec sa famille. C'est là qu'il faut voir cet homme désespéré de ne plus manier les affaires d'Etat, se ravaler et s'éteindre autant qu'il le peut, essayer, par mille occupations banales ou grossières, de redescendre à la condition du paysan. C'est une sorte de suicide moral.

« Jusqu'ici j'ai chassé aux grives de ma propre main. « Levé avec le jour, j'ajustais les gluaux, et je m'en « allais avec un paquet de cages sur le dos, ressemblant à « Géta quand il revient du port avec les livres d'Amphi- « tryon. Je prenais au moins deux grives, sept au plus. « J'ai passé ainsi tout septembre. Cependant ce divertis- « sement, que je trouvais peu agréable et bizarre, m'a « manqué, et je vous dirai quelle est ma vie actuelle. Je « me lève avec le soleil; je m'en vais dans un bois que je « fais couper. J'y passe deux heures à revoir l'ouvrage « des jours précédents et à perdre mon temps avec les « bûcherons qui ont toujours quelques nouvelles disputes « entre eux ou avec leurs voisins... Je me rends ensuite « sur la grande route de l'hôtellerie; j'y converse avec les « paysans. Là, pour l'ordinaire, j'y trouve l'hôte, un

« boucher, un meunier, deux chaufourniers. Avec eux je « m'ensevelis tous les jours, en jouant à la *cricca*. Là nais« sent mille contestations, mille dépits accompagnés d'in« jures; le plus souvent c'est pour un quatrino, et l'on « nous entend crier de San Casciano. Vautré dans cette « fange, j'empêche mon cerveau de moisir; je développe « la malignité de ma fortune, satisfait qu'elle me foule « aux pieds, pour voir si elle n'en aura pas honte. »

Cet esprit réussira-t-il à se dégrader? Le soir venu, Machiavel laisse ses grossiers compagnons; il se dépouille de ses haillons souillés de boue; il se revêt des habits qu'il portait dans les cours, et relit les écrivains de l'antiquité. C'est dans cette solitude de dix années qu'il écrit le *Prince* et les discours sur les décades. Il faudrait les lire avec peu d'attention pour ne pas y reconnaître les traces de cette colère contenue, de cette misanthropie que chaque jour alimente, de ce fiel d'une âme qui foule orgueilleusement sa propre destinée. Ce n'est pas seulement, comme dans Thucydide et Napoléon à Sainte-Hélène, la langue fière et royale de l'exilé. C'est la rudesse et l'ironie d'un homme qui se console d'une condition indigne en abaissant le genre humain tout entier. C'est la vengeance d'un paysan de génie qui, pour faire expier sa honte, dégrade tous les pouvoirs, en leur donnant le mensonge et le vice pour appuis. Qui pourrait dire ce qui se passait en lui, lorsqu'après avoir été courbé sous le poids du jour, dans la fange de sa condition, il se redressait un moment à l'heure solitaire du soir! Quelle révolte intérieure du génie, au défaut de la conscience morale! quel besoin de représailles contre le genre humain qui l'écrase! C'est alors qu'il trace ces maximes qui ont étonné par leur audace et leur perversité.

Dans sa misère, comme il s'identifie avec la misérable

Italie! Quelle ardeur à montrer les moyens odieux de la fortune! Plus elle l'a frappé, plus il met de passion à la démasquer; il se glorifie de ne pas avoir réussi en montrant ce qu'il faut faire pour réussir. Je ne jurerais pas que les insultes du boucher, de l'hôtelier, du chaufournier de Casciano n'aient été pour quelque chose dans telle maxime où Machiavel rend au monde sang pour sang, injure pour injure, opprobre pour opprobre. Dans cette révolte intérieure s'amassent le coloris sanglant, la misanthropie de ses premiers écrits.

En effet, la première inspiration de cette oisiveté dévorante est le livre du *Prince;* c'est celui dans lequel il rassemble tout ce que son esprit peut inventer de ruses et de noirceurs. Ce livre est bien moins la satire du tyran que celle du genre humain. Après la restauration des Médicis, comme il désespère de la liberté, Machiavel trouve une joie secrète à donner lui-même des lois au despotisme. Il n'a besoin pour cela que de résumer la vie des petits princes d'Italie, des Ezzelin, des Sforza, des Borgia, de ce Bentivoglio, qui en une nuit fait massacrer la famille de son rival, composée de plus de deux cents membres: Machiavel complète ces vies les unes par les autres, jusqu'à ce qu'il s'élève à l'idéal du tyran. A mesure qu'il avance dans son œuvre, il s'intéresse à son despote idéal comme à la créature de ses mains. Joignez à cela l'ingénuité de l'écrivain; car c'est l'originalité de ce livre, que la naïveté avec laquelle Machiavel confond le bien et le mal toutes les fois qu'il ne donne pas la supériorité au dernier. Vous sentez que le poison et le meurtre sont d'usage commun dans cette société politique; que l'auteur veut la réduire par ses propres armes; qu'il sait d'avance que le lecteur ne s'étonnera pas de sa froide indifférence dans le crime.

Au reste, cette franchise dans le vice porte encore l'empreinte hardie des sociétés puissantes du moyen âge. Il peut se trouver une grandeur monstrueuse sur cet échafaudage de crimes effrontés; et je ne saurais douter qu'il n'est pas impossible de descendre fort au-dessous du machiavélisme du secrétaire de Florence; il suffit pour cela de supposer une société qui à tous les vices du passé ajouterait la prétention de la vertu. Dieu merci, nous avons vu de nos jours, à Rome, le libéralisme français se montrer capable d'autant de perfidies qu'il y a trois siècles la vipère italienne.

C'est un spectacle que l'intelligence de Machiavel restée pure et incorruptible au milieu de toutes les chutes morales; au contraire, je m'aperçois que les hommes de notre temps laissent une partie de leur intelligence, de leur inspiration, de leur art, de leur droit sens, dans le moindre de leurs vices. Leur raison est obstruée par chacune de leurs convoitises; ils ressemblent à ces hommes auxquels la moindre liqueur fait perdre le sens. Est-ce que leurs passions sont plus petites, plus empoisonnées? ou est-ce qu'au milieu de leurs vices ils n'ont aucune vertu?

Un point que l'on a trop oublié en jugeant Machiavel, est l'influence de son talent dramatique sur l'expression de ses théories. Dans ses pièces de théâtre, il excelle à s'oublier lui-même pour jouer le rôle de ses personnages; de même dans sa politique. Il sait prendre non-seulement le masque, mais l'esprit du tyran, du conspirateur, du républicain. Il entre au fond de toute situation pour se l'approprier. C'est une de ses principales originalités, et par où il se distingue de tous les théoriciens. Il traite les systèmes politiques comme Shakspeare les caractères et les individus. Indépendamment de ses penchants particuliers, il fait mouvoir, sur une scène abstraite, les idées

politiques les plus opposées. Il les développe chacune dans toute son énergie, de même que Shakspeare, sans préférence apparente, développe les caractères bons ou mauvais que la nature ou l'histoire lui fournit, exprimant de chacun d'eux la vertu ou le crime; et comme on ne rend pas le poëte anglais complice de Iago, de Macbeth, de Richard III, il y a aussi quelque aveuglement à prendre pour la conviction intime de Machiavel, toutes les nécessités logiques qu'il déroule sur le théâtre des théories.

Il achevait le *Prince*; cette ardente occupation ne l'empêchait pas de regretter la vie à laquelle il avait été arraché. Il ne pouvait s'accoutumer à ne plus chevaucher au-devant des rois et des empereurs. « Je resterai donc au milieu de mes haillons, écrit-il, sans rencontrer un seul homme qui se souvienne de mes services ou qui me croie bon encore à quelque chose. » Dans ces moments de désespoir, il parle de se retirer dans un désert pour y apprendre à lire aux enfants. Mais comme chez lui on doit s'attendre à tous les contrastes, passionné et glacé, tragique et railleur, il faut placer ici un événement de sa vie intime, sans lequel on ne le connaîtrait qu'à demi.

Quand vous le croyez tout occupé d'ériger en système les meurtres des Borgia, il s'éprend d'un amour passionné pour une dame des environs; si l'on doutait que ce sentiment ait exercé une influence sérieuse sur son âme de bronze, il suffirait pour s'en convaincre de lire les sonnets qu'il compose en ce temps-là, et ce fragment d'une lettre à son compagnon d'ambassade : « Sachez que je ne suis « arrêté ni par les soleils, ni par les chemins sauvages. « Tout chemin me semble aisé; et je m'accommode à « toute habitude différente des miennes. Quoiqu'il me « paraisse que je suis entré dans un grand embarras, je « trouve tant de douceur dans la joie que me cause ce re-

« gard merveilleux et enivrant, je puise dans cette conso-
« lation un oubli si parfait, si entier de mes chagrins, que
« pouvant redevenir libre, je ne consentirais pas à l'être.
« J'ai laissé de côté les pensées grandes et austères. Je
« n'ai plus de plaisir à lire les choses antiques, ni à mé-
« diter sur les choses modernes. Tout cela s'est converti
« pour moi en conversations délicieuses dont je rends
« grâces à Chypre tout entière. »

Ainsi s'explique le coloris voluptueux qui, par intervalle, se mêle au fond tragique des pensées de Machiavel. Rappelez-vous le tableau de l'Albane, dans la salle de l'inquisition de Venise.

Il rentre dans la solitude pour y composer ses discours sur les Décades. Quel changement s'est fait en lui depuis le *Prince?* S'est-il enfin résigné à cette retraite où un rayon vient de luire? Il est certain que vous rencontrez ici un homme nouveau. Si son premier livre est celui des tyrans, celui-ci est le livre des républicains; car jamais Machiavel n'a compris ni admis le juste milieu. Entre le pouvoir absolu d'un seul et la souveraineté de tous, il n'a jamais reconnu de forme intermédiaire. Ou la servitude sous un maître, ou la liberté dans une démocratie, voilà les deux termes entre lesquels se meut sa politique. Avec une souplesse infinie dans les moyens, il s'est proposé d'une manière inflexible les deux extrêmes de la servitude ou de la liberté. Selon que vous optez pour l'une ou pour l'autre, il vous adresse ou le livre du *Prince* ou les discours sur les Décades. Il place la société humaine au sortir du moyen âge entre ces deux conditions : le despotisme de Tibère ou la république des Gracques. Il promène le genre humain de l'un à l'autre, ne lui laissant d'autre issue, toujours obstiné ou à l'abîmer dans l'esclavage ou à l'exalter dans l'indépendance.

C'est en quoi il représente et résume véritablement la tradition totale de l'Italie moderne, s'il est vrai, comme je l'ai montré plus haut, que nulle terre, en Europe, n'a plus répugné à la fiction de la balance des pouvoirs. Nulles transactions entre les partis; encore bien moins de complaisances. La domination ou l'échafaud; voilà entre eux toute la question. La monarchie constitutionnelle tempérée devait être pour Machiavel ce qu'elle a été en effet chez tous les peuples de sa race, une tyrannie frauduleuse. Chez les peuples qui reposent sur le catholicisme, c'est aller contre la nature des choses que de prétendre établir la liberté entre des systèmes incompatibles, et tout pouvoir qui la donne à son ennemi périt infailliblement par elle.

Nous avons vu, dans ces États, les concessions faites aux républicains par les royalistes perdre la royauté, et les concessions faites aux royalistes par les républicains perdre la république. Dans les nations qui ont pour tradition séculaire la religion de l'intolérance et de la force, toute démocratie débonnaire retombe sous la loi et la risée de l'ancien maître.

La politique de Machiavel tient d'ailleurs intimement du caractère de la Renaissance. Il fait pour la politique ce que font les artistes pour la peinture et la sculpture. Dans les temps que Raphaël et Michel-Ange renouvellent l'art aux sources de l'antiquité, Machiavel étudie les lois du corps social sur les institutions du monde romain. Ces lois, ces sénatus-consultes, sont pour lui le torse d'Hercule, d'après lequel il recompose l'idéal de l'État. Michel-Ange, Machiavel, ces deux contemporains que tout un monde sépare, se tiennent étroitement par le même instinct des formes antiques. Le premier atteint l'extrême de l'idéal, le second descend plus que n'avait fait aucun homme, dans l'abîme du réel.

Pour des gens de lettres de profession, les commentaires sur les décades n'eussent été qu'une étude oratoire; pour Machiavel, le commentaire de l'antiquité est l'ouvrage le plus neuf, le plus moderne de la Renaissance: il entre de plain-pied chez les anciens comme le dépositaire des secrets de l'empire, l'égal des Sylla et des César. L'expérience de l'Italie moderne se joint à celle de l'Italie antique, pour produire une œuvre nerveuse où l'on ne trouverait pas un seul vide. Le secrétaire de la commune de Florence se trouve aussi naturellement à l'aise avec les Fabius, les Claudius, les Agathocle, qu'il l'était avec les Louis XII, les Maximilien, les Valentinois. Élevé au milieu des guerres civiles et des conspirations, il devient le confident des républicains et l'écho de la Rome de Brutus. Dans ce pêle-mêle vivant où s'expliquent Sparte par Venise, Athènes par Pise, par Sienne et Pistoie, Agathocle, Denys, Claudius par Petrucci, Bentivoglio, Galéas Visconti, l'Italie du moyen âge sert de témoin à l'Italie et à la Grèce des anciens. Pour la première fois, la société antique descend de son piédestal imaginaire. Machiavel soumet à l'esprit d'examen l'histoire romaine, cette Bible sacrée des vieux partis italiens tant Guelfes que Gibelins. L'habitude de manier les choses publiques lui ouvre l'esprit pratique des Romains. Débarrassé des illusions de Dante et de Pétrarque, la république de Tite-Live n'est plus un rêve pour lui; c'est une affaire à manier. On ne possédait avant lui que le fantôme de l'antiquité; il lui rend son esprit et son âme charnelle.

C'est au fond le même sujet que celui du *Contrat social*. Rousseau, nourri dans l'institution chrétienne et dans la philosophie, se propose de chercher où est le droit; il l'établit dans la souveraineté du peuple. Machiavel ne procède pas avec ce scrupule. La notion du droit n'exis-

tant pas pour lui, il accepte la république comme il a accepté la tyrannie; c'est un fait, une situation qu'il s'agit d'armer et de défendre.

La différence est qu'il témoigne pour le peuple une estime qu'il n'a jamais montrée au prince. Toutes les fois qu'il se pose cette question, s'il y a plus de sagesse, moins de vices, plus de durée, de fidélité dans une république ou dans une monarchie, c'est toujours à la première qu'il donne la préférence. Au reste, il n'est pas plus difficile pour l'une que pour l'autre sur le choix des moyens. La vertu, c'est de réussir; quoique la hache joue ici un moins grand rôle, elle est cependant cachée encore au fond de toutes choses.

L'âme de l'Italie catholique, le terrorisme, revit dans ses paroles : « Que la malignité humaine ne peut être apaisée par les dons, mais seulement vaincue par le châtiment et par la peur. » Il arme la république contre l'usurpateur avec autant de soin qu'il avait armé l'usurpateur contre la république. La seule chose, selon lui, qui ne mérite pas d'excuses, est de laisser subsister par négligence quelque rejeton d'une famille abattue et surtout les frères du prince renversé. « Pour passer de la monarchie à la république, il faut tuer les fils de Brutus. » Les désordres, les tumultes, les révolutions entrent dans son système. Loin de s'alarmer du spectacle de la violence, le citoyen de Florence y reconnaît un signe de vitalité politique.

Un des chapitres où se résume le mieux le caractère à la fois théorique et pratique de Machiavel, est celui des conspirations. D'abord il les blâme comme dangereuses, puis l'artiste ne peut résister au désir d'en tracer la théorie; ces pages sont écrites avec la pointe d'un stylet.

Pour arriver à ce qu'il appelle la perfection de la chose,

il discute lequel vaut mieux du fer ou du poison ; il se décide pour le fer. Il rassemble tous les exemples de l'antiquité et du monde moderne, pour montrer par quelle négligence, par quelle faute, tel conspirateur n'a pas réussi ; ce qu'il faut faire quand le coup est porté. Les seules conspirations qu'il n'admette pas, ce sont celles qui ont pour but d'atteindre deux chefs à la fois. « Pour celles-là, dit-il, il faut s'en abstenir, elles sont trop périlleuses. »

Une chose étonne, c'est que tout cela est dit ingénument, sans aucune sorte d'exaltation, dans une langue froide comme l'acier ; ce qui ne l'empêche point de passer incontinent à des considérations morales toutes puisées dans le sentiment le plus profond de la dignité humaine.

Il met au-dessus de tout de feindre la folie pour tromper les rois. « Il faut faire le fou comme Brutus, louant, « disant, vantant, accomplissant des choses contraires à « sa conscience pour plaire au prince. » Dans certaines exagérations, évidemment calculées, ne retrouve-t-on pas chez lui quelque marque de cette dissimulation tragique? Souvent la servitude des Italiens les a conduits à ce jeu.

Machiavel a bien vu que si l'esprit de liberté n'est pas au fond d'une république, elle peut devenir une machine d'oppression pire qu'aucune monarchie ; il n'en dit pas la vraie raison ; nous la savons aujourd'hui. Lorsque l'on peut opprimer avec le consentement apparent du plus grand nombre, chacun est accablé de la tyrannie de tous.

Ainsi, avec une impartialité suprême, Machiavel arme à la fois la tyrannie et la liberté ; il les investit l'une et l'autre de toutes les forces de son génie ; il partage entre l'une et l'autre par égales portions la sagesse, le crime,

la ruse, la violence, l'or et le fer. Il les avertit l'une et l'autre de leur danger particulier; après quoi il assiste à leur duel. « J'ai enseigné aux princes la tyrannie; mais « j'ai aussi enseigné aux peuples à s'en défaire. »

Après l'anathème que le dix-septième et le dix-huitième siècle ont jeté sur Machiavel, il semble que le temps de la justice soit arrivé pour lui. Au lieu que les princes et les philosophes le repoussaient avec horreur, nous parlons de lui sans colère. Non-seulement nous nous abstenons de l'injure; souvent nous allons jusqu'à l'admiration. Est-ce que la conscience des hommes de nos jours est moins délicate? est-ce que le spectacle de tant de changements de gouvernements, de tant de serments faussés, a fait perdre à notre génération l'élévation morale qui distinguait ses pères? Que faut-il préférer, de leur indignation ou de notre tolérance? Il est certain que nous voyons Machiavel d'un autre œil que ne le voyait le dix-huitième siècle. Nous ne nous formons pas en dehors de l'humanité un idéal monstrueux que nous appelons de son nom; mais, nous replaçant dans les conditions où il était, nous voyons en lui un homme qui cherche, non le crime pour le crime, la servitude pour la servitude, mais la force, la puissance, chose qui manquait le plus à l'Italie. Dans les temps d'extrême faiblesse, tout crime hardi semble une force, toute force une vertu.

Dans la première jeunesse, on se plaît aux œuvres tranchantes; on leur accorde volontiers l'autorité qu'elles demandent. Comment se persuader qu'un homme qui a toujours le fer à la main n'a pas pour lui la sanction de l'intelligence? Cependant il ne faut pas croire qu'il soit besoin d'un grand génie pour résoudre toutes les questions par le couteau. Si Machiavel n'avait fait que cela,

il n'exciterait que la curiosité qui s'attache à la peinture de mœurs barbares.

Ce qui lui donne l'immortalité, ce ne sont pas seulement quelques maximes implacables; c'est une vue intrépide dans les abîmes du bien et du mal; un esprit inébranlable au milieu d'affaires désespérées; la conscience des lois générales des États; une sûreté de goût qui survit à la corruption du cœur; une variété de tons infinis, avec une vigueur indomptable, depuis le conte de fées, le chant burlesque, la haute comédie, jusqu'au sermon, à la stratégie, à la théorie politique et à l'histoire universelle, également à son aise sur les tréteaux ou dans l'assemblée des papes et des rois, dans la servitude et dans la liberté, domptant chaque chose par son extrême opposé, la torture par le rire, la peste par la galanterie.

On n'a vu que le renard dans Machiavel; voyons maintenant le lion. De tous les écrivains du seizième siècle, il est le seul qui comprenne l'héroïsme. Il abhorre la résignation chrétienne, il attend tout de la force humaine. Il croit qu'une combinaison de l'intelligence, un effort de courage peut tout sauver. Il n'abandonne rien à la fatalité. Il arme l'homme comme s'il était seul dans le monde, sans la protection et la crainte des dieux.

A la fin du quinzième siècle, alors que se forment les grandes monarchies, que les nationalités de la France, de l'Espagne se constituent, l'Italie seule, brisée par la papauté, ne peut même aboutir à une confédération. C'est à ce moment décisif qu'assiste Machiavel. Il voit que l'organisation nationale ne peut s'achever, et qu'elle se dissout avant que d'être.

Le mépris, le dégoût, l'horreur de l'Italie esclave éclatent dans les Décades. Machiavel ose dire à son pays qu'il

le méprise. Seul il se sert encore du nom de patrie. Ce que Guichardin appelle prospérité, il l'appelle infamie.

Si, dans un corps aussi gâté que l'était alors l'Italie, il y avait eu encore quelque apparence de guérison, nul doute que le remède ne fût dans cette manière robuste, inexorable, de sonder la blessure et de la faire crier.

La société italienne paraît dans Machiavel aussi inanimée que l'antique. Les affres de l'agonie qui palpitaient dans le langage de Savonarole sont passées. Les soupirs, les sanglots que l'on entendait encore dans sa bouche sont étouffés. C'est la beauté implacable de la mort qui pèse sur l'Italie de Machiavel. Il ne compte plus les pulsations du cœur. Seul, debout, sans désirs, sans regrets, sans espérance devant le cadavre d'un monde, il remue ce grand corps; il le frappe, il le partage, sans crainte qu'il s'en échappe un soupir d'homme. Il met à nu les membres de cette société morte : c'est la première fois que l'on traite un peuple moderne comme s'il était enseveli depuis les temps de César.

Dans l'indignation de Tacite, je vois un homme qui châtie un peuple vivant. La langue de Machiavel n'a plus rien de commun avec la vie; il est sans pitié, il paraît sans entrailles comme si son peuple n'écoutait pas, n'entendait pas sa voix. De là cette férocité de la parole qui n'est qu'impassibilité devant un corps impassible. L'Italie est pour lui une chose morte; comment lui adresserait-il un reproche? C'est, comme il le dit, une matière corrompue; comment craindrait-il de la faire crier sous le fer? Jamais la langue humaine n'a ressemblé davantage au travail d'un scalpel dans le cœur d'un cadavre.

Encore tiède sous la main de Savonarole, le cadavre est déjà froid sous celle de Machiavel.

Par une inconséquence héroïque, ce même homme en-

treprend de ressusciter ce qu'il vient d'anéantir ; il était certainement le seul en qui la notion de patrie se fût conservée sans altération depuis l'antiquité.

Au moment même où cette pensée s'efface de l'autre côté des Alpes, elle surgit de la tête de Machiavel, comme les quatorze armées de volontaires en 92. Elle éclate chez lui avec une force fanatique. « Quand il s'agit du « salut de la patrie, il ne doit être tenu aucun compte ni « de justice, ni d'injustice, ni de pitié, ni de cruauté, ni « de louanges, ni d'opprobres ; mais, laissant de côté « toute autre préoccupation, il faut que la patrie soit « sauvée avec gloire ou avec ignominie. » Ainsi, au milieu de la ruine de la nationalité italienne, Machiavel organise la théorie abstraite de la patrie avec l'énergie du comité de salut public, appuyé sur la passion de vingt-cinq millions de Français.

Machiavel porte en lui le génie de la Convention. Ses théories frappent comme des actes. La tribune de Saint-Just et de Danton n'a pas surpassé sa fureur à venger cette patrie imaginaire qui n'existe que dans son esprit.

Quand une grande institution disparaît de la terre, quelquefois il arrive que l'idée s'en concentre dans la tête d'un homme, qui pèse alors autant qu'un monde.

Ouvrez un ancien tombeau, vous retrouvez intacte l'épée du mort sur une poignée de cendres ; de même, dans le tombeau de l'Italie, la pensée de Machiavel reluit comme l'épée nue d'une nationalité morte, que les siècles n'ont pu ni ébrécher ni rouiller.

VII

La dure épreuve de la ferme de San-Casciano touche à sa fin ; Machiavel se réconcilie avec les Médicis. Léon X

le consulte sur les affaires générales d'Italie et sur la situation de Florence. Le moment si vivement désiré où il va rentrer dans les affaires approche; je ne parle pas d'une première mission, dans laquelle il est envoyé par la seigneurie de Florence pour chercher et choisir un prédicateur chez les moines des Camaldules. Elle exerce, dans sa correspondance, sa verve burlesque.

Mais les événements qui décideront de l'Italie se préparent; la Réforme ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait mis Rome au pillage. L'armée de Charles-Quint, qui va frapper ce grand coup, hésite encore entre Rome et Florence. En ce moment de danger on se souvient de Machiavel; il est ramené aux affaires. On l'envoie auprès de l'armée des alliés observer la marche de l'invasion. C'était la dernière heure de l'Italie politique. A ce moment suprême, Machiavel retrouve l'activité de sa jeunesse; son premier conseil est un conseil de lion. Sans se fier davantage à la diplomatie, il propose de donner l'autorité absolue à un chef hardi de bandes italiennes, Jean de Médicis, de l'entourer de toutes les forces de la nation, et de marcher ainsi à l'ennemi. Cet avis fut condamné à la fois par les hommes et par le ciel; le pape s'y oppose, et Jean de Médicis meurt d'une blessure. Machiavel ne désespère pas encore; il presse les levées, il passe des revues. Avec de l'union, il restait quelque chance; c'est ce qu'on ne put obtenir. Les alliés, Français et Vénitiens, désertent. Il arriva ce que l'on a vu dans d'autres temps semblables, où il s'agissait aussi de la vie d'un peuple. Effrayés de leur responsabilité, les généraux, le duc d'Urbin, Guichardin, n'osent rien entreprendre : ils perdent tout pour n'avoir rien risqué. Le connétable de Bourbon, qui devait aller décapiter l'Italie dans Rome, se décide; il fait cette marche audacieuse,

qui aboutit au pillage et au sac de la capitale de la chrétienté. Le catholicisme est pris d'assaut. Toutes les malédictions que les réformateurs, depuis les Vaudois jusqu'à Luther, ont jetées contre Rome, sont réalisées. Dans cette confusion, on ne retrouve qu'une dépêche de Machiavel, datée de Civita-Vecchia.

Deux mois après, il reparaît à Florence au milieu de circonstances si étranges, qu'elles sembleraient fabuleuses si vous n'étiez accoutumé à tout attendre de lui. La peste est dans la ville déserte ; Machiavel écrit à un de ses amis une description de sa journée. Cette lettre est un des monuments les plus originaux de son esprit. Il se promène seul dans la ville au milieu des fossoyeurs qui crient : « Vive la mort ! » A travers les ténèbres, il croit voir passer la peste dans une litière. C'était une jeune morte de San-Miniato traînée par des chevaux blancs. Il entre dans les églises pour entendre la complainte des frères. Il voit au fond du chœur des prêtres assis, les mains liées dans des menottes, confesser les pestiférés.

Quelle est, au milieu de cela, la préoccupation du grand théoricien qui vient d'échapper au pillage de Rome? Dans cette ruine universelle, sur les cendres de sa patrie, Machiavel, le puissant homme d'État, ne s'occupe que de galanteries. Il vient de recevoir, dans l'église de Santa-Croce, la confession d'une jeune femme. Il raconte avec une verve passionnée les aveux de la mourante ; puis ce don Juan, toujours escorté par les fossoyeurs, court à une autre aventure. Dans l'église de Santa-Maria-Novella, il s'éprend de passion pour une jeune veuve aux longs habits noirs. Il fait d'elle un portrait à peine surpassé par Arioste dans la peinture d'Alcine. Si quelques mots ne laissaient percer l'ironie, vous vous laisseriez tromper par ce coloris éblouissant. « Tous mes esprits, dit-il,

« sont restés enveloppés dans ses vêtements noirs. Je ne « pense ni ne veux penser à autre chose. » Tels sont les derniers mots que Machiavel ait tracés.

Qui ne serait frappé de l'audacieuse ironie par laquelle cette grande vie se termine? Amour, religion, poésie, beauté, patrie, tout cela livré à une moquerie triomphante sous l'haleine de la peste. Quand je relis ces pages, j'y retrouve ce que la Bible appelle le rire du sépulcre.

Je n'ai rien dit des deux ouvrages qui appartiennent au temps où Machiavel est rentré dans les affaires, les *Histoires florentines* et le *Traité sur l'art de la guerre*. Les *Histoires florentines* marquent ce que l'on pourrait appeler sa dernière manière. Cet ouvrage est, à certains égards, le plus complet de tous, puisqu'il réunit le point de vue du *Prince* et celui des *Discours sur les décades*. Ces deux théories sont là en présence, personnifiées pendant six siècles par les partis, résumées dans les harangues des chefs de factions. Après avoir tracé la théorie du despotisme et de la liberté, Machiavel se donne, dans cette histoire, le spectacle de leur combat. Comme il est parvenu à toute la hauteur de son génie, et qu'il embrasse d'un seul coup d'œil les systèmes qui autrefois ne lui apparaissaient que l'un après l'autre, sa pensée a plus de calme et d'équilibre. Vous ne rencontrerez plus aucune des maximes violentes de sa jeunesse. Il ne s'élève pas jusqu'à Dieu, comme Bossuet; jusqu'à la cité des idées, comme Vico; jusqu'au type de la nature première, comme Herder. Pour expliquer les révolutions, il n'a recours qu'à l'homme.

C'est lui qui tient en ses mains la balance qu'il a ôtée à la Providence. Ramenant tout à l'expérience, il fait le premier pour l'histoire civile ce qu'après lui Galilée fera pour l'histoire du monde physique. Ce qu'il comprend

d'abord, c'est que l'Italie étant par-dessus tout un pays de traditions, ses partis, ses factions, ses révolutions s'expliquent par son berceau. C'est le pays du monde où il est le plus difficile de partager l'histoire en fragments. Il veut écrire l'histoire des Médicis; il est obligé de remonter aux Césars. Quiconque, sur un point particulier des affaires d'Italie, ne repassera pas par ce long chemin, est sûr de s'égarer.

Les beaux esprits du seizième siècle, les Platina, les Léonard Arétin, les Paul Jove, avaient enseveli l'histoire sous leurs fleurs de rhétorique; en cherchant le style, ils l'avaient perdu. L'Italie avait disparu sous des lambeaux de Cicéron et de Tacite. Depuis l'invasion des Français, la violence des événements ramène de l'autre côté des Alpes le sentiment de la réalité. Au milieu de l'imitation des anciens, les coups terribles que reçoit l'Italie obligent de penser à autre chose qu'au beau style; Machiavel retrouve dans le cri des choses l'accent de l'histoire. En sortant du monde de convention où les littérateurs s'obstinaient à vivre, il fait cesser le déguisement des idées et des paroles.

On avait raconté avant lui les affaires extérieures d'un État; mais personne n'avait écrit l'histoire vraiment sociale, c'est-à-dire celle des classes. Noblesse, bourgeoisie, peuple deviennent pour la première fois les personnages du récit. Celui qui veut connaître la loi générale de la liberté démocratique, les dangers qui la menacent au dedans et au dehors, comment elle s'affranchit de la noblesse du sang pour retomber sous la noblesse d'argent, comment à celle-ci succède la bourgeoisie, à la bourgeoisie le prolétariat, au prolétariat le prince, au prince l'étranger; celui-là doit avoir souvent entre ses mains les histoires de Machiavel.

Cet esprit que nous avons rencontré sur toutes les routes n'est pas encore épuisé. En suivant l'histoire, il vient de reconnaître les causes de la ruine de l'Italie. C'est la faiblesse de son organisation militaire. Il veut remédier à ce mal, et compose pour cela le *Traité de l'art de la guerre*. Le même homme qui a déjà suffi à tant de personnages, se fait général; il trace les principes d'une révolution de l'art militaire. Comme il sent que l'autorité de l'expérience manque à sa parole, il place ses idées dans la bouche d'un vieux condottiere, au milieu des jardins d'une villa de Florence; et ce traité de stratégie commence avec les grâces d'un dialogue de Platon. Au moment de la chute de l'Italie, rien de plus beau, assurément, que de voir Michel-Ange devenir ingénieur, Machiavel dresser le plan de campagne. Fidèle au génie de la Renaissance, que personne n'a prise plus au sérieux, il veut surtout la renaissance de l'héroïsme antique; il cherche ce que Napoléon a retrouvé, la grande guerre de César. Ramener les bandes du moyen âge à la discipline de la légion romaine, rendre à l'Italie des Médicis la milice sacrée, le bouclier, l'épée, le casque, la cuirasse et la vertu de l'Italie des Scipion, c'est là le fond de sa pensée.

Il nie que l'argent soit le nerf de la guerre; avant tout il demande quelque ombre de la vertu passée. Attaquer la superstition de l'or, c'était toute une révolution d'idées dans une époque vénale. D'ailleurs, il est aussi loin que possible de l'idée que les batailles puissent jamais se décider par l'artillerie; cet homme, tout de calcul, ne croit plus qu'aux victoires de l'âme.

Par là son livre est un arsenal de patriotisme italien. Machiavel, au milieu de ses théories, comme notre Carnot au milieu du comité de salut public, organise d'avance la défense nationale. Il veut jeter au-devant de l'étranger des

légions italiennes formées sur l'ordonnance des légions de Brutus, et qui, avec la courte épée, se précipiteront sur l'artillerie des barbares. Ces plans de campagne portent ainsi le sceau de la renaissance grecque et latine; mais ce qu'ils perdent en réalité, ils le regagnent par une certaine beauté idéale et enthousiaste, qu'on ne retrouve à ce degré dans aucune autre de ses œuvres. Vous voyez l'Italie au désespoir se faire un boulevard de son passé, revêtir la cuirasse romaine, ranger en bataille tous ses illustres morts, et présenter la gorge à l'ennemi. Machiavel s'exalte par sa propre réforme; cette âme antique s'enivre à la pensée de cette bataille antique.

Quel accent invincible lorsque, considérant ses projets et l'impuissance où il est de les exécuter, il adresse ce testament à l'Italie!

« Celui qui méprise ces projets, s'il est prince, mé« prise sa principauté, s'il est citoyen, sa cité; et j'ai le « droit d'accuser la nature, qui devait ou ne pas me les « faire connaître, ou me donner la puissance de les exé« cuter. Car maintenant que je suis vieux, je ne pense « pas en avoir jamais l'occasion. Mais vous qui êtes jeu« nes, j'ai voulu vous les communiquer, afin que, s'ils « vous plaisent, vous puissiez, avec l'aide de vos princes, « en conseiller, en assurer l'exécution. Et n'allez pas vous « décourager trop tôt, car cette province paraît née pour « ressusciter les choses mortes, comme on l'a vu de nos « jours dans la poésie, dans la peinture et dans la sculp« ture. Quant à moi, l'âge m'a ôté la confiance; et, véri« tablement, si la fortune m'avait remis un État assez « puissant pour suffire à une semblable entreprise, j'au« rais bientôt, je crois, montré au monde tout ce que « peuvent les institutions antiques, et je l'aurais accru « avec gloire, ou perdu sans opprobre. »

Cet instinct toujours renaissant de la patrie, voilà ce qui compense à mes yeux les égarements de Machiavel. Je trouve en lui un cœur d'airain qui, par sa force propre, reste debout dans les ruines de la morale, du droit et de tout ce que les hommes tenaient auparavant pour sacré. Au milieu du naufrage du monde civil, il s'attache à une seule chose, l'Italie, la patrie; et ce seul point inébranlable, malgré la confusion générale des idées, le ramène toujours au vrai. Il a beau se livrer aux vices de son temps, cette pensée restée intacte l'empêche de s'égarer; elle le fait rentrer dans le sentier des grands hommes.

Réduire sa théorie à l'idée de la fraude et du meurtre, c'est oublier dans l'histoire de Frédéric, de la révolution française, de Napoléon, la campagne de Silésie, les journées de l'armée de Sambre-et-Meuse, les batailles d'Arcole et d'Austerlitz, pour ne voir que les intrigues de Postdam, les tueries de septembre et le duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes.

VIII

L'excuse de Machiavel, c'est qu'en dépit de ses théories savantes dans l'art de parvenir, il n'a pu réussir à rien dans sa vie. Combien les hommes de notre temps doivent sourire en voyant ce puissant théoricien qui ne peut même sortir de l'indigence!

« Mon cher frère, écrit son fils aîné, je ne puis retenir « mes pleurs en vous apprenant que notre père Nicolas « est mort le 22 de ce mois de juin. Il s'est confessé de « ses péchés à frère Mathieu, qui l'a assisté jusqu'à la « mort. Notre père nous a laissés, comme vous savez, « dans une grande pauvreté. »

Ainsi, Machiavel est le contraire de l'homme habile,

dans le sens où les Français emploient aujourd'hui ce mot. Il y a des moments où, malgré toutes ses théories de bassesse, il reste grand par l'âme, faute irréparable au point de vue de l'intrigue. La médiocrité n'y tombe jamais. Machiavel a beau se surveiller; malgré tout son désir de ramper pour parvenir, son génie l'élève, le trahit, le perd.

Comprend-on qu'au moment où les Médicis sont toutpuissants après leur restauration, il leur propose naïvement de renoncer à l'absolutisme, de rétablir la République et la démocratie, par amour de l'humanité, par grandeur d'âme, leur garantissant en retour la gloire des Solon et des Lycurgue? « Qu'il suffise à Votre Sainteté « d'avoir un œil à demi ouvert sur la République. »

A quoi les Médicis auraient-ils employé un homme si simple?

C'est que le génie peut bien se divertir à tracer des théories misérables, où les vices rampants, les facultés ténébreuses, les habiletés abjectes, sont sûres de l'emporter et de gagner dans le jeu de la vie. Dès qu'il s'agit d'appliquer ces théories, l'homme de génie se trouve inférieur de beaucoup au moindre intrigant qui s'en empare. Tout ce qu'il a de grand, de puissant, ne sert qu'à trahir son jeu et à montrer ses cartes.

Pour ma part, je suis charmé quand je vois les amis les plus médiocres de Machiavel, les plus vulgaires, l'écraser de leurs habiletés, de leurs succès, de leurs supériorités, de leurs triomphes, tandis que le pauvre grand homme de théories, trahi par sa grandeur, malgré sa ferme volonté de ramper, ambitieux maladroit, courtisan incommode, solliciteur éconduit, intrigant inhabile, dévoré de la soif de parvenir, qui donnerait toute sa gloire pour un emploi pareil à celui de son compère Vettori, toujours

surpassé par le premier venu dans les petits calculs, dans les combinaisons personnelles, toujours renversant son succès par une témérité d'intelligence, voulant s'annuler, n'y réussissant qu'à demi, incapable de renfermer sagement ses théories, ses actes, ses paroles, ses idées, dans la religion du moi; détruisant par la fierté de son génie sa fortune à mesure qu'il l'élève sur la vénalité de son savoir-faire; toujours aspirant à l'éclat du pouvoir, toujours occupé, dans les emplois secondaires, à ramper loin de ce faîte de dépravations, qu'il poursuit de sa convoitise; foulé par les partis, bafoué par ses rivaux, pauvre, oublié, méconnu, tout au plus objet de pitié, n'aboutit qu'à être un de ces hommes dont on ne peut rien faire.

Plus il entassait de chefs-d'œuvre, plus il croyait se donner de titres pour parvenir aux emplois; c'était tout le contraire; ses placets ne devaient être accueillis que par la postérité.

Dans les époques de mensonge, rien ne nuit plus aux hommes que de s'attacher à une théorie, à un principe quelconque. C'est par le néant de toute conviction que se font alors les grandes fortunes. Machiavel avait beau répéter qu'il n'avait point de principes; cela même était une conviction embarrassante et se tournait contre lui. Après chacun de ses ouvrages, il était trop compromis pour qu'il fût commode de l'employer. Ceux qui n'avaient rien dit, rien fait, avaient sur lui un avantage incalculable dont il ne s'apercevait pas. Ses livres avaient divulgué les secrets du pouvoir; il traînait après lui un trop pesant bagage de vérités. Quand il eut achevé son œuvre pour la postérité, ce fut un homme perdu pour les emplois.

Guichardin est encore ici le modèle accompli de l'homme qui veut réussir. Dans un temps de dépravation, ce Guichardin trouva moyen d'être l'esprit le plus bassement

corrompu de l'Italie. Il se garda bien de rien écrire, tant qu'il eut quelque chose à convoiter. Il savait que la parole écrite embarrasse même les plus déliés. Sitôt qu'il n'eut plus rien à espérer, ni à désirer, ni à demander au monde, ce fut alors qu'il prit la plume et souleva son masque.

IX

Depuis Machiavel, et surtout depuis la chute de l'indépendance, on voit paraître en Italie, comme on l'a vu de nos jours en France depuis les invasions de 1814 et de 1815, une espèce d'hommes nouveaux, et que personnifie l'historien doctrinaire Guichardin. Ce sont des gens qui ont transigé avec l'ennemi, et qui se sont rangés de son côté dès qu'ils ont cru qu'il était le plus fort. Chez ces hommes et les fils de ces hommes, le ressort moral a été brisé par l'adhésion qu'ils ont donnée à la défaite. Guichardin, le général italien, passe du côté des barbares dès qu'il aperçoit que les chances sont pour eux. Dans le fond, ces doctrinaires ne sont plus d'aucun pays. Comme ils désespèrent de la résurrection de l'Etat, ils n'ont plus aucun grand aliment à leur pensée, ou plutôt ils remplacent tout par l'intérêt privé, qu'ils couvrent d'une savante théorie. Leur habileté, et ils en ont beaucoup, est de faire surnager leur fortune particulière au milieu de la ruine de la fortune publique.

Voulez-vous avoir une idée claire de l'espèce de dégénération dont est capable le machiavélisme? Voyez Guichardin et les doctrinaires italiens dépouillant le système de tout ce qu'il a de national dans sa corruption, de puissant dans ses égarements, de fier dans son humilité, d'héroïque dans ses vices, le réduire avec emphase à ses

éléments les plus honteux, les plus sordides d'égoïsme et de personnalité. Chez l'historien Guichardin, l'infamie n'est plus rachetée par aucun retour vigoureux vers la patrie. Les vices que Machiavel faisait tourner à la délivrance nationale, Guichardin les couvre d'hypocrisie et les met au service de l'étranger.

Que lui importe que l'Italie périsse? Ce sera pour lui le comble de la politique, s'il reste toujours lieutenant du pape, gouverneur des provinces, conseiller du gouvernement; si, en un mot, il s'élève à mesure que son pays s'abaisse. Dès qu'il voit que l'ennemi est le plus fort, il lui livre les secrets de Florence; il écrit en plein conseil avec du jus de citron les plans et les projets de ses compatriotes; il déserte, il porte dans le camp des étrangers les mystères de cette diplomatie frauduleuse qu'il avait pu recueillir de la bouche du grand théoricien; et c'est ainsi que la politique de Machiavel a fini par se retourner contre elle-même.

Quelle a été en soi l'œuvre de Guichardin? Employer au profit de la servitude le code infernal qui avait été composé pour la liberté; en sorte que le mal a toujours fini par produire le mal.

Guichardin fait servir la politique de l'Italie à soumettre l'Italie à la main de l'étranger. Il devient l'âme de cette dernière restauration à la suite de l'invasion française, allemande, espagnole. Pour rendre impossible le retour à l'indépendance, il veut associer tous les hommes nouveaux à son impopularité et partager avec eux l'exécration qu'il inspire. Il leur conseille de mettre la main à tant de supplices et de tortures, qu'ils sont jetés pour toujours avec lui dans cette voie de haine et de servitude hors de laquelle il n'y a plus d'issue. L'esprit italien était seul assez raffiné pour asservir l'Italie.

Cette ville si ardente, si indomptable, cette Florence qui semble avoir renfermé plusieurs peuples toujours nouveaux, est si bien enlacée, si industrieusement garrottée par les artifices de Guichardin le Florentin, c'est-à-dire par sa propre politique, que pendant trois siècles elle n'a pu remuer. Ce bel esprit assassine son pays avec le poignard forgé pour le défendre; et, après cela, qnand l'œuvre de mort est achevée, ce même homme, renié par le gouvernement qu'il a fondé, se retire tranquillement à la campagne, tout chargé de la malédiction publique.

Là, il emploie ses dernières années à écrire l'histoire de ce que l'on peut appeler le suicide de l'Italie. Dans un esprit aussi frauduleux, peut-être vous attendriez-vous à trouver l'imitation des formes contenues, du coloris sombre de Salluste ou de Tacite? Tout au contraire. Le nerf de la langue de Dante et de Machiavel a disparu. Qu'on se figure une parole abondante jusqu'à la diffusion, souple jusqu'à la mollesse, brillante, fastueuse, aulique, jésuitique, embarrassée dans ses plis majestueux, avec quelques retours d'indépendance d'esprit qui cachent mieux la servilité du cœur.

Sous les ondulations rampantes de ce langage fleuri, vous avez peine à reconnaître et à saisir cette âme de serpent dans les ruines de l'Italie. On a dit que Guichardin voit trop en noir. Son mérite est, au contraire, d'avoir saisi la vérité sous la langue artificieuse de son temps. Accoutumé à vivre dans les ténèbres, il aperçoit très-clairement, très-nettement le mensonge; lui seul pouvait démêler les plis et les replis de tous ces hommes occupés à se caresser, à se mentir, à se sourire, à s'étouffer.

Il faut savoir un gré éternel au lieutenant de l'Église d'avoir si bien montré à nu les ruses, les ambitions personnelles, cachées sous le masque des intérêts chrétiens.

Grâce à lui, les magnifiques voiles dont se couvrent l'Église et la monarchie sont déchirés depuis trois siècles; il dépouille officiellement les masques de leur langage officiel. Sa phrase aulique était seule capable d'exprimer les détours de cette époque de fraude.

Dans les vingt livres de son histoire, pas un seul nom auquel on s'arrête; pas un homme de bien, pas un rayon de lumière dans ce fond ténébreux. La vue ne peut se reposer sur aucune action honorable, sur aucun caractère. L'auteur ne s'indigne pas, il ne s'étonne pas; il raconte non dans le style de fer de Machiavel, qui est au moins une marque de vie et de force, mais avec une parole assouplie qui semble être la voix d'un monde en dissolution. La mort est partout; mais vous nè trouvez aucune grande passion sous ces meurtres de peuples; une intrigue immense, universelle; non pas la lutte de deux sociétés. Les batailles ne sont que les incidents d'un grand guet-apens. Les peuples se choquent, ou plutôt il n'y a pas de peuples en présence. Il n'y a de vrai que le sang qui coule comme l'eau.

Quelles sont les conclusions de Guichardin? Quel est le sens de son histoire? Quelle est l'impression des hommes dont il est l'organe? Spectateur de la chute de l'Italie pendant trente ans, il ne s'aperçoit pas même qu'il ensevelit un peuple. Il n'a pas conscience de ce qui tombe. Pas un accent pour cette nationalité qui périt avant que d'être. Ceux qui veulent se défendre ne sont pour lui que des *obstinés;* s'il se trouve un héros, c'est un *imprudent* ou un *furieux.* Baglione, le général qui livre la patrie, est un homme *sérieux*, *sage*. Les magistrats et le peuple qui veulent combattre ne sont que des *enragés* (*arrabiati*).

A ce dernier moment éclate dans tout son jour l'ignominie du beau langage de Guichardin. Retenez à jamais la

merveille de cette phrase jésuitique pour faire l'éloge d'un traître : « C'est un homme qui sut forcer en quelque « sorte les Florentins à capituler, par zèle et par dévoue-« ment pour eux. » A mesure que les villes italiennes succombent, le bruit de l'histoire cesse. Chacune des défaites de l'Italie cause une impression de sérénité à l'écrivain. Lorsque enfin sa nation a disparu, il respire; il pose sa plume avec une parfaite tranquillité. Cette mort, il l'appelle l'ordre, et ce néant, la paix.

Quand il y aura une Italie, elle gravera en lettres d'or le nom de ce beau génie sur un poteau.

X

La restauration des Médicis, consommée par l'Étranger, scellée par les talents de Guichardin, voilà le dernier terme de la vie politique de l'Italie. Il s'était vu des tyrannies plus sanglantes, et la vie publique ne s'était pas éteinte ni sous les Ezzelin, ni sous les Borgia, ni sous les Bentivoglio. Au contraire, toute vie disparaît sous le despotisme quelquefois débonnaire de la maison d'Autriche. Pourquoi cela?

Voici une chose à laquelle je ne me lasse pas de songer. Il est à notre porte un peuple dont nous parlons comme s'il était enseveli dès le temps des Assyriens, ou tout au moins des Romains. On dirait qu'il ne peut nous comprendre, tant nous parlons à notre aise de ses funérailles. Et pourtant ses yeux voient, ses oreilles écoutent encore. Ses villes, ses murailles sont intactes, sa langue est conservée. Rien ne manque à cette société de ce qu'elle avait auparavant. Mais tout est muet, c'est une mort véritable avec les simulacres de la vie. Quel changement est donc arrivé? Un seul : l'étranger est là!

Même invisible, il est partout, au foyer, à la place de l'État, de la nation, de la famille. Lors même que les yeux ne le voient pas, la pensée le rencontre. Il a beau faire, ses bienfaits ne vivifient pas, ses travaux ne fécondent pas, ses vertus mêmes sont des fléaux. C'est là pour un peuple ce que l'on a toujours appelé habiter dans la mort.

L'Italie châtiée par ses propres doctrines est un épisode du jugement de Dieu, dans lequel chaque peuple est jugé par lui-même.

Je vois dans le Midi deux États qui ont essayé l'un et l'autre de vivre seulement par surprise et par ruse : Byzance et l'Italie. Vous savez comment cela leur a réussi. L'Italie s'est empoisonnée avec le breuvage qu'elle avait préparé pour le monde.

Mais, si elle a été criminelle, n'a-t-elle pas assez expié? Est-elle pour jamais exclue de l'alliance des vivants? Sa renaissance commencera le jour où, repoussant la politique qui la lie aujourd'hui, elle croira qu'il y a quelque chose de plus rusé que la ruse, de plus fort que la force, le droit pour toute une race d'hommes d'être quelque chose sous le soleil dans la société divine et humaine, droit que ne peut prescrire aucune calamité publique ni privée.

XI

Deux siècles et demi après sa mort, Machiavel remporte une étrange victoire. Le *Prince* tombe entre les mains d'un jeune homme héritier de la monarchie prussienne. Frédéric, qui se croyait encore très-éloigné du trône, entreprend de le réfuter. Il veut confondre Machiavel, *cet avocat du crime, cet oracle de Satan*. Voltaire applaudit,

par avance, Frédéric, « *cet Apollon qui doit écraser le* « *nouveau Python*. » Il le presse de composer le *Catéchisme de la Vertu*. En effet, l'ouvrage avance. A chaque maxime du secrétaire de Florence, le prince royal oppose un axiome de philanthropie. Les temps de la politique de Télémaque sont arrivés. L'horreur de la guerre, de la conquête, du pouvoir absolu, le zèle de la vérité, le mépris de la ruse, la religion de la liberté vont ramener l'âge d'or. Une seule chose pourrait inquiéter : c'est que toutes ces vertus reposent sur le système de l'intérêt bien entendu, et qu'ainsi la réfutation confirme le principe de Machiavel. Comment, au reste, douter de la sincérité d'un enthousiasme qui s'exprime avec tant d'abandon! Enfin, l'ouvrage est achevé; il s'imprime. Sur ces entrefaites, le prince devient roi. Jamais on ne vit changement plus rapide; sa première pensée est d'altérer le livre, d'y insinuer, par les mains de Voltaire, de petites maximes pieuses, religieuses, habilement hypocrites; et comme ces altérations ne suffisent pas encore, il met, à désavouer le *scélérat* qui imprime son anti-Machiavel, cent fois plus de machiavélisme que je n'en puis trouver dans toute la vie du Florentin.

Un peu plus tard, grâce à un mélange audacieux d'héroïsme et de cynisme, à la science des ruses politiques et militaires, au génie de la guerre, à l'iniquité du partage de la Pologne, il devient le premier disciple de l'homme qu'il a commencé par vouloir *écraser*. Je ne lis jamais l'histoire de ce roi corrompu qui, dans des circonstances désespérées, parvient à donner une tête à l'Allemagne, sans reconnaître en lui, trait pour trait, le prince que Machiavel voulait donner pour tête à l'Italie.

XII

Niez, après tout, si vous le voulez, tous les théorèmes de Machiavel; il en est un, du moins, qu'il a placé hors d'atteinte : c'est l'incompatibilité absolue entre le catholicisme romain et la liberté moderne. Avant la réforme, avant la philosophie, il démontre que le monde moderne ne peut entrer par la porte de la papauté, et qu'il faut choisir entre l'un ou l'autre; il donne à cette idée la certitude d'une proposition d'Euclide.

« Il faut reconnaître que les peuples qui touchent de « plus près à l'Église romaine sont ceux qui ont le moins « de religion; et quiconque considère combien les prati- « ques de nos jours diffèrent de celles du christianisme « des premiers temps, celui-là jugera sans doute que la « ruine ou le châtiment est proche. Puisque quelques-uns « sont d'opinion que le succès des affaires d'Italie dépend « de l'Eglise romaine, je veux leur opposer les raisons « qui se présentent à moi; et j'en alléguerai deux princi- « pales, qui, selon moi, ne souffrent pas de réplique.

« La première est que, par l'effet des exemples crimi- « nels de la cour romaine, cette province a perdu toute « piété, toute religion, ce qui entraîne après soi une foule « d'inconvénients et de désordres; car où est la religion, « on suppose le bien, où elle manque, on suppose le con- « traire. Nous autres Italiens, nous avons donc à l'Eglise « et aux prêtres cette première obligation d'être impies et « corrompus. Mais nous leur en avons une autre encore « plus grande, qui est cause de notre ruine : c'est que « l'Église a tenu et tient cette province divisée; et, véri- « tablement, aucune province ne fut puissante et heu- « reuse, à moins d'être réunie tout entière sous les lois

CHAPITRE V.

L'INVASION.

Le dernier jour de l'Italie. Pourquoi il n'y eut pas de résistance nationale. La grosse bourgeoisie appelle l'étranger. Le peuple; la secte des obstinés. Ferrucci. Capitulation de Florence. Premier modèle des restaurations de dynasties. L'invasion de l'Italie en 1530 et les invasions de la France en 1814 et 1815. Les Médicis et les Bourbons. Comment on détruit un peuple par le système des restaurations imposées.

Le droit disparu, il se fit un vide immense; ce fut un gouffre qui s'ouvrit sous les pas d'une nation. Elle alla s'y précipiter tête baissée; dans ce gouffre, elle entraîna jusqu'à ses vainqueurs.

Pour comprendre ces temps, il faut bien se figurer qu'il n'y eut pas véritablement de conquête, car il n'y eut pas de résistance nationale. Personne, au seizième siècle, n'a réellement défendu la souveraineté de l'Italie. Dès que l'Europe se présente, elle y entre comme dans un héritage vacant, domaine de l'humanité. Venise seule, prend un jour pour mot de ralliement, Italie, à la bataille de Vaïla. Mais il était trop tard; ce mot ne trouva d'écho que chez les mourants, il expira dans la mêlée.

L'Italie ne se défendit pas, parce qu'elle n'existait pas. Elle n'avait pu se former. Comment aurait-elle pu résister? Jamais rien de semblable ne se vit sur la terre : un grand peuple envahi, sans que l'invasion trouve aucun obstacle. Les étrangers qui entraient par la brèche éternellement ouverte de la papauté, arrivent d'abord avec précaution. Ils tâtent le terrain, croyant trouver un peuple; ils ne

trouvent qu'une illusion. Dès lors rassurés, ils se donnent pleine carrière; l'Europe déborde dans le vide.

L'Italie suit Machiavel au tombeau; trois ans après sa mort elle disparaît; et, s'il est si difficile de la relever, si depuis trois siècles sa résurrection politique n'est encore qu'une espérance, si tant d'efforts pour remettre sur pied ce corps navré de tant de coups, ont été inutiles, c'est qu'elle est entrée systématiquement dans la mort.

A son dernier moment, elle a fait profession de n'adorer que la force; elle s'est écriée avec Machiavel : Malheur aux vaincus! Elle ne s'est réservé pour sa défaite aucune des doctrines de vie qui alimentent les cadavres eux-mêmes et les empêchent de se dissoudre en poussière; elle n'a fait sa théorie que pour les victorieux. Maintenant qu'elle est vaincue, la voilà prise dans ses piéges; elle est embarrassée de revivre, parce qu'elle a prononcé elle-même sa sentence.

Le mal était arrivé à ce point que deux choses étaient également nécessaires : la réforme de Luther pour briser le catholicisme, le châtiment de l'Italie pour relever la conscience humaine qui menaçait de disparaître. Chaque ville est frappée par les armes qui lui sont propres. Le sac de Rome par les luthériens et les pillards nourris de promesses de vengeance, n'est-ce pas l'histoire d'une de ces villes de la Bible livrée aux représailles de Dieu? Venise tombe lentement sans bruit; vous diriez d'un corps que les doges noient dans les lagunes. Il y en a d'autres qui languissent comme si elles avaient été empoisonnées. Quant à Florence, qui avait acheté elle-même tant de sujets, elle périt, marchandée et vendue au rabais, comme ces prisonniers de guerre que l'on achetait pour se donner le plaisir de les égorger.

Au reste, la papauté eut l'honneur de porter les deux

coups décisifs. Jules II, dans la ligue de Cambrai, écrase Venise; Clément VII, dans la ligue avec Charles-Quint, écrase Florence; ces deux points vivants une fois détruits, tout fut perdu.

A ce dernier jour de l'Italie, on vit encore une lueur de l'énergie du moyen âge, mais aussitôt étouffée par la crainte que les classes riches avaient de perdre leurs richesses. Quel isolement que celui de Florence, abandonnée à l'improviste par ses alliés, Venise, Milan, qui font leur paix avec l'ennemi. La France aussi fut inhumaine; François I[er] achève d'accabler moralement les Florentins, en rappelant son ambassadeur. Libres de toute préoccupation, le pape et l'empereur s'unissent. L'armée de Charles-Quint venait de saccager Rome; Clément VII le Florentin pardonne, à condition qu'on l'aide à accabler Florence, pour y restaurer le gouvernement de sa famille. Il fait ses alliés des hordes encore chargées du butin de Rome; les déprédateurs du Vatican deviennent les premiers instruments du pape.

La patrie de Dante se relève à ce moment, comme si elle sentait qu'avec elle l'Italie va renaître ou mourir; elle ne recule pas devant un moyen révolutionnaire : la vente des biens du clergé. Le gonfalonier invoque l'esprit réformateur de Savonarole. Au milieu du grand conseil il se jette à genoux et s'écrie : Miséricorde ! Tout le monde crie : Miséricorde ! Il fait mettre sur la porte du palais l'inscription : *Au Christ, Roi, Maître des maîtres, Libérateur, Sauveur !*

Par malheur les troupes étaient sous les ordres d'un condottiere Malatesta Baglioni, qui n'attendait que l'occasion de les vendre. Les ambassadeurs envoyés au pape pour le supplier étaient d'avance achetés par lui ; les riches quittent la ville, ils vont se ménager les

bonnes grâces du vainqueur. La trahison est partout; et nul effort énergique pour l'empêcher; les plus infâmes à peine punis d'un exil, qui est pour eux une délivrance.

Vendue par ses citoyens les plus illustres, par la jeunesse dorée, par son général, la République touche à sa dernière heure; c'est à peine s'il lui est permis de combattre.

Il se trouva pourtant un homme qui ne se laissa étonner par aucune calamité. Sans expérience militaire, sorti de la foule, il peut faire croire un moment qu'il sera le libérateur. C'est Ferrucci. Florence a reconnu en lui son Machabée. Elle l'appelle au dernier moment. Ferrucci, à la tête d'un petit corps, aux environs de Pise, fait une marche forcée vers Pistoie. Malatesta en prévient secrètement les assiégeants; il leur donne avis qu'il paralysera l'action de ses propres troupes. Avertis qu'ils ne seront pas inquiétés, les Allemands s'éloignent de la ville, vont cerner Ferrucci; il a sur les bras toute l'armée impériale. La rencontre se fit à huit milles de Pistoie, au village de Gavignana. Enfermé dans l'une des rues, attaqué en tête et en queue, le corps de Ferrucci est écrasé, détruit jusqu'au dernier homme. Lui-même blessé de deux arquebusades se fait porter dans la mêlée sur une chaise. Mourant, percé de coups, il s'appuyait encore sur sa pique. Commissaire, nous rendrons-nous? lui dit le compagnon qui lui reste. — Non, répond Ferrucci. De nouvelles blessures le renversent, il est fait prisonnier; on l'entraîne devant Fabricio, général pontifical. En le recevant, Fabricio tire son poignard de sa ceinture et l'égorge. — Tu poignardes un homme mort! dit Ferrucci. C'est le mot que l'Italie aurait pu répéter à Clément VII.

Tous les historiens sont d'accord pour dépeindre la

joie que ce désastre causa à la grosse bourgeoisie[1]; elle embrassait avec ardeur la nécessité de capituler. Le peuple eut le sentiment vif que cette capitulation mensongère était le dernier jour de l'Italie. Il veut encore marcher à l'ennemi. Malatesta refuse de combattre. Il poignarde l'envoyé du gouvernement qui lui apporte sa destitution. Les historiens ne trouvent pas un mot de blâme pour cet assassinat. En revanche, tous ceux qui en mourant voulaient sauver l'honneur de l'Italie, c'est là ce que le parti de la capitulation appelle la *secte des obstinés*[2]. La langue s'enrichit de tout un vocabulaire d'injures, pour empoisonner leur mort et les tuer une seconde fois.

La ville est livrée après une capitulation où les vainqueurs s'engagent à respecter l'ancienne liberté. Leur premier acte est de restaurer les Médicis en les investissant du pouvoir absolu. Charles-Quint donne pour chef à Florence Marguerite, sa fille adultérine; elle épouse le bâtard d'un Médicis; de l'hymen de ces deux adultérins naît la dynastie qui inaugure cette époque de félonie.

Tout ce qui avait gardé le cœur italien est chassé; et de ce jour commence cette lamentable succession de proscrits que nous avons vu se renouveler de notre temps. Autorisés par la capitulation, les proscrits en réclament l'exécution auprès de l'empereur; il les amuse de promesses. Trompés plus effrontément par Clément VII, ils attendent avec angoisse son successeur. Cette facilité d'espérer qui leurre les réfugiés se montre dans les générations errantes que Nardi personnifie. Et l'on voit peu à

[1] Tous ces hommes sans patrie rappellent le chef des scribes et des pharisiens, Flavius Josèphe, qui, dans l'héroïsme de ses compatriotes, pour défendre Jérusalem, ne voit qu'un acte de scélératesse; il est le premier qui ait jeté l'injure sur ceux qui voulaient mourir plutôt que de capituler. Flavius Josèphe est l'aïeul des Guichardin et des Nerli.

[2] La setta de' ostinati. (*Commentar.*, Nerli.)

peu, après elles, se pétrifier pour des siècles, la servitude qu'elles croyaient ne pouvoir durer qu'un instant. A la place de l'attente fiévreuse d'une réparation, commencent à paraître dans la génération suivante la lassitude, puis l'abattement, puis, par une dégradation continue, l'incapacité de rien espérer; dès lors la crainte de se compromettre, de laisser percer aucun désir, aucun regret qui puisse passer pour suspect.

Dans l'excès de faiblesse où l'on est réduit, tout ce qui semble fort semble libre. Moins d'un siècle après, Sarpi dit en parlant de la France de Catherine de Médicis : « Que ne puis-je passer les Alpes, aller en France, et voir « enfin un royaume libre! » Les plus robustes s'avouent qu'ils n'ont plus aucune espérance *que les affaires humaines s'améliorent;* leurs cœurs s'endurcissent contre le ciel et la terre. Enfin, par le progrès des ans, on arrive à aimer cette servitude que l'on avait détestée; et si un esprit reste debout, qui veut réveiller les autres, on se retourne avec fureur contre lui; il est l'ennemi du repos public. Tel est le dernier terme de la mort sociale. L'Italie y était arrivée dès le dix-septième siècle.

Avec la restauration des Médicis, nous sortons de la franchise passionnée du moyen âge. C'est en parlant de liberté à un peuple qu'on le garrotte. Clément VII déclare que, s'il fait la guerre à Florence, c'est par amour pour elle; s'il l'envahit, c'est pour l'affranchir. L'accent paterne de l'Église donne le ton à la diplomatie. On torture une nationalité en lui adressant des discours évangéliques. Les paroles sont presque toujours le contraire des actions; vous croiriez lire une histoire de nos jours.

Jusque-là les chartes, les monuments écrits, avaient été le guide de l'historien. Désormais les chartes mentent. Les affaires ne se confient plus au papier. La vérité n'est

plus écrite nulle part. La contradiction est perpétuelle entre ce qui s'écrit et ce qui se pratique. On voit le projet froidement conçu de tromper le présent et l'avenir. Les Médicis avaient des fabriques de poison dans leur palais ; ils ont surtout empoisonné l'histoire.

Chez les modernes, la capitulation de Florence est le premier modèle de ces actes publics où la liberté nationale est pleinement garantie, mais où la mort du peuple est sous-entendue. Sous le prétexte philanthropique d'empêcher l'effusion du sang, il devient chaque jour plus honorable de livrer son pays. Dans les causes suprêmes, où il s'agit de la vie ou de la mort d'une nation, aucune convention n'a été exécutée et ne le sera jamais. Celui qui demande la capitulation, sachant d'avance qu'elle ne sera pas obéie, veut tout au plus finir le jeu et couvrir sa défaillance. Celui qui l'accorde ne s'en sert que comme d'un stratagème, pour endormir le désespoir. On épargne quelques vies, on tarit la vie d'un peuple. Des particuliers obtiennent des heures de répit ; ils vendent les siècles à venir contre ces heures d'opprobre.

Car il ne faut pas dire qu'en garantissant la capitale, on garantit la tête d'un État. Moscou, de nos jours, Athènes, chez les anciens, ont assez montré qu'une capitale détruite pour sauver un peuple, renaît bientôt plus brillante de ses cendres. Si Athènes, au lieu de se réfugier sur ses vaisseaux, eût capitulé avec Xerxès, l'effusion du sang eût été épargnée, les temples préservés. Mais toute la Grèce eût péri ce jour-là. Cinq ou six générations eussent été sagement étouffées avant de naître, sans qu'il y eût eu besoin du fer.

La force qui s'assied sur un terrain rougi de sang n'est que la force ; par la capitulation, elle devient le droit. Ces traités consentis sont les Fourches Caudines où chaque

génération nouvelle entre en rampant; et tant de prétendus saufs-conduits donnés aux nations tombées n'ont jamais garanti que leur ruine. Après l'expérience, j'ai peine à croire, que Paris englouti dans ses catacombes par la main des Français pour sauver la France, n'eût mieux valu que la capitulation qui porte son nom.

Peuples, qui voulez renaître dans votre grandeur première, subissez la force, si la vôtre est brisée ! Ne capitulez pas. C'est bien assez de périr, sans signer votre mort.

C'est encore aujourd'hui avec la lettre de la capitulation de 1530, que l'Autriche enchaîne scrupuleusement la Toscane et par la Toscane l'Italie. Deux siècles après qu'elle eut mis le pied sur la république florentine, elle lui réserva cette dernière injure. Elle répandit avec tout l'attirail de la science allemande un volumieux ouvrage, qu'elle appela : *Notice sur la vraie liberté de Florence.* Dans ce livre, l'Autriche prouve officiellement que les cinq siècles de la république n'ont été qu'une usurpation, une longue émeute, que Florence pendant tout le temps de sa liberté a été en esclavage, que l'Autriche s'est heureusement rencontrée en 1530 pour investir, assiéger, envahir, conquérir la Toscane et lui donner la vraie liberté qui, de l'aveu des Toscans, date du jour de la capitulation. Elle établit de plus que toute la gloire acquise pendant les cinq siècles d'indépendance, n'est qu'un désordre commis aux dépens des honnêtes gens. Quand je rencontre ce langage, je le trouve si semblable à celui de notre temps, que je suis tenté de m'arrêter ici; j'ai peur à la fin de rencontrer mon pays mêlé dans ces ignominies.

S'il est pour moi incontestable que, le souvenir d'avoir senti le frein et le fouet de l'étranger en 1814 et 1815, a changé le tempérament de ceux qui ont subi cet oppro-

bre; s'il est certain que dès ce moment nombre d'esprits sont restés courbés et rampants à ne se relever jamais; s'il est constant que le cœur d'une génération a, pour ainsi dire, péri et disparu dans l'anéantissement passager d'un peuple; si ces deux seules années passées dans la mort ont troublé, altéré, vicié, métamorphosé, dégradé tant de choses, tant de couleurs, tant de serments de visages, d'idées, de caractères, de principes; si les âmes les mieux trempées y ont laissé la meilleure part d'elles-mêmes; si les mots ont changé de sens; si la conscience, comme une médaille enfouie sous terre, s'y est couverte de rouille; si ce qui s'appelait pusillanimité s'appelle modération; si la fierté a disparu du vocabulaire des hommes; si ce qui était honte est réputé sagesse; si enfin, l'épée d'un grand peuple est restée entre les mains de l'étranger; si, chose plus funeste, cette nation ne semble pas même s'en apercevoir; que l'on pense, que l'on mesure, que l'on imagine ce qu'a dû devenir l'âme de l'Italie, non pas dans un tombeau de deux ans, mais dans un tombeau de trois siècles.

Si une parole doit marquer après ma mort la place de mes os, ce sera pour avoir senti que depuis les stigmates de 1814 et de 1815, la France, gorgée d'opprobres, est tombée en servage, que l'invasion continue, que son œuvre cessera quand cesseront les traités imposés, c'est-à-dire le droit de la violence. Le pis est que déjà un grand nombre commencent à s'accommoder au joug. A voir seulement comment portent la tête les générations contemporaines, et tant de pensées d'esclaves qui se traînent parmi nous, je devinerais que c'est là une terre prisonnière Les temps précédents avaient connu divers genres de corruption; mais il est tout un ordre de pensées serviles qui jamais n'avaient approché de l'esprit français et

dont beaucoup se repaissent aujourd'hui avec ivresse, sans même s'apercevoir des poisons qu'elles renferment. Et non-seulement ceux qui règnent ne réagissent plus contre l'héritage de l'invasion, mais un phénomène nouveau se présente, qui s'est toujours rencontré dès que la servitude a duré : la cruelle loi qui veut que l'esclave reforge lui-même ses fers, quand ils commencent à s'user, reparaît parmi nous. Quelques anneaux de nos chaînes s'étaient rompus en Pologne, en Espagne, en Portugal, en Hongrie, en Italie. C'est nous-mêmes qui avons averti nos maîtres de nous aider à renouer nos chaînes. Nous commençons à nous ruer contre tout peuple qui aspire à briser son joug et le nôtre; tant la vue de l'indépendance est odieuse à quiconque l'a perdue sans avoir le cœur de la recouvrer !

Le coup le plus mortel que vous puissiez porter à un peuple après l'avoir envahi est, assurément, de lui imposer le gouvernement d'une famille étrangère ou abhorrée, qui représente à jamais dans son sein le fait de la conquête. Aucun tempérament de nation qui résiste à l'épreuve de l'opprobre rendu ainsi visible et permanent chez elle. Une dynastie imposée, joug vivant qui se répare à chaque génération, laisse difficilement l'occasion de renaître. Pas une heure n'est perdue pour exténuer et avilir le cœur.

Car l'ignominie de la défaite, consacrée et perpétuée au cœur de l'État, n'est rien autre chose que la mort sociale; et dans ce système de perdre une nation en la décapitant, en lui imposant une tête étrangère, on peut compter que le bien qu'on lui fait est plus funeste que le mal. Plus le gouvernement imposé réussit à s'insinuer, plus la blessure s'élargit; ses bonnes intentions se tournent en calamités. Rien de pis que ses bienfaits; ils res-

semblent au supplice de la vierge de fer; plus elle serrait avec amour le prisonnier, plus la pointe d'acier pénétrait dans la plaie.

Je tiens ce moyen plus infaillible que les exils, la dispersion, l'extermination même. Car il n'est pas sans quelque péril d'occuper militairement le pays que l'on a envahi et d'y laisser une armée. Celle-ci, abandonnée à elle-même, provoque la haine; la haine engendre la rébellion, au lieu qu'une dynastie est pour ainsi dire insaisissable. Si elle se couvre des couleurs nationales, il semble à la longue qu'on ne puisse la frapper sans se frapper soi-même.

La force de destruction propre à ce système semble démontrée d'une manière satisfaisante par l'application qui en a été faite. La famille des Médicis imposée à l'Italie en 1530, comme la famille des Bourbons à la France en 1814, produisit ce phénomène que la nation parut d'abord évanouie : ce fut l'effet du stylet au cœur. Soudain les peuples les plus vivaces tombent en défaillance; l'anéantissement de leurs forces nationales dure tant que le fer étranger n'est pas arraché de la plaie. Changez la poignée à votre gré, dorez la lame; le poignard reste poignard.

Ce fut le salut de la France que les Bourbons se soient obstinés à la frapper; leurs bienfaits n'eussent servi qu'à la réconcilier avec sa chute. Mais après qu'elle les eut renversés, chacun put voir combien un peuple a de peine à relever la tête, quand elle a été un jour pliée sous ces Fourches.

En Italie, l'expérience est plus décisive. L'histoire s'arrête suspendue, comme si une race d'hommes était anéantie. Quand la famille des Médicis s'éteint, les empereurs d'Allemagne en prennent la place; ils reçoivent

l'héritage de mort, sans que personne s'aperçoive du changement. L'invasion s'éternise; elle devient le gouvernement légitime. Tout le bien que les grands ducs font à Florence ne sert qu'à l'accabler; ils y popularisent la servitude.

Après le carnage que les Turcs ont fait des Grecs, on a retrouvé, de nos jours, dans le sang, un peuple entier; nulle boucherie n'avait pu le faire disparaître. Mais après la philanthropie des dynasties autrichiennes en Lombardie et en Toscane, pendant le dix-huitième siècle, qu'était devenue la race italienne? Pour en retrouver une ombre, il a fallu, de notre temps, que le bourreau se remît à l'ouvrage.

Ce même système que l'empereur et le peuple ont appliqué à l'Italie pour s'en défaire, la Sainte-Alliance à la France pour l'apprivoiser, en lui ôtant le cœur, est celui qui assure aux Anglais la tranquille possession des Indes; ils y règnent par la restauration des rajahs.

Puisqu'il m'est donné de vivre dans un temps où nombre d'hommes appellent, en leur cœur, l'invasion de leur pays par l'étranger, certains qu'elle leur prêtera raison en épargnant leur sang et leur bien, je suis forcé de les prier de réfléchir à ceci : les partis italiens se sont flattés aussi d'être épargnés par l'invasion qui se couvrait de leurs noms. Qu'est-il arrivé? Les Gibelins du seizième siècle ont été pillés, pollués, mis à nu, autant que les Guelfes, par les troupes gibelines. A Milan, la noblesse, qui appelait les troupes impériales, est écrasée par elles, au point de *n'avoir plus de quoi se couvrir*. A Rome, les partisans des Impériaux sont massacrés les premiers par les Impériaux. Les factions étaient encore assez puissantes pour ouvrir la porte à l'étranger; cela fait, elles ne valaient pas la peine qu'on les protégeât. La bourgeoisie

épuisée de sang et d'argent, il reste une grande communauté non-seulement de servitude, mais de ruine, non-seulement de ruine, mais de faim [1].

Au reste, chaque peuple porte en Italie son caractère, dans la manière de l'opprimer; et ceux qu'elle a le plus haïs ne sont pas toujours ceux qui lui ont fait le plus de mal.

Le génie italien, qui avait survécu et même fleuri sous le joug des Allemands et des Français, succombe sous celui des Espagnols. C'est que les Italiens se sentaient une grande supériorité intellectuelle sur les premiers; cela faisait que la servitude était encore féconde. L'idée ne leur vint jamais d'imiter des vainqueurs qui leur paraissaient des barbares. Léonard de Vinci, Tasse, Cellini, Marini, tous ces nobles vaincus vont en France triompher de leurs maîtres.

Il y eut quelque chose de plus accablant dans la domination des Espagnols, qui alla jusqu'à entamer le génie indigène; car ils avaient, de plus que les autres, la prétention d'enseigner et de convertir l'Italie; ils pesèrent ainsi de toutes parts sur elle, et lui ôtèrent cette souveraineté de l'esprit qui avait été jusque-là son refuge. Le génie qui avait soumis ses conquérants, est à la fin dompté. Dans les épousailles forcées de l'Italie et de l'Espagne, sous le manteau de l'inquisition, je sens une nation qui périt étouffée. Dernière marque de la défaite, la servitude de l'intelligence. Les hommes qui avaient été les maîtres de leurs vainqueurs se font les écoliers et les catéchumènes des grands Inquisiteurs de Philippe II.

Rien n'explique mieux les causes de cette lente agonie que de comparer l'Italie et les Pays-Bas dans leur résis-

[1] I terribili morsi della fame in Italia. (Muratori.)

tance à la monarchie espagnole. On voit d'un côté, chez ceux-ci, un petit peuple acculé à la mer, tenir tête à la puissante maison d'Autriche, et finir par lui imposer la loi; de l'autre, la péninsule foulée, écrasée sans défense par ces mêmes Espagnols. Pourquoi cette différence? Les Pays-Bas, dans leur lutte, ont trouvé un terrain solide, une révolution religieuse, le protestantisme. Là fut leur rempart. Cette différence de religion rendait toute capitulation impossible. Pendant quarante-huit ans ces petits États soutiennent une guerre furieuse. L'empereur veut essayer sur la Hollande et les Provinces-Unies le prestige gibelin de la tradition du César féodal; il n'est pas même compris.

Quelle différence de la révolte de Mazaniello avec cette guerre éternelle des Flandres, où l'Espagne orthodoxe tue plus de cent mille hommes par la main du bourreau! Quand la lutte est près de cesser, le ferment de la Réforme relève les courages; la liberté de conscience était le cri de ralliement.

> Par ce pain, par ce sel et par cette besace,
> Gueux ne changeront point, quelque chose qu'on fasse [1].

Mais ce cri ne se fit entendre de l'autre côté des Alpes sur aucun champ de bataille. L'Italie catholique devient naturellement vassale des rois catholiques.

Quand l'honnête Varchi a raconté la destruction de Florence par le Florentin Clément VII, ne trouvant plus rien à dire au milieu du silence des hommes et des choses, il ajoute le trait suivant, que la langue française a peine à supporter.

Le pape Alexandre Farnèse avait un fils naturel, Luigi,

[1] Voyez *Fondation de la République des Provinces-Unies.*

dont il avait fait un grand juge de la sainte Église. Ce juge parcourait les évêchés et les souillait de prodigieuses débauches. Arrivé à Fano, le fils du pape entreprend de violer l'évêque. Celui-ci résiste. Luigi de Farnèse le fait garrotter par ses gardes, et consomme son crime sous la protection des soldats de l'Église. Un seul cardinal osa le blâmer; les autres se turent. Le Saint-Père, après avoir couvert l'infâme d'une indulgence plénière, lui donne la souveraineté d'un duché. Venise, qui avait besoin du pape, se couronne de ces vices de Gomorrhe; elle a l'inconcevable bassesse de nommer ce Luigi, et ses descendants, gentilshommes de la république, à perpétuité. Sur ce récit, Varchi prend congé de son lecteur.

Après lui il y a encore des historiens de l'Italie, quoiqu'il n'y ait plus d'histoire. Ils décrivent, ils enregistrent, non pas des dates, des événements, ou même des noms, mais des discours imités de Cicéron, prononcés sans cause et restés sans effet. Pourquoi s'obstiner à remplir les annales d'un peuple qui a cessé d'être? On ne le peut qu'en cherchant son sujet hors de son sujet. Quand une nation est devenue, par la conquête, chose morte, il ne faut pas continuer de lui appliquer la méthode historique faite pour les choses vivantes. Le moindre détail intéresse dans la biographie d'un être animé; mais c'est trop de poursuivre le travail du ver dans le tombeau. La nature a des mystères qu'il faut respecter chez les peuples comme chez les individus.

L'histoire de l'Italie devrait se terminer avec le seizième siècle; le reste est l'inscription tumulaire. Ces annales finiraient comme elles ont commencé : une chronique, un mot pour un siècle, puis le silence jusqu'au réveil.

A quoi bon ces longs récits d'hommes qui n'ont plus

rien à raconter? il ne reste que l'enflure du mort. Quand je lis dans le Vénitien Nani tant de récits emphatiques du néant, je pense malgré moi aux cadavres gonflés que j'ai vus sur les fresques d'Orcagna, dans le Campo-Santo.

CHAPITE VI.

POURQUOI L'ITALIE EST LE TOMBEAU DES FRANÇAIS.

La France monarchique incapable de comprendre l'Italie républicaine. Quelles espérances s'attachaient aux Français. Comment ils y répondent. Leur mission d'après Savonarole. Ils la rejettent. L'Italie leur est fermée pour trois siècles. Avertissement.

C'est un proverbe historique que l'Italie est le tombeau des Français. Tout le seizième siècle répète ces paroles. Les historiens se contentent d'accuser la malignité de la fortune; voyons si elle seule fut coupable.

Pour n'avoir jamais voulu regarder sérieusement et sans illusion au fond des choses, nous avons fait jusqu'à ce jour et nous faisons encore une large et stérile dépense de sang, d'or, d'honneur surtout. Je supplie qu'on me laisse parler franchement.

La France monarchique s'est toujours montrée incapable de comprendre l'Italie républicaine. Une immense espérance accueille, de l'autre côté des Alpes, les Français de Charles VIII. Ceux-ci n'y portent que la violence et le servage. On appelait en eux des libérateurs, pour faire cesser les PITIÉS d'Italie; ils ne virent dans tout cela qu'affaire de galanterie ou de pillage. Le parti guelfe voulait faire son chef de Charles VIII; ce pauvre roi était loin de pareilles idées; ses successeurs ne les comprirent pas da-

vantage. « A Naples, le roi ne pensa qu'à passer temps, et « d'autres à prendre et profiter. »

Chose toute nouvelle dans le monde moderne, un peuple heureux d'être envahi : « n'oïez-vous point comme « un chacun crie France! Les arbres et les pierres criaient « France! »

Jamais enthousiasme plus naïf ne parut chez un peuple que l'on croyait mort à la vie sociale. Comment fut-il récompensé de cette élévation de cœur? A ce cri des pierres et des arbres, la réponse fut un mépris brutal [1].

Ce mot de liberté que l'Italie s'obstinait à personnifier dans la France [2] n'était pas même compris des Français, « le roy n'entendait pas bien ce que ce mot valait [3]. » L'enthousiasme tomba bientôt devant la fatuité cynique de la noblesse française. En un moment l'amour se tourna en haine; elle fut d'autant plus profonde qn'on avait espéré davantage. Il s'y mêlait une sorte d'indignation que les Allemands n'ont jamais fait éprouver. La déception qui souvent suit nos promesses, est peut-être la raison pourquoi nous seuls avons l'art de provoquer contre nous des Vêpres Siciliennes et des Pâques de Vérone. Plus on croit en nous, plus nous inspirons de colère si nous manquons à cette attente; quand nous opprimons, nous semblons non-seulement des barbares, mais des traîtres.

On ne peut assez redire combien l'Italie fut blessée au cœur par la violence insolente, par la légèreté cruelle dont ses libérateurs payaient ses espérances. Leur igno-

[1] « Il ne semblait pas aux nôtres que les Italiens fussent hommes. » (Commines, *Mémoires*, liv. VII, p. 229.)

[2] Le peuple nous avouait comme saints, estimant en nous toute foi et bonté; mais ce propos ne leur dura guère, pour notre désordre et pillerie. (*Ib.*, p. 180.)

[3] Les Pisans vindrent crier au roy en allant à la messe, en grand nombre d'hommes et de femmes : Liberté, liberté. (*Ib.*, p. 188.)

rance étonnait, leur servage indignait. Au lieu d'un esprit nouveau, ce n'était qu'avidité de meurtres, insolences de serfs déchaînés[1]. Notre bigoterie même, sans âme, sans poésie, sans naïveté, nous rendait méprisables auprès d'un peuple artiste, sans nous servir de rien auprès de la cour romaine. Commines est le seul Français qui voie clair dans l'expédition de Charles VIII ; il est aussi le seul qui ne soit pas écouté. Trois siècles étaient encore nécessaires pour mûrir et assagir cette nation. Attendue comme la justice, elle trouve moyen de se faire exécrer en peu de mois ; et le sentiment de mécompte fut si profond, si amer, que trois siècles ne suffirent pas à l'apaiser. Quand en 1796, la nation française entreprit une expédition de délivrance, telle que l'avait conçue Savonarole, elle rencontra toutes vivantes les haines qu'avaient semées en Italie les jeunes fous, compagnons de Charles VIII.

La scène avait alors changé. Au seizième siècle, l'Italie avait attendu des libérateurs, elle avait trouvé des insulteurs et des bourreaux. Au dix-huitième siècle, la France viendra réellement délivrer l'Italie ; celle-ci ne reconnaîtra pas ses sauveurs, elle déchirera la main qui viendra la racheter.

Les guerres du seizième siècle se divisent en trois époques. Dans la première, les Français conquièrent Naples, sans système, sans esprit de conduite. A peine arrivés, ils se retirent. Dans la seconde, toutes les puissances étrangères, pape, empire, France, Espagne, se liguent contre ce qu'ils appellent l'insolence de Venise, qui n'est rien autre chose que sa nationalité. Dans la troisième, le pape et l'empereur détruisent la nationalité de Florence.

[1] Les Français d'alors mettaient en œuvre, partout où ils dominaient, l'art de se faire haïr, dit le bon Muratori. (*Annali.*)

Au milieu de ces désastres, quelle fut la conduite des Français? Ils détruisent Venise à Vaïla; ils laissent détruire Florence. Après la chute de ces deux États italiens, il n'y eut plus d'Italie; ses anciens maîtres, l'empereur et le pape, y règnent sans partage. La France s'aperçoit qu'elle a fait elle-même la fortune de son ennemi.

Les papes l'avaient entraînée dans le piége le plus grossier où jamais peuple soit tombé; ils la poussent, dans la ligue de Cambrai, à faire la guerre à ses seuls alliés en Italie. Après cela, les papes se retournant contre elle, n'eurent pas de peine à chasser honteusement des hommes qui avaient eu la simplicité de livrer eux-mêmes la clef de leur citadelle.

Il faut bien que les Français se persuadent une chose, c'est qu'à titre de conquérants, la partie n'est pas égale entre eux et les Impériaux. Quand ils eurent brisé Venise, qu'arriva-t-il? Venise se rendit à l'empereur, non aux Français; elle ne consentit à abdiquer que devant l'*héritier de César*. Les Français furent fort étonnés d'avoir gagné la bataille pour leur ennemi à Ravenne. C'est pourtant ce qui n'a jamais manqué de leur arriver dans ces guerres. Règle générale, toutes les fois qu'ils ont vaincu en Italie, c'est l'empereur d'Allemagne qui a hérité de la victoire. Cela s'est vu sous Charles VIII, Louis XII, François Ier, comme au temps de Napoléon; il serait temps de s'en apercevoir.

Que voyez-vous pendant tout le seizième siècle? Quand la France a concouru pour sa part à accabler les restes de la nationalité italienne, ces débris de peuple lui sont arrachés; victorieuse, elle finit toujours par être expulsée du champ de bataille, par une force qu'elle ne connaît pas. Une fois morte, le cadavre de l'Italie revient toujours

en droit et en fait à ses anciens possesseurs. Il y a dans cette suite non interrompue d'expériences qui tournent sans relâche à notre confusion, quelque chose qui devrait nous donner à penser.

Triste spectacle que les Français ligués au seizième siècle avec le pape et l'empereur pour écraser ce qui reste d'une race d'hommes, et toujours trompés par l'un ou par l'autre, dépouillés de leur butin, à mesure qu'ils dépouillent l'Italie. Cette légèreté est assez caractérisée par celle de François Ier aux prises avec la tradition diplomatique tout entière dans la personne de Charles-Quint.

Les Français ne pouvaient comprendre qu'avec tant d'agréments et d'esprit, ils ne réussissaient qu'à se faire exécrer là où les Allemands s'étaient fait tolérer depuis des siècles. Charles VIII, Louis XII, François I[er], Louis XIV, s'abîment les uns après les autres dans ce gouffre; nos armées y passent, elles s'y fondent les unes après les autres, sans qu'il y ait jamais rien de gagné. Il faut arriver jusqu'à la révolution française pour rencontrer cette idée si simple que le moyen d'enlever l'Italie aux Impériaux est de créer un peuple italien, et que le droit d'une nationalité est seul capable d'annuler le droit du saint empire romain.

Il y avait à peu près autant de connaissances positives de l'Italie dans le bon chevalier Bayard, M. de Lautrec, l'amiral de Bonnivet, Gaston de Foix, que dans les chevaliers des romans de la Table ronde. Brantôme lui-même s'étonne de tant de légèreté. Suivant lui, la cause sérieuse de tout le sang versé est la signora Clérice.

Quand les Français passent pour la première fois les Alpes, et qu'ils se trouvent jetés subitement au milieu de la confusion des partis, ils semblent, en effet, égarés dans un monde inconnu. A cet égard, leur infériorité

était énorme sur leurs deux rivaux, habitués à manier les factions italiennes. Jamais les Français ne surent rattacher leurs expéditions à aucune des idées, des passions, qui avaient de la puissance sur l'esprit des masses; ils comptèrent toujours pour rien les sentiments des autres. Sans droit devant les peuples envahis dont ils n'épousaient pas les traditions; sans droit devant l'empereur qui les accablait de sa légitimité antique; sans droit devant le pape qui les tenait par la bride de la superstition, ils ne surent s'appuyer que sur la force physique. Dès qu'elle leur manquait un jour, leurs entreprises étaient ruinées; leurs plus beaux succès aboutissent à quitter précipitamment la partie.

François Ier perd Gênes, Henri II, Sienne, par la même manie de violenter ce qu'ils assurent vouloir protéger. Montluc personnifie ce système : dureté, proconsulat, main de fer. Dès 1558, il ne restait pas à la France un seul allié. Tous s'étaient aperçus qu'elle songeait simplement à les opprimer, sans avoir rien compris même à leurs vœux.

Ainsi, dans un monde qui ne respirait que par l'antiquité, les Français ne fondent leurs entreprises sur aucune tradition essentielle; et s'ils ne surent se rattacher en rien au passé sur la terre du passé, ils surent encore moins innover dans un temps d'innovation. Comment auraient-ils pu s'enraciner dans une terre qu'ils s'obstinaient à ne pas comprendre? Elle les rejetait, elle les dévorait sans combat. Et il en sera de même aussi longtemps qu'il leur plaira de ne s'armer d'aucun droit pour combattre des pouvoirs investis du droit historique le plus ancien de la terre.

Un Français est presque toujours humilié en lisant le récit de ces guerres. Tant d'efforts, tant de sang répandu,

et si peu de résultats! Tant d'entreprises éclatantes et légères! Tant de hardis coups d'épée, et une ignorance si obstinée du fond des choses! Tant de promesses impuissantes ou mensongères! car la position était si fausse qu'elle engendrait naturellement la perfidie. Tant de méprises! tant de conquêtes illusoires et de victoires désastreuses. Ils allaient là comme à un carrousel; le pape et l'empereur se jouèrent impudemment de ces audacieux. Ce n'est guère qu'à eux que s'adressait ce nom de barbares que la moitié au moins de l'Italie n'adressa jamais aux Impériaux.

Du vivant de Maximilien, je vois un empereur sans troupes, sans argent, balancer toutes les forces du roi de France par le seul fantôme du saint empire. Quand l'empereur eut une armée (ce qui arriva sous Charles-Quint), l'équilibre fut entièrement rompu; la victoire de Marignan devait nécessairement aboutir à la victoire de Pavie.

Dans ces guerres, tout le monde, je le répète, avait un droit, excepté la France qui ne sut jamais s'en donner même l'ombre. Les choses combattaient pour ceux qui avaient la tradition. Au siége de Milan, un vieillard vient au-devant des troupes césariennes, leur livrer les secrets de l'armée française. Le lendemain de la victoire, on ne put le retrouver. Ce vieillard apparaissait ainsi à chaque carrefour. C'était le vieux droit impérial et gibelin qui se trouvait partout pour frayer le chemin aux Impériaux. Les Français restèrent sourds à ces avertissements.

Conquête pour conquête, celle des Impériaux avait une apparence de fondement antique d'où il résultait qu'elle semblait moins intolérable. Pour renverser la conquête des Allemands, il ne s'agissait pas de la remplacer par une autre; il fallait défendre la nationalité, et c'est une idée qui ne put entrer dans la tête des Français. Le plus

pur de leur sang a été répandu inutilement, légèrement, dans une aventure qu'ils n'ont jamais débrouillée. La conquête des Impériaux, ils ont voulu l'imiter, sans s'apercevoir combien leur position était différente.

A peine ils ont brisé les Vénitiens, ils s'aperçoivent de leur faute, ils renouent les tronçons qu'ils ont eux-mêmes dispersés. C'était trop tard. Ils avaient détruit la seule puissance qui servait de frein à leur ennemi. Après cela, l'Italie leur est fermée pour trois siècles; leur éternel adversaire règne seul et sans partage[1] sur cette terre qu'à force de victoires ils ont mise en ses mains.

Toujours on voit les Italiens espérer en la France, s'appuyer sur elle, au moment décisif, cet appui leur manquer, et tout crouler dans le despotisme de la maison d'Autriche. Avec d'aussi immenses ressources, n'arriver à aucun résultat, tandis que les empereurs pèsent par leur seul nom d'un poids si lourd dans la balance! On ne voulut jamais apercevoir que ce poids était un droit vrai ou faux, une pensée, une tradition, une opinion. Ni Guelfes ni Gibelins, les Français crurent qu'il s'agissait seulement de jeter une épée dans la balance; ils ne songèrent jamais à y jeter une de ces idées, de ces passions qui vivaient encore en Italie. Comment l'épée de Brennus aurait-elle fait pencher un des plateaux, quand la double religion du Christ et de César pesait dans l'autre?

Ils étaient si aveuglés que lorsque Doria proposa à François I[er] de rétablir la liberté dans Gênes, le roi de France s'y opposa. Doria passe à l'empereur, il affranchit Gênes et ruine la marine de la France.

Ce ne sont pas les Français qui eussent osé aller dicter la paix au pape et lui mettre le frein dans Rome même.

[1] Nos Français étaient plus fins autrefois. (Brantôme.)

Ils ne se sentaient pas de droits contre lui, et lui faisaient la guerre à genoux. L'empereur parlait au pape du haut des droits du saint empire, la France du fond de ses superstitions.

Le jour même où elle mit le pied de l'autre côté des Alpes, en 1494, un homme lui assigna sa mission : ce fut Savonarole. Suivant lui, en passant les Alpes, elle devait se proposer de soutenir un droit; pour être sûre de vaincre, elle devait avoir un but, une pensée. La fonction de la France était d'accomplir *la réforme de l'Italie et de l'Église*. Pour renverser le droit historique des empereurs, elle devait représenter le droit éternel et servir de *ministre à la justice*, en sauvant par la liberté Florence, et par Florence l'Italie. A ce prix, la France pourra vaincre. Que si elle n'entre dans cette voie, un autre peuple lui sera substitué, comme David à Saül.

Telle était la mission que le tribun de Florence nous assignait dans la lutte du seizième siècle. Il était impossible qu'il fût compris; il proposait les campagnes révolutionnaires de 1796 aux serfs du moyen âge; il demandait Arcole dans le temps de Marignan. Les Italiens et les Français ne pouvaient encore s'entendre. Les uns touchaient déjà, par l'espérance et le désir, à l'époque moderne; les autres étaient encore en pleine féodalité; ils ne songèrent qu'à sucer[1] le sang des peuples qui les avaient acclamés.

Après avoir ainsi ravagé, dépouillé l'Italie pendant un demi-siècle, sans vues, sans droits, sans système, sans principes, maudits par les Guelfes, maudits par les Gibelins, ils sont chassés les mains vides, et ils ne rentrent dans ce gouffre que pour s'y perdre encore. On a vu de

[1] Succiare il sangue degl' infelici popoli. (Muratori.)

nos jours se renouveler le même esprit dans la manière de traiter les affaires d'Italie; mais à la légèreté a été ajoutée l'hypocrisie, à l'hypocrisie la fraude, à la fraude le déshonneur. Et puisque trois siècles d'expériences n'ont pu réveiller la conscience de la France monarchique sur cette partie des choses humaines, peut-être est-il bon qu'elle soit condamnée à savourer lentement l'opprobre de ses dernières perfidies, afin de la guérir de la manie de s'immiscer, sans foi, dans des affaires où elle paraît ne devoir recueillir de préférence que l'exécration des Italiens et la risée du reste du monde.

CHAPITRE VII.

LE NOUVEAU MONDE.

Christophe Colomb, représentant et missionnaire du cosmopolitisme italien. Comment l'idée du nouveau monde est née dans son esprit. Unité religieuse du globe. Le journal de bord. La nouvelle Genèse.

L'heure venue pour un peuple, les événements même les plus éloignés se retournent contre lui. Ce qui est un bien pour tous devient pour lui seul une calamité. Les trois grands événements de ce temps, la prise de Constantinople par les Turcs, la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais, celle de l'Amérique, sont également funestes à la péninsule. Niobé condamnée est atteinte de tous côtés par des flèches invisibles.

Frappée dans Byzance, l'Italie recule en un jour du Bosphore à l'Adriatique; la chute de Constantinople lui annonce la sienne. Premier avertissement de ruine.

Le second lui est donné par le vaisseau de Vasco de

Gama, qui ouvre à la civilisation une voie nouvelle; les Italiens se trouvent relégués hors du grand chemin de la fortune et de l'industrie. Sans combat, ils sont détruits dans des lieux qu'ils ne connaissent pas, au cap de Bonne-Espérance. Tout ce que peut faire Venise est de s'envelopper de silence et de mystère pour dissimuler sa chute.

Cependant, s'ils perdaient un monde, la Providence leur en offrait un autre. Christophe Colomb veut leur donner l'Amérique; et qui sait ce qui fût arrivé si les flottes de Gênes, de Pise, de Venise, eussent abordé le nouveau continent? Mais, signe plus funeste que tous les autres, l'Italie commence à ne plus répondre à l'appel de ses grands hommes; elle repousse le miracle qui pouvait la ressusciter. Dès lors le cercle se ferme autour d'elle; chaque jour il se resserre davantage.

La loi qui veut que l'humanité enfante avec douleur n'a jamais été mieux accomplie que dans la découverte de l'Amérique. Grâce à son esprit de cosmopolitisme, l'Italie périssait comme nation, dans le temps qu'elle enfantait au genre humain le nouveau monde. Le 11 octobre 1492, deux ans avant que Charles VIII ne foulât les Apennins, Christophe Colomb abordait à Guanahani.

On a toujours considéré Christophe Colomb isolément des destinées de son pays; et pourtant son génie s'explique, surtout parce qu'il résume en lui toutes les forces vitales des hommes de sa race. Au moment où la vie publique s'arrête, elle concentre sa séve dans quelques hommes dont il est le premier. L'histoire italienne se consomme pour ainsi dire en lui. Car il réalise les idées, les espérances, les aspirations vagues de toutes les générations précédentes; il trouve un monde pour donner un corps aux idées qui n'avaient cessé d'agiter les âmes italiennes.

Le patriotisme de l'Italie, c'était l'univers; une telle ardeur de cosmopolitisme devait tôt ou tard la conduire à embrasser la terre. A force d'étendre son esprit pour enlacer, augmenter, dilater, agrandir sa sphère en tous sens, elle devait finir par rencontrer les extrémités de toutes choses. Car il faut remarquer que le même instinct d'expansion qui lui fit atteindre le terme des arts plastiques, poussa l'un des siens à consommer, achever pour ainsi dire, par la découverte de l'Amérique, l'architecture du monde. Ce même esprit d'universalité, cette même impatience de toute limite, qui faisaient que les Alberti, les Brunelleschi, les Léonard, voulaient tout connaître, tout réunir, tout occuper à la fois dans le monde idéal, fit que Christophe Colomb voulut palper et renfermer le globe entier dans ses mains. Il prononce d'avance le mot de Galilée : « Je voudrais que l'on ne raccourcît pas tant la « main de Dieu. » Sur cela, il agrandit la terre, comme après lui Galilée agrandira le ciel.

Missionnaire de la pensée italienne, Christophe Colomb réalise, dans sa sublimité, l'idéal d'une société sans frontières, qui était le fond de la tradition nationale; il trouve cette monarchie de Dante qui ne *consent à se laisser enfermer par aucune limite et par aucun rivage*. Il donne à Charles-Quint le véritable empire gibelin, où le soleil ne se couche pas. Comme les grands hommes ses compatriotes, Michel-Ange, Raphaël, n'ont jamais visé à un idéal particulier, ou romain, ou florentin, ou lombard, qu'ils se sont élevés au-dessus des différences de peuples, des variétés de races et d'origines, pour atteindre la beauté même de l'humanité; ainsi Christophe Colomb n'agit pas dans l'intérêt d'un continent, d'un peuple en particulier. Il ne demande un vaisseau à Gênes, à la France, à l'Angleterre, au Portugal, à l'Espagne, que dans la pensée de

tous. Il conquiert un monde pour le genre humain, non pour une nation. Voilà précisément le fond du génie italien.

C'est méconnaître le caractère de la découverte de l'Amérique, de n'y voir que la conception isolée d'un grand homme. Il est sûr que cette idée a éclaté avec la puissance d'une inspiration non-seulement individuelle, mais nationale. La pensée de Christophe Colomb est la pensée même de l'Italie, projetée de l'autre côté de l'Océan, avec la force accumulée des siècles.

Dès le temps de Dante, un spectacle avait fortement frappé les imaginations. On avait vu tout à coup reparaître à Venise trois marchands que l'on croyait morts depuis longtemps; c'était la famille de Marco Paolo. Ils arrivaient de l'extrémité de l'Asie. Couverts de saphirs, d'émeraudes, traînant de longues robes de soie, ils racontaient qu'ils avaient marché devant eux, de déserts en déserts, de steppes en steppes, jusqu'aux confins du paradis terrestre; ils s'étaient arrêtés au tombeau d'Adam. Ils parlaient d'un prêtre Jean, sorte de pape oriental. Le grand Khan était l'empereur gibelin des Asiatiques; tout lui était soumis. Plus il y avait de sécheresse dans les descriptions de ces marchands, plus on y ajoutait foi. Un pape oriental, un empereur oriental, tout confirmait les imaginations des Italiens sur l'univers civil. A peine avaient-ils entendu parler de ces contrées, ils les regardaient comme des provinces démembrées de la monarchie idéale, à travers laquelle ils entrevoyaient le passé et l'avenir.

Depuis ce moment, l'idée de réunir les deux moitiés séparées de l'univers devient une des aspirations naturelles et presque populaires de la race italienne. Les légendes s'en emparent; les poëtes décrivent d'avance les mondes perdus et retrouvés; enfin, à l'imagination, se

joint la science. En 1474, l'astronome florentin Toscanelli dresse méthodiquement la carte marine des îles et des continents à découvrir. « J'ai résolu, écrit-il à Christophe Colomb, de marquer le chemin sur une carte, « semblable aux cartes marines; j'y ai peint de ma main « l'extrémité de l'Occident et le commencement des In« des, avec toutes les îles où vous pouvez vous rendre. »

Ainsi, aspirant sans cesse à s'unir moralement à d'autres contrées, l'Italie se penchait déjà vers l'Amérique. L'unité, la solidarité des continents était véritablement chez elle le cri des pierres et des hommes. A travers les océans, elle appelait des terres inconnues, pour les embrasser dans l'idée du saint empire romain. Si les deux extrémités opposées du monde finissent par se toucher, le génie italien, dans son aspiration à l'universalité, doit nécessairement être le médiateur. Déjà ce sont des Génois[1] qui ont découvert les îles Canaries. Christophe Colomb retrouvera le sillon de ses compatriotes.

Je voudrais me replacer ici au milieu des idées populaires, nationales, où s'est allumée sa pensée. Le spectacle de la première vision intérieure de l'Amérique, dans son esprit, m'attire autant que celui de son vaisseau qui touche terre.

Comment est née, en lui, l'idée d'un nouveau monde? Pour ce miracle social, la science toute seule ne suffisait pas; jamais elle ne lui eût donné la force de vaincre les terreurs et les tenèbres de son siècle. Les mondes ne naissent pas seulement d'une proposition de géométrie; il faut un foyer plus ardent, un bouillonnement de vie pour les faire apparaître. Lui-même l'avoue[2] : « Raison, mathématiques,

[1] L'un des principaux pilotes du prince Henri de Portugal était le Vénitien Cademosto.

[2] Ya dije que para la esecucion de la impresa de las Indias no me apro-

« mappemondes, ne me servirent de rien pour l'exécution « de l'entreprise des Indes. » Que lui fallait-il donc? Il avait besoin à la fois et des prodiges des légendes, et de la méthode scientifique, et, par-dessus tout, du souffle générateur de l'amour éternel, qui veut réunir ce qui est séparé et embrasser la terre dans une étreinte de charité. Colomb renferme en lui deux hommes opposés, celui du moyen âge et celui de la renaissance. Il croit, avec la ferveur de l'époque de Dante; il pense, avec la lucidité de l'époque de Galilée. On peut dire qu'il a été conservé, au milieu de l'Océan, dans la ferveur du moyen âge, comme Moïse au milieu du désert, loin des fascinations de l'Égypte. Sa langue même n'appartient qu'à lui; elle respire la naïveté du matelot, la majesté des mers inviolées.

Comme tous les Italiens, il reçoit la tradition populaire de Marco Paolo. Ces croyances enfantines deviennent, dans son esprit, le premier germe du monde nouveau. Le paradis terrestre flotte devant ses yeux. Bientôt, il brûle du désir de toucher cet empire fabuleux du Cathay [1], ce royaume d'Angélique, cet Éden où les anges ont laissé la trace de leurs pas. Tout l'enthousiasme des peuples du Midi, depuis les Croisades, s'est retiré dans son cœur. Ce n'est pas seulement une terre nue à laquelle il aspire; il prétend faire rentrer l'homme dans l'Éden. Puis associant aussitôt une idée de réparation religieuse à l'idée de sa découverte, c'est pour consoler le monde de l'abandon du Saint-Sépulcre, qu'il veut lui donner une autre terre sacrée.

Conquérir Jérusalem avec les trésors de Cipango! Faire rentrer les chrétiens à Nazareth par le chemin des Indes!

vechó razon, ni matemática, ni mapamundos : llenamente se cumplió lo que dijó Isaías. (*Carta del Almirante.*)

[1] Dans le poëme de Boiardo, publié en 1484.

Quelle voie nouvelle à un enthousiasme où le mysticisme s'accorde avec l'appât des biens terrestres! Dans cette idée, est la différence du croisé du douzième siècle et du croisé du quinzième. Le premier ne cherche qu'un tombeau; le second veut retrouver le jardin des délices.

Une autre croyance populaire, propre surtout aux Italiens, se retrouve dans Christophe Colomb, la foi mystique des Millénaires. Il croit fermement que le monde va finir; il le dit en propres termes. D'après ses calculs, le monde ne peut durer au delà de *cent cinquante-cinq ans*[1]; et c'est une chose extraordinaire que la force qu'il puise dans cette tradition du désespoir. Avant que le monde ne passe, toutes les prophéties doivent se consommer. Il faut donc se hâter d'appareiller et de partir; il faut fouiller l'univers et le convertir tout entier, avant son dernier jour.

Que tarde-t-on? Qu'attend-on pour mettre à la voile? Il s'agit de baptiser dans leurs berceaux les continents nouvellement émergés. Qui sait si bientôt ils ne seront pas replongés dans l'éternelle tempête? Il presse les préparatifs de départ sous la menace du jugement dernier. Le sentiment de la ruine prochaine du monde se mêle ainsi chez lui à l'impatience de le connaître tout entier; ce n'est pas une curiosité humaine qui le pousse; c'est le désir de sauver le monde, en divulguant partout son Dieu, avant que la terre ne périsse.

Emporté par la vision apocalyptique de la fin des choses, il s'arme de la lettre de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans une hérésie sublime[2] où tous les siècles

[1] Segund esta cuenta no falta salvo ciento e cincuenta y cinco annos para complimiento de siete mil, en los cuales digo arriba por las autoridades dichas que habrá de fenecer el mundo. (*Carta del Almirante.*)

[2] « Je dis que l'Esprit-Saint agit dans les chrétiens, les Juifs, les Maures et dans tous autres de toutes religions. » (*Ibid.*)

comme tous les continents sont à l'aise, il invoque les prophéties des païens, des juifs, des chrétiens, des rabbins, des mahométans, des sibylles et de David ; il complète Isaïe par la Médée de Sénèque. C'est ainsi qu'il déchire la vieille orthodoxie; il en fait sortir une nouvelle unité morale qui marque l'unité, la solidarité de tous les continents. Du pressentiment de l'esprit universel dans le genre humain, il fait jaillir le Verbe, qui doit, en quelque sorte, créer le nouveau monde. Dans ce sentiment natif de l'unité religieuse du globe se révèle tout entier l'Italien de la Renaissance.

Rassemblant les visions, les songes même, les oracles de tous les peuples, il en compose un ouvrage qu'il appelle le *Livre des prophéties;* il le dédie [1] à Ferdinand et Isabelle. Pour s'approprier davantage l'esprit divinateur des prophètes, il entreprend de les mettre en vers. Etranges poëmes que ces rudes stances balbutiées par une langue accoutumée à parler aux tempêtes. On a publié les moindres pièces diplomatiques où son nom est prononcé; et l'ouvrage où il s'inspirait, se fortifiait moralement, dans lequel il évoquait comme d'un trépied l'esprit des découvertes, est encore en manuscrit dans la bibliothèque de Séville.

C'est ainsi que du haut de tout le passé accumulé, comme du sommet d'une tour, il aperçoit le monde nou-

[1] Liber sive manipulus de auctoritatibus, dictis ac sententiis et prophetiis circà materiam recuperandæ sanctæ civitatis et montis Dei Sion, ac inventionis et conversionis insularum Indiæ et omnium gentium atque nationum, ad Ferdinandum et Helisabeth reges nostros. ...

Une lettre de 1501 montre qu'il s'occupait depuis longtemps de cet ouvrage : « Révérend père, quand j'arrivai ici, je commençai à extraire de la Bible les autorités qui me semblaient se rapporter à l'entreprise de Jérusalem, pour les revoir et les mettre en vers. Puis vinrent mes autres occupations qui m'ôtèrent le temps de continuer mon œuvre. » (*Carta al P. D. Frey Gaspar Gorricio.*)

veau à travers l'Océan. Sa pensée est emportée au delà des mers par le souffle des prophètes. Il traverse l'étendue sur les dragons et les taureaux ailés d'Isaïe et d'Ezéchiel. Surtout, l'âme cosmopolitique de l'Italie le porte et lui ouvre les confins de l'Univers.

Comme il y avait chez lui du géant et de l'enfant, il n'est pas jusqu'à son nom de CHRISTOFERENS qui n'ait exercé sur lui une influence fatidique. Que de fois, dans les nuits de l'Atlantique, il s'est apparu à lui-même, comme son colossal patron, appelé à porter le Christ-Enfant sur ses épaules, du vieux continent au nouveau! L'équipage ne savait où il puisait sa force, et murmurait. Pour lui, il sentait le Dieu-Enfant qui souriait sur ses épaules; et le grand Océan mugissant montait à ses genoux.

Les navires auxquels il confiait son entreprise étaient trois pauvres caravelles, à peine pontées. Dès les premiers jours le gouvernail de la Pinta se détache; elle était si mal gréée qu'on soupçonna la mauvaise foi des armateurs. Les équipages étaient novices. Mais si les garanties matérielles avaient été négligées, il n'avait oublié aucune de celles qui tiennent à l'âme. Il s'était armé de toutes les puissances morales de la terre, depuis les visions de l'abbé Joachim de Calabre, jusqu'à la science de Toscanelli.

A ce moment, l'esprit humain rassemble ses forces; il ouvre ses ailes dans toute leur envergure pour traverser l'immensité.

Voilà dans quel ardent chaos d'idées se préparait l'éclosion du nouveau monde. Jamais ne parut avec tant de puissance le sentiment de la pulsation de la vie universelle dans l'esprit d'un homme; vous diriez d'une idée de la grande âme du monde. Le génie de l'humanité respire tout entier librement dans certaines paroles de Christophe

Colomb. Il semble que les brises des continents inconnus s'éveillent, et que le souffle de l'Éternel passe sur cette âme comme sur l'Océan créateur de la Genèse. Dieu le pousse; il le sent, il le dit. Son entreprise est une révélation, son voyage un miracle[1]; il est le messager des prophètes[2].

Le nouveau monde est né dans cette âme embrasée[3]. Reste à savoir comment cette vision se réalise.

Avez-vous vu un vaisseau prendre terre, après le travail d'une longue traversée? Au désordre produit par les tempêtes succède un repos solennel. Chacun se tient immobile, en silence. Les voiles carguées, on n'entend que le bruit court et régulier de la sonde, jetée par intervalles égaux à l'avant du navire. Puis l'ancre se précipite, le vaisseau s'arrête; il prend tranquillement possession de l'abîme et des rivages enchaînés à ses flancs. Quelque chose de semblable se passe dans l'esprit de Christophe Colomb, au moment d'aborder le nouveau monde. La fermentation mystique fait place à un calme sublime; le chaos devient ordre. A la veille du grand événement, tout se tait. Dieu approche; l'homme s'apaise. Le journal de bord de Christophe Colomb porte chaque soir l'évident témoignage de cette révolution intérieure.

Voulez-vous mesurer ce qui sépare l'esprit scientifique et l'esprit révélateur? Voyez combien diffèrent la méthode des Portugais pour découvrir le passage du cap de Bonne-Espérance, et la marche de Christophe Colomb au-devant de l'Amérique. Les Portugais s'avancent, reviennent sur leurs pas, recommencent leur essai, tâtent pendant cin-

[1] Milagro evidentisimo quiso facer Nuestro Señor.

[2] Il m'a fait le messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre, dont Notre-Seigneur a parlé par la bouche de saint Jean dans l'*Apocalypse* et par la bouche d'Isaïe. (*Carta del Almirante*, p. 265.)

[3] Je vins, *avec ce feu*, auprès de Votre Altesse. (*Ib.*)

quante ans les côtes inconnues de l'Afrique; c'est la méthode prudente de l'expérience. Ils longent les rivages, ils cherchent, ils s'informent, ils attendent; puis ils se retirent de nouveau avec précipitation; ils doutent, ils marchent en doutant. Regardez, au contraire, la direction du vaisseau de Colomb ; il marche en ligne droite, sans dévier, comme s'il voyait son but des yeux de l'âme. Suivez sur la carte la trace de son premier voyage; la sublimité, c'est qu'il n'y a pas un moment d'hésitation. Une ligne tracée à l'équerre, ou une flèche lancée ne suivrait pas une direction plus inflexible que le sillage de son vaisseau ; le pilote aperçoit Dieu lui-même, assis sur l'autre rive, au bout de l'horizon.

Il a écrit dans la suite des pages d'une émotion puissante. Rien n'égale l'effet de ces mots écrits chaque soir dans son journal de bord :

« Mardi. Il navigua ce jour-là à l'ouest, qui était sa
« route; la mer, calme et bonne comme dans la rivière de
« Séville, l'air des matinées délicieux ; il ne manquait
« que les rossignols. L'amiral dit : Grâces soient rendues
« à Dieu ! »

Qui lui disait que l'*ouest était sa route?* Ce mot, répété chaque soir, contient un monde comme les premières lignes de la Genèse.

Les nuages que l'on prend pour la terre, les espérances qui s'élèvent et qui tombent, les doutes, les terreurs des pilotes, les variations jusque-là inconnues de la boussole, qui semble elle-même se déconcerter et perdre son chemin, rien n'effleure l'âme de Christophe Colomb. Et toujours la même parole : *Il navigua ce jour-là à l'ouest, qui était sa route*. Nul spectacle, dans l'histoire des hommes, aussi grand que ce souverain repos dans l'attente certaine du monde qui va surgir.

Avec cette foi, tout le sert. Si le vent est contraire, il faut en rendre grâce à Dieu, car cela montre qu'il y a des vents pour revenir en Espagne. Si la mer est forte, tant mieux encore! Elle rappelle la mer d'Égypte[1] qui a servi à Moïse à tirer les Juifs de la captivité de Pharaon. De même l'amiral tirera les chrétiens de la captivité de l'ancien monde. Si la boussole se trouble et varie, ce n'est là qu'une apparence; la faute en est à l'étoile polaire[2] qui s'ébranle dans les cieux, non à l'aiguille qui ne donne et ne demande que la vérité[3].

A mesure qu'il entre plus avant dans l'inconnu, quelles journées de recueillement que celles qui précèdent la découverte! Dans ce silence, on entend l'Esprit qui passe sur les eaux. Enfin une grande nouvelle se répand sur les navires. Des messagers du nouveau monde sont venus à l'avant des vaisseaux. C'est une touffe d'herbe qui a paru; c'est un passereau qui est venu en chantant annoncer un univers; il a laissé tomber de son bec le rameau de la nouvelle Genèse. Puis d'autres événements se succèdent, avant-coureurs de la plus grande révolution du monde : — En vue, une baleine, signe qu'ils approchent de terre, puisqu'elles ne s'éloignent pas des côtes. — Une trombe de feu, à cinq lieues. — On a pris à la main un passereau; c'était un passereau de rivière et non de mer; il avait les pattes comme une mouette. — Beaucoup d'herbe, et très-menue; et c'était de l'herbe de rocher, et elle venait du côté du Ponent. — Avant la pointe du jour, sont venus trois petits oiseaux de terre, en chantant, et ils ont disparu au lever du soleil. Après eux un alcatraz; il allait

[1] *Primer viage*, p. 13.
[2] « La cause est que l'étoile se remue et non pas l'aiguille. » (*Primer viage*, p. 9.)
[3] Y las agujas piden siempre la verdad. (P. 15.)

au sud-est, signe qu'il laissait la terre au nord-ouest, parce que ces oiseaux dorment à terre; et, le matin, ils vont en mer chercher leur vie, et ils ne s'éloignent pas de plus de vingt lieues. — Ceux de la *Pinta* ont vu une rame chargée de coquilles; à ces signes tous respirèrent et se réjouirent.

Celui que les murmures de l'équipage n'avaient pu faire fléchir d'une ligne consent à s'en remettre à la protection et à la sagesse des passereaux de rivière. Il se détourne, deux jours au sud-est; il se met à la suite de ces ambassadeurs du nouveau monde. Cette familiarité avec la nature entière, cette ingénuité dans le miracle appartiennent aux premiers jours du monde naissant. Je crois voir le premier homme appelant les animaux par leur nom, et reconnaissant après eux les chemins de son Éden. La Genèse et l'Evangile se mêlent dans ce récit.

« Comme la Caravelle *Pinta* était meilleure voilière, et « qu'elle marchait en avant de l'amiral, elle trouva la « terre, et fit les signaux que l'amiral avait commandés. « Celui qui vit le premier cette terre est un matelot qui « s'appelle Rodrigo de Triana. L'amiral, sur les dix heu- « res de la nuit, étant sur le château de poupe, vit une « lumière; mais elle était si faible, qu'il ne put affirmer « que c'était la terre. Pourtant il appela Pero Gutierrez, « et lui dit que cela lui semblait une lumière, et qu'il « regardât. Ainsi fit-il, et il la vit.

« Il le dit aussi à Rodrigo Sanchez de Ségovie, lequel « ne vit rien, parce qu'il n'était pas en lieu où il pût voir. « Et après que l'amiral eut parlé, on la vit une fois ou « deux; et elle était comme une chandelle de cire qui se « levait et s'agitait; ce qui parut, à quelques-uns seule- « ment, être un signe de terre. Mais l'amiral tint pour « certain qu'il touchait à la terre. Aussi, quand ils eurent

dit le *Salve*, comme les matelots avaient coutume de le dire et de le chanter, et qu'ils furent tous réunis, l'amiral les pria et les avertit de faire bonne garde, au château de proue; il promit de donner à celui qui lui dirait le premier qu'il aurait vu la terre, un jupon de soie, sans compter les récompenses que les rois avaient assurées, qui étaient de dix mille maravédis.

« A deux heures après minuit, la terre parut; elle était à deux lieues. Ils amenèrent toutes les voiles, et restèrent seulement avec le tréou, qui est la grande voile, sans bonnettes; et ils restèrent en panne, jusqu'au jour du vendredi, qu'ils abordèrent à une petite île des Lucayes qui s'appelait dans la langue des Indiens : Guanahani. »

Toutes les fois que l'Italie a inventé ou créé avec puissance, elle a cru seulement restaurer un ancien monde. ·tte loi reparaît encore dans Christophe Colomb. Les ·litiques croyaient restaurer les Césars; Dante croyait ·ivre Virgile; Colomb croyait retrouver l'Ophir de Salo·on et les Indes d'Alexandre.

Il a fait quatre voyages. Dans le premier, règne une sé·nité presque constante; un miracle continuel l'enve·ppe. La sublimité de l'entreprise le ravit au-dessus de ·s les obstacles qu'il n'aperçoit pas même. Les éléments ·éissent, l'Océan se courbe avec complaisance devant lui; marche sur les eaux. Puis il est, pour ainsi dire, seul, ·ns intermédiaire, face à face avec le Créateur : dans l'im·ensité des mers, il ne converse qu'avec lui. Les tourte·lles, les passereaux, les cétacés, les bandes de dorades, ·s sirènes[1], « moins belles pourtant qu'on ne les dé·int, » lui font son cortége triomphal. Tout est radieux

[1] Vido tres serenas que salieron bien alto de la mar, peró no eran tan ·mosas como las pintan.

dans son esprit; il s'en échappe des rayons qui enveloppent, illuminent le nouveau continent. Les sentiments du nouvel Adam débordent dans son cœur. quand il prend pour la première fois possession de ce qu'il appelle l'*entrée du paradis terrestre*.

Combien les autres voyages ont un caractère différent! Et qu'il a fallu peu de temps pour contrister la nouvelle Genèse! Déjà les hommes, avec leurs passions et leur avarice, s'interposent entre lui et la création naissante; tout se voile, tout s'attriste de plus en plus. Que de fois la dureté africaine des âmes espagnoles fait crier[1] cette âme, sœur de Dante, de Savonarole, de Michel-Ange! Égaré, sans lien de race, naufragé dans sa propre découverte, il sent comme le mal du pays. Il se plaint de ses compagnons presque dans les mêmes termes qu'Alighieri dans l'exil[2]. Bientôt il n'entrevoit plus le nouvel univers qu'à travers ses larmes. Contraste navrant que la sérénité immaculée de la nature vierge et les ombres qui s'amassent si vite, si pesamment dans le cœur de Christophe Colomb! Il avait apporté avec lui l'âme neuve du premier homme; quelques mois ont suffi pour changer le cantique en lamentation. Au lieu des pensées ingénues du monde naissant, que trouve-t-il autour de lui? la frénésie de l'or, toutes les convoitises des peuples déchus qui déjà se couvrent des feuillages de l'Éden.

O douleur! Encore une fois l'homme chassé du paradis! Il l'a revu pour le perdre aussitôt. Il s'est assis pour un moment dans le jardin des délices; mais si les choses n'ont pas changé, combien lui s'est trouvé différent! Où sont les vagissements et les hymnes de l'humanité au ber-

[1] Los Españoles tan codiciosos y desmedidos.
[2] Así que por salir de tan mala compañía.

ceau? Il ne retrouve à son front que les ennuis et les rides d'une société vieillie.

« Que le ciel ait pitié de moi? Pleure sur moi la terre! pleure sur moi quiconque connaît la charité, la vérité, la justice! » Cet accent d'une douleur infinie n'est pas seulement la plainte d'un homme. Christophe Colomb ne pleure pas seulement sur lui, mais bien aussi sur les continents qu'il vient de faire surgir. Que feront les hommes de sa conquête? qu'en ont-ils fait déjà? Plût à Dieu qu'il n'eût jamais vu les terres qu'il a données à l'Espagne, au prix de tant de sueurs de sang[1]! Il est tout prêt de répéter pour le nouveau continent les paroles de Job : Maudit le jour où je suis né! Que sont devenues tant d'espérances, tant de projets de racheter le sépulcre du Christ par le berceau d'un nouvel univers? Il avait rêvé de convertir pacifiquement à sa foi des peuples innombrables, au CŒUR SI LARGE[2]; et déjà ces peuples disparaissent; et il porte le deuil de tous ceux qu'il n'a découverts que pour le bûcher et le couteau. Que les îles et les continents fassent silence! c'est leur plainte qui s'exhale. Dans le cri perçant de ces entrailles paternelles j'entends la lamentation de tout un monde qui n'apparaît que pour mourir.

Si Christophe Colomb personnifie, dans ses plus nobles traits, humanité, universalité, cosmopolitisme, le génie de l'Italie, il la représente aussi mieux que personne dans son ingrate fortune. Ramené les fers au pied du nouveau monde qu'il vient de donner à l'Univers, quelle image plus fidèle de l'Italie enchaînée, garrottée, prisonnière de tous les peuples, pour prix du nouveau monde idéal qu'elle a donné au genre humain!

[1] Sudando sangre. Cuarto y ultimo viage. (*Carta al rey*, p. 297.)
[2] Con un corazon tan largo.

CHAPITRE VIII.

LA RÉVOLUTION DANS LES ARTS.

La religion de l'artiste n'est plus celle du prêtre. Le peintre plus universel que l'Église. Léonard de Vinci. Le précurseur de la Renaissance. Raphaël; sa Bible guelfe. Caractère épique. Comment il conçoit l'Église universelle au-dessus des sectes. Il réhabilite les hérésies. L'artiste au-dessus des lois. Son isolement social. Il survit à un peuple. Tyrannie de la beauté.

I

Le genre de vie des artistes tendait naturellement à élargir leur horizon par delà celui des écrivains. Attachés à une cour, ceux-ci toujours dépendants, esclaves des convenances artificielles, vivaient, mouraient enchaînés, au lieu que l'artiste était le roi de son époque. Plus libre que les princes, il avait seul hérité de l'existence puissante des hommes du moyen âge. Pendant que les poëtes n'étaient plus que les complaisants des dynasties nouvelles, l'artiste errant de lieu en lieu, véritablement cosmopolite, conservait l'indépendance des républicains du douzième siècle. Le philosophe avait la langue liée. Ce qu'il ne pourra dire, le peintre, le sculpteur le montreront aux yeux.

Quand on a voulu, de nos jours, prouver par les œuvres de la Renaissance que le beau ne peut se passer d'une croyance inflexible, on a établi une chose contredite par tous les faits. Il est sûr que les plus grands artistes avaient une foi médiocre. La révolution, que d'autres peuples faisaient entrer dans l'Eglise par le libre examen, les Italiens

tentaient de l'y introduire sous le voile des arts. Une lettre d'Arétin montre à nu l'idolâtrie de l'athée qui se contente d'embrasser une dernière ombre de Dieu dans les replis et le coloris des nuages de Venise.

« Pierre Pérugin, dit Vasari, ne voulut jamais croire à « l'immortalité de l'âme; rien ne put vaincre l'obstina- « tion de son cerveau de marbre. » La même chose est répétée de Léonard de Vinci. Une seule croyance survivait chez ces hommes à toutes les autres : la foi dans l'idéal et la beauté. Réduite à l'instinct des légendes populaires, leur religion laissait une pleine indépendance à leur esprit. Ils conciliaient admirablement Aristote et la Madone.

Personne ne le montre mieux que Léonard de Vinci. Il y eut chez lui le trait distinctif de l'Italien resté sans patrie, ce même effort immense de ne se laisser enfermer par aucun horizon, limiter par aucune forme spéciale. Citoyen des mondes, il voudrait se placer au foyer de l'univers, s'identifier avec le génie intime de la création. Anatomiste, chimiste, musicien, géologue, mathématicien, improvisateur, poëte, ingénieur, physicien, quand il a découvert la machine à vapeur, le mortier à bombe, le thermomètre, le baromètre, précédé Cuvier dans la science des fossiles, Geoffroy Saint-Hilaire dans la théorie de l'unité, il se souvient qu'il est peintre; et il veut appliquer à l'art humain le dessin du Créateur dans l'unité des organisations.

Rien ne donne mieux l'idée du sublime que cet artiste qui cherche ainsi son premier modèle de dessin dans la loi intime de la création vivante. « Il est aisé à l'homme, « dit-il, de devenir universel, puisque tous les animaux « terrestres ont une ressemblance de membres, c'est-à- « dire des muscles, des nerfs, des os; et ils ne diffèrent en « rien, sinon en longueur ou en grosseur, ainsi qu'il sera

« démontré dans l'anatomie[1]. » A cette hauteur, l'art se confond avec la nature. Phidias avec Aristote.

Durant tout le moyen âge, la figure humaine avait seule paru digne d'occuper l'art humain. Qu'était-ce que le paysage dans les fresques du treizième et du quatorzième siècle? Il n'existait pas. Les peintres semblaient ne pas avoir regardé la face de la terre maudite. Michel-Ange lui-même méprisait encore tout ce qui n'est pas de l'homme. C'est contre ce point de vue de l'Église que s'élève Léonard de Vinci dans son *Traité de la peinture*. Relevant de sa déchéance l'univers visible, il replace l'homme au sein de toutes les formes de la création.

Regardez son jeune Bacchus au milieu de ce paysage des premiers jours. Quel silence! quelle curiosité! il épie dans la solitude les premiers germes des choses, le bruissement de la nature naissante : il écoute sous l'antre des cyclopes le murmure enivrant des dieux.

Je crois retrouver la même curiosité du bien et du mal dans son *Saint Jean précurseur* : un regard éblouissant qui porte lui-même la lumière et se rit de l'obscurité des temps et des choses; l'avidité infinie de l'esprit nouveau qui cherche la science et s'écrie : Je l'ai trouvée; le moment de la révélation du vrai dans une intelligence épanouie; le ravissement de la découverte mêlé à je ne sais quel retour sceptique. Je ne puis reconnaître là le prophète soumis, macéré du Christ de la passion. N'est-ce pas plutôt le génie curieux, inventif, avant-coureur de la Renaissance, qui perce les ténèbres? Et ce doigt mystérieux levé dans la nuit, que montre-t-il au loin? quel avenir? quel inconnu? Est-ce le Christ rajeuni de Savonarole dans les eaux d'un autre Jourdain? Est-ce la voûte des cieux

[1] Cap. XXII, *Dell' essere universale.*

agrandie par Galilée? Est-ce la voile du vaisseau de Christophe Colomb? La religion de la science, le verbe des temps nouveaux, éclatent dans le regard de ce nouveau précurseur.

Le sourire de la *Joconde*, n'est-ce pas encore une fois le sourire demi-ironique de l'âme humaine qui promène en paix ses regards sur le monde affranchi des anciennes terreurs? Je ne puis voir cette jeune femme sans me figurer qu'elle entend murmurer autour d'elle la mélodie railleuse des poëmes de Pulci et d'Arioste.

En ôtant l'auréole aux saints, Léonard de Vinci découronne le moyen âge. Dans la *Sainte Cène*, les convives n'ont plus rien des types consacrés. Ces personnages nouveaux annoncent un christianisme nouveau comme eux. Le Christ seul garde au front son auréole mourante; on dirait qu'elle s'efface au souffle du siècle qui se lève. Le mystère s'enfuit, la lumière s'accroît. C'est l'heure où les esprit évoqués par le moyen âge pâlissent et disparaissent. Dans la *Sainte Cène* recommence le banquet de Platon.

Léonard, dites-vous, n'a pensé à rien de cela d'une manière positive. Je le veux bien. Et quel besoin qu'il y ait pensé? A quoi se réduiraient les œuvres de l'homme le plus grand, si elles ne contenaient que ce qu'il y a mis avec réflexion, à bon escient? Que seraient-elles, si l'on en effaçait tout ce que l'instinct sacré y a fait entrer spontanément et aveuglément? Quelles bornes vous trouveriez bientôt à cet infini! et que ces œuvres seraient vite épuisées et méconnues! Ce qui les fait immortelles, ce qui les rend invincibles à tous les caprices du monde, c'est qu'elles renferment, à l'insu même de leurs auteurs, une foule de vérités en germes, de notions obscures, de rapports cachés avec l'univers, qui, en se manifestant par

degrés, les réparent, les renouvellent à mesure que les changements des temps menacent de les rendre inintelligibles à la postérité. La vraie critique devrait consister à révéler les notions qui n'ont apparu que confuses et obscures au génie de l'artiste.

Certes voilà une pauvre philosophie, d'imaginer que les œuvres d'un homme n'ont avec son époque d'autre rapport que ceux qu'il a nettement aperçus et dont il a eu la conscience claire et positive. Autant vaut dire que les hexagones de l'alvéole de l'abeille n'ont rien de commun avec les lois de la géométrie, parce qu'il a plu à l'insecte de ne se préoccuper en rien des propositions d'Euclide. Il est un point par où se tiendront toujours l'insecte et l'homme de génie; c'est le moment où ils créent avec la même impulsion aveugle. Une mathématique suprême fait également la loi à la cellule de l'abeille, au nid de l'oiseau, à la hutte du castor, au temple de Thésée, à la *Vénus* de Milo, comme au *Saint Jean* et à la *Sainte Cène* de Léonard. Cherchez, et vous trouverez dans les caprices mêmes de l'art italien la géométrie de l'histoire universelle[1].

II

Raphaël naît dans une famille de prêtres et d'artistes; sa mère l'aime avec passion, et le souvenir de cet intérieur béni accompagne ses premières vierges jardinières. Leur horizon est encore enfermé dans l'enceinte des villages de l'Ombrie. Filles des légendes, assises près de leur toit rustique, au seuil des monastères, elles respirent l'enchantement de son enfance.

[1] Voyez de belles et profondes pages sur Léonard de Vinci par M. Alfred Dumesnil.

Qui pourra dire ce qu'il doit à la contemplation assidue de ces fiancées de l'éternel amour? Je crois qu'il leur doit la meilleure part de son génie. Il s'est nourri du sentiment national, vraiment italien, de la Madone; il la prend pour modèle, à tous les âges; il y revient sans cesse, comme à la source populaire où il s'inspire. Et ce modèle de la Vierge, toujours présent, lui imprime le sceau qui le distingue entre tous les hommes : le sentiment virginal, primordial qu'il répand sur les êtres de son choix. On dirait que ces filles immaculées animent de leur âme, couvrent de leurs regards chacune de ses visions. Enfantement immortel de la Beauté, sans souillure, sans douleur! elles prêtent leur vie incorruptible à chaque créature de ses mains. Les siècles semblent surgir l'un après l'autre, portant chacun, au front, la rosée d'un monde naissant.

L'âme de la Madone, une haleine de vierge qui se communique à tout le créé, voilà Raphaël. Chaque être est empreint, chez lui, d'une éternelle adolescence, comme s'il sortait, inviolé, de l'abîme de vie. Les vieillards eux-mêmes ont une jeunesse inaltérable. Toute figure qu'il produit, née de la Vierge, éternellement Vierge elle-même, semble apparaître pour la première fois, et dire, en arrivant dans le monde : me voilà!

C'est Florence qui l'émancipe. A la vue des libertés qui s'y cachaient jusque dans le fond des monastères, il apprend à se débarrasser des lisières paternelles. Si Florence lui donne la liberté, Rome lui donne la grandeur. Dès ce moment il semble peindre du haut de l'éternité, et prendre pour devise *urbi et orbi*.

L'alliance du génie grec et du génie latin, qu'avaient cherchée vainement le pape Eugène et le concile de Florence, Raphaël seul pourra la consommer. Plus vaste

que celui de l'Église, son catholicisme embrasse le paganisme, qu'il inaugure dans la maison de saint Pierre. Son orthodoxie, c'est tout ce qui est beau. Il réconcilie, dans une nouvelle alliance, l'Athènes de Platon et l'Athènes de saint Paul ; il donne le souffle de l'Évangile à Galatée, la beauté de la Vénus Uranie à la Madone. Il fait refluer et déborder l'âme chrétienne dans le passé. De tous les siècles, il compose une sainte famille rassemblée par d'éternelles fiançailles.

Je sens dans Phidias la simplicité d'un beau chant à l'unisson ; dans Raphaël, l'accord de deux religions, de deux mondes.

Il n'a pas vu les jours mauvais, ni l'Église déchirée par la réformation, ni la papauté, en péril, obligée de se contracter pour résister au schisme. Il est mort en plein triomphe ; il reste le témoin des derniers jours heureux de l'Église. Comme avant les tempêtes de la nature, il est une heure de paix, de sérénité qui les précède, il en est une aussi, à la veille des tempêtes civiles ; c'est ce moment radieux qu'éternise Raphaël.

Si l'on s'attache à cette idée, on verra que le prestige encore intact de l'Église soutient toutes ses œuvres. De là, la manière dont il comprend l'intervention des forces spirituelles du christianisme. L'idée que le monde puisse leur résister n'existe pas chez lui ; d'où naît cette placidité dans le tumulte, cette sécurité dans le triomphe qui partout environnent l'Église. Nulle part la lutte entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre. L'esprit chrétien, encore invaincu, n'a besoin que de se montrer ; tout lui cède. Jamais le combat n'est incertain, car il n'y a pas de combat. Ce sont des vierges qui adorent ; c'est une foule qui prie dans le temple ; c'est un miracle qui se consomme ; c'est le sang de l'hostie aux lèvres du

prêtre incrédule; toujours la présence réelle aplanit tout obstacle. Le monde se courbe sous l'haleine divine; chaque être adore la force qui le dompte.

Quand il fait tant que d'armer du glaive les esprits du christianisme, voyez comme saint Pierre et saint Paul, qui s'avancent dans la nue au-devant des hordes d'Attila, sont sûrs d'avance de la victoire! Ils la portent écrite sur leurs figures placides. Comme ils sentent qu'ils sont les envoyés de la puissance contre laquelle rien ne peut prévaloir! Qu'ont-ils à faire de ces glaives qui pendent inutiles comme des emblèmes dans leurs mains? Ils savent assez qu'ils n'auront pas besoin de s'en servir. Combat unique! D'un côté, une armée, un monde de barbares qui se précipitent; de l'autre, deux esprits immaculés, portés par l'haleine du ciel, qui planent au-devant d'eux dans l'incorruptible azur.

A l'approche des hommes de fer, ils ne lèvent pas le bras pour frapper; leurs regards même ne menacent pas. Non; ils portent avec eux, dans leur message, cette douceur qui toujours accompagne la force infinie. Sans colère, presque négligemment, l'un montre du doigt à son compagnon, au loin, l'innombrable armée. Ce n'est qu'un signe; mais ce signe a été vu à l'autre bout de l'horizon. Devant cette main, le flot des peuples a reculé, le roi barbare est renversé; la multitude a disparu.

Cette toute-puissance de l'esprit, plein de douceur parce qu'il se sent invincible, est, avec le sentiment virginal, le trait dominant de Raphaël. Elle explique tout chez lui; elle fait que tout se courbe harmonieusement sous le prodige; elle devient comme le fond même de sa nature. Partout une victoire infinie, et l'effort nulle part. L'esprit triomphe par sa seule présence; il s'échappe des personnages qui le possèdent une autorité qui touche,

qui châtie, qui brise les fers, sans qu'ils aient besoin d'aucun moyen humain. Cette peinture est un miracle permanent où les forts sont domptés par les faibles, les hommes par les enfants, les géants par les vierges, la nature par un souffle, le visible par l'invisible. Dans sa mansuétude évangélique, Raphaël résume le dernier moment de la toute-puissance incontestée de l'esprit chrétien.

Bientôt après lui, ces mêmes esprits du christianisme ayant perdu leur prestige, leur autorité morale, il ne leur suffira plus de se montrer pour faire plier l'univers devant eux. On les verra, dans Michel-Ange, obligés de s'armer de toutes les passions du monde, colère, menaces, vengeances, pour dominer le monde. Les anges, les esprits invisibles se roidissent dans la lutte ; il leur faut un travail immense pour continuer de dompter la nature qui se révolte. Tout chez eux devient effort, tension ; il faut qu'ils se déchaînent pour résister. Vous diriez que leurs muscles vont se briser dans cet effort pour combattre la terre ; et qui sait comment finira la lutte ? Dans cette victoire d'un jour, déjà si difficile, si ardemment disputée, on peut commencer à craindre qu'ils ne finissent par être vaincus.

Raphaël est, dans le vrai sens, le peintre *universel* qu'appelait Léonard. Placé dans le Vatican, au cœur de la papauté, il conçoit ingénument l'Église universelle ; il abaisse, sous son âme d'artiste, les barrières des sectes, les préjugés des cultes. Son œuvre, véritablement épique, s'accroît, s'étend sans limites ; c'est lui seul qui, dans le Vatican, prend réellement possession de la terre et des cieux.

Semblable à son Jéhovah, qui dessine du doigt sur le globe le rivage des océans, il trace de même le dessin de

l'histoire dans l'océan des temps : la figure enchanteresse du démon roulée autour de l'arbre de la science, les migrations des peuples, le songe de Joseph, les premières scènes de l'Évangile ; les poëtes de toutes les écoles rassemblées de tous les points de la durée, à l'ombre de l'arbre du Parnasse ; les philosophes sous le portique d'Athènes ; en face la dispute des docteurs de l'Eglise et le dogme qui jaillit de l'hostie. Cette consécration de tous les temps, de toutes les sociétés au fond du sanctuaire, c'est la cité de Dieu plus vaste, plus tolérante que celle de saint Augustin ; c'est l'histoire plus universelle que celle de Bossuet qui, trop souvent, l'étreint dans son âme de prêtre ; c'est le libre spectacle de la vie divine dans le temps, l'épopée vivante de l'éternité sur les murailles du Vatican.

Mais cette Bible de Raphaël dépassait de cent coudées celle où l'orthodoxie catholique voulait s'enfermer. L'artiste marche, sans s'arrêter, dans une voie large, où le prêtre ne peut le suivre ; ses œuvres débordent à chaque moment son Église ; plus il s'avance, plus il s'éloigne d'elle. Il peint sur la muraille l'idéal de la papauté telle qu'elle existait dans l'esprit des peuples au moyen âge, dans la tradition nationale des Guelfes ; un catholicisme ingénu qui enserre le monde, une monarchie de l'âme, ouverte à toutes les idées, qui enferme la philosophie dans le tabernacle.

Cette papauté imaginaire n'était plus celle du prêtre. Dans cette universalité véritable, il était impossible que le clergé reconnût son esprit ; et, comme on l'a vu de nos temps, les hommes d'Eglise devaient nécesairement finir par rejeter Raphaël. Il quitte la secte, il sort de l'Église, il embrasse le monde. Le reproche est parfaitement fondé.

Une chose achève de lui donner le caractère épique. Il

n'y a pas en Italie un élément national de beauté qui, avec le souffle de la Madone, n'afflue et ne rayonne dans ses œuvres. Tout le monde y met la main; Arioste, Bembo, Castiglione travaillent à la composition. Un peuple de peintres s'ensevelissent dans Raphaël, comme le peuple des Rhapsodes dans Homère.

Changeant de manière, il accomplit un travail continu de progression sur lui-même. Peu à peu, l'ingénuité première des légendes achève de disparaître. Les vierges rustiques d'Urbin rentrent dans l'ombre. A leur place, une Madone-Uranie que le moyen âge n'a pas connue, ouvre les cieux nouveaux. Raphaël a traversé la tradition entière. Ses figures, ni païennes, ni chrétiennes, étrangères à tout le passé, sont, à la fin, comme de grandes Inconnues tracées d'une main divine sur la muraille, au milieu du dernier banquet de l'Italie.

Si je cherche quelle est la différence fondamentale du siècle de Périclès et du siècle de Léon X, voici ce qui me frappe.

Phidias, en changeant la figure des dieux, change l'esprit du dogme païen. Raphaël, en altérant, transformant à son gré les légendes du catholicisme, ne peut cependant transformer le catholicisme lui-même. Maître souverain des croyances, l'artiste grec fait une révolution religieuse. L'Italien, arrêté par une église immuable, ne fait qu'une révolution dans l'art.

Réaliser le catholicisme dans le vrai sens de ce mot, c'est-à-dire embrasser tous les temps, toutes les formes de la création, réconcilier toutes les sociétés dans un idéal universel, telle était l'œuvre des peintres et des sculpteurs. Raphaël réhabilite Savonarole; il canonise dans le Vatican les hérétiques que brûle la papauté. Avec le *Parnasse* et l'*École d'Athènes*, il intronise le dieu Pan dans le Saint

des Saints. Dès lors l'art et la religion marchent dans un sens opposé. L'un devient tolérant au moment où, par la réaction du seizième siècle, l'autre devient plus étroite, plus exclusive, plus ombrageuse que jamais. Il sort de l'esprit de secte, quand elle y rentre. Il s'élance dans l'avenir, elle se précipite dans le passé. Dès ce jour, il reste isolé comme une vision prophétique des révolutions futures.

Né dans le monde païen, l'art avait traversé l'Église, sans avoir pu l'entraîner avec lui, ni lui communiquer son esprit d'innovation. La religion s'obstinant à ne pas le suivre dans ses révolutions, un déchirement extraordinaire se fait dans le monde moderne. On voit une Église rester au-dessous de l'idéal que ses peintres réalisent aux yeux; et l'art, dans son expansion infinie, brisant les limites du dogme, rebelle à la tradition, se montrer plus universel que l'Église, plus beau que le culte, plus catholique que le catholicisme. Ce fut la révolution religieuse de l'Italie.

III

Quand la nation entière a disparu courbée sous la force, un homme reste encore debout; c'est l'artiste. A mesure que le joug s'étend autour de lui, il rentre, pour s'y dérober, dans la liberté sauvage de l'état de nature. Si je voulais donner une idée de son indifférence superbe dans la ruine publique, je montrerais Benvenuto Cellini se faisant à lui-même son code et sa justice, au milieu de l'oppression générale. Les historiens de profession ne peignent que les chefs de la société. Cet ouvrier de génie fait voir comment l'artiste échappe au contrat de servitude. en ne reconnaissant ni loi. ni autorité, ni maître, ni ser-

viteur, ni justice, ni injustice, en dehors de la majesté de l'art. Méprisant également le pape et le prince, il garde son respect pour le grand Raphaël ou le grand Michel-Ange. Écoutez ses cris de triomphe, quand, penché sur le métal qui bout, il évoque la statue hors du moule. Dans un monde asservi, il a l'indépendance du Créateur.

Avec ses vases ciselés, ses joyaux, ses brillants calices, ses couronnes d'or, Cellini est mêlé à tous les événements de son temps. Partout où quelque assemblée se prépare, vous le voyez arriver, sur ses beaux chevaux, avec ses compagnons cuirassés comme lui de cottes de mailles, et armés d'arquebuses. Cellini est propre à tout; orfèvre, soldat, sculpteur, fondeur, ingénieur; il est ami des cardinaux, des papes, des rois. Son arquebuse tue le connétable à l'assaut de Rome, son boulet blesse le prince d'Orange. Sans attachement pour aucun lieu, sa patrie est là où l'on peut ciseler de belles formes. Indifférent entre les partis, il préfère à tous, une coupe, un beau reliquaire, un fragment de statue. Florence, sa patrie, est assiégée par le Saint-Père; il quitte Florence, il va à Rome, composer une mitre pour le pape. C'est lui qui est le souverain bien plutôt que ceux auxquels il prête son génie. Clément VII le néglige; il selle son cheval et arrive à la cour de François Ier. Un jour François Ier lui fait une froide réponse. Le lendemain il part; il vient trôner à la cour du grand duc de Toscane.

Mais cette vie splendide est pleine de meurtres. Chacun de ces beaux vases est taché de sang. Les homicides que les Borgia, les Sforza, les Bentivoglio commettent avec la lenteur de la réflexion, Cellini les accomplit avec la rapidité de l'éclair. Ce n'est pas un vain ornement que ce poignard, cette dague, cette arquebuse dorée qui ne le quittent jamais. Au moindre signe, à la moindre impatience,

quelquefois pour une simple contradiction, un regard équivoque, un manque de déférence à la royauté de l'art personnifiée en lui, il se précipite, l'épée haute; il frappe, il tue en plein soleil; puis il se retire pour le reste de la semaine chez un cardinal de ses amis et continue tranquillement de bosseler ses calices, de dorer les statuettes des anges et du Père Eternel.

Pour en user ainsi, Cellini a un principe qu'il consacre en le mettant dans la bouche du pape. Sa maxime, la voici : c'est « qu'un artiste, un homme tel que Cellini, « unique dans son genre, est *au-dessus des lois*. » Il croit sincèrement à cette inviolabilité de l'artiste. C'est là, pour lui, sa souveraineté dans laquelle il puise son droit à la main de justice, comme les rois et les princes d'Italie; il étend ces franchises à tous ses compagnons.

Dans cette idée, jamais empereur, roi, duc, grand-duc, ne traversa ses États avec plus d'orgueil que Cellini, ce roi mage, chargé de l'or et des pierreries de l'Orient, chevauchant sur les grands chemins de France et d'Italie, toujours prêt à châtier quiconque embarrasse sa marche triomphale. Après avoir consommé ce qu'il appelle une *action sanglante* dans presque chacune des grandes villes d'Italie, rien n'égale sa surprise, lorsqu'à l'avénement du nouveau pape Paul III, il est jeté dans un cachot du fort Saint-Ange. A la lueur du soupirail de la prison, il lit pour la première fois l'Evangile; l'idée ne lui vient pas de douter de son droit de justicier; il a des extases, des visions, jamais des remords. Le Christ, juge, lui apparaît dans un rayon de soleil, pour le consoler de l'iniquité des hommes et de la malice de ses rivaux. La conscience parfaitement en paix avec le ciel, il dessine sur la muraille, avec un charbon, l'apparition miraculeuse.

Cardinaux, princes, rois, toute l'Europe redemande la

liberté du grand artiste; persuadé que le pape veut l'empoisonner avec de la poussière de diamant, il sort de prison plus aimé, plus indompté que jamais. Dans son voyage pour rejoindre François Ier, il ne fait qu'un seul exploit; il renverse, en passant, d'un coup d'arquebuse, le maître de poste récalcitrant de Sienne.

Enfin, l'âge venu, après avoir rempli l'Italie de chefs-d'œuvre et d'assassinats, il change de vie. Il subit la réaction religieuse; il entre dans les ordres; il porte la tonsure. Mais cette retraite ne peut durer; il rompt ses vœux et meurt comblé d'honneurs, après avoir lui-même raconté cette vie de gloire, d'amour, de meurtres, que dominent deux sentiments : l'ivresse de l'art, l'exaltation de la force, dans l'anéantissement de toute notion de justice et de droit.

Machiavel et Cellini marquent les deux extrêmes opposés de la société, l'homme d'État et l'artiste, qui sans se connaître se réunissent pour n'admettre qu'une seule autorité morale, leur bon plaisir. Cellini raconte ses homicides avec la même ingénuité que Machiavel, les nécessités de la raison d'État. L'orfèvre de Florence applique aux princes de la peinture et de la sculpture, les maximes que le secrétaire de la seigneurie avait tracées pour les princes de la terre; en sorte que la même pensée a traversé toute la société; et, chaque homme se trouvant l'adversaire de tous les autres et n'ayant de juge que le fer, l'état de barbarie se substitue aux traditions du monde civil.

C'est ici que commencent à se brouiller l'artiste et les institutions sociales. Ces vies sereines recueillies par Vasari, où l'on respirait la paix éternelle du Campo Santo, ne se retrouvent plus. L'artiste entre en guerre avec ce qui l'entoure. Il avait été, jusque-là, soutenu, favorisé par

toutes choses. Désormais, il faut qu'il songe à se protéger lui-même. Seul, en face d'un monde ennemi qui s'enlaidit et s'endurcit chaque jour davantage, sa susceptibilité s'éveille. Lui qui était l'âme de tout, il se sent peu à peu étranger à la société nouvelle. Pour ne pas étouffer dans un monde qui se meurt, il s'en sépare; il devient solitaire. Bientôt il paraît insociable; car il se cuirasse, comme Cellini, d'une *solide cotte de mailles*, pour se faire jour, à son corps défendant, à travers les embûches de son siècle; il faut qu'il dompte, à main armée, l'indifférence, la froideur, surtout les artifices de conventions sociales qui lui deviennent de plus en plus hostiles. Dans un temps où tout marche à la tyrannie, il semble exercer la tyrannie de la beauté. C'est le moment de Michel-Ange.

CHAPITRE IX.

MICHEL-ANGE.

Révolutions de sa vie intérieure. L'Italie dans ses œuvres.
Le terrorisme dans l'art.

I

Dans sa longue carrière, Michel-Ange fait le lien de deux générations; il unit deux révolutions, la renaissance païenne et la renaissance catholique; le concile de Florence et le concile Trente; l'Église profane de Léon X et l'Église fanatique de Paul IV. Elevé dans les jardins de Laurent de Médicis, il boit à longs traits le platonisme; sa communion philosophique est celle de Marsile Ficin, de Politien, de Pic de la Mirandole qui associent Platon et

Moïse, Orphée et Jésus-Christ. Tandis que les philosophes réconcilient dans leurs formules le paganisme et le christianisme, il les marie dans le marbre.

Il commence par la fête de la beauté physique; puis il allie tout ce qu'il y a d'extrême dans la sensualité et dans le spiritualisme, Bacchus et Jérémie, Hercule et le Christ mourant; il court aux deux extrémités de la matière et de l'esprit; il connaît l'ivresse de l'âme autant que Dante, l'ivresse du beau physique autant qu'Arioste. Il plie son siècle, comme l'arc d'Ulysse, et fait toucher les deux bouts, le sensualisme et le mysticisme, Lucrèce Borgia et sainte Thérèse, Aphrodite et la Madone, le Banquet des dieux et la Descente de la croix.

L'histoire des révolutions de ce grand esprit est dans les poésies qu'il a laissées. Ce sont les confessions où se révèlent, avec une clarté ingénue, les tourmentes de cette âme partagée entre les deux tendances de son siècle. Je crois y sentir chaque frémissement de ses marbres. C'est là que l'on voit se forger ces figures, ces types qui ne vous étonnent plus quand vous les retrouvez dans la pierre ou sur la toile; atelier intérieur où l'artiste découvre, pour la première fois, ses statues comme de pures idées. Pour qui sait les lire, ces poésies sont le monologue du Pygmalion de la renaissance.

D'abord, c'est une aspiration du jeune élève de Marsile Ficin et de Politien vers la beauté éternelle, insaisissable. Il n'a d'autre religion que la contemplation des idoles païennes; là est son culte : il s'écrie : « Mes yeux avides « de la beauté, mon âme de son salut n'ont d'autre vertu, « pour monter au ciel, que de contempler les belles for- « mes. » Telle est, en effet, la croyance de l'Italien au commencement du seizième siècle. Nulle trace de foi positive, le beau tenant lieu de toute vertu. Le catholicisme

dort enseveli sous cette vision de l'idéal philosophique.

Bientôt l'artiste, égaré dans le jardin de Laurent de Médicis, ne se contente plus de repaître ses yeux des beautés mortes de la sculpture antique ; il veut aussi les reproduire. Au lieu d'une vaine contemplation, le désir de la gloire l'éveille, l'envahit. L'esprit du poëte de la *Comédie divine* lui apparaît. Michel-Ange envie les infortunes de Dante. « Dieu fasse que je sois comme lui! Je « donnerais pour son dur exil le sort le plus heureux du « monde. »

Mais que sont des figures de pierre? Œuvres inanimées, le cœur ne peut les faire descendre de leur froid piédestal. Non, la vraie beauté n'est pas là; où donc est-elle? Dans les traits d'un être vivant, dont les yeux réfléchissent le ciel invisible. Pour conseiller, enflammer, inspirer un noble cœur, que faut-il? Peut-être seulement un regard, « vivant reflet de la splendeur qui, descendue « des plus hautes étoiles, attire à soi le désir, et qui s'ap- « pelle amour. »

Il est sorti de son muet atelier, de l'enceinte de ses idoles. Il a trouvé, il a rencontré, il a vu de ses yeux cette beauté qu'il cherchait. Ce n'est plus une abstraction de son ami, Marsile Ficin, ni un fragment de pierre; il l'a vue, il en nourrit son souvenir dans les ténèbres. « Je « vois par ma pensée, sur ton visage, ce que je ne puis « raconter dans cette vie, l'âme encore vêtue de la chair, « et qui déjà s'élève à Dieu. » Le sentiment de l'immortalité chrétienne, dans sa plénitude, ôte à l'amour ce qu'il avait de plus cuisant chez les anciens. Ce n'est plus le mal sacré de Phèdre et de Sapho, qui ne voyaient, ne possédaient que l'heure présente et s'en laissaient dévorer. Maîtresse des siècles à venir, la passion devient une harmonie.

Quelle Béatrix a montré à l'artiste l'idéal vivant? Quelle a été la fiancée de l'amant de la beauté éternelle? Est-ce Vittoria Colonna? Est-ce une fille inconnue de Florence? Ses traits, son regard, sa parole, son profond sourire, ses larmes mystérieuses vivent répandus en des œuvres impérissables, et personne ne saura son nom.

A peine l'artiste l'a-t-il rencontrée, l'inquiétude, la douleur se mêlent à sa félicité. Quelle douleur? Le sentiment de ce qu'il y a de périssable dans la nature, l'épouvante du déclin des choses. Comment fixer les heures rapides des délices? « Je ne sais, en te voyant « lequel me remplit davantage, ou le sentiment du bon- « heur, ou celui du terme des choses. » Si, du moins, il pouvait éterniser ce souffle qui va passer! Que faire pour prêter de sa vie à cette âme qui s'écoule vers les cieux? « Peut-être puis-je nous donner une longue vie à tous « deux, dans les couleurs ou dans le rocher, en représen- « tant nos visages et nos cœurs; si bien que, mille ans « après notre départ, on voie combien tu as été belle, com- « bien je t'aimai, et qu'en t'aimant, je ne fus pas insensé. »

Si, enfin, la mort arrache prématurément à Michel-Ange cette âme qu'il a rencontrée sur la terre, quelle sera sa première pensée? Il n'est pas encore rentré dans l'enceinte du christianisme; il ne se courbera pas dans la cendre, comme Pétrarque, après la mort de Laure. La résignation évangélique est si loin du cœur de Michel-Ange! Il ne comprend encore, il n'admet que la révolte et les représailles. Il n'est que colère, fureur; il répète le blasphème du païen, que le destin aveugle a dépouillé. Il veut se venger [1]; mais sur qui? Sur ce monde perfide qui vous montre, vous enlève presque en même temps l'âme descen-

[1] Chi ne farà vendetta?

due des cieux. Et comment? En humiliant la Nature, en créant dans la pierre vive une œuvre qu'elle sera contrainte de respecter, quand le temps aura emporté les siennes. Amour de Titan, fureur de Roland, qui insulte la création, après qu'Angélique lui a été arrachée. Je vois Michel-Ange se précipiter sur le marbre, et faire de son œuvre un monument de représailles contre les forces aveugles de la matière. L'art sublime et furieux se venge des déceptions de la Nature.

Voilà le moment de l'ivresse du génie; il se sent plus fort, plus puissant que la création visible. Centaures, géants, Titans, jours éternels, nuits sans réveil, personnages, figures que n'a vus aucun œil humain, sortez du rocher! L'artiste veut écraser du poids de ses visions le monde fragile et mensonger. Que la pierre se torde, gémisse, que l'airain soupire, que le bloc mutilé, déchiré, demande grâce à cette main inexorable! L'aveugle nature expie dans le marbre torturé le supplice invisible de l'âme.

Mais, quoi! après ces représailles de la pensée sur la matière, du cœur sur le bronze, de la vie sur la mort, s'il arrivait que l'artiste, en fouillant les veines du rocher, s'aperçût à la fin qu'il ne peut ressaisir l'amour qui lui a été enlevé! Si l'art, décevant à son tour, le trompait autant que la nature! Si, en présence de la mort, il avait senti son impuissance au milieu des miracles de son génie! si, au moment de l'agonie, il était arrivé, comme le veut la tradition, pour baiser la main de Vittoria Colonna sur son lit de mort; s'il avait senti ses mains incapables de redresser cette tête qui s'affaisse, ses yeux de rendre la lumière à ce regard qui s'éteint; s'il s'était trouvé, à ce moment, plus indigent, plus débile, plus muet que le ver de terre, quelle serait la vie nouvelle de l'artiste? Les his-

toriens ne savent comment s'expliquer le découragement qui le saisit. Ils voient le Titan courbé comme un roseau; ils ne voient pas que la mort a fait ce miracle.

Puisque le marbre torturé n'a pu faire jaillir de nouveau le regard fermé sous une puissance invisible, qu'est-ce donc que l'art hier encore si vanté? Qu'est-ce que cette prétendue religion des belles formes? A l'impuissance de la nature s'ajoute l'impuissance de l'art qui engendre le mépris de la vie. Ne faut-il pas alors se souvenir qu'il y a quelque part dans le monde un Dieu souverain, un Christ juge? Le temps n'est-il pas venu de contempler ses foudres dans la chapelle Sixtine? Le Titan redevient presque croyant : « Je commence à voir combien était « aveugle la fantaisie qui se fit de l'art son idole et son « monarque. Car ce que l'homme désire ici-bas est erreur. « Que deviendront mes pensées, aujourd'hui que je m'ap« proche de deux morts? L'une est inévitable, l'autre me « menace. Il ne suffit plus de peindre ou de sculpter pour « apaiser cette âme éprise de l'amour divin, qui pour « nous étreindre tient ouverts ses deux bras sur la croix. »

Loin d'ici les marbres païens! Le repentir a saisi l'artiste, et sa marche est tout l'opposé de celle de Raphaël. Sorti de son berceau païen, au milieu d'une cour profane, Michel-Ange s'avance chaque jour davantage vers la repentance, l'austérité, la foi catholique. Au contraire, Raphaël, élevé sous le toit de son père et de sa mère, comme dans une sainte famille, est d'abord tout imbu de la foi du moyen âge; chacun de ses pas le ramène au paganisme.

Trompé par la nature, par l'art, par la vie, Michel-Ange fait un effort immense pour rentrer dans la foi. Effort inutile! Il est retenu encore par ses propres visions, qui de leurs mains de marbre et d'airain le ramènent

dans le passé. Il veut rompre ses chaînes; il maudit la puissance de ses œuvres qui le lient à la terre. Pour s'arracher à l'étreinte de ses œuvres profanes, il invoque le Dieu chrétien : « Abaisse vers moi, Seigneur, cette chaîne « qui contient tous les dons célestes, la foi, veux-je dire, « à laquelle je tends et j'aspire, en fuyant le sens grossier « qui me mène à la mort. »

Ainsi partagé entre le monde ancien et le monde nouveau, il ouvre les bras à l'Évangile; il appelle le christianisme qui ne luit pas encore dans son âme. L'esprit plein des souvenirs de l'ancien homme, il mêle, dans sa pensée, le profane et le sacré. C'est le temps de peindre les prophètes hébreux à côté des sibylles païennes. Attente, pressentiment confus, désir du jour pur de l'Évangile, écho demi-chrétien, demi-païen, la voûte de la chapelle Sixtine a retenu ces cris d'angoisse.

Après ces premiers retours vers le christianisme, l'artiste entre de plus en plus dans la voie douloureuse. Ce qu'il aperçoit d'abord du ciel chrétien, c'est la terreur; c'est un reste païen de la colère et de la vengeance du Dieu antique. De plus en plus effrayé de ses œuvres, le jour du jugement lui apparaît avec l'aube livide. Le catholicisme n'est encore pour lui qu'épouvante, terrorisme : « Fatigué de la bonne et de la mauvaise fortune, « je demande grâce à Dieu... Que ta chair, que ton sang « et cette dernière passion qui te donna la mort, efface le « péché dans lequel je naquis et où naquit mon père. Toi « seul le peux. Que ta miséricorde suprême me secoure « dans ma chute, moi si près de la mort, si loin de toi! »

Cette approche du dernier jour, cette épouvante qui s'accumule, ce monde qui se décolore, tout marque que le moment est venu de s'enfermer dans la chapelle Sixtine et de contempler d'avance sa propre terreur dans le juge-

ment dernier. Sombres pensées, ténèbres intérieures, longue torture de l'âme dépouillée qui paraît devant son juge, gloire amoncelée qui pèse autant qu'un grain de sable, voilà où est arrivé le sculpteur de Bacchus et d'Antinoüs. Où sont les enchantements du monde païen? Où est l'amour de la Léda? Sur les murailles de la chapelle Sixtine retentit la trompette des quatre anges. Écoutez! les joues gonflées, ils appellent par trois fois l'artiste dans le tombeau du vieux monde. Celui-ci entend la voix qu'il a lui-même déchaînée; il dépouille ses limbes de marbre; il ressuscite à l'esprit pur.

Le long pèlerinage de cette âme à travers les formes idéales, touche à son terme. Parti du fond du paganisme, le voilà au seuil de l'Évangile; encore un pas, il se plonge et s'évanouit dans le sein de Jésus-Christ. Il s'est élevé au-dessus de l'art pour atteindre directement au Dieu de la tradition. Séparé du monde, qui disparaît, il n'en attend plus rien. Le souffle de la foi entraîne désormais vers les hauteurs souveraines cette âme déracinée de la terre. Entendez ce dernier cri de l'esprit qui monte dans les nues : « Hélas! hélas! j'ai été trahi par mes jours rapides... En « pensant aux années écoulées, je ne retrouve, parmi tant « de jours, pas une heure qui ait été à moi. Les espé-« rances décevantes, les vains désirs m'ont occupé; pleurs, « amour, soupirs, aucune affection mortelle n'est plus « nouvelle pour moi!... et je pars demain! l'ombre s'ac-« croît : le soleil diminue, et je suis près de tomber in-« firme et languissant. »

Dans cet oubli de la terre, il ne reste que le sentiment de la majesté de Dieu; toutes les formes particulières s'effacent. Rien ne demeure que la souveraineté divine, après la dispersion des ombres illusoires, nature, amour, art, vie, génie, gloire humaine.

Où ce dernier cri sera-t-il exhalé? De quel endroit Michel-Ange le laissera-t-il tomber sur le monde qu'il repousse du pied? Des hauteurs de la coupole de Saint-Pierre. C'est là qu'il habite, pendant les vingt dernières années, seul dans cette immensité de marbre, un pied posé sur le premier degré du ciel chrétien.

A ce moment suprême, où l'âme de l'artiste est morte à toutes les choses visibles, il ne se borne plus à peindre un tableau, une statue en particulier; il élève, comme David, la maison de l'Éternel. En même temps que ses poésies deviennent des hymnes et des cantiques, je le vois qui se perd dans les cercles de la coupole de Saint-Pierre; il prend congé de la ville et du monde; le front dans la nue, il entre dans le ciel des pures intelligences.

II

Si les œuvres de Michel-Ange répondent ainsi à l'état intérieur de ce grand cœur, elles portent aussi évidemment l'empreinte de la vie publique; les dernières convulsions de l'Italie s'y reproduisent à son insu.

Michel-Ange a vécu sous treize papes; et il n'est, à cette époque, aucune des révolutions du monde chrétien qui ne se retrouve sur ses fresques ou dans ses marbres.

Sous le règne d'Alexandre VI, il est presque tout païen. Les Centaures, le Bacchus à la peau de tigre, sont de cette époque. L'artiste semble avoir bu, en même temps que Machiavel et Arioste, le philtre des Borgia. Le déchaînement des sens en sortant du mysticisme du moyen âge, la restauration monstrueuse du paganisme, l'apothéose de la nature, la religion de la force, une sorte d'ivresse qui circule dans les veines de l'Italie, tout cela reparaît dans

l'artiste. Je ne sais quoi de l'âme des derniers temps de l'empire romain revit dans les imaginations colossales. Michel-Ange ferme avec fureur les portes du moyen âge : il se venge de l'ascétisme des siècles précédents en relevant les bacchanales du panthéisme des Césars. A ce moment, César Borgia est le héros de Machiavel; Lucrèce Borgia est la muse d'Arioste.

Au temps de Jules II répond la statue de Moïse. L'âme de la papauté respire dans le marbre : un Titan immuable, l'autorité assise, qui se repose sur le livre des Décrétales, sans redouter encore un seul adversaire. Et pourquoi craindrait-elle? La Réformation n'a pas éclaté. Luther n'a pas encore paru; il n'est pas sorti de ses extases au fond de son couvent. La sécurité, la fierté non encore humiliée de l'Église avant que le cri de l'Allemagne se soit fait entendre, éclatent sur le front du représentant du sacerdoce; et à ses pieds, voyez-vous ces rudes esclaves, demi-courbés sous un invisible fardeau? Que de temps il faudra avant que ces peuples aveugles, serfs de la papauté, se redressent et voient la délivrance! Leurs membres se tordent avec effort; il semble qu'un sourd gémissement sorte de la pierre. Est-ce le rêve haletant de la servitude? est-ce le premier réveil de l'esprit serf dans les liens de l'Église? Non! ils sont encore liés au rocher, leurs yeux sont appesantis sous le sommeil du moyen âge; et qui sait si jamais se rompra ce sommeil de pierre?

Mais déjà tout est changé. Dans les peintures des voûtes de la chapelle Sixtine l'avenir se couvre de nuages. Eux-mêmes, les prophètes et les sibylles, sont terrifiés de ce qu'ils dévoilent; ils se tournent au grand jour pour mieux lire le livre des destinées. Qu'ont-ils entrevu? Sur les pages qu'ils déroulent sont inscrits des noms que l'Église maudira. C'est le temps où l'Allemagne se sépare, où la foi se

déchire. Les Voyants découvrent les révolutions futures; la terreur entre dans l'Église.

Assis, comme un prisonnier de guerre, dans l'attitude de la désolation, Jérémie est la figure prophétique d'un peuple captif. Le peuple italien saura-t-il se reconnaître avant que ses mains soient liées?

La chapelle de Médicis a été exécutée dans l'intervalle compris entre le sac de Rome et la prise de Florence. C'est le dernier jour de l'Italie. Aussi il m'est impossible de ne pas y retrouver l'impression peut-être irréfléchie des funérailles d'un peuple enseveli tout vivant, la figure de ces villes de marbre, Pise, Gênes, Venise, Florence, qui, sans avoir perdu une seule de leurs pierres, sont assises depuis trois siècles dans le silence et dans la mort.

Revoyez la statue du Penseroso; elle en dira plus que tous les discours. Non! ce n'est pas seulement l'image d'un Médicis que ce mort qui, appuyé sur son coude, médite si profondément dans ce tombeau orné de toutes les grâces de la Renaissance. C'est la méditation d'un peuple dans la mort; c'est l'Italie elle-même qui, revêtue encore du casque et de la cuirasse du moyen âge, se souvient des journées de Campaldino et de Chiozza, dans son sépulcre. Si vous en doutez, Michel-Ange fera parler ses statues pour vous convaincre :

« Il m'est doux de dormir, surtout d'être de pierre,
« tant que règnent l'infortune et l'opprobre. Ne rien voir,
« ne rien sentir, c'est pour moi le plus grand des biens.
« Ne m'éveille pas. Oh! parle bas. »

Ces statues ont été composées au moment de l'agonie de Florence. Pendant le siége, quand Baglioni livrait la cause qu'il était chargé de défendre, Michel-Ange s'était fait ingénieur. Il avait inutilement signalé la trahison du général. Personne n'y avait cru; il voyait Florence livrée,

sans qu'il pût rien faire pour la sauver. Après avoir inspecté et redressé les murailles, il reprenait le ciseau. Qu'il le voulût ou non, il tirait, à chaque coup, des pierres vives le cri de douleur d'une nationalité qui se brise; je retrouve dans la figure des géants accoudés et couchés sur la terre je ne sais quoi d'irrévocable, de fatal, qui me rappelle l'accent de certaines pages de Machiavel. Cette nuit éternelle qu'aucun rayon ne soulèvera, cette nuit de la captivité d'un peuple, ce jour plus sépulcral que la nuit, ce lendemain plus triste que la veille, ce crépuscule sans aurore, ces heures incommensurables, tout vous dit sans paroles : « Ici est le tombeau de l'Italie. »

A l'avénement de Clément VII, une nouvelle phase se montre dans le génie de Michel-Ange. C'en est fait; les jours radieux de Léon X sont pour jamais passés. Ce que les prophètes de la voûte Sixtine lisaient dans l'avenir s'est accompli. L'Église a été déchirée, il faut qu'elle se venge. Après Luther et Calvin, les fêtes du génie sont interdites. Il faut que l'art répète l'excommunication prononcée du haut de la société chrétienne par la papauté. Clément VII donne à Michel-Ange deux sujets, le *Jugement dernier* et la *Chute des esprits de révolte*. L'artiste met dans les mains du Christ les foudres de l'interdit. La terre tremble sous la condamnation. Les bienheureux même maudissent, ils répètent l'anathème du concile de Trente; car c'est dans les années où Michel-Ange peignait le *Jugement dernier*, que le concile de Trente, l'inquisition, la société naissante de Jésus, faisaient rentrer la terreur dans les esprits. Le génie implacable de la réaction, qui s'étend sur la face du catholicisme, semble se former d'abord comme un orage sur le tableau de Michel-Ange.

Après avoir vengé le catholicisme des humiliations de la Réforme, il restait à faire une dernière chose : consa-

crer la restauration de l'Eglise, en élevant la coupole de Saint-Pierre. La ville éternelle, prise d'assaut, avait été découronnée. Il fallait retrouver sa tiare et la lui mettre au front. C'est l'ouvrage de Michel-Ange sous les papes Paul III, Jules III, Marcel, Paul IV. Le christianisme demi-profane de Léon X et de Raphaël fait place à une réaction inexorable. Au milieu de la mêlée du seizième siècle, Michel-Ange relève de la poussière la couronne de l'Église une dernière fois triomphante. Dans le temps que sainte Thérèse, Charles Borromée, ravivent la foi abattue, il prend la truelle; il rebâtit le temple. Triste de la tristesse de ces années de représailles, il gravit les hauteurs de Saint-Pierre. Parvenu au faîte de ses jours, le vieil artiste dépose son fardeau dans le ciel alors serein de la campagne romaine.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER.

LA RÉFORME EN ITALIE.

Un peuple muré dans le tombeau d'une religion. Les peuples latins serfs de Rome. L'Italie repousse le juste milieu en matière religieuse comme en matière politique. Les protestants italiens suspects au protestantisme du Nord. Une seule secte nationale, le Socinianisme. Pourquoi les révolutions dirigées par les gens de lettres manquent de profondeur. Sarpi. Les martyrs. Le fer et le feu ont plus fait que la parole. Dernière époque des religions, la terreur. Si la force ne peut rien contre les idées. Caractère servile des révolutions auxquelles manque la liberté religieuse. Comment les préjugés survivent aux croyances.

L'Italie a perdu deux fois la trace des vivants. Quand le commerce trouva un nouveau chemin par le cap de Bonne-Espérance elle resta égarée dans la Méditerranée. Ce qui lui était arrivé dans le monde physique lui arriva dans le monde moral, le jour où repoussant la réforme religieuse elle s'obstina dans le catholicisme romain. De ce moment elle devint dans les temps modernes ce que l'Égypte des Ptolémées avait été sous le polythéisme grec et romain, un peuple de prêtres muré dans le tombeau d'une religion.

Il a manqué en général aux peuples de la famille latine une certaine fierté native de l'âme pour échapper au servage de Rome. Dans leurs plus grandes témérités, on reconnaît d'anciens captifs. Si leurs bras ne sont plus liés, leurs esprits le sont encore. Rome antique a marqué au front ses nations esclaves; elle les a léguées avec leurs stigmates à Rome moderne, et aucune d'elles n'a songé sérieusement à contester l'héritage du maître. Les peuples latins sont encore poursuivis par le grand prêtre antique de la *Peur* et de la *Pâleur*. Le génie de la terreur païenne survit chez eux au paganisme.

La Réforme en Italie n'a pu se rattacher à aucun débris des factions nationales; elle contrariait autant les Guelfes que les Gibelins et devait mourir étouffée entre César et le pape. L'autorité de l'individu mise à la place de l'autorité de la ville éternelle, c'était le renversement de tout ce qui s'était vu jusque-là de l'autre côté des Alpes.

Pour tout ôter au prêtre, le protestantisme du Nord ôte tout à l'homme; il nie à celui-ci la liberté pour nier à celui-là son autorité. Il brise le despotisme de l'Église en faisant par la prédestination un Dieu despote qui sauve ou condamne à son bon plaisir indépendamment de toute intervention humaine. Les hommes du Midi n'ont jamais pu comprendre cette marche de la Réforme dans ce qu'ils appellent la *tragédie* du libre arbitre [1]. A des peuples nourris dans une activité fiévreuse, il a été impossible de faire concevoir comment c'est en niant son libre arbitre que l'homme s'affranchit de l'homme pour ne dépendre que de Dieu.

Aussi la première chose qui frappe chez les réformateurs italiens, c'est leur isolement au milieu du peuple.

[1] Tragedia di libero arbitrio.

Plusieurs passent pour insensés de vouloir ramener l'Italie du seizième siècle à la croix de bois de Luther. Ils avaient renoncé à tout lien entre leurs doctrines religieuses et la résurrection politique de l'Italie. Dès lors le patriotisme mystique, fondement que Savonarole avait donné à sa tentative de réforme, manquait entièrement aux leurs. Ils plaçaient leur but en dehors de tout intérêt social. C'était l'échelle de Jacob qui restait suspendue dans la nue sans plus toucher par aucun point à la terre. Ils ne parlaient que du ciel; l'Italie ne pouvait plus comprendre ce langage.

Je vois par le témoignage d'un grand nombre d'entre eux qu'ils commencent par l'incrédulité la plus complète. « Vous savez, dit Olympia Morata, combien j'avais hor« reur de tout ce qui touche au christianisme; je ne croyais « pas en Dieu, à peine au hasard[1]. » Au milieu du paganisme catholique, quand on essaya de faire entrer l'Évangile en Italie, il produisit chez beaucoup par sa nouveauté un sentiment d'étonnement plutôt littéraire que religieux, mais point d'extase ni de vision, le dégoût de Rome plutôt que la passion du martyre. Sur le vide profond que le catholicisme avait fait dans l'âme italienne comment bâtir l'Église nouvelle? Comment tout faire reposer sur la conscience, quand c'est la conscience même que le catholicisme avait détruite? Le prêtre s'était mis si longtemps à la place de Dieu, qu'il l'avait fait disparaître. Luther avait abattu sans effroi dans le Nord la papauté, parce qu'il avait une foi d'enfant assez robuste pour porter à lui seul

[1] Interdùm enim in eum errorem rapiebar, ut omnia casu fieri putarem, neque Deum crederem curare mortalia quemquam. (*Olympiæ Fulviæ Moratæ Opera*, p. 43.)

Tu testimonium dare poteris quàm abhorrens fuerim à re christianâ *Ib.*, p. 44.

les cieux chrétiens. Il avait pu renverser tous les appuis extérieurs des croyances en Allemagne, parce que le christianisme restait encore debout dans l'âme humaine et qu'il y renaissait à chaque souffle. En Italie la voûte des cieux ne s'appuyait plus que sur les épées; dès que vous retiriez l'épée, les cieux croulaient dans le vide.

La Réformation rencontra en Italie un monde tout semblable à celui de notre siècle ; trop hardie pour les uns, trop timide pour les autres, elle semblait une impiété aux catholiques, une autre superstition aux philosophes. Les croyants s'enfermèrent dans l'Église, les penseurs se rejetèrent dans l'incrédulité. Quelles âmes neuves n'eût-il pas fallu pour revenir de seize siècles en arrière dans l'évangile primitif? On ne trouvait nulle part le fond d'ingénuité que la race allemande avait encore gardée. L'Italie s'abîmait dans le servage de la papauté, ou elle se précipitait par delà toute foi positive dans le *Dieu inconnu* de la philosophie. En matière religieuse, elle ne connut pas plus qu'en politique le juste milieu; et la raison y demeura ou tout à fait maîtresse, ou tout à fait esclave.

Il ne resta à la Réforme qu'un certain nombre d'âmes délicates que l'ancienne superstition blessait, auxquelles la philosophie toute nue faisait peur. Gens de lettres pour la plupart, orateurs, esprits nourris de l'antiquité que l'Évangile soudainement retrouvé passionnait comme un manuscrit perdu dans un autre Herculanum; ils montrèrent leur découverte au peuple; celui-ci resta indifférent. Dès lors, il arriva de l'Italie ce que nous voyons aujourd'hui chez diverses nations, les Français, les Espagnols, qui s'en tiennent, par inertie, à une église morte, sans avoir ni assez de candeur pour y croire, ni assez de foi pour la réparer, ni assez de force d'esprit pour s'en passer.

Le fait qui me semble dominer toute l'histoire de la Réforme en Italie est celui-ci : Dès que l'esprit italien sort du catholicisme, il lui est impossible de rester dans l'enceinte des cieux chrétiens. Il s'élance hors de toutes les routes connues. Voilà pourquoi la plupart des protestants italiens[1] deviennent si vite suspects au protestantisme. Les réformateurs allemands et suisses ne craignent rien tant que leur exaltation et leur audace, dès qu'ils ont goûté de la liberté de conscience.

Il y avait, au seizième siècle, un ouvrage très-répandu sous ce titre : Dernière profession de foi de Simon Simoni de Lucques, d'abord catholique romain, puis calviniste, puis luthérien, de nouveau catholique, *mais toujours athée.* Ce titre injurieux marque bien, au reste, l'inquiétude effrénée des Italiens dès qu'ils échappent aux mains de la papauté. Ils parcourent, ils traversent toutes les sectes sans pouvoir se fixer dans une seule. Le caractère d'universalité qu'ils portent en toutes choses les pousse à réconcilier Luther et Calvin. Ils sont rejetés par l'un et l'autre. Du fond de l'Italie, ils croient à l'unité de l'Église réformée[2]; lorsqu'en approchant, ils en voient les divisions, ils s'efforcent de les détruire; et toujours poursuivant la chimère d'un protestantisme universel, ils se brouillent avec chaque secte pour vouloir les concilier toutes.

De là ces vies errantes, ces missionnaires qui cherchent eux-mêmes leurs doctrines en Suisse, en Allemagne, en Angleterre. Les plus hardis vont en Pologne demander

[1] Ob paradoxas quasdam imò et heterodoxas sententias, quod permultorum Italorum vitium erat. (*Syllabus Italorum Reformatorum*. D. Gerdès, p. 277.)

[2] Ut apud fratres nostros Italos ferè creditur, inter Ecclesias quas reformatas jurè meritò nuncupamus, indissolubilem esse doctrinæ consensum.

à ce peuple aventureux un écho à leur théologie aventureuse.

La doctrine à laquelle ils finissaient par aboutir le plus souvent était le Socinianisme, seule secte qui ait en effet le caractère national et l'empreinte de l'Italie moderne. Faire l'apothéose du Christ après sa mort; le diviniser après le Calvaire, comme Hercule après le bûcher, c'était là une théologie qui semblait naître du génie même de la Renaissance grecque et romaine; elle était faite pour servir de dogme à ces nouveaux convertis que Mélanchton accuse de platoniser toujours. Mais l'Italie ne devait pas produire une réformation italienne. Dès qu'elle sortait de l'Église romaine, elle ne gardait rien du christianisme.

Le trait commun à ces pieux littérateurs, c'est de croire aisément qu'il suffit d'avoir raison contre le monde, sans qu'il soit besoin de le combattre corps à corps et jusqu'au sang; si peu préoccupés, d'ailleurs, de rendre leur foi populaire, que quelques-uns se mirent à traduire les Écritures en grec ancien. Ils prenaient l'antiquité pour catéchumène plus volontiers que leur propre temps, et semblaient vouloir convertir les anciens plutôt que les modernes. Olympia Morata, la sainte muse de la Réforme, n'écrit qu'en grec[1] ses paraphrases des psaumes. C'est dans le monde d'Homère qu'elle cherche l'écho que l'Italie refuse à la Réforme[2].

S'il m'est permis de m'autoriser de ce que j'ai vu moi-même de mon temps, je regarde comme certain que les révolutions religieuses ou politiques tentées ou conduites

[1] V. *Olympiæ Fulviæ Moratæ, Vatis divinæ*, Carminum liber primus.

[2] Si l'on pouvait faire une Église de très-honnêtes gens, très-éclairés, très-conciliants, ils en eussent fait une; mais ils ne provoquaient pas l'enthousiasme ni la terreur. Personne ne les suivait. C'était une Église de savants et de poëtes : le peuple y manquait. Dans la foule de protestants dont Daniel Gerdès cite les noms, je ne trouve pas un artiste.

par des gens de lettres, manquent de solidité et de profondeur, parce que les hommes de cette condition s'imaginent trop fréquemment que l'on fait les révolutions humaines avec le même procédé qui sert à faire un livre. Ils y appliquent la même méthode et sont dupes de leur propre logique. Ils se figurent le plus souvent qu'il suffit d'écrire éloquemment certaines choses pour qu'elles existent. Ont-ils réfuté l'erreur, ils se persuadent qu'elle a cessé d'être; ont-ils exprimé la vérité, ils tiennent pour sûr qu'elle a commencé de régner. Quand Celio Secundo Curione eut achevé son excellent livre *De amplitudine Regni*, il resta convaincu que la révolution religieuse était consommée. La même illusion domina longtemps ses compagnons d'exil. Chacun d'eux écrivait un ouvrage. Dans tous ces livres[1], nés de l'infortune, ils avaient admirablement réfuté la théologie catholique. Pas un d'eux ne songea à faire appel à la guerre civile, à la force, à la terreur. Loin de là, ils écrivaient contre la peine de mort en matière religieuse[2].

Ils crurent à la puissance seule des idées exprimées savamment dans une langue morte. Lorsqu'ils eurent renversé pièce à pièce tout l'édifice du catholicisme romain, ils retournèrent la tête en arrière, du haut des Alpes, pour voir l'effet de la discussion. Pas une pierre ne manquait à l'édifice détruit.

Un peu plus tard, cette première et naïve confiance dans la parole précède le découragement; le peu d'espoir d'être écouté arrête le prosélytisme.

Dans le juste milieu où les réformateurs italiens s'arrêtaient on sent qu'ils avaient, en général, moins que les philosophes, l'ambition du martyre[3]. Ce qu'ils craignaient

[1] In numerum librorum ex infortunio veluti natorum.
[2] D. Gerdès, p. 294.
[3] An non concedit Dominus Jesus ut persecutiones vitemus? (P. Martyr.)

le plus, c'était l'Italie; ils la fuyaient par toutes les routes. L'un des plus fervents, Brocardo, raconte qu'il écrit sur la physique pour faire semblant de penser à autre chose qu'à la religion. Bernard Ochin lui-même se serait contenté de prêcher un *Christ voilé*, si on l'eût laissé faire. Luther veut les entraîner dans ses fureurs[1]. Ce n'était pas leur tempérament. Chez beaucoup, la Réforme était comme une doctrine secrète réservée pour les plus éclairés : catholiques de nom, protestants de cœur, ils auraient voulu faire entrer l'Évangile en Italie sans bruit et sans éclat. Loin de s'adresser à la foule, c'est elle qu'ils redoutent. « Persuadé, dit Celio Calca« gnini, qu'il est dangereux de traiter ces questions de« vant la multitude et dans des discours publics, je trouve « plus sûr de parler avec le plus grand nombre et de « penser avec quelques-uns. »

Ainsi, deux croyances, l'une pour le dehors, l'autre pour la conscience; la religion devenue affaire de diplomatie chez les novateurs comme chez les hommes du passé, et les réformateurs faisant un secret de leur réforme. L'Italie redescend par degré dans les catacombes.

Qui saura jamais où s'est arrêtée la pensée de ce grand moine Sarpi? Quel fut le Dieu de ce cénobite, son Église, sa secte, sa doctrine? Il personnifie le génie italien au moment où cet esprit, bâillonné entre la hache et le bûcher, ne s'entretient plus qu'à voix basse avec lui-même. Celui-là vit clairement que tout était fini pour l'Italie, puisqu'elle n'avait pu échapper à la captivité de Rome. Il n'avait plus assez de foi en son pays pour tenter de le réformer, et il se contenta en silence d'ébranler l'univers au fond de son esprit sans en rien dire à personne. Par

[1] V. la Lettre des protestants vénitiens à Luther. D. Gerdès, p. 68.)

moments il sortait de sa cellule des éclairs, des traits de lumière, des accents, des murmures étonnants qui se répandaient en Europe, comme le craquement d'un vieux monde qui se *plaint de mourir*; après quoi l'on ne voyait plus qu'un moine docile entre les mains du Conseil des Dix. Il y avait en lui quelque chose du mystère de ce Conseil. Caché dans le sein de l'inquisition de Venise sous le cilice, il se vengeait de sa contrainte en dépassant tout le siècle en audace. Luthérien avec les disciples de Luther, philosophe avec les philosophes, il dominait, par la grandeur naturelle de son esprit, toutes les professions de foi qu'il embrassait un moment par complaisance.

Soit mépris de l'Italie, soit nécessité du silence, il ne confessa qu'à lui-même son Dieu inconnu. Certain qu'il ne trouverait pas de témoin pour sa foi, il fut le Luther d'un protestantisme qu'il ensevelit dans sa cellule. Quelques-unes de ses lettres le dévoilent, mais ne le cherchez pas dans ses ouvrages les plus beaux. Sa vie se passa à cacher, comme une conjuration, son génie précurseur.

Ce que peut devenir un parti qui n'a aucune racine dans la nation, c'est ce que montrent très-bien les protestants d'Italie. D'abord ils changent de nom, puis ils perdent leur langue; ils ne fondent pas une littérature de réfugiés comme firent les nôtres, d'Aubigné, Bayle, etc., qui purent emporter la patrie avec eux.

Suspects aux étrangers, impuissants dans leur pays, après avoir exhalé et glacé leur ardeur dans des langues mortes, ils disparaissent sans même fonder une secte; l'humanité ne les connaît pas. Chez ces exilés ne se trouve plus aucun regret de la patrie absente. Le mal du pays, si cuisant au moyen âge, leur est inconnu, soit que la patrie n'existe plus même en espérance, soit qu'ils aient eu trop à souffrir de l'indifférence ou de la corruption

des leurs. Triste époque pour les proscrits, que celle où il ne reste rien à regretter de la patrie que des tombeaux!

Ce ne sont pas néanmoins les martyrs qui ont manqué à l'Italie ; il s'en est trouvé assez pour bien constater au monde qu'elle ne voulait pas les suivre [1].

Dans Fannio, Paleario, Algieri, Carneseco, l'exaltation du martyre éclate avec une imagination d'artiste. « Je ne « pense pas, disait Paleario, qu'il soit aujourd'hui d'un « chrétien de mourir dans son lit. » Belles paroles, quand elles sont dites en montant au bûcher. Algieri le Vénitien dispose en esprit son supplice, comme un peintre compose un tableau de martyre. Il voit d'avance le bourreau avec les yeux de Titien ou de Tintoret.

« De mon cachot je vois les rois, les princes, les villes, « les peuples. J'aperçois dans le combat les vainqueurs, « les vaincus, ceux qu'on frappe, ceux qu'on ensevelit. « Voici la montagne de Sion. Voici les cieux ouverts. « Jésus-Christ est là debout. Autour de lui sont les pa« triarches, les prophètes, les évangélistes, les apôtres, « tous les serviteurs de Dieu. Le Christ m'embrasse et me « ranime. Les saints m'encouragent, ils m'ouvrent les

[1] On connaît ce récit des massacres des colonies vaudoises par un témoin oculaire :

« Ils étaient enfermés dans une maison, comme dans un abattoir; et le « bourreau allait les saisissant l'un après l'autre, et il leur liait un bandeau « sur les yeux. Après quoi, il les conduisait dans un champ ouvert peu « éloigné de là, et après les avoir fait mettre à genoux, il les égorgeait avec « le couteau et les laissait sans vie. Puis reprenant le bandeau et le couteau, « il passait à un autre et le tuait de la même manière. Il en égorgea ainsi « quatre-vingt-huit. En écrivant ceci j'ai peine à retenir mes larmes, et il « n'est aucun témoin de ce spectacle qui, après avoir vu mourir un de ces « hommes, ait pu en voir mourir un second. Je frémis de voir le bourreau « tenant le couteau sanglant dans ses dents et le bandeau sanglant dans « ses mains, puis venant le bras sanglant dans cette maison chercher sa « victime. Il ressemblait au boucher qui égorge une brebis. » (*Specimen Italiæ reformatæ*, Daniel Gerdès, p. 134.)

« mystères, ceux-ci me consolent, d'autres m'accompa-
« gnent en chantant. Je vois des crucifiés, des décapités, « des lapidés, d'autres mis en pièces, ou brûlés, ou cousus « dans des sacs, ou jetés dans des chaudières ardentes. A « celui-ci on arrache les yeux, à celui-là la langue. A l'un « on écorche la tête, à l'autre on coupe les pieds. Je les « vois tous torturés par des supplices divers. Néanmoins, « tous sont vivants et sains et saufs. Et moi aussi je « souffre, en souriant, des maux passagers; car mon es- « poir est dans les cieux. Je ne craindrai pas les milliers « d'hommes du peuple qui entoureront mon bûcher.
« Daté du Jardin des Délices de la prison Léonine, « le 12 août 1555[1]. »

Il n'est pas aisé de dire ce que serait devenu, sans l'intervention du bûcher, le catholicisme en Italie au seizième siècle. Ce n'est pas la discussion qui l'a sauvé. Les théologiens conviennent que le *feu*, le *fer* et la *fosse* y ont plus fait que la parole[2].

Quand la croyance commence à s'épuiser, il reste à une religion toute une époque d'endurcissement à parcourir, car elle peut encore se rajeunir dans le sang. Les religions qui ne s'appuient que sur l'enthousiasme et qui négligent de forcer la foi par la peur, ne prennent qu'une moitié de l'âme humaine; elles n'ont qu'une moitié de durée. Celles qui se plongent dans la terreur découvrent dans l'homme des prodiges de ténèbres morales, où elles peuvent se faire un domaine nouveau quand l'ancien commence à s'épuiser. Il y a en Italie des églises qui en renferment deux en une seule; la première s'élève au-

[1] *Specimen Italiæ Reformatæ*, Daniel Gerdès, p. 116.

[2] Quod sancto inquisitionis officio a Paulo IV, cardinalibus commendato, servatam fidei integritatem, acceptam referre debeat. (Pallavicini, *Hist. Conc. Trid.*, lib. XIV, 9.)

dessus du sol à la lumière du jour, la seconde est bâtie et enfouie dans les entrailles de la terre. L'architecte catholique a bâti de même son église dans l'âme humaine; il n'a rien laissé échapper, ni les parties lumineuses du cœur, ni les puissances souterraines que l'homme se cache à lui-même.

C'est là qu'est aujourd'hui la vraie supériorité du catholicisme sur le protestantisme. Celui-ci cherche encore à toucher des hommes décidés à ne pas se laisser convaincre. Tâche illusoire et stérile! Celui-là, en rejetant la discussion, là où il est le maître, et proscrivant tout ce qui n'est pas lui, force les peuples de croire sans s'inquiéter si c'est là leur bon plaisir.

C'est une pensée favorite du libéralisme de nos jours, que la force grossière ne peut absolument rien contre les idées. Pour moi, j'avoue n'avoir pas la même conviction de cette impuissance. Je ne vois pas que, par le fer et par le feu, vous ne puissiez bravement forcer l'esprit de quitter cette chair meurtrie, et d'ajourner ici-bas un moment sa victoire.

Quand je considère que les hommes de théorie rejettent eux-mêmes la force que Dieu met quelquefois entre leurs mains, et qu'ils tremblent de s'en servir, je me demande si ce n'est pas là un témoignage de scepticisme plutôt qne d'assurance. Il faut toujours une certaine foi pour oser toucher à la hache; et c'est sans doute pourquoi les sacrifices humains, au sortir du moyen âge, ont eu une vertu propre à retremper les religions vieillies. Ce n'est pas seulement parce que le glaive fait peur, c'est parce qu'on suppose une foi inébranlable chez celui qui s'en sert.

Au seizième siècle, l'Italie était la terre des idées. Le siècle suivant elles avaient disparu. Comment cela? Non

dans la discussion, mais dans le sang. A la même époque, les Pays-Bas étaient aux trois quarts hérétiques. Comment ont-ils été rendus à la vérité? par la vertu du fer, du feu et de la corde. Quand Philippe II eut brûlé tous ceux qui prétendaient avoir une pensée, que les hiboux peuplèrent les villes de Gand, de Bruges, d'Anvers, que les hommes eurent disparu, ce fut bien force à l'hérésie de se taire et de reconnaître enfin pour toujours la sainteté de notre foi.

Dans les pays catholiques où les idées ne pouvant pénétrer les masses, restent nécessairement le monopole de quelques-uns et les ténèbres l'héritage de presque tous, il n'est pas impossible que la lumière ne paraisse un privilège et ne devienne par là odieuse au peuple. Chose étrange, le fer, qui ne peut rien contre la superstition, ne s'est pas toujours montré impuissant contre les idées. C'est que l'une s'appuie sur le grand nombre, et les autres sur le petit. Toute l'Italie se fût ébranlée pour saint Janvier; elle voyait avec indifférence brûler ses philosophes.

Ceci me porte à penser que si l'on peut retenir les peuples dans les liens même extérieurs du catholicisme, on pourra se permettre impunément contre les idées toutes sortes de violence. Il suffira de respecter les préjugés de la foule en ne niant que la lumière. Dans ces conditions, on a vu les masses laisser avec joie proscrire, extirper l'esprit humain longtemps avant de s'apercevoir qu'il s'agit d'elles-mêmes!

Le mal que le catholicisme a fait à l'Italie, et que l'on vit clairement au seizième siècle, c'est d'avoir séparé dans la nation les bras de la tête; ce qui arrive par degrés dans tous les États catholiques, où la distance ne cesse d'augmenter entre l'ignorance de presque tous et les lumières de quelques-uns. Les idées de ceux-ci ne pou-

vant se communiquer aux masses dans le servage spirituel où elles vivent enchaînées, il se fait comme une solution de continuité entre les membres du corps social, et c'est là le premier indice de mort.

Plus les penseurs s'éclairent, plus ils se trouvent séparés de la nation. Dans cet isolement, les uns commencent à s'effrayer. Revenant aussitôt en arrière, ils cherchent à accommoder leurs pensées avec les ténèbres de la foule. Au milieu de cette confusion, la philosophie et la religion se perdent ou se trompent mutuellement; et la conscience périt des deux côtés en même temps par des embûches opposées.

Les autres, loin de s'inquiéter de leur isolement, ne s'en aperçoivent pas même; car ceux-ci se repaissent d'illusion, ils en vivent. De vains signes leur font croire que la foule les suit, et ils persévèrent dans cette fausse joie jusqu'au jour où, appelant le pays à la défense de leurs idées, ils découvrent qu'ils sont seuls, et que la nation, demeurant en arrière, s'est égarée dans la nuit. Énée a perdu Creüse en quittant la vieille Troie.

Les Villani, Dante et le peuple italien se comprennent encore mutuellement. Machiavel, Giordano Bruno, Sarpi, Vico, Galilée et ce même peuple, ne se comprennent plus. Qu'auraient-ils à se dire? Ils ne se connaissent plus, ils s'ignorent.

C'est une des raisons qui expliquent le mieux pourquoi l'Italie, la France et tous les peuples qui ont fait dans le seizième siècle obstacle à la liberté religieuse, en sont punis par l'impossibilité d'entrer, au dix-neuvième siècle, dans la liberté politique. Cet air n'est plus respirable pour eux. A peine y ont-ils fait quelques pas, ils se retournent et se rengagent dans la servitude. Les penseurs y semblent voués à une éternelle méprise, car ils ne veulent pas voir

que le peuple ne s'y intéresse nullement à ce qui est pour eux la première condition de la vie publique[1].

Qu'importe la liberté d'écrire à qui ne sait pas lire? la liberté de penser à qui ne peut penser sans hérésie? la liberté de conscience à qui n'a pas l'idée d'examiner et de délibérer? Toutes ces prétendues conquêtes de l'homme moderne ne seront jamais que rêveries et vanités auprès des peuples serfs du grand prêtre romain. Le monde de l'âme étant pour ainsi dire exténué chez eux, quiconque promettra le *pain* et le *cirque* aura toujours bon marché de celui qui parlera de liberté morale.

Quelquefois, néanmoins, des manies de liberté saisissent ces peuples, et ils sont en proie à une fureur passagère: tout ce qu'ils rencontrent, ils le bouleversent. J'ai vu moi-même des royaumes entiers qu'ils avaient changés en une nuit; mais tant que vous tenez dans vos mains le frein du moyen âge, ne vous inquiétez pas trop de cette furie. Après tout, il suffira de leur faire sentir l'ancienne verge. Les voilà, doux et muets, qui viennent eux-mêmes redemander le joug.

Comme ils n'ont pas même l'idée de la liberté religieuse, source de toutes les libertés, principe de tous les droits,

[1] Il semblait que le catholicisme romain, s'il dissolvait l'État, devait resserrer la famille, puisqu'il consacre avec plus de rigueur que l'Évangile l'indissolubilité du mariage. C'est tout le contraire qui arriva. Dans les pays où l'adultère même ne put dissoudre le mariage, celui-ci n'en devint pas plus sacré, celui-là en devint moins odieux. Le lien le plus sacré perdit toute sanction morale dès qu'il fut permis de le trahir sans le rompre. Quand l'infamie même ne dérangea en rien le foyer domestique, elle parut un jeu insignifiant qu'autorisait la complaisance des lois. On vit, par l'usage, se former peu à peu une sorte d'institution civile qui perpétuait à chaque foyer l'opprobre domestique sous une apparence chevaleresque; et les nations chez lesquelles le catholicisme maintint son principe dans la famille, furent celles qui la respectèrent le moins; en sorte que le plus profond des observateurs put dire que les Italiens, les Espagnols et les Français étaient la *corruption du monde* (la corrutela del mondo).

leurs révolutions, sans base, dégénèrent aisément et prennent un caractère servile. C'est-à-dire que ce qu'ils cherchent n'est pas la dignité de l'âme, mais seulement la satisfaction de l'appétit déguisé sous des noms orgueilleux; ce qui fait qu'ils réunissent aisément à la servitude l'insolence. Et ils peuvent arriver à leur but par la servitude plus aisément que par la liberté; car c'est encore un de leurs caractères, que chez eux l'aisance, la richesse, ne servent pas à l'élévation morale. Plus ils s'enrichissent, plus ils s'abaissent; chacun craignant pour ce qu'il possède, cherche un refuge dans un maître contre la rapacité de tous.

J'ai rencontré de ces peuples qui tirent vanité de ce que, ne croyant plus, ils persévèrent néanmoins dans les formes extérieures de la foi. Ils donnent pour prétexte à leur inertie qu'aucune révolution religieuse ne peut les tenter et ne vaut la peine d'un changement. Nulle des révoltes de l'intelligence accomplies jusqu'ici ne suffit à ces indomptés. S'ils faisaient tant que de se lever et de penser, ils traverseraient en trois pas les bornes de l'univers moral; ils envahiraient des cieux inconnus. En attendant, les fiers Sicambres négligent de savoir lire; ils pensent être affranchis de tout, parce qu'ils dédaignent au fond les croyances qu'ils affichent, sans s'apercevoir que dans ce mensonge ils sont les dupes.

Pour que les peuples mordent le frein, il n'est nullement nécessaire qu'ils croient. Les préjugés qui survivent aux croyances y suffisent de reste.

Et en ceci nous sommes encore, Dieu merci, nous autres Français, les maîtres et les instituteurs du monde; car nulle nation, que je sache, n'a mieux montré comment, après le mensonge religieux, il est aisé de faire régner tous les autres, et comment peuvent se cacher sous les

grâces la délation, sous la liberté l'esclave, sous la gloire l'infamie.

CHAPITRE II.

LE CONCILE DE TRENTE.

Réaction religieuse. Premier type des assemblées constitutionnelles, fondement de l'autorité chez les modernes. Son manque de sérieux. Le livre de Sarpi complément du prince de Machiavel. Comment se rétablit une religion dans un temps corrompu. Primauté de la papauté. L'Italie asservie sert à asservir le monde. Principe de l'absolutisme fondé en Dieu même.

Comme un vaisseau, lancé à pleines voiles, cède au premier mouvement du gouvernail et vire de bord, en paraissant s'arracher à ses propres fondements, de même, sous l'impulsion du concile de Trente, l'Italie, soudainement arrêtée, se retourne sur elle-même; en gémissant, elle se rengage dans le passé.

Deux choses se réunissent pour que ce concile représente l'homme moderne dans quelques-uns de ses traits principaux : premièrement, l'esprit de calcul mis à la place de l'inspiration religieuse; secondement, le manque de sérieux. L'Italie avait à Trente ses quatre évêques bouffons payés pour parodier les évêques étrangers.

Dans son histoire du concile, Sarpi déchire le rideau du sanctuaire; il laisse voir les délibérations sur l'infini abaissées à une intrigue. De quel hasard dépend tel dogme, tel article de foi qui régit la société moderne? *d'un rhume qui courait alors* et qui donna la majorité à un certain côté. Voilà le grain de sable de Pascal dans les affaires du ciel et dans la législation du monde.

On voit le ciel, l'enfer, pesés, votés, amendés comme une affaire de partis. Où est l'inspiration? où sont les langues de feu sur les apôtres? La constitution du dogme n'est plus qu'une immense intrigue, l'Église apparaît comme une coterie. Dans ce long parlement ecclésiastique sont déjà en usage tous les stratagèmes des assemblées modernes constitutionnelles dont il semble être le premier type. Sous le sérieux apparent et officiel, l'historien révèle l'esprit de rouerie appliqué aux mystères. Il vous fait assister à ces embûches parlementaires au sein desquelles se décide le Credo du monde moderne. Dans les cas douteux, le pape envoie des fournées de prélats pour composer la majorité, ce qui fait dire que le Saint-Esprit arrive en poste.

Quelle foi résisterait à un pareil spectacle? Luther attaquait ouvertement les vices de la vieille Église, l'indignation était son arme. Sarpi, avec la froideur du Conseil des Dix, montre les dogmes eux-mêmes, arrangés, façonnés, enlevés par surprise dans l'intrigue de quelques meneurs. Le parlement croupion de l'Église, votant les articles de foi du genre humain, c'est la profonde ironie du moine de Venise. Son livre est le complément du *Prince*. Machiavel avait enseigné comment se fait un État politique, Sarpi enseigne comment se fait une religion dans un temps corrompu. Il ne laisse aucun mystère dans le berceau de l'autorité, car il écrit pour ainsi dire le journal, le procès-verbal de la Révélation, du Décalogue moderne. Eh quoi! le Verbe nouveau naît d'une tactique de diplomates, sur le Sinaï du seizième siècle? Propositions équivoques, brigues, concessions apparentes et frauduleuses, perfidies parlementaires, art d'ajourner les questions pour les mieux étouffer, voilà ce qui se rencontre dans le fondement religieux de l'autorité chez les modernes! Comment

s'étonner, après cela, que cette autorité chancelle si aisément? Tant de piéges qui en font la base, et ces piéges dénoncés avec un pareil éclat! c'est ce qui ne s'était jamais vu. Le moine Sarpi reste jusqu'à la fin dans l'Église, comme s'il était un des croyants; il l'épie, il la surprend et la dénonce au monde.

Quelle créature étrange et moqueuse est-ce donc que l'homme moderne, de ne pouvoir conserver son sérieux, même en face de son Dieu, au moment même où il écrit les tables de la loi? Pascal aurait beau jeu à la vue de ces frivolités et de ces parodies, même dans le Saint des saints, sous l'aile du Saint-Esprit. Il y a des éclats de rire chez les modernes, jusque dans les fondements de leur Église.

Celui qui veut savoir jusqu'où va cette légèreté, qu'il lise les lettres confidentielles de l'archevêque de Zara, membre dn concile; il verra les principaux articles de foi votés au milieu des lazzi. Au moment où vous croyez cette solennelle assemblée ravie par l'inspiration de l'Esprit-Saint, la prononciation étrangère d'un prélat, un jeu de mots sur les mystères, en voilà plus qu'il ne faut pour faire perdre le sérieux à ce conclave d'apôtres. Il s'agit de discuter le sacrement de l'Eucharistie; les prélats s'ennuient de la discussion : « Les théologiens, dit l'un, nous « feront donc avaler le calice de toutes manières? » Un autre prend pour devise : « S'il plaît aux dieux! » en votant sur le dogme de l'unité de Dieu. Un grand nombre votent publiquement dans un sens, secrètement dans un sens opposé.

Ajoutez les disputes sur l'étiquette, le cérémonial; grands débats qui couvrent pour un moment toutes les questions du dogme et font pâlir les flammes du buisson ardent. Lequel de ces saints aura la chaise pliante? Qui recevra le premier l'encensement? Qui portera la queue

de Sa Saintoté? Jusqu'à ce que ces questions se résolvent, tous les mystères sont suspendus : « La rumeur en fut « si grande, que l'on n'entendit ni l'Épître, ni l'Évangile. « Comme on était à la moitié du Credo, l'on cria silence! « afin de pouvoir entendre le reste. »

C'est l'Italie asservie qui donna la majorité aux doctrines d'esclave dans lesquelles se résume l'esprit du concile de Trente[1]. Le principe de l'absolutisme fut fondé en Dieu même. Le pape reçut son autorité de Jésus-Christ, les évêques du pape; dans cette inégalité s'acheva l'idéal du despotisme sur lequel s'appuya la monarchie moderne catholique de Philippe II et de Louis XIV.

Ainsi, comme une vengeance nationale, l'Italie du seizième siècle, en mourant à la liberté, lègue à ses vainqueurs l'esclavage religieux et politique. Engloutie dans la papauté, elle se glorifie d'y engloutir le monde. La politique du saint-siége consiste, en effet, à répéter aux Italiens qu'ils ne sont quelque chose sur la terre qu'à cause de la toute-puissance de Rome. C'est l'idée politique qui surgit du concile; la vanité de la nation est intéressée à la servitude. Depuis ce jour, il n'y a pour ainsi dire plus de noms italiens dans l'histoire d'Italie. Celle-ci disparaît évanouie dans le grand empire catholique; elle entre la première dans cet empire, où les nationalités viendront mourir et s'éteindre après elle. La Pologne, la Bohême, la Hongrie et d'autres la suivront. Déjà on peut reconnaître l'antre du sphynx aux ossements des peuples dévorés.

[1] Les Français, aujourd'hui si inclinés vers Rome, abhorraient alors la primauté du pape.

CHAPITRE III.

RÉACTION LITTÉRAIRE DANS LE MIDI DE L'EUROPE.

Nouvelle époque de la Renaissance. La réaction religieuse dans les lettres. L'Italie envahie impose ses arts et ses idées aux étrangers. Tempéraments divers dans la famille des peuples du Midi. Analogies et différences du génie italien et du génie espagnol. L'esprit catholique dans la littérature espagnole et portugaise. Des poëtes hommes d'action. Michel Cervantès. Camoëns. Déclin rapide de l'Europe du Midi. A quel signe se reconnaît l'intensité de la vie nationale. Du sommeil de l'esprit.

Le double caractère de la Renaissance en Italie et dans le midi de l'Europe est marqué par l'opposition de ces deux noms, l'Arioste et le Tasse, qui représentent, non pas seulement deux formes de poésie, mais véritablement deux révolutions dans l'imagination humaine au sortir du moyen âge. On a vu auparavant, le quinzième siècle tout entier aspirer à une réforme religieuse; l'Église elle-même y prêter les mains; les conciles de Pise, de Constance, de Bâle, s'annoncer comme autant d'assemblées constituantes, prêtes à changer les formes visibles du contrat qui lie l'homme moderne au Dieu de l'Évangile. Les plus fermes esprits se laissent aller à cette pente; on se sent entraîné, sans savoir vers quel rivage. Dans cette ardeur d'innover, la papauté, surprise, disparaît par intervalles. On croirait que la théocratie romaine, décapitée, se change en une république d'évêques. Dans cet affaiblissement de l'autorité de l'Église, l'imagination, la fantaisie, le caprice règnent sans contrôle. Analogie saisissante avec ce qui s'est vu peu de temps avant la Révolution française; une foule d'esprits charmants, imprévoyants,

le sourire sur les lèvres, courent au-devant du précipice. Cette époque est celle du règne d'Arioste. Voyez de quelle génération d'hommes il est entouré, tous également sereins comme lui : c'est le cardinal Bembo, c'est Castiglione, l'auteur du *Courtisan ;* c'est Folengo, le Rabelais de Mantoue; c'est Berni, Sannazar, le *divin* Arétin. Chacun de ces hommes joue avec le scepticisme, sans penser que l'amusement peut devenir sérieux. La papauté est déjà menacée, provoquée, abattue dans le Nord : eux seuls n'en savent rien. Pour mieux cacher le danger, ils entourent l'Église de leurs cercles joyeux. A peine s'ils ont entendu par hasard prononcer ce nom de Martin Luther; dans tous les cas, il ne représente rien pour eux qu'une de ces tentatives éphémères, une de ces révoltes de barbares que le génie du Midi va promptement étouffer. Le pape Léon, dans son heureuse sécurité, ne permet pas que la fête de l'art soit troublée par aucune appréhension; plus le péril est proche, plus la sécurité augmente. En présence de cette réforme puritaine, l'Église, pour sa défense, se contente d'abord de s'envelopper des magnificences réunies de la poésie et de la peinture. Dans les premiers temps, il lui avait suffi, pour repousser Attila, de marcher précédée de la croix du Colisée; c'est par les chefs-d'œuvre de l'art qu'elle prétend désormais convaincre et enchaîner le Barbare. Époque d'imprévoyance, où l'autorité, puisant sa force en sa seule beauté, se reposait sur Arioste. Il réunit dans son génie les rayons heureux qui brillent au front de toute la génération dont il est entouré; en lui se confondent l'esprit chevaleresque de Bojardo, la verve monacale de Folengo, la politesse railleuse de Castiglione, le rire effronté d'Arétin, le sarcasme plébéien de Pulci, l'ironie patricienne de Laurent de Médicis, du cardinal Bembo; c'est-à-dire tous les genres de scepticisme que se permettait

une société, qui, au fond, pleine de confiance en sa durée, s'amusait de son propre ébranlement et riait de son danger.

Entre l'époque d'Arioste et celle du Tasse, que s'est-il passé? Pourquoi la physionomie générale a-t-elle si brusquement changé? Pourquoi le sourire de la génération précédente a-t-il disparu? A la place de cette radieuse figure de Léon X, pourquoi cette suite de papes sévères, austères, affairés, Adrien VI, les deux Paul, Sixte V, Clément VIII? Pourquoi ces chefs de l'Église, qui préféraient Cicéron à l'Évangile, ont-ils eu pour successeurs des âmes enthousiastes qui semblent avoir reçu un nouveau baptême aux sources mêmes du christianisme : un Charles Borromée en Italie, une sainte Thérèse, un Ignace de Loyola en Espagne? Quel contraste avec l'âge précédent et la papauté des Borgia? Un mot explique ce changement. Dans l'intervalle des deux générations, la Réformation a éclaté, non plus un bruit sourd, une remontrance timide, mais une scission éclatante, triomphante. Le Nord a rompu avec le Midi; l'Église s'est partagée; il faut qu'elle ramasse ses forces pour se défendre. De ce moment commence la réaction du catholicisme menacé de succomber par surprise; l'art prend une nouvelle route. Au catholicisme demi-païen qui s'étalait sur les toiles de l'école de Venise, le Dominiquin, le Guide, opposent les tableaux ascétiques du *Saint Jérôme* et de la *Madeleine pénitente*. La musique change en même temps de caractère : c'est le moment où le jeune Palestrina, dans la messe de Marcel, rend au culte les accents de l'Église primitive et les cris de douleur du Calvaire.

Les rapports de la poésie et du christianisme, en Italie, peuvent se marquer par un mot. Au commencement, Dante s'inspire du dogme même. Pétrarque change le

dogme, en adressant à la créature le culte imaginé pour le Créateur; Laure prend la place de la Madone. Arioste s'éloigne davantage de l'origine sacrée de la poésie; chez lui, je ne vois rien du génie de l'Évangile. Par un retour subit, le Tasse revient au point de départ, et le cercle de la poésie italienne est fermé pour longtemps; après avoir épuisé tous les chemins qui l'éloignaient de l'Église, voilà l'homme rentré brusquement et comme par surprise dans le Dieu de Jérusalem.

Par une loi générale, qui n'a pas manqué à l'Italie, quand la poésie décline, l'âge de la philosophie commence. Les prisons de Galilée, de Campanella, les bûchers de Giordano Bruno, de Vanini, signalent les vengeances et les appréhensions de la papauté restaurée; toute l'énergie de l'Italie se retire dans ces âmes exaltées. Le danger les inspire. La philosophie a désormais ses martyrs comme la religion. Rien n'est émouvant comme le spectacle de ce petit nombre d'hommes audacieux qui portent le défi à l'immutabilité de la papauté jusqu'au pied de son trône. Lors même que tout n'est pas nouveau dans ces doctrines, vous ne pouvez lire impassiblement ces théorèmes de Parménide et de l'école d'Élée écrits sur la marche des échafauds. D'ailleurs, pour soutenir le combat, ces hommes ne s'adressent pas seulement à l'enceinte des écoles, mais à l'opinion proprement dite, telle que nous l'entendons aujourd'hui. Prose et vers, pamphlets métaphysiques, dialogues populaires, comédies panthéistes, toutes les formes, toutes les armes, sont employées. Une ardeur fiévreuse se mêle, dans Giordano Bruno, à la profondeur des vues; l'ancienne liberté démocratique de l'Italie a passé dans ses théorèmes de philosophie. L'artiste vient au secours du torturé. Ne cherchez pas ici l'impassibilité de la philosophie allemande, dont il a en-

trevu d'avance les formules. La violence du génie politique du moyen âge se joint à la métaphysique des premières écoles grecques; au fond de ces discussions héroïques, vous sentez que l'Italie elle-même est en jeu, que c'est là son dernier effort pour conserver la liberté de l'intelligence, quand la liberté politique est perdue, et qu'enfin avec les cendres de ses penseurs seront jetées au vent ses dernières espérances.

Au moment où l'Italie succombe comme nation politique, elle impose ses arts et ses formes littéraires aux peuples étrangers. Ses écrivains règnent sans discussion, même quand elle a cessé d'être. L'Espagne, qui pèse si lourdement sur elle, est la plus empressée à l'imiter. Les écrivains que l'on considère comme des réformateurs en Espagne sont des disciples dociles de l'Italie. Boscan, Garcilasso, Mendoza, ces étranges conquérants, emportent dans leur pays, comme un butin légitime, les mètres, les rhythmes, tous les artifices poétiques de la Toscane; ils se couvrent des dépouilles des vaincus; et, assurément, c'est une chose digne d'attention, dans l'histoire de l'art, que de voir les formes usées de Pétrarque soudainement ravivées par les passions de la Castille et les couleurs du ciel de Grenade. Mais le véritable plagiat que l'Espagne fait à l'Italie, c'est Christophe Colomb : car ce grand homme n'a pas seulement donné son génie à l'Espagne, il a encore pour elle oublié sa langue natale. Dans son journal de voyage, ses observations de chaque jour sont écrites en espagnol, et ce n'est pas avec la langue de Dante qu'il a salué l'Amérique. A sa suite marchent d'étranges écrivains, Fernand Cortez, Fernand Pizarre, Albuquerque, Magellan, Jean de Castro, qui dans leurs correspondances arrivent souvent à la grandeur de l'expression par la grandeur des choses qu'ils racontent. Au milieu des

grâces étudiées de la Renaissance, ces hommes retrouvent sans y penser, dans leurs récits improvisés, la simplicité, la force, la naïveté, la nudité des anciens. Le journal de Colomb, dans sa concision, a je ne sais quoi de mystérieux, de sublime, de religieux comme le grand Océan au milieu duquel il est écrit. Et si je voulais donner ici un exemple des rares ouvrages où les modernes ont retrouvé le ton de l'antiquité, je me garderais de le chercher parmi les écrivains de profession de la Renaissance, Guichardin, Mendoza ; je le demanderais à ces hommes de fer qui n'ont jamais touché une plume que pour dépeindre à la hâte, ou révéler d'un trait, en passant, les îles, les continents, les peuples, qu'ils ont soumis à l'ancien monde. Il est frappant que dans ces récits vous ne retrouvez rien de l'enflure propre au génie castillan ; l'infatuation s'est abaissée devant la grandeur des faits; les choses parlent seules, l'homme disparaît : l'orgueil de l'Espagnol a été vaincu par la majesté des Cordillières. Dans ce moment de surprise, il est revenu à la simplicité nue de la Bible ou d'Homère.

Est-il besoin de dire ce qui, indépendamment du mérite littéraire, donne un attrait si puissant aux livres des Espagnols et des Portugais? c'est que tous ces hardis rêveurs ont été en même temps des hommes d'action. Partout ailleurs, l'écrivain, le poëte est jeté dans des circonstances communes qui contrastent péniblement avec les aspirations de sa pensée ; il est tout dans ses livres, il n'est rien dans la réalité. Il pense, il rêve, il ne vit pas. Voyez Arioste ; il suit des yeux de l'imagination ses héros dans leur carrière enchantée : pour lui, il passe une vie commode et assez prosaïque dans sa maison de Ferrare. Qu'il en est autrement des écrivains espagnols! Leur vie est aussi agitée, aussi aventureuse que leur rêve ; ils sont

tous soldats, et vous savez comme ce noble métier de la guerre trempe les âmes qu'il n'étouffe pas ! La loyauté, la fierté se conservent mieux qu'ailleurs sous la cuirasse. Ces hommes ont, pour se mouvoir, un empire qui semble lui-même inventé par la poésie, l'empire monstrueux de Charles-Quint ; ils rêvent, écrivent, composent sur les flottes, au milieu des batailles et des siéges. Ce sonnet est daté de la côte de Coromandel ; cet autre a été rimé au milieu de la tempête, près du cap Bon ; cette idylle a été inspirée dans la campagne du Chili, au bord de l'Océan Pacifique ; quant à ce poëme, il a été écrit sur la flotte invincible. Malgré moi, j'associe à ces compositions les lieux, les climats, les rivages lointains dont ils m'apportent un écho ; je les colore des feux de ce ciel étranger. Comment ne pas suivre dans ces vers de Camoëns le sillage du vaisseau ? Des œuvres même très-imparfaites empruntent à ces traces de la vie réelle un charme que l'art tout seul peut-être ne leur donnerait pas. Dans l'*Araucana* d'Ercilla, dans cette chronique sanglante, je m'attache aux pas de ce poëte peut-être médiocre, mais qui a l'immense avantage de faire toucher du doigt la vie d'aventures et de combats dans les forêts du nouveau monde. S'il s'agit d'un écrivain tout-puissant, combien la vie alors n'ajoute-t-elle pas au poëme ! Je veux retrouver dans la fierté naïve de l'auteur de *Don Quichotte* l'héroïque manchot de la bataille de Lépante. Dans le théâtre tantôt chevaleresque, tantôt ascétique de Lope de Vega et de Calderon, je cherche les vestiges de ces deux hommes qui ont commencé leur vie sous la cuirasse et l'ont finie sous le cilice, dans le cloître. Et ne pensez pas que ce soit là seulement une illusion, une sorte de mirage ardent dont le lecteur est lui-même la cause. Non ; tant d'impressions réelles, tant d'expériences propres ont

passé dans les livres, en sorte que, si vous me demandez quel est l'esprit original de la littérature espagnole, je répondrai hardiment que ce caractère est la profusion même de la passion et de la vie dans le domaine de l'art : moins de régularité, d'ordre, de tempérance que chez aucun autre peuple, mais aussi plus d'expansion, un débordement plus impétueux de l'âme, un sentiment plus exalté de la réalité, une émotion plus contagieuse qui a su ennoblir le ridicule même. La différence du génie italien et du génie espagnol est celle des vierges de Raphaël et de Murillo. Les premières, embellies par le génie de la Grèce et de la Renaissance, ont toujours vécu sur les sommets les plus élevés de l'idéal ; leurs pieds ont à peine touché le sol ; nul homme ne les a jamais rencontrées sur la terre. Les secondes, nées en Castille, n'ont jamais vu d'autre pays. Leur ascétisme s'est exhalé sous les voûtes des églises de Séville et de Tolède ; dans leurs plus divines aspirations, vous reconnaissez les souvenirs de la patrie terrestre et les stigmates de l'amour humain.

Tout dans l'Italie moderne se tourne naturellement en récit et en épopée ; des quatre grands poëtes qui font sa gloire, trois sont épiques. Dans cette vieille terre où la civilisation s'est développée d'une manière continue, comme un discours non interrompu, à travers tant de sociétés diverses qui héritent les unes des autres, il semble que la forme naturelle, indigène, soit l'épopée ; tandis que le drame y est resté toujours plus ou moins artificiel. L'histoire même de l'Italie est une sorte d'épopée dont les époques étrusques, romaines, catholiques, se succédant sans intervalles, et pour ainsi dire sans contradiction, les unes aux autres, forment les parties. Au contraire, en Espagne, tout aboutit au drame ; c'est là le moule naturel dans lequel s'exprime le génie espagnol.

Tant d'éléments contradictoires, de croyances inconciliables, de populations ennemies, le Goth contre le Romain, le Castillan contre l'Arabe, le christianisme contre l'islamisme, tant d'instincts opposés aux prises, qui n'ont jamais pu rien s'accorder les uns aux autres quoique perpétuellement en présence les uns des autres, tout cela compose dans l'histoire une sorte de dialogue à travers les siècles, une intrigue pleine de mystères, d'alternatives diverses, un drame éternel dont les deux grands acteurs sont le Christ et Mahomet. Dans cette longue tragédie de cape et d'épée qui dure un millier d'années, les fils sont si bien noués par la Providence, qu'il vous est impossible de prévoir le dénoûment. Car les choses ne se meuvent pas là, comme en Italie, selon une loi évidente de développement; elles se choquent, se heurtent, se brisent de manière à déconcerter sans cesse l'esprit humain et à le faire marcher d'étonnement en étonnement. D'abord le mahométisme occupe toute la scène, excepté ce point unique des Asturies; mais au moment où il semble qu'il a vaincu et que la pièce est finie, c'est lui qui commence à reculer, pendant cinq cents ans, jusque dans les murs de Grenade; c'est le christianisme dépouillé, asservi, qui, par un changement subit, triomphe dans l'Alhambra.

Voulez-vous d'autres exemples de ces péripéties, de ces contradictions dramatiques dans la vie de ce peuple? Son histoire en est remplie. Où vont aboutir les libertés de ses Cortès en se développant de plus en plus? au règne de Philippe II, c'est-à-dire à la servilité la plus absolue qui fut jamais. Tout l'or réuni du Mexique et du Pérou n'enfante chez lui que la famine; et comme la réalité a été pour ce peuple une sorte d'imbroglio dans lequel la Providence s'est complu à l'enlacer étroitement, à le mener, les yeux fermés, de surprise en surprise, on peut dire

qu'il en a été de même de son art, et que le drame est devenu instinctivement la forme classique de sa pensée.

Ce n'est pas que les éléments même de l'épopée manquent au génie de l'Espagne. Que sont en soi ces chants populaires, ces romances fameuses du Cid, de Bernard de Carpio, des infants de Lara, sinon les ébauches d'une Iliade espagnole qui n'a jamais pu s'achever ni parvenir à sa maturité? Lorsque vous voyez tous ces rapsodes inconnus, que vous entendez cette multitude de voix qui chantent spontanément les traditions nationales, vous croyez que ce travail poétique de tout un peuple va aboutir à un Homère castillan ; mais, par une des révolutions propres à cette histoire, c'est le contraire qui arrive. Le dénoûment de ces chants naïfs, si sérieusement exaltés, c'est le livre qui les bafoue tous ensemble. Au lieu d'être consacrés dans un récit harmonieux, ils seront soudainement parodiés ; l'écho grossissant de ces rapsodes populaires ira se perdre dans la prose de Sancho Pança ; au moment où vous croyez saisir l'Iliade, vous rencontrez Don Quichotte.

Autre surprise ! Lorsque les grands écrivains de l'Espagne traitent sérieusement cette poésie populaire et nationale, ils la tournent en drame ; au lieu d'essayer de la développer en longs poëmes héroïques, ils la partagent en scènes ; d'où il arrive que le théâtre espagnol est le plus souvent une épopée dialoguée. De là viennent aussi la richesse, la puissance, la vie incomparable de ce théâtre. Tout afflue en Espagne de ce côté ; histoire, traditions, souvenirs, se résument, se renouvellent dans cette forme chaque jour improvisée. Les générations à peine éteintes ressuscitent dans la tragédie espagnole, avec leurs noms et leurs figures ; l'existence entière d'une race d'hommes, depuis les Cantabres de César jusqu'aux

Catalans de Philippe IV, est dépensée, prodiguée sur la scène. Les vivants applaudissent les morts encore tièdes. Aussi ai-je peine à comprendre que, depuis madame de Staël, ce que l'on a appelé l'art romantique soit attribué au génie des peuples du Nord, à l'exclusion de ceux du Midi. Si l'on entend par là l'inspiration immédiate des sentiments, des coutumes, des croyances modernes, quel théâtre s'est plus revêtu, non pas seulement du costume, mais aussi du génie national? En est-il un seul, non pas même celui de Shakspeare, qui doive moins à l'étude, à l'imitation de l'antiquité? Voulez-vous voir tout ce que peut faire un peuple moderne, renfermé en lui-même, comme si jamais ni Grecs ni Romains n'eussent existé, une race d'hommes qui se livre à l'inspiration de l'art, indépendamment de l'opinion et des règles accréditées dans le reste du genre humain : étudiez le théâtre espagnol. Vous serez quelquefois heurtés, souvent charmés, toujours étonnés, par ces prodiges de nouveauté et d'audace.

Je doute qu'un homme abandonné, comme cet homme de Pascal, dans une île déserte, eût mieux conservé le type original de sa pensée à l'abri de toute espèce d'imitation servile. Quand vous lisez ces pièces enivrées de l'orgueil castillan, il vous semble qu'avant ce peuple il n'existait rien au monde, et que la nature et l'histoire ont commencé avec l'Espagne. Mais telle est la puissance de la passion sincère, qu'elle vous ramène, quelquefois soudainement, aux effets de la scène grecque, par le chemin qui semblait en éloigner le plus. Ces pièces tiennent de la poésie lyrique par les odes et les stances mêlées aux dialogues, par l'impression du climat, du soleil, par tous les parfums prodigués de la terre et du ciel ; elles tiennent de l'épopée par le merveilleux ; car les rêves mêmes y

sont personnifiés, et la passion y laisse si peu de trêve, que les songes du héros prennent un corps visible; ils s'agitent ensemble et conversent entre eux pendant son sommeil. Ce qu'il y a d'émotion contenue dans le christianisme s'exhale librement sur cette scène africaine; l'ardeur et le sang de l'Arabie pénètrent jusque dans les abstractions personnifiées du christianisme. Que de miracles s'accomplissent sous l'œil du spectateur! La croix plantée au bord du chemin agite ses deux bras pour couvrir la Castille; les saints ressuscitent. L'ange du bien et l'ange du mal se placent à la droite et à la gauche du héros. D'autres fois, c'est le Christ lui-même qui se détache du fond des tableaux appendus à la muraille; il interrompt les faux serments en soulevant sa paupière et sa main irritée. La terre et le ciel catholiques conspirent ainsi à l'action, qui, dans les *autos sacramentales*, va jusqu'à embrasser l'univers.

Mélange de grâce et de violence, de volupté et de torture, c'est tour à tour l'inspiration de l'amour, de l'héroïsme, de l'inquisition. Et ces passions diverses s'expriment le plus souvent sur le mètre et avec les cadences naïves des romances et des chants populaires; ce qui ajoute l'ingénuité à la splendeur, à la pompe, et donne à l'exagération même je ne sais quoi de naturel et de vrai qui semble partir du cœur du peuple. Voilà quelques-uns des traits généraux du théâtre espagnol. Mais combien de physionomies particulières ne prend-il pas, suivant qu'il sert d'interprète à la grâce chevaleresque dans Lope de Véga, à la gravité orientale dans Calderon, à la fantaisie dans Tirso de Molina, à la beauté morale dans Alarcon, à l'ironie dans Moreto, à la suavité dans François de Rojas, à la férocité dans Bermudez! et encore, dans chacun de ces hommes, combien d'hommes différents! Au moment

où j'essaye de les caractériser, j'aperçois chez eux une qualité opposée; ils prennent plaisir à déconcerter toujours la règle et l'opinion reçue. Dans cette variété inépuisable, il faut se contenter d'abord de partager ces œuvres spontanées en familles et en espèces, comme on fait dans l'histoire naturelle pour ces plantes qui poussent à profusion dans une terre vierge nouvellement découverte.

L'originalité que les écrivains espagnols ont atteinte dans le drame, ils sont loin de l'avoir conservée au même degré dans l'histoire. Les mêmes hommes qui ont rejeté avec le plus d'audace le joug de l'antiquité dans la poésie, l'ont accepté docilement dans le récit des faits réels. Si habiles écrivains qu'ils puissent être, Mendoza, Moncada, Melo, ont les yeux attachés sur Salluste et sur Tacite. Plus ils ont de puissance, mieux ils réussissent à briser l'orgueilleux génie des Espagnes et à fondre son idiome dans le moule de la prose romaine. Des historiens de la Péninsule, je ne connais qu'un seul qui ait su marier tout ensemble l'ingénuité rapide des chroniques du moyen âge et la majesté savante de la Renaissance : c'est le Portugais Jean Barros. Dans son récit véritablement épique de la découverte des Indes orientales et occidentales, le sentiment des merveilles accomplies au nom du christianisme le ramène constamment au vrai. L'étoile de l'Évangile, qui brille toujours à la proue de ces vaisseaux lancés à la découverte de l'océan chrétien, sauve Jean Barros de l'imitation de Tite-Live. C'est véritablement le souffle du Dieu de la Bible qui pousse, de tous les côtés de l'horizon, les navires de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, de Magellan, au-devant de l'inconnu, sur la face de l'abîme. Vous respirez dans ce magnifique récit, tout imbu de croyances et de prières, cette haleine, cet esprit de l'Éternel, qui creuse la vague à travers les golfes de Guinée, du

Malabar et du Brésil, sous la barque du Christ. Quels tableaux que ceux de la partance de ces navires pavoisés en rade de Lisbonne, l'émotion de tout un peuple agenouillé sur la côte, autour de l'ermitage de Bélem, la procession des moines, la confession générale, la bénédiction solennelle à la face du ciel, puis les pleurs de ceux qui s'embarquent, les pleurs de ceux qui restent sur ce rivage, que l'auteur appelle depuis ce temps-là le champ des larmes, et enfin le son des cloches, les litanies des matelots au moment où, maîtrisés par une nécessité surhumaine, ils lèvent l'ancre, hissent la voile et tournent le cap, vers quelle contrée? ils l'ignorent; peut-être vers le vide infini, peut-être aussi vers un monde nouveau! Ces tableaux-là manquent à Camoëns; et souvent, par la vérité des sentiments chrétiens, l'historien du Portugal est plus poétique encore que son poëte.

Où chercherons-nous la philosophie originale de l'Espagne au moment de la Renaissance? Dans sa théologie. Sa pensée est tellement identifiée avec le génie du christianisme, qu'elle se dissipe aussitôt qu'elle s'en détache; au contraire, sa gloire, c'est de s'engloutir avec transport, de se perdre, de s'anéantir dans les mystères de l'Evangile rallumé au souffle de l'Afrique. Ses penseurs les plus profonds, les plus éloquents, les plus entraînants, font profession de ne pas penser; c'est saint Jean-de-la-Croix, c'est sainte Thérèse, c'est ce poëte et ce prosateur accompli, frère Luis de Léon; ce sont ces grandes âmes qui se plongent en Dieu comme en une mer infinie, où ils découvrent l'un après l'autre de nouveaux horizons du monde intérieur. Enthousiasme, ivresse de l'amour divin, magnificence de ce ciel invisible, qui jamais les a rendus présents, vivants, palpables, si ce n'est sainte Thérèse? Tout me semble froid et glacé auprès de ces miracles de la parole

de feu. Que sont les psychologies de l'école, à côté des révélations de la vie intérieure qui s'échappent d'un cœur héroïque? Et il ne faut pas croire que cette fièvre, cette faim dévorante de l'esprit s'allient mal avec la correction, la majesté, la beauté des formes du discours. Car voici l'originalité de l'éloquence religieuse et mystique de l'Espagne : tout ce que le langage peut renfermer de pompe et de richesse sert là à consacrer, à exprimer l'humilité de la raison humaine. Le mysticisme, dans le Nord et même en France, n'a pas ce caractère. Lorsque vous lisez l'*Imitation de Jésus-Christ*, vous êtes naturellement frappés de la ressemblance qui éclate entre ces sentiments de macération, de dépouillement intérieur, et cette langue latine altérée, délabrée, qui semble sortir du milieu de ruines amoncelées. Au contraire, en Espagne, jamais l'homme n'a parlé un langage si magnifique et si pompeux que lorsqu'il a voulu se dépouiller et se démettre devant Dieu ; on ne connaît pas le génie de l'Espagne, si on ne l'a pas vu recueillir dans sa langue ce qu'elle a de plus majestueux pour faire un acte d'humilité. Je compare à cet égard ce grand écrivain mystique, frère Luis de Léon, à l'un des rois mages, qui apportent l'encens et la myrrhe d'Arabie au pied de la crèche ; il réunit, dans une prose formée de l'or le plus pur, tout ce que l'idiome castillan renferme de joyaux et de pierreries ciselées pour venir déposer cette orgueilleuse offrande au pied du Christ enfant.

Dans cette esquisse, n'avez-vous pas remarqué combien l'âge de gloire, lentement préparé, a été rapide pour l'Europe méridionale? Qu'elles ont passé vite, ces fêtes de l'intelligence! De ces hommes que j'ai nommés à la hâte, la plupart ont survécu à leur pays. Et ce jour éclatant, par quel lendemain a-t-il été suivi! Chose étrange! On voit un

peuple se lever, plein de grandes ambitions et de pensées accumulées; il tient dans sa main les Indes et les deux Amériques; son génie dans les lettres est si fécond, que vous diriez que des siècles de siècles ne pourront l'épuiser; et cependant, le soir venu, il s'endort; il s'endort du sommeil de l'esprit, et ceux qui étaient accoutumés à l'admirer sont tout prêts à l'insulter. En vain de nouvelles voix amies cherchent à le réveiller; quand l'engourdissement est entré jusqu'à l'âme, les paroles ne s'entendent plus. Les mots ne vont plus du cœur au cœur; ils frappent comme un son, ils ne pénètrent plus; lassés, découragés, les artistes, les écrivains, les poëtes, se taisent peu à peu. A la place du bruit qu'on entendait autour de ce peuple, il se fait un grand silence. Comme un homme plongé dans le sommeil laisse encore échapper çà et là quelques paroles sans suite, de même il poursuit par intervalles le rêve de sa gloire passée; mais ce rêve, contrarié par la réalité, n'arrête plus personne; ses mouvements désordonnés restent sans effet; chacun le traverse, le heurte en passant. On finit par se le disputer comme un corps sans volonté, sans loi, sans droit.

Vous savez si ce tableau est véritable, et bien que l'on m'assure que dans les choses humaines la leçon de la veille ne doit jamais servir au lendemain, je vous dirai, comme le résultat de l'enseignement qui ressort de ce spectacle du Midi : Préservez-vous, défendez-vous, gardez-vous du sommeil de l'esprit; il est trompeur; il pénètre par toutes les voies, cent fois plus difficile à rompre que le sommeil du corps. Ne croyez pas (car c'est là une des idées par lesquelles il commence à s'insinuer), ne croyez pas, avec votre siècle, que l'or peut tout, fait tout, est tout. Qui donc a possédé plus d'or que l'Espagne, et qui aujourd'hui a les mains plus vides que l'Espagne? Ne reniez

pas, au nom de la tradition, la liberté de discussion, l'indépendance sainte de l'esprit humain? Qui donc les a reniées plus que l'Espagne, et qui est aujourd'hui plus durement châtiée que l'Espagne dans la famille chrétienne? Vous qui entrez dans la vie, ne dites pas que vous êtes déjà lassés sans avoir couru, que vous respirez dans votre époque un air qui empêche les grandes pensées de naître, les courageux sacrifices de se consommer, les vocations désintéressées de se prononcer, les hardies entreprises de s'accomplir; qu'un souffle a passé sur votre tête, qu'il a glacé par hasard dans votre cœur le germe de l'avenir, que vous ne pouvez résister seuls à l'influence d'une société matérialiste, et qu'enfin ce n'est pas votre faute si, jeunes, vous avez déjà le désabusement et l'expérience de l'âge mûr. Ne dites pas cela, car c'est le conseil le plus insidieux du sommeil de l'esprit. Par quel étrange miracle vous trouveriez-vous fatigués du travail d'autrui? Pendant que vos pères couraient sans relâche d'un bout à l'autre sur tous les champs de bataille de l'Europe, où étiez-vous? que faisiez-vous? Vous reposiez tranquillement dans le berceau; éveillez-vous maintenant aux combats de l'intelligence, pour ne plus vous rendormir que dans la mort! Le monde est nouveau aux hommes nouveaux; et c'est un bonheur que beaucoup de gens vous envient d'appartenir à un pays qui, suivant les instincts que feront prévaloir les générations les plus jeunes, peut encore opter entre le commencement du déclin ou la continuation des jours de gloire.

CHAPITRE IV.

RÉACTION LITTÉRAIRE EN ITALIE.

De l'éducation en Italie. L'Émile du seizième siècle. Une maladie morale. Le Tasse. Lutte du naturel poétique et du monde de convention. Le poëte de la réaction catholique. Quelle était sa croyance. Ne croit pas au christianisme. Atteint un but opposé à celui qu'il poursuit. L'Italie absente de son Iliade. A perdu l'accent de la douleur. Le Tasse et Palestrina. Les deux Jérusalem. L'homme moderne double. Contradiction morale où la raison se brise. Dissolution sociale. Solitude des intelligences. Le mal du Tasse, celui de toute une génération.

Il est difficile d'imaginer quel eût été le sort de l'Italie, si au moment où l'esprit de liberté philosophique s'y introduisait, l'épouvante causée par la Réforme n'eût fait reculer l'Église de plusieurs siècles en arrière.. Comme au dix-huitième siècle, les chefs de la société, les rois et l'empereur d'Allemagne, se laissèrent aller à la pente qui entraînait le monde vers la philosophie, et qu'après l'explosion de la révolution française ils se retournèrent violemment, et se roidirent contre l'avenir, il arriva quelque chose de semblable dans l'Italie et l'Église au seizième siècle. A la vue de la Réformation, l'Église catholique se rengagea violemment en arrière, dans le moyen âge, et le concile de Trente fut l'expression de cette réaction passionnée et aveugle. Au lieu des papes demi-philosophes, qui avaient inauguré la Renaissance, apparaissent des papes inquisiteurs, qui évoquent la Saint-Barthélemy.

Depuis ce jour, tout change; la liberté de l'esprit qui avait survécu par hasard à la liberté politique, périt à son tour. La masse de la nation, obéissant à l'esprit de réac-

tion de l'Église, renonce à tout élan vers l'indépendance; il reste encore quelques hommes, précurseurs du genre humain, qui s'aventurent au-devant de l'avenir; mais ces hommes sont seuls; l'Italie arrêtée, enchaînée dans son esprit, a cessé de les suivre.

La situation nouvelle de l'Italie, qui à la vue de la Réforme s'enfuit, dans le passé, est personnifiée de la manière la plus éclatante par le Tasse. Cette âme brillante, qui s'élançait avec toute une génération vers la liberté, a été brisée par l'effort nécessaire pour reprendre à l'improviste le joug du passé. Au milieu même de son essor, le Tasse a été contraint de se ressaisir, de se discipliner, de se replonger soudainement dans l'Église; ballotté, tiraillé, disputé entre des mondes opposés, son génie s'est brisé dans le choc.

Né à Sorrente, élevé dans le collége des jésuites de Naples, il reproduira tout ensemble l'éclat voluptueux du golfe, et la ferveur néo-catholique dans laquelle il a été nourri. Un voyage qu'il fait en France, dans sa première jeunesse, lui donne l'occasion de laisser éclater son antipathie pour trois choses : l'habitude de mettre les enfants en nourrice et de les allaiter de lait de vache; le caractère grossier de l'aristocratie française, qui restait nichée sur les sommets des montagnes au lieu de descendre dans les villes; le mépris de cette noblesse pour les lettres abandonnées aux plébéiens comme un signe de roture. La fierté de l'Italien se révolte à cette déchéance de la dignité de l'art.

Il arrive à Ferrare. Que trouve-t-il dans cette petite cour? ce qui était le caractère de toutes les cours italiennes. Là où il n'y avait plus ni indépendance politique, ni héroïsme possible, une seule chose restait : comme toutes les noblesses qui se survivent dans l'oisiveté, le patriciat

italien conservait pour toute supériorité *l'élégance des manières*, l'héritage exagéré, prétentieux de la convenance. Il s'était même trouvé un excellent prosateur, Balthasar Castiglione, pour rédiger en code ce dernier testament d'une aristocratie tombée. Castiglione avait écrit l'Émile du seizième siècle; c'est là que l'on voit clairement quel était le principe de l'éducation italienne. La cour est plus puissante encore que sous Louis XIV; car la religion, la liberté, la patrie, n'existant plus, c'est l'usage, l'air, la convenance, qui deviennent le seul fondement de la morale. Être un gentilhomme, tel est le but suprême de la vie humaine. La société morte, il n'en reste que le fard, et c'est cette apparence que l'on s'attache à sauver. Au milieu d'un monde ainsi constitué représentez-vous le Tasse, et vous aurez le secret de ses malheurs. Il y a chez lui deux hommes, l'enfant libre de Sorrente, qui a respiré l'air des montagnes de Calabre, et de l'autre part, le courtisan élevé à l'école du gentilhomme de Castiglione.

Le premier s'exalte; le second roide, apprêté, se domine, s'observe. S'il fait de trop grands efforts pour se contenir, se plier à ce monde artificiel, le ressort intérieur pourra se briser, et la folie naître d'un effort immense pour paraître ce que la convenance appelle un homme raisonnable. Que l'enfant de la nature cesse un moment de calculer, de masquer ses paroles; que l'étiquette soit un jour bouleversée par le poëte, ce sera un scandale, presque une révolution. Car si dans le moyen âge le ménestrel, le troubadour s'exaltait dans le château féodal, une aristocratie enthousiaste pardonnait à l'enthousiasme; mais au seizième siècle, rompre le formulaire de la noblesse, c'était briser tout ce qui la distinguait encore. On ne sait si le Tasse fut puni pour avoir écrit indiscrètement à la princesse Éléonore, ou pour l'avoir em-

brassée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut coupable du crime de naturel, d'élan et qu'il dut être mis hors la loi par une société pour qui l'oubli de l'étiquette devait être un attentat. Il apportait l'âme vivante d'un ménestrel du moyen âge au milieu d'une société factice. Dès qu'on vit que l'enfant des Calabres croyait sérieusement à la poésie, il passa pour fou aux yeux des gens de cour.

Goethe, dans la tragédie du Tasse, a conduit le poëte jusqu'au moment où la folie est près d'éclater; Shakspeare a montré dans le roi Lear la folie incurable; ce n'est ni dans un cas, ni dans l'autre, le vrai moment de la tragédie. Cet instant affreux du drame, qui n'a été montré sur aucune scène, est celui où la raison commence à se déraciner, sans être submergée encore dans l'abîme. Le spectacle d'une intelligence qui s'efface, qui disparaît, qui se retrouve, qui se perd, qui se ressaisit de nouveau pour s'égarer encore, cette incertitude, ces défaillances, ces lueurs éclatantes, ces ténèbres subites, ce combat d'une âme avec elle-même pour se sauver, cet affreux débat, ce noviciat dans le délire, voilà la vraie tragédie de l'esprit humain. Heureux qui ne l'a jamais vue de ses yeux! Cet état de clarté et de ténèbres est celui du Tasse pendant huit ans. Après son duel avec un des gentilshommes qu'il avait défiés dans le palais, il est mis aux arrêts; son exaltation augmente par le sentiment qu'il a manqué à la convenance, c'est-à-dire à la vertu suprême. Il s'enfuit à pied sous le nom d'*Homère Fuggiguerra;* toujours poursuivi par le remords de la bienséance autant que par son amour, il revient à Rome, et ne peut se fixer nulle part. Toujours errant, il arrive à Frascati; des bergers de Velletri lui prêtent leurs habits; il se déguise et se présente à Sorrente chez sa sœur Sarsale qui a peine à le reconnaître. Des lettres de la princesse Éléonore le pres-

sent de retourner à Ferrare. Comment résister à cette voix qui l'appelle? Il quitte tout, il reparaît à Ferrare, il revoit Éléonore au milieu de la cour. Affreux contraste de la réalité et des hallucinations du poëte! Dans son dernier instinct de salut, il se dérobe, il s'enfuit pour la troisième fois. Arrêté par les gardes d'Alphonse, le prince le fait jeter par dérision dans cette loge étroite de l'hôpital Sainte-Anne, où un homme a peine à se tenir debout; ce qui n'empêche pas plusieurs historiens de louer la dynastie d'Este d'avoir pris la peine d'abriter le poëte *pour le guérir d'une fistule*. Pour comble de raillerie, de loin en loin, on faisait sortir le Tasse afin qu'il allât chez la princesse y disserter sur l'amour. Il demande à visiter les églises pendant le carême, à faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Ce qu'il y a de poignant par-dessus toutes choses, c'est l'effort pour se retrouver et se ressaisir par une occupation continuelle. Sonnets, madrigaux, discours, dialogues philosophiques se succèdent sans relâche sous sa plume fiévreuse. Surtout les dialogues abondent, cette forme convenait au fond d'incertitude qui était dans son esprit.

Malgré tout l'effort du génie, il y a des moments où la folie éclate. D'abord il ne peut admettre que sa raison s'égare; il parvient par une suprême volonté à contenir l'exaltation (*cohibere ascensum*). Il invoque son propre génie, il compose, il écrit; puis vient le moment où le mal se précipite sur lui et l'écrase. Tantôt il se croit poursuivi par le galop d'un cheval, tantôt empoisonné ou livré aux enchanteurs. Il entend des voix balbutier à ses oreilles et il les prend pour les voix de l'enfer qui l'attirent. Ses yeux jettent des étincelles dans les ténèbres; il voit des esprits follets envahir sa prison, disperser ses manuscrits et ses livres. Pour conjurer les puissances du

démon, il appelle, il demande un médecin de l'âme qui n'arrive jamais. Un bruit lointain de cloches funèbres résonne perpétuellement à ses oreilles; au milieu de toutes les terreurs qui l'assiégent, l'image de la vierge Marie lui apparaît avec son Fils entre ses bras, au milieu d'un cercle de couleurs et de vapeurs.

Il revient à la foi, seulement par la terreur, et ne peut se persuader qu'il est orthodoxe. Si encore dans cet enfer vivant, il était consolé par le sentiment de la poésie! Mais il est arrivé à ce dernier degré de détresse qu'il doute par-dessus tout de son génie!

« Oh! misérable, écrit-il, j'avais projeté d'écrire outre deux poëmes héroïques du plus noble sujet, quatre tragédies dont j'avais déjà formé le plan, et diverses œuvres en prose d'un intérêt universel.

« Je voulais marier l'éloquence à la philosophie pour laisser de moi une mémoire éternelle; je m'étais proposé un but de gloire et d'honneur impérissables. Maintenant, accablé du poids de tant de malheurs, j'ai mis en oubli toute pensée de gloire; et je me trouverais heureux si seulement je pouvais étancher sans soupçon la soif dont je suis continuellement tourmenté, et si comme un de ces hommes ordinaires, je pouvais achever ma vie en liberté dans quelque pauvre réduit, sinon honoré, du moins non exécré, sinon avec les lois des hommes, du moins avec celles des brutes, qui dans les fleuves et les fontaines étanchent librement la soif dont, il me plaît de le répéter, je suis tout embrasé.

« ... La crainte d'une prison perpétuelle accroît mon tourment, sans parler de l'indignité à laquelle je suis réduit, du désordre de la barbe, de celui de la chevelure et des vêtements; et par-dessus tout, ce qui m'afflige, c'est la solitude, mon ennemie naturelle, implacable, qui déjà

m'était si insupportable dans mes beaux jours... Je suis sûr que si celle qui a si mal répondu à mon amour me voyait dans cet état et dans cette affliction, elle aurait quelque pitié de moi. »

On a comparé quelquefois la mélancolie de Rousseau à celle du Tasse! Quelle différence! L'infini est entre eux. Le Tasse est un gentilhomme, un paladin, un don Quichotte réel qui tend les bras vers un passé que rien ne peut faire renaître. Tout dans la réalité repousse ses meilleurs songes. Cette aristocratie guerrière, enthousiaste qu'il a chantée, il la cherche et ne la trouve plus. Sa voix enchanteresse ne parvient pas à ranimer les morts. Séparé du peuple et de l'aristocratie tout ensemble, son poëme ne sera pas réalisé par une révolution. Loin de là, toutes les révolutions futures s'accompliront dans un sens opposé à son exaltation. Il se trouve avec ses fantômes dans une solitude incurable; sans pouvoir sympathiser avec personne, il se prend à douter même des spectres chevaleresques qu'il a évoqués. Au contraire, Rousseau, même dans la solitude de l'île de Bienne, a d'avance l'orgueil de la victoire. Dans les jours les plus amers, il ne lui arrive pas de douter de son œuvre; il se sent d'accord avec la marche des choses; et si ses contemporains lui manquent, il s'appuie avec une confiance superbe sur l'avenir. Une révolution le suit pour consommer son œuvre et obéir à sa pensée; il en jouit d'avance. Le Tasse ne peut ramener le passé, il désespère de l'avenir, le présent l'accable; son esprit, qui ne s'abrite à aucun point de la durée, défaille et se précipite dans le vertige.

Ce fut le malheur du Tasse que le sujet de son épopée ne put s'accroître et se développer indéfiniment, comme celui de Dante, de manière à devenir l'occupation constante de sa vie.

Tant que la *Jérusalem délivrée* remplit son esprit, il conserva l'équilibre de ses facultés. Le jour où le poëme fut fini, commença le désespoir du poëte. A la place de cette vie radieuse, de ces chevaliers, de ce monde idéal qui l'accompagnaient partout, il se fit un vide, un silence affreux autour de lui. Tant que son poëme continuait, il s'en armait contre lui-même; le livre fermé, les songes congédiés, le Tasse se trouve seul au monde, au milieu du machiavélisme de la Renaissance religieuse.

Jamais on ne vit plus évidemment la fortune d'un homme attachée à sa mission. Celle du Tasse achevée, il meurt moralement; il ne se reconnaît plus; c'est l'histoire de Jeanne d'Arc quand elle a sacré son roi. *La Jérusalem délivrée* est achevée en 1575; les premiers symptômes de la maladie morale éclatent quelques mois après.

Quelle était l'intention avouée du Tasse, en choisissant pour sujet les croisades? D'un côté, il obéissait à l'émotion de l'Italie qui, avec Pie II, préparait une nouvelle croisade contre les Turcs. De l'autre, il voulait lutter à sa manière contre la Réformation, en faisant rentrer la religion dans la poésie; en même temps que des ordres nouveaux, les jésuites, les oratoriens, les ursulines, conduits par Charles de Borromée, Loyola, sainte Thérèse, Vincent de Paul, Philippe de Néri, combattaient les innovations de la philosophie et du protestantisme. Les sujets chrétiens n'avaient été traités qu'en latin après le Dante, et la langue italienne était restée anticatholique depuis Boccace. Plusieurs écrivains ecclésiastiques avaient tenté de ramener la poésie aux sources chrétiennes. Sannazar avait mis les prophéties de Virgile, les pressentiments de l'églogue de Pollion dans la bouche des bergers au seuil de l'étable de Bethléem.

Le Tasse fut le premier qui porta audacieusement la réaction catholique dans la langue vulgaire.

Si quelque chose est saisissant, c'est de voir que ce poëte de la restauration catholique ne croit pas au christianisme; il l'avoue plus tard lui-même avec larmes, dans une sorte de confession publique au Dieu de l'Évangile. Nourri dans la philosophie de la Renaissance, son évangile, c'étaient les idées de Platon, les atomes de Démocrite, la matière première d'Aristote. Quant aux dogmes de l'Église, « je doutais, » dit-il au Dieu chrétien, « si tu as « créé le monde, si tu as donné à l'homme une âme im- « mortelle, si tu es descendu jusqu'à te vêtir de l'huma- « nité; je désirais le triomphe de ta religion sans y croire. »

Il déclare qu'il n'avoue pas ses doutes à son confesseur dans la crainte de ne pas recevoir l'absolution. Cet état de scepticisme profond qui ne conserve de la foi que le désir et le regret, s'associait pourtant à la haine la plus ardente du protestantisme. Comme saint Cyprien s'était fait chrétien pour épouser une chrétienne, le Tasse se fait catholique pour épouser la poésie du catholicisme. Sans croire aux sacrements, il se confesse; sans croire à la religion, il la célèbre : voilà la situation intérieure du poëte de la chrétienté au lendemain du moyen âge.

Aussi comment ne pas reconnaître cet esprit douteur à chaque page de la *Jérusalem délivrée?* Que l'empreinte du christianisme est peu profonde dans l'Iliade chrétienne! Au lieu des croyances populaires, qui font la vie des peintres, le Tasse ose à peine se servir du merveilleux. La Madone de Raphaël est absente du poëme de l'Italie moderne. Au lieu des réalités poignantes de Dante ou de Calderon, le ciel chrétien s'évapore; les visions si réelles du paradis du moyen âge ne sont plus que des rêves. La langue est devenue trop charnelle pour faire parler comme au temps

de Dante les âmes toutes nues. Les anges ne laissent plus une trace profonde là où ils ont passé; ce n'est plus qu'une vapeur insaisissable.

Veut-il faire intervenir un esprit d'en haut? « A ces « mots, » dit le poëte, « il sembla qu'une lueur brillante « et sereine descendit comme l'étoile ou l'éclair que la « nuit d'été secoue de son manteau.

« Peut-être (si une langue mortelle ose pénétrer dans « les secrets mystères), peut-être, était-ce un ange qui « descendit des chœurs suprêmes et l'enveloppa de ses « ailes. »

N'est-ce pas là le christianisme d'un rationaliste? Vous avez le choix entre un éclair d'une nuit d'été, une étoile qui file, ou l'apparition d'un archange. Tel est ordinairement le merveilleux du Tasse; il le corrige, il le tempère par trop de précautions oratoires; vous avez presque toujours à décider entre la physique et la croyance. Saint Michel parle, il n'agit pas; que ne se sert-il de sa lance comme dans les tableaux de Raphaël? Ce demi-croyant n'ose faire intervenir le miracle s'il ne peut l'appuyer sur l'exemple d'un poëte païen. En sondant son christianisme, vous sentez l'imitation d'Homère. Son dieu dans la nue tient le milieu entre le *Logos* de Platon et le Jupiter du mont Ida. Comme dans les Madeleines pénitentes du Guide, vous retrouvez l'imitation de la Niobé; de même sous le christianisme du Tasse, vous retrouvez partout l'âme du paganisme. Il ne touche plus qu'avec timidité les cordes de la foi chrétienne, il craint son lecteur, son siècle, surtout il se craint lui-même.

Dans son poëme, plein du souvenir de l'antiquité, il met, comme Sixte V, la croix sur des ruines païennes.

Au moment de la prise de Jérusalem par les chrétiens, l'armée céleste des anges assiste les croyants du haut des

nues; mais ces légions d'anges ne font que paraître un instant comme un météore. Quel tableau le poëte eût tiré de cette pensée, s'il avait eu la foi! L'armée céleste fût descendue sur la terre et eût ouvert elle-même les portes de la cité sainte; elle eût rapporté du haut du ciel les insignes de la passion; foulant les sentiers du Jardin des Olives, elle eût marché au-devant de l'armée des croisés, et le ciel et la terre se seraient ainsi rencontrés au bord du sépulcre reconquis. On eût vu les anges, au milieu de la mêlée, ombrager de leurs ailes les sentiers de la passion! Ils auraient fait tourner et crier sur leurs gonds les portes de Jérusalem : la milice céleste et la milice terrestre se seraient un moment confondues dans les lieux saints. Un croyant n'eût pas manqué de puiser dans les abîmes des cieux. Chez le Tasse, l'idée est indiquée, elle ne se réalise pas. Toutes les fois qu'il touche au miracle, il hésite; il fuit son sujet.

Un grand mécompte avait saisi le cœur des hommes après les croisades; ils étaient partis pleins de foi, ils reviennent presque sceptiques. Ils étaient livrés à l'esprit d'ascétisme, de macération, ils rapportent de l'Orient le goût de la matière et des voluptés sensuelles.

L'Europe mystique avait voulu conquérir un tombeau, elle ne recueille dans ce tombeau que l'amour des choses mortelles.

La même contradiction éclate dans le Tasse. Il entreprend ses croisades avec un ferme désir d'atteindre au spiritualisme chrétien; dès les premiers mots, il subit la séduction de la nature et du monde extérieur. Il veut être mystique, il est sensuel; il prétend ramener le christianisme à ses austérités premières, et il n'est lui-même tout entier que dans les ravissements de la beauté visible. Incantation des sens, magie des couleurs, atmosphère em-

baumée, langage diapré comme un prisme, amollissement du siècle au souffle des cours, voilà par où l'emporte celui qui aspirait aux mystères indicibles et aux âpres sentiers de la Thébaïde. Quels sont les personnages qu'il a créés et qui subsistent dans la mémoire des hommes? Godefroy rappelle Énée. Renaud, c'est une ombre d'Achille. Ses créations véritables, originales, sont Clorinde, Herminie, Armide, c'est-à-dire autant d'images de l'enchantement des sens. Le poëte du Saint-Sépulcre excelle à peindre les parfums de Sorrente, il n'oublie que les tristesses du Golgotha.

Depuis ce temps, la poésie italienne a perdu la conscience du deuil national. Une des plus grandes misères de l'Italie, c'est qu'elle n'a pas su souffrir, et que les épreuves ne lui ont rien appris! L'impossibilité d'accepter la douleur, de s'en nourrir, de s'en inspirer, de se renouveler dans cette source brûlante, paraît à ce moment. L'Italie échappe au désespoir par la volupté; elle est flagellée par toutes les verges du ciel et de la terre; et cette passion qu'elle n'accepte pas, qu'elle ne sent pas, ne lui enseigne rien. Captive comme Jérémie, elle s'amuse comme Renaud à se mirer dans le miroir d'Armide. Quelle trompette la réveillera sous cet ombrage! Tous les maux l'ont frappée à la fois, et jamais elle n'a pu acquérir la science de la douleur. Si l'on veut presser ces idées, on verra l'explication de ce qu'il y a d'étrange dans les destinées de l'Italie. Ce secret se résume dans ces deux mots; au comble de l'adversité, elle n'a pas assez senti son mal. Pour la première fois dans le monde, on voit une épopée historique chantée par le peuple, sans qu'elle renferme un seul souvenir national. Comment se figurer la Grèce absente des poëmes d'Homère! L'Italie manque à son Iliade! On dirait qu'elle a disparu de l'âme des Italiens.

Que reste-t-il de cette grande tombe? Un souffle voluptueux qui se répand sur tout le poëme et assoupit la plainte des morts.

Comme la plupart des hommes de son pays à la fin du seizième siècle, le Tasse est plus grand par ce qui se passe au fond de son cœur, que par ses œuvres mêmes. Il a bien senti que dans la *Jérusalem délivrée*, il atteint un but opposé à celui qu'il poursuit; son œuvre, à peine achevée, le tourmente comme un remords. Quoi! ce paganisme qui renaît de lui-même dans son esprit, cette langueur voluptueuse, cet amour tout profane, ce sourire énervant, cette ivresse de la nature toute-puissante, est-ce là ce qu'il avait projeté de peindre? Par quel enchantement démoniaque sa voix n'a-t-elle évoqué au fond du sépulcre du Christ que des personnages réclamés par l'enfer?

Plus à l'aise dans la magie que dans le christianisme, n'a-t-il pas décrit les jardins d'Armide, ouvrage des démons, mieux que les demeures invisibles des esprits?

O douleur, qui surpasse toutes les autres! son génie a exprimé le contraire de ce qui était dans sa volonté; l'épopée qui devait servir à la gloire du Dieu chrétien, ne divinise que le plaisir. C'est à ce moment que le Tasse se croit véritablement ensorcelé et damné. Son esprit ne se développe pas comme celui de Dante par un progrès continu, mais par de violentes rébellions intérieures qui changent et bouleversent tout son être.

Que faire pour expiêr tant de songes maudits? Recomposer son poëme, tourner au sens abstrait ce qui parle aux yeux du corps, plonger l'édifice profane dans l'abîme invisible, faire pénétrer de force l'esprit de macération, l'ascétisme dans le poëme réprouvé. Avec une fureur incroyable le Tasse s'acharne contre la *Jérusalem délivrée;*

il la refait vers par vers; tout devient symbole, abstraction, spiritualisme.

Cette Jérusalem, qu'il avait bâtie de pierres, c'est, dans le nouveau poëme, la félicité civile; il faut la conquérir sur le rocher escarpé de la vertu. Godefroy de Bouillon, c'est l'intelligence souveraine; les autres princes sont les facultés de l'âme. La plupart des femmes, qui étaient le principal enchantement de son œuvre, disparaissent comme des esprits tentateurs, ou se déguisent sous des symboles de spiritualisme. Il dépouille de leurs noms ces personnages trop aimés, qu'il se reproche comme un péché. Herminie, devenue elle-même une abstraction, ne se présente plus devant les bergers; elle s'appelle *Nicée* dans le poëme corrigé. Du moins, après avoir effacé ainsi les couleurs de sa pensée, et ravagé dans un saint transport l'œuvre de sa première inspiration, a-t-il atteint les hauteurs chrétiennes du calvaire désolé vers lequel il aspire? Nullement! Son nouveau poëme est aussi loin que l'ancien, de la foi vivante. L'évangile macéré, qu'il s'obstine à retrouver, à embrasser, il ne peut l'atteindre. La cité qu'il vient d'élever des ruines de la première, ce n'est pas celle de Jésus-Christ, c'est la cité des idées de Platon.

Le mysticisme le fuit à mesure qu'il veut s'y plonger. Tantale chrétien, il ne peut approcher des eaux vives de la foi. Lors même qu'il entrevoit la Sion mystique, ce n'est pour lui qu'un songe, un désir, jamais une apparition réelle. Le poëte de l'Italie semble expier à lui seul tous les égarements du seizième siècle.

Dans la *Jérusalem délivrée*, il a célébré la patrie visible; dans la *Jérusalem conquise*, la patrie spirituelle. Désormais il voudrait les réunir dans une troisième Jérusalem, et, sentant qu'il ne le peut, son cœur se brise; le désespoir commence.

Il prie en mourant le cardinal Aldobrandini de brûler toutes ces Jérusalem qui se contredisent et se détruisent l'une l'autre. Flottant ainsi de la région des corps à la région des âmes, le Tasse chancelle et s'abîme dans le vertige; il a perdu le chemin qui de la terre mène au ciel: il s'est égaré dans le monde des esprits.

Sa grandeur est de représenter ainsi le déchirement qui se fait dans le cœur de l'homme moderne. Car l'homme, qui avait été un dans le moyen âge, devient double dans le Tasse; il porte en lui deux Jérusalem qu'il ne peut concilier, la divine et l'humaine; il entend deux voix, il aime à la fois deux femmes du nom de Léonore. Il s'aperçoit qu'il renferme en lui deux personnes, deux cités, deux croyances, deux amours, deux poëmes contradictoires; n'est-ce pas assez pour délirer, même sans avoir la fièvre?

Bruno, Campanella, Pascal, Jean-Jacques Rousseau, Byron, quelle âme profonde ne porte en soi les deux Jérusalem? Croire et ne pas croire, volupté et austérité, discorde du ciel et de la terre, Sion antique et nouvelle, contradiction où se brise l'esprit précurseur, abîme creusé d'avance pour engloutir Pascal! le Tasse a rencontré le premier ces contrariétés effrayantes; les ténèbres l'ont dévoré.

Le travail de l'esprit moderne pour ressaisir et rassembler ces deux livres, ces deux mondes opposés, enfante partout des épouvantes, des sueurs brûlantes, la soif inextinguible; et plus d'une fois le monde voyant un cœur troublé qui cherche ce qu'a cherché le Tasse, répète le mot du prince : « Quel malheur qu'un si grand homme soit devenu fou! »

Chose extraordinaire! Celui-là même qui, en Italie, a le plus souffert, n'a pu s'élever au ton de la douleur. Ce pro-

dige de désolation restera, dans la mémoire des hommes, associé à l'idée de la volupté enchanteresse. Il semble que, pour châtiment, l'Italie fût condamnée à ne pouvoir pleurer même sur ses plus cuisantes infortunes. Depuis trop longtemps la langue avait oublié qu'il y a des larmes dans les choses. Le plus grand mal du Tasse fut de ne pouvoir trouver au fond de son génie un accent qui répondît à sa détresse intérieure. Sa langue éclatante souriait quand il voulait la faire gémir, comme par une dernière dérision de la fortune! Son instrument l'a trompé, il voulait exprimer les joies du sépulcre; la corde rebelle a répondu par un chant de volupté.

Cependant, un mal aussi intolérable que celui de l'Italie, ne pouvait manquer de s'exhaler quelque part; cette terre fleurie devait laisser percer un gémissement. Puisque la poésie italienne a perdu ses notes les plus graves, une autre langue parlera; et la musique dira ce que la parole trop profanée au plaisir est incapable d'exprimer. Palestrina qui vit à Rome auprès du Tasse, et meurt presque en même temps que lui, sera le complément de son génie. Il a trouvé l'accord et la Mélopée de cette Jérusalem invisible qui sanglotait au fond du cœur du Tasse, sans pouvoir éclater. Le musicien a su donner une voix à cette Italie muette, flagellée, déchirée, que les poëtes s'obstinaient à amuser. Dans les chants de la messe de Marcel, cette autre Iliade, comme s'exprime un biographe, on sent la Passion de tout un peuple. Palestrina, enfant de la campagne de Rome, a fait pleurer la terre sous les pas d'une race désolée. Les lamentations du Sépulcre, la plainte grêle du vent dans les touffes de l'hysope, se traînent dans le *Miserère* sur le rhythme défaillant d'une nation qui se meurt. Ce grand *Miserere*, ce cri : pitié! pitié! qui s'élève des monts et des vallées, des solitudes et des

villes, n'est-ce pas le chant d'agonie d'un peuple mis en croix depuis les Alpes jusques à la Calabre?

Ce qui disparait d'abord dans les chants nationaux des peuples opprimés, c'est le rhythme. Il reste une longue plainte, entrecoupée, haletante, un murmure, qui tient de la résignation plus que du désespoir; mais rien qui marque le battement régulier de la vie. Voilà ce que l'on remarque aujourd'hui dans les chants des Moldaves, des Valaques; le chant se dissout. Malgré toutes ses chutes, l'Italie n'a jamais perdu le rhythme. Le pouls a continué de battre avec régularité et avec force, même sous le froid de la mort.

De la chapelle Sixtine partent des mélodies déchirantes. Le Jérémie de Michel-Ange sort de son silence séculaire : il frappe les saintes murailles de ses longs cris de malheur; et les lamentations d'un peuple tombé, captif, décimé, étonnent la terre, accoutumée aux fêtes de la Renaissance. Pendant deux siècles, ce qui reste d'âme à l'Italie s'exprime par la musique. Ne cherchez plus ailleurs l'accent profond de cette contrée; il n'est pas dans Marini ou Métastase; il est tout entier dans Palestrina, Durante, Pergolèse. Quand la parole est enchaînée, quand les mots sont glacés par la servitude, entendez-vous, dans le dix-septième et le dix-huitième siècles, ces voix pures, ascétiques, mélodieuses, graves, pleines de larmes, qui répètent le *Stabat Mater* dans les savantes maîtrises de Venise, de Rome et de Florence? Écoutez! c'est le cri des pierres dans la campagne de Rome, c'est le *consummatum est* de l'Italie sur son calvaire.

Entre l'époque de l'Arioste et celle du Tasse on aperçoit un symptôme effrayant de mort. Dans la première époque de la Renaissance, les hommes tiennent encore étroitement les uns aux autres; ils s'avancent pour ainsi dire du

même pas, poussés par une force qui part du fond même du moyen âge. Malgré l'intervention de l'étranger, il reste un lien profond entre les individus; on sent en toutes choses un corps organisé. Artistes, écrivains, politiques, philosophes s'entendent et vivent d'une vie commune; il n'y a de solitude pour personne. Raphaël est ami de Castiglione, Machiavel de Guichardin, Michel-Ange de Politien, Politien de Marsile Ficin; tous sont réunis par une confraternité de pensée dans le poëme d'Arioste. En un mot, les hommes, malgré l'ébranlement de la patrie, sont rapprochés encore par mille liens de l'intelligence; ils s'appuient les uns sur les autres, ils se consultent et forment ensemble une société splendide.

A l'époque du Tasse, tout est changé. La réaction subite du catholicisme a troublé et brouillé le dernier accord. Ce monde brillant, surpris à l'improviste, s'est débandé. La patrie disparue, il ne se rencontre plus que des individus puissants, qui, sans aucune solidarité entre eux, s'enfoncent de plus en plus dans l'isolement [1] et dans le mystère. Je remarque, en outre, que ces riches natures, abandonnées à elles-mêmes, sans nul contact mutuel, n'étant plus jamais réprimées l'une par l'autre, perdent l'harmonie qui avait sauvé la génération précédente. Tout ce qui garde quelque grandeur est marqué alors d'un caractère effréné. Au sein de cette solitude morale, intellectuelle, où chacun se repaît de soi-même, le génie est accompagné d'une sorte de désordre de l'intelligence. D'étonnantes infirmités de

[1] Au temps où j'écris ces lignes, les hommes aussi, les âmes vivantes, se retirent, se séparent, se développent sans se connaître mutuellement. La solitude est redevenue profonde; plus de solidarité, plus d'amitié entre les personnes; chacun s'ensevelit dans un isolement systématique; on ne se cherche plus, n'ayant, il semble, plus rien à se dire, et même on se fuit. Quel signe est-ce là? O mon pays! Descendrais-tu sur la pente de l'Italie du dix-septième siècle? — 1847.

l'âme et le vertige de l'esprit se mêlent à presque toutes les nobles pensées. Le mal du Tasse devient celui de plusieurs générations. Inconnus les uns aux autres, Cardan, Campanella, Bruno, Vanini, se rongent dans leurs propres pensées, emportés, enveloppés par une sorte de tempête morale; sans patrie, sans croyance; esprits déracinés, qui flottant entre le ciel et la terre, souffrent tous, comme le Tasse, d'une incurable solitude; intelligences audacieuses qui n'ont plus de disciples, ardents orateurs qui n'ont plus d'auditoires, héroïques précurseurs que personne ne suit. Depuis le concile de Trente, la masse de la nation s'est arrêtée et glacée. L'Italie, retournant la tête vers le moyen âge, a été, comme la femme de Loth, changée en statue.

Cardan, Campanella, Bruno, et tous les autres philosophes italiens, continuent le mouvement; ils s'élancent dans l'avenir. Mais ils sont seuls, et cet isolement sauvage les trouble, les désespère, les exalte. Ils se consument en efforts désespérés pour appeler à eux le peuple italien, qui, lassé, vaincu, blessé, refuse de suivre plus loin ses chefs. Dire, publier la vérité, appeler l'esprit humain à l'indépendance; jeter sur une terre asservie le cri de salut, et ne plus trouver d'écho, ce fut le rôle de la philosophie italienne. Quand elle vint à parler, les oreilles ne voulaient plus entendre. On s'était accoutumé au silence du tombeau; les peuples auraient volontiers lapidé quiconque les rappelait à la vie. Le plus cruel symptôme fut que l'Italie, dans ses plus grands hommes, parut alors frappée à la tête.

Ce que les conspirateurs de nos jours ont ressenti de douleur, quand, se mettant à la tête d'une armée imaginaire et appelant le peuple à la liberté, ils ont vu que personne ne les suivait, tout cela a été d'abord senti par les héros de l'intelligence en Italie, depuis le moment où

le catholicisme, revenant en arrière, a dépopularisé l'avenir. Dans cet abandon, il n'est presque pas un des héros de la philosophie italienne qui ne rappelle quelque trait de la maladie morale du Tasse.

L'Italie ingrate leur objecte qu'ils sont fous. Les uns contrefont, en effet, la folie, comme Campanella; d'autres, partagés entre le désespoir et l'attente exaltée de l'avenir, sont en proie, comme Bruno et Vico, à un vertige qui s'augmente de l'immobilité même du peuple auquel ils s'adressent. Le plus grand mal des philosophes italiens, ce ne fut pas le bûcher, l'échafaud. Leur vraie torture fut de sentir que la liberté, anathématisée par la réaction du seizième siècle, n'avait plus d'écho dans les masses; que les chaînes de l'esprit avaient séduit leurs amis et leurs frères; que les esclaves avaient pris goût au sommeil et maudissaient les rédempteurs. Dernier degré dans la mort : aimer, idolâtrer la servitude. Voilà, pour ceux qui restaient encore vivants, le véritable supplice, pire que la tenaille qui arracha la langue de Vanini.

Quand tout fut perdu, on imagina, sous les ducs de Florence, d'endormir, de flétrir pour jamais l'esprit littéraire dans ce qu'il a de fier et de créateur. L'adversité n'avait pu dompter le génie italien; on inventa de l'enchaîner sous les fleurs, de l'efféminer par des tournois de rhétorique. L'éclatante servilité de l'intelligence fut consacrée par l'invention des Académies; ces institutions furent le dernier produit de la décrépitude de l'Italie. Le cardinal de Richelieu, qui savait tout ce qu'elles ont de puissance pour mettre un frein au génie, pour en faire un instrument de palais, et réduire la pensée humaine à une brillante domesticité, ne manqua pas d'emprunter l'idée de ces établissements. Parmi tant d'éloges adressés à ce puissant dompteur, on n'a pas encore montré l'emploi

qu'il sut faire des beaux esprits pour s'assurer de la servitude des intelligences.

Figurez-vous, si vous le pouvez, Dante, Machiavel ou Michel-Ange, rampant leur vie d'homme pour entrer, à la fin, par la porte basse de l'Académie de la Crusca. Les Français n'ont pas assez de louanges pour celui qui a établi chez eux, dans le berceau même de leur littérature, les vices littéraires de l'Italie vieillie, esclave de tous les peuples. Ainsi s'explique, chez les écrivains de notre nation qui ont subi cette influence, ce je ne sais quoi de rampant que l'on surprend sous la phrase la mieux empanachée.

CHAPITRE V.

PHILOSOPHIE ITALIENNE.

Comment se sont brouillées la foi et la philosophie. La lyre brisée de Marsile Ficin. Scepticisme involontaire. Pomponace. Isolement des penseurs. Quels monstres naissent dans les esprits. Le dernier alchimiste, Cardan. Sentiment permanent de la mort sociale chez les philosophes. L'esprit italien en dehors du christianisme. Vertige d'indépendance spirituelle. Giordano Bruno. Égalité de la terre et du ciel. L'Italien échappé au terrorisme de l'Église. Un panthéisme héroïque. Essai de réconciliation de la philosophie italienne et de la religion nationale; Campanella. La démocratie catholique. Conception du *Christianisme heureux* dans un cachot. La *Monarchie du Christ*. Attente de la résurrection du monde civil. Dans l'esprit des réformateurs italiens, l'Italie a cessé d'exister. La cité du soleil. Pourquoi les utopies sont prises au sérieux dans les temps de dissolution ou de décadence des États. L'Italie ne comprend plus ses penseurs. Elle tue ou laisse tuer ses prophètes.

C'est surtout dans l'histoire de la philosophie qu'il est aisé de marquer les phases de la dissolution sociale et politique de l'Italie. Tous les penseurs travaillent d'abord en commun avec les artistes à la même œuvre. Tant que

la religion ne contrarie pas ce mouvement, l'accord subsiste ; mais à peine le catholicisme, effrayé des progrès de la Réforme, rentre dans le moyen âge et lance l'interdit, l'alliance des hommes qui marchaient avec confiance vers l'avenir se brise soudainement. Au lieu de la puissante association de tant de génies divers, on voit les hommes se fuir les uns les autres, penser à l'écart. Comme le pays, changé, transformé, ne reconnaît plus ses prophètes et qu'il les met à mort lorsqu'il les rencontre, le dernier acte de ces solitaires est de fuir l'Italie elle-même; ils cherchent partout ailleurs, dans le monde, la patrie qui s'est abîmée sous leurs pieds.

Rien de plus éblouissant que le premier moment où tous les Italiens se trouvaient d'intelligence. Ce moment est marqué, comme les principales phases de l'Italie, par un grand acte religieux. C'est le catholicisme qui ouvre l'ère de la Renaissance par le concile de Florence. Le but de cette assemblée solennelle était de réunir les églises divisées de l'Italie et de la Grèce.

Les moines du mont Athos sortent de leurs solitudes et viennent se mêler, dans la grande cathédrale de Florence, au clergé italien. Ce fut un immense effort pour réconcilier Athènes et Rome dans le sein de Jésus-Christ. Malgré le désir qui éclatait des deux côtés, les deux églises ne purent s'entendre ; aucune ne fut assez grande pour absorber l'autre. Après de vaines tentatives, Rome et Byzance se séparent de nouveau. Mais l'idée avait apparu de réconcilier le génie du Grec et le génie du Latin ; le problème avait été posé par les hommes de foi. Toutes les intelligences italiennes se précipitent de ce côté, et, sûrs d'avoir pour eux la sympathie secrète de la religion, les artistes, les philosophes cherchent à réaliser par les arts, par les systèmes, ce que n'avaient pu accom-

plir les églises. Moment heureux du génie italien, quand, d'accord avec la religion nationale, il s'élançait ardemment vers l'avenir ; sans cesser de se croire orthodoxe, il se livrait en sécurité de conscience à toutes les hardiesses de l'esprit de système.

Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Politien, Laurent de Médicis, n'avaient qu'une même foi : réconcilier Jésus-Christ et Platon, Orphée et Moïse. Ils crurent un moment, dans une sorte d'ivresse du beau, qu'ils avaient résolu toutes les difficultés et atteint l'unité éternelle des religions. Ils ne pressentaient aucun orage ; croyant aux sibylles autant qu'aux prophètes, commentant saint Paul par Empédocle, mariant étroitement le paganisme au christianisme, spiritualisant l'un, matérialisant l'autre, ils formaient cette âme qui allait prendre un corps dans les marbres de Michel-Ange et les personnages de Léonard et de Raphaël.

Au milieu de cette paix profonde, Marsile Ficin chantait sur une lyre antique les hymnes d'Orphée; il est consacré prêtre de ce christianisme nouveau. Les Médicis applaudissent ; la papauté encourage ce sacerdoce philosophique ; et, comme si l'âme de l'Italie était elle-même montée au ton de cette lyre, les sculpteurs, les peintres, les architectes, obéissant à cette unité profonde, subissent la même inspiration païenne et chrétienne. L'association est alors si intime, qu'ils semblent faire partie les uns des autres, et tous les arts ne font qu'un seul art.

Le premier qui trouble ce concert des âmes est Pomponace, un des plus étranges artisans de doute qui fut jamais ; car il commence par montrer la même confiance que tous ses contemporains dans l'alliance où se berce le génie italien. Cependant il soulève nonchalamment, comme pour le plaisir de les vaincre, quelques difficultés;

puis il court au-devant de ces fantômes afin de les dissiper. Il met aux prises le paganisme et le christianisme, Aristote et saint Augustin, avec la pleine et sérieuse assurance que ce moment d'incertitude ne servira qu'à faire éclater l'accord souverain où tout le siècle se repose.

Il débute ainsi par croire à l'alliance facile de la raison et de la foi. Une objection légère reste encore, une ombre à peine. Il y répond sans hésiter; mais dans sa réponse il aperçoit une nouvelle cause de doute. Cette réfutation, dit-il, semble se *tuer* elle-même. Il commence à s'alarmer; quelques scrupules surgissent en lui sur sa propre solution : « Ce ne sont que de petits misérables doutes « qui me restent encore sur Dieu, l'immortalité de l'âme, « la Providence, les miracles, l'Évangile et Jésus-Christ « et l'autorité de l'Église. » Il se répond une dernière fois à lui-même; mais cette réponse, loin de le satisfaire, ne sert qu'à déchaîner de nouvelles incertitudes.

Dans ce triste combat qu'il continue, et où il recule chaque fois d'un pas, jusqu'à être rejeté en dehors du christianisme et de toute foi positive, il s'épouvante et s'écrie que le doute lui ôte le sommeil, le rend malade; que, sur ce sol ébranlé, il est saisi de vertige. Il ressemble à la sorcière des légendes, qui, ayant fait jaillir un ruisseau pour laver sa maison, et ne pouvant le tarir, se noie dans les flots. Lorsqu'il a ainsi ébranlé le monde harmonieux et chimérique de Marsile Ficin et des artistes, que faire? que devenir? Il déclare qu'il s'en remet à l'Église, quoique les doctrines qu'elle enseigne lui semblent des déceptions plutôt que des solutions, des tromperies de prestidigitateur plutôt que des vérités solides.

Il ajoute, pour conclure, qu'il se repose aveuglément, de tant d'orages, dans la croyance de saint Thomas, bien qu'elle lui paraisse *aussi fausse*, aussi illusoire *qu'absurde*.

Soumission ironique d'une âme qui désespère! Pomponace avait déchiré le voile et brouillé la philosophie avec la religion nationale. Le pape fut près de s'alarmer. Soit surprise, soit reste de l'ancienne indifférence, Pomponace fut épargné. Bembo le sauva; mais le secret avait été divulgué; la corde de la lyre de Marsile Ficin était brisée pour toujours.

Voulez-vous voir combien la dissolution est prompte dans la génération qui suit, quel isolement se fait dans les âmes, quels monstres naissent dans les esprits au sein de cette solitude, regardez cet autre philosophe, Cardan, au fond de son laboratoire. Quels soucis, quel deuil éternel pèsent sur son front! Que sont devenues les heureuses pensées de l'époque des platoniciens de Florence? où sont les songes heureux? où est l'alliance avec les peintres, les artistes?

Cardan est seul, et cet isolement lui donne le vertige. L'un de ses fils a eu la tête tranchée comme empoisonneur, l'autre est exilé; le philosophe reste au milieu de ses livres avec sa jeune fille, qui seule a foi dans son père. Il pense, il invente; mais nul ne s'inspire de son génie, et l'éternel silence pèse autour de lui. Quel est le caractère de Cardan? le voici. Il vient d'assister à toutes les découvertes du seizième siècle : l'Amérique sortant des eaux, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon. En face de ces merveilles du génie humain, il croit fermement à la toute-puissance de la science; il est persuadé que l'homme, par le savoir, peut dominer, gouverner, maîtriser la nature. En un mot, dans la science, il voit la magie; enivré du génie des découvertes, il se croit plongé dans un miracle permanent. C'est un homme du moyen âge tout à coup surpris par l'éclat des sciences de la Renaissance; cette première lumière éblouit sa raison. Il se

décrit comme une pierre précieuse, comme un objet de nécromancie; il se croit des propriétés merveilleuses; il voit l'avenir dans ses songes, dans son anneau. Une émeraude appliquée à son front lui fait oublier la mort de son fils; il sent palpiter les objets; c'est le dernier des enchanteurs.

En revanche, il est le premier des Italiens qu'une avidité délirante précipite au-devant des révolutions sociales de l'avenir. Spectateur de la lutte entre le catholicisme et le protestantisme, il est possédé d'une attente fiévreuse; il est convaincu que la face de l'univers va être renouvelée; ou plutôt il est saisi du même instinct de mort sociale que nous avons trouvé partout au fond de l'âme italienne. La pensée de la vieillesse du monde, qui avait obsédé les poëtes et les mystiques du moyen âge, Dante, Joachim de Flore, sainte Brigitte, Catherine de Sienne, ce même sentiment de la décrépitude de toutes choses, reparaît avec la Renaissance dans l'âme des philosophes. Ils étendent à l'univers l'impression de l'anéantissement social qu'ils rencontrent autour d'eux. Ils voient que l'Italie se meurt, et ils annoncent, ils proclament d'année en année la mort du globe. C'est là peut-être que se trouve le côté le plus profond du génie italien. Ils habitent une tombe, ils y convient le genre humain.

De cette attente passionnée du jour suprême, naissait naturellement chez les Italiens l'esprit d'astrologie. Ils se lèvent dans la nuit pour voir le jour nouveau qui doit changer la figure des choses. Dans leur impatience, ils consultent les astres sur les révolutions futures. La plupart des astrologues du seizième siècle, ceux de Catherine de Médicis, de Wallenstein, sont Italiens.

Cardan cherche dans son creuset les *arcanes de l'éternité;* il tire l'horoscope de l'Italie, des nations euro-

péennes. Persuadé que l'univers moral est dans une crise et que chaque moment est décisif, il va jusqu'à tirer l'horoscope du christianisme. Douter du lendemain de la religion chrétienne, interroger les sorts sur la foi qui se prétend immuable, Cardan devait expier cette audace. Il est jeté dans un cachot, et la prison commence à être avec lui le laboratoire ordinaire de la philosophie.

Chez Cardan, le progrès, l'expansion même de la science, servait à la crédulité. Après s'être débarrassé de la foi orthodoxe, on retombait dans un autre genre de foi aveugle. On se figurait que tout était possible à une science qui devinait les astres et inventait un monde. Plus on savait, plus on devenait crédule.

Dans cette audace croissante, que la prison et le bûcher n'arrêtent pas, le moment est venu pour l'esprit de sortir de l'enceinte du catholicisme et du protestantisme. Giordano Bruno rompt le dernier fil qui attache encore la philosophie aux traditions religieuses. Dans tout ce qui vient de Giordano Bruno, on trouve l'ivresse de la liberté spirituelle. Ce qui marque en lui un moment de la vie italienne, c'est cet emportement, cette fureur de joie en saluant l'aurore nouvelle de l'esprit. C'est un Italien sorti pour la première fois de la domination de l'Église; il a besoin d'exhaler la volupté d'indépendance effrénée qui le possède. Vous diriez d'un homme longtemps enchaîné qui vient de briser ses fers; il en montre les débris à tout le genre humain, en poussant des cris de joie et d'orgueil. Il a le rire du bouffon napolitain, il a la majesté du grand prêtre de Pan! Mais quoi! tout vertige de croyance antique le révolte; il se dépouille du passé qui le brûle comme la tunique de Déjanire! C'est le rire furieux de l'homme du Midi délivré pour un moment de toutes les servitudes morales; Masaniello de la philoso-

phie, qui a bu le breuvage de l'Olympe, hier esclave, aujourd'hui monarque de la terre et de tout l'univers moral. Divinité rapide, qui te fais à toi-même ton apothéose, repais-toi de ta volupté fiévreuse! assieds-toi à la hâte sur tes nuées! Contemple avec orgueil, du haut de tes cieux éphémères, cette Église du passé que tu voudrais consumer de ton souffle dévorant! Hâte-toi, le bûcher s'allume!

Si Giordano Bruno est quelque chose, c'est une âme comprimée qui s'émancipe et qui voudrait remplir le monde de son immense aspiration vers la vie libre; haleine embrasée qui sort du soupirail d'une prison. Les premiers mots de sa bouche nous reportent au cloître. Le jeune dominicain enfermé dans les murailles d'un couvent brûle sous le cilice.

« Que fais-tu? — Je souffre. — Pourquoi? — Parce « que je n'appartiens ni à la vie, ni à la mort. — Tu es « fou! — Eh! si cette folie plaît à mon âme! — Tu dé« lires. — Pourquoi? — A force de douleur. — Ah! je « crains son dédain plus que mes tourments! »

Dans ces vers, où le moine exhale sa passion, il y a des cris étouffés qui rappellent Héloïse au fond du cloître. Quels combats intérieurs cachés dans ces seuls mots : « Que mon ombre soit esclave, et que ma cendre brûle « encore! » Ces cris d'amour sont si poignants, que je conçois à peine comment les érudits n'y ont rien vu qu'un amour philosophique de l'idéal. La jalousie, les désirs consumants, tout y porte les traces de la passion la plus réelle. Quoi de plus clair que ces paroles : « Je « brûlais pour une beauté corporelle! »

Il est vrai que le moine finit par se délivrer de cette captivité intérieure en maudissant les femmes du Midi. Il retrouve sa liberté morale; et le cri d'une âme blessée

qui échappe à un long servage, le cantique de délivrance, deviennent comme le ton dominant de la vie de Bruno. Délivré de cet amour cuisant, il interprète ses premiers vers à l'exemple de la plupart des écrivains italiens; il fait, dans un autre âge, un commentaire en prose de ses premiers sonnets passionnés. Le philosophe explique les cris de douleur du jeune dominicain. Dans un retour métaphysique sur son passé, tout ce qui était amour terrestre se change en un amour philosophique. Ce n'est plus une femme de Calabre, c'est la sagesse qui est le sujet de son commentaire. Mais la passion réelle a trop bien marqué de sa trace les premiers vers échappés de ses lèvres. Aucune philosophie ne peut ni les déguiser, ni les éteindre.

Quelle est, d'ailleurs, la croyance qui a donné l'essor à Giordano Bruno? Il est le premier Italien qui ait été inspiré de l'esprit de Copernic. Quand Galilée, craignant le ridicule, n'osait encore avouer qu'il sent la terre se mouvoir sous ses pieds, Giordano Bruno, jetant le défi à ses contemporains, courant au-devant de l'insulte et de la persécution, proclamait en vers et en prose le principe nouveau de la constitution de l'univers. Avant que cette pensée fût développée par Galilée avec le calme et la méthode mathématique, elle entraîne Giordano Bruno; car il la rattache à toutes les révolutions morales dont il a le pressentiment. Ce qui le frappe; ce qui lui donne une sorte de délire révolutionnaire, c'est le sentiment de toutes les conséquences morales de cette révolution dans le système physique du monde.

Eh quoi! la terre n'est plus immobile! jetée, lancée dans l'espace, elle se précipite d'un mouvement éternel! On dirait que Bruno sent le contre-coup et le tressaillement du globe emporté dans son ellipse. Il s'exalte jus-

qu'au vertige par la pensée de la course de l'univers à travers l'immensité. Il est sur un trépied ; ses pensées se heurtent, se précipitent, comme si l'esprit humain, délié de sa chaîne, s'élançait aussi pour la première fois dans son orbite infini[1]. Il y a dans l'esprit de Bruno les trépidations de la Bacchante de Naples.

Au plus fort de cette extase, il a le sentiment net de toutes les conséquences morales que l'homme doit déduire de la révolution accomplie dans le système de l'univers. Puisque la terre se meut comme les autres astres, les étoiles ne sont pas plus heureuses que notre globe; nous voilà libres d'envie. Nous ne craignons plus les cieux. La bénédiction n'est plus d'un côté, la malédiction de l'autre. Plus d'abîmes cachés, plus de mystères dans l'infini, plus d'enfer ni de ciel. Dès que l'Italien est délivré de la terreur de l'enfer, il arrive à l'héroïsme. « Débarrassé du fardeau des cieux, il n'y a ni limites, ni « termes, ni barrières, ni murailles qui nous séparent « de l'abondance infinie des choses. » Ces formidables cercles de Dante s'écroulent subitement ; à la place de ce système d'épouvante, de ce grand terrorisme du moyen âge, Giordano Bruno proclame l'égalité du ciel et de la terre. Si l'enfer et le paradis disparaissent, ou plutôt s'ils se confondent, le Dieu n'est plus relégué dans un coin de la création ; il est partout, en toutes choses; il n'est plus exilé à l'extrémité de l'univers. Ne le cherchez plus dans le firmament, il est en vous-même.

Ces idées ne se présentent pas successivement, méthodiquement à Giordano Bruno ; elles inondent toutes à la fois son intelligence. De là le besoin impérieux de proclamer la révolution de l'univers et de l'humanité. Que

[1] Voyez le chapitre sur Galilée dans l'*Ultramontanisme*.

lui importent la terreur de l'Église, l'inquisition et le bûcher? Il s'est échappé de l'enceinte limitée des cieux du moyen âge, prison où son âme étouffait. Il est sorti de la tente étroite dressée par la Bible. Nouvel Icare, il plane dans l'infini, sur l'océan des êtres.

Le trait original de Bruno, c'est qu'avant lui le panthéisme avait toujours entraîné une sorte d'inertie morale. Chez lui, c'est une doctrine héroïque. Ce philosophe est un missionnaire qui veut porter partout la bonne nouvelle de l'égalité du ciel et de la terre, de l'unité de la substance. Il ne se contente pas de composer des livres; il erre de lieux en lieux; vous diriez un ardent carbonaro qui veut détrôner dans le ciel la tyrannie du Dieu antique, personnel de la Bible et de l'Évangile. Suivez-le, vous trouvez toujours en lui le moine échappé du couvent, qui ne peut s'élancer trop loin de sa première prison. Il fuit en ligne droite à l'extrémité de l'univers, comme s'il était encore poursuivi du souvenir de sa captivité morale.

« Ah! qui me donne des ailes? qui m'échauffe le cœur? « qui m'empêche de craindre la fortune ou la mort? qui « a rompu ces chaînes? qui a brisé ces portes que si peu « d'hommes franchissent? Désormais j'ouvre mes ailes « sans rien craindre; je fends les cieux, j'embrasse l'in- « fini, et tandis que je m'élève d'un globe à l'autre, et « que je pénètre dans les champs éthérés, je laisse der- « rière moi ce que les autres ne voient encore que de « loin. »

La plupart des points de vue aperçus par Bruno ont passé de nos jours silencieusement dans les théories des Allemands. Il avait très-nettement démêlé ces idées : que le développement de l'âme correspond au développement de la nature, ce qui est le fond de la logique de Hégel; que, dans la transformation de la substance unique, les

êtres inférieurs s'élèvent aux supérieurs. Il tirait de cette révolution même un motif d'ambition pour chaque être, et il donnait l'activité et l'héroïsme pour base à une doctrine qui, ordinairement, détruit l'une et l'autre. Le naturel héroïque de Bruno résistait ainsi aux conséquences du panthéisme. S'élever à l'ambition d'occuper la première place dans la hiérarchie des êtres, tel était le but qu'il proposait à la vie : « Je deviens dieu, d'être infime que j'étais. »

Il avait entrevu l'idée d'une révolution progressive de l'humanité, et il applique ce système dans un drame, sorte de mystère philosophique. Les vieux cultes personnifiés comparaissent; un Jupiter aux cheveux blancs, une Vénus ridée, viennent les uns après les autres abdiquer dans l'être absolu de Bruno.

Ce qui intéresse chez lui comme dans un personnage de drame, c'est que le missionnaire ardent n'a point d'auditoire, et il ne s'en inquiète ni ne s'en attriste. Il continue de lancer ses paroles de flamme, ses défis à la vieille société; il semble s'exalter par son isolement même. Sa foi est telle, dans le principe des révolutions nouvelles, qu'il lui suffit de jeter son âme à tous les vents; il est convaincu qu'elle germera sur les rochers déserts.

L'Italie est sourde à sa voix; il quitte l'Italie, il va chercher une autre patrie pour son intelligence à Genève, en France, en Angleterre, dans les universités d'Allemagne, partout prêchant, annonçant la parole nouvelle de l'affranchissement spirituel. Il rencontre, chemin faisant, la réforme de Calvin et devient protestant. Indigné bientôt des timidités du réformateur, il se révolte et franchit le protestantisme. Dans ses œuvres, il prend tous les travestissements : tantôt solennel comme un hiérophante qui

dissipe les fantômes de la superstition, tantôt burlesque et populaire comme un lazzarone. Ce missionnaire, qui devance de deux siècles son auditoire, crie dans le désert. Que lui importe? Il subit lui-même la fascination de son système; il se venge par l'orgueil. « Dût personne ne me « comprendre, si je pense avec la nature et Dieu, cela me « suffit. »

Dans ce dominicain converti dès sa jeunesse à toutes les hardiesses de l'esprit philosophique, il y avait un martyr. Il veut revoir de près cette nation italienne qui l'a méconnu. Ce grand conspirateur veut s'assurer si l'explosion attendue de l'intelligence n'agite pas déjà l'Italie. Peut-être quelques années l'ont-elle changée; peut-être le cri ardent de son prophète l'a-t-il réveillée de l'assoupissement. Il revient à Padoue, puis à Venise. Comme tous les conspirateurs, c'est par la crédulité qu'il succombe. Arrêté, il est traduit devant le tribunal de l'inquisition à Rome. Les juges tremblaient en prononçant sa condamnation : « Vous avez, leur dit-il, plus de peur « en prononçant ma sentence que moi en l'écoutant. » Son bûcher préparé, il y monte en souriant. Le peuple applaudit au meurtre du philosophe. Bruno inaugure cet échafaud où devaient monter après lui tant de rédempteurs que l'Italie, éprise de servitude, livrera au bourreau.

L'esprit italien était arrivé au comble de l'audace dans Giordano Bruno; il provoquait le vieux monde au combat. Ce qui marquera toujours cette époque de l'esprit humain, c'est l'héroïsme, le combat d'un seul contre tous; la philosophie avait brûlé ses vaisseaux. Personne ne suit le penseur, et son intrépidité à affronter le monde ne fait que s'en augmenter. Ce sera l'éternel honneur de l'Italie, qu'en présence des bûchers allumés il se soit

trouvé un homme qui ait affiché les plus grandes témérités de la philosophie sans fléchir un moment. Jamais il ne s'est vu personne tenir moins de compte de l'opinion vulgaire, de la terreur et de tous ces liens que l'on appelle le monde.

Le caractère de cette philosophie, dans ses rapports avec le christianisme, est surtout extraordinaire. Au lieu de prétendre se concilier avec lui, le philosophe ne cherche ni à expliquer, ni à réfuter la religion italienne. Plein d'un superbe mépris, il ne s'en occupe pas. C'est un mouvement de l'esprit qui, parti du fond même de l'antiquité, semble ignorer ou affecte d'ignorer tout le christianisme. Telle est l'audace du penseur; il ne combat pas la foi chrétienne, il l'ignore.

Dans Vanini, le fond de l'esprit est le même; mais, comme si ce premier assaut de la philosophie contre les croyances nationales se fût déjà épuisé, c'est par des détours, des artifices, que le penseur continue son œuvre d'affranchissement. Pour atteindre à la liberté, il affecte la servitude. Cette situation fausse ôte à Vanini la haute valeur morale qui appartient à Bruno. L'âme est déjà appauvrie dans Vanini; l'esprit résiste encore : « *Craignant la ruse*, dit-il, *je ramperai;* » et, en effet, il fait semblant de ramper sous la foi de l'Église. Il écrit de longs volumes pour la défendre; mais sous ce masque hypocrite du moyen âge perce l'emportement d'un précurseur de Diderot et d'Helvétius. Il ne garde pas si bien ce personnage religieux que le persiflage ne se montre et n'éclate à découvert. « Si je n'étais chrétien, dit-il, rien ne pourrait « me faire croire à l'immortalité de l'âme. » Partout il poursuit, dans le paganisme, la foi au merveilleux, se couvrant toujours d'une exception ironique en faveur du christianisme; et il emploie ainsi deux siècles d'avance les

stratagèmes de Voltaire dans la *Philosophie de l'histoire*. Pour mieux cacher sa foi philosophique, il va jusqu'à contrefaire la folie. Comme Bruno, il erre à travers la France, l'Allemagne, l'Angleterre, cherchant partout l'écho que l'Italie ne peut lui donner. C'est la France qui le tua.

Comme on lui présentait le crucifix en le conduisant au bûcher, il détourna la tête; il railla le Christ de ce que la crainte de la mort lui avait causé une sueur de sang. Un peu après, le bourreau lui arracha la langue. C'était en 1619; elle recommença de parler dans tout le dix-huitième siècle.

Jusqu'ici la philosophie italienne s'est de plus en plus brouillée avec la religion de l'Italie. Voici un nouveau martyr qui tente de les concilier. Encore une voix, un système qui sort et s'exhale du fond d'une prison, entre deux tortures! Sans rien perdre de sa hardiesse, la philosophie italienne essaye de se retremper dans les croyances générales de l'Italie. En sera-t-elle plus populaire pour cela? L'Italie est restée sourde à ces hardis esprits qui ont voulu l'entraîner loin du catholicisme dans un monde de liberté. Que serait-ce s'il se trouvait un homme qui voulût appuyer la liberté, l'innovation, les révolutions futures sur le catholicisme même? Celui-là parviendra-t-il à réveiller l'Italie?

Campanella a déjà associé plus de deux cents moines à ses projets. Dénoncé, il fuit avec son père. Plusieurs de ses conjurés sont mis à mort; arrêté, enchaîné, enseveli dans un cachot, il subit sept fois la torture. La dernière dure quarante heures. Abandonné dans le cachot, il y reste plongé vingt-sept années; c'est pendant cette éternité de douleurs qu'il médite son système de félicité pour l'Italie et l'univers entier.

Les poésies dont il repaissait
ont été retrouvées. Si, d'une pa
nées que toutes celles du seiziè
mieux aussi que les livres de C
nent de son esprit. Ces vers éc
ténèbres des cachots en disent
ments de son temps. Quel est
phe italien, plongé dans le Spi
Nous cherchions tout à l'heure
merci, voilà enfin une âme qui
fond de la terre, pousse des gén
cune oreille humaine n'écoute.
née de la torture, loin du jour,
ténèbres? Sans doute une mis
de désespoir, un abîme de dé
du cœur de l'homme! La phi
fosse, c'est un rêve de félicité,
que jamais Italien ne les a ima
sous les ombrages d'une villa d

Prêtez l'oreille. Un gémissem
trailles de la terre italienne.

« Si jamais il arrive qu'un ho
« loureux, nés sous terre, dans
« de naître, qu'il change de p
« parle pas au hasard, mais l'e
« turelle, tout m'a convaincu…
« pas créé en vain, c'est à toi
« cela nuit et jour je pleure et
« tu que je sois écouté? Je n'os
« m'entourent se rient de ma p
« desséchés, de ma rauque lam

Grand spectacle que le travai
une âme italienne. Tout se mêle

prières, reproches, soupirs étouffés, subites espérances, hymnes au soleil du fond de l'éternelle nuit. Mais ce qui domine, c'est l'invincible espérance ; il n'y a rien là de ces défaillances, de cette résignation qui ont atteint, de nos jours, les prisonniers du Spielberg. Campanella est tout l'opposé de Silvio Pellico; il continue de combattre avec ses fers. Dans l'abîme, il se fait la même question que Job sur l'injustice céleste. Mais, au lieu de résoudre ces mystères par un sentiment de résignation chrétienne, il se fortifie dans le stoïcisme païen. Quand le mal devient plus cuisant, il tranche toute question et s'impose silence par la réponse des panthéistes : « Le monde ne souffre d'aucun mal; moi je reste accablé ici sous le faix de maux innombrables pour la félicité de chaque partie du grand tout. »

Cependant, pour faire tête pendant trente ans au désespoir renaissant, il fallait autre chose qu'une croyance vague empruntée aux temps antiques. Campanella a une foi positive et entière; il est pénétré, comme les Millénaires, de la ruine de l'Italie. Appliquant au monde ce sentiment de la chute de son peuple, il croit que les temps sont venus où toute la société humaine va se dissoudre. Ce sentiment de mort que les mystiques italiens puisent en toutes choses, dans l'âme même de leur pays, il l'étend au monde entier, et il épie le moment où tous les peuples crouleront l'un sur l'autre. Cherchant la consolation dans l'abîme même du mal, il croit qu'une vie nouvelle, un ordre nouveau surgiront de ce grand tombeau; et cette résurrection du monde civil, il ne l'ajourne pas jusqu'à la mort, dans le royaume des cieux. Son originalité est de penser que la vie bienheureuse doit s'accomplir sur cette terre, et que le paradis, l'âge d'or, se consommeront ici-bas par le renouvellement des lois et des institutions divines et humaines.

Comme Cardan, il épie, il consulte les astres du fond de son cachot, dans l'attente de ce moment où tout doit à la fois mourir et renaître socialement. Les traditions des mystiques, les conjonctions des planètes, lui persuadent d'abord que le moment de la résurrection sociale sera dans les premières années du seizième siècle. « Déjà je « vois les premières lueurs errantes du seizième siècle se « rassembler dans le Sagittaire pour changer les lois et « les coutumes. Dieu fasse que je vive assez pour voir ce « jour unique qui doit disperser les fils de la mort. » Voilà le sentiment qui donne à Campanella la force d'user la pierre de sa prison; il célèbre ce jour qui approche; il prépare d'avance des proclamations aux Suisses, aux Polonais, à la terre entière; il soutient du cœur ses compagnons d'infortune.

Qu'importent quelques jours de prison, quand l'âge d'or descendu sur la terre doit illuminer dès demain la porte de la geôle, et resplendir à la place de la torture? L'année attendue arrive, les portes de la prison ne s'ouvrent pas. Le peuple, au lieu de se renouveler, insulte le prophète à travers les barreaux du soupirail. Il est châtié de son espoir par de nouvelles tortures. Campanella, loin de s'abandonner, en conclut seulement qu'il s'est trompé dans son calcul. L'âge d'or est retardé d'un an, de deux peut-être; et trente années se passent ainsi dans cette vision de félicité : « Philippe m'emprisonne dans un cachot plus « noir aujourd'hui qu'hier; il ne le fait pas sans Dieu. Res- « tons ici comme Dieu le veut, puisqu'il ne se trompe pas. »

Ce sentiment d'attente est commun aux penseurs italiens. Le mal est si profond, la douleur si violente, si aiguë, qu'ils comptent les heures, les minutes; ils ne peuvent croire que cette mort universelle subsiste, et pourtant les siècles se passent, le mal s'invétère.

Du fond de son cachot, Campanella se fait d'avance le législateur de la révolution universelle qui, annoncée par les astres, renouvellera la face du monde. Pour qu'elle soit nationale, il veut l'appuyer sur les croyances de l'Italie; c'est le catholicisme qui lui servira de levier. Cette conspiration pour affranchir l'univers est ourdie par un homme chargé de chaînes. Sa première pensée est de mettre fin au moyen âge en établissant sur la terre la *monarchie du Christ*, non plus le Dieu de la passion flagellée, crucifiée, mais le Dieu brillant, triomphant dans une éternité de joie. Il veut réaliser dès ici-bas, dans les institutions terrestres, le royaume des bienheureux : « Si « le Christ n'est resté que six heures en croix après peu « d'années de fatigues et de luttes, pourquoi ne rien dire « de ce royaume heureux dont il jouit dans le ciel, et qui « bientôt s'accomplira sur la terre? Ah ! vulgaire insensé « et servile, indigne de voir l'éclatant triomphe, tu ne « connaîtras pas le jour de la lutte suprême. »

Faire rentrer la religion dans la politique, établir la monarchie d'un Christ heureux, c'est le fond de la pensée de Campanella. Il poursuit dans le droit public une réaction catholique analogue à celle du Tasse. D'un côté il combat le machiavélisme comme la négation de la religion nationale dans la politique; de l'autre, il repousse le Christ macéré de Savonarole ; c'est le Christ resplendissant du Thabor qu'il veut couronner en couronnant l'humanité moderne.

Si son idéal est sublime, et s'il se rencontre avec le principe de la Révolution française, quels sont ses moyens d'action? En premier lieu la papauté. Campanella veut former le monde à l'image de l'Église, qui, sans doute, dit-il, a été maintenue pour donner un modèle aux institutions de l'avenir. Plus de propriété, de noblesse, d'hé-

rédité, de famille, l'abolition du Tien et du Mien, la communauté des femmes et des biens. Pour couvrir ce grand vide, la théocratie de Rome au service de la république de Platon.

Comme il faut que la force s'en mêle pour établir cette forme nouvelle du genre humain, c'est la monarchie d'Espagne qui servira de bras droit au Christ renouvelé. Afin d'affermir son règne, il faut combattre ses ennemis, qui, aux yeux de Campanella, se trouvent partout où la Réformation a laissé quelques traces. Ici le démocrate catholique jette l'anathème à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne. On sent au fond de son esprit une réaction passionnée du midi de l'Europe contre le nord. Il s'aperçoit que le midi catholique au déclin a pour héritier le génie du nord et le protestantisme. Pour arrêter cette pente des choses, Campanella veut armer le catholicisme de toutes les forces de la liberté démocratique, et le précipiter contre les États nouveaux.

La vérité est que le révolutionnaire qui vient de réfuter Machiavel retombe dans toutes les ruses de Machiavel. Dès qu'il est question du nord de l'Europe, les moyens les plus perfides, les plus antichrétiens, paraissent légitimes à Campanella pour établir la monarchie du Christ sur la ruine des peuples apostats. Le conseil suprême qu'il donne au roi d'Espagne et au pape, c'est d'empoisonner moralement l'Angleterre et l'Allemagne. Il faut surtout affaiblir, partager le royaume de France, attirer les bannis de Toscane et s'en faire un appui contre leur pays, énerver le reste du monde en nourrissant des schismes, semant de faux soupçons, fondant des écoles de philosophie. La monarchie du Christ se fonde ainsi sur le machiavélisme.

Pour mieux préparer encore cette révolution sociale, Campanella rédige d'avance, jusque dans le moindre dé-

tail, les lois de la cité nouvelle; toute autorité fondée sur l'élection de haut en bas, l'agriculture pratiquée en commun, chacun rétribué selon ses services, l'univers changé en un couvent dont l'Église tolérante est ouverte à Orphée, à Zamolxis, à Mithra.

Au fond de cette félicité qui inonde l'esprit de Campanella, je découvre une incommensurable tristesse. Dans ce rêve du réformateur italien, comment ne pas s'apercevoir que l'Italie n'existe plus? Il n'attend rien de son pays. Il ne lui donne aucune place dans la régénération de l'avenir. Aveu terrible chez un réformateur. L'Italie, selon lui, est condamnée, il le répète après Savonarole. Mais, loin de s'en affliger, il s'en réjouit. Quoi de plus funèbre que cette joie! Il croit que c'est un avancement de disparaître comme peuple. Il accepte cette mort comme une promesse que les autres nationalités vont périr; et le progrès auquel il invite le genre humain, c'est de suivre l'Italie dans le tombeau. Abolir les nationalités pour inaugurer le règne du cosmopolitisme, voilà le dernier mot des espérances de Campanella.

Cette mort de l'Italie qui veut se communiquer au reste du monde civil, cette joie mêlée des cris de la torture, ce sont là les fêtes auxquelles l'Italie convie le monde. D'autres hommes avant lui avaient formé le rêve d'un âge d'or. Le caractère de Campanella est de croire que ce rêve va se consommer sans retard; nouvelle preuve que la patrie a disparu pour lui, qu'aucune réalité ne l'arrête. Cette Italie si vivante au temps de Dante, ces partis, ces factions, qui, en se déchirant, annonçaient du moins une vie puissante, tout cela a disparu. Que reste-t-il? le vide, au sein duquel le théoricien organise un monde nouveau, sans rencontrer nulle part la résistance d'un corps réel. La patrie étant devenue un songe, l'âme italienne se re-

paît d'utopies. Les rêves font autant de bruit que les cent villes de la Péninsule.

Enfin, ce qui achève de marquer le comble du malheur où le réformateur italien est plongé, il prend ses ennemis pour ses amis. Le prophète catholique n'a foi que dans l'Espagne, au moment même où l'Espagne immobile se retourne contre toutes ses espérances. Au contraire, il répudie la France, qui seule doit entrer dans la voie de ses prophéties. Enseveli dans le système catholique comme au fond d'un cachot moral, le prophète italien est condamné à ce supplice : apôtre de la lumière, aveuglé par ses propres mains, il maudit la lumière naissante dans la France moderne. Il maudit ceux-là mêmes qui sont appelés à tenter son rêve du christianisme social.

Par une contradiction qui s'attache à la vie autant qu'aux doctrines de Campanella, lorsque après trente ans de prison il sort brisé, non vaincu, le peuple, pour lequel il a imaginé tant de beaux jours, veut le lapider. L'ambassadeur français le sauve. Il se déguise; il se réfugie en France, chez la nation qu'il a maudite, et vient mourir à Paris, dans ce couvent des Jacobins où il semble laisser, malgré lui, une partie de son esprit.

De notre temps, nous autres Français, nous avons vu aussi, sous le joug prolongé de l'invasion et de la défaite, renaître le même instinct d'utopie. Où la réalité manque, on se jette dans l'impossible. Deux sectes se sont développées, l'une dans les classes supérieures, l'autre dans les classes inférieures, et chacune atteste qu'elle est née dans le tombeau d'un État. Chez les classes riches s'est formée, des maux de la patrie, la secte des doctrinaires, qui, pareils aux Guichardin et aux Nerli, organisent savamment la défaite, se défient de tout instinct national comme d'une erreur, et trouvent dans la mort de l'État la vraie garan-

tie de l'ordre. Dans les classes inférieures. cette même absence de la patrie a produit la secte des communistes. Ils ont pris pour idéal le tombeau de la France, dans lequel ils étaient nés, comme Campanella le tombeau de l'Italie. Plus de frontières, plus de nationalité, plus de citoyens, mais des cosmopolites; plus de fraternité de races et d'origine, mais un peuple qui se dissout dans l'univers. Les doctrinaires sont les communistes des classes supérieures, comme les communistes sont les doctrinaires des classes inférieures. Chez les uns et les autres on ne sent plus battre le cœur d'un peuple; différents pour tout le reste, ils se ressemblent par le même héritage de servitude et de mort.

Une classe de misérables est née en France des misères de la patrie. Le prolétaire, qui devient comme une nation dans la nation, a son berceau dans une ruine; il est né en 1815. Deux servitudes inconnues apparaissent à la fois : la servitude du peuple industriel, la servitude de la patrie. La grande armée de la Révolution, de l'Empire, devient un ouvrier, mais un ouvrier prisonnier du génie de l'Angleterre.

Quand les événements politiques ont cessé, que la vie italienne n'existe plus, je suis obligé de chercher l'Italie au fond des âmes des penseurs solitaires, et ce que je considère, c'est moins l'exposition de leurs systèmes que la situation intérieure dans laquelle ils étaient par rapport à tout ce qui les entourait.

J'écoute encore dans le fond des prisons; mais les âmes se taisent au dix-septième siècle comme les choses. De la même manière que toutes les forces vitales de Florence servent désormais à soutenir une famille, celle des Médicis, tout ce qui reste de l'Italie est absorbé dans l'œuvre de la société de Jésus. Une nation disparaît pour nourrir

de sa substance un ordre. Comment une société particulière a-t-elle pu remplacer la société générale? Ce travail de décomposition est celui du dix-septième siècle. L'ordre de Jésus s'assied sur les ruines de l'Italie.

Les penseurs ont essayé de tirer ce peuple du sommeil. Le paradoxe des systèmes, la complaisance pour les croyances nationales, ont tour à tour été employés. L'Italie est restée sourde à ses prophètes; elle les a emprisonnés et brûlés.

Il se trouve encore un homme qui fera un immense effort pour briser ce sommeil pesant; il possédera l'ancien enthousiasme; il tentera de renouveler l'âme de l'Italie en la conviant à une science nouvelle. Il a pour lui le génie, l'invention, la passion. Parviendra-t-il enfin à frapper les oreilles de cette nation engourdie? Dans le fond, son génie est éminemment nourri des croyances nationales. Vico, si on le regarde de près, est un guelfe du dix-huitième siècle; comme le guelfe du moyen âge, il croit à la sainteté de l'histoire romaine. Cette histoire est à ses yeux, comme elle l'était à ceux de l'Italien du moyen âge, l'œuvre particulière et préférée de la Providence, le modèle sur lequel doit se régler la restauration du genre humain. Il n'y a dans tout cela rien qui heurte la tradition nationale, bien au contraire. Ce prophète sera-t-il écouté plus que les autres? Il n'est pas emprisonné, mais la solitude morale l'étouffe; il croit à l'avenir, au renouvellement des choses humaines, à la résurrection de l'esprit italien! Il le provoque! Personne ne tourne la tête pour l'écouter; il est seul, muré dans le dix-huitième siècle, comme Campanella dans son cachot.

L'improvisateur de Naples, Marini, répète encore une fois sur lui le mot d'Alphonse d'Est : « Quel malheur « qu'un si grand homme soit fou! » Supplice qui dépasse

tous les autres. Sa pensée, jetée sur le sable, ne germe nulle part. Quand enfin, après un siècle, le monde, par hasard, vient à la connaître, elle a vieilli sans profiter à personne. D'autres idées l'ont devancée. L'innovation de Vico n'est plus qu'un hasard suranné. L'inspiration du génie a été inutile, comme si elle n'eût jamais été. Autant aurait valu qu'elle fût ensevelie dans le cachot de Campanella. On laisse Vico à la lumière du jour, mais son âme est enterrée vivante.

Cependant, je me trompe, cet homme trouve un disciple, Mario Pagano. A la science de son maître il joint une ardeur enthousiaste pour l'affranchissement des masses. Le premier en Italie, il veut que chacun soit propriétaire; il devance en esprit la *déclaration des droits de l'homme* et les instincts démocratiques des assemblées françaises Il expie par la mort cet héritage de la philosophie italienne; encore une fois le peuple dresse la potence d'un libérateur du peuple.

Telle est, depuis le concile de Trente et la réaction catholique, la situation de la philosophie en Italie. Toujours des penseurs, des prophètes, se succèdent dans la solitude, ils avertissent leur nation de ne pas tomber dans la léthargie éternelle; ils l'adjurent, ils l'invoquent. Mais ce peuple a bu un breuvage qui le retient dans un sommeil de mort; il finit par aimer la mort de l'âme. Malheur à qui veut le rengager dans la voie des vivants! L'aveuglement dans lequel on le plonge est si profond, qu'il commence par tuer quiconque prétend le ramener à la vie.

Le crime de penser a été poursuivi avec une violence inexorable dans le temps même où les proscriptions, les révolutions politiques versaient peu de sang. L'idée semblait plus redoutable et plus factieuse que l'action.

Quelle nécrologie de martyrs que l'histoire de l'esprit

humain en Italie! c'est le plus grand effort qui ait été fait pour noyer l'esprit dans le sang :

Dante, deux fois condamné à mort, et sa maison rasée.

Arnauld de Bresse, brûlé vif.

Jean de Padoue, brûlé vif.

Savonarole, brûlé vif.

Platina et les académiciens de Rome, mis à la torture.

Machiavel, mis à la torture.

Spinula, noyé.

Bonfadio, auteur des *Annales de Gênes*, décapité et brûlé.

Collenucio, étranglé.

Tibertus, décapité.

Carnesechi, brûlé vif.

Paleario, brûlé vif.

Montalcino, étranglé.

Dominis, brûlé vif.

Giordano Bruno, brûlé vif.

Vanini, la langue arrachée, et brûlé vif.

Campanella, mis sept fois à la torture, et emprisonné vingt-sept ans.

Sarpi, poignardé.

Berni, empoisonné.

Le Tasse, enfermé sept ans dans une loge de fou.

Galilée, mis à la torture et emprisonné à perpétuité.

Pallavicini, décapité.

Giannone, emprisonné vingt ans.

Tenevelli, fusillé.

Mario Pagano, pendu.

Conforti, pendu.

La suite peut se lire dans les *Prisons* de Sylvio Pellico.

CHAPITRE VI

LA MORT SOCIALE.

Différents degrés dans la mort d'un peuple. Comment on [illegible] l'esclavage.

Il y a plusieurs degrés, et, pour ainsi dire, plusieurs morts dans la mort d'un peuple libre. Je veux les résumer en quelques mots.

On croit que la perte de la liberté dans une nation est le plus grand des maux : ce n'est que le premier anneau de la chaîne.

Quand, après les guerres de classe, il s'élève un maître absolu, rien n'est perdu encore. Sous la servitude volontaire, il reste une nation.

Le souvenir de la liberté détruite vit dans les cœurs, et le jour vient où le maître est attaqué par le peuple. Si le premier se sent faible, il appelle à son secours les forces de l'étranger. C'est alors seulement que commence le vrai péril de mort.

Si l'invasion se consomme, tant qu'elle subsiste, la nation disparaît. Sous le joug de l'étranger, il n'y a plus ni citoyen, ni peuple, ni souverain, ni sujet. Il n'y a plus même de tyran : l'État est mort.

Ou la population conquise se soulève et rejette l'oppresseur : dans ce cas, elle reprend un essor plus grand que dans le passé ; ou elle accepte la défaite, comme un fait accompli : dans ce cas, chaque jour la ruine davantage.

Dans l'antiquité, un peuple envahi était un peuple esclave. Les vainqueurs s'asseyaient sur les vaincus, comme

sur un cadavre. Parmi nous, la science de ruiner une société est devenue plus profonde et plus simple.

Les vainqueurs imposent aux vaincus le gouvernement d'une famille qui représente et éternise chez eux l'effet de la conquête. C'est donner moins de prise à la révolte du peuple subjugué, qui, ne voyant dans son sein qu'une famille de plus, incline à en oublier l'origine. La présence d'une armée ennemie courrait risque de provoquer un reste de fureur, en faisant saigner la blessure. La domination d'un prince n'a pas le même danger, surtout s'il peut invoquer une origine populaire. Rien ne lui est plus aisé que de se présenter comme un sauveur chargé de fermer les plaies d'un peuple. Qu'il ajoute à cela quelque bienfait qui ne lui coûte rien; beaucoup acclament comme les prémices de la paix l'anéantissement social.

Voici alors ce qui se passe. Il se trouve des hommes habiles, lesquels, dégradés par la chute de l'État, nient que ce peuple ait été réellement défait. Et c'est encore là un grand pas dans l'abîme; car la douleur même que causait la servitude s'efface sous ces paroles menteuses, et l'on détruit ainsi jusqu'au désir de l'affranchissement.

Après avoir essayé de ce poison, bientôt on essaye d'un autre plus subtil. Non-seulement la défaite n'est plus montrée comme une infortune, on la présente comme un progrès vers la civilisation. La conscience du citoyen ainsi apaisée par les politiques, c'est l'affaire du prêtre d'achever d'endormir les cœurs. Toujours et partout, après Machiavel vient Loyola.

Nouveau degré dans la mort sociale. Cet esclavage, sans violence, sans énergie, on commence à l'aimer; il paraît doux d'être dépouillé de la responsabilité de soi-même. Au lieu de l'inquiétude d'une destinée changeante, un présent toujours semblable séduit par son immobilité

même. Plus la vitalité diminue, plus chaque mouvement renferme de souffrances.

S'il se trouve par hasard qu'une religion vieillie, ombrageuse, rencontre un État tombé dans ce degré de misère, ces deux vieillesses se glacent l'une par l'autre. Tous les instincts étant troublés et renversés, le goût de la mort saisit alors les peuples d'une sorte de folie qui est l'ivresse du sépulcre.

Si dans cette condition il arrive que la liberté leur soit tout à coup montrée sans préparation, d'abord elle leur est odieuse. Cette vue les jette dans une inexprimable rage. Pour tuer leurs rédempteurs, ils trouvent une force fiévreuse qui semble la force même de l'enfer. Soit que cette image d'indépendance soudainement aperçue leur semble un reproche et une condamnation; soit que le premier contact de la liberté cause en effet une souffrance intolérable à ceux qui se sont laissés roidir dans la servitude; soit que, par l'habitude, ils prennent leurs fers pour une partie de leurs membres et de leur propre chair; soit enfin qu'ils se fassent de leur esclavage un dogme de leur religion; je ne serais pas embarrassé pour nommer des peuples qui, dans le premier moment du réveil, se sont jetés sur leurs libérateurs, et ont bu leur sang avec une indomptable volupté.

Oliverotto était né dans la république de Fermo; il quitta son pays et gagna le commandement d'une compagnie franche. Un jour, las d'errer, il voulut se montrer à ses concitoyens. Pour prouver qu'il n'avait pas démérité, il demanda aux magistrats républicains la faveur de faire son entrée dans la ville à la tête de sa compagnie; elle devait lui faire honneur à lui et à la commune de Fermo. On lui accorda sa requête. Arrivé dans la ville, il convoque tous les notables à un banquet; ils étaient plus de deux

cents; le festin fut joyeux. Au dernier service, chacun des convives eut un serviteur derrière lui qui l'étrangla sur sa chaise. Oliverotto devint ce jour-là même chef de la république; le peuple l'acclama avec ivresse. Il régna en paix jusqu'à ce qu'il fût lui-même étranglé au banquet de César Borgia, à Sinigaglia.

LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE EN ITALIE.

Le dix-huitième siècle oublie la nationalité. Les écrivains italiens ne représentent plus l'Italie. Comment la Révolution française a été accueillie par les différentes classes. Effet de l'éducation des deux derniers siècles. Une caste sacerdotale à la place d'une nation. La liberté semble une hérésie. Une nation qui ne veut plus être sauvée. Elle défend ses oppresseurs contre ses libérateurs. Le peuple maudit les partisans du peuple. Les Pâques de Vérone. La Révolution de Naples. La Vendée en Toscane et en Calabre. Alfieri. Comment il représente cette époque de l'esprit italien. Incapable de trouver sa place dans le monde moderne. Misanthropie universelle. Botta. Histoire de la Révolution. Philosophie du désespoir.

Quand le peuple entra dans la Bastille, il trouva au fond des souterrains un homme aveuglé par les ténèbres, qui se jeta sur ses libérateurs et les frappa de ses chaînes. Il les avait pris pour ses bourreaux. L'histoire de cet homme est celle du peuple italien au moment où la Révolution française frappe à la porte.

Nous descendons ici dans le cercle le plus profond de cet enfer visible. Le mal est arrivé à ce degré que le cœur

ne le sent plus; ceux qui parlent au nom de l'Italie ne comprennent plus ses maux.

Dans le fond du moyen âge, il y avait eu des voix que l'on peut regarder comme la voix profonde du peuple: celles-là avaient invoqué des moyens énergiques.

Joachim de Flore, Catherine de Sienne, Jean de Parme, Arnaud de Brescia, Savonarole, avaient appelé la réforme du catholicisme. Dans leur accent, il y avait une douleur immense; cependant ils parlaient dans les temps heureux, glorieux de l'Italie.

Voyez au contraire dans le dix-huitième siècle Beccaria, Filangieri, Galiani, et, avant eux, Bettinelli; tous parlent du fond même du sépulcre.... Qui le croirait? ils répètent de loin les paroles des philosophes français; mais la détresse infinie de leur peuple ne leur inspire aucun accent qui leur soit propre. C'est une noble satisfaction d'intelligence à laquelle ils s'abandonnent; ce n'est jamais le cri de détresse d'un peuple qui dit : Je péris! Dans les doctrines de ces philosophes, il ne se trouve pas un mot sur la nationalité. Aussi ces missionnaires du cosmopolitisme inquiètent peu le gouvernement. Partout c'est l'autorité qui les soutient. Le genre humain ne fait point ombrage aux pouvoirs établis. Ceux-ci accordent volontiers à Filangieri la félicité de l'univers, à Beccaria l'abolition de la torture, à condition toutefois que la patrie soit morte.

Il se trouve un gouvernement qui va lui-même au-devant de cet esprit de réforme cosmopolite. Le duc de Toscane réalise une partie des projets des philosophes italiens. Comment se fait-il que les réformes soient stériles, que, loin de ranimer l'esprit public, elles achèvent de le tarir en Toscane? C'est que des mains d'un gouvernement qui éternise le fait de la conquête, c'est-à-dire la servitude, il ne peut venir aucun bienfait qui ne soit un fléau. On peut

dire que les bienfaits de Léopold ont fortifié la domination étrangère en dorant le joug de l'Italie.

On vit dans le dix-huitième siècle un évêque, Scipion Ricci, tenter des réformes libérales dans son église, et le peuple se révolter contre celui qui voulait l'affranchir. Privé de patrie, sa servitude était devenue pour lui son héritage; renoncer à l'esclavage, c'était, il lui semblait, renoncer à une partie de lui-même.

Enfin, la Révolution française éclate! Cet évangile éternel que l'Italie avait prophétisé, évoqué dès le douzième siècle, ce jour attendu, appelé dans le fond de l'exil, des cachots, luit sur les Alpes. La pensée du *christianisme réalisé dans les lois*, le testament de Joachim de Flore, de Campanella, d'Arnaud de Brescia, est écrit sur la bannière de la Révolution française! Que se passa-t-il alors? L'Italie est arrivée à ce comble de misère, qu'elle méconnaît l'esprit évoqué par elle-même. Depuis six cents ans le peuple italien avait été instruit à attendre l'esprit rédempteur; cet esprit apparaît au monde, et le peuple qui l'a appelé le repousse! On dirait qu'il ne veut plus être sauvé. Il est trop tard! Voilà le mot qui sort de cette nation aveuglée par une infortune trop longue. Alfieri le révolutionnaire maudit la Révolution française; sa malédiction est répétée par Monti. La déclaration des *droits de l'homme*, cette cité du droit que le Dante évoquait au treizième siècle, est condamnée par l'imitateur du Dante. Le paradis social du premier devient l'enfer du second.

La France crut qu'elle aurait la force de faire revivre d'un souffle les républiques du moyen âge. A Naples, sur cette terre où les prophètes italiens s'étaient succédé sans relâche, la souveraineté du peuple est soudainement proclamée. Tant que les Français restent à Naples pour sou-

tenir ce fantôme, il reste debout; le jour où ils se retirent, le peuple se rue avec fureur contre la souveraineté du peuple.

Dans le premier moment où le drapeau de la Révolution française se montra en Italie, ce fut une profonde stupeur; puis l'aversion éclate presque aussitôt. La guerre que le catholicisme déclare aux novateurs politiques réveille les populations assoupies. Les Français de nos jours ont de la peine à se figurer que la Révolution française n'a rencontré qu'antipathie et que haine chez les masses du peuple italien. Ils croient communément que les soldats de la République, en descendant les Alpes et chassant devant eux les armées autrichiennes, furent accueillis comme des libérateurs par l'immense majorité de la population. C'est le contraire qui est vrai; les masses se réjouirent à peine d'être affranchies du joug autrichien; la Révolution française n'était pour elles qu'une nouvelle hérésie incompréhensible et plus infernale que la Réformation; la bannière de la République sembla la bannière de l'enfer.

Quelques jours de la domination française usèrent la patience que trois siècles de la domination autrichienne n'avaient pas lassée. A peine Bonaparte a-t-il mis le pied en Lombardie et chassé les Autrichiens que les soulèvements du peuple éclatent contre lui. Aux cris de : Vive Marie! — Mort aux jacobins! les Français sont égorgés à Benasco, à Pavie, dans la rivière de Gênes, à Bisagno, dans la Polsevera, à Lugo, dans le Bolonais; et ce ne furent pas là de médiocres périls. A chacune de ces journées, les populations, éveillées en sursaut par l'horreur des innovations et par le sentiment que la liberté démocratique est le génie de l'enfer, tinrent tête aux vainqueurs de Montenotte et de Lodi. Dans cette passion de servitude que leur avait communiquée l'éducation catholique, les peuples

mirent une énergie, une fureur incroyable à exterminer les patriotes. Il faut avouer que le courage de ces masses amollies se réveille tout entier pour accabler l'esprit de liberté. Pendant quelque temps Milan s'appartient à elle-même, les Autrichiens fuyant et les Français tardant à arriver; on ne vit dans cet intervalle aucun sentiment se produire, ni le regret de la servitude passée, ni le désir d'une liberté inconnue. Qui croirait que les principaux historiens de ce temps vantent comme une vertu l'absence de tout instinct social[1]? La fondation de la république cisalpine ne calme la colère qu'aussi longtemps que l'occasion manque; dès l'année suivante, le peuple réveillé a de nouveau le couteau à la main.

Si un mouvement fut vraiment populaire, spontané, ce fut le soulèvement de Vérone contre les Français en 1797. Vieillards, femmes, enfants, se baignèrent avec délices dans le sang des novateurs; ils égorgèrent les malades dans leur lit. On appela justement ces journées de sang les *Pâques de Vérone*, par le souvenir des Vêpres siciliennes.

Ainsi la terre d'Italie, qui avait subi, depuis des siècles, sans presque s'en apercevoir, le joug de l'Autriche absolutiste, se soulève, se révolte contre la France, dès que celle-ci lui tend le drapeau des libertés nouvelles; car il faut être aveugle pour ne pas voir que les espérances des paysans, des prolétaires italiens, étaient dans les victoires de l'Autriche. L'occasion de la plupart des soulèvements fut la plantation de l'arbre de la liberté, tant il est vrai que l'éducation religieuse avait fait de la servitude passive le premier des devoirs; et par là se montre clairement où l'Autriche prend sa force, pour tenir en sûreté le pied sur l'Italie.

[1] Tanto era buona la natura di quel popolo.

Les soldats de la Convention n'étaient-ils pas précédés de paroles magiques : Liberté, République, souveraineté du peuple? Dans quel pays ces paroles devaient-elles trouver un écho plus puissant que dans celui qui les avait le premier enseignées au monde moderne? Ne semblait-il pas que les bataillons de 1792, en montrant seulement leur devise, devaient entraîner après eux les successeurs des républicains du moyen âge? Car enfin ils ne ramenaient pas seulement la liberté républicaine, ils chassaient devant eux l'Autrichien, en qui étaient personnifiés trois siècles de servitude. Qui n'eût pensé que l'instinct de la foule se prononcerait aussitôt pour les soldats de la République contre les soldats de la Contre-révolution? Si, au moyen âge, le nom de César fascinait les imaginations, n'était-ce pas en Italie sur les ruines éclatantes des républiques, que le nom de République devait, comme un écho de la tombe, faire tressaillir toute une nation?

Il arriva qu'excepté une faible partie de la haute bourgeoisie et de la noblesse, le peuple répondit par la haine, et quand il le put par l'extermination à cet appel de la souveraineté du peuple. Les insignes de la République excitèrent chez lui une sorte de frénésie; et les paroles de liberté, comme une langue oubliée et morte, lui semblèrent autant de blasphèmes, qu'il fallait noyer dans le sang des impies. La gloire même ne le convertit pas.

Dès que les victoires des Russes et des Autrichiens permirent aux masses du peuple de se prononcer, on les vit se ruer dans le Padouan et le Milanais contre Schérer; dans la plaine d'Alexandrie, à Spinetta, à Céva, à Alba, contre Moreau; en Toscane, à Arezzo, Cortone, contre Macdonald; dans la marche d'Ancône, à Pesaro, Fano, Sinigaglia, contre Monier; à Carmagnole et dans le voisinage de Turin et de Gênes contre Masséna; sur le Tronto,

dans les Abruzzes, la Calabre et Naples, contre Championnet; partout elles s'arment pour le Russe Souwarow, qu'elles croient orthodoxe. La *Marseillaise* excitait contre les républicains une rage inexprimable; ces masses se trouvaient pour la première fois, depuis des siècles, réunies dans un même sentiment : l'horreur du nom français. Le cri de : *Vive le peuple!* répété par des bouches odieuses, provoquait des Alpes aux Calabres la fureur du peuple. Son mot de ralliement n'était plus aucune des devises démocratiques qui avaient ému les républicains du moyen âge. Celui que répétaient les paysans italiens insurgés, altérés du sang des troupes républicaines, n'était plus *Vive l'Église! viva la Chiesa!* parole d'union fraternelle; c'était *Vive la foi*, devise de l'intolérance, dernier écho des interdits du concile de Trente. Les Français croyaient évoquer les Italiens au cri de : *Vive la République!* L'Italie, étonnée et comme réveillée d'un éternel sommeil, répondit : Anathème! Les insurgés se faisaient précéder de poteaux et de crucifix; on vit dans le Piémont des bannières où la Russie, l'Autriche, la Turquie, étaient représentés avec les attributs de la *Sainte-Trinité*.

La haine de la Révolution paraît avoir été plus tenace en Toscane, plus furieuse à Naples. Arezzo, où la république avait subsisté, même après la chute de Florence, fut une des plus obstinées à repousser, à maudire le drapeau des républicains. La défaite de la flotte française, à Aboukir, avait été saluée avec un enthousiasme délirant sur tous les rivages de l'Italie. Marengo même ne put désarmer l'exécration des paysans de Toscane. Cette haine profonde, passionnée, ne s'arrêtait pas au seul nom de la France. La petite minorité de la bourgeoisie italienne, qui avait acclamé les doctrines, les espérances de

la démocratie française, devenait aussitôt l'objet de la fureur publique. Étonnant renversement des choses! Le plus grand crime aux yeux de ce peuple asservi, c'était de vouloir le délivrer. Le démocrate italien n'était abhorré par personne autant que par l'homme du peuple. *Voilà un Jacobin, Ecco un giacobino*, ce fut le mot qui servit longtemps de ralliement dans cette chasse que fit la multitude à tous ceux qui demandaient des réformes.

Dans ce flux et reflux des armées, malheur à ceux qui, sous la protection des républicains français, avaient proclamé leur préférence pour les doctrines d'émancipation, de liberté, ou qui seulement les avaient reconnues. L'armée française, en se retirant, laissait voir combien ces idées étaient restées antipathiques, incompréhensibles à la foule. Le premier mouvement de la population romaine, en voyant le drapeau républicain, avait été de massacrer l'ambassadeur de la République. Les mots n'en devenaient que plus odieux pour être répétés par des compatriotes.

Quelle plume décrira jamais la chute de la république de Naples après le départ de Championnet[1]? Un peuple qui tue le peuple; les lazzaroni, ivres d'absolutisme, égorgeant les démocrates; une reine messaline, non, une reine de Sodome, amoureuse d'une courtisane; cette courtisane ambassadrice de l'Angleterre disputée par la reine et par Nelson; chacune de ses caresses vendue pour la tête d'un républicain ou d'un ami de la France! Une nation étouffée pour payer ces débauches, le noble vainqueur d'Aboukir, la gloire de la pudique Angleterre, faisant pendre à son pavillon, contre les capitulations,

[1] M. Michelet a tout dit sur ce sujet dans son *Histoire de la Révolution française*, livre si cher à ceux qui y retrouvent, au milieu même de l'exil, une patrie vivante.

l'amiral Carracciolo pour acheter d'Emma Lione une moitié de ces nuits de Gomorrhe, dont l'autre moitié avait souillé déjà Sa Majesté Caroline de Sicile ; et le soleil de Caprée éclairant dans le sang ces prodiges d'infamie qui ont dû faire envie aux cendres de Tibère !

Ce qui faisait la faiblesse excessive des républiques italiennes, c'est que, ne pouvant compter sur l'appui du peuple italien, elles repoussaient notre tutelle comme une injure. Un second malheur fut que la Révolution française n'apparut à l'Italie que par l'intermédiaire du Directoire. Les étrangers, comme il arrive toujours, jugèrent de l'esprit de notre pays par les exactions de son gouvernement.

Telle fut la première rencontre de l'Italie et de la Révolution française : les classes riches adoptèrent d'abord avec joie l'esprit d'une révolution consommée au profit des pauvres; mais, incapables par leur petit nombre de soutenir les innovations, bientôt les classes supérieures elles-mêmes se dégoûtent de la présence des Français dont elles ne peuvent se passer. A la base de l'édifice, les paysans, les ouvriers, les pauvres, c'est-à-dire la nation presque entière, repoussent avec fureur le don d'une liberté qui, venant de l'étranger, semblait servitude, et, venant de la philosophie, semblait impiété.

Car dans les répugnances obstinées des masses de la nation italienne, il y eut ces deux sentiments sans qu'il soit facile de dire exactement lequel l'emportait sur l'autre. Une seule chose est évidente : la Révolution française, qui croyait rencontrer un peuple préparé à l'émancipation annoncée par le dix-huitième siècle, rencontrait au contraire un peuple qui, depuis deux siècles, s'était arrêté en dehors du mouvement du monde moderne. Dans les masses, l'esprit du concile de Trente se relevait subite-

ment en face de l'esprit de la Convention ; deux mondes séparés par des abîmes. Qui pouvait les unir? La gloire même, jetée à profusion, ne put servir de pont.

On vit alors à nu que les deux derniers siècles n'étaient pas restés oisifs, qu'ils n'avaient cessé un instant d'agir, de peser sur l'esprit des hommes. Comment le tempérament du peuple italien avait-il été changé au point que tout ce qui avait fait sa vie au moyen âge, libertés, élections, révolutions, lui était devenu odieux, et qu'il s'était au contraire passionné pour la monarchie, l'hérédité, la légitimité, toutes choses inconnues ou odieuses à ses ancêtres? Le mouvement de l'histoire de l'esprit français et de l'esprit italien s'était accompli en sens opposé; la France avait marché de la servitude du moyen âge à la liberté du monde moderne; l'Italie, au contraire, de la liberté passée à la servitude présente.

L'éducation jésuitique avait achevé son œuvre en silence. Les âmes étaient rivées à la servitude, elles l'adoraient comme un dogme. L'esclavage spirituel était devenu la chair même de ce peuple; il criait si on voulait l'affranchir.

Entre l'Autriche et la France, entre Souwarow et Masséna, l'instinct des masses italiennes se prononça pour l'Autriche et pour Souwarow. Tel était le malheur de ces hommes, qu'une ancienne servitude, par cela même qu'elle durait depuis longtemps sur leur sol, leur parut être la patrie indigène. Et, en effet, les classes inférieures avaient pour patrie le catholicisme. Depuis la chute de l'Italie, la nationalité disparue s'était confondue avec l'Église romaine. On faisait la guerre à la Révolution comme à un schisme; la France, c'était l'hérésie. Tout partisan de la Révolution était un jacobin, tout jacobin un blasphémateur. A travers la confusion des choses, ces

populations discernèrent très-clairement que la Révolution française apportait dans le monde la guerre aux dogmes catholiques. Sans s'informer davantage, elles lui rendirent guerre pour guerre, sang pour sang. La Révolution eut beau prendre le masque, elle ne réussit pas à tromper cet instinct; elle eut beau donner une garde d'honneur à saint Janvier; le saint fut dégradé dans l'esprit du peuple, qui nomma saint Antoine à sa place.

Par tout ce qui précède, on voit combien peu les écrivains italiens du dix-huitième siècle avaient pénétré dans l'âme du peuple. La classe bourgeoise avec ses instincts d'affranchissement se trouva isolée au milieu de l'Italie, comme les Bruno, les Campanella, avaient été isolés au milieu des esprits de leur temps. On s'était accoutumé à ne chercher en Italie qu'un reflet de la France. Beccaria, Filangieri, en répétant l'écho de Voltaire et de Rousseau, avaient fait croire que l'esprit du dix-huitième siècle était celui des peuples transalpins. On avait presque oublié que l'Italie était catholique, par habitude de compter seulement l'opinion des classes lettrées. On fut étonné de trouver la Vendée en Toscane et en Calabre. Sur le seuil même de l'Italie, telle que les écrivains la connaissaient, apparut une autre Italie, la véritable, celle du peuple, antirévolutionnaire, antifrançaise.

Les riches et les pauvres, séparés par des siècles, marchaient en sens opposé, les premiers vers l'avenir, les seconds vers le passé, comme ces pèlerins dont parle le Dante, sur le pont Saint-Ange.

Il y avait alors un Italien, le plus grand de son temps, qui écrivait au Directoire : « Mon nom est Vittorio Al-« fieri; le lieu où je suis né, l'Italie; ma patrie, nulle « part. » Le premier mot que l'Italie, par sa bouche, répond à la France de la Révolution, est une parole d'exécra-

tion. Quelle âme, après tout, moins perdue, plus rachetable, moins éloignée de l'amour des hommes que l'âme hypocrite de Burke! Qui n'aimerait cent fois mieux cette haine délirante, frénétique, stupide, que tout l'amour rassis et glacé des pétrarquistes? Avec Alfieri, l'Italie sort de l'enfer des tièdes par une explosion de colère. Alfieri a perdu l'intelligence, la raison; du moins le sang court dans ses veines. L'assoupissement de l'entendement est complet; mais le cœur recommence à battre pour quelque chose. Puis, il y a si longtemps qu'une fibre sincère n'a vibré! Qu'importe que le paroxysme de folie se prolonge? la chaleur vitale reparaît dans le cadavre italien. Après le premier tremblement de colère, l'équilibre se retrouvera. Laissez en liberté s'exhaler les fureurs de Saül; il y a de l'amour dans cet abîme de haine.

Il manquerait quelque chose aux imprécations d'Alfieri, s'il n'accusait les Français de *lâcheté innée;* jamais homme qui aurait sa raison entière ne pourrait soupçonner où Alfieri cherche cette preuve de lâcheté. Il reproche très-sérieusement aux Français, comme une marque d'ignominie, de n'avoir pas osé massacrer et brûler vif Brienne de Loménie, l'archevêque de Toulouse, après la dissolution de l'Assemblée des notables. Au reste, toute la nation est enveloppée dans la même réprobation, une noblesse sans honneur, des prêtres sans vergogne, un peuple sans pudeur, un roi sans tête. Un pareil vertige, un délire aussi complet, aussi permanent, car il ne dure pas moins de quatorze ans, ne vient pas, comme on le croit, d'un accident passager; c'est le cri d'une douleur aiguë, d'une véritable torture morale. Alfieri fait de la haine un système; il retrempe l'âme amollie de son pays, dans l'horreur de la France. L'Italie a usé l'amour, elle l'a porté jusqu'à la fadeur; il semble qu'elle doive

recommencer la vie sociale par la haine. Dans tous les livres écrits contre la Révolution française en Angleterre, en Allemagne, dans le reste de l'Europe, il y a l'inimitié calculée d'un intérêt, d'une caste, d'une politique déterminée, d'une croyance quelconque. Chez l'Italien Alfieri, le premier sentiment qui se réveille est une colère désintéressée, explosion d'un désespoir aveugle. Le plus souvent, les paroles d'Alfieri n'ont aucun sens. C'est comme une exclamation inarticulée de fureur qui surgirait du fond d'un enfer social.

Mépris des rois qui sont abjects, des pauvres qui sont avides, des riches qui sont avares, des Italiens, du *susdit général* Bonaparte, mépris de l'Église, horreur des jésuites autant que des Français, exécration égale pour les vainqueurs et pour les vaincus dans le grand combat de la Justice. Haïr! haïr! volupté d'un cœur qui se dévore dans le néant absolu.

Alfieri est dans la situation d'un homme qui, égaré dans le genre humain, souffre de chaque pensée et de chaque mouvement.

Placé entre la patrie et le monde, entre l'Italie et l'Europe, entre l'esprit indigène et le mouvement de l'esprit humain, de quelque côté qu'il se tourne, c'est une souffrance. Le sentiment de la patrie qui s'est éveillé ne lui permet plus la tranquillité d'âme des Italiens du seizième siècle, citoyens du genre humain. Il voudrait suivre le mouvement de son temps; mais l'esprit immobile de l'Italie le retient et l'enchaîne. Entre ces deux situations opposées, que faire, sinon pousser des cris de colère, blasphémer et maudire? Alfieri est révolutionnaire, en même temps il abhorre la Révolution française. Il déteste les tyrans du passé; il exècre plus encore l'Assemblée constituante et la Convention, qui leur font la guerre.

Épris d'une nationalité impossible, et du zèle du genre humain qui contredit tous les instincts de cette nationalité, quittant le monde pour la patrie, la patrie pour le monde, se rongeant dans un vide absolu, sans espérance, sans regrets, souffrant de toute pensée comme un malade dans une situation désespérée se tourne et se retourne pour souffrir davantage, Alfieri, ennemi du catholicisme, ennemi de la raison, ennemi de l'aristocratie, ennemi des peuples, exilé tout ensemble de l'Italie et de l'Europe, précipité d'abîme en abîme dans les cercles vides de l'enfer de Dante, ne peut s'arrêter que là où retentit l'éternelle imprécation. Il hait le Christ comme Voltaire; en même temps il hait la philosophie comme un lazzarone. La vieille Italie et la nouvelle se combattent dans son âme. Si encore la lutte se livrait au nom d'un principe, d'un instinct! mais non! L'originalité d'Alfieri, par où il représente cette époque de l'esprit italien, c'est la fureur dans le vide, une âme déchaînée dans le néant, un patriotisme effréné sans patrie, un grand écrivain qui a oublié sa langue natale, un Italien qui se réveille en sursaut et ne peut rencontrer l'Italie, ni sur le trône, parce que là est l'absolutisme, ni dans la bourgeoisie, parce que là est la France, c'est-à-dire l'étranger, ni dans le peuple, parce que là est la servitude religieuse et politique. Que faire donc? Encore une fois, désespérer et maudire.

La vraie tragédie d'Alfieri, auprès de laquelle ses pièces de théâtre ne sont que jeux d'enfant, s'est passée au fond de son âme, quand il a retrouvé en lui les contradictions monstrueuses de son pays; ce qui le fait délirer, c'est le sentiment que la fureur même est inutile.

Impuissance dans la haine comme dans l'amour, malédiction sur les rois et sur les peuples, c'est, il semble, le

cri suprême de l'Italie trompée, abusée pendant six siècles, voyant le fond de l'abîme, guérie de son cosmopolitisme, et qui se venge de tant d'opprobres par le mépris de tout le genre humain.

Que l'on ne compare pas la misanthropie de Byron ou de Rousseau au délire d'Alfieri. De semblables cris ne se font entendre qu'au moment où une nation achève de mourir.

Même caractère dans le roman d'Ugo Foscolo. Son héros est épris d'une patrie qu'il ne peut embrasser nulle part; il se tue de désespoir. Le patriotisme aboutit au suicide; vraie conclusion de la politique d'Alfieri.

On a vu la Révolution française attaquée en Angleterre par Burke au nom de l'aristocratie, en Allemagne par Haller au nom de la légitimité. Le trait particulier des contemporains d'Alfieri, c'est la fureur contre la Révolution française, sans que cette fureur soit inspirée par aucun principe; la haine sans aucun amour; l'impossibilité de découvrir son terrain sur le champ de bataille de l'Europe, ni de rattacher la cause nationale à aucun des partis, à aucun des systèmes qui partageaient le monde; des hommes exilés en dehors de toutes les questions, de toutes les espérances, de toutes les luttes; ne pouvant entrer dans les rangs; trouvant toute place occupée au grand banquet du genre humain, et se vengeant du monde par une universelle malédiction.

Tel est encore l'Italien qui a écrit l'histoire de ces temps, Botta.

Ce que l'on sent chez lui[1], comme dans Alfieri, c'est la plaie d'une nationalité qu'il rêve, désire, regrette, sans

[1] Ce caractère, né de la situation même de son pays, donne à l'histoire de Botta une place unique au milieu de toutes celles qui ont été écrites sur le même sujet dans le reste de l'Europe.

pouvoir la saisir. Les hommes qui ont été amputés d'un membre souffrent longtemps encore comme si ce membre entier leur restait; de même les écrivains de la famille de Botta souffrent, en chaque chose, de cette nationalité absente, qu'ils n'ont pas vue et qui a été amputée, il y a trois siècles. Voilà le fond de cette amertume, de cette misanthropie qui s'étend sur tous les objets. Comme Botta ne peut trouver l'âme vivante de l'Italie dans aucun des systèmes ni des événements qui ont remué le monde, il raconte l'histoire de tous les peuples mêlés au mouvement de la Révolution française sans que, dans cet immense débat, il puisse s'intéresser à aucun personnage, à aucune cause, à aucune victoire. Quel que soit le triomphateur, il ne voit au bout que misère et servitude. Il méprise également les idées et les faits; il ne regrette point l'ancien régime, il flétrit avec horreur les meurtres commis par les royalistes; d'autre part, les patriotes, les démocrates, sont, à ses yeux, des insensés.

Selon lui, les républiques d'Italie abandonnées à elles-mêmes sont incapables de vivre; mais, si la langue italienne retentit de nouveau dans une assemblée politique, si le premier consul en devient le président, c'est l'*acte le plus honteux* de l'histoire. La république cisalpine n'est qu'une monstruosité, un gouvernement soldatesque qui doit faire regretter le doux gouvernement de l'Autriche; mais, si Napoléon convertit cette république en royaume d'Italie, cette usurpation est le comble de la scélératesse. Imposer à l'Italie la garde nationale, c'est un outrage; faire pénétrer le Code civil jusque dans les Calabres, c'est l'effet d'un gouvernement *pire que celui de la Turquie.* Napoléon fait relever la statue d'André Doria; c'est pour André Doria le dernier des affronts; en sorte que les bienfaits les plus manifestes sont tournés par Botta à l'oppro-

bre de l'Italie. Le bien que l'on reçoit de l'étranger en armes ne tarde pas à sembler une offense.

Ne pouvant discerner la cause de la nation, pendant un demi-siècle de combats, qui ont tout remué, l'historien prend le parti de tout maudire; *ils se sont tous trompés le pape, les empereurs, les rois, les cardinaux, les évêques, les prêtres, les nobles, les peuples.* Je ne sache pas au monde de lecture plus triste et plus navrante.

A la fin de ces immenses événements qui, de quelque manière qu'on les envisage, ont renouvelé la face des peuples, l'historien italien est le seul qui, se voyant sans patrie, sans nation, sans société réelle, à l'issue du grand champ de bataille, le quitte sans éprouver aucune sympathie ni pour les vaincus, ni pour les vainqueurs, ni pour les vivants, ni pour les morts. Parmi tant de drapeaux qui se sont montrés, il n'en a pas rencontré un seul qui lui ait représenté la patrie italienne; et son dernier mot, après avoir pesé les hommes et les choses depuis 89 jusqu'en 1814, est celui-ci : *Véritablement, je désespère de l'espèce humaine*[1]. Maudire la justice, le droit, l'avenir, c'est, encore une fois, la conclusion de la philosophie de l'histoire italienne. Étrange patriotisme qui va à déclarer que la vieille Europe est un sépulcre blanchi, et qui met sa félicité à ne pas vouloir sortir de ce sépulcre.

Dans son incurable misanthropie, Botta imite Tacite. Mais Tacite, en châtiant les empereurs, avait devant les yeux un passé qu'il regrettait, la liberté de la ville républicaine. Son imitateur ne regrette rien. Aucun passé ne lui fait envie; le présent le désespère; l'avenir est fermé. Histoire de la Révolution française, écrite dans le tombeau d'un peuple. Tout y prend une teinte sépulcrale. La lan-

[1] Botta, p. 393, t. III.

gue même, calquée sur
monde moderne, semble
on essaye de traduire les

Alfieri et Botta, se ve
tière, paraissent chercher
Il semble, en les lisant,
de l'abîme, qu'il dépend
Vous diriez qu'elle gard
otages; que si le monde
paraître en une nuit et c
des ténèbres; souvent ell

Une idée semblable s'e
d'action. J'ai entendu d
guerres de ce siècle, quel
sauter, si l'ennemi avanç
crés par les chefs-d'œuvr
n'eussent pu monter sur
pieds Michel-Ange et Ra
sent été perdus comme le
La poudre manqua, dit-o
eut peur de se déshonore

Assaillie par tant de
s'entourera pas, à la fin
comme d'un boulevard i
l'étouffer à travers cette
d'abord de ruiner tout ce
Ce n'est qu'après avoir a
que la main de l'étranger

Dernières ressources
que Savonarole voulait
sance, peut-être s'allum
main des barbares : et
l'âme d'un peuple. Si l'I

pour l'amusement des autres, qui jurerait qu'elle ne léguera pas comme Sardanapale, aux envahisseurs, des cendres au lieu des délices qu'ils attendent?

Il est véritablement trop aisé de l'accabler et de se rassasier sans rien faire, des beautés qui sont ses œuvres. Ce qu'elle a fait nous appartient à tous, disent-ils. Peut-être si elle ne peut les arrêter, les attristerait-elle, en leur ôtant l'occasion de posséder ce qu'ils sont incapables de produire.

CHAPITRE II.

NAPOLÉON ET L'ITALIE.

Son système impérial n'est pas dans les traditions françaises. Son idéal est Italien. Avénement de l'empereur Gibelin Projet de monarchie universelle telle qu'elle avait été comprise par Dante et les jurisconsultes du moyen âge. Pourquoi la tutelle des Français devient insupportable. Service qu'ils rendent aux Italiens. Ils leur apprennent à souffrir. Réveil de l'âme italienne dans la douleur. Union de toutes les classes contre les Français dans les derniers temps de l'empire. Les carbonari. Ils attendent une résurrection.

Après la Révolution française, apparaît en Italie un Corse issu des gibelins de Florence. Il est impossible de comprendre Napoléon, si l'on ne voit en lui l'Italien couronné, l'empereur de la tradition gibeline. Un même sentiment a fait que toutes les âmes italiennes sont de la même famille : penseurs, artistes, poëtes, politiques, il inspire Dante et Christophe Colomb, aussi bien que Galilée et Léonard de Vinci. Cet idéal, propre à tous, commun à tous, est celui que les chroniqueurs du moyen âge expriment déjà très-nettement sous le nom de *Restauration de la monarchie de l'univers* (monarchia del mondo). Telle

est aussi la pensée native qui se trouve partout au fond de l'esprit de Napoléon.

Le grand empire, la réunion cosmopolite de toutes les nations sous un même bras, le globe entier sous la domination d'un esprit du Midi, d'un César féodal, ce système ne se trouve pas dans les traditions de la Révolution française. Où donc Napoléon l'a-t-il puisé? Si vous le détachez de l'œuvre, de la tendance non interrompue des esprits italiens, vous ne pourrez pas lui trouver d'ancêtres; il restera le mystère, l'inconnu que rien ne précède et n'explique. Au contraire, considérez l'idéal cosmopolite et dominateur de tous les grands hommes de l'Italie, vous reconnaîtrez dans Napoléon l'héritier des vieilles générations gibelines, qui, elles aussi, rêvaient d'un empire sans limites, d'une nationalité qui aurait pour foyer le foyer même du globe. Qu'a prétendu Napoléon? Je crois pouvoir le dire : faire servir le bras de la France à réaliser l'idée permanente de l'Italie; unir la cité et le cosmopolitisme; consommer le plan intérieur qui est au fond de l'âme de tous ceux qui ont laissé un nom de l'autre côté des Alpes. Relisez l'idéal de l'empereur dans Dante, de ce maître d'un État *qui chaque jour éloigne sa frontière et ne consent pas même à se laisser limiter par l'Océan*, vous reconnaîtrez dans Napoléon, à Wagram, à Friedland, à la Moscowa, l'empereur évoqué dès le treizième siècle par le prophète toscan.

Que de choses s'expliquent, si l'on voit ainsi l'histoire italienne se continuer au fond de l'esprit de Napoléon! Dans ses violences contre l'Allemagne, n'y a-t-il rien de la réaction du génie du Midi contre la longue, l'éternelle oppression des hommes du Nord? A Iéna, n'y avait-il pas au fond de ce cœur de bronze un écho des longues malédictions de l'Italie contre les invasions des Tudesques?

Napoléon n'a foulé aucun pays avec tant de dureté que l'Allemagne. N'était-ce pas de la part du héros du Midi une vengeance de dix siècles contre la race germanique?

Dans l'audace des grands artistes italiens, dans leur fougue mêlée de calcul, il y a je ne sais quoi de napoléonien, comme il y a je ne sais quoi de Dante et de Michel-Ange dans certaines journées de Napoléon.

L'Italie ne s'est pas reconnue dans Napoléon[1], non plus que dans la Révolution française. Elle n'a suivi qu'en frémissant l'homme qui accomplissait son rêve. Contradiction apparente! C'est l'empire français qui par l'établissement d'un royaume au delà des Alpes, fit renaître le sentiment de la nationalité; et plus ce sentiment augmentait, plus la haine contre les Français s'accroissait dans la même mesure.

En 1797, les classes inférieures étaient seules opposées. En 1812, la haute bourgeoisie et les chefs des patriotes se rapprochent du peuple dans une même ligue contre la domination française. Les Autrichiens, dans le Nord, se montrent comme des frères; les Anglais errent autour des côtes, ne parlant que d'indépendance, de liberté; ils dressent en Sicile, pour machine de guerre contre la France, une constitution toute prête qu'ils prétendent armer de la régence du duc d'Orléans, depuis roi des Français. Ils arborent sur les rivages des bannières à l'indépendance de l'Italie, avec deux mains qui se croisent. Les carbonari des Calabres tombent innocemment dans le piége; bientôt il est admis qu'il n'y a d'ennemis de l'Italie que les Français, véritable obstacle à tout projet de liberté, qu'au contraire les Autrichiens, les Anglais, les

[1] Comment l'Italie de nos jours se serait-elle reconnue dans un César gibelin?

Russes, sont les amis sincères de l'indépendance. Si Murat, en 1814, n'eût embrassé la cause de la Sainte-Alliance, il eût été renversé en quinze jours par ses propres sujets.

Enfin, au dernier moment, le royaume d'Italie fait éclater à Milan sa réprobation contre le vice-roi, le prince Eugène, représentant de l'influence française. La foule massacre le ministre, coupable d'une amitié complaisante pour la France. Tous demandent avec exaltation comme leur salut et le vrai gage de l'indépendance, de passer sous la domination de la maison d'Autriche. Ce désir passionné a tous les caractères d'un élan national. La raison qui entraîna les patriotes, c'est que les réformes du dix-huitième siècle ont été consommées par Léopold, un Autrichien, et qu'il est assez visible par là que le salut est du côté de Vienne. Tant il est vrai, encore une fois, que les bienfaits de l'ennemi deviennent tôt ou tard des fléaux. Les libertés données par l'Autriche au dix-huitième siècle ont été une des causes déterminantes qui ont fait non-seulement accepter, mais demander, implorer, solliciter, par l'Italie du dix-neuvième siècle, le joug de l'Autriche.

A ce moment de la chute de la France, la nation italienne semble pleine de la colère d'Alfieri. Être délivrés de la présence de ces hommes qui faisaient tant de bruit sur la terre, n'était-ce pas le premier des affranchissements? On se retourne avec amour vers les Russes, les Autrichiens, surtout les Anglais qui avaient promis la liberté en échange de la haine contre la France, tant qu'ils avaient craint quelque chose. Mais la France abattue, ils changent de visage; les alliés prennent subitement l'insolence des maîtres. L'Autrichien se souvient de sa domination de cinq siècles; il ressaisit le peuple italien comme son héritage légitime. L'Italie implore l'Angle-

terre. Sur un signe de lord Castelreagh dans le congrès de Vienne, ses constitutions sont effacées et l'Italie replongée dans l'antique servage.

Exemple mémorable d'un peuple arrivé à cet excès de misère que ses amis eux-mêmes le font souffrir autant et plus que ses ennemis; pour échapper aux uns il se jette sur le fer des autres; aimant mieux l'antique servitude à laquelle il était accoutumé, qu'une ombre de liberté qui l'agitait sans le satisfaire jamais.

Les immenses efforts qu'on est obligé de faire pour contraindre une nation de recommencer de vivre, lui causent une souffrance plus cuisante que le lourd sommeil d'une oppression aveugle. Nul doute que la nation italienne a plus souffert sous la tutelle de la France, qu'elle n'avait fait sous l'opprobre accablant de la maison d'Autriche. La France a fait souffrir l'Italie parce qu'elle l'a réveillée, parce qu'elle lui a montré soudainement tout ce qui lui manquait, parce qu'elle lui a redonné l'existence, parce qu'elle l'a obligée de se mouvoir dans le sens du monde moderne, parce qu'elle lui a rendu une conscience, parce qu'elle lui a fait entendre le son de la trompette, comme à Renaud dans les jardins d'Armide, au milieu des ariettes de Métastase.

Bercée des innocentes réformes de Firmiani, de Tanucci, à demi engourdie par les poisons lents et sûrs de la société de Jésus, amusée, à peine chatouillée par les mélodieuses satires de Parini, l'Italie, dans le dix-septième et le dix-huitième siècles, ne souffrait d'aucun mal. Car elle n'existait pas; sans désir, sans regrets, sans voir, sans entendre, sans parler, c'était une léthargie profonde. La Révolution française, de sa voix terrible, réveille ce monde endormi. Le réveiller, c'était lui faire sentir ses plaies. Voilà pourquoi, dès que la France a manié l'Italie,

celle-ci a crié de douleur, elle a commencé à désirer, à regretter, à espérer.

Toutes les paroles qui étaient sur les lèvres des Français, liberté, indépendance, nationalité, gloire, patriotisme, étaient, on ne l'a pas encore compris, autant d'épées brûlantes qui transperçaient le cœur de l'Italie, puisqu'en répétant ces mots elle commençait à comprendre tout ce qui lui manquait. Les Autrichiens, ne prononçant jamais ces paroles de vie, pesaient comme une masse inerte qui, n'éveillant pas la sensibilité sociale, n'excitait dans le cœur aucun mouvement douloureux.

Oui, les Français ont appris aux Italiens ce qu'ils avaient le plus oublié, à souffrir moralement; et, quoi qu'on en dise, c'est le plus grand service qu'ils leur ont rendu. En leur montrant soudainement une France glorieuse, vivante, ils leur ont appris, ce qu'ils ne faisaient plus, à se demander : pourquoi il n'y aurait pas aussi une Italie dans le monde. Je compte pour peu de chose les réformes extérieures, si l'esprit même n'y participe. Cette âme italienne qui semblait dormir sous le marbre, et que les Autrichiens et les Espagnols avaient enfouie depuis le seizième siècle, l'âme française l'a rendue susceptible; elle l'a excitée, irritée, réchauffée, ressuscitée.

Dans la douleur, elle l'a forcée de se relever, de parler, de crier. Il ne fallait pas moins que la flamme de la Révolution française pour réchauffer le froid de la pierre.

Dans la campagne de Russie, quelques hommes qui avaient conservé au foyer de l'âme la chaleur vitale, voyant des soldats étendus et déjà engourdis dans la neige, les relevaient et les obligeaient de marcher. Ceux-ci obéissaient en maudissant ceux qui les avaient sauvés. Le premier réveil de l'Italie sous sa tombe de glace ressembla à celui de ces hommes qui déjà s'étaient accoutumés au

repos de la mort. Si l'on veut regarder attentivement le fond des choses, on verra que c'est du sentiment réfléchi de la douleur qu'il faut tout attendre. Aussi longtemps que l'Italie dormait, le monde devait désespérer d'elle; la France lui a appris à pleurer du sang, et de ce moment la résurrection sociale a commencé. Dans les premiers rites des carbonari, en 1809, dans cet *agneau* dévoré par le *loup*, dans ce cadavre sanglant du Christ porté secrètement de cabane en cabane, de rochers en rochers, parmi les ventes, n'y a-t-il pas le sentiment populaire d'une grande nation ensevelie qui a la conscience de sa mort et que l'on porte au bord du chemin pour que l'œuvre de la résurrection se fasse?

Les carbonari n'ont pas un principe déterminé; ils sentent que leur peuple n'est plus, qu'il faut qu'il revive. Ils ne savent encore à qui s'adresser, mais ils sont réunis dans une attente brûlante. Ils portent leur cadavre avec eux : Seigneur, *si je touche seulement votre habit, il ressuscitera.* Mais où est le Seigneur? L'Angleterre paraît d'abord et dit : Je suis le Seigneur qui déteste les Français et qui ressuscite les peuples. Et ils la croient. Puis l'Autriche dit la même chose, et ils la croient aussi. Ils ne se tournent vers la France que lorsqu'elle est navrée elle-même à Waterloo. Alors ils lui disent : « C'est vous qui « êtes le Seigneur, nous le voyons maintenant, venez et « ressuscitez notre mort! Nous nous repentons de vous « avoir crucifié. »

Ah! si enfin ils appelaient au dedans d'eux-mêmes le Seigneur qui rend la vie! Venger le Christ mis en croix par les tyrans, n'est-ce pas le trait populaire des idées répandues en Calabre sur la *monarchie du Christ*, depuis Joachim de Flore, saint Thomas, jusqu'à Campanella?

Les écrivains du Conciliateur qui ont marqué le pre-

mier signe d'une révolution morale en Italie, ont très bien senti ce que leur pays doit à ce nouvel *aiguillon de la douleur*. Ils ont cherché à réveiller la pensée par la souffrance : « Grâce à tant d'événements solennels[1], à tant « de leçons du malheur, les hommes de notre temps ont « été réveillés par les pointes de la douleur; et une fois ce « sentiment revenu, ils ont par une conséquence néces- « saire appris à penser. »

CHAPITRE III[2].

LES ESPÉRANCES DE L'ITALIE.

Comment d'après les idées exposées dans cette histoire, on peut juger la marche des choses à venir. Les révolutions contemporaines. Les nouveaux Guelfes. Les italiens abandonnent les traditions de leurs philosophes. Essai de régénération par le catholicisme. Pie IX. Un problème insoluble : fonder la nationalité sur la papauté. Qu'il ne s'agit pas de réformer une nation, mais de la créer. Les théoriciens libéraux de la théocratie. Deux issues. Où est le mal ? Où est le remède?

Depuis la chute de l'Italie au seizième siècle, on a vu çà et là des efforts pour renaître; mais ces efforts rares et bientôt interrompus ne s'accomplissent jamais de concert; ils sont l'œuvre particulière d'une classe, ou des grands, ou du peuple. C'est une fibre qui s'agite, ce n'est pas l'âme d'une nation. Il y a comme une palpitation tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, mais rien encore qui annonce un centre de vie.

[1] C'est par ces lignes que débute le *Conciliateur* en 1818.
[2] Ce chapitre a été écrit dans l'automne de 1847, au plus vif de l'exaltation de l'Italie pour Pie IX. Je le publie ici sans changement. On pourra mesurer par là jusqu'à quel point, la logique de l'histoire italienne étant connue, il est permis d'en déduire par avance la marche et l'esprit des événements à venir.

Dans le dix-septième siècle et le dix-huitième, le petit peuple de Masaniello et le petit peuple de Gênes chassent l'un après l'autre les Espagnols et les Autrichiens: les nobles et la haute bourgeoisie ne prennent aucune part à la lutte. A l'appel de la Révolution française, c'est au contraire la bourgeoisie qui se lève, et c'est le peuple qui s'oppose aux novateurs. La bourgeoisie combat la servitude au dedans, le peuple, la servitude du dehors; l'une hait surtout le despotisme du prince, l'autre celui de l'étranger. Le malheur est que ces deux leviers se sont continuellement brisés l'un par l'autre.

Les révolutions de 1820 en Piémont et à Naples, quelque éphémères qu'elles aient été, ont marqué un progrès. Les peuples enchaînés par le catholicisme ont vu la liberté politique avec indifférence; mais ils l'ont vue sans haine. Ils ne l'ont pas défendue, ils l'ont laissé écraser par l'ennemi. Du moins ils n'y ont pas mis eux-mêmes la main; ils l'ont laissé tuer sans se joindre aux bourreaux.

Un quart de siècle passe, et au moment ou j'écris ces lignes, j'entends de l'autre côté des Alpes un immense cri de joie. Ce ne sont que fêtes et applaudissements. Le fer des braves, les révolutions, le souffle de la France, l'esprit du genre humain et de la civilisation, le travail héroïque des esprits modernes, le sang qui paye l'opprobre, tout cela est inutile pour la rançon de l'Italie; elle n'aura pas à dépenser une goutte de son sang pour se racheter de l'esclavage. Souveraineté du peuple, philosophie, longs martyres supportés dans l'espérance d'un jour de salut, combats de l'intelligence, mots vains et surannés! Le peuple tombé le plus avant dans l'abîme en sortira sans peine. Tous ceux qui le conviaient à l'héroïsme, à la douleur, à la lutte, se trompaient. Le catholicisme a égaré ce peuple hors de toutes les routes du genre hu-

main; il l'a conduit dans une solitude où l'air même que l'on respire fait mourir; mais cet isolement est précisément son salut. Le catholicisme guérira d'un mot les plaies insondables qu'il a faites; il aimera tout ce qu'il a haï, il bénira tout ce qu'il a maudit, il ressuscitera tout ce qu'il a tué. Sans avoir besoin d'aucun de ces magnifiques efforts que les peuples modernes ont faits pour entrer dans la terre promise de l'avenir, l'Italie recevra tout de celui qui lui a tout ôté. Elle n'a besoin que de rester passive; l'âme, enchaînée par des liens d'airain, se trouvera affranchie, sans qu'il soit nécessaire ni de s'étendre ni de se dilater elle-même. Que ces vingt-quatre millions d'hommes restent seulement à genoux sous le balcon de Saint-Pierre. De ces hauteurs pleuvra sur eux, au lieu de la mort accoutumée, la vie morale; et la jeune liberté entrera par la porte de l'éternelle servitude.

Ces joies font peur. Quand la Grèce fut conquise par les Romains, Paul Émile lui dit qu'elle était libre; une joie délirante la saisit; elle se couvrit la tête et s'ensevelit en riant sous les guirlandes.

Pour savoir de quel remède a besoin l'Italie, il faut savoir quel est son mal. Si quelque chose est évident par toutes les recherches qui précèdent, c'est que sa plaie ne ressemble à celle d'aucun peuple. Recueillez dans une pensée suprême toutes les observations de ce livre; considérez tant d'époques différentes; mettez en balance les temps de gloire et les temps d'opprobre, ceux de liberté et ceux de servitude, vous verrez qu'il y a un mal persistant, toujours le même, dans la liberté aussi bien que dans l'esclavage, dans la gloire aussi bien que dans la honte; pesez l'or et la boue de l'Italie, vous trouverez le même principe de misère.

Or le malheur qui persiste à travers toutes les époques,

n'est pas de manquer de telle liberté, de telle forme d'administration. Parlons franchement à des hommes désormais assez forts pour demander la vérité. La plaie profonde, radicale de l'Italie, est de ne pas être. Que l'on ne compare en rien la situation actuelle de l'Italie à celle de la France avant la Révolution de 1789. La France était accablée sous le faix de la royauté, du clergé, mais elle existait ; elle s'était affirmée plusieurs siècles à l'avance; elle n'avait pas tout ensemble à se créer et à se réparer.

Je supplie les Italiens de faire attention à ceci. Il ne s'agit pas seulement de ressusciter une nation, mais bien D'EN CRÉER UNE. J'ai mis plusieurs années à chercher une Italie dans le passé; j'ai trouvé des villes, des communes glorieuses, des atomes splendides, mais nulle part rien qui ressemble à cette organisation que l'on appelle un peuple. Ce néant, ce manque d'être, qui est la misère des Italiens de nos jours, désespérait Machiavel, et avant lui Pétrarque, et avant lui Dante, et avant lui Arnaud de Bresse, et avant lui les plus anciens chroniqueurs. On répète que l'Italie est la terre des souvenirs, qu'elle est accablée de son passé glorieux; ce n'est là qu'une illusion. L'Italie n'a jamais existé ni dans Florence, ni dans Gênes, ni dans Rome. A aucun moment du passé vous ne la rencontrez. Dès l'origine c'est un rêve, un désir, une aspiration douloureuse; mais il n'est pas un point de la durée où vous puissiez vous arrêter dans la conscience d'une nation. Jamais dans les âmes vous ne sentez cette plénitude de joie ou de deuil qui marque une vie nationale; dans les époques de gloire, l'Italie a manqué aux Italiens autant que dans les époques de décadence.

Ne vous retournez donc pas vers le passé; je le répète, l'Italie que vous demandez, que vous cherchez, n'a jamais existé. Il y a eu dans l'antiquité une société romaine, de-

puis le christianisme, des municipalités, des communes, des membres épars ; mais cette merveille d'un corps de peuple est tout entière à construire.

Voyez les temps les plus brillants, ceux qui font le plus envie à nos contemporains. Où les Italiens cherchent-ils leur Italie ? Toujours au loin, en dehors d'eux-mêmes, dans l'Empire, dans la Papauté, en Allemagne, à Avignon. Cette impuissance de s'affirmer soi-même, ce besoin d'un patron, cette demi-existence qui toujours relève de celle d'un autre, ce sentiment de la souveraineté transportée à l'étranger, c'est là ce qui a empêché dans le passé qu'aucune société ait pu s'élever. On cherchait toujours le droit, l'autorité en dehors de la nation; comment une puissance nationale aurait-elle pu se fonder sur le vide ?

La question est aujourd'hui ce qu'elle était à l'époque de Dante; elle n'a pas avancé d'un pas. Où l'Italie place-t-elle l'idéal social, le droit ? Voilà l'éternelle question qui reparaît. Qui a chez elle le principe d'autorité ? Sur quelle pierre faut-il élever le présent et l'avenir ? Machiavel et la société contemporaine ont répondu par cette parole de désespoir : « Il n'y a point d'idéal, point de droit; « ne le cherchez pas plus longtemps; il n'y a que la « force. » Après ces paroles, ce qu'on appelait la société italienne s'est écroulé sous la force étrangère ! Depuis Machiavel, qui a de nouveau consacré le droit ? Personne. Quel est le souverain ? C'est encore la difficulté comme au fond du moyen âge.

Napoléon a rendu un grand service à l'Italie ; en abolissant le saint empire romain, il a simplifié la question; il a détruit sans retour une des illusions du passé. Aujourd'hui, personne ne peut plus chercher le salut dans l'empereur allemand ; car cet empereur sacré dans

Rome, cette idole du moyen âge n'existe plus. Le parti gibelin a perdu son drapeau. Mais à peine il s'est trouvé un pape touché des misères de l'Italie, que j'ai vu ressusciter les illusions, les chimères du parti guelfe. Rebâtir l'Italie sur l'idée de la papauté, voilà ce que l'on a osé proposer sérieusement aujourd'hui comme l'espérance de la démocratie. Après dix siècles d'expérience, rouler l'ancien rocher de Sisyphe, rester dans le cercle d'un passé infernal, après que l'on a acquis la certitude que ce chemin mène à la ruine, recommencer sans fin cette voie de la mort, c'est là ce qu'au nom de la liberté, on propose tranquillement comme l'idée la plus nouvelle, la plus populaire, la plus profonde de ce siècle; quelques réformes administratives empruntées de la France, ont fait oublier l'expérience de tous les autres. Sans avoir rien appris, rien oublié que la liberté, les Guelfes reparaissent avec les mêmes illusions seulement masquées sous la phraséologie allemande. On sent qu'ils sont captifs, non-seulement de la papauté, mais de l'Autriche. C'est en eux que l'esprit tudesque a conquis l'esprit italien.

Quelle est la théorie politique, quel est le contrat social qui s'élève au milieu des cris de joie, du frémissement enthousiaste de la multitude[1]? Quel est le drapeau que l'on déploie devant cette nation pour la tirer du sommeil? Les théoriciens du catholicisme viennent de réduire en corps de système ce que l'on doit attendre du génie de la papauté. Pie IX montre ce que peut un prince qui va mourir demain. Mais les politiques libéraux, les tribuns émancipateurs, ont sondé l'institution elle-même, et voici les programmes de libertés qu'ils déduisent de la primauté du saint-siége. A ce peuple avide de s'élancer dans

[1] Gioberti, *Il Primato*.

l'avenir, les tribuns catholiques enseignent avant tout le mépris de la démocratie. Le peuple mérite que l'on s'occupe de ses besoins, il est par lui-même incapable d'aucun discernement politique; ce qui exclut entièrement l'idée de le faire participer au gouvernement. La souveraineté du peuple demeure une hérésie. La souveraineté véritable, réelle, la conscience de l'Italie, c'est le pape; d'où il résulte que tous les pouvoirs ne peuvent être qu'une délégation de cette autorité suprême; ce qui entraîne après soi, comme conséquence, la théocratie, l'élection du haut en bas, ou le despotisme descendant du faîte de la société, et s'insinuant régulièrement de délégation en delégation dans le membre le plus infime du corps social. En d'autres termes, théocratie, monarchie, aristocratie, annulation du peuple comme être politique, voilà la charte d'indépendance, de régénération, que les tribuns du dix-neuvième siècle en Italie déduisent de l'idée de l'institution de la papauté.

Cet échafaudage monstrueux où la liberté et l'élection ne servent plus qu'à déléguer la tyrannie, ce renversement de tout l'esprit moderne, ce système d'esclavage sans espoir, on le montre à l'Italie comme la pensée la plus nationale, comme le fruit même des entrailles italiennes. Et abusée, enivrée par ses propres espérances, par son enthousiasme, sans soupçonner le venin des paroles, la foule applaudit cette nouvelle invention de servitude, pire que toutes celles qui ont pesé sur son front. Dans son émotion, le peuple distribue des couronnes à qui lui enseigne que le peuple n'est rien, ne peut rien, qu'il n'a pas conscience de son existence propre. C'est-à-dire que l'Italie applaudit celui qui la destitue d'elle-même dans le passé et dans l'avenir. Car si le pape a toujours été, s'il est encore la conscience de l'Italie, que l'on dise si

le résultat n'est pas de condamner l'Italie à l'éternel servage des êtres qui n'ont pas conscience d'eux-mêmes! Et ces sophismes historiques, on les étale comme des vérités qui doivent faire rentrer dans l'ombre les grandes lumières de la Révolution française. Ajoutez que ces théories sont développées avec un désir sincère de liberté; démonstration suprême que l'idée du saint-siége ne renferme en soi que servitude, puisque le théoricien le plus libéral du saint-siége ne peut organiser que l'esclavage.

O Italiens! que seraient toutes les réformes extérieures, si l'esprit se rengageait chez vous dans l'ancienne captivité? Que servirait la liberté du corps, si l'âme pour la payer, courait au-devant du joug qu'elle a brisé? Dût-il attrister l'élan de vos fêtes, ne se trouvera-t-il personne qui, confiant dans l'expérience de vos grands hommes, vous dise: Gardez-vous des subtilités théologiques: Il s'est trouvé un pape, peut-être zélé pour votre bien; mais la papauté par sa nature même, telle que l'a faite le concile de Trente, est une institution qui nourrit l'esclavage. Ne confondez pas l'homme peut-être libéral, avec l'institution qui est despotique. Pendant mille ans, le pape a empêché votre nation de naître. Croyez-vous qu'il lui soit donné de créer aujourd'hui la nation que tous ses prédécesseurs ont empêchée de se former? Il faudrait pour édifier l'Italie, qu'il renversât la papauté, telle qu'elle a été dans le passé. Le plus grand service que celle-ci pût rendre à l'Italie serait de se détruire. Mais cela se peut-il? Jamais religion s'est-elle frappée elle-même? Et que peut un pape libéral, cerné, enveloppé par le génie tyrannique de son institution? Tant que l'Église restera cosmopolite, comment son représentant peut-il être l'artisan, le créateur d'une nationalité? Ces paroles s'excluent.

Il resterait une solution; c'est
propres défaites, abdiquant la m
venue de son immense ambitio
Napoléon, après Leipsik et Wat
mer ses espérances, son avenir, s
l'Italie. La papauté abdiquant
pour le trône de l'Italie, on con
çant à l'univers, elle pût embra
ligion mourante, vieillie, comm
dans son lit, pourrait peut-être s
per qu'un coin de l'univers; e
vieillesse, de l'idée du genre h
Mais cela est-il probable? En est
institution fondée sur l'espéranc
verselle a-t-elle eu l'humilité de
nées? Et quel refuge serait-ce p
cher son appui dans le dogme q
aurait repoussé? Une religion n
susciter une nation morte, est-ce
tholicisme n'a-t-il pas eu dans le
pour autoriser à croire qu'il vo
empereur? Il n'abdiquera pas l
conséquent, son représentant ne
d'un peuple en particulier.

Encore je suppose (ce qui est
licisme renonçant à la monarc
d'être la religion du genre hu
plus que l'âme, la conscience nat
riverait-il? Même animé de l'en
pourrait-il ramener l'Italie dans
du monde moderne? Est-ce le cat
à l'Italie la liberté de l'esprit, le
respect des croyances opposées, l'

science, la liberté des cultes, toutes choses sans lesquelles la vie moderne n'est pas possible et qui sont l'héritage du protestantisme et de la Révolution française, c'est-à-dire le contraire du catholicisme? J'admets qu'il puisse arriver à tolérer tout cela ; c'est le comble. Mais qu'il en soit lui-même le promoteur, c'est admettre de sa part le suicide; en sorte que pour résultat on arrive à ceci, que le catholicisme romain ne peut sauver l'Italie qu'en commençant par s'immoler lui-même.

C'est peu de porter la Révolution dans l'État italien qui n'existe pas, si on ne la porte dans l'Église. Ce sentiment a dominé les âmes tant que la vie sociale y a persévéré. Une voix toujours la même ne cesse de crier, pendant quatre siècles, qu'il faut refaire l'Église. Depuis Joachim de Flore jusqu'à Savonarole, c'est l'instinct du salut. Comment arrive-t-il que les tribuns religieux qui parlent aujourd'hui au nom du génie catholique, soient moins hardis, moins entreprenants que les tribuns du douzième siècle. Vers 1260, un saint répétait en Calabre : *L'Église, appuyée sur un roseau, marche au-devant de la tempête. Oui, la tempête menace tant du côté de l'Italie que de la Germanie.* Elle est venue la tempête germanique, et l'Allemagne a été renouvelée. Viendra-t-elle aussi cette tempête des âmes qui peut seule renouveler l'Italie? Qui oserait le dire? Et s'il n'éclate pas dans les esprits cet orage réparateur, comment espérer que le roseau demi-brisé du treizième siècle servira de levier pour relever l'Italie du dix-huitième siècle?

Toutes ces questions aboutissent à celles-ci : L'Église est-elle le *levier* qui peut relever l'Italie de l'abîme? Si cela est, ne faut-il pas que l'Église commence par se réparer? Ce qui amène cette autre difficulté : le catholicisme est-il capable de se rajeunir et de changer, sans pé-

rir? Mais ces problèmes, loin d'être résolus, ne sont pas même posés aujourd'hui en Italie.

Lorsqu'un bâtiment a échoué, on coupe le grand mât pour essayer de reprendre l'équilibre; de même aujourd'hui, ce que l'instinct du péril indique, c'est de séparer l'État italien de l'Église catholique, pour ne pas être entraîné dans la chute et la mort de cette dernière. Cela est si vrai, que tout ce que fait le pape actuel au profit de la nation s'accomplit au détriment de la papauté. La part nouvelle donnée aux laïques, n'est-elle pas enlevée au clergé? N'est-ce pas un témoignage forcé que la société civile est aujourd'hui plus juste, plus près de l'idéal chrétien que la société ecclésiastique? La science des laïques, préférée à celle de l'Église, quoi de plus contraire à l'idéal de Grégoire VII? Le plus grand bien que l'Église fasse aujourd'hui aux Italiens, c'est de se retirer et de disparaître du terrain usurpé. Elle se resserre et c'est un immense progrès, quand elle se dessaisit de ce qu'elle ne peut plus régir. La réforme la plus importante de Pie IX est celle par laquelle l'État civil enlevé aux prêtres, est rendu aux laïques : aveu que la théocratie est désormais impossible.

Tant que le clergé était le seul magistrat, la logique voulait que le pontife fût le prince. Mais si, dans l'ordre civil, le prêtre n'a plus l'autorité, il s'ensuit nécessairement que, dans l'ordre politique, le prêtre des prêtres n'a plus la souveraineté de droit divin. La démission du clergé dans les affaires temporelles entraîne avec soi celle de la papauté dans le gouvernement et la restauration de l'Italie comme personne politique. Combien de temps faudra-t-il pour que cette conséquence suprême soit déduite. Qui pourrait le dire? Un point seul est irrévocable. Le géant spirituel a miné lui-même les fondements de son trône.

Au point où nous sommes parvenus, les maux organiques de l'Italie se montrent à découvert ; je peux les résumer en quelques mots :

1° L'absence de conscience de son droit ; la coutume enracinée de chercher le principe de la souveraineté, c'est-à-dire son être moral, en dehors de soi, tantôt chez l'empereur, tantôt chez le pape. De là une vie serve, ou plutôt une ombre d'existence, un désir d'être, plutôt qu'un être véritable.

2° La sujétion inévitable à l'étranger ; puisque l'invasion permanente n'est rien autre chose que l'effet du vide interne produit dans la conscience publique.

3° Le génie même de la papauté, qui, étant cosmopolite, ne peut représenter une nation particulière ; d'où l'impossibilité radicale de constituer une patrie italienne, tant que la souveraineté d'un État de l'Italie appartient à un homme, qui, s'il est quelque chose, est l'exclusion même de toute patrie [1].

A ces maux quels remèdes ? Les voici, tels que la logique les déduit de la nature des choses.

Les théoriciens catholiques déclarent que la conscience de l'Italie, c'est le pape. Ce qui revient à dire que la péninsule est en tutelle. Pour que l'Italie devienne une personne morale, il faut précisément le contraire, à savoir que sa conscience rentre en elle-même, et ne soit plus en autrui. Si Rome ne doit pas être arrachée de l'Italie, il faut que la souveraineté soit italienne ; ce qui emporte avec soi la séparation de l'Église et de l'État. Que la première soit universelle si elle peut le devenir ; que le second soit national.

[1] J'exposai dans l'Assemblée constituante ces idées si élémentaires, qui demeurèrent toujours pour elle une métaphysique incompréhensible.

Si l'on veut fonder une patrie, la première chose est de changer un système qui en exclut l'idée. La distinction de la souveraineté temporelle et de la souveraineté spirituelle est un des principes de la société moderne; c'est surtout la question de vie et de mort pour l'Italie. Napoléon, en dépossédant le souverain pontife de ses domaines, a fait une chose inique, parce qu'il se les est attribués; cette injustice fût devenue justice s'il eût rendu la souveraineté à l'Italie elle-même. Le principe du salut national est là.

Il y a dans le monde un souverain temporel qui est en même temps le chef religieux de ses États, c'est l'empereur de Russie. Son principe, tout opposé à celui de la papauté catholique, peut ne rien valoir comme religion; il est excellent comme instrument de nationalité. Le czar est le pontife des Slaves; il ne se dit pas le pontife du genre humain.

Beaucoup de gens se font d'incroyables illusions sur ce qui frappe aujourd'hui leurs yeux. Ils voient un pape qui, par des réformes, a commencé de rendre une certaine chaleur vitale à l'Italie; aussitôt ils se disent que le salut est dans la théocratie du saint-siége, dans les énergies du catholicisme, ils ne discernent pas une chose plus claire que la lumière, c'est que ces réformes ont ramené un commencement de vie, précisément parce qu'elles ont diminué la part de l'Église dans les affaires et dans les destinées de l'Italie. C'est en retranchant au clergé une partie de ses attributions temporelles, que le pape a fait respirer la société laïque; il a ôté une pierre à l'édifice de la théocratie, et cette pierre de moins sur la poitrine de l'Italie, la voilà ivre de joie. Que serait-ce donc si cet édifice temporel qui l'écrase, qui a pris sa place, qui l'a empêchée non-seulement de grandir, mais de naître, venait à s'écrouler, si le

pape aimait assez l'Italie pour abolir chez elle la papauté comme souveraineté politique, après avoir aboli le prêtre comme magistrat civil[1]?

La force qui peut relever de la mort est si peu dans l'Église, que c'est en diminuant son pouvoir que l'on a recommencé à découvrir une Italie. On a soulevé quelques-uns des décombres de Rome ecclésiastique, et l'on a reconnu au fond le cœur d'un peuple enterré vivant dans une théocratie morte. Est-ce à dire que ces décombres donnent la vie? Autant vaudrait dire que ce sont les tombeaux qui ressuscitent.

Deux voies sont ouvertes à l'Italie : premièrement, persister dans les anciennes chimères, attendre que la papauté lui donne la monarchie du monde, et pour prix de cette souveraineté imaginaire, demeurer en tutelle, rester asservie en réalité au saint-siége, à condition d'asservir spirituellement le genre humain. Cette chimère qui a englouti l'Italie, lui est de nouveau présentée par ceux qui ont résumé pour elle le programme politique, le nouveau contrat social de l'Église.

Il est une autre voie : c'est de consentir de sang-froid à mesurer la réalité; c'est de reconnaître avec fermeté que la domination promise à l'Italie par la papauté n'est qu'un fantôme qui se disperse en fumée; et cela tenu pour certain, abandonner l'espérance de la souveraineté universelle; ne pouvant conquérir avec la papauté la tyrannie spirituelle de la terre, se résigner à être une nation souveraine, une personnalité libre dans la société des peuples libres.

[1] Qui ne voit que dans le pape actuel il y a deux hommes opposés, le souverain temporel et le souverain spirituel? Ce que l'un fait, l'autre le défait. Le prince temporel tente des réformes libérales, le prince spirituel bénit par son nonce le drapeau du Sonderbund et refuse d'admettre l'ambassadeur de Belgique parce qu'il représente un ministère libéral. — 1847.

Il faut avouer que le premier syst
été soutenu avec autorité dans la
nières années. S'il est quelque chose
c'est de voir, au moment même où
pour renaître, les théoriciens de la
dans une expérience mille fois ten
ment; au nom de l'histoire, renvers
de la liberté, la liberté; le vieux p
avec les mêmes chimères comme si
cles n'eussent rien appris au mond
peuple à la mort accoutumée, les f
terie ne manqueront pas. A ce pauv
pour mieux l'amuser, que, loin d'êtr
trône du monde, qu'il est le peuple
ples, la *nation mère*, la *nation royal*
cratique, le peuple-prêtre, le souver
de la terre; que les autres races infidè
par une révolte insensée à sa prim
s'obstinant à s'identifier à la papaut
soumises à ses pieds, les nations ser
de droit naturel et divin; qu'il ne fa
sévérer dans la voie où l'on est entré
confondre avec le saint-siége, mett
personne morale dans la papauté, c'e
qu'à cette condition la royauté nature
rope et le monde éclatera sans contes
verra de cette hauteur l'univers mor
noux.

Dans ce vertige monstrueux, ce pe
ainsi complaisamment l'empire, qu
on investit de la souveraineté sur tou
égaré de cette vision de tyrannie uni
touillé, enivré dans la mort; il appl

qui doit lui asservir la terre, et il redresse sur les pavois les vains fantômes; il est tout près de suivre ces voix de la mort qui le ramènent encore une fois triomphant dans le sépulcre des Guelfes et des Gibelins. D'autant mieux que l'on ne manque pas d'ajouter que l'Italie doit avoir une destinée à part, que rien de ce qui a sauvé les autres, liberté, émancipation de l'esprit humain, Révolution française, n'est digne de servir à son salut. La flatterie est poussée si loin, que l'on intéresse sa vanité nationale à faire le contraire du monde, jusqu'à chercher la liberté dans la servitude, et la domination dans l'abdication de toute volonté propre.

Au milieu de ces théories obstinées de la mort, quelle trompette du jugement sera assez puissante pour crier aux oreilles de ce peuple : Au dix-neuvième siècle, Guelfes et Gibelins, ce sont là des formules ruinées, des tombes ouvertes, qui ne contiennent plus un seul germe de vie, il faut sortir de ces leurres. Rentrer dans ces formules, c'est rentrer dans le cercle du néant; il est temps de sortir de l'enceinte tracée depuis mille ans autour de la nation italienne. Vos pères ont usé le chemin du vide, sans pouvoir y rencontrer l'Italie. Comment, revenant sur les mêmes traces, trouveriez-vous à cette heure ce qu'ils n'ont pu trouver dans les temps les plus brillants, les plus heureux? Parcourir encore une fois le désert de l'égarement, avec l'expérience de plus; ajouter à leur désespoir naïf un désespoir systématique, est-ce à cela que vous mettez l'orgueil national?

Attacher sa destinée à combattre l'esprit humain, y a-t-il là une seule chance de victoire? Le saint-siége vous avait promis pour prix de votre asservissement de mettre à vos pieds toutes les nations.

Il n'a pu tenir sa promesse; vous êtes libres. Le con-

trat est rompu. Voulez-vous recommencer le bail de servitude?

Quand je dis que les Guelfes reparaissent avec leurs illusions, il faut ajouter que ceux du moyen âge s'appuyaient du moins sur une Église vivante, pleine de mouvement, de discussion[1], qui par les conciles universels présentait une image de liberté et d'indépendance; au lieu que les Guelfes libéraux de notre temps ne s'appuient que sur un prince, un chef, une tête. De plus, les premiers pouvaient croire que l'Église catholique s'emparerait de la terre, illusion qui n'est plus possible désormais. Ils sacrifiaient la patrie à l'humanité. Les Guelfes de nos jours sacrifient la patrie non plus à l'univers, mais à la secte. D'où il résulte que les premiers, s'ils n'ont pu se donner une patrie indépendante, ont du moins joui des agitations de la liberté civile, et que le triomphe des seconds serait tout à la fois l'anéantissement de la liberté et l'anéantissement de la patrie.

La question est de savoir si, plutôt que de revivre en acceptant l'égalité avec le reste des peuples, l'Italie aime mieux, orgueilleuse de son isolement, couronnée de sa propre servitude[2], triomphante par une misère sans exemple, s'enterrer à l'écart, sans foi vive, dans les caveaux de

[1] Le cri de ralliement des Guelfes du moyen âge, c'était l'Église et non le pape, c'est-à-dire une puissance qui ressemblait au peuple, à la foule. L'Église, c'était la maison de tous, où après le service divin s'accomplissaient les solennités politiques, se prêtaient les serments, s'élisaient les magistrats, se réunissaient les assemblées laïques. C'était souvent le forum des républiques chrétiennes.

[2] Il faut savoir gré à Pie IX d'avoir déclaré, en ouvrant la consulte d'État, que ses réformes ne renferment le germe d'*aucune* institution parlementaire; que la papauté, c'est l'absolutisme qui peut bien condescendre à écouter des avis, mais non partager le pouvoir avec le peuple; que toute institution libre dans les domaines du pape est une utopie. Avez-vous entendu, Italiens?

Saint-Pierre. J'ai peur que la magnificence et l'orgueil de cette mort n'amusent par sa grandeur quelques imaginations italiennes, et qu'à voir ce que fait le reste du monde, il ne leur semble pas assez évident qu'il vaille la peine de vivre. Dans Alfieri et quelques autres âmes de cette trempe, je retrouve ce que la Bible appelle la vanité du sépulcre.

Examinez, pesez ce que je viens de dire, vous verrez que le problème de l'Italie se réduit à ces termes : seule des peuples chrétiens, l'Italie veut-elle identifier son avenir avec celui de l'Église catholique, se relever ou tomber, se rajeunir ou vieillir avec elle? Est-elle décidée, comme dans un moment de naufrage, à se lier au mât de la nef que tous les vents de l'abîme ont déjà ébranlée? Il n'est pas une nation qui ne se soit réservé la possibilité de surnager, et qui en séparant sa destinée politique de la destinée de la vieille Église, n'ait conservé libre au moins son lendemain.

C'est une grande mort de mourir avec une Église. Les Juifs s'enterrant sous le temple de Jéhovah valent bien les Romains vainqueurs qui pendant quelques années encore promènent leur scepticisme en attendant qu'ils achèvent, on ne sait comment ni à quelle heure, de se disperser et de s'évanouir en poussière. Mais ce temple, c'était la Judée; le sacerdoce hébraïque, c'était le peuple juif. Religion et patrie étaient une même chose. La synagogue avait fait la nation; il convenait de vivre, de se sauver ou de périr ensemble.

Pourquoi l'Italie s'obstinerait-elle dans son orgueil à s'affaisser avec la papauté elle-même?

Veut-elle lui faire l'hommage de son non-être, comme les Hébreux faisaient, au sacerdoce de Moïse, l'hommage de la nationalité qu'ils en avaient reçue? Quand les Juifs, environnés, assiégés par le monde romain, se décidèrent

à mourir, ils savaient qu'ils m
l'ennemi sous leurs murs et
eurent la grandeur du danger
de toutes parts, cernée, affam
l'Italie s'obstine à s'identifier t
pauté, parce qu'elle croit que
triomphe prochain de la fortu
roïsme, puisqu'elle ne voit pa
revivre par la force même qui l

Comment m'exprimer en par
cependant; et je dois m'y appli
vie d'un peuple.

Dieu de vérité, donne-moi ta
tendre de cette nation blessée à

Cinq siècles ont assez bien é
dix-neuvième, les Italiens ont
être les martyrs, non du Christ
ont cette ferme pensée, il faut
résolution, c'est-à-dire s'avouer
monde que, s'immolant au sa
former un corps de nation; et
chement et pour toujours l'esp
trie, s'asseoir sur les degrés d
pitié des hauteurs de la cité un
de la cité politique[1]. Dans ce c
mité d'un sacrifice accompli s
martyrs d'une croyance réfléch
ils pourront, que sais-je, renc
ancien génie.

Ou bien s'ils veulent d'une r
quérir une patrie, il faut renon

[1] L'*Art de bien mourir*. Savonarole.

qu'ici l'idée, c'est-à-dire à la domination du saint-siége. Voilà le fond des choses et la plaie mise à nu. Car d'espérer réunir et posséder à la fois les deux solutions contradictoires, c'est se vouer à une éternité terrestre de misères; puisque, n'acceptant pas le martyre pour le saint-siége, on n'en aurait pas la grandeur, et ne voulant pas la patrie avec assez de décision pour renverser ce qui l'empêche de naître, mais caressant deux chimères, ne se donnant pleinement ni à l'une ni à l'autre, ce ne serait vouloir ni vivre ni mourir. Et comme les siècles ont passé sans rien produire de décisif pour l'Italie, tant que cette ambiguïté a persisté, les siècles à venir seraient également stériles. On verrait, après mille ans comme aujourd'hui, un peuple qui, ne se décidant ni pour le cosmopolitisme de l'Église ni pour le patriotisme de l'État, serait condamné, pour son châtiment, à se chercher lui-même, également en dehors de l'humanité et de la patrie, dans une cité de néant que, chaque jour, il édifierait d'une main et détruirait de l'autre.

Poursuivre à la fois l'asservissement du monde sous la Rome de la papauté moderne et la liberté indigène sous la Rome de la nationalité, c'est trop d'une visée; il faut choisir!

Voilà douze cents ans que le malentendu se prolonge. Il faut enfin savoir si l'on veut vivre ou si l'on veut mourir.

Si la plaie éternelle de l'Italie est le manque d'être, le besoin de s'appuyer sur autre chose que la conscience de son droit, si c'est l'habitude de chercher sa force en dehors de soi-même, il n'est que trop évident que la papauté ne peut pas guérir ce mal. Plus elle intervient dans les affaires de l'Italie, plus celle-ci s'accoutume à ne pouvoir se passer de patronage; en sorte que l'on arrive à ce comble

de maux que ce qui paraît aujourd'hui à nos contemporains le remède ne sert qu'à empirer la blessure.

Le droit! le droit! voilà ce qui manque aux Italiens; c'est la conscience qu'il faut refaire.

Il faut une action quelconque par laquelle la nation italienne se prouve à elle-même son existence. Tous les peuples modernes se sont ainsi affirmés par un acte, par un fait, dans lequel la conscience d'eux-mêmes leur a été révélée : l'Allemagne, par le protestantisme; l'Angleterre, la France, l'Espagne, par leurs révolutions; les Etats-Unis, la Grèce, par la guerre de l'indépendance. Attendre que ce fait vienne du dehors, c'est une autre forme de servage. Non! il faut ne rien attendre de l'univers, se prouver à soi-même que l'on se suffit pour naître. Car, je le répète, il s'agit pour la nation italienne de naître, non pas de se reposer.

Il y a deux coups à frapper, car il y a deux illusions, deux fictions à renverser pour trouver la vérité. La fiction gibeline, c'est la domination de l'Autriche héritière du Saint-Empire. La fiction guelfe, c'est la domination temporelle des papes. Mais résoudre ces questions sans toucher au fond même des choses, c'est ce qu'il n'est pas bon d'espérer. L'Italie est si bien mêlée au monde, qu'il ne faut pas compter pour elle sur une renaissance locale, déguisée, menteuse, dont l'univers n'entendrait pas parler. Si elle vient à renaître, le mouvement partira de si loin, que le monde entier le sentira au même moment; au moindre soupir d'Encelade, la terre tremblera[1].

Se proposer de fonder la nationalité italienne sur la papauté, c'est-à-dire sur le principe qui exclut la natio-

[1] C'est en effet de la Sicile qu'est parti le signal des dernières révolutions qui ont ébranlé l'Europe. — 1851.

nalité, c'est se proposer de gaieté de cœur un problème insoluble, puisque les deux termes se contredisent et se renversent l'un l'autre. Tant que la question sera ainsi posée, il sera trop tôt pour se réjouir. Ce peut être le travail de l'enfantement; mais qui naîtra? ce n'est pas encore le cri d'un peuple nouveau-né, qui vient au monde.

Quand je considère l'intrépidité d'esprit, le génie révolutionnaire des grands Italiens du moyen âge, et comme ils sont unanimes à appeler les révolutions dans le gouvernement religieux de l'Italie, je crois que leurs descendants vont profiter des libertés du dix-neuvième siècle pour demander et accomplir les révolutions de l'esprit. Arnaud de Bresse, Dante, Pétrarque, tous les philosophes de la Renaissance, Machiavel, Sarpi, Bruno, Savonarole, Socin, Vanini, n'ont qu'une voix pour avertir l'Italie de se dégager des liens du saint-siége; il est vrai que les uns ont été bannis, les autres torturés ou brûlés vifs. Lorsque je vois, au contraire, les Italiens de nos jours renoncer à cette tradition d'audace et se séparer de ces hommes, il me semble que c'est renouveler contre eux le ban, la torture, et brûler une seconde fois leurs cendres.

Il est des ombres de peuples qui se traînent sur la terre sans jamais pouvoir reprendre un corps ni achever de mourir. Ombres d'autant de religions mortes. Tels sont les Juifs ou les Guèbres, résidu social d'une Église défunte. Les Italiens veulent-ils devenir les Juifs ou les Guèbres du monde moderne?

Les politiques croient encore pouvoir créer une Italie sans sortir des combinaisons ordinaires et sans déchaîner les tempêtes du globe. Cette assurance commencera bientôt à leur manquer.

Cette terre conservera, dans sa renaissance, son caractère d'universalité, comme elle l'a gardé dans sa ruine.

Après avoir été la mère de la
enfantera la liberté de tous, si
elle-même.

Pour faire surgir dans le mo
neuve qu'une Italie, c'est pe
calcul vulgaire. Il faudrait ch
organisation nouvelle, la tem
civil; il n'y a qu'un nouvel esp
sance de renouveler ainsi les s

L'île de Crète, berceau de
milieu du calme des anciens
tressaillement du vieux mond

Une chose me frappe. Ceu
en Italie les théories libérales
jamais de la fraternité des rac
donnent à la nation italienne
de droit divin; de l'autre, ils
manité, sujet ou serf de ce pe
association réelle; mais l'assuj
nel de tous à ce qu'ils appel
oint, du peuple-prêtre. En so
nation caste déduite du sai
monde comme le nouveau dr
franchissement universel.

Ceux qui désormais s'attac
ront trompés avec la ferme vo
lutistes avaient seuls interp
théorie n'aurait pas cette fo
que répondre à ceci? Les libé
la papauté le programme de
trouve que ce programme, éc
est un monstre de servitude.

La Révolution française avai

ternité des races. Le libéralisme du saint-siége a aussi sa formule révolutionnaire : *primauté éternelle d'un peuple sur tous les autres !* De quel côté est, je ne dis pas l'esprit moderne, mais le génie chrétien ?

Ce qui m'effraye, est d'entendre répéter aux Italiens qu'ils auront besoin de peu d'efforts pour renaître, que l'Autriche ou le monde leur fera don de l'indépendance; que, de leur part, il suffira d'un *peu de bonne volonté*. Oh ! que ce n'est point ainsi que l'on sauve un peuple ! Si c'est pour l'encourager qu'on lui cache les difficultés, l'effet est tout contraire; il est des situations où l'inspiration ne peut naître que de l'immensité du péril. J'aimerais mieux qu'on aguerrît les esprits, par la grandeur même du sacrifice à consommer; car les sacrifices seront immenses ou le résultat sera nul. Quand la Grèce a commencé de remuer sous sa pierre tumulaire, elle n'avait ni un couteau, ni une amorce à brûler. Le monde lui a tendu la main après qu'elle eut noyé à demi dans son propre sang ceux qui l'étouffaient depuis trois siècles.

Une révolution qui, comme celle de France en 1830, livrerait tout à l'oligarchie bourgeoise, ne ferait que rejeter l'Italie dans le moyen âge. Ce serait pour elle rétrograder de cinq siècles. Car la situation de ce peuple est si extraordinaire, il est si peu fait pour les choses moyennes, que même dans la servitude où il est, son passé lui donne le droit de dédaigner comme un joug suranné la plus nouvelle des révolutions politiques de l'Europe. L'Italie a fait avant le reste du monde l'expérience du règne de la bourgeoisie. Que lui servirait aujourd'hui de tenter encore la féodalité financière de nouveaux *popolani grassi* sans le génie des arts, sans la poésie, sans l'amour, sans la gloire qui nivelait tout ? Est-ce la peine de revivre ?

L'Italie esclave, il lui reste une grandeur; c'est qu'ayant

pratiqué, dès le moyen âge, le gouvernement de l'argent, elle peut mépriser aujourd'hui, comme une honte subie, ce qui fait l'orgueil ou la félicité des autres.

Le vaisseau qui porte les nations latines est en voie de périr ; il le faut alléger d'un peu de vieux lest.

Où appuierai-je le levier pour relever ce grand corps naufragé ? Les uns disent : sur le saint-siége ; les autres sur le trône d'un prince qui n'est pas né encore et que nous attendons.

Quoi ! toujours sur l'étranger, sur le monde du dehors, sur le vide ? Eh ! si je cherchais à la fin mon point d'appui dans l'âme de celui qu'on dit mort ? Est-ce autrement que la résurrection sociale peut s'accomplir ? Mais cette âme ne veut pas se relever, elle a pris goût à la mort. Quoi ! vous songeriez à ranimer l'Italie sans le souffle de l'esprit italien dans sa liberté, dans son essor, dans sa spontanéité première ! O folie ! depuis quand les corps se redressent-ils du sépulcre, si l'esprit y demeure ? Vous voulez que la papauté ressuscite l'Italie. Il y a longtemps qu'il a été dit : *les morts enterrent leurs morts*. Les ressusciter, est-ce là leur affaire ?

Le catholicisme a enseigné à ce peuple la démission de lui-même, et depuis trois siècles cette démission est donnée ; il y a une certaine douceur à n'exister qu'à demi, à ne plus porter la responsabilité et le fardeau de soi-même. Chaque individu met sa conscience dans un prêtre, et la société entière met la sienne dans le pape. Cela établi, vous voulez que ces personnes qui se sont dépouillées d'elles-mêmes rentrent en possession de leur énergie morale, que l'État, jusqu'ici mineur, sorte de tutelle, qu'il s'affirme, qu'il redevienne responsable de ses actions, c'est-à-dire libre. Mais le moyen d'espérer que le catholicisme enseignera le contraire de ce qu'il a en-

seigné? A moins qu'il n'abdique ou change de nature, cela se conçoit-il? Or, vous ne lui demandez pas même de se réformer. La question qui après avoir retenti depuis Arnaud de Bresse jusqu'à Savonarole, devrait précéder toutes les autres, la réforme radicale de l'Eglise, n'est pas même indiquée. On sent que cette Église est arrivée à ce degré de décrépitude où il lui est impossible de se corriger sans se briser; et d'un système que vous n'osez pas même toucher pour le réparer, vous attendez votre renaissance!

Cette monarchie du Christ qui devait s'établir politiquement sur la terre, suivant tous les grands prophètes de l'Italie moderne : saint Thomas, Savonarole, Campanella, pourquoi n'en est-il plus question de notre temps? C'est à la faire sortir de ce qu'ils appellent *son occultation* [1] ou son éclipse que devraient travailler les Italiens. En agissant ainsi, ils entreraient dans le plan de tous les grands esprits qui ont marqué la trace de la nationalité.

Une Église immobile barre le chemin à des hommes pressés de continuer leur route. Ils n'espèrent pas traverser cet obstacle; mais au lieu de prendre une autre voie, ils s'acharnent à s'enterrer sous cette masse inerte; ils se lient plus que jamais de corps et d'esprit à la pyramide funèbre!

Un seul des peuples de la famille latine s'est séparé de Rome catholique; le peuple roumain [2], fragment vivant de la colonne trajane, répandu de la Hongrie à la mer Noire. Ce membre détaché du torse de Rome ressent, aux portes de l'Asie, le moindre tressaillement des peuples de l'Occident. Toute parole prononcée à voix basse,

[1] *De Regimine principum.* Saint Thomas.
[2] Moldavie, Valachie, Transylvanie, Bucovine, Bessarabie, Banat de Temeswar : plus de huit millions d'hommes.

au bord de la Seine, a son écho latin à l'embouchure du Danube. Avec la parenté intime de langue et de race, il semble qu'une même fibre s'étende du cœur de notre société au cœur des Carpathes. Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, si les Moldaves, les Valaques, les Transylvains, colonies latines séparées du vieux tronc, ont cherché, de nos jours, à remplacer le lien brisé de Rome, par une sorte de religion civile pour la France? Ces provinces lui ont, en quelque manière, demandé de redevenir, pour elles, la métropole antique[1].

Les Roumains ont été conservés avec leur langue romaine, au milieu de la barbarie et de l'islamisme, comme Joseph dans la citerne du désert. Vassaux de la Russie, ils sont aujourd'hui, à son égard, dans la situation de l'Italie sous l'Autriche. La religion des oppresseurs et des opprimés étant la même, n'est plus un rempart national pour ceux-ci; du moins elle n'est pas systématiquement contraire à l'idée de patrie. Et parmi tant d'autres misères, les Roumains ont pourtant sur les Italiens cet avantage que l'ennemi de la nationalité n'est pas dans le cœur même des traditions et des croyances. Affranchis de Rome, ils le sont spirituellement de César et du pape. La ruse ou la force les a réduits tour à tour; jusqu'ici, ni l'une ni l'autre ne s'est assise sur un droit historique ou religieux.

Si les Italiens finissaient par tourner contre la domination autrichienne la fureur qu'ils ont opposée à la Révolution française dans les journées de Pavie, Vérone, Lugo, Arquata, Bisagno, Arezzo, Naples, nul doute qu'ils ne parvinssent à s'affranchir. L'exécration dont les masses ont poursuivi la liberté révolutionnaire,

[1] Voyez *les Roumains*. Paris, 1856.

prouve assez qu'elles peuvent encore s'ébranler pour une cause générale. Le malheur est que le moyen dont on s'est servi contre les innovations françaises se trouve n'avoir point de force contre la tyrannie tudesque.

L'arme de l'Autriche depuis trois siècles, c'est d'être par excellence l'empire apostolique et romain. Comment soulever au nom des croyances catholiques le cœur des masses contre l'empire qui est le représentant politique du catholicisme? Comment faire retentir de village en village le tocsin de l'Église contre ceux qui prétendent être et qui sont en effet le bras droit de l'Église? Là est la grande difficulté. Jamais les paysans de la Calabre n'ont poursuivi les Autrichiens de cette haine religieuse qui leur a donné quelquefois la force de tenir tête aux soldats de la République et de l'Empire; et la vraie raison c'est que les Autrichiens, s'enveloppant aussi bien que les Italiens de la bannière catholique, jésuitique, ultramontaine, ne leur laissent pour ainsi dire aucune forte prise. Le système des forces morales étant le même de part et d'autre, c'est l'organisation militaire qui décide seule; et celle-ci étant incontestablement plus puissante du côté des dominateurs, il en résulte que les provinces envahies avortent dans leurs entreprises pour s'affranchir. Un immense avantage reste aux conquérants sur le peuple conquis.

Toutes choses restant ce qu'elles sont, l'Italie ne sait par où saisir corps à corps l'Autriche. Avec quel principe passionner les peuples et les jeter contre les maîtres? Au nom de l'orthodoxie? L'empire de l'Autriche est l'orthodoxie réalisée dans la politique. Au nom de l'absolutisme comme le prétendent ceux qui veulent s'appuyer sur la dictature d'un prince? L'Autriche est l'idéal de l'absolutisme. Nulle espérance de la vaincre sur ce terrain.

Comme on écrase une batterie
réduire, d'une position domina
peut briser l'occupation de l'Au
une situation moralement supéri
idée plus haute dans l'échelle des d
Aucun peuple ne s'est émancipé d
peuple qu'à la condition de s'app
rieur à celui de ses conquérants.
sont soustraits au joug des Turcs
christianisme ; les États-Unis à l'
Bretagne en dominant l'aristocrat
cratie américaine, une idée sura
velle. De même, afin de soulev
quête autrichienne, ce n'est pas
toutes les énergies nouvelles de l
Car d'imaginer que pour détruir
pereur autrichien, il ne faut rie
prince piémontais ou d'un pontif
séculaire de l'Italie. Il y a trois
dait et armait déjà son despot
potes n'ont pas manqué dans c
teur n'est pas venu. L'absolutis
pu contre l'absolutisme du deho

Le jour de la bataille suprême
rée tous les grands esprits de l'Ita
et les peuples indigènes, se lèver

Si ce jour éclate, ce ne sera pa
peuple contre un peuple, mais l
main. L'Italie écrira sur sa ban
politique et religieux que celui
étendards étaient plus longtemp
dans le passé l'absolutisme deva
tisme, la servitude contre la serv

pourrait arriver que le combat fût stérile, mais que faute d'adversaire il ne s'allumât jamais. Dût-on m'accuser d'être étranger à la philosophie de mon temps, j'avouerai que j'appartiens encore à ces sortes d'esprits surannés qui pensent qu'une nation ne peut se racheter de l'esclavage d'un autre peuple que par le fer mis au service du droit. Bien que je m'avoue condamné par les sentiments de presque tous les hommes de ma génération, je dirai que je n'ai jamais vu les idées triompher si quelqu'un ne s'est armé pour elles. Après toutes les leçons que j'ai reçues de mon temps et qui ne m'ont pas été épargnées, je persiste à croire fermement que l'héroïsme est le meilleur compagnon de la philosophie et qu'en de certains périls l'épée fait plus de travail en un jour que toute la sagesse de la terre en plusieurs siècles.

Il m'en coûte de faire saigner si longtemps et si durement une à une les plaies de l'Italie. J'aurais voulu, comme un autre, en détourner les yeux. Plus d'une fois j'ai abandonné cette rude tâche; toujours j'y suis revenu, persuadé que le plus grand fléau de cette noble contrée, ce sont les illusions des hommes qui, ne l'ayant aimée qu'à demi, l'ont courtisée jusque dans ses chimères; et j'ai cru que le premier pas dans la guérison est de sonder le mal avec une certaine intrépidité de pensée et de cœur. A cette cause sublime je fais à mon tour ma faible offrande, puisque le temps ou ma propre misère n'ont pas voulu que je pusse la servir autrement. Je dépose ici ma plume, las d'avoir décrit de telles infortunes; je me consolerai de l'immense tristesse qu'elles apportent avec elles, si j'inspire à quelque Italien la pensée d'appliquer des remèdes énergiques proportionnés à de si grands maux.

Je n'ignore pas que tout ce qui vient de la France doit paraître suspect aux peuples étrangers; et pour ma part

j'accepte comme un châtiment la
sur nous tous dans les actes co
France. C'est justice qu'une gé
son front l'empreinte de ce qu'e
la clarté du soleil, depuis qu'elle
vie. Et comme nous envelopp
pères dans la même renommée d
il est équitable, il est bon, il est
soient enveloppés dans la même
et d'infamie. Telle est la justice

Que les peuples qui nous ento
tant de promesses faussées, d'ap
serait puéril de les en accuser. M
ils n'aillent pas jusqu'à repousser
d'autres mains ont planté avant
peuvent tirer de notre chute volo
cipe de vie. Tant que la France
l'avenir et les idées de régénérat
l'Italie a pu repousser ces espér
poisonné de l'étranger. Puisqu'il
et l'avarice d'un si grand nombr
jets, ces germes de vie sont repou
l'occasion est unique pour l'Italie
que nous désertons et de releve
donné sur la route, ne peut plus
déré comme la propriété de pers
la bannière livrée, trahie, vendu
massant le flambeau de vie que n
le porte où nos mains défaillan
Voilà l'espérance qui lui reste ; v

L'occasion est unique; la se
France donne un moment à l'It
audace la couronne de la civilisa

n'est pas mis à profit avec hardiesse, il court risque de ne se représenter jamais; car cette génération à laquelle j'appartiens approche elle-même de sa fin. Bientôt elle sera dans son sépulcre de boue; et il est difficile de penser que celle qui suivra ne fera aucun effort pour rentrer dans l'héritage social que nous avons frauduleusement rejeté, craignant d'être obligés d'acquitter la dette que nous ont laissée nos pères[1].

CHAPITRE IV.

RÉSURRECTION SOCIALE.

La République romaine. De la tyrannie de la conscience. Dans une époque corrompue, peut-on ne tenir aucun compte des vices? Confirmation de tout ce qui précède. Conclusion.

Depuis que les dernières lignes de cet ouvrage ont été écrites, il m'a été donné d'en voir les principes confirmés avec une force souveraine, par une suite d'événements auxquels j'ai moi-même été mêlé; et de quelque façon que j'aie pu payer cette dernière évidence, je ne songerais pas à m'en plaindre, si je ne considérais ce qu'elle coûte à d'autres qui ne l'ont pas désirée. Spectateur de la courte tragédie où tant de peuples sont restés blessés sinon morts et ensevelis, j'éloignerai la plainte, le deuil, le regret même de tant de puissantes vies, pour ne regarder que les choses et l'enseignement qu'elles portent avec elles.

Dans ce que j'avais appelé précédemment les espérances de l'Italie, j'avais annoncé que tout appui cherché dans le catholicisme croulerait aussitôt, entraînant après soi la

[1] Ceci a été écrit près de deux ans avant l'expédition de Rome.

ruine de la nation. La religion
donner raison à ces principes.
toire, Pie IX a été contraint de

Les étrangers ont reparu d
seizième siècle de l'autre côté de
visages. Chez les Allemands, m
même sentiment traditionnel de
Français, même ignorance, m
droit; suspects au prince qu'ils
qu'ils trahissent; également in
passé, de s'assurer leurs conq
opprobre. Les Italiens seuls ont
occasions des hommes nouveau
à Milan, à Brescia, à Venise, à
ques depuis longtemps inconnu
ils semblent avoir dépouillé leur

Après avoir employé une part
du passé et du présent de l'Itali
divers intervalles, mais comme
ans, porte bien faiblement le té
intimité), après avoir, dis-je, do
une si grande part dans ma pen
dans deux assemblées destinées,
cité, la seconde par perfidie, à
truction de cette nationalité. Je
seils, aux délibérations publique
aux embûches, aux machinatio
consommée la ruine de cette s
naissance m'avait toujours paru
surrection de tous les peuples t

Assurément, je fus de ceux qu

[1] Voyez la *Croisade contre la Républiqu*

que l'existence du peuple italien resta en litige. La connaissance que j'avais des lois de l'histoire italienne ne me servait qu'à voir d'avance la conclusion. Car les Français mettent tant de bonne grâce dans la perfidie; ils ont l'art de dissimuler le coup qu'ils veulent frapper, sous tant de questions de formes, de préliminaires innocents, de paroles caressantes, que le peuple italien ne pouvait manquer d'être étouffé avant que son nom fût prononcé dans la discussion. Je découvris là que la pratique du fond des choses est absolument inutile avec la méthode qui consiste à consumer le temps dans les questions accessoires et à tuer en un clin-d'œil, quand on s'aperçoit que l'attention est distraite ou épuisée. Avec la précaution d'écarter la pensée capitale, le mot important, les Français d'aujourd'hui étouffent la vérité sous la parole, comme d'autres sous le silence.

Cet art de se servir du discours pour masquer l'action, est une chose que je n'aurais jamais cru possible dans une grande assemblée, si je n'en eusse été témoin. Mais tout le monde sembla s'y complaire; le plus grand nombre sachant ce qu'ils faisaient, quelques-uns seulement dupes de leur propre éloquence. Ils n'avaient pas encore achevé ici la question de priorité, que là-bas la tragédie était finie. J'appris là que les plus grandes affaires et les plus injustes peuvent se consommer dans le retentissement des débats publics, sans que la parole qui contient toute la situation s'échappe de la bouche de personne. Il semble que lorsque certains événements doivent s'accomplir contre la conscience du genre humain, une force supérieure enchaîne ou embarrasse les langues les mieux

noncés, l'un, le 1er décembre 1848, dans l'Assemblée constituante, l'autre, le 7 août 1849, dans l'Assemblée législative.

faites pour tout dire. Les pierres crient, les hommes balbutient et se taisent.

On put juger en ces jours, combien le caractère de la nation française a été altéré par l'hypocrisie religieuse qui se glisse chez elle depuis la souillure des invasions de 1814 et 1815. La langue avait encore gardé des habitudes de franchise qui contrastaient avec la perfidie récente. Ce mélange d'expansion libérale, de bonhomie révolutionnaire dans les formes et de mensonge calculé dans la pensée, parut quelque chose de nouveau. L'esprit français qui se met à ramper produit un effet monstrueux; c'est l'aigle qui se fait serpent.

Quand la taciturnité cache la trahison, il semble au moins que la crainte de parler atteste un reste de respect pour la conscience; mais quand c'est la rhétorique qui prend le rôle de la perfidie, le cynisme paraît s'ajouter à la duplicité. Une assemblée française qui ment par six ou sept cents bouches, du haut de la tribune, prostitue, non pas une nation seulement, mais la nature humaine tout entière.

On s'étonna de voir des vieillards dont la vie s'était passée à provoquer les peuples à la rébellion, user du premier essai qu'ils faisaient du pouvoir, pour solliciter le châtiment des peuples qui les avaient écoutés. J'ai été témoin, dans ma vie, d'injustices et de violences nombreuses; du moins celles-là étaient ouvertes et attendues. Mais le spectacle de ces vieillards libéraux qui se prenaient à ramentevoir, en cheveux blancs, leurs anciennes phrases de tribune pour enchaîner le monde, et qui venaient, à leur tour de parole, mettre leurs béquilles au service de l'inquisition, fit horreur.

Jusqu'ici les dernières années de l'homme se marquaient par une obstination croissante, une sorte d'en-

durcissement dans la pensée de l'âge mûr. Pour nous, au contraire, nous donnons à la vieillesse, à la caducité la versatilité, l'air inconséquent de la jeunesse; et il ne faut pas s'étonner si nous méprisons ce que la nature a rendu le plus respectable, puisque nous commençons par changer et bouleverser la nature. Elle avait fait de la vieillesse une couronne, confirmation de l'existence; nous en avons fait une apostasie.

Quand on sort d'une monarchie corrompue, ce qui rend particulièrement difficile l'établissement de la République, c'est que les hommes démêlent fort bien que, dans le nouveau régime, il y a un réveil de la conscience; cette idée leur fait peur. Car la conscience est pour eux le plus insupportable de tous les gouvernements, puisqu'il les poursuit jusqu'au dedans d'eux-mêmes; et il leur est véritablement odieux de revenir si vite à la vérité, après un si long commerce avec le mensonge.

J'ai vu des hommes que la pensée seule de l'obligation d'être désormais gens de bien pour être quelque chose, mettait véritablement au désespoir. Avec quelle ingénuité ils s'exprimaient devant moi sur l'impossibilité où ils étaient de se brouiller avec leurs vices, sur la cruauté qu'il y aurait de l'espérer! On aurait dit qu'il s'agissait de leurs plus chers amis, de leurs plus proches parents dont ils étaient menacés d'être séparés par l'exil; la torture morale était chez eux si naïve, que j'avais toutes les peines du monde de ne pas en être touché.

Il paraît, en effet, que cette brusque nécessité de rentrer dans la droiture après que l'âme s'est engourdie dans l'injustice, est tout ce qu'il y a de plus douloureux, de plus cuisant pour l'homme. Le méchant lié à la justice, c'est, au moral, le supplice de la roue. J'en ai connu qui, plutôt que de s'y soumettre, ont préféré se jeter dans les

hasards les plus périlleux. Les lâches mêmes devenaient braves un moment, quand il s'agissait de se débarrasser enfin de la tyrannie de la conscience.

Entre la perfidie savante des uns et la naïveté systématique des autres, il y avait d'ailleurs tant de distance, que nulle lumière véritable ne pouvait sortir de la discussion. Au moment où l'affaire se consommait, je me hasardai à dire à l'un des républicains expérimentés du comité des affaires étrangères, que l'armée française marchait contre la République, non contre l'Autriche. « Ah! me dit-il, je ne croirai jamais à une si grande perfidie de la nature humaine! »

Beaucoup de républicains imaginent que c'est un acte civique de ne jamais pressentir le mal chez leur adversaire. Le mot de J.-J. Rousseau : « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses » est leur philosophie. Innocence admirable, si c'était celle d'Éden ; mais elle est de convention. On se fait une vertu de voir faux, un point d'honneur de la duperie. Dans une époque corrompue, on néglige comme une quantité insignifiante tous les vices. Cela fait, il serait bien de ne témoigner nulle surprise quand les vices oubliés réclament leurs droits et se chargent de corriger les erreurs du calcul.

Il ne faut pas oublier que ce sont les républicains modérés qui ont pris l'initiative de l'expédition française en Italie. Ce sont eux qui l'ont voulue, proposée, pressée. Mais en même temps qu'ils y mettaient cette hâte, ils prenaient si bien leurs mesures, que cette expédition devait nécessairement s'accomplir contre eux et les détruire.

Le champ de bataille de la France contre les Impériaux a été et sera toujours la haute Italie. Pour que l'armée française rencontrât l'Autriche, il aurait fallu qu'elle abordât dans le Piémont, à Nice ou à Gênes sur le flanc des

Autrichiens. Dès que les républicains l'envoyaient eux-mêmes à Civitâ-Vecchia où ils n'avaient pas d'ennemis, il était de toute évidence qu'elle ne trouverait rien à détruire que la République romaine, et par suite celle de France. Je m'écriai dans l'Assemblée, que, puisqu'il en était ainsi, notre expédition était une expédition autrichienne.

Nos adversaires politiques dans la Législature ne pouvaient supposer chez nous une si extraordinaire simplicité; ils soupçonnèrent d'abord un piége et refusèrent. Je les entendis demander la non-intervention. Nous prîmes nous-mêmes le tranchant du fer; après l'avoir aiguisé, nous le mîmes entre leurs mains. Voyant enfin qu'il n'y avait rien de caché sous cette innocence, et que c'était bien notre intention de nous détruire, ils acceptèrent l'arme qu'on leur tendait. Sans plus délibérer, en gens avisés, ils frappèrent au cœur ceux qui la leur avaient donnée.

C'est dans cette question qu'il fut visible que notre nation a perdu en partie ses instincts les plus vifs; car tout le monde y semblait égaré. On voulait d'abord protéger l'Italie, puis garantir la liberté particulière du peuple romain, lui restituer sa pleine indépendance, puis, pour conclusion, l'enchaîner et l'étouffer dans les liens du saint-office. La langue française a peine à suivre le chemin tortueux que parcourut l'esprit français à la solde du mensonge religieux. Les républicains modérés se contentaient de protéger la personne du pape; leur pensée ne s'étendait pas plus loin. Mais ils commencèrent par choisir pour diriger l'expédition les hommes qu'auraient choisis leurs ennemis les plus acharnés. Ainsi, dès les premiers pas, l'entreprise n'appartenait plus à ceux qui la faisaient; ils touchaient un monde qu'ils ne connais-

saient pas, et perdaient à la fo
et celles de l'Italie.

Quant aux républicains dé
nom de la papauté avait suffi
dace. Au lieu d'accepter l'é
toutes ses conséquences, ils
coupables! « Ce n'était pas,
conscience, ni une réforme rel
lie. Loin de là, elle ne préten
à l'autorité illimitée, absolue
blicains de France se faisaient
de la soumission, de l'esclava
cains de Rome et d'Italie.
tention que celle d'échapper
n'était pas entrée dans leurs e
le supposer. Les peuples ne
changements dans l'ordre tem
serait criminel de prétendre pe

Parlaient-ils ainsi dans la
l'ignorance et les superstitions
on ne peut supposer la foi. D
qua, chez les uns, comme che
plaisance à flatter ce qu'on cra

Sitôt que la question fut po
meura évident qu'elle était per
armé au milieu d'une révolu
toutes les libertés acquises par
signal pour les ennemis de se dé
leur donnait la victoire; ils la

Si la Révolution française,
avait une mission, c'était d'a
prit du moyen âge. Dès qu'au
elle s'excusa comme d'un atte

mination suprême de cet esprit, on peut dire qu'à ce moment elle rendit les armes.

La nature des choses voulait que le catholicisme ou la Révolution française se ruinassent, l'un ou l'autre. Le jour où les révolutionnaires se mirent dans l'esprit de capituler avec leur éternel ennemi, ils se livrèrent.

La destruction de la République romaine par la République française fut loin de produire dans le peuple l'impression qu'on en attendait. Nul signe de remords. Rien ne témoigna que cette nation eût le sentiment profond de ce qui venait de s'accomplir en son nom. Il ne put échapper à ceux qui l'observaient, que le cœur commençait à s'engourdir. Chez beaucoup, la superstition ou le respect empêchèrent tout ressentiment; quelques-uns s'indignèrent, le plus grand nombre resta indifférent. Dès ce jour, les ambitieux purent se dire que la nation était mûre pour la servitude.

On vit sous le peuple nouveau reparaître un reste de l'ancien peuple. Celui qui a fait la guerre des Albigeois, la Saint-Barthélemy, la Révocation de l'édit de Nantes, la guerre des Cévennes, est peut-être le seul en Europe qui eût le droit de faire sans s'étonner, une guerre religieuse au milieu du dix-neuvième siècle.

Dès que la démocratie française se fut prosternée aux pieds de l'esprit du moyen âge, il arriva une chose merveilleuse et qui dépassa toute la science des politiques. C'est que les forces vitales, produites par la Révolution française, se trouvèrent soudainement enchaînées au service de la contre-révolution. Le lion qu'on disait rugissant, se réveilla attelé au char de la vieille Cybèle.

Tout ce qui avait été créé pour l'innovation et la liberté tourna au profit de la servitude. On vit dans le monde une démocratie triomphante, ardente d'avenir, s'arrêter

pour rebâtir ce qu'elle avait détruit. Le poids de la France nouvelle passa tout entier et sans effort du côté du passé; la balance du monde en fut rompue. L'avenir que l'on croyait saisir sembla s'enfuir et disparaître en un clin d'œil à l'extrémité des temps.

Une chose dut frapper les hommes qui réfléchissent sur les événements accomplis sous leurs yeux.

A peine les chefs de la République française l'eurent placée sous l'empire du principe catholique, elle leur échappa, pour se précipiter, en aveugle, dans les formes des républiques italiennes; elle parcourut, en peu de mois, le cercle stérile où s'étaient agitées pendant des siècles les petites sociétés dont nous venons de suivre l'histoire. Nous revîmes en un moment la bataille entre le peuple gras et le peuple maigre; les Ciompi avec leur ancienne crédulité; l'intolérance religieuse servant d'appui à l'intolérance politique; tous les préjugés de l'Église survivant aux croyances, même chez les plus affranchis; dès lors les partis incapables ni de se convertir ni de vivre en présence les uns des autres; la République catholique devenant une république princière, la république princière une principauté absolue; de nouveau les proscriptions en masse guelfes ou gibelines; enfin la société désespérant de la liberté, se précipitant les yeux fermés sous les pieds d'un maître. Ce passé de plusieurs siècles que nous avons parcouru en esprit dans les petites cités italiennes, il nous a été accordé de le faire revivre en quelques mois; et nos yeux ont pu voir le grand travail d'un peuple incapable de franchir l'enceinte de la religion du moyen âge, aboutir aux institutions politiques de Buénos-Ayres, du Paraguay et du Mexique.

Maîtrisée par la religion du moyen âge, la Révolution française se perd dans une Seigneurie, de la même ma-

nière que nous avons vu la République de Florence se démettre sous un duc d'Athènes, Bologne sous un Bentivoglio, Mantoue sous un Gonzague, Milan sous un Sforza, Pérouse sous un Baglione, Padoue sous un Ezzelin, la Romagne sous le duc de Valentinois; et, dans l'autre hémisphère catholique, le Mexique sous Santa-Anna, le Paraguay sous Francia, la République argentine sous Rosas. Ainsi la France, dans son caractère d'universalité, représente, avec éclat, un monde entier de servitude volontaire. Elle s'est chargée de donner la plus puissante démonstration des lois de l'histoire, en résumant la vie des sociétés qui s'étant proposé d'abord de concilier le catholicisme avec la liberté, puis voyant que ce problème est insoluble et se trouvant acculées à l'impossible, se sont volontairement anéanties dans un suicide national.

Nous avons vu aussi, grâce à Dieu, reparaître et se confirmer cette grande loi qui veut que toujours le monde servile frappe d'abord son libérateur, non par malice assurément, mais parce que ses yeux sont aveugles. En 1799, le peuple napolitain égorge ceux qui lui donnent la liberté. En 1846, même expérience dans la Gallicie; les paysans mettent à mort quiconque veut les aider à sortir du servage. Et il ne faut pas refuser à notre pays l'honneur d'avoir donné sa confirmation à cette règle. Seulement, avec la douceur particulière à nos mœurs, le peuple français s'est contenté de frapper par son vote tous ceux qui lui ont conquis le droit de voter.

Ainsi, les lois qui ne semblaient qu'une abstraction sont désormais des vérités palpables; et avant que j'aie terminé ce livre, les événements ont montré à tous les yeux ce qu'à grand'peine je m'efforçais de discerner dans le passé : la monarchie tombée pour avoir trop méprisé le peuple; la République pour l'avoir trop estimé. Tout

peuple catholique est un peuple enfant éternellement en tutelle. Il cherche un maître. Si vous ne le lui donnez, il vous l'impose.

Par là se confirme ce qui a été dit au commencement de ce livre; que l'histoire italienne est une histoire prophétique où peuvent lire leur destinée les peuples qui sont restés attachés au catholicisme romain.

D'autres temps viendront, d'autres cœurs s'ouvriront à d'immenses espérances. Mais il est à craindre que la loi réalisée jusqu'à ce jour dans nos affaires, ne reparaisse, tant que le principe même n'en aura pas été effacé; et après tant de ressemblances avec l'Italie, peut-être ne faudra-t-il pas trop accuser le sort, si la dernière nous est épargnée; je veux dire si après avoir perdu la liberté, nous gardons au moins sain et sauf le corps entier de la nationalité et de la patrie!

Pour moi, ce que je m'étais proposé, c'était de montrer, par l'expérience d'un peuple, comment le principe catholique est incompatible avec la liberté moderne. Par une faveur inattendue de la Providence, les événements les plus éclatants, ayant donné à ma pensée la lumière et le secours de la foudre, je crois pouvoir terminer ici cet ouvrage, attendant que le moment vienne où les hommes tireront la conclusion pratique d'une vérité que j'ai longtemps poursuivie et qu'il m'est permis de considérer désormais comme une des évidences du genre humain[1].

En sentant ces vérités pénétrer dans la poitrine, moi aussi, je suis tenté de dire : cela ne fait point de mal.

Est-ce un monde que j'ai vu s'écrouler derrière moi? Suis-je seul au bord d'un gouffre? Non, tu n'es pas seul;

[1] Voyez *Révolution religieuse au dix-neuvième siècle*. Introduction aux œuvres de Marnix. Bruxelles, 1857.

tu es en compagnie du droit. Tu n'as rien vu que ce que tu avais annoncé toi-même dans tes formules de l'histoire italienne. Pourquoi t'étonner, pourquoi murmurer?

Voulais-tu que tes paroles fussent vides? ne les avais-tu pas pesées avant de les prononcer? Ou faisais-tu comme les enfants qui menacent du tonnerre et qui pleurent quand ils l'entendent?

Les lois que tu as établies dans tout le cours de cet ouvrage s'accomplissent. Est-ce là ce qui t'afflige?

Mais il est dur, il est cruel de voir se consommer les choses que l'on redoutait même en les annonçant.

Ainsi tu voudrais que la vérité ne fût qu'une théorie; tu la repousses dès qu'elle te blesse? Non, ta pensée est plus sérieuse que tu ne l'imaginais toi-même. Tu as interrogé l'histoire; elle t'a répondu. Accepte sa réponse.

Tu survis à un monde. Prends les pensées qui conviennent à ceux qui survivent. Avant que l'histoire se fût consommée suivant les règles que tu as toi-même marquées, tu étais plein d'amertume et de colère. Tu espérais réveiller par tes morsures les consciences qui s'engourdissent dans le froid du tombeau. Aujourd'hui, t'abaisserais-tu à la colère? A-t-on de la colère contre la poussière des ossements?

L'homme sage espère que le souffle d'en haut les réchauffera et les ressuscitera. Il appelle sur eux cette haleine invisible qui fait revivre; il ne dispute pas contre les morts.

Il sait qu'il est des temps où des millions d'hommes pèsent moins que la conscience d'un seul.

Il garde sa conscience comme un temple; il n'en laisse approcher ni la colère, ni la douleur, à peine le dédain. Et pourquoi même le dédain? C'est la pitié qu'il fallait dire.

J'ai commencé ce livre et je l'
l'exilé italien, précurseur de tous l

Celui-là est en exil qui est con
droit.

Celui-là est en exil qui est emp
de l'injustice.

Le banni est celui qui, dans son
foyer, se sent proscrit par la cons
bien.

Mais toi, tu habites avec le droit
restes fidèle à toi-même, tu es dan
Ils ne t'enlèveront pas la cité de la
toi à la flamme de la justice; te cr
ton foyer?

Si la patrie se meurt, deviens
nouvelle patrie. Pour refaire un
grain de sable, un point fixe, pur,
devenir ce point incorruptible.

Sois une conscience. Un nouvel
se former que de rencontrer dans
un atome moral.

NOTE

SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE GAVIGNANA

Page 311.

Gavignana est aujourd'hui un petit hameau de quelques feux, situé à mi-côte, sur le flanc méridional de l'Apennin, au-dessous du sommet qui porte le nom de Crocichio. Deux. torrents, le Limestre et la Maresca, descendent de la montagne, à droite et à gauche du village.

Après trois siècles, les paysans qui habitent le célèbre Castello décrivent la bataille avec une singulière complaisance. Aucune tradition, aucun souvenir, n'ont été plus pieusement recueillis. On peut vérifier les légendes populaires. On les trouvera presque toujours d'accord avec la relation de Varchi, qui écrivait son histoire le lendemain même des événements.

De la grande place du village, où s'est passée l'action principale, on domine tout l'horizon. Les ruines de l'ancienne *Fortezza* existent encore, à demi recouvertes de terres cultivées, les murailles s'élèvent à quelques pieds de hauteur. Rien n'est changé dans l'aspect de ces mêmes collines, que l'on croit avoir été le champ de bataille de Catilina.

Ferrucci fit son entrée à Gavignana par la porte Piovanna, à gauche de la place, là même où il devait succomber. Les impériaux fondirent sur lui du haut de la montagne. Sa petite armée était rangée en bataille sur la place, les deux ailes appuyées aux

deux petits bois qui portent encore leurs anciens noms, Vergini et del Vecchietto.

Après avoir renversé un mur à pierre sèche, les impériaux pénétrèrent par la porte Papiniana; ils s'emparèrent de la forteresse, et coupèrent toute retraite à Ferrucci.

Des inscriptions ont été posées, il y a quelques années, sur le champ de bataille; voici l'une de ces inscriptions :

QUI
COMBATTENDO POR LA PATRIA MORÌ
FRANCESCO FERRUCCI.
3. AGOSTO 1530.

Il reste de Ferrucci un recueil de lettres et de pièces publiées en un volume sous ce titre : *Assedio di Firenze*.

En octobre 1847, une fête nationale eut lieu en commémoration de la bataille. Des députations furent envoyées de divers points de l'Italie. Des fouilles récentes ont fait découvrir de vieilles armes dont on a formé une collection dans le village de Gavignana.

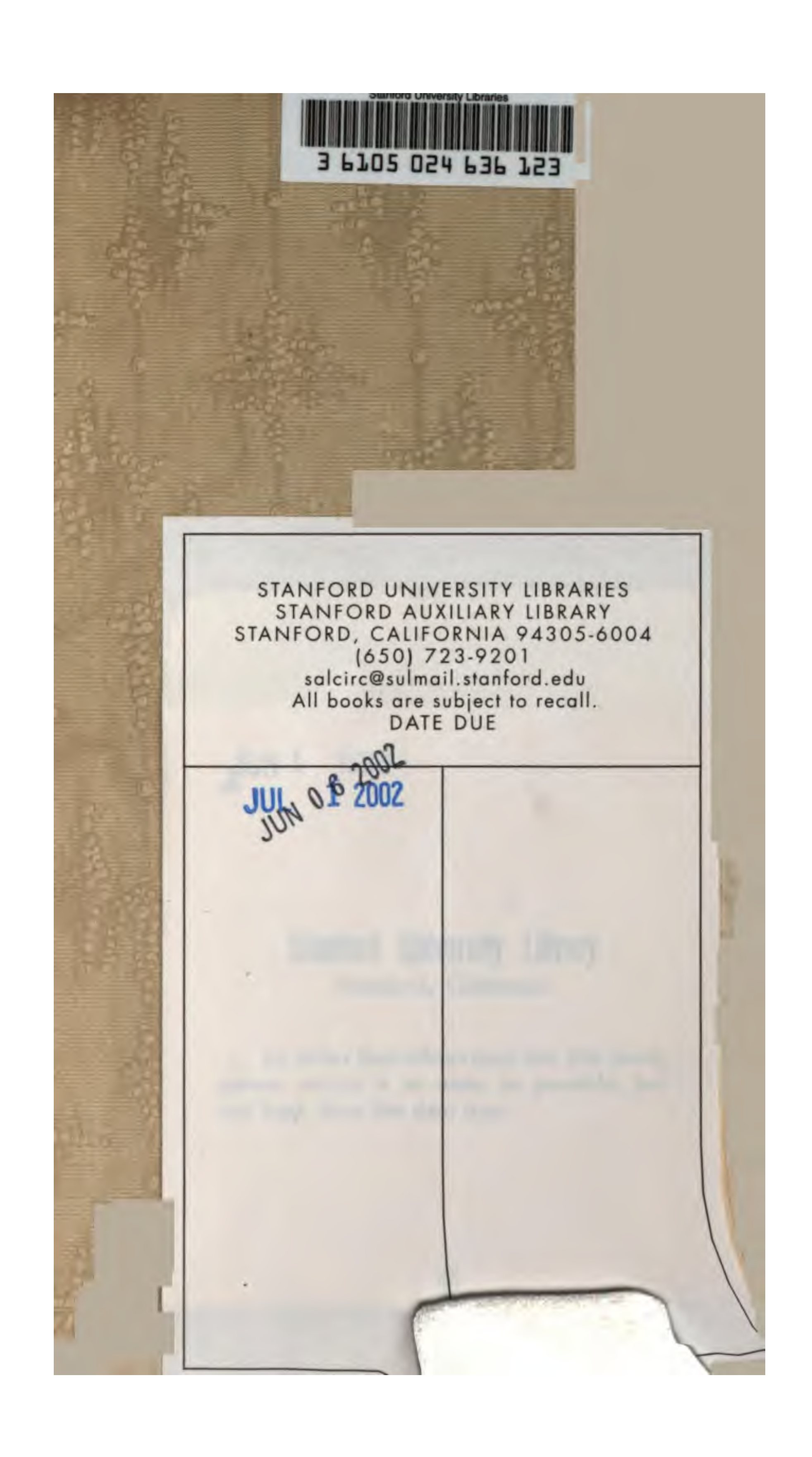
TABLE

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.





Stanford University Libraries
3 6105 024 636 123

